





LE
MARÉCHAL CANROBERT

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en décembre 1901.

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5639.

LE
MARÉCHAL CANROBERT

SOUVENIRS D'UN SIÈCLE

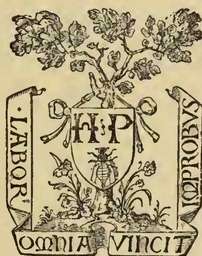
PAR

GERMAIN BAPST

TOME SECOND

NAPOLÉON III ET SA COUR
LA GUERRE DE CRIMÉE

Cinquième édition



PARIS

LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1904

CANROBERT

CHAPITRE PREMIER

NAPOLÉON III

Napoléon III, son physique et son caractère en 1852 et en 1870. — Sa bonté, son aménité. — Souvenirs de sa mère et de son enfance. — Le journaliste et la médaille. — La reconnaissance qu'il voue à ceux qui l'ont obligé. — Il est écrivain et orateur. — Son sang-froid; son mépris de la mort. — Il veut améliorer le sort du peuple; son socialisme. — Le principe des nationalités. — Sa faiblesse avec son entourage. — Son désintéressement. — Il n'aime pas la guerre. — L'opposition de sa politique à l'intérieur et à l'extérieur.

Avec plus de raison que Louis XIV, Napoléon III, en arrivant au pouvoir, aurait pu dire : « L'État, c'est moi. » Pendant quinze ans il fut à lui seul le gouvernement de la France. Délivré du contrôle et des entraves d'un parlement, il appliqua ses idées et s'efforça d'accomplir l'œuvre multiple pour laquelle il se croyait prédestiné.

Napoléon III présente un caractère complexe difficile à saisir et à expliquer : c'est qu'il y a deux hommes très distincts chez lui : le Napoléon de 1852 n'a rien de

celui de 1870. A considérer les faits, tout réussit à celui de 1852, tout tourne mal pour celui de 1870. En 1852, les facultés sont intactes ; en 1870, la maladie, les soucis, les abus de la vie ont diminué ces facultés ; il n'y a plus chez lui de ressort : il est apathique et fataliste ; quand il voit la tempête, il n'a plus même la force de s'opposer aux flots qui le poussent ; il laisse aller les événements sans essayer de se garer : ainsi, jusqu'en 1860, il demeure le partisan convaincu de l'indépendance de l'Italie. Mais quand arrivent les difficultés, quand il voit que le rêve presque irréalisable qu'il a fait d'une fédération des peuples de la Péninsule ne peut s'accomplir, il ne cherche plus de solution. Il dit aux Piémontais : « Allez de l'avant ! » au Pape : « Je vous protégerai, » et il ne fait rien. Les circonstances seules amèneront une solution inéluctable à laquelle il sera demeuré étranger.

Dès 1855 et surtout après 1859, il se rend compte de l'infériorité militaire de la France ; il voudrait, après Sadowa, être en mesure de tenir tête à l'Allemagne, dont il connaît parfaitement la force, et il projette une organisation de ses armées aussi puissante que celle de la Prusse. Dans cette tâche, il a un collaborateur ardent, dévoué, convaincu, le maréchal Niel. Celui-ci lutte avec énergie mais sans succès contre le Parlement ; l'Empereur partage ses idées, mais il ne le soutient presque pas. Le maréchal Niel disparaît, et l'Empereur, que son apathie et les souffrances physiques rendent impuissant à lutter, laisse le Parlement empêcher la reconstitution militaire du pays, dans l'espoir qu'il pourra éviter la guerre. Lorsque celle-ci arrive, il veut s'y soustraire et agit en conséquence ; mais quand on

croit tout apaisé, à côté de lui et en dehors de lui, des intrigues réveillent le feu qui couve, et il ne se sent pas la force d'éteindre lui-même par un coup d'éclat cet incendie si intempestivement rallumé.

Cette différence morale entre le Napoléon III de 1852 et celui de 1870 correspond d'une façon frappante avec son changement physique.

Ainsi la volonté et la décision si remarquables chez le Président semblent avoir disparu dans le caractère comme sur les traits du vieil Empereur de 1870.

En 1852, il est droit; ses traits, aux contours accusés, sont fermes; sa chevelure est épaisse; ses yeux, aux regards vagues, trop petits pour sa tête, donnent à sa physionomie un caractère particulier de douceur et d'impénétrabilité. C'est un cavalier habile, maniant bien sa monture et excellant dans les exercices de voltige, qu'il a appris en Allemagne et en Angleterre.

En 1870, le corps est devenu gros et voûté, les cheveux clairsemés et ramenés sur les tempes; les traits, blafards et grossis, ont perdu de leur régularité; les chairs sont amollies en même temps que la graisse a envahi le visage et encadré les yeux d'un bourrelet, en augmentant leur petitesse et en leur enlevant une partie de leur éclat pour les voiler presque complètement.

En 1852, Napoléon III est doué de nombreuses qualités, tant au point de vue privé que politique. Il est, on ne saurait trop le répéter, bon et sensible vis-à-vis des humbles; il s'apitoie sur les misères humaines; il cherche par tous les moyens possibles à les atténuer. Ce sentiment le domine dans toute sa vie et explique une grande partie de ses conceptions.

Sans jamais se laisser griser par les grandeurs, il fut toujours d'un abord facile, sans morgue, sans amertume ni rancune, sans courroux ni emportement. Le maréchal Canrobert ne l'avait jamais vu qu'une fois en colère : c'était durant la campagne d'Italie.

D'une nature sentimentale et aimante, il fut pour sa mère non seulement le plus dévoué des fils, mais le plus aimant et le plus tendre des compagnons. « Combien je regrette, disait-il souvent, que ma mère n'ait pas assez vécu pour me voir souverain de ce pays! Car Dieu sait ce que ma mère et moi, nous avons souffert lors de mon enfance. J'ai toujours cru que je deviendrais Empereur des Français, et c'était plus qu'invraisemblable. Nous autres Napoléons, nous n'étions pas des êtres humains, mais des numéros sans état civil, que les souverains chassaient de tous leurs États comme une marchandise contaminée et consignée à chaque frontière. Je me souviens que dans une petite ville d'Italie où il se trouvait, mon père eut un soir l'idée d'aller au théâtre. A peine était-il installé dans une loge, que des agents de police vinrent le saisir, en lui intimant la défense de se montrer ainsi en public. Devant ses protestations, le principicule italien, qui n'obéissait qu'à la férule du gouvernement autrichien, demanda un avis à ce dernier. M. de Metternich approuva la conduite tenue à l'égard de mon père et recommanda d'empêcher par tous les moyens possibles qu'on pût voir en public un Napoléon quel qu'il fût. »

Napoléon III aimait à faire le bien pour le bien. Tout enfant, il rencontre en Suisse, en plein hiver, un petit malheureux à peine vêtu. Il lui donne son paletot et son pantalon et rentre lui-même en chemise, ra-

contant la chose très simplement, comme un nouveau saint Martin.

Quelque temps après le coup d'État, un journaliste socialiste fut arrêté ; il avait écrit, lors de la tentative de Boulogne, plusieurs articles en sa faveur, et le Prince, en témoignage de reconnaissance, lui avait fait remettre une médaille en or frappée sous le premier Empire. Les codétenus du journaliste lui conseillèrent de rappeler ces faits au Président. Mais le journaliste ne voulait rien demander à un adversaire politique. « Envoyez au moins la médaille, lui disait-on. — Non, j'y tiens, je veux la garder ; et puis, ce serait une manière détournée de demander ma grâce. »

Mis au courant de ces détails, Louis-Napoléon gracia immédiatement le journaliste et le fit féliciter de la fermeté de ses convictions. Depuis, il est devenu un auteur fort connu, et il a joué un rôle important en 1871, comme directeur d'un des journaux politiques les plus avancés de l'époque. « J'ai connu ce journaliste, disait le maréchal Canrobert, et un jour, en parlant de Napoléon III : « Je hais le tyran, me dit-il, mais j'aime l'in-
« dividu : il a toujours été bon pour moi et les miens. » On sait aussi comment il fit mettre en liberté Barbès, aussitôt qu'il connut ses sentiments patriotiques, et lorsque, après les échauffourées de Strasbourg ou de Boulogne, il fut exilé en Amérique ou prisonnier à Ham, il ne pensa qu'à ses compagnons.

Quand il a une audience du préfet de police, il ne s'occupe que d'intéresser ce fonctionnaire à leur sort ; son premier soin est d'écrire à sa mère : « Je songe à mes compagnons d'infortune ; hélas ! je songe toujours à eux ! Je pense qu'ils sont plus

malheureux que moi, et cette idée me rend triste. »

Cette sollicitude n'est pas uniquement platonique, car il recommande à sa mère de leur faire parvenir toutes les ressources disponibles qui lui restent.

Lord Palmerston et Bismarck lui ont rendu cette justice que, s'il oubliait les injures avec une philosophie extraordinaire, il reconnaissait toujours un service rendu avec une gratitude non moins extraordinaire. Ainsi, lorsqu'il fut sur le trône, n'hésita-t-il pas, malgré les railleries, et surtout malgré les désagréments et les difficultés qui devaient en résulter, à s'entourer des compagnons des mauvais jours. On ne le répétera jamais assez, il était d'une bonté incorrigible.

Si, à la longue, la connaissance des hommes l'avait rendu sceptique, sa bienveillance ne s'en était pas pour cela amoindrie. Il en avait peut-être un peu plus de misanthropie et de tristesse, mais il n'en restait pas moins bon, d'une bonté expansive, naturelle, simple, si affable qu'elle a conquis et séduit ceux qui, durant sa longue carrière, ont eu affaire à lui.

Dans l'une de ces pages d'un lyrisme inspiré qu'il écrit pour tromper les heures de captivité, il s'écrie : « Que sont-ils devenus, ces hommes que l'Empereur avait faits si puissants? Ils sont tous morts sans doute, car aucun, dans le malheur, n'est venu me tendre la main... »

Lorsque, vaincu, déchu, vilipendé, conspué par beaucoup de ceux qu'il avait comblés, il dut retourner en exil, il se rappela ce cri de désenchantement de sa jeunesse que lui arrachait le peu de reconnaissance des hommes. Loin de récriminer, il demeura digne jusqu'à la mort. Les malheurs, l'injustice, la calomnie, ne lui

ôtèrent rien de son calme : il n'eut pas un moment de révolte ou d'indignation. Il ne chercha pas à rejeter sur autrui les responsabilités; il confia à l'avenir le soin de démontrer le désintéressement de sa conduite, l'élévation de ses projets, et d'excuser ses fautes, car il ne se cachait pas d'en avoir commis, et de grandes.

Peut-être l'heure de l'équité historique sonnera-t-elle bientôt; ce ne sera pas du côté de ses anciens partisans que viendra la réhabilitation, mais bien plutôt du côté des républicains de vieille roche et des ouvriers.

Il avait l'idée fixe de réussir même dans la réalisation de ses rêves les plus insensés, et cette assurance était telle, qu'à elle seule, elle l'a mené souvent au succès. Il était doué d'un sang-froid admirable, d'une placidité absolue dans le danger; la mort ne comptait pas pour lui; la crainte n'entrait pour rien dans ses desseins. Il avait aussi un courage bien rare, celui d'affronter le ridicule. Lorsqu'il tenta les coups de Boulogne et de Strasbourg, il comptait sur le succès; mais il savait bien qu'en cas d'insuccès aucun quolibet, aucun sarcasme ne manquerait à son infortune; que l'opinion publique entière le regarderait sans pitié dans son malheur et que le coup de pied de l'âne ne lui serait pas épargné. Pas un moment la crainte du ridicule et du mépris public ne le fit hésiter.

Orateur, il maniait la langue d'une façon supérieure, et mettait en valeur ses idées originales, imprévues, dans un style d'une clarté frappante; véritable novateur, il est socialiste avant l'heure, et son coup d'État est en grande partie fait en faveur du peuple, particulièrement des plus pauvres, qu'il veut aider et auxquels il veut procurer le bien-être. Lorsque, plus tard, il

cherchera à établir en France le libre-échange, qui, malgré toutes les opinions contradictoires, reste une des grandes idées de l'époque, il le fera dans un but humanitaire, parce qu'il ne croit pas qu'on puisse obliger les pauvres à payer le pain plus cher qu'il ne vaut, même dans le but de soutenir l'agriculture et les agriculteurs du pays. C'est encore par sentimentalité, par philanthropie, qu'il écrit sa brochure sur l'extinction du paupérisme, utopie s'il en fut, où il propose de nourrir les malheureux sans pain avec le blé que produiront les terrains en friche — c'est-à-dire improductifs. — Plus tard il veut remédier à l'injustice des conditions sociales de la population ouvrière. « Que voit-on partout? écrit-il, le bien-être de tous sacrifié au caprice d'un petit nombre... La classe ouvrière ne possède rien, il faut la rendre propriétaire. Elle n'a de richesses que ses bras, il faut donner à ces bras un emploi utile pour tous. Elle est comme un peuple d'ilotes au milieu d'un peuple de sybarites. Il faut lui donner une place dans la société et attacher ses intérêts à ceux du sol. Enfin elle est sans organisation et sans liens, sans droits et sans avenir : il faut lui donner des droits et un avenir et la relever à ses propres yeux par l'association, l'éducation, la discipline. »

Arrivé au pouvoir, il cherche une solution à ce grand problème du prolétariat. Le premier, avant tous les agitateurs, les apôtres, les charlatans ou les exploiteurs des misères et des haines, il fait franchir un pas considérable à la question en proposant la loi dite de coalition, qui permet aux travailleurs de se syndiquer et de faire des grèves. Il est avant tout préoccupé de l'idée d'améliorer le sort de ces malheureux pour qui ni la

Révolution française ni les régimes subséquents n'ont fait quelque chose.

Il se croyait à la fois l'espoir des peuples opprimés, au point de vue des nationalités, et celui des déshérités de la fortune, au point de vue humanitaire.

Souvent, par affection, pour des amis, par excès de bonté, par faiblesse, il se laisse aller à des actes répréhensibles. Son entourage n'est pas sans compter des personnalités douteuses, néfastes, sans moralité, auxquelles il cède facilement. Ainsi, lui qui par nature n'a jamais cherché à se venger d'injures personnelles ni à faire de tort à personne, il en arrive, sur l'objurgation de certains familiers, à se faire le vengeur de leur vanité froissée. Quelquefois même, il cause de sérieux préjudices à certaines personnes dévouées mais calmes, pour en satisfaire d'autres plus bruyantes.

Par bonté, il prend ou garde des ministres et des agents qui ne partagent pas ses idées et qui exécutent peu ou mal ses volontés : obligé, par la suite, de se passer souvent d'eux, il arrive à se servir, pour l'exécution de ses projets, de personnages occultes, d'agents secrets, adroits, mais de moralité douteuse. Aussi sa politique personnelle est continuellement en contradiction avec celle de ses ministres, et souvent le ministre de la guerre ignore l'imminence de la guerre et la nécessité de la préparer.

Au lendemain du coup d'État, il aurait certainement proclamé l'amnistie, sans ses conseillers, qui invoquaient le même argument qu'avait fait valoir le maréchal Magnan dans la journée du 4 décembre. « Que deviendrions-nous, nous autres, si vous rappeliez les adversaires que nous venons de vous aider à faire tomber? »

Il est désintéressé : l'argent n'est jamais entré en considération dans aucune de ses actions; mais quoique profondément honnête, il laisse certains des fonctionnaires qui l'approchent le plus se mêler à des tripotages indignes. Il sait que beaucoup d'entre eux, et des plus huppés, volent sur les services qui leur sont confiés, et qu'eux ou leurs femmes se font remettre par les fournisseurs des commissions considérables sur les commandes faites en son nom. La liste civile, cependant, passe presque tout entière à payer les dettes de ses familiers, plus ou moins scrupuleux dans les demandes dont ils l'assaillent.

Tout cela, Napoléon le sait; mais par bonté, par reconnaissance pour plusieurs de ces fonctionnaires, qui lui ont été dévoués à la première heure, au moment du danger, il fait semblant d'ignorer et laisse faire.

L'isolement dans lequel il a vécu, soit en exil, soit en prison, l'a amené à ne pas communiquer ses idées. Tous les projets conçus dans son cerveau y restent sans qu'il en fasse connaître les détails, mais leur accomplissement n'est qu'une question de temps. Une fois le but entrevu, il y marche sans rien laisser deviner. Son sourire doux, son regard voilé, sa parole aimable et lente, semblent montrer qu'au moins dans son entourage officiel il ne s'ouvre à personne de ses plus profondes pensées. Il écoute, laisse dire et souvent aussi laisse faire; puis, avec ses confidents particuliers, il suit et pousse ses projets sans s'écarter jamais de leur réalisation.

A cause de cette affabilité, de cette timidité sentimentale, il est peu contradicteur, et bien des personnes, à la suite de longues discussions, le quittent avec la per-

suasion de l'avoir convaincu et de l'avoir laissé complètement acquis à leurs idées. Mais lui demeure toujours le « doux entêté » de sa jeunesse, et comme tous les utopistes, il n'abandonne jamais ses projets, contrairement aux habitudes de son oncle, qui, souvent, sur les conseils d'hommes compétents en la matière, modifiait ses idées ou même y renonçait.

Comme tous les timides, il ne fait guère de reproches de vive voix ; mais, la plume à la main, il est quelquefois sec et presque dur dans ses observations.

Avec sa nature d'esprit contemplatif, il se considère comme un envoyé investi d'une mission surnaturelle. Il est persuadé qu'à la tête de la France il fera franchir au monde plusieurs étapes de progrès ; c'est animé de cette conviction qu'il a fait Strasbourg, Boulogne et le Deux-Décembre.

Il n'est pas belliqueux de sa nature : il considère la guère comme un fléau. « C'est un crime de la faire par caprice, sans avoir un grand résultat pour but... L'humanité flétrit et condamne les guerres immorales qui font tuer des hommes dans le but d'influencer l'opinion et de soutenir, par quelque expédient, un pouvoir dans l'embarras. »

Il est philanthrope, il rêve le bonheur du monde, il se persuade que l'ère des conquêtes guerrières est terminée ; il croit que la France est appelée à une nouvelle mission, celle de remanier la carte de la vieille Europe, pour rendre à chaque peuple son indépendance et supprimer l'oppression étrangère qui pèse encore sur beaucoup de pays ; il pense « à une association européenne, à une fédération dont le système reposera sur des nationalités complètes... Alors les

peuples seront frères et s'embrasseront à la face de la tyrannie détrônée ». Mais c'est sans désir de conquêtes pour son pays qu'il cherche à réaliser ce projet. Aussi croit-il attirer à lui et à la France les bénédictions de tous ceux qu'il délivrera de l'oppression étrangère. Il rêve ainsi la destruction de la Sainte-Alliance des souverains qui maintiennent les peuples sous leur joug. Il sent que la France ne peut pas lutter à elle seule contre tout le faisceau européen, et pour rompre le faisceau de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie il cherche l'alliance anglaise.

Il y est porté par l'accueil qu'il a reçu dans ce pays et par l'amitié sincère que lui ont témoignée plusieurs de ses hommes d'État; en outre, ses méditations l'ont convaincu que Napoléon Ier a été perdu par la lutte implacable qu'il a soutenue contre l'Angleterre pendant dix-huit ans; sans elle, il aurait affronté l'Europe et serait parvenu à établir partout les principes émancipateurs de la Révolution. Voilà pourquoi, dès le commencement de son règne, il cherche à se rapprocher de la Grande-Bretagne; il sait que c'est dans ce pays que ses principes humanitaires et surtout le libre-échange seront le plus sûrement mis en vigueur; de plus, l'industrie et le commerce français n'ont nulle part autant de marchés qu'en Angleterre et dans les colonies britanniques. En cela, le quart de siècle écoulé depuis sa chute nous a montré qu'il ne s'était point trompé. La Grande-Bretagne servira de débouché à la prospérité industrielle qu'il rêve pour la France.

Élevé en Allemagne, il se forme en Angleterre, quoiqu'il écrive les *Idées napoléoniennes*, il a peu de Napoléon, qui n'est pas pour lui un modèle. Les cir-

constances qui ont amené le général Bonaparte au pouvoir sont autres que celles qui peuvent se présenter à lui : son idéal, c'est Guillaume III d'Orange, qui s'est trouvé vis-à-vis de l'Angleterre dans des conditions qui se rapprochent de celles où il se trouve vis-à-vis de la France. Il étudie le rôle historique et politique de Guillaume III, surtout au point de vue de son intronisation sur le trône d'Angleterre, et il met dans la bouche de son héros ses propres sentiments :

« Je représente la cause de la liberté, qui a pour elle la majorité de la nation opprimée; j'irai la défendre. Je passerai le détroit et me présenterai en libérateur. La révolution que j'opérerai aura cet avantage que la volonté nationale pourra se manifester librement. Je renverserai un gouvernement, en gardant intact le prestige de l'autorité; j'établirai la liberté sans désordre et le pouvoir sans violence. Pour justifier mon intervention, je ferai valoir pour les uns mon droit héréditaire; pour les autres, mes principes; mais je n'accepterai rien que du vote libre de la nation, car on n'impose jamais sa volonté ni sa personne à un grand peuple. »

La politique de rapprochement avec l'Angleterre était la même que celle du roi Louis-Philippe en 1830. Ce fut aussi celle de Napoléon, quoiqu'en arrivant au pouvoir il se trouvât, vis-à-vis de l'Europe, dans une situation diamétralement contraire.

Louis-Philippe était arrivé au trône au nom des principes de la Révolution, et, par le fait même qu'il la représentait, il se trouvait en antagonisme complet avec les autres puissances monarchiques de l'Europe, dont la politique était essentiellement conservatrice et réactionnaire.

Napoléon III, au contraire, était appelé au pouvoir poussé par le parti conservateur, que terrorisait la crainte d'un cataclysme socialiste.

Or, Louis-Philippe, quoique représentant de la Révolution, malgré les soulèvements révolutionnaires qui menaçaient d'ébranler les monarchies européennes au lendemain des journées de Juillet, se déclara immédiatement respectueux des traités de 1815.

Napoléon III, loin de suivre vis-à-vis de l'Europe la politique conservatrice et autoritaire qu'il était résolu à imposer à l'intérieur, se posa immédiatement en adversaire de la Sainte-Alliance, prêt à détruire les traités de 1815. Invoquant le principe des nationalités, il fut le champion de la révolution italienne, il assura l'indépendance des Roumains et même ses rêves l'amenèrent jusqu'à songer au rétablissement de la Pologne.

La guerre de Crimée nous paraît aujourd'hui une anomalie. Napoléon III l'entreprit parce que l'empereur Nicolas l'y contraignit autant par la façon hautaine de ses rapports personnels que par sa politique. Napoléon III, acculé, saisit l'occasion que lui donnait l'autocrate, le chef redouté et indiscuté de la Sainte-Alliance, pour attaquer celle-ci et la détruire à jamais.

Cette guerre contre la Russie fut populaire en France parce que, comme Napoléon III, les Français avaient encore le souvenir des invasions et désiraient une revanche. Elle nous procura pour un moment une satisfaction complète, des victoires glorieuses et un traité de paix dans lequel notre diplomatie joua le principal rôle. L'isolement de l'Autriche en fut augmenté, et de ce fait l'indépendance de l'Italie apparut d'une réalisation prochaine.

C'était glorieux et noble d'affranchir les peuples opprimés et d'anéantir la fédération des monarchies européennes créée contre nous au lendemain de Waterloo; mais était-ce logique de soutenir en même temps la politique conservatrice en France et la révolution en Europe?

Toujours est-il que cette contradiction lui devint funeste et à nous aussi.

CHAPITRE II

NAPOLÉON III. — LA COUR DES TUILERIES

Traits de caractère de Napoléon III. — La petite fille et son cerceau. — Places de sénateurs. — Le juge du duc d'Enghien. — M. de La Rochejaquelein. — Le dernier régicide et le tuteur du comte de Chambord. — Le duc de Brunswick, ses diamants, son arrestation. — Distribution des aigles. — Voyage à Strasbourg. — Grande-duchesse Stéphanie. — Gaspard Hauser. — Princesse Mathilde et princesse de Wasa. — Mission à Bade. — L'espion. — Le maréchal Exelmans et Marbot. — L'Empire. — Princesse de Hohenlohe. — Mlle de Montijo. — Mariage de l'Empereur. — Culte de l'Impératrice pour Marie-Antoinette. — Duel du maréchal de Saint-Arnaud et du général Cornemuse. — Conspiration. — Violence des ministres anglais contre Napoléon III. — Rachel et sa daumont. — Le camp d'Helfaut. — Le général Canrobert au lieu et place de Masséna. — La cour à Compiègne. — Le château de Ham. — Napoléon III récompense ceux qui l'ont arrêté à Boulogne.

Au commencement de 1852, le général Canrobert fut nommé aide de camp du Président de la République. Cette situation rapprochait le général Canrobert de celui qui, cette année même, allait devenir Napoléon III, et l'amenait à assister aux événements dont la cour des Tuileries a été le théâtre.

Jusqu'alors le Président de la République avait toujours été fort aimable, mais en même temps très réservé, avec le général Canrobert, les rapports d'im-

portance entre eux ayant toujours eu lieu par l'entremise du général de Saint-Arnaud et du colonel Fleury.

Lorsque le général Canrobert vint annoncer au Président qu'il acceptait d'être son aide de camp, celui-ci était en train de voir des chevaux que lui envoyait le sultan à titre de cadeau. Après avoir causé quelques minutes avec le général d'une façon fort courtoise, il lui dit : « Permettez-moi, pour entamer nos relations de service, de vous offrir ce grand cheval noir. » C'était une bête superbe que le général Canrobert emmena avec lui en Crimée : il le montait à la bataille de l'Alma et à celle d'Inkermann.

Le général Canrobert était fort indépendant dans les jugements qu'il portait sur lui au point de vue politique ; mais pour l'homme il avait le plus profond respect, et, en toutes circonstances, il lui a témoigné sa reconnaissance.

Bien des fois le maréchal m'a dit (1) : « J'ai quelquefois blâmé la politique de l'Empereur ; mais l'homme a été tellement bon pour moi, bon d'une façon si touchante, si naturelle, que jamais je ne l'oublierai, et jusqu'à ma dernière heure je lui serai reconnaissant de ses bienfaits, et je reporterai sur les siens la reconnaissance que je lui ai vouée. Je le ferai d'autant plus qu'on a été injuste, et que beaucoup de ceux qu'il a distingués, qu'il a comblés de ses faveurs et qui ont été ses adulateurs durant sa puissance, sont devenus, aux jours de malheur, des accusateurs et des calomniateurs qui ont déversé sur lui des injures grossières, injustes et ridicules :

(1) Les passages transcrits sous la dictée du maréchal ont été indiqués par des guillemets.

l'Empereur fut toujours essentiellement bon, tellement bon qu'au point de vue politique on peut surtout lui reprocher de la faiblesse, exagération de sa bonté. Car si, pour un homme privé, c'est une qualité d'être bienveillant, c'est quelquefois un défaut pour un chef d'État.

« Le jour où je pris le service d'aide de camp, j'étais occupé à écrire des lettres dans mon bureau des Tuileries. L'Empereur me fit appeler, et me remettant un paquet de rouleaux de pièces d'or qu'il tenait dans ses deux mains : « Tenez, dit-il, donnez cela de ma part à « un tel... qui attend dans le salon à côté. » Un tel était l'un de ses adversaires les plus connus et les plus acharnés, et en plus un homme dont la réputation n'était pas très honorable. Quelques instants après, je passai dans mon cabinet pour voir ce que l'Empereur m'avait remis : il y avait vingt mille francs en pièces d'or. Craignant qu'il ne se fût trompé, je retournai auprès de lui, et, comme il regardait ma figure étonnée : « C'est bien exact, dit-il ; donnez les vingt mille francs. » Certes, l'individu auquel s'adressait cette libéralité ne valait pas vingt mille sous, et si, après le 4 Septembre, on avait eu connaissance des cadeaux reçus par lui, comme par beaucoup d'autres opposants soi-disant irréductibles, il y aurait eu de forts grincements de dents.

« Quelques jours après, Louis-Napoléon se promenait dans le jardin public des Tuileries, accompagné d'Edgard Ney et de moi. Il adorait les enfants, et il aimait à les voir s'ébattre sous les grands marronniers. Tandis qu'il arpentait paisiblement les allées, une ravissante petite fille aux longues boucles blondes inondant ses épaules, un véritable amour du Corrège, se

jeta avec son cerceau dans ses jambes. Le Prince-Président ramassa le cerceau en souriant et le remit à l'enfant en lui demandant à l'embrasser. Celle-ci rougit délicatement comme l'eût fait une grande personne. A ce moment, un monsieur décoré, d'allure militaire, arriva. C'était le père de l'enfant. Louis-Napoléon s'adressant alors à lui : « C'est votre petite fille, mon- « sieur? Dieu, qu'elle est jolie ! » L'officier reconnaît le Président, et, tirant son chapeau : « Monsieur le Prési- « dent, lui dit-il, je vous remercie, et puisque j'ai l'hon- « neur de vous rencontrer, voilà plusieurs mois déjà « que j'adresse vainement aux Tuileries une demande « d'audience : permettez-moi de vous présenter ici « ma requête. » (Il faut dire qu'il arrivait journellement aux Tuileries cinq ou six cents lettres d'audience et qu'on ne pouvait répondre à toutes.) L'Empereur acquiesce de suite à cette prière. « Ces deux messieurs, « dit-il, en désignant Edgard Ney et moi, vont nous « laisser un instant seuls... » Et, quelques minutes après, le vieil officier avait obtenu ce qu'il voulait.

« Tout au commencement de l'Empire, rien n'était recherché comme les places de sénateur. De tous côtés les demandes affluaient. Il m'en passait beaucoup entre les mains, et plus encore entre celles de Mocquart, le secrétaire particulier de l'Empereur. Il en est une dont je me souviens entre toutes. Elle émanait de la femme du général Hoche et de sa fille, Mme la comtesse des Roys. Ces dames demandaient une place de sénateur pour leur gendre et mari, le comte des Roys, en faisant valoir à la fois sa parenté avec l'illustre général et le dévouement qu'il avait montré, comme maire de sa commune, au Prince-Président avant et depuis le coup

d'État. Il semble d'ailleurs que tous les descendants de Hoche aient eu à cœur de montrer leur dévouement à la cause des Napoléons. En 1808, les parents du général Hoche avaient écrit à Napoléon Ier une lettre touchante, pour l'assurer de leur dévouement en souvenir de l'intimité et de l'estime qui avaient uni les deux héros, le général de Sambre-et-Meuse et le général d'Italie. Louis-Philippe avait nommé le comte des Roys pair de France, sur les mêmes instances; mais Napoléon III refusa d'en faire un sénateur.

« Voici encore, à propos du Sénat, une anecdote curieuse : elle date, je crois, des premiers jours de l'Empire, de la fin de 1852 ou du commencement de 1853. J'étais de service à un bal aux Tuileries. Au milieu de la foule et de la bousculade, car l'ordre et la distinction faisaient quelquefois défaut à ces réunions composées cependant de personnes de la haute société, je vis tout à coup arriver un vieux général, que sous son uniforme du premier Empire aux broderies d'or éteintes on eût pris pour un revenant, tant son corps était d'une maigreur extraordinaire et sa taille voûtée. Intrigué de cette apparition, je m'approche : « A qui ai-je l'honneur de « parler? dis-je. — Au général Barrois. — Au général « Barrois du premier Empire?... au héros de Friedland?... au général de la vieille garde impériale? « demandai-je, un peu surpris. — A lui-même, répondit « modestement le squelette en uniforme. — Eh bien, « venez avec moi; je vais vous placer à côté du trône; « l'Empereur en passant vous verra certainement. »

« Profitant alors de l'autorité que me donnaient mes aiguillettes, j'écartai la foule, et je poussai pour ainsi dire le général Barrois près du trône. Quand l'Empe-

reur arriva, il l'aperçut, s'approcha de lui et lui dit : « Cela me fait plaisir de voir les vieux compagnons « d'armes de mon oncle; je suis heureux de vous « serrer la main. »

« La chose ne s'était pas passée sans être remarquée : rien que l'air souffreteux du général aurait suffi à attirer l'attention. Aussi, dans le courant de la soirée, M. Achille Fould, alors ministre d'État, s'approcha de moi et me dit : « Quel était donc ce vieux petit bon- « homme en uniforme auquel vous avez parlé? » Trouvant que le financier le prenait d'un peu haut, je lui répondis sur le même ton : « Ce vieux petit bonhomme, « c'est un héros; c'est le général Barrois, un des plus « glorieux soldats de l'Empire. Vous avez nommé ce « matin toute une fournée de sénateurs; il n'y en a pas « un qui le vaille. »

« Le ton sur lequel je m'expliquai ne permit pas à M. Fould de riposter. Mais quelque temps après, à un autre bal, le général Barrois revint. De nouveau je le plaçai à côté du trône, et l'Empereur lui adressa encore quelques paroles aimables. Dans le courant de la soirée, M. Fould s'approche de moi avec un air moqueur : « Ah! dit-il, il est revenu, votre protégé... Eh bien... je « sais pourquoi il n'est pas sénateur, et il ne le sera « jamais... C'est le dernier survivant des juges du duc « d'Enghien... »

« Et, sur ces mots, le financier-ministre tourna les talons et me laissa à mes réflexions.

« Barrois, en effet, colonel en garnison à Paris en 1804, avait fait partie du conseil de guerre de Vincennes.

« Je dois ajouter que la raison ne me parut pas péremptoire, car le dernier survivant des régicides, l'ex-

conventionnel Thibaudeau, siégea au Luxembourg, et il y eut comme collègue le marquis de La Rochejaquelein, le petit-fils du héros de la Vendée, et M. de Pastoret, l'ancien subrogé tuteur du comte de Chambord.

« Une autre fois, je présentai au Prince-Président le général Heudelet. Ce fut dans une circonstance assez curieuse.

« A la suite du siège de Dantzig de 1813, où commandait le général Rapp, il vint à l'idée de ce dernier et de ses compagnons d'armes de se réunir dans un grand banquet annuel. Tant que vécut le général Rapp, le banquet eut lieu dans son bel hôtel de la rue Plumet — dans le faubourg Saint-Germain, près des Invalides. — Lors de sa mort, la présidence revint au plus ancien divisionnaire, le général Heudelet. En 1830, le banquet ne comptait plus que trente-huit assistants; en 1853, cinq seulement. La réunion de ces cinq vétérans ne passa pas inaperçue, on en parla, et l'Empereur, en ayant eu connaissance, exprima le désir de connaître le vétéran de Sambre-et-Meuse qui avait été écharpé à Eylau. Marbot connaissait beaucoup Heudelet; il lui conta la chose, et le vieux général se présenta un jour aux Tuileries, où il me fut donné de l'amener jusqu'à l'Empereur.

« C'est aussi à un de ces bals que je rencontrai un personnage qui, pour être un peu grotesque, n'en avait pas pour cela moins d'esprit et qui me témoigna, je ne sais vraiment pourquoi, toujours beaucoup d'affection. C'était le fameux duc de Brunswick, l'homme à la perruque de soie blonde et aux superbes diamants. Je le rencontrai un jour entre deux portes, pommadé, fardé, astiqué comme une vieille coquette, son énorme indi-

vidu rendu plus ridicule encore par le costume de hussard qu'il portait, costume dont les tresses et les boutons étaient en diamants ou autres pierres précieuses : il avait tant de crachats et de croix sur sa proéminente personne qu'il ressemblait à un véritable étalage de marchand de décorations. « Que de croix ! lui « dis-je. — C'est vrai, et dire que je n'ai rien fait pour « les gagner; tandis que les vôtres, c'est sur le champ « de bataille que vous les avez conquises. »

« Ces paroles touchaient ma vanité; aussi me firent-elles voir le duc de Brunswick sous l'apparence d'un homme qui ne manquait pas d'à-propos.

« Il m'a raconté lui-même comment il s'était assez drôlement joué du gouvernement de Louis-Philippe. Il habitait alors Paris, rue Neuve-des-Capucines, non loin du boulevard de la Madeleine, et soit qu'il conspirât, soit pour tout autre motif, M. Guizot voulut l'expulser. Naturellement il refusait de partir; aussi, un beau matin, vers cinq heures, un détachement de gardes municipaux et de gendarmes envahit les abords de sa maison. Un commissaire de police flanqué de plusieurs agents se présente à sa porte et, malgré toutes les résistances, s'introduit dans la chambre à coucher du duc. Celui-ci, soi-disant souffrant d'une maladie qui l'empêchait de bouger, était couché dans son lit, entouré de plusieurs visiteurs; à côté de lui, un notaire, requis exprès pour la circonstance, était assis, prêt à dresser un acte de protestation contre les procédés dont le prince était l'objet.

« Après bien des sommations suivies d'autant de refus, on oblige le malade à se lever, on le fourre dans une houppelande bien chaude, on le descend, par l'esca-

lier, dans une chaise à porteurs, on l'installe dans une berline rembourrée à souhait, et on le dirige à toute vitesse vers la frontière de l'Est.

« Or, à ce moment, le duc de Brunswick en chair et en os était au balcon de la maison d'en face, d'où il regardait procéder à l'expulsion de son valet de chambre, habilement substitué à lui et que le gouvernement traitait avec tant de pompe et avec un important déploiement de force armée.

« J'avais remarqué que Louis-Napoléon accueillait avec assez d'aménité le duc de Brunswick, qui réellement ne paraissait pas le mériter. Un jour, je demandai à l'Empereur quelles pouvaient être les causes de cet accueil si favorable. Il me raconta que lorsqu'il était en prison à Ham, le duc de Brunswick lui avait prêté de l'argent et avait signé avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, que son envoyé lui avait présenté tout rédigé sur un foulard de soie, de telle façon que les gardiens ne pussent s'apercevoir de rien. Le futur empereur avait signé la convention, et j'ai su depuis que ce « foulard-traité » avait été légué par le duc de Brunswick à Genève, et qu'on pouvait le voir encore à la bibliothèque de cette ville. »

En dehors des travaux exécutés et du mouvement d'affaires qui se créait partout, l'année 1852 fut marquée par une série de fêtes fort brillantes. Le gouvernement, les ministres, les corps constitués de l'État donnèrent l'exemple, et bientôt les particuliers les imitèrent.

La principale de ces fêtes fut la distribution des aigles aux troupes, qui eut lieu le 10 mai 1852 au Champ-

de-Mars. Ce jour-là, il faisait un soleil magnifique. Sur une estrade adossée au dôme de l'École militaire d'où l'on dominait le Champ-de-Mars, se tenaient le Président et son état-major. A côté, dans des tribunes, se trouvaient une quantité de dames en toilettes élégantes ainsi que des officiers étrangers en uniforme. Un général anglais, en habit rouge, frappait surtout les regards : c'était lord Paget, auquel un boulet français avait enlevé une jambe à Waterloo. Il venait aujourd'hui saluer en ami ces aigles jadis combattues par lui et ressuscitées de la veille.

Le ministre de la guerre et le maréchal Magnan, à cheval avec leur état-major, étaient à la tête des troupes sur le Champ-de-Mars; à côté d'eux, mêlés à nos officiers et à nos soldats, on voyait une trentaine de chefs arabes couverts de leurs plus riches atours, sur des chevaux superbes d'élégance et de souplesse, et qui, durant toute la journée, furent l'objet d'acclamations enthousiastes. Leur présence annonçait que cette terre d'Afrique, si longue à conquérir, était maintenant une terre française dont les enfants étaient prêts à verser leur sang à côté de nos soldats.

Toutes les députations des régiments vinrent se former en un immense carré devant le pavillon central de l'École militaire, pour recevoir la bénédiction de l'archevêque de Paris. De l'endroit où j'étais, le coup d'œil était splendide : cette masse énorme de plumets s'agitant au vent, d'épaulettes, d'aiguillettes d'or et d'argent, de cuirasses d'acier, scintillant au soleil, faisait comme une mer de lumières électriques.

Les anciens drapeaux furent détruits. Quoiqu'il fût désagréable de voir disparaître les vieilles enseignes de

nos régiments, il faut dire qu'aucune d'elles n'avait été baptisée par le feu, car les régiments d'Algérie — les seuls qui se fussent battus — n'avaient point reçu de drapeaux en 1848. Le modèle, du reste, en était fort laid, et les broderies, franges et glands, au lieu d'être en or fin, étaient en faux. Cela ne devrait jamais être : le drapeau peut être simple, sans luxe et sans ornement, mais il répugne de penser qu'il est fait en clinquant.

Peu de temps après cette cérémonie, le Président profita de l'inauguration du chemin de fer de Paris à Strasbourg, vers la fin de juillet, pour visiter les provinces de l'Est. Ce projet surexcitait vivement l'opinion pour deux raisons : on se demandait quelle allait être l'attitude du Prince à Strasbourg, dans la ville même où sa première tentative avait si piteusement échoué ; en second lieu, on faisait remarquer que l'Alsace était celle de toutes les provinces de France qui avait nommé les députés les plus hostiles au coup d'État, et l'on ne savait comment les habitants accueilleraient celui qui l'avait fait.

« On était en plein été, m'a raconté le maréchal. Depuis longtemps une sécheresse épouvantable causait les plus vives inquiétudes dans les campagnes, lorsqu'une pluie bienfaisante vint à point annoncer le départ du Président et signaler son arrivée comme une nouvelle ère de prospérité pour les campagnes. Malheureusement ce fut, durant tout le voyage, un véritable déluge. Dans toutes les villes où s'arrêtait le train présidentiel, des jeunes filles, vêtues de blanc, venaient, sous d'énormes parapluies de toutes nuances, offrir des bouquets, tandis que des vieux soldats du premier Em-

pire, accoutrés de leur uniforme, acclamaient le neveu de leur empereur. Ainsi, en passant à Toul, je rencontrai mon vieux camarade Moussoux, que j'embrassai avec tant de joie, comme je vous l'ai déjà raconté.

« A Châlons, à côté du préfet et des généraux, se trouvait l'évêque, un vétéran de la garde impériale, décoré à Lutzen. Le Président lui serra affectueusement la main, le félicita d'être devenu un pasteur des âmes, et lui remit la croix d'officier de la Légion d'honneur.

« Loin de rester sur la réserve et de témoigner leur mécontentement contre le renvoi des députés qu'ils avaient nommés, les Alsaciens s'étaient donné rendez-vous dans leur chef-lieu, pour recevoir et acclamer Louis-Napoléon. A l'entrée des faubourgs de Strasbourg, la foule nombreuse était déjà massée sur le parcours présidentiel, gaie, bruyante, bariolée, toute prête à pousser des vivats; à peine le Prince parut-il, que l'enthousiasme éclata, franc, simple, plein de naïveté et même de tendresse.

« A la vue de tous ces gens, ouvriers des villes ou cultivateurs de la campagne, et surtout de ces masses de femmes et d'enfants qui l'accueillaient si cordialement, Louis-Napoléon se sentit ému. Au milieu des flots pressés de la population, sa calèche à six chevaux avançait lentement, à petits pas. Lui, calme, malgré l'atmosphère d'enthousiasme exubérant qui l'entourait, trahissait cependant par sa pâleur toute son émotion. Il s'était levé pour mieux répondre aux saluts et aux cris d'allégresse, et, durant toute la marche du cortège, il se tint seul, debout dans la voiture, la tête découverte

sous l'averse toujours impitoyable, saluant de la main et remerciant du regard. Il y avait dans son attitude, peu régulière au point de vue du protocole, une simplicité naturelle, sans emprunt ni apprêt, qui dut aller droit au cœur de ces milliers de paysans, car on comprenait qu'il n'y avait plus ni étiquette ni convention; tout était naturel, imprévu et vrai.

« Que cette ville de Strasbourg eût été pittoresque en ce jour, sans la pluie persistante! Du fin fond des forêts de l'Alsace, des villages entiers, hommes, femmes et enfants, même en bas âge, étaient accourus, les uns en charrette, d'autres à cheval, beaucoup à pied par étapes, portant sur leur dos leurs plus beaux atours.

« Le lendemain de l'arrivée eut lieu le défilé de la cavalcade des villages d'Alsace. Chacun d'entre eux était représenté par un char tout enguirlandé de fleurs et de feuillages; des jeunes filles rayonnantes de bonheur et éblouissantes de santé, aux bonnes grosses joues colorées et aux cheveux blonds séparés en bandeaux sur le milieu du front, que couvrait leur bonnet noir à ailes de soie, avec leurs corsages d'argent et leurs jupes aux couleurs éclatantes, rouges, vertes ou jaunes, poussaient des vivats chaleureux et répandaient autour d'elles un courant incomparable de gaieté, de jeunesse et de bonne humeur. Autour de chaque char, les hommes en gilets rouges, en vestes à boutons d'or, en culottes courtes de velours découvrant le bas de grosse laine, la tête couverte de chapeaux de feutre à larges bords retroussés, caracolaient à cheval. Les chars portaient des devises naïves telles que : « Nous avons prié pour toi. » — « Au sauveur de l'Alsace. » — « Au bienfaiteur du pays, » etc.

« Puis pour montrer comment, dans leur esprit, les gens des campagnes attribuent au gouvernement la responsabilité de la marche des éléments, plusieurs paysans remercièrent Louis-Napoléon de la récolte de l'année, lui attribuant le mérite d'avoir rendu les saisons favorables. Trois jeunes Alsaciennes lui offrirent des roses, en descendant d'un char, et lui firent un petit discours : « Nos campagnes nous chargent de « vous présenter ces fleurs; acceptez-les avec bonté; « elles sont l'expression de notre reconnaissance : après « quatre ans d'inquiétude et d'orages, Dieu nous a « donné d'abondantes récoltes et une heureuse moisson. « Soyez béni avec lui, car chacun sait dans nos cam- « pagnes que sans votre dévouement à la patrie, nous « ne pourrions jouir en paix des bienfaits de la Provi- « dence. »

« Il y eut ensuite des manœuvres et une grande revue que le Président passa. La foule ne comptait pas seulement des Français; beaucoup de Suisses et d'Allemands étaient accourus pour jouir du spectacle.

« Le roi de Prusse, le gros Frédéric-Guillaume IV, frère de l'empereur Guillaume Ier, avait envoyé le général Hirschfeld saluer Louis-Napoléon, et, parmi les officiers de l'état-major de ce représentant du roi de Prusse, se trouvait un jeune officier alors inconnu que les événements de 1870 ont rendu célèbre, le général de Roon, le futur ministre de la guerre prussien. Il a conté dans ses mémoires combien il fut surpris de l'enthousiasme profond des populations et du tact du Président de la République.

« A côté des envoyés de Frédéric-Guillaume, on voyait aux premières loges, fort souvent même à côté

du Président, la grande-duchesse Stéphanie de Bade, née Beauharnais, cousine germaine et intime amie de la reine Hortense. Depuis longtemps, son mari, grand-duc régnant du temps de Napoléon Ier, avait cessé de vivre; des neveux et arrière-petits-neveux s'étaient même succédé depuis lui au trône grand-ducal; mais, grâce à sa bonté et à son sens politique, la grande-duchesse Stéphanie avait gardé une haute situation, non seulement à Bade, mais dans toutes les principautés d'Allemagne et même à la cour de Prusse. C'était alors une femme âgée, aux cheveux châtains, à la tournure élégante, à la taille droite, au sourire aimable.

« Elle portait une affection particulière à son petit-cousin Louis-Napoléon, et était sans cesse en correspondance avec lui sur des sujets intimes ainsi que politiques. Elle lui montrait la prépondérance grandissante de la Prusse en Allemagne. « L'Allemagne, divisée en « nombreux États, disait-elle en 1852, s'unira d'ici « peu sous le sceptre de la Prusse, au nez et à la barbe « de l'Autriche impuissante qui sera reléguée en Orient. « Il faut favoriser la Prusse, car on n'empêchera pas « cette évolution, et il faut d'avance demander le prix « du concours que l'on prêtera à la création de la « nation allemande qu'on ne pourra pas empêcher. »

« La grande-duchesse Stéphanie avait eu trois filles : l'une mariée au prince Gustave Wasa, l'autre au prince Charles de Hohenzollern-Sigmaringen, chef de la famille de l'empereur d'Allemagne et grand-père du prince Léopold de Hohenzollern dont la candidature au trône d'Espagne en 1870 fut la cause première de nos désastres; la troisième avait épousé le duc d'Hamilton. Elle avait eu en outre deux enfants morts au berceau, et

longtemps en Allemagne on a prétendu que Gaspard Hauser était l'un de ces enfants.

« Je dois dire qu'autant qu'il m'a été permis de le savoir, la grande-duchesse Stéphanie, tout en niant la possibilité de la chose, n'était pas assez affirmative pour qu'un doute ne subsistât pas dans l'esprit de ceux qui lui en parlaient.

« On connaît la légende de cet être atrophié et étiolé, le type de l'*enfant martyr*. Il apparut un jour dans la ville de Nuremberg, sortant d'une cave où il avait été séquestré depuis sa naissance; il tenait un panier à la main et répétait à tous qu'il était né en 1812 et ne connaissait pas ses parents; il avait une grande difficulté à s'exprimer et ne se souvenait de rien, sinon de n'avoir vu la lumière que depuis peu de jours. En un clin d'œil, il devint en Allemagne et en Angleterre l'objet de toutes les compassions des âmes sentimentales. A l'en croire, il fut une première fois victime d'une tentative d'assassinat qui échoua; une deuxième fois, on le trouva mort dans un jardin : il avait été frappé d'un coup de stylet dans l'aine.

« Le roi Louis de Bavière et un certain nombre de personnages importants affirmaient que Gaspard Hauser n'était autre que le fils perdu par la grande-duchesse Stéphanie en 1812. Cet enfant, venu au monde superbe et plein de santé, avait subitement disparu au bout de quelques jours, sans que sa mère, encore au lit, eût eu la possibilité de bien connaître ses traits. On ne voulait pas d'un petit-fils adoptif de Napoléon pour régner en Allemagne, disait le roi Louis Ier de Bavière, que ses relations avec la célèbre danseuse espagnole Lola Montès ont plus illustré que ses hautes actions.

« Laissons là la légende ; revenons aux faits dont j'ai été témoin. Dès que le Président de la République avait pris le pouvoir, les masses et ses conseillers avaient nettement exprimé le désir de le voir bientôt se marier. On voulait un héritier qui prendrait un jour sa place.

« Je ne crois pas que le Président ait eu personnellement une envie immodérée de se marier à ce moment : cependant il ne refusa pas d'obtempérer au désir de la nation.

« La première démarche faite par lui-même est demeurée ignorée. En 1836, quelque temps avant sa tentative de Strasbourg, il avait été fiancé à sa cousine la princesse Mathilde. Elle avait alors quinze ans, mais avait la taille et le développement d'une femme faite. J'ai déjà dit combien elle était belle, séduisante, aimable et simple ; quelles étaient la sûreté de ses affections et la supériorité de ses vues en toutes choses. Au bord du lac de Constance, sous les grands arbres d'Arenenberg, le prince Louis en avait été fortement épris, et il aimait toujours à se rappeler ce lointain souvenir, qui était pour lui comme un rêve de bonheur évanoui, car à la suite de l'échauffourée de Strasbourg et de sa déportation en Amérique, ses projets d'avenir étaient tombés à l'eau. Malgré tout il n'avait jamais abandonné son idée, et en 1852 il espéra un moment réaliser son rêve.

« La princesse Mathilde, après avoir été demandée par de nombreux princes héritiers de divers trônes, entre autres le duc d'Orléans et le césarévitch, depuis Alexandre II, avait été donnée par son père à un grand seigneur étranger. Mais cette union avait été dissoute de fait au bout de quelques années sous les auspices

de l'empereur de Russie Nicolas Ier, et en 1852 la princesse Mathilde vivait indépendante.

« Il existait dans son mariage un cas de nullité dûment constaté, aussi bien au point de vue religieux qu'au point de vue civil. Louis-Napoléon avait même sondé la cour de Rome à ce sujet, et la réponse qu'il en avait reçue avait été encourageante. Il proposa donc à sa cousine d'obtenir du pape l'annulation de son premier mariage, à condition qu'elle unirait son sort au sien. La princesse n'eut aucune hésitation : elle refusa. Elle s'était créé une situation personnelle qu'elle ne devait qu'à elle-même; elle comprit qu'en restant ce qu'elle était elle pourrait accomplir le rôle qu'elle s'était imposé dans le monde des lettres, des arts et des sciences, et qu'il était préférable de ne point monter sur le trône.

« Le refus de la princesse était si formel que le Président n'insista pas. Cependant, de différents côtés, on s'efforçait de trouver une souveraine.

« La grande-duchesse Stéphanie était une des personnes qui désiraient le plus marier son cousin, et, poussée par l'idée de lui trouver une alliance princière en Allemagne, elle songeait à lui faire épouser la princesse de Wasa, sa petite-fille, qui vivait à Darmstadt. Elle était douée d'un esprit supérieur, fort instruite et agréable au physique comme au moral. A Strasbourg même la grande-duchesse insista d'une façon si pressante que Louis-Napoléon dépêcha séance tenante le colonel Fleury de l'autre côté du Rhin, à la résidence du prince de Wasa, pour lui remettre le grand cordon de la Légion d'honneur et lui demander positivement la main de sa fille.

« En même temps, j'étais envoyé auprès du grand-

duc de Bade pour lui remettre également le grand cordon de la Légion d'honneur.

« A cette occasion, je vis pour la première fois le grand-duc, qui règne encore actuellement. Il était de taille moyenne, avait le regard fin et portait une barbe et des moustaches rousses. Il a montré qu'il était un politique acéré et qu'il aimait peu la France. Il est le gendre de l'empereur Guillaume Ier, notre adversaire de 1870.

« Le grand-duc m'accueillit naturellement avec amabilité, et je pus admirer sa capitale de Carlsruhe, construite en forme d'éventail : le palais grand-ducal formait le bout de l'éventail et les rues en lignes droites, allant en s'écartant, figuraient les brins de la monture. Dans le palais je remarquai beaucoup de souvenirs de Napoléon Ier, venant naturellement de sa fille adoptive la grande-duchesse Stéphanie. Le grand-duc, du reste, a montré qu'il avait un goût particulier pour les objets d'art de notre pays. Il a conservé, en souvenir de son séjour en France en 1870-1871, diverses pièces intéressantes, particulièrement quatre vases de Sèvres qui ornaient à Saint-Cloud la chambre de l'impératrice Eugénie ; cette dernière les a dernièrement reconnus un jour où elle lui faisait visite en sa résidence de la Meinau, sur le lac de Constance, en face d'Arenenberg. Ce jour-là, il aurait pu les cacher.

« Pendant que j'allais offrir le grand cordon à Son Altesse le grand-duc de Bade, le prince Louis-Napoléon se multipliait à Strasbourg, où on lui présentait tous les grands et petits personnages de l'Alsace. On n'avait garde surtout d'oublier les anciens du premier Empire, et parmi ceux-ci le Prince fut amené à rencontrer un

personnage des plus extraordinaires, dont le nom est demeuré peu connu, malgré l'importance du rôle qu'il joua auprès de Napoléon Ier.

« Il s'appelait Schulmeister. C'était le roi des espions, l'espion par excellence, l'espion en chef de Napoléon Ier.

« D'abord contrebandier sur les bords du Rhin à travers la forêt Noire, il avait été employé à la satisfaction de Desaix lorsque ce général avait combattu sur le Rhin. Quand, en 1805, partant pour sa campagne d'Austerlitz, Napoléon chargea Savary du service de renseignements de l'armée, ce dernier, ancien aide de camp de Desaix, se souvint de Schulmeister et immédiatement se l'attacha. Personne mieux que lui ne connaissait les ruses pour se faufiler au milieu des vedettes ou des postes de douaniers ou d'éclaireurs, et nul au monde ne connaissait mieux les divers patois allemands. Schulmeister ne trompa pas la confiance que l'on mettait en lui. Dès l'entrée en campagne, il trouvait le moyen d'acheter l'officier autrichien de l'état-major de Mack chargé des renseignements; puis, se faisant lui-même engager par Mack comme espion, il arrivait à capter sa confiance et à en faire tel profit pour Napoléon, qu'il ne fut pas étranger à l'investissement d'Ulm et à la capitulation de l'armée autrichienne.

« Plus tard il fut, en 1809, lors de l'occupation française, préfet de police de Vienne. Malgré son grand désir d'être décoré, jamais Napoléon ne voulut le faire entrer dans la Légion d'honneur. Sans doute Schulmeister rendit encore des services en Prusse au détriment de l'armée de Frédéric-Guillaume, car, lors de l'invasion de 1815, les Prussiens lui firent une chasse de bête fauve, parvinrent à s'emparer de lui et le dé-

tinrent dans une casemate d'une de leurs forteresses de la Baltique pendant plusieurs années. « Il fut rendu à la liberté vers 1820, après avoir donné une caution telle qu'elle absorbait toutes ses économies, assez rondelettes d'ailleurs. Il vivait depuis modestement à Strasbourg. C'était un vieillard voûté, qui marchait toujours très vite, comme un homme affairé : il portait une longue redingote verte, et, lorsqu'on le rencontrait dans les rues, on se le montrait du doigt en disant : « C'est le fameux espion de Napoléon. »

« Je rentrai à Paris dans le même train que le Président, et, en arrivant dans la capitale, je trouvai le général Carrelet, commandant de la place, en tournée d'inspection ; je dus, en son absence, m'occuper du service de la capitale.

« Durant notre voyage nous avions été informés de la mort du maréchal Exelmans, grand chancelier de la Légion d'honneur ; j'appris les circonstances de cette mort, arrivée par accident. Un soir, en compagnie de son fils, alors capitaine de frégate, il allait à cheval rendre visite à la princesse Mathilde, qui habitait le pavillon de Breteuil, situé à l'extrémité du parc de Saint-Cloud, du côté de Sèvres ; en traversant ce village, le cheval du maréchal fit un écart et jeta à terre son cavalier, dont la tête vint violemment heurter le rebord de pierre du trottoir. Son fils le releva aussitôt ; il était sans connaissance, des passants accoururent et le transportèrent chez un habitant du voisinage, un sieur Malfilatre. La princesse Mathilde, prévenue aussitôt, s'empressa d'arriver : elle trouva son vieil ami inanimé, et, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il expira sans reconnaître personne.

« Depuis, la princesse a voulu faire élever un monument en son souvenir dans la maison où il était mort; elle l'a fait rechercher, mais cette construction avait été détruite.

« Mon service de commandant de la place de Paris m'appelait à rechercher, en compagnie des membres de la famille, ceux des documents laissés par le maréchal de nature à intéresser l'État. Je n'en trouvai aucun : le capitaine de frégate Exelmans me déclara, en effet, que tous les papiers de son père qui offraient de l'intérêt avaient été détruits dans un incendie. C'était fort regrettable, car Dieu sait si le maréchal Exelmans avait eu une vie remplie! Parti en 1792 comme canonnier, il était devenu bientôt aide de camp du brave Eblé; puis, cavalier hors ligne, grand écuyer de Murat, fait prisonnier en Espagne, il avait été un de ces suppliciés des pontons anglais dont les horreurs sont demeurées légendaires. En 1815, général en chef de cavalerie, il gagna la dernière bataille de la grande épopée sous les murs de Paris, à Rocquencourt, en infligeant une défaite terrible à la cavalerie prussienne. Condamné et exilé pour être demeuré loyalement fidèle à son bienfaiteur Murat, il avait quelque peu conspiré sous la Restauration et avait pris, avec le général Pajol, une part considérable aux « trois glorieuses ».

« Après 1848, il était devenu un des familiers de l'Élysée et l'un des conseillers les plus sages et les plus écoutés du Président, qui, appréciant sa droiture et son bon sens, venait de le nommer grand chancelier de la Légion d'honneur, en remplacement du maréchal Molitor. Il était le beau-frère du fameux prédicateur jésuite, le Père de Ravignan. Le maréchal et le prédicateur

s'affectionnaient beaucoup; je me souviens avoir dîné plusieurs fois à la grande chancellerie chez le maréchal, en compagnie du Père de Ravignan, dont j'admirais les traits d'une grande finesse et dont la conversation avait une simplicité et un charme touchants.

« Lorsque je connus le maréchal, c'était un grand vieillard aux traits réguliers et pleins de noblesse; il avait le front haut et large, portait ses cheveux blancs relevés en brosse, avec de petits favoris qui encadraient la figure. Il se tenait encore fort droit, avec beaucoup d'élégance, et montait admirablement à cheval, trop bien même, puisque ce fut là la cause de sa mort. En 1852, cet ancien grand écuyer de Murat usait encore de chevaux excessivement fougueux, au point que Saint-Arnaud, alors ministre de la guerre, le voyant sur un cheval rétif, lui en fit l'observation et le pria d'en accepter un fort doux et bien dressé qu'il montait lui-même ce jour-là. Peut-être cette monture trop calme ne plut-elle pas au maréchal?

« A en croire Marbot, le maréchal Exelmans aurait été un véritable fou. Il y avait... de l'exagération dans le jugement de mon vieux cousin, qui en voulait à son chef parce qu'il avait eu maille à partir avec lui en 1813. Voilà ce qui s'était passé entre eux, toujours au dire de Marbot :

« Un jour, Exelmans, qui commandait une division de cavalerie dont faisait partie le régiment de Marbot, s'approcha des vedettes placées par ce dernier. Les vedettes, en voyant le général suivi de son état-major, le laissèrent approcher, et il put arriver jusqu'auprès de Marbot sans être inquiété. A peine l'eut-il vu que, l'empoignant de la verte façon, il lui fit remarquer que,

fût-il l'Empereur, les vedettes auraient dû l'arrêter au passage et même l'accueillir à coups de fusil au lieu de lui rendre les honneurs, et il ajouta qu'en cette matière il n'avait qu'à se conformer aux règlements du service en campagne. Marbot ne répondit rien, mais il donna l'ordre que, si le général se présentait de nouveau aux avant-postes, on tirât sur lui pour de bon. Le lendemain, Exelmans se présente aux grand'gardes : il est accueilli par une salve de coups de mousqueton dont les balles sifflent à ses oreilles et blessent même un homme de son escorte. Le général ne fait alors qu'un bond jusqu'à Marbot et le tance plus vertement encore que la veille.

« Quant à moi, qui l'ai beaucoup connu et beaucoup fréquenté en 1852, j'ai toujours trouvé en lui un galant homme, aux manières parfaites, très joli causeur et rempli de bon sens.

« Peu de temps après, eut lieu le voyage du Président dans le centre et dans le midi de la France. Je ne fis pas partie de son escorte, et je demeurai à Paris pour soigner l'ophtalmie gagnée dans les campagnes de l'Aurès et dont je souffrais toujours. »

Ce voyage est resté célèbre : il fut la véritable cause de la proclamation de l'Empire. En Alsace et en Lorraine, le Président avait été acclamé avec un enthousiasme aussi chaleureux qu'imprévu ; nulle part cependant il n'avait été qualifié du nom d'Empereur ; pas une seule pétition faisant allusion à un changement d'étiquette ne lui avait été adressée. Dans le midi et le centre de la France, au contraire, éclatèrent partout les cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! » Si l'on avait laissé les populations libres d'exprimer leurs

sentiments, pas une fois ce cri n'aurait sans doute été prononcé. Mais M. de Persigny, qui était alors ministre de l'intérieur, semblable à un frelon enfermé entre les deux peaux d'un tambour, éprouvant le besoin de faire du bruit et d'être plus impérialiste que Louis-Napoléon lui-même, organisa un tel charivari de cris de : « Vive l'Empereur ! » que le Président crut répondre aux plus ardents désirs des Français en proclamant l'Empire.

Des courtisans et des familiers du Président avaient adroitement spéculé sur sa bonté intarissable. En faisant proclamer l'Empire, ils escomptaient la création de charges de cour à émoluments considérables. Cela ne manqua pas d'arriver. On créa un grand veneur, un grand maréchal du palais, un grand écuyer aux appointements de cent mille francs, un premier écuyer et un premier veneur avec cinquante mille francs, un grand chambellan, des chambellans, des préfets du palais, des écuyers, des capitaines de chasses, des membres du conseil privé très grassement rétribués. C'étaient autant de places prises d'assaut. Quand Napoléon déclara qu'il ne voulait pas d'une liste civile de plus de douze millions, ce fut un grand émoi dans son entourage, car chacun savait bien que, si importante qu'elle serait, elle irait en grande partie aux familiers du souverain. On fut un moment très inquiet. Il fallut user de subterfuges et de mystifications pour tromper le Sénat, à l'insu de Napoléon III, en venant affirmer faussement, en son nom, qu'il désirait vingt-cinq millions. Bien entendu ces vingt-cinq millions sont passés pour une bonne part en libéralités, à tel point que, quelques années après, l'Empereur déclarait qu'il était toujours à court d'argent. « Que serait-ce donc si l'on

n'avait pas demandé vingt-cinq millions au lieu de douze que Votre Majesté avait fixés? » lui répondait-on.

Devenir empereur avait été l'idée fixe de Louis-Napoléon, depuis qu'il avait eu vingt ans, et il aimait à se rappeler que sa mère souriait chaque fois qu'il émettait ce rêve. La monarchie était trop discréditée en France pour que tout son appareil parût autre chose qu'une mascarade. En tout cas, changer le nom de République en celui d'Empire était une maladresse. Puisque Louis-Napoléon avait le pouvoir effectif, que lui importait l'étiquette de souverain? Le titre modeste de Président de la République n'effrayait aucun gouvernement et facilitait à Louis-Napoléon l'accomplissement de ses projets de reconstitution de la carte d'Europe, tandis que celui d'Empereur semblait un épouvantail aux puissances; il était facile à comprendre que toutes les vieilles monarchies seraient persuadées que, comme son oncle, il se faisait proclamer pour voler à la conquête du vieux monde et que, par ce seul fait, elles mettraient un *veto* absolu à ses conceptions.

Durant ce voyage de l'automne 1852 au centre et au midi de la France, le Prince fit de nombreux discours, décora force gens, entre autres une vieille femme qui avait servi douze ans comme cavalier dans un régiment de dragons sous le premier Empire ; en revenant par Bordeaux, il prononça la phrase célèbre : « L'Empire, c'est la paix. » Vers le milieu d'octobre, il rentra à Paris, où un accueil enthousiaste lui fut réservé.

Comme plus ancien parmi les aides de camp, le général Canrobert fut chargé de réunir toute la maison militaire du Président et de la conduire à la gare de

Lyon, où l'attendaient toutes les autorités civiles, ecclésiastiques et militaires de la capitale.

Des arcs de triomphe étaient dressés sur le parcours et des députations d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles lui apportèrent des bouquets et vinrent lui souhaiter la bienvenue.

« J'étais à cheval derrière le Président durant le trajet de la gare à l'Élysée, m'a-t-il dit; je fus donc témoin de cet enthousiasme réel, indiscutable, qui n'avait rien de factice : car on ne commande pas l'enthousiasme au peuple de Paris. Je n'assistai pas au départ de l'Empereur pour la campagne d'Italie. Mais, d'après ce que j'en ai su, on peut affirmer que, cette fois encore, — ce fut la dernière, — l'Empereur retrouva chez le peuple les mêmes protestations de dévouement et d'enthousiasme. Qu'on était loin de là lorsque j'étais gouverneur de Paris, de 1866 à 1870!

« Vers le mois de novembre, souffrant toujours de mon ophtalmie, je dus m'absenter, et j'allai dans la Charente me reposer un mois chez un de mes cousins (8 novembre-7 décembre 1852). »

Au retour du général, le plébiscite en faveur du rétablissement de l'Empire avait eu lieu et Louis-Napoléon était proclamé empereur des Français.

En rentrant à Paris, le général entendit dire que le mariage avec la princesse de Wasa était plus certain que jamais. L'archiduchesse Stéphanie, ajoutait-on, faisait même acheter à Paris les objets destinés à la corbeille de sa petite-fille. La nouvelle était fausse, car la princesse de Wasa était promise depuis le mois de juillet au prince héritier du royaume de Saxe. Elle est

devenue reine de Saxe il y a quelque vingt ans, et elle l'est encore.

On parlait aussi, mais avec beauconp plus de vraisemblance, du mariage de l'Empereur avec la princesse Adélaïde de Hohenlohe, nièce de la reine Victoria. Elle était fort jolie et fort instruite. Lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre à Paris, qui témoignait beaucoup d'affection au Président, travaillait de son côté à faire réussir ce mariage, tandis qu'à Londres le ministre du Foreign Office, lord Malmesbury, qui avait été le compagnon et l'ami de Louis-Napoléon lors de son séjour en Angleterre, s'y employait également. La reine Victoria aimait beaucoup sa nièce et était flattée de la voir destinée au trône de France. Elle ne s'illusionnait pas cependant sur l'avenir qui lui était destiné, car, à diverses reprises, parlant de ses projets d'union, elle fit allusion au sort des souveraines de France depuis un siècle. Malheureusement, une difficulté se présentait : la princesse était protestante et Napoléon III désirait, avant tout, que l'Impératrice des Français fût catholique comme la presque totalité du pays.

Cette divergence de vues servit de prétexte à Napoléon III pour arrêter les pourparlers, mais la véritable cause de la rupture était autre : Napoléon III était devenu amoureux. Une jeune fille espagnole, d'une grande beauté, Mlle de Montijo, avait fait sa conquête.

Les Montijo appartenaient à une vieille famille espagnole. La mère, d'origine anglaise, avait épousé un Espagnol qui, sous l'Empire, était du parti de Joseph-Napoléon : il s'était, vers la fin de l'Empire, engagé dans l'armée française et avait atteint en 1814 le grade de chef d'escadron ; il portait une énorme balafre sur

la figure et avait un œil de moins. Ce n'était pas à la guerre qu'il avait été blessé, mais dans une expérience de tir, où un canon, en éclatant fortuitement, l'avait ainsi défiguré. On racontait, lors du mariage de sa fille, qu'il avait défendu Paris sur les hauteurs de Montmartre, à la tête de l'École polytechnique, en 1814. La chose était bien trouvée en la circonstance, mais elle n'était pas exacte. La vérité, c'est qu'en 1815 seulement il avait servi à Paris, sous les ordres du général Vallé. Lors du licenciement de l'armée de la Loire, on lui fit savoir, bien qu'il fût colonel dans l'armée française, qu'il était considéré comme prisonnier de guerre et qu'il allait être interné dans une forteresse. On ne sait comment il échappa à ces menaces; toujours est-il qu'il hérita plus tard de la grosse fortune de son frère, et c'est de ce fait que l'impératrice Eugénie avait, en se mariant, cent mille livres de rente tout à fait indépendantes.

Mme de Montijo avait une grande situation mondaine en Espagne; elle avait même été *camera major*. Mérimée, voyageant en ce pays, fut reçu par elle et la trouva tellement agréable qu'il devint un de ses hôtes assidus et se chargea, en ami, de l'éducation de ses deux filles. Le soir, après dîner, il les prenait toutes deux sur ses genoux et les initiait à la littérature, à la grammaire, à l'histoire. Encore aujourd'hui, l'impératrice Eugénie aime à se rappeler les attrayantes leçons que lui donnait l'auteur de *Colomba*.

Quand la future impératrice fut en âge d'aller dans le monde, elle devint de suite, grâce à son admirable beauté, l'une des étoiles de la cour de Madrid, et l'on comprend qu'autant en raison de ses charmes que de

sa fortune, elle ne manqua pas de prétendants. Parmi ceux-ci, on cite l'un des plus grands seigneurs d'Espagne, le duc d'Ossuna, qui, à plusieurs reprises, demanda sa main.

En 1847, lors des *mariages espagnols*, elle fut présentée au duc d'Aumale, qui accompagnait le duc de Montpensier. Le vainqueur de la Smala a, depuis, bien souvent raconté l'admiration qu'il ressentit pour sa grâce et ses charmes. Il ne devait la retrouver que quelque quarante ans plus tard, dans des circonstances assez curieuses. Vers 1885, l'Impératrice se trouvait en possession d'une voiture de gala, aux chiffres de la reine Marie-Amélie ; elle voulut l'offrir au duc d'Aumale pour qu'il la conservât à Chantilly. Le prince accepta.

L'année suivante, le prince, ayant eu l'occasion de rencontrer l'Impératrice au Pausilipe, alla la remercier. Il n'était plus le cavalier blond, élancé, à la taille mince de 1847. L'âge, l'exil, les malheurs, l'avaient singulièrement changé ; sa vie avait été pleine de péripéties. Mais qu'était-elle toutefois en comparaison de celle de la jeune fille qu'il avait fait danser à la cour de Madrid?

Mme de Montijo et ses deux filles venaient tous les ans en France : au passage des Pyrénées elle séjournait généralement un jour ou deux à Perpignan, pour s'y reposer, et elle était reçue en cette ville par le général de Castellane, qui bourrait les deux jeunes filles de confiseries et de gâteaux. Plus tard, il ne manquait pas de rappeler ce souvenir à l'Impératrice toutes les fois qu'il l'entretenait. A Paris, Mme de Montijo était intime avec Mme Gabriel Delessert, dont le mari

était préfet de police. En 1840, racontait-on, elle était en visite avec ses deux filles chez Mme Delessert, qui habitait la préfecture de police, quand, à un moment, il se fait une grande agitation dans la cour; une voiture cellulaire, entourée de gendarmes tout poudreux, entre; il en sort un prisonnier à l'œil terne, aux longs cheveux collés et aux fortes moustaches, petit, mal vêtu, recouvert d'une chemise sans col que lui a prêtée l'un des soldats qui l'escortent. Les deux petites filles sont tout yeux pour ce spectacle et elles demandent le nom de ce prisonnier : c'est Louis-Napoléon Bonaparte.

La vérité est plus prosaïque : tous les jours, Mlles de Montijo venaient retrouver leurs amis, le jeune Édouard Delessert et la future Mme de Nadaillac, et prenaient avec eux, dans la salle à manger du préfet de police, des leçons de gymnastique que leur donnait M. Delestrez, capitaine aux sapeurs-pompiers.

Quand, après son arrestation à Strasbourg, le prince Louis-Napoléon fut exilé en Amérique, il traversa Paris à deux heures du matin et fut reçu un instant par le préfet de police dans cette même salle à manger où sa future épouse s'ébattait dans la journée. Le préfet offrit au prince une collation préparée que celui-ci refusa. Il n'avait qu'une préoccupation : obtenir du préfet l'assurance que ses compagnons, entraînés par lui, seraient traités avec bienveillance.

Voilà à quoi se réduit la vérité sur cette anecdote.

Dix ans se sont écoulés. La petite fille de 1840 est maintenant à marier, sa mère lui cherche un époux à Paris, et parmi les salons où elle la conduit est celui du prince Paul de Wurtemberg, qui habite, en 1850,

place Vendôme. En véritable prince étranger, il fait preuve d'un éclectisme complet, et l'on coudoie dans ses salons les personnages les plus divers : Berryer, Lamartine, le roi Jérôme de Westphalie, M. Thiers et M. Guizot.

Le roi Jérôme avait longtemps pensé faire épouser Mlle de Montijo à son fils, le prince Napoléon ; il semble même que cette union lui tînt à cœur. Il ne lui déplaisait sans doute pas de trouver une dot rondelette pour son fils ; de plus, grand amateur de la beauté, le charme de la future impératrice n'était pas fait pour lui déplaire. Le plus bizarre fut que le Président de la République — futur Napoléon III — s'opposa à ce mariage. Il écrivit à son cousin une lettre dans laquelle il énonçait toutes sortes de raisons pour lui montrer qu'un Napoléon ne pouvait pas s'unir à Mlle de Montijo. Avait-il déjà son idée ? Personne ne l'a su, mais il épousa celle qu'il ne jugeait pas convenir à son cousin, et celui-ci se maria à la fille d'un roi.

Mme de Montijo et ses deux filles demeurèrent constamment à Paris durant les années qui suivirent la révolution de Février : elles reçurent un accueil parfait à l'Élysée, mais ce ne fut qu'à la fin de l'année 1852 que l'on s'aperçut de la passion de Napoléon III.

« Lorsque ce sentiment apparut à tous comme des plus vivaces, j'étais en congé. J'appris ces détails à mon retour à Paris. On me raconta qu'à un dîner intime aux Tuileries, où se trouvait, entre autres invités, Mme Thayer, la fille du général Bertrand, née à Sainte-Hélène, Mlle de Montijo fut, à la fin du repas, l'objet d'une distinction toute particulière. Sur la table de la salle à manger s'élevait, dans une merveilleuse

corbeille de fleurs, une couronne impériale tout en violettes naturelles. Quand on fut passé dans les salons, l'Empereur fit apporter cette couronne, et, s'adressant à Mlle de Montijo, lui dit : « Je veux que vous ayez un « souvenir de cette soirée ; baissez votre tête pour que « je puisse déposer sur votre front cette couronne de « fleurs. » La future impératrice, s'agenouillant, reçut des mains de Napoléon III l'emblème de sa destinée. »

Quelques jours après, il y eut chez la princesse Mathilde une réception où Abd-el-Kader remporta un grand succès avec son burnous blanc et son air grave. Il venait d'être rendu à la liberté à la suite du voyage du Président de la République dans le Midi, et, depuis son retour à Paris, il était tout fier de se montrer dans les réceptions et les théâtres. C'était le lion du jour ; partout on lui faisait fête.

Il habitait rue Lord-Byron avec ses femmes, que gardait une vieille négresse qui avait dû être sa nourrice. Le sultan, au moment de sa libération, lui avait fait cadeau d'une de ses houris, une des plus jolies femmes des harems impériaux de Constantinople, disait-on. L'arrivée de cette jeune femme ne fut pas sans exciter la curiosité de bien du monde. Comment pourrait-on arriver à voir cette beauté incomparable ? Aux hommes, il ne fut pas possible d'y songer, mais des dames de la haute société obtinrent d'Abd-el-Kader la permission de la voir, et, renseignements pris, le cadeau du sultan était plutôt médiocre : c'était une femme joufflue, commune, aux mains courtes et grosses; elle n'avait pour elle que sa fraîcheur et de jolis yeux.

Dans les salons de la princesse se trouvait également l'abbé Coquereau, aumônier en chef de la flotte, qui avait été, avec le prince de Joinville, chercher, sur *la Belle-Poule*, les restes de Napoléon à Sainte-Hélène. Il salua Abd-el-Kader, et celui-ci, lui tendant la main, lui fit dire par le commandant Boissonnet, son interprète : « J'ai toujours aimé les ministres de Dieu ; je suis heureux d'en rencontrer un dont le nom est mêlé à l'histoire du grand Napoléon. »

L'Empereur arriva ce soir-là un peu plus tard chez sa cousine, et, dès son entrée, il sembla ne plus avoir d'yeux que pour la jeune Espagnole. Il s'entretint longuement avec elle devant tout le monde et fut aimable d'une façon si ostensible que dans l'entourage on n'eut plus de doute sur la violence de ses sentiments.

Vers le 15 décembre 1852, l'Empereur se rendit au château de Compiègne, où il avait convié un grand nombre de personnages de sa cour, des ambassadeurs et quelques artistes. Mme et Mlle de Montijo étaient au nombre des invités.

Durant le séjour de Compiègne, le mariage, qui n'était que probable, devint une chose certaine; l'idée du souverain était irrévocablement arrêtée : il avait décidé que Mlle de Montijo serait impératrice des Français.

Cependant les pourparlers continuaient encore avec la reine Victoria, par l'entremise de lord Cowley, pour l'union avec la princesse de Hohenlohe. La reine d'Angleterre consentait à toutes les conditions posées par Napoléon, sauf à ce malencontreux changement de religion. L'Empereur saisit au vol ce prétexte pour se dégager.

A Compiègne, le jour où furent définitivement rompues les négociations, on vit lord Cowley sortir du cabinet de l'Empereur accompagné de sa femme : sa grande figure maigre et triste, aux traits osseux, encadrée dans un grand faux col, était encore plus allongée et plus déconfite qu'à l'ordinaire. Tout le monde comprit que ses projets s'envolaient et que la bonne volonté de cet homme, si dévoué à l'Empereur, n'avait servi à rien.

A partir de ce moment, les attentions du souverain se multiplièrent. Il se promenait en longs tête à tête avec sa future, la comblait de cadeaux et lui donnait la première place dans les réunions. Au dîner, Napoléon III avait l'habitude d'offrir son bras, pour aller à table, à la femme d'un ministre. Un certain soir, à Compiègne, lorsqu'on vint annoncer le dîner, cette dame se préparait déjà à accompagner le souverain, lorsque celui-ci, rompant avec son habitude, et se dirigeant vers Mlle de Montijo, la pria d'entrer avec lui et de se mettre à sa droite. En même temps, un des grands dignitaires présents allait trouver la privilégiée de la veille pour la conduire à la gauche du souverain. La dame, vivement froissée, témoigna hautement son dépit, et comme Mlle de Montijo s'en plaignait à l'Empereur, il se contenta de répondre que ces mauvaises humeurs auraient peu de durée.

Cette dame, une maréchale de France, appartenait à une vieille et noble famille avant d'être mariée ; elle avait été dame pensionnaire au Sacré-Cœur, où elle avait connu Mlle de Montijo, qui y était élève et que Mme Delessert venait voir au parloir, comme correspondante, en l'absence de sa mère. Au dire de la maréchale, la

jeune élève n'était pas jolie à ce moment : elle avait des cheveux roux, des jambes trop courtes, et était peu avenante. De là peut-être sa mauvaise humeur au dîner de Compiègne, dix ans plus tard.

Les observations, les critiques, les adjurations, rien n'y fit ; l'Empereur laissa dire, ne répondit rien et se maria.

Dès son retour de Compiègne à Paris, le 22 janvier 1853, il annonça dans un message la grande nouvelle ; il le fit dans ce langage imprévu et noble dont il avait le secret. « Quand, en face de la vieille Europe, on est porté par la force d'un nouveau principe à la hauteur des anciennes dynasties, ce n'est pas en vieillissant son blason et en cherchant à s'introduire à tout prix dans la famille des rois qu'on se fait accepter; c'est bien plutôt toujours en se souvenant de son origine, en conservant son caractère propre et en prenant franchement vis-à-vis de l'Europe la position de parvenu, titre glorieux lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple ! »

L'impériale fiancée habitait alors, avec sa mère, un appartement meublé place Vendôme, où M. de Nieuwerkerke faisait son buste. L'Empereur ne trouvant pas convenable que la future impératrice demeurât dans un « garni », décida, aussitôt le mariage annoncé, que le palais de l'Élysée, abandonné depuis que l'Empire avait été proclamé, serait mis à la disposition de sa fiancée, qui y habita jusqu'au jour de son mariage.

Les aides de camp de l'Empereur eurent alors à jouer un rôle assez ridicule de chaperon, de suivante et de mère. Ces nouvelles fonctions ne plaisaient pas beaucoup au maréchal, qui, à ce propos, m'a raconté l'anecdote suivante :

« Il me fallait conduire chaque jour l'Empereur à l'Élysée, assister à ses entretiens et me mêler de choses privées qui ne me regardaient nullement.

« Étant, durant un après-midi, à l'Élysée, je vis Mlle de Montijo se promener dans les allées humides. J'avais remarqué combien elle avait un joli pied ; je descendis après elle dans les jardins, en compagnie d'Edgard Ney, et, avec notre mouchoir, nous mesurâmes la grandeur exacte de la trace de sa chaussure. De sa fenêtre, la future impératrice s'en aperçut : « Que faites-vous ? » nous cria-t-elle. Tout surpris, nous eûmes beau lui répéter que nous étions à la recherche d'un mouchoir perdu, elle n'en crut rien, car elle avait très bien vu le but de notre manège.

« Le soir de la cérémonie à Notre-Dame, les souverains se rendirent dans le petit château de Villeneuve-l'Étang, situé à l'extrémité du parc de Saint-Cloud, pour y passer, presque seuls, les premiers jours de leur union.

« Le lendemain, l'Empereur fit atteler un phaéton et, conduisant lui-même, emmena l'Impératrice à travers bois jusqu'à Trianon, que la jeune souveraine désirait visiter en détail : déjà elle s'occupait de connaître tous les détails de vie de Marie-Antoinette, à laquelle elle devait vouer un culte. Pour lui être agréable, quelque temps après, l'Empereur donnait ordre de réunir dans ce petit château intime tous les souvenirs de la malheureuse reine que l'on pourrait recueillir.

« Le premier jour de leur retour à Paris, l'Empereur se rendait, avec l'Impératrice, aux Archives nationales, où M. Léon de Laborde leur montrait la dernière lettre de Marie-Antoinette, écrite de la Conciergerie, le matin même de son exécution. Aux Tuileries, le soir, il y avait

dîner et cercle intime. Durant le repas et la soirée, l'Impératrice interrogea M. Fortoul sur l'histoire de la reine et sur la Révolution. L'Impératrice ne portait pas, à cette réunion restreinte, de robe bal; elle avait un déshabillé de mousseline blanche avec une mantille de dentelles sur la tête, le tout semé de roses pompons. Ainsi arrangée, elle était peut-être encore plus belle que d'habitude. Peu au courant des usages, des mœurs et des lois françaises, l'Impératrice, dans sa conversation avec M. Fortoul, en vint à parler mariage. Suivant les habitudes espagnoles, elle soutenait que le mariage religieux avait seul de la valeur, que le mariage civil était de nulle portée. « On devrait le supprimer, disait- « elle. — Mais c'est une des lois fondamentales du « code Napoléon, et ce serait détruire le magnifique « monument de la France impériale, répondait le « ministre de l'instruction publique. — Eh bien, qu'on « le supprime, » termina la souveraine en souriant avec sa grâce séductrice.

« L'Empereur était heureux, et il tenait à faire partager à tous sa satisfaction en répandant un grand nombre de grâces et de faveurs. Je crus alors le moment favorable pour lui adresser une demande en faveur de Le Flô. L'Empereur, avec beaucoup d'amabilité, me répondit : « Je m'attendais à cette demande; j'ai su par « ma police que vous étiez en correspondance avec « Mme Le Flô. » Je n'insistai naturellement pas, et jamais je n'ai pu savoir par qui l'Empereur était si bien renseigné. Mais, le surlendemain, *l'Indépendance belge* annonçait qu'ayant fait une démarche infructueuse pour mon camarade, j'étais sur le point de donner ma démission. C'était tout simplement ridicule, puisque, loin

de m'en vouloir, l'Empereur me nommait quelques jours après général de division. Dans la même promotion que moi figurait Cornemuse.

« A propos de Cornemuse, je puis affirmer qu'il est mort d'une fluxion de poitrine dans son lit : il n'a pas été tué dans ce duel dramatique inventé de toute pièces après coup.

« On était à la fin de février 1853. Cornemuse, qui, en sa qualité de chef de l'état-major de l'armée de Paris, habitait aux Tuileries, venait d'être assez gravement malade, lorsque, je ne sais à la suite de quelle imprudence, il eut une rechute suivie d'une pneumonie purulente, et il fut emporté dans les vingt-quatre heures. A deux jours de distance, Saint-Arnaud, ministre de la guerre, atteint d'une angine de poitrine, était au plus mal. Les médecins, le déclarant incapable de continuer son service, l'envoyèrent dans le Midi ; il dut être transporté en brancard jusqu'au chemin de fer, et il alla séjourner à Hyères. Cette coïncidence du départ de Saint-Arnaud avec le décès de Cornemuse permit, un an après, d'inventer la fameuse fable du duel : « Le cou-« pable, disait-on, avait pris la fuite après son coup. »

« On disait qu'un jour Saint-Arnaud et Cornemuse causaient tranquillement dans le cabinet de l'Empereur, lorsque celui-ci rentra et prit sur une table une liasse de billets de banque : « Je croyais avoir là quatre cent « mille francs ; il n'y en a que trois cent mille, aurait « dit le souverain. » Aussitôt les deux généraux s'accusent mutuellement d'avoir fait disparaître les cent mille francs manquant. Ils en viennent à s'invectiver avec la dernière violence, et, malgré Napoléon III, qui fait tout pour les séparer, ils tirent l'épée, croisent

le fer, et Cornemuse tombe aussitôt percé de part en part dans le cabinet même de l'Empereur.

« Les gens bien informés ajoutaient que le cent-garde de service avait eu son silence acheté par la remise d'une forte somme et par sa nomination au grade de sous-lieutenant.

« Il faut remarquer que, sur le moment, pas un journal, même parmi les plus malintentionnés de l'étranger, n'a parlé de la chose. Ce ne fut qu'une année après que l'histoire commença à circuler.

« Suivant que l'on voulait être désagréable à tel ou tel individu de la cour, on changeait le nom des acteurs du drame. Tantôt Napoléon III, dans les racontars, disait : « C'est un tel (et ici le nom changeait à chaque « fois) qui est entré ; alors, ça ne m'étonne plus s'il « manque cent mille francs. »

« A peine Napoléon III fut-il sur le trône, que les conspirations et les projets d'assassinat commencèrent. Quoique je l'accompagnasse souvent, disait le maréchal, je n'ai jamais assisté à aucune tentative contre sa personne. Toutefois, un après-midi, avant de monter en voiture avec lui, il me fit appeler et me prévint que l'on pourrait peut-être tirer sur nous. Puis, s'échauffant un peu, il me dit que l'Angleterre protégeait des assassins, qu'il n'y avait pas moins de quinze jours que trois individus avaient été arrêtés à quelques mètres de lui : « On les a trouvés armés de poignards et de pistolets. « L'un d'eux, se sentant saisi, a tiré sur le gendarme « qui l'arrêtait. Tous trois venaient directement d'An« gleterre et n'étaient en France que depuis le matin. « La police anglaise devait les connaître et savoir leur « départ pour le continent. Elle n'en a rien fait dire.

« Le *Times* m'injurie tant qu'il a de force. Oh! je pour-
« rais le faire taire par le moyen qu'employa Louis-
« Philippe, mais le procédé ne me convient pas. Vous
« savez que Louis-Philippe, attaqué sans cesse par le
« *Morning Chronicle* et le *Times*, pria M. Molé, président
« du conseil, de les acheter; M. Lœwe Weimar, de la
« *Revue des Deux Mondes,* se chargea de cette négocia-
« tion, et les fonds secrets eurent raison des diatribes
« de ces deux feuilles. J'ai acheté le *Morning Post*, où
« je fais connaître mes intentions; ça me suffit : on
« peut continuer à me traîner dans la boue; je ne don-
« nerai jamais un sou à ces journaux, qui, le lendemain,
« deviendraient encore plus arrogants.

« Du reste, ce ne sont pas seulement les journaux,
« mais les ministres, oui, les ministres de la Reine,
« qui prêchent l'assassinat contre moi dans des réu-
« nions publiques. Sir Charles Wood à Nottingham et
« sir James Graham à Halifax m'ont traité d'assassin
« et de tyran dont on devrait purger la terre; je
« n'attache qu'une importance médiocre à ces dia-
« tribes : ceux qui les ont prononcées se feront une
« véritable joie, à l'occasion, de signer un traité
« d'alliance et d'amitié avec moi. J'ai de bons amis
« en Angleterre, et j'ai la plus profonde estime pour
« la reine Victoria, qui, tout dernièrement, vient d'être
« très aimable avec moi. » Et l'Empereur raconta
comment le testament autographe de Napoléon Ier
venait de lui être rendu. Ce testament avait été rap-
porté à Londres, après la mort de l'Empereur, et il
avait été déposé au *Doctor's comon* à Canterbury, où
sont conservés tous les testaments, sous la garde de
l'archevêque de la métropole anglicane. Napoléon III

fit savoir à lord Malmesbury, alors au *Foreign Office*, combien il serait heureux de posséder cette relique.

« Lord Malmesbury lui répondit que la Reine, pressentie, avait déclaré que, si les lois anglaises le permettaient, le testament lui serait envoyé, et, s'il était nécessaire, le gouvernement présenterait aux Chambres un bill pour autoriser cette libéralité.

Il se trouva que le conseil du *Doctor's comon* conclut à la possibilité de l'accomplissement du désir de la Reine, et le testament, remis par lord Clarendon, qui avait succédé à lord Malmesbury, à notre ambassadeur, le comte Walewski, fut apporté à Paris, où il est actuellement conservé aux Archives nationales.

La Reine n'avait pas voulu seulement accéder aux vœux de l'Empereur, elle avait voulu le satisfaire au delà de ce qu'il souhaitait : elle avait ordonné de faire rechercher au *Colonial Office* les livres provenant de la bibliothèque de Napoléon à Sainte-Hélène, qui étaient retournés à Londres en 1821, et elle les avait fait envoyer à Paris. Napoléon III ordonna qu'ils fussent déposés dans l'ancienne bibliothèque de Napoléon Ier, demeurée intacte dans la Bibliothèque du Louvre. Malheureusement le tout fut brûlé en 1871 sans qu'on pût trouver aucun vestige des trésors accumulés dans ce dépôt.

Du reste, la reine Victoria a toujours témoigné la plus sincère affection à Napoléon III, et celui-ci, reconnaissant et confiant dans la sûreté de ses sentiments, a également toujours recherché l'alliance anglaise.

A peu près vers ce moment, se rapporte une anecdote qui défraya beaucoup la cour et les grands cercles de Paris. Lorsque l'Empereur ou l'Impératrice passait

devant un poste, les soldats qui le composaient sortaient, présentaient les armes, et les tambours battaient aux champs.

La veille d'une des grandes courses ou d'une autre réunion mondaine, la célèbre tragédienne Rachel fit le projet de se rendre à la réunion du lendemain. A ce moment, elle était fort liée avec le prince Napoléon. Celui-ci lui exprima le désir de la voir sortir le lendemain dans une daumont à quatre chevaux. L'actrice se récria : elle n'avait ni postillons ni attelage à quatre. « Si « ce n'est que cela, répond le prince, je me charge de « tout. Je donnerai des ordres et vous aurez une dau- « mont à votre porte demain à deux heures. » En effet, la daumont était là à l'heure dite, superbe ; trop superbe, car le postillon habillé à la livrée impériale et les harnais marqués au chiffre, à l'aigle et à la couronne, n'étaient autres que ceux du prince Napoléon lui-même. Rachel trouva naturellement l'attelage ravissant, ne fit pas autrement attention aux détails de la livrée ni des harnais, et monta dans la voiture avec sa sœur Dina Félix. Elle portait une pèlerine de zibeline magnifique à peu près semblable à une de celles que possédait l'Impératrice, et il faut dire qu'avec son masque tragique admirable elle avait fort grand air dans son carrosse à quatre. Au haut des Champs-Élysées, à côté de l'Arc-de-Triomphe, à la barrière aujourd'hui démolie, était un poste commandé par un officier. Ce dernier, sachant que les souverains devaient passer, en voyant une voiture aux armes et au chiffre de l'Empereur, fait sortir ses hommes et commande de présenter les armes et de battre aux champs. Lorsque les souverains arrivèrent pour de bon, l'erreur se découvrit, et alors le bruit se

répandit vite aux courses et dans Paris que Rachel avait été saluée par les troupes à l'égal de l'Impératrice. Le soir, chroniqueurs, hommes du monde, sportsmen, membres du Jockey-Club et autres regorgeaient dans les salons de l'actrice, en quête d'informations.

L'Empereur rit de la chose ; l'Impératrice pinça les lèvres et exigea l'insertion d'une note au *Moniteur*, défendant à quiconque de porter la livrée et le chiffre de la maison impériale.

Le prince Napoléon fut fortement tancé par Rachel. « Vous ne savez donc pas votre métier de prince ? Je n'avais nul besoin de toute cette équipée, etc. » Aux Tuileries, comme toujours, son cousin était demeuré fraternel, mais personne ne douta que le prince n'avait voulu jouer un tour de sa façon.

La mode des tables tournantes faisait alors fureur. Il n'y avait pas de salon où on ne s'occupât d'évoquer les esprits et de s'entretenir avec eux. Aristide, César, saint Louis, Montaigne, Bossuet, Pascal et Rousseau étaient sans cesse interrogés, et, chose plus grave, ils répondaient avec une complaisance réellement touchante. Sans crainte de manquer de respect à leur mémoire, on leur attribuait souvent la paternité d'énormes sottises. La chose était en usage aux Tuileries comme ailleurs. On s'occupait aussi beaucoup d'une superbe comète qui, tous les soirs, attirait bien plus de spectateurs que les théâtres du boulevard.

« C'était en plein été ; le ministre de la guerre venait de décider la réunion d'une division d'infanterie au camp d'Helfaut et m'en donnait le commandement. Je dus donc quitter la vie de bals et de réunions mondaines

qui se succédaient sans interruption aux Tuileries et me rendre au camp, où je reçus d'abord la visite du prince Napoléon; il avait été promu au grade de général de division, et il venait voir les troupes de près. Il séjourna au milieu de nous, mais il ne sembla pas s'y plaire. C'était un esprit brillant, doué de vastes connaissances et des plus belles facultés. Soit qu'il eût des causes de mécontentement ou d'ennui, il fut maussade et sans-gêne. Il nous frappa tous par le mépris qu'il avait de l'opinion publique et des convenances. Doué de ce physique admirable qui lui donnait l'aspect d'un empereur romain, il séduisait quand il voulait s'en donner la peine, mais souvent aussi il blessait les gens par ses boutades toujours fort spirituelles.

« Les troupes l'intéressaient médiocrement. Quoique en fort peu de temps il eût été au courant de toutes les manœuvres et théories, il ne sut pas, dans ce premier contact avec le soldat, se montrer ce qu'il aurait dû être.

« Un dimanche, à une parade, il m'arriva un incident curieux. A Saint-Omer vivait un vétéran de l'Empire, le comte de Montangon, ancien capitaine d'artillerie légère de la garde impériale, qui avait eu son heure de célébrité en Espagne. En 1811, à la bataille de Fuentès d'Oñoro, il se porta avec ses six pièces presque sous le nez d'un carré d'infanterie anglaise qu'il foudroya à bout portant. Malgré le feu terrible des riflemen, il tint dans cette position plusieurs heures sans cesser une minute son feu. La moitié de ses servants, de ses conducteurs et de ses chevaux étaient blessés ou tués ; les affûts de ses pièces, tellement criblés de trous de balles, qu'ils semblaient être faits de morceaux de liège ;

et cependant ses canons continuaient toujours leur feu. Grâce à la façon dont il occupait l'attention de l'infanterie anglaise qui lui faisait face, il facilita à Montbrun ses charges réitérées, qui furent sur le point de décider la victoire.

« Le soir de la bataille, Masséna fit appeler Montangon, l'embrassa avec effusion et lui promit la croix d'officier de la Légion d'honneur ; mais la disgrâce du maréchal ayant suivi de près, la promesse ne fut pas ratifiée.

« Durant mon séjour à Helfaut, j'eus connaissance de ces faits. Ce fut pour moi un véritable plaisir de les exposer dans une lettre à Napoléon III, et l'Empereur me confia la mission de remettre moi-même à M. de Montangon la croix d'officier de la Légion d'honneur et de lui donner l'accolade à une parade de ma division.

« En Crimée, je racontai ces faits à sir Georges Brown, qui en parla à lord Raglan ; et ce dernier, dans un dîner où nous étions ensemble, mit la conversation sur M. de Montangon ; il me dit qu'il était auprès de Wellington ; que, plusieurs fois, le duc de fer n'avait pu s'empêcher de témoigner l'ennui que lui causait la ténacité superbe de la batterie et aussi, comme c'est d'usage entre adversaires courtois, de lancer des exclamations d'admiration pour cette belle conduite.

« Un dimanche donc, je fis former mes troupes en carré. M. de Montangon avec ses cheveux blancs, la taille droite, le menton complètement rasé, comme sous le premier Empire, se présenta en redingote au milieu du carré. Alors, lui frappant l'épaule avec le plat de mon sabre, je l'embrassai et lui remis la croix d'or au

lieu et place de Masséna. J'étais tout fier d'avoir rempli ce rôle.

« Vers le mois de septembre, l'Empereur et l'Impératrice firent un voyage dans le Nord, passèrent les troupes en revue et furent reçus solennellement au camp.

« Au nombre des troupes réunies à Helfaut, se trouvait le 9e bataillon de chasseurs. Les hommes avaient construit un monument de pierres blanches avec un petit dôme, imitant exactement le marabout de Sidi-Brahim. Tous les soirs, les clairons venaient sonner la retraite devant ce monument, comme pour honorer la mémoire des braves du 8e bataillon morts en combattant. Quand l'Empereur et l'Impératrice visitèrent le camp, le 23 septembre, c'était l'anniversaire du combat de Sidi-Brahim. Les souverains assistèrent devant le marabout à la sonnerie de clairons des chasseurs, qui se continua par une grande retraite aux flambeaux de toutes les musiques des régiments à travers le camp.

« Leurs Majestés continuèrent ensuite leur voyage et je repris mon service aux Tuileries. J'avais été heureux de ce commandement de douze mille hommes d'armes différentes. Ç'avait été pour moi une école précieuse. J'avais mis toute mon application et toute mon ardeur à exercer, autant que je le pouvais, le commandement dans ses parties les plus diverses. J'étais content de tous mes subordonnés et je les quittais avec la conviction qu'eux aussi avaient été contents de moi ; je leur dis dans un ordre du jour : « Adieu, mes camarades. « Continuez à servir noblement la France. Conservez « quelque souvenir de votre général. Croyez qu'il

« tient au nombre de ses plus précieux titres de gloire « celui de vous avoir commandés. »

A peine rentré à Paris, le général Canrobert recevait une invitation à venir séjourner une quinzaine à Compiègne. L'Empereur y réunissait une brillante société : le corps diplomatique en entier, des savants et des littérateurs, des hommes d'État et des généraux et, brochant sur cet assemblage, M. le marquis et la marquise de Pastoret. — L'Empereur, on le pense bien, était flatté de compter parmi ses plus intimes l'ancien tuteur du comte de Chambord, et de l'afficher aux yeux des ambassadeurs.

Dans la journée, c'étaient des chasses et des promenades en voiture; le soir, des représentations, qui variaient depuis les comédies classiques jusqu'aux farces, comme *les Saltimbanques*, pièce assez osée et d'un dialogue fort commun qui déplut à l'assemblée. Sans doute, le choix de cette bouffonnerie avait été fait par M. Bacciochi, le premier chambellan, ou intendant des plaisirs de Leurs Majestés, à qui elle devait plaire.

Tandis que les invités rentraient dans la capitale, la grande-duchesse Stéphanie arrivait de Bade à Compiègne, où elle resta deux jours, dans la plus stricte intimité avec les souverains. Le troisième jour, l'Empereur l'emmena avec l'Impératrice à Ham. Il était désireux de leur montrer la prison où il avait été enfermé pendant six ans.

Arrivé vers deux heures dans cette localité, il fut reçu par l'abbé Tirmache, le vieux curé de Ham qu'il voyait quotidiennement, lors de son internement, et dont il avait apprécié les vertus.

Devant la foule des environs assemblée, il le remercia, ainsi que la municipalité, ajouta quelques mots de circonstance rappelant ses débuts difficiles et déclarant qu'il fallait toujours respecter le pouvoir; puis, suivi de la foule des habitants, qui le connaissaient tous, il se rendit dans la citadelle, la visitant dans ses moindres détails, montrant les bastions, les cellules et les divers endroits où il avait vécu, et où il avait mis à l'épreuve de solides et de précieux dévouements qui lui avaient permis de s'échapper, puis d'arriver là où il était maintenant.

Napoléon III aimait revoir les endroits témoins des événements de son passé, surtout de ceux qui n'avaient pas été heureux. Nous l'avons déjà vu aller à Strasbourg, et quelques jours avant de visiter Ham, il s'était rendu à Boulogne et avait fait rechercher s'il n'existait pas encore quelques-uns de ceux qui avaient contribué à faire avorter sa tentative. On retrouva un matelot et un gendarme qui furent envoyés aux Tuileries sans autre explication.

Le matelot, introduit auprès de l'empereur, se troubla, et lorsque Napoléon III lui demanda : « M'as-tu arrêté? » il ne put rien répondre, et l'Empereur dut le calmer : « Tu as reçu la croix pour m'avoir arrêté : ça me retire le plaisir de te la donner; mais voici un titre de six cents francs de rentes pour te récompenser d'avoir fait ton devoir. » Le gendarme fut plus net. « Oui, Sire, répondit-il à la question, on m'avait donné des ordres, j'ai obéi. — Pourquoi êtes-vous décoré? ajouta l'Empereur. — Pour vous avoir arrêté, Sire. — Eh bien! voici la médaille militaire...

En quittant Compiègne, le général Canrobert trou-

vait les esprits à la guerre. Il était question d'aller au secours des Turcs et d'entrer en lutte avec le tsar, et dès les premiers bruits de conflit son nom était mis en avant comme celui de l'un des chefs qui devaient avoir un commandement important.

CHAPITRE III

COMMENT ON SE PRÉPARE A LA GUERRE DE CRIMÉE

Affaires d'Orient. — Les lieux saints. — Politique de Napoléon III. — Ambassade Menschikoff. — Lord Strafford. — Le général Baraguay-d'Hilliers. — Le capitaine Drummond et l'amiral Bonie. — Le port de Sébastopol. — Lettre de Napoléon III au tsar. — Le général de Castelbajac et le tsar. — Désordre administratif. — Projets en l'air. — Le maréchal Vaillant. — Sir John Burgoyne. — La lithographie de Raffet. — La presqu'île de Gallipoli. — Les généraux Canrobert et Bosquet aux Tuileries. — Le général Jomini au café Anglais. — Le gâchis à Marseille. — Le futur maréchal Lebœuf.

Les causes de la guerre d'Orient sont complexes et assez embrouillées.

Sans remonter au déluge, sous François Ier, un traité avait été conclu entre la France et la Turquie, en vertu duquel notre pays était investi du droit de protection des catholiques d'Orient, c'est-à-dire de tous les couvents, monastères et établissements religieux de la terre sainte. Ces conventions furent solennellement renouvelées sous Louis XV en 1740.

En même temps qu'ils faisaient des concessions aux catholiques, les sultans en faisaient aussi aux Grecs, si bien que latins et orthodoxes furent obligés de vivre côte à côte. Tout d'abord, la bonne intelligence put

être maintenue entre eux, au moins jusqu'en 1808, date à laquelle il faut faire remonter les grands empiétements des orthodoxes sur les droits concédés aux latins : en cette année, en effet, ils profitèrent de l'incendie qu'ils avaient eux-mêmes allumé dans la basilique du Saint-Sépulcre, pour s'emparer de la majeure partie de ce sanctuaire.

En 1815 leurs prétentions augmentèrent, d'autant plus qu'à la suite de nos défaites, notre diplomatie montrait plus de réserve; aussi, à l'époque où nous sommes, des discussions violentes s'élevaient-elles entre les grecs et les catholiques au sujet de leurs droits réciproques.

Les franciscains de terre sainte protégés par la France sont rarement des Français : ce sont des Italiens ou des Espagnols imbus d'un fanatisme inouï et se laissant volontiers aller aux emportements et aux violences. Malgré les consuls français et les autorités turques, franciscains de terre sainte et moines orthodoxes en viennent fréquemment aux mains dans les sanctuaires mêmes, et comme la religion défend de verser le sang, c'est à coups de casse-tête qu'ils vident leurs querelles. Tout dernièrement encore, dans une bagarre, un moine latin assomma d'un coup de cet instrument spécial un grec qui se trouvait à sa portée. Heureusement que ce dernier eut le temps de ramener sa cucule sur le front pour amortir le coup.

Or, en 1850, à la suite d'un abus des moines grecs, les moines latins protestèrent, et les autorités turques, dont le rôle eût été de maintenir en l'état les habitudes acquises, se dérobèrent, de crainte de s'attirer des ennuis.

Le gouvernement français, qui ne pouvait, sans amoindrir son prestige dans tout l'Orient, renoncer à la protection traditionnelle des catholiques, prescrivit à son ambassadeur à Constantinople, le général Aupick, d'exiger du gouvernement turc la restitution, aux latins, de dix-sept sanctuaires usurpés par les Grecs. Le gouvernement russe mit tout en œuvre pour faire avorter ces réclamations, et après de longues discussions la Porte rendit un firman qui donnait une seule et bien petite satisfaction à notre ambassadeur.

Quelque mince que fût cette concession, le marquis de la Valette, qui avait succédé au général Aupick, s'en contenta, pour sortir de difficultés aussi embrouillées et aussi futiles; mais l'empereur de Russie en fut exaspéré.

Autocrate par excellence, il ne comptait pas beaucoup, il est vrai, avec l'opinion de ses sujets ni avec celle de ses ministres, en matière politique; mais, en matière religieuse, il ne pouvait considérer comme négligeable le fanatisme de ses peuples, et il était décidé, coûte que coûte, à se montrer le vrai champion de la foi orthodoxe et à pousser ses prétentions aussi loin que l'aurait fait le plus irréductible des archimandrites. Il sentait bien que sa grande force lui venait de sa communauté d'idées religieuses avec ses sujets, que son prestige était d'autant plus grand qu'il agissait sur les consciences, et qu'il lui fallait être à la fois l'Empereur et le Pape de la Sainte Russie.

Il s'opposa donc à l'exécution du nouveau firman, et même, trouvant l'occasion propice pour réaliser les projets de Pierre le Grand et de Catherine II, il chercha à faire surgir de cette question religieuse un prétexte pour mettre la main sur Constantinople.

Au commencement de 1853, il rencontre à un bal l'ambassadeur d'Angleterre, sir Hamilton Seymour, et lui dit : « Nous avons sur les bras un *homme malade ;* ce serait un grand malheur s'il devait nous échapper ; entendons-nous pour partager son héritage. Je vous propose l'Égypte, dont vous avez besoin pour communiquer avec les Indes ; quant à moi, je ne permettrai à personne de s'établir à Constantinople ; moi non plus, je ne m'y établirai pas, en propriétaire du moins, mais peut-être en simple dépositaire, temporairement, pour garantir la paix et le bon ordre. »

A cette proposition, le gouvernement anglais répondit qu'au lieu de tuer l'*homme malade* il fallait le prolonger, et les pourparlers en restèrent là. Mais le tsar ne lâcha pas pour cela son idée, qui depuis longtemps était fixe chez lui. Quelque vingt-cinq ans auparavant, causant avec le prince de Metternich, il avait tenu la même conversation qu'à sir Hamilton Seymour, en des termes identiques, car le prince arrêta l'empereur au mot « d'homme malade » par cette apostrophe : « Est-ce en médecin ou en héritier que vous en parlez? »

Aussitôt après la fin de non-recevoir opposée à ses ouvertures par le gouvernement anglais, il envoya à Constantinople un ambassadeur tout à fait extraordinaire, le prince Menschikoff, grand amiral de la flotte : officiellement, il venait pour régler la question des lieux saints ; au fond, pour imposer à la Turquie un traité en vertu duquel les sujets grecs de l'Empire — vingt millions d'âmes environ — seraient désormais sous le protectorat du tsar. C'était d'un seul coup annihiler l'empire ottoman et donner à la Russie un accroissement de puissance et d'influence d'autant plus grand

que, sans aucune charge nouvelle, elle pourrait, dans l'avenir, s'interposer dans les affaires intérieures de la Turquie et devenir, par cela même, maîtresse de l'empire turc et de ses possessions d'Europe et d'Asie, les plus belles et les plus riches.

Les Turcs, naturellement, refusèrent de signer pareille convention, et, malgré ses menaces, le prince Menschikoff dut rentrer en Russie sans avoir rien obtenu.

La Turquie n'avait repoussé aussi catégoriquement les sommations de son puissant voisin que parce qu'elle avait été encouragée par la France et l'Angleterre. Les diplomates des deux États, entièrement d'accord, avaient pris nettement position, en déclarant qu'ils voulaient le maintien de l'équilibre européen et l'intégrité de l'empire ottoman.

C'est sur ces bases que s'ouvrit la campagne diplomatique qui aboutit à la déclaration de guerre, au commencement du printemps de 1854. A ce moment où Napoléon III était à lui seul le gouvernement de la France, avait-il une ligne politique arrêtée?

Certains historiens ont cru qu'il n'avait eu aucune idée des événements futurs, et qu'entraîné à la guerre sans avoir rien prévu, il n'avait pu parer aux événements qu'avec la plus grande peine. D'autres, au contraire, ont fait de lui le grand maître de tout, dirigeant chaque chose à sa guise, n'agissant qu'avec des vues étudiées et arrêtées d'avance, et réussissant dans chacun de ses projets. Dès le commencement de l'affaire des lieux saints, il aurait deviné que de cette querelle, insignifiante en apparence, allait naître la guerre qui romprait la Sainte-Alliance et détruirait les liens de recon-

naissance qui rattachaient l'Autriche à la Russie. Alors, tout en faisant parade de sentiments pacifiques, il aurait sous main poussé à la guerre, dans le seul but d'y trouver un moyen d'accomplir l'œuvre rêvée depuis son enfance : l'indépendance de l'Italie. Il aurait alors prévu que l'Autriche abandonnée par la Russie lui donnerait l'occasion facile de lui arracher la Lombardie et la Vénétie.

Dans l'une comme dans l'autre de ces hypothèses, il y a de l'exagération : Napoléon III, avec sa profonde intelligence des choses et des hommes, crut bien, dès 1853, que la question des lieux saints cachait quelque chose de grave. Il sentit que l'orgueil invincible de Nicolas Ier, soutenu par le fanatisme religieux de la Russie, voulait un accroissement d'influence en Orient aux dépens de la Turquie. Cette vision fort juste de Napoléon III ne fait aucun doute ; car, lorsque son ambassadeur, M. de Lacour, quitta Paris au printemps de 1853, il emportait des instructions prévoyant le cas où le tsar, après avoir envahi les principautés, attaquerait la Turquie sur terre et sur mer.

Mais si Napoléon vit clairement les événements, il demeura indécis sur la façon dont il agirait. Tout en redoutant la guerre, il ne la prépara pas, ou du moins pas suffisamment. Toujours rêveur, il se figura qu'à un moment donné un arrangement fortuit des choses viendrait maintenir la paix.

D'un autre côté, il semble que, dans l'esprit de Napoléon III, il y ait toujours eu deux directions contraires. Nous avons déjà signalé la contradiction de sa politique : conservatrice à l'intérieur, révolutionnaire à l'extérieur. Or, en 1853, tandis que tous les vieux gou-

vernements conservateurs de l'Europe, et le sien en particulier, semblaient ouvertement vouloir maintenir la paix et surtout le *statu quo* européen, tous les révolutionnaires poussaient ardemment à la guerre. Réfugiés hongrois, évadés polonais, condamnés italiens et surtout expulsés français, dans des brochures, dans des articles de journaux, dans des lettres, poussaient les cris les plus belliqueux : un grand nombre d'entre eux s'étaient abattus sur Constantinople, demandant l'autorisation de faire campagne, de former des compagnies de francs-tireurs, se déclarant prêts à marcher et à pourfendre l'armée russe et le tsar. Or, Napoléon applaudissait sous main à cette ardeur révolutionnaire, et souhaitait en son for intérieur, d'accord avec les exaltés, le rétablissement des nationalités disparues.

Mais on doit constater qu'en dehors de ses tendances intimes sa politique dans toute la question d'Orient fut celle du bon droit, de la justice et du maintien de l'équilibre européen : il empêcha l'agresseur de s'étendre, et, après sa victoire, il n'accepta aucun avantage matériel, et il mit toute sa gloire à obtenir la pacification.

Ses agents, par leur honnêteté, gagnèrent à leur cause l'opinion. Ce n'était cependant pas facile, car, depuis que Napoléon III s'était fait proclamer empereur, on lui supposait des projets de conquêtes matérielles, et le tsar espérait bien, en agitant ce spectre, donner le change aux vieilles monarchies et nous isoler d'elles Mais il en fut pour sa peine, et le congrès de Paris, en 1856, acquit à Napoléon l'estime universelle.

Il y a deux sortes de politique extérieure . celle de la morale, qui consiste à maintenir le droit sans arrière-

pensée de conquêtes, et celle des accroissements territoriaux, qui soulève les haines et les jalousies. Depuis des siècles, l'Angleterre a suivi la politique des intérêts et de l'accroissement territorial : elle y a été d'autant plus favorisée que, limitée en Europe par la mer, ses nouvelles acquisitions, éloignées, effrayaient peu les diplomates des capitales du vieux monde

Ainsi les deux pays alliés, la France et l'Angleterre, avec un plan identique dans la forme, poursuivirent chacune un but diamétralement opposé : il en résulta qu'au point de vue matériel la France tira les marrons du feu et que l'Angleterre seule récolta les avantages palpables de la victoire

En effet, l'Angleterre, en 1854, redoutait l'accroissement considérable de la Russie ; elle voyait déjà l'empire étendant ses conquêtes en Asie, menacer les Indes et sillonner les mers de ses vaisseaux. Amoindrir la puissance russe, l'empêcher de s'étendre en Asie, détruire sa flotte et ses deux grands ports : Sébastopol et Cronstadt, et par cela même maintenir sa suprématie sur mer, tel était le but de l'Angleterre. Ce n'était pas l'accroissement de son territoire, mais l'anéantissement d'un adversaire futur, que voulait le gouvernement de la reine Victoria, but qu'elle atteignit avec notre concours. Nous, au contraire, nous ne fîmes que retrouver notre prestige perdu depuis 1815 ; Sébastopol fut la revanche de Leipzig et de Waterloo ; le congrès de Paris, l'annihilation du congrès de Vienne et du traité de Paris, et ce nouveau Tilsit marqua l'apogée du second empire.

C'est ainsi qu'on comprit en France la guerre de 1854, et c'est pour cela qu'elle fut populaire.

Au moment où nous sommes, l'alliance avec l'Angleterre est déjà décidée, et cependant tous les hommes d'État ne sont pas partisans de cette politique. Il y en a déjà qui recherchent l'alliance russe. Le Turc et ses coutumes barbares sont peu intéressants. La Turquie est un empire pourri. Quel tort cause à la France le développement de l'empire russe? C'est à l'Angleterre à s'y opposer. Nous n'avons pas besoin de nous brouiller avec le tsar; nous pourrons même conclure une alliance avec lui ; c'est là la seule politique que doit suivre la France : chercher dans les puissances du Nord un allié pour faire contrepoids au centre de l'Europe. C'est la tradition politique de Richelieu, c'est le but auquel a infructueusement tendu Napoléon.

Le premier apôtre de l'alliance russe est notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, le général de Castelbajac : c'est un diplomate qui a d'abord appris la guerre avec Lasalle et Murat; sur sa figure et son corps, il porte les cicatrices des coups de sabre qu'il a reçus à Wagram et à la Moskova ; mais son aspect est séduisant, ses formes parfaites; ses yeux pétillent d'esprit, de bonne humeur et de franchise. Il a tellement conquis, par sa droiture, l'autocrate Nicolas Ier, que le jour de la rupture des relations diplomatiques, il ne partira qu'après avoir reçu la grande plaque entourée de diamants de l'ordre d'Alexandre Newsky.

Tandis que le général de Castelbajac cherche à Pétersbourg à réaliser l'alliance russe, il est à Paris, auprès de Napoléon III, un conseiller avisé et homme d'action qui pousse au même but: c'est M. de Morny.

Mais on n'écoute ni l'un ni l'autre. Napoléon III a toujours eu l'idée que la lutte avec l'Angleterre a été

cause de la chute de son oncle ; il a vécu à Londres, bien accueilli par les Anglais ; il les a fréquentés et les a appréciés. Il rêve leur alliance parce qu'il y voit un intérêt considérable pour la France ; notre commerce d'exportation se fait presque exclusivement avec la Grande-Bretagne et ses colonies : priver notre pays de ce débouché serait vouloir sa ruine. Personnellement, il a eu à se plaindre de Nicolas I[er] lors de sa nomination d'Empereur ; l'autocrate de Russie n'a pas voulu suivre l'usage : il l'a qualifié de « cher ami » et non de « bon frère », impolitesse qui a permis d'ailleurs à Napoléon de répondre avec esprit : « Je remercie le tsar de ce qualificatif : on choisit ses amis, on ne choisit pas ses parents. » Au contraire, le gouvernement de la reine Victoria a mis de l'empressement à reconnaitre son avènement et à conseiller aux autres puissances d'en faire autant.

La jeune impératrice n'aime pas les Russes ; M. de Persigny ne rêve qu'alliance avec l'Angleterre, et le grand chef de notre diplomatie, M. Drouyn de Lhuys, lui aussi, fidèle aux traditions diplomatiques de 1840, veut maintenir l'indépendance de la Turquie.

En Angleterre, la majorité des membres du gouvernement est opposée à la guerre. Lord Aberdeen, le premier ministre, est un ami personnel du tsar. Lui et M. Gladstone sont partisans de la paix perpétuelle.

Nicolas I[er] le sait, et demeure convaincu que jamais le ministère whig n'osera déclarer la guerre ; il cédera toujours pour éviter l'effusion du sang, et, fort de cette assurance, l'autocrate compte isoler le gouvernement de Napoléon III et en venir aux mains avec lui seul.

Le tsar se trompe ; il a compté sans l'opinion publique

et la presse de la Grande-Bretagne, et sans un diplomate de premier ordre, en qui il trouve un adversaire aussi hautain qu'il l'était lui-même, lord Strafford de Redcliffe, ambassadeur de la reine Victoria à Constantinople.

Lord Strafford est l'ennemi personnel du tsar : en 1836, celui-ci, qui connaissait son caractère altier et autoritaire, avait refusé de le recevoir comme ambassadeur. Profondément blessé de cet outrage, lord Strafford s'était décidé à saisir toutes les occasions de se mettre en travers de la politique de Nicolas. Ce fut lui qui devint l'âme de la résistance du divan aux sommations altières du prince Menschikoff et qui accula Turcs et Russes à l'obligation d'en venir aux mains. Ce fut encore lui qui, sûr de l'appui de lord Palmerston, entraina tellement l'opinion et la presse anglaise que le ministère de lord Aberdeen en fut réduit à son tour à déclarer la guerre.

Le tsar lui aussi veut précipiter les événements, et, sans attendre le résultat des conférences, au milieu de l'été de 1853, il donne l'ordre à ses troupes de franchir la frontière, de pénétrer dans la Moldavie et la Valachie et de garder ces provinces en garantie.

Pendant ce temps, à Vienne, les diplomates français, anglais, russes et autrichiens se réunissent et reprennent, dans une délibération qui dure tout l'été, le projet de traité que Menschikoff a voulu imposer au sultan : ils le raturent, le modifient et finissent par mettre au monde un projet parfait qui doit faire le bonheur des Turcs et des Russes.

On soumet d'abord ce traité à l'empereur de Russie, qui l'accepte, mais à la condition qu'on n'y changera

plus un iota. Les diplomates exultent, car c'est le refus du tsar qu'ils redoutaient surtout. La paix est désormais assurée ; mais lorsqu'on l'apporte au divan, Reschid-Pacha, en diplomate avisé, s'aperçoit vite que ce fameux arrangement n'est autre chose que la proposition de Menschikoff déguisée sous des formes entortillées, évasives et aimables. Il propose donc au sultan de refuser net, ou de faire au traité trois modifications. Aussitôt, c'est un « tolle » général en Europe contre les Turcs. On vient de travailler pour eux; tous les diplomates européens ont sué sang et eau pour accoucher d'un factum qui les sauve de la ruine, et ils n'en veulent pas ?...

Or voilà que par suite d'une indiscrétion incroyable, un journal allemand publie une lettre du chancelier russe déclarant que son maître n'a accepté le fameux traité de Vienne que parce qu'il est identique au traité imposé à la Turquie par Menschikoff et qu'il lui donne le droit de protection sur tous les Grecs de l'empire ottoman.

Jamais pierre, en tombant dans une mare à grenouilles, n'avait fait autant de fracas que cet article au milieu des cercles politiques; c'était une mystification complète pour toute la diplomatie.

Après ce fiasco du concert européen, la guerre devenait imminente. Elle était déclarée le 23 octobre entre Russes et Turcs. Les flottes anglo-françaises étaient mouillées à l'entrée des Dardanelles ; elles reçurent l'ordre de franchir les détroits le 2 novembre et d'aller mouiller en face de Constantinople, à Buyuk-Déré. A l'appareillage, la flotte française eut un premier succès. Grâce à l'impulsion que le prince de Joinville avait

donnée à la navigation à vapeur, nous avions de puissants bateaux à hélice; aussi, quand les deux escadres entrèrent dans le détroit, on vit, malgré le vent du nord et les courants contraires, *le Napoléon*, vaisseau de plus de cent canons, remorquant le vaisseau-amiral *la Ville-de-Paris*, prendre la tête de la ligne française et filer à toute vapeur, laissant derrière lui les navires anglais, dont les matelots, montés sur les vergues, acclamaient par des hourrahs frénétiques notre superbe et rapide manœuvre. Il n'y a pas un marin qui ait assisté à cette entrée solennelle dans le Bosphore qui ne se rappelle encore avec enthousiasme ce spectacle superbe de la flotte doublant les châteaux par un magnifique soleil d'automne. Quoique le canon n'ait pas tonné en cette circonstance, c'est une des belles journées de la marine française; elle en est restée fière à juste titre.

En même temps que les flottes pénétraient dans le Bosphore, M. de Lacour, notre ambassadeur à Constantinople, était rappelé pour cause de maladie. L'Empereur désigna pour lui succéder le général Baraguay-d'Hilliers, qui partit immédiatement, accompagné d'un état-major d'officiers supérieurs d'armes spéciales : c'était une véritable mission militaire.

Nous connaissons déjà le général Baraguay-d'Hilliers. Très avisé, très fin, d'une jolie et élégante tournure, mais plus que brusque dans ses propos et d'un tempérament aussi exagéré qu'emporté, c'était un des plus mauvais choix qu'on pût faire comme ambassadeur.

Les événements et les instructions qu'il tenait tout autant du ministre de la guerre que du ministre des affaires étrangères, et surtout du maréchal Vaillant, alors conseiller militaire de l'empereur, l'autorisaient à

croire que si la guerre éclatait, le commandement en chef de l'armée lui reviendrait de droit.

En effet, le 11 février, des Tuileries, où il habitait et travaillait à côté de l'Empereur, le maréchal Vaillant écrivait à l'ambassadeur pour lui demander un plan de campagne dans les Balkans et sur le Danube au nom du souverain.

Ainsi alléché, il se persuada tellement qu'il était général en chef, que, lorsque, dans la suite, le maréchal de Saint-Arnaud fut nommé, il entra dans une colère violente qui se traduisit par des coups de théâtre incroyables. Ainsi il en arriva, la veille de l'arrivée des troupes françaises, à vouloir rompre avec le gouvernement turc et à ordonner à toute l'ambassade de quitter Constantinople; il trouva moyen de se brouiller complètement avec l'ambassadeur anglais et d'envoyer à l'Empereur les accusations les plus saugrenues contre l'amiral Hamelin, dont la conduite fut toujours au-dessus de tout éloge.

Quoique la guerre de la Russie avec la France et l'Angleterre fût à l'horizon, on n'y croyait pas encore, et on en a la preuve dans les instructions remises par M. Drouyn de Lhuys au général Baraguay-d'Hilliers. En insistant sur l'importance de l'entrée de notre flotte dans le Bosphore, ce ministre disait : « Dans l'opinion de l'Empereur cette démonstration n'est pas agressive. Nous n'excitons pas la Porte à entamer les hostilités contre la Russie, qui est en paix avec nous; nous venons la protéger dans un intérêt européen contre des attaques subites. Le caractère de l'appui que nous lui prêtons est donc purement défensif, et il est essentiel de ne pas oublier que la présence prématurée de notre pavillon

dans certains parages serait prise par la Russie pour une provocation qu'il convient absolument d'éviter. »

A la cour, à Saint-Cloud, à Compiègne, à Fontainebleau, aux Tuileries, on pensait beaucoup plus aux tables tournantes qu'à la guerre ; seul le prince Jérôme y croyait. La masse du public s'occupait d'affaires ; dans le peuple on se préoccupait de la cherté du pain et on commençait à redouter une famine. La seule manifestation guerrière que l'on pût signaler était une pièce de l'Ambigu intitulée *les Cosaques*, représentation mélodramatique du genre de celles du Cirque Olympique, qui rappelait les épisodes de l'invasion de la Champagne en 1814. Français et Cosaques venaient aux mains dans la pièce, dont chaque acte faisait vibrer le patriotisme des spectateurs et soulevait l'enthousiasme tous les soirs.

En Angleterre, les journaux, le *Times* en tête, montaient peu à peu l'opinion publique, mais on n'était pas si exalté encore qu'en Russie. A Moscou et dans tout l'empire, le fanatisme était à son comble. C'était la Sainte Russie qui allait défendre ses dogmes et sa religion menacés dans le berceau du christianisme, dont les latins voulaient soi-disant l'expulser à jamais. Partout les prédications religieuses enflammaient les esprits, les popes promenaient les images saintes, et le peuple, après s'être prosterné en foule devant elles, acclamait le tsar. C'était une nouvelle croisade qui se préparait : les paysans quittaient leur isbah pour la cause sainte de la religion et de la patrie. Malgré tout on ne désespérait pas encore de la paix : les diplomates discutaient toujours à Vienne et comptaient encore aboutir à un arrangement, lorsque, le 11 décembre, arriva à Paris et à

Londres, comme un coup de foudre, la nouvelle du désastre de Sinope.

Quelques escarmouches ayant eu lieu au Caucase, le gouvernement turc voulut y envoyer des renforts, et sa flotte cinglait dans la direction de Batoum, lorsque, à la hauteur de Sinope, les escadres russes lui barrèrent le passage. La bataille s'engagea : à la fin de la journée l'escadre turque n'existait plus. Tous ses bâtiments avaient sauté ou étaient jetés en feu à la côte; les équipages étaient tués, blessés ou prisonniers. Lorsque, quelques jours plus tard, les frégates alliées arrivèrent sur les lieux du carnage, il n'y avait plus que des débris de bateaux carbonisés et des masses de cadavres ballottés le long de la grève.

A quarante ans de distance, la bataille de Sinope nous paraît la plus naturelle du monde. Il nous semble même impossible que les choses eussent pu se passer autrement.

On était en guerre, le sang avait déjà coulé, les deux flottes se rencontrant ne pouvaient se regarder comme deux chiens de faïence, il leur fallait se battre; l'une d'elles avait été complètement détruite, c'était dans l'ordre.

Cependant, en Europe, ce fut un *tolle* universel. On reprochait surtout au vainqueur d'être plus fort que son adversaire. A Saint-Pétersbourg, le général de Castelbajac, toujours très intime avec M. de Nesselrode, lui rappelait le vieux proverbe français : « On peut rosser les gens, mais on n'a pas le droit de les assommer. » Notre ambassadeur, encore si désireux de l'alliance russe, voyait s'évanouir son espoir.

En France, on se montrait blessé parce que le com-

bat entre Turcs et Russes avait eu lieu presque sous les yeux de la flotte française. Mais l'opinion ne se traduisait guère que dans quelques salons et à la cour. Le peuple et les bourgeois restaient assez indifférents aux horions échangés là-bas en Asie.

Au contraire, en Angleterre, l'exaspération fut au comble. « Sinope était un guet-apens, un massacre dont il fallait tirer vengeance. » Lord Palmerston quitta le conseil des ministres, ne voulant plus siéger à côté de gens aussi pacifiques que lord Aberdeen et M. Gladstone. Le gouvernement de la reine Victoria dut alors suivre l'opinion, et ordre fut donné à la flotte anglaise de se joindre à notre escadre, pour sortir du Bosphore et tenir en garantie la mer Noire, comme les Russes occupaient la Moldavie et la Valachie sur terre.

Dans le courant de janvier, les flottes alliées exécutent les instructions qu'elles ont reçues, elles entrent dans la mer Noire, vont croiser à Sinope, tandis qu'une escadrille pousse jusqu'à Batoum. Mais la flotte russe est rentrée à Sébastopol. Nulle part les navires alliés ne rencontrent de bateaux moscovites.

Pour signifier officiellement à l'amiral Nakimoff les décisions des gouvernements français et anglais, une frégate anglaise, *la Rétribution*, commandée par le capitaine Drummond, est chargée d'aller à Sébastopol lui remettre un pli cacheté.

Le général Baraguay-d'Hilliers désigne le commandant du génie Jourjon pour monter sur le bâtiment anglais, dans le but de lever le plan des côtes de Crimée et particulièrement du port de Sébastopol, où, sous prétexte de remettre le message diplomatique, le bâtiment doit pénétrer aussi avant que possible. Le commandant

Jourjon, pour remplir sa mission, reçoit des instructions précises; il se déguisera en simple matelot anglais, mais prendra ses repas à la table du commandant.

Au dernier moment, il est contremandé, et c'est le futur amiral Bonie, alors lieutenant de vaisseau, qu'on commande pour le remplacer. Presque octogénaire aujourd'hui, l'amiral Bonie raconte cette anecdote avec tout le feu de sa jeunesse. Un beau matin, la frégate arrive en vue de Sébastopol par un brouillard intense. Près de la côte, elle distingue les feux et pénètre dans le goulet. Elle est alors signalée. A ce moment, le soleil, en se levant, dissipe le brouillard; du pont du navire, on voit les deux rives de la rade, qui ne sont guère éloignées que de quatre cents à cinq cents mètres : on distingue alors le branle-bas de combat, tous les canonniers arrivent à leur pièce; on entend les roulements des tambours et les sonneries de clairon appeler les troupes de la garnison aux armes et à leur emplacement de combat.

Aussitôt, le commandant Drummond met à l'eau sa baleinière, dans laquelle se trouve un officier de son état-major, chargé de remettre le pli officiel à l'amiral Nakimoff. Au même moment, le canot du contre-amiral Korniloff vient sommer le bâtiment anglais de se retirer et de se tenir, quelles que soient les raisons qu'il ait à invoquer, en dehors de la limite des eaux défendues. Informé de la présence du contre-amiral, le commandant Drummond fait tirer les salves d'usage et répondre à l'officier russe qu'il a un pli important à communiquer au nom des gouvernements français et anglais, qu'il lui faut un reçu de ce pli, et que, dussent tous les canons des forts et des batteries d'alentour

réduire son bâtiment en miettes, il ne se retirera qu'une fois sa mission accomplie.

« En cela, raconte l'amiral Bonie, le commandant Drummond fut très habile. Car, pendant que duraient ces pourparlers, tous les officiers anglais et moi, installés tant bien que mal dans les vergues, sur le pont, sur les écoutilles, nous dessinions rapidement, dans leurs moindres détails, le plan de la rade de Sébastopol et la carte du port que nous allions attaquer. Devant l'énergie du commandant Drummond les officiers russes cédèrent et on rapporta le reçu du pli. Aussitôt on échangea les saluts d'usage pour donner encore plus de temps aux dessinateurs; et virant de bord, la frégate anglaise quitta Sébastopol se dirigeant droit sur Constantinople. En route, les officiers anglais et moi, nous collationnâmes nos dessins, et l'on dressa une carte résumant tous les relevés particuliers. Ce fut le document exact et précis sur lequel s'exécuta l'année suivante la campagne de Crimée. »

En même temps que *la Rétribution* à Sébastopol, les représentants de la France et de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg remettaient officiellement au gouvernement russe l'avis de l'occupation de la mer Noire par les flottes.

Naturellement cette sommation eut le don d'exciter jusqu'au paroxysme l'orgueil du tsar et le fanatisme du peuple. « Ils n'ont qu'à s'y frotter, disait-on en parlant des Turcs et de leurs protecteurs; ils verront l'enthousiasme russe. » Dans les salons et dans tous les boudoirs on ne faisait que de la charpie; dans les théâtres, pour répondre à la pièce des *Cosaques* de l'Ambigu, on représentait la bataille de Sinope : on y voyait l'explosion

des bâtiments turcs, et à la fin, comme apothéose, dans des flots de lumière électrique, on montrait la statue de l'amiral Lazaref au milieu du port de Sébastopol.

Lorsque les premiers drapeaux pris aux Turcs en Asie arrivèrent à Saint-Pétersbourg, ce fut dans les rues une folie, une tuerie ; tout le peuple se précipita avec frénésie pour acclamer son empereur et faire le serment de mourir pour le défendre.

Une dernière démarche en faveur de la paix fut tentée à la fin de janvier 1854 : Napoléon III écrivit une lettre autographe à Nicolas. Avec l'élévation de vues et le style clair qui lui étaient propres, il suppliait son frère de Russie de revenir à des principes de paix, il désavouait toute idée d'ambition ou tout sentiment d'animosité, et, il faut bien le dire, il n'y en avait aucun en France contre la Russie. Mais Nicolas voulait la guerre. Il avait déjà blessé Napoléon III lors de son couronnement ; il le blessa de nouveau dans sa réponse : à l'appel des sentiments pacifiques de son bon frère, il répondit en lui montrant le spectre de 1812, dont il menaçait l'héritier de Napoléon Ier. Impossible de faire mieux comprendre qu'il ne voulait rien entendre et qu'il fallait avoir recours aux armes. Les formules de la déclaration de guerre furent remises par les consuls à Saint-Pétersbourg au commencement de mars. Le 27 du même mois, la guerre était officiellement notifiée au Corps législatif à Paris, et le 28, la gazette officielle de Londres l'annonçait au peuple anglais.

Quels avaient été les préparatifs de la France, quelles étaient les idées stratégiques de Napoléon III, et à quels chefs confiait-il le soin de conduire l'armée française en Orient ?

Soit que l'empereur n'ait jamais cru à la guerre, soit pour toute autre raison, rien n'était prêt pour entreprendre une campagne longue et sérieuse. Le maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre, écrivant au général de Castelbajac une lettre destinée à être montrée à l'empereur Nicolas, y faisait un grand éloge de l'armée russe, pour arriver à cette conclusion qui, seule, avait de la portée : « Nous, en France, nous avons six cent mille hommes de ligne et douze cents pièces de canon. » Le tsar, disait le général de Castelbajac, avait été fort sensible à l'éloge de son armée, mais il avait fortement dressé l'oreille à la lecture de la dernière phrase de la lettre. Or, si les arsenaux conservaient douze cents pièces d'artillerie, c'étaient pour la plupart de vieilles pièces hors d'état de servir : en fait, on ne pouvait mettre en ligne plus de quatorze batteries attelées et approvisionnées.

Quant aux effectifs, un corps d'armée de quarante mille hommes avec ses services et son matériel complet était le maximum de ce qu'il était possible de mettre immédiatement en campagne. Et encore, ce devait être une opération compliquée.

En 1854, il n'y avait pas, en temps de paix, de corps d'armée constitués sur le pied de guerre, comme de nos jours ; il fallait, au moment d'entrer en campagne, pour en créer, désigner les troupes qui devaient en faire partie; si ces troupes n'avaient pas leur effectif complet, on prenait dans d'autres le nombre d'hommes qui leur manquait. Ensuite on envoyait ces régiments ainsi complétés sur un point où on les embrigadait, les endivisionnait, en les fournissant de tout : vivres, effets de campement et munitions, car ils

avaient quitté leur garnison comme de petits saint Jean.

Les états-majors n'existant pas davantage, il fallait aussi les créer, ainsi que les services auxiliaires : ambulances, administrations diverses, et surtout organiser les batteries divisionnaires et celles de la réserve.

A ce moment de paix, les corps n'avaient que fort peu d'hommes ; il fallait puiser dans quatre ou cinq régiments pour en mettre un seul sur le pied de guerre. En sorte que, puisqu'on allait avoir besoin de seize régiments, on dut pour les former en appauvrir cinquante autres qui demeurèrent à l'état de squelettes.

Ainsi donc, avec cent régiments d'infanterie, on ne pouvait en mettre en campagne que vingt-cinq. Ce drainage souvent avait de graves inconvénients, ainsi dut-on compléter le 19e chasseurs à pied de Douai avec les bataillons de Metz et de Strasbourg, dont les garnisons frontières se trouvèrent dégarnies.

La difficulté pour le moment n'était pas insurmontable, puisqu'on avait seulement besoin de seize régiments ; mais s'il devenait nécessaire d'expédier ceux dont on avait retiré les principaux éléments et qui étaient réduits à rien, comment ferait-on ?

Ce manque d'organisation frappa tellement alors le colonel Trochu, sous-chef du personnel au ministère de la guerre, qu'il fit à l'Empereur un rapport dans lequel il lui proposait un système de mobilisation rationnel à peu près tel qu'il a été institué et mis en vigueur en 1873, par le général du Barail, alors ministre de la guerre. L'Empereur, en lisant ce projet, comprit combien il était urgent de parer au désordre que devait enfanter toute guerre future, et à chaque page du rap port il écrivit au crayon des notes approbatives telles

que : « Très bien... C'est comme cela qu'il faut faire... J'adopte entièrement ces idées, qui sont marquées au coin du bon sens, etc. » Mais avec son flegme et son apathie, tout en approuvant ces idées, Napoléon devait laisser subsister le même état de choses. Il ne devait pas y avoir de corps d'armée constitués, ni en 1859 ni en 1870; et le corps expéditionnaire du Mexique, créé avec les mêmes errements qu'en 1854, devait être la cause des vides qui existaient dans les effectifs et approvisionnements lorsque éclata la guerre de 1870.

Donc c'était un corps d'armée de seize régiments qui partait; mais avant d'en venir à cette décision, il y avait eu dans les conseils du pouvoir force tergiversations.

D'abord, l'Empereur parla de quatre armées de cent mille hommes chacune : c'était peu sérieux. Quelques jours après, il ne s'agissait plus que d'une division sous les ordres du général Canrobert. Le 22 février, les idées se précisèrent, et Napoléon III proposa au conseil des ministres l'envoi de deux divisions d'infanterie et d'une brigade de cavalerie : les deux divisions seraient commandées par les généraux Canrobert et Bosquet. On discuta sur le commandement en chef. Le nom de Pélissier fut prononcé, mais quelqu'un fit observer que, le général Baraguay-d'Hilliers étant déjà ambassadeur à Constantinople, il était impossible de mettre en présence deux caractères aussi... difficiles. Et l'on n'insista pas.

Ce ne fut que dans les premiers jours de mars que l'armée fut définitivement organisée. Le maréchal de Saint-Arnaud en avait le commandement en chef. Les généraux Canrobert, Bosquet, prince Napoléon et Forey, chacun une division.

Maintenant, quelles étaient les idées de l'Empereur sur la campagne à faire ? Avait-il un plan ?

Non. Rien n'était précis dans son esprit. Dès l'automne de 1853, il s'était vaguement préoccupé d'une attaque de Sébastopol. « Un jour, dit le maréchal Canrobert, il m'avait fait appeler ainsi que Bosquet et nous avait demandé à chacun un plan d'attaque par terre et par mer, plan d'ailleurs très vague, auquel nous ne pouvions répondre faute de cartes et de documents. Cette demande était au fond une amusette de souverain. A ce moment, on parlait de la guerre et l'on faisait des plans de campagne, en Crimée ou ailleurs, comme l'on se serait livré à des jeux de société. Et l'on ne se privait pas d'interroger, au moyen de tables tournantes, toutes les personnalités passées sur les événements que l'avenir nous réservait.

Un matin, autour de l'Empereur, on causait du sud de la Russie et d'une expédition en ces contrées, que l'on considérait comme des pays perdus, aux confins d'un monde dont on ne connaissait rien ; Espinasse, qui était débrouillard, dit à l'Empereur : « Eh bien, Sire, ce soir même, j'aurai un document précis sur la Crimée et Sébastopol. » Il courut chez son ami Raffet, qui avait fait, avec le prince Demidoff, un voyage dans la Russie méridionale et en avait illustré la relation. Il ne le rencontra pas, mais Mme Raffet lui remit deux lithographies de son mari, représentant le port de Sébastopol et une vue de Balaklava ; et tout fier de sa trouvaille, il apporta le soir les deux charmantes lithographies au dîner des Tuileries. Quelque intéressants que fussent les dessins de Raffet, ce n'était guère suffisant pour faire un plan de campagne, et l'on cherchait toujours des

renseignements, lorsque, vers le milieu de janvier, on vit arriver aux Tuileries le colonel Blondel, directeur du dépôt des cartes du ministère de la guerre, avec quatre sapeurs du génie qui pliaient sous d'énormes paquets de cartes, de rouleaux, de bouquins de toutes sortes sur le théâtre futur de la guerre.

Depuis l'Empereur passa ses journées penché sur les plans, et son idée s'attacha de plus en plus à une expédition en Crimée.

A ce moment apparaît un nouveau personnage qui a joué durant la guerre d'Orient et dans la suite un rôle considérable, le maréchal Vaillant.

Il était alors grand maréchal du palais, et de ce fait cohabitait avec l'Empereur, dont il devint le conseiller militaire, au moins durant les dix premières années de l'empire.

Il avait commencé sa carrière en 1810, dès sa sortie de l'École polytechnique, comme aide de camp du général Haxo, réputé le premier ingénieur de l'Europe. Le général Haxo s'attacha beaucoup, ainsi que sa femme, à son jeune protégé, et, quand il vint à mourir, sa veuve épousa son aide de camp.

Au physique, le maréchal Vaillant était grand, assez fort, avec une belle tête, des traits réguliers, le front large et haut, des yeux bleu clair ombragés par des sourcils blancs, la bouche très fine · tout en lui laissait voir un homme d'esprit cultivé, dont les traits affinés portaient d'autant plus qu'ils se cachaient sous des apparences de bonne humeur, de brusquerie et de franchise sans gêne. La Bruyère l'aurait qualifié « le flatteur bourru », car personne, plus que lui, ne savait mieux déguiser sous une forme brutale un compliment déli-

cat. Un trait suffira à montrer la particularité de son caractère. Bien des gens cachent leur humble origine. Lui, au contraire, pour flatter les idées démocratiques toujours grandissantes, aimait se dire le fils d'un cordonnier qui l'aurait élevé dans une échoppe. Ce n'était pas vrai. Son père, appartenant à la bourgeoisie, était secrétaire général du département de la Côte-d'Or lors de la naissance du futur maréchal. Comme ingénieur, il construisit les fortifications de Paris et inventa différents instruments de topographie pratique. La conduite du siège de Rome le mit en vedette; le Prince-Président le vit à son retour, le goûta et l'attira : lors de la proclamation de l'empire, il devint grand maréchal du palais, et au départ du maréchal de Saint-Arnaud, ministre de la guerre.

Outre ses qualités d'ingénieur, il avait toutes celles d'un administrateur, il était actif et ponctuel. Il comprenait rapidement, parlait avec une très grande clarté. Il savait prévoir et jugeait sainement des choses en son for intérieur, et ses conseils, empreints de bons sens, étaient sages. Durant la guerre de Crimée, il calma souvent la nervosité flegmatique de Napoléon III, qui voulait sans cesse changer le commandant en chef de l'armée. Malheureusement son scepticisme annihilait une grande partie de ses qualités. Malgré sa connaissance des affaires et le désir de faire le bien, et quoiqu'il vît la voie à suivre, il laissa souvent les errements néfastes se continuer, non par incurie, mais par crainte d'ennui ou de difficulté. Combien de fois lui arriva t-il de cacher à Napoléon III la vérité parce qu'elle était désagréable! Combien de fois laissa-t-il les bureaux persister dans des besognes qu'il savait nuisibles et qu'il

aurait désiré abolir! « Je me briserais contre la force d'inertie de la bureaucratie, disait-il ; à quoi bon ? Si je connaissais quelqu'un de plus d'énergie et qui ferait mieux que moi, je lui céderais la place ; mais je n'en connais pas, et à tout prendre, je crois que j'empêche plus de maux que ne le ferait un autre. »

Il aimait à rappeler le déjeuner composé de pain et d'un morceau de fromage qu'il avait offert à Napoléon Ier sur le bord du Niemen, en 1812. Il disait que le doux Napoléon III, avec qui il travaillait tous les jours et qui l'avait en grande confiance, l'effrayait plus que Napoléon Ier. C'était une excuse pour expliquer ses flatteries toujours habilement cachées sous des bourrades ou des brutalités apparentes.

Il avait une passion violente : celle des fleurs ; il eût fait des folies pour de nouvelles tulipes, des roses ou des œillets ; ses appartements et ses fenêtres étaient garnies de pots de fleurs qu'il soignait lui-même. Quand on pénétrait chez lui, on le trouvait avec un arrosoir à la main, en véritable jardinier, avec un tablier et un chapeau de paille, les manches de chemise retroussées, occupé à réempoter des boutures ou à bêcher les plates-bandes de son minuscule jardin. Aussi eut-il la chance, comme la femme de son collègue la maréchale Niel, de donner son nom à une rose. L'horticulture sut ainsi récompenser un de ses plus fervents admirateurs.

Beaucoup moins militaire qu'administrateur, il eut le tort de ne pas imiter le maréchal de Vauban et son premier chef, le général Haxo, qui refusèrent toujours un commandement de troupes, car il excellait peu dans les fonctions de général actif, et il fut fort heureux, quand

il devint chef d'état-major de l'armée d'Italie en 1859, d'être doublé du général de Martimprey.

On ne s'étonna pas d'ailleurs de cette ignorance du commandant, car lorsque au cours de sa carrière il dut, pour passer général, commander un régiment, conformément au règlement, les inspecteurs généraux constatèrent qu'il était incapable, sur le terrain, de faire exécuter aucun mouvement à sa troupe. Il n'avait pas, dans son cabinet, une tenue plus élégante que dans son intérieur lorsqu'il s'adonnait aux soins de ses fleurs. Le maréchal de Castellane ne pouvait digérer qu'il le reçût au ministère en veston. Encore faisait-il des frais pour son collègue. Un jour une princesse de la famille impériale introduite dans son cabinet le trouva en chemise, les manches retroussées, les bretelles tombant sur le pantalon. On l'eût plutôt pris pour le frotteur du ministère que pour le ministre lui-même. Mais il avait tant de bonhomie et de simplicité dans son accueil, que sa tenue ne choquait plus.

Écrivain remarquable, ses lettres, fort nombreuses, toutes écrites de sa main, sont spirituelles, gaies, naturelles, pleines de bonne humeur. En les lisant, on se laisse prendre à cette bonhomie, à cette franchise. Mais il ne faut pas le juger seulement sur sa correspondance, il ne faut pas oublier, à côté du bien qu'il a fait, le mal qu'il a laissé subsister et qu'il n'a pas essayé d'extirper. Ce pouvait être un ministre commode, ce n'était pas un ministre utile.

La paternité du premier plan de campagne lui fut longtemps attribuée. En fait, il faut la restituer au général du génie anglais, depuis feld-maréchal, sir John Burgoyne. Sir John, envoyé en Turquie vers la fin de

janvier 1854, passa par Paris et s'y arrêta deux jours, les 30 et 31 janvier. Il eut, durant ces quarante-huit heures, plusieurs entretiens avec Napoléon III et le maréchal Vaillant; il dîna aux Tuileries, alla à l'Opéra avec l'Empereur et parvint à faire adopter au souverain et à son conseiller ses idées et ses projets.

« En 1828, disait-il, l'armée russe d'invasion avait franchi le Danube et les Balkans et avait marché droit sur Constantinople. En 1854, elle pouvait recommencer, et alors, s'emparant de la presqu'île de Gallipoli et des détroits, elle cernerait les flottes alliées engagées dans le Bosphore et la mer Noire, et arrêterait tout secours envoyé d'Europe. Au contraire, si on les prévenait en occupant immédiatement la presqu'île de Gallipoli, on ferait de ce coin de terre isolé une place forte inexpugnable qui conserverait les communications entre l'empire ottoman et ses alliés, et en même temps menacerait le flanc droit de l'armée russe si elle s'aventurait du côté de Constantinople. Vingt-cinq mille hommes : quinze mille Français et dix mille Anglais, constitueraient une force suffisante pour occuper la presqu'île; au moyen d'un retranchement, on couperait l'isthme, et Gallipoli deviendrait une place forte imprenable.

Remuer de la terre, occuper une belle position retranchée, était une offre tentante pour un officier du génie comme le maréchal Vaillant. Aussi l'ingénieur anglais et lui se comprirent-ils à merveille, et ce plan, qui consistait à partir en guerre avec l'idée de ne pas se battre, fut adopté immédiatement par l'Empereur et les ordres donnés en conséquence.

« Le lendemain, Bosquet et moi, disait le maréchal

Canrobert, nous étions appelés aux Tuileries, où l'Empereur nous exposa le projet adopté. A peine avait-il fini de parler que Bosquet, partant comme une soupe au lait, s'écria : « Mais ce n'est pas à Gallipoli qu'il faut « aller, c'est à Varna. Pourquoi une position défen- « sive ?... C'est une position offensive qu'il faut prendre « et profiter de ce que nous occupons déjà les détroits... « Pourquoi laisser l'armée russe envahir la Turquie ? « Portons-nous sur le point où nous l'empêcherons « non pas d'occuper les dernières provinces de la Tur- « quie, mais la Turquie tout entière... »

« C'était mon sentiment, et je crois que c'était le simple bon sens qui parlait... Je le dis à l'Empereur aussitôt que Bosquet eut fini.

« L'Empereur m'écouta comme il avait écouté Bosquet, et ne nous contredit pas. Au cours de la conversation, il déclara nous donner à chacun le commandement d'une division de l'armée d'Orient, dont Saint-Arnaud serait le chef suprême.

« Il était évident pour moi que le maréchal de Saint Arnaud, destiné au commandement en chef de l'armée, avait été moins consulté que le maréchal Vaillant, destiné à rester à Paris. »

Le maréchal de Saint-Arnaud était alors au ministère de la guerre. Par moments, il était en proie à des crises terribles d'angine de poitrine, et pendant plusieurs heures il se tordait dans des convulsions horribles. Mais, grâce à une volonté de fer, aussitôt la crise finie, il se redressait, se sanglait dans sa tunique et apparaissait souriant, comme s'il eût eu une santé parfaite, et comme s'il n'avait pas souffert le martyre quelques minutes auparavant. Les médecins l'avaient condamné

et lui avaient prédit qu'il ne vivrait pas longtemps : aussi, la guerre décidée, il fit tout au monde pour avoir le commandement ; il voulait mourir en maréchal de France au milieu de ses soldats, sur le champ de bataille si possible, mais pas dans son lit à Paris.

Il se montrait partout : aux bals, aux revues, dans les réunions mondaines et officielles. Il parvint ainsi à persuader l'Empereur et le public que son état de santé était loin d'être aussi mauvais qu'on le supposait, et il reçut enfin le commandement tant désiré.

Peu lui importait, à lui, ce qu'aurait décidé le maréchal Vaillant. Une fois sur le terrain, il comptait bien suivre son plan, et rien que le sien. Or, en sa qualité d'ancien soldat de l'armée d'Afrique, il considérait la campagne qu'on allait entreprendre comme une sorte de grande razzia, comme un coup de main puissant, rapide et imprévu. Non seulement c'était la formule qui venait naturellement à son esprit, mais encore il sentait sa fin prochaine, et il voulait à tout prix, avant de mourir, avoir frappé un grand coup.

« Vers le commencement de mars, l'Empereur me fit dire, continuait le maréchal Canrobert, que Saint-Arnaud resterait encore à Paris pour achever l'organisation de l'armée et que j'aurais le commandement provisoire des troupes. Je devais partir avant la fin du mois avec Bosquet, le chef d'état-major général ; de Martimprey, les commandants de l'artillerie et du génie et divers détachements de troupes de France qui seraient bientôt rejoints par des régiments d'Algérie.

« Dans les derniers jours qui précédèrent mon départ, j'allai déjeuner avec mon officier d'ordonnance, le capitaine d'artillerie Brady, au Café Anglais. Je

venais à peine de m'asseoir quand j'aperçus devant moi un petit vieillard à la figure chafouine enfoncée dans un faux col élevé que rejoignaient deux favoris blancs. Le capitaine Brady me dit à l'oreille : « C'est le général Jomini. » C'étaient tous les souvenirs de mes premières années de service qui me revenaient, du temps où jeune sous-lieutenant presque sans le sou, j'achetais à crédit les volumes du célèbre écrivain militaire pour les dévorer. Aussi regardai-je mon voisin avec la plus vive attention. Le capitaine Brady comprit vite mes sentiments. Je connais, me dit-il, le général Jomini; voulez-vous que je lui demande s'il veut faire votre connaissance? Vous pourrez causer avec lui. Il a été longtemps le conseiller intime des empereurs Alexandre et Nicolas; il a organisé l'état-major russe et il est le maître classique de la stratégie.

« J'acceptai, et le capitaine Brady, s'approchant du vieux général, lui donna ma carte. Quelques minutes après, Jomini, ayant fini son repas, vint s'asseoir près de nous et nous causâmes longuement des Russes dont il me fit le plus grand éloge. En terminant il me dit : « Voyez-vous, je crois que vous serez battus. L'armée « russe est sur son terrain ; elle peut quelquefois recu- « ler et céder, mais elle se reforme toujours ; on ne « peut jamais la rompre ou l'anéantir. C'est une mu- « raille qu'on retrouve toujours plus loin. »

« Là-dessus, nous nous serrâmes affectueusement la main et je restai très frappé de cette dernière parole.

« Notre départ de Paris fut fixé au 12 mars. La veille au soir, je fus invité à dîner chez l'empereur avec Bosquet et Espinasse. Sous son flegme apparent, sa douceur ordinaire, sa grande amabilité, on devinait

l'émotion qui l'étreignait à ce moment; la façon affectueuse dont il nous parla tout le long du dîner et de la soirée, ses adieux touchants, me firent sentir que le chef de l'État nous confiait la vie d'un grand nombre de ses enfants, en même temps que le succès de la France et l'avenir de son Empire. De son côté l'impératrice nous apporta des médailles de la sainte Vierge, donna à chacun une petite statuette d'elle, en bronze, faite par M. de Nieuwerkerke. Quant à moi, je ne quittai pas les Tuileries et Paris sans sentir le poids de la responsabilité qui pesait sur moi. Car si je partais avec le commandement provisoire, je n'en emportais pas moins une lettre de commandement en cas de mort de Saint-Arnaud. Je ne me cachais ni la situation délicate, ni les difficultés, tant au point de vue politique que militaire, dans lesquelles j'étais appelé à me mouvoir. Mais, après tout, j'étais soldat. Notre cause était juste; on avait tout fait pour éviter la guerre; j'allais retrouver mes compagnons d'Afrique, commander des troupes aguerries; je partais confiant, sûr, quoi qu'il arrivât, sinon de réussir, au moins de faire mon devoir.

« A Lyon, le maréchal Castellane nous reçut à sa table; nous l'interrogeâmes beaucoup sur les guerres de l'Empire, sur les batailles auxquelles il avait assisté, sur les formations de troupes dans les combats où Napoléon avait commandé en personne. Le maréchal nous souhaita bonne chance; et vingt-quatre heures après nous étions à Marseille.

« Nous descendîmes à l'hôtel des Colonies. Mais, là, il m'arriva un premier ennui. Je fus repris par l'ophtalmie que j'avais eue dans les plaines de l'Aurèz et dont je souffris pendant presque toute la campagne de

Crimée. Le capitaine Brady, en relations intimes avec la famille Pastré, me procura le nom d'un médecin spécialiste qui avait longtemps séjourné en Égypte et qui me soigna assidûment. Cela, il est vrai, ne retarda pas mon départ, car rien n'était prêt. Pendant ces quelques jours, j'assistai à un brouhaha indescriptible.

Outre la défectuosité de l'organisation, il y avait d'autres faits d'ordre matériel qui rendaient toute concentration de troupes et de matériel d'une difficulté inouïe. Ainsi la ligne de chemin de fer reliant Paris à Marseille était en deux tronçons interrompus ; à Chalon-sur-Saône, la voie ferrée s'arrêtait : l'on devait alors prendre le bateau jusqu'à Lyon, où l'on en changeait pour descendre le Rhône jusqu'à Avignon ; là l'on retrouvait le chemin de fer jusqu'à Marseille.

« On eut encore la chance, durant les années 1854, 55 et 56, que la Saône ne fût pas entièrement gelée, comme elle l'avait été pendant quinze jours en 1853. Car l'armée eût péri de faim si, durant tout ce temps, l'envoi des approvisionnements avait cessé.

« L'absence de grands bateaux de commerce était, d'un autre côté, une source de malentendus perpétuels. Des milliers de petits bateaux, mobilisés pour la guerre, arrivaient de toutes parts sans instructions précises : ils ne savaient quels hommes ils devaient embarquer et les hommes, arrivés en toute hâte, ignoraient dans quels bateaux ils devaient prendre place. Quant à l'artillerie, il en venait des détachements de tous les points de la France, et capitaines, sous-officiers et soldats allaient à qui mieux mieux à l'aventure. « Le « matériel que vous devez toucher, disait-on aux uns, « est à Avignon. — Mais non, répondaient-ils, nous

« l'avons déjà touché. — Ce n'est pas le vôtre ; il est
« destiné à une autre batterie... Allez le verser à l'ar-
« senal ici, et retournez à Aix ou à Nîmes prendre vos
« pièces et vos caissons : le tout est en gare et vous
« attend depuis huit jours. »

« Le général de Martimprey, avec son esprit sobre et ordonné, sa puissance de travail admirable, parvenait avec la plus grande peine à mettre un peu d'ordre dans tout ce tohu-bohu. C'étaient des caisses de cartouches, des outils, des trains d'artillerie ou d'ambulance, des paquets de biscuit ou des sacs de farine, des conserves, des forges, des fourgons, des fours de campagne, enfin tout ce qui est nécessaire à la vie de plusieurs milliers d'êtres. Parmi les ballots arrivés, il en était un à mon adresse personnelle que l'on apporta dans ma chambre à l'hôtel des Colonies : en rentrant je l'ouvris. C'étaient des soies nouvelles de drapeaux, qui devaient remplacer celles données en 1852. Les nouvelles portaient la légende : « Napoléon III, empereur. » Je devais les remettre sans apparat à chacun des régiments de l'armée, quand ils débarqueraient à Gallipoli.

« Parmi les officiers les plus occupés par l'organisation de l'armée était le colonel Lebœuf, le futur ministre de la guerre, officier au cœur loyal ; je le vois encore avec sa bonne figure ouverte, joyeuse, sa superbe prestance militaire, ne manquant ni d'esprit ni d'à-propos et nous disant : « Tout le monde joue du télégraphe...
« l'un contredit l'autre ; c'est à qui agitera le plus de
« volume d'air... Quel vrai bonheur pour le gâchis !
« Quant à moi, j'augure que le télégraphe est une
« invention qui sera pernicieuse pour la guerre. »

« Pour lui, il fallait que tout allât bien. Je le ren-

contrai plus tard à Varna avec le maréchal de Saint-Arnaud. Ce dernier demandait au capitaine d'artillerie Thoumas qui dirigeait une corvée d'un embarquement : « Avez-vous tout ce qu'il faut ? — Non, monsieur le « maréchal, il nous faudrait tel ou tel engin. — C'est « bien, vous les aurez. » Et le maréchal passa. Mais le colonel Lebœuf, restant en arrière, s'adressa au capitaine : « Ah ! vous vous permettez de vous plaindre à « un maréchal ; apprenez que l'on doit toujours dire à « son supérieur que tout est parfait. » Et il courut retrouver l'état-major.

« Tel était le futur ministre de 1870.

« Malgré toutes les récriminations que j'adressai au ministre, disant qu'il était impossible d'embarquer des hommes sans subsistance ni matériel, et, une fois arrivés, de les faire débarquer, dénués de tout, dans un pays n'offrant aucune espèce de ressources, je reçus l'ordre formel de partir le 19 mars, avec dix-neuf cents hommes d'infanterie, une compagnie du génie, nos chevaux et neuf dragons pour le service d'estafettes et d'escorte. »

CHAPITRE IV

DE MARSEILLE AU BOSPHORE PAR MALTE ET ATHÈNES

Le général Bosquet. — Le général de Martimprey. — Arrivée à Malte. — La Valette. — Sir William Reid. — Les gardes. — Le carré de Waterloo. — L'église Saint-Jean. — Athènes. — Tremble, Byzance. — Les châteaux. — Gallipoli. — L'apathie turque. — Constantinople. — Le Sultan. — Ses ministres. — Un déménagement à la cloche de bois. — Rappel du général Baraguay-d'Hilliers. — Arrivée du maréchal et de la maréchale de Saint-Arnaud. — Le duc de Cambridge. — Le cimetière de Gallipoli. — Vagues pressentiments. — Le général Canrobert constitue et organise l'armée.

« Donc, le 19 au soir, nous quittâmes Marseille ; notre escadre comptait deux frégates à vapeur, *le Christophe-Colomb* et *l'Africain*, remorquant chacune un bâtiment de transport.

« J'étais sur *le Christophe-Colomb*, vieille frégate à vapeur, à roues actionnées par une toute petite machine, sous le commandement du capitaine de frégate Exelmans, fils du maréchal de ce nom.

« Avec moi se trouvaient douze officiers généraux ou supérieurs mangeant à la table du commandant. C'étaient d'abord les généraux Bosquet et de Martimprey. Je connaissais Bosquet depuis la retraite de Sidi-Yacoub, alors que nous étions capitaines,

lui dans l'artillerie et moi dans l'infanterie. »

A l'École polytechnique, le futur maréchal avait été l'un des *héros des trois glorieuses* et avait reçu la croix de Juillet pour sa conduite à l'attaque de la caserne Babylone en compagnie de Vanneau. Il ne portait plus cette décoration, qui eût été singulière sur la poitrine d'un général de division et surtout d'un membre du Jockey-Club; car le marquis de Biron l'avait présenté et fait recevoir de cette *select* compagnie, ce dont il était très fier et dont il parlait souvent.

Très instruit, d'une intelligence rapide, diplomate adroit et soldat vigoureux, emporté et quelquefois violent dans son langage, il écrivait d'une façon charmante. Le maréchal Canrobert a toujours été dans les meilleurs termes avec lui — tout le monde ne peut en dire autant. — La bonne chère, qu'il affectionnait, lui avait amené de l'embonpoint. Son front était large et découvert, et ses yeux pétillaient sous d'épais sourcils. Sa tête puissante supportée par un cou très fort et court, presque enfoncé dans de larges épaules, et un buste très accentué lui donnaient, jusqu'à la ceinture, l'aspect d'un géant; malheureusement des jambes trop petites supportaient son corps massif. Au physique c'était un solide gaillard du pays basque, et au moral un fin matois.

Très adroit, il avait hérité de l'habileté de Duvivier et de Lamoricière dont il avait été l'aide de camp. « De la *mousse*, de la *mousse,* » disait de lui le général Pélissier, faisant allusion aux rapports qu'il faisait sur ses expéditions en Afrique. Il ne manquait pas en effet de se faire *mousser* lui-même, s'il trouvait que ses chefs ne s'étaient pas suffisamment acquittés de cette tâche à son

égard. On prétendait qu'il avait appris à dessiner rapidement une tête de cheval — toujours la même — qu'il croquait assez bien. Lorsqu'il recevait un nouveau venu dans sa tente, il la crayonnait devant lui et la laissait avec indifférence sur la table. Les officiers d'état-major en faisaient collection. Il savait l'arabe et prétendait en connaître la littérature orientale : il récitait quelquefois des passages d'un poète, mais, paraît-il, c'était — comme le cheval — toujours les mêmes.

Mais qui n'a pas de défauts? Celui-là avait de grandes et de nobles qualités.

Le général de Martimprey était, au physique et au moral, le type accompli de l'officier d'état-major : il accueillait toujours avec une courtoisie de grand seigneur grands et petits, même au milieu des plus lourds surcroîts de besogne et quand il était aux prises avec les difficultés les plus énervantes. D'une application incroyable, d'une exactitude et d'une précision rigoureuses, sa tête était meublée des détails les plus minuscules de l'organisation et des mouvements de l'armée, et sa puissance de travail était inépuisable. Il passait plusieurs nuits de suite sans cesser de travailler et sans jamais se rebuter ni réclamer de repos. Il avait l'esprit aussi libre sous le feu que dans son cabinet; et son cœur élevé doublé d'un caractère ferme ne connaissait pas le découragement : il fut à la tête de l'état-major un exemple vivant pour toute l'armée à laquelle il a rendu les plus grands services. Personne ne l'a jamais approché sans être séduit par lui.

Parmi les officiers supérieurs était le commandant de Cissey, le futur ministre de la guerre; avec son air taciturne et calme, il cachait un volcan qui a peut-être fait

éruption un peu tard : à ce moment, c'était un petit blond à la face aplatie, causant aimablement ; le commandant Senneville, le chef d'état-major du maréchal Canrobert, qui a été tué à ses côtés à Magenta, d'une jolie figure, mais triste et peu parleur.

Le colonel Tripier, depuis général et juge au procès Bazaine, était ingénieur; peu doué sous le côté physique, il parlait beaucoup, connaissant fort bien les guerres d'Espagne et les sièges du premier Empire qu'il avait étudiés dans l'ouvrage du colonel anglais Napier; il sut, durant la traversée, amener souvent la conversation sur ce sujet où il brillait.

Il y avait encore un jeune homme charmant, le commandant de Cornulier-Lucinière, qui a été tué à Malakoff, commandant des chasseurs à pied de la garde, et le commandant Duplessis, depuis général de division, enfin les aides de camp et officiers d'ordonnance du général Canrobert, MM. de Cornély et de Bar, et le capitaine Brady, de l'artillerie, depuis officier d'ordonnance de l'Empereur, qui a quitté l'armée trop tôt.

Plusieurs compagnies de chasseurs à pied du 9e bataillon logeaient à bord du *Christophe-Colomb*, et à fond de cale il y avait cent mille cartouches.

« Nous longeâmes d'abord la côte ouest de la Sardaigne et de la Sicile, mais les premiers jours nous dûmes, par suite de l'état de la mer, rester enfermés dans nos cabines jusqu'au 23. Ce jour-là, le soleil se leva radieux et colora dès son réveil, et d'un blanc éclatant, les forts Saint-Elme et Saint-Ange que nous doublions pour aborder à Malte.

« Nous longions ces redoutables fortifications du vieux rempart de la chrétienté, formées de batteries super-

posées et terminées par des jardins suspendus qu'on eût cru ceux de Sémiramis à Babylone. De toutes parts, nous voyions accourir des soldats anglais qui saluaient notre arrivée de hourras frénétiques.

« Sur le quai nous trouvâmes la voiture du gouverneur avec plusieurs de ses aides de camp, qui nous conduisirent à l'ancien palais des grands maîtres de l'ordre de Malte.

« Nous prîmes une longue rue aux hautes maisons éclatantes de blancheur, avec des balcons et des moucharabis en pierre recouverts de nattes vertes et de grands voiles. La population, fort nombreuse sur notre passage, présentait un aspect bigarré de tous les spécimens des races orientales : c'étaient des Égyptiens, des nègres, des Arabes, des Indiens, des Italiens, des Turcs, des Levantins de toutes sortes au milieu de rigides Anglais ; on voyait des miss à la dernière mode de Piccadilly avec des ombrelles rouges se mouvoir dans les rues à côté des dames maltaises, la tête couverte d'une mantille de dentelle, un éventail sans cesse agité à la main ; puis on croisait des juives de Tunis au teint bronzé, aux yeux en amandes, la tête ornée de leur bonnet pointu couvert de sequins d'or. Autant les Anglais et les Anglaises demeuraient impassibles et corrects, autant les autres se remuaient, s'agitaient, gesticulaient, criaient.

« Le gouverneur, sir William Reid, nous attendait et nous reçut avec la plus grande amabilité : ancien officier du génie, il avait fait les guerres de l'Empire et y avait reçu force blessures. Il portait encore, en 1854, dans sa jambe droite, un biscaïen qu'il avait reçu en Espagne ; aussi boitait-il un peu ; en outre, il tenait le

cou de travers, en raison d'une balle qui l'avait traversé à la bataille de Vittoria. Il oublia, le jour où il nous reçut, qu'il avait été ainsi malmené par nos compatriotes, car il fut des plus affables. Comme tous les hauts fonctionnaires anglais qu'il m'a été donné de connaître, c'était un gentleman. Il était grand, avec un front haut et large, des yeux brillants et une abondante chevelure d'une blancheur de neige. Il avait une grande distinction de manières à laquelle ses blessures ajoutaient un attrait de plus. Sir William était un ingénieur de haute valeur; il consacrait ses moments de loisir à des études de sciences mathématiques et naturelles, ce qui lui valut depuis d'être président de l'Académie des sciences de Londres. Alors il s'occupait de mettre en ordre et de faire cataloguer l'ancienne bibliothèque de l'ordre de Malte. Il avait tenu garnison à Paris de 1815 à 1818; aussi parlait-il parfaitement le français.

« Le gouverneur nous présenta d'abord le général sir William Bentinck, commandant de la brigade des gardes, puis il nous offrit le lunch et il nous conduisit ensuite au champ de courses où sir William Bentinck fit manœuvrer les *Gardes*.

« Lorsque ces régiments eurent défilé, nous nous empressâmes auprès du gouverneur et du général Bentinck et nous les félicitâmes vivement de la précision des mouvements et de l'aspect martial de ces troupes, composées de soldats de près de six pieds de haut.

« Aussitôt sir William Bentinck répondit : « Je désire,
« mon général, vous faire voir maintenant un carré
« d'infanterie anglaise... Venez, messieurs, sur cette
« éminence — qu'il nous désigna à quelques pas de
« l'endroit où nous étions. — Les grenadiers vont

« se former autour de vous. » Le mouvement s'exécuta avec une rigidité stupéfiante et nous nous trouvâmes enfermés dans une redoute de géants rouges sur quatre rangs, dont les deux premiers, genou en terre, tenaient la baïonnette en avant, la crosse du fusil arc-boutée sur le sol, tandis que les deux autres étaient debout, prêts à faire feu.

« Bosquet, Martimprey, Tripier, Brady et moi nous nous regardions pour échanger les impressions que faisait naître en nous l'aspect de cette muraille vivante, et je dis à mi-voix à mes deux voisins : « Comprenez-vous Waterloo maintenant? »

Dès la première rencontre avec des soldats anglais, il avait été donné aux généraux français de voir en la personne de sir William Reid le type idéal du général anglais; en outre, ils avaient distingué de suite la qualité maîtresse du soldat, « la ténacité, » mais ils avaient aussi constaté que l'armée anglaise, fidèle à de vieilles traditions, était demeurée sans se modifier telle qu'elle était un demi-siècle auparavant.

Nos généraux conclurent donc qu'ils auraient d'excellents rapports avec leurs alliés, et que, même si des divergences de vue venaient à naître entre eux, la courtoisie des relations empêcherait tout refroidissement de l'alliance et assurerait toujours une entente finale dans l'élaboration et l'exécution des plans. En second lieu, ils étaient certains de trouver dans l'armée anglaise un point d'appui d'une résistance de premier ordre, mais moins sûrs de pouvoir compter sur ses qualités d'offensive et de mobilité.

« Le gouverneur, après la revue, nous conduisit, par des rues en escaliers, à l'église Saint-Jean où sont con-

servés les tombeaux des grands maîtres et des chevaliers. Le pavé de cette basilique, tout en mosaïque de marbres, est universellement vanté. Il est d'ordinaire recouvert de nattes et par conséquent caché à la vue : on l'avait mis à nu pour notre visite. Les tombes des chevaliers sur lesquelles sont incrustés des emblèmes, des armoiries, des banderoles, des inscriptions et des ornements héraldiques de toutes sortes, forment ce fameux pavage : on dirait un énorme morceau de galantine. C'est un papillotage perpétuel, sans un endroit où le regard peut se reposer. L'effet est confus et déconcertant. Les voûtes et les murs surchargés d'ornements sculptés qui s'enchevêtrent, sont aussi disparates que les marbres des dallages. C'est de la marqueterie de papier mâché aux couleurs criardes. Rien d'émotionnant, tout est clinquant. Que c'est loin des cathédrales gothiques!...

« Dans les chapelles latérales sont les cénotaphes des grands maîtres de l'ordre. Le décor est toujours aussi tapageur, mais les statues des *gisants* de marbre ou de bronze contrastent par leur sobriété avec le bruyant de l'entourage. Sous le maître-autel sont les deux plus célèbres grands maîtres, tous deux français, Villiers de l'Isle-Adam et La Valette, tous deux de bronze et marbre dans leur armure, le casque en tête et l'épée au côté. Tous deux, les mains jointes, semblent dormir dans une prière éternelle.

« Villiers de l'Isle-Adam a la figure fine, les traits réguliers, avec une large barbe en éventail : on reconnaît en lui le diplomate autant que le militaire.

« La Valette, le vainqueur de Mustapha, à la face terrible, aux énormes sourcils retroussés, le front couvert de rides, les pommettes saillantes, la mâchoire et

les maxillaires énormes, taillé rudement, est le type du soldat du seizième siècle. « Ce devait être un rude gaillard, » s'écria Bosquet en le fixant.

« Le soir, sir William Reid nous garda à dîner. Sa table était soignée et il nous charma par sa conversation. Ses blessures l'avaient obligé à quitter le service actif, et on l'avait envoyé, comme gouverneur de diverses colonies, dans les cinq parties du monde. En 1851, lors de la première exposition universelle à Londres, il avait été président d'une des principales commissions. Il était au courant de tout et comptait au premier rang des ingénieurs anglais, ayant été président de leur académie; bref, il fut aimable, simple et des plus intéressants. Nous le quittâmes contents de l'impression que nous avait faite le premier de nos alliés que nous rencontrions.

« Le 25 mars, à quatre heures du matin, nous partions pour la Crimée, salués de nouveau par les hourras de la garnison et de la flotte anglaise.

« Jusqu'à Gallipoli, le temps fut magnifique. Sur le pont, nous conversions des événements futurs dont nous allions être les acteurs, sur la guerre et ses conséquences. Puis à ces rêves d'avenir et à ces sujets d'actualité se mêlaient les souvenirs du passé qu'évoquait la vue des îles de l'archipel hellénique qui apparaissaient successivement à nos yeux.

« Le 28, à deux heures de l'après-midi, nous arrivions au Pirée. A peine avions-nous été signalés que le ministre de France, M. Forth-Rouen, se rendait à notre bord : il nous prévint qu'il avait reçu l'ordre de nous conseiller de ne pas descendre à terre, parce que l'opinion publique était montée contre nous à Athènes. Le

roi et surtout la reine étaient en proie à une folie ambitieuse dont les accès étaient du reste plus ridicules que dangereux.

« Tout récemment, à une représentation de l'opéra de *Bélisaire,* on avait amené sur la scène la statue du roi, et une Victoire était venue déposer une couronne de laurier sur son front; puis au milieu des applaudissements fanatiques qui saluaient ce « Te Deum » de fantaisie, des chœurs avaient entonné le fameux chant: *Tremble, Byzance.* Dans la salle, l'enthousiasme n'avait plus eu de frein : c'étaient des vivats, des hurlements, des trépignements. Les mains comme les regards se tournaient vers la loge royale : on conjurait le roi de se proclamer empereur d'Orient, tsar des Grecs. A ces acclamations se mêlaient des cris de mort contre les Turcs et l'appel à la guerre sainte contre l'Islamisme.

« La reine, plus ardente que le roi, s'était levée dans sa loge pour répondre à cette explosion, et, se penchant vers la salle, elle avait remercié de la main.

« C'était peu grave, car le roi, la cour et le peuple ne demandaient pas mieux que de crier; mais s'il leur eût fallu en venir aux coups, il n'y aurait plus eu personne.

« En raison de cette surexcitation, il était préférable d'éviter un incident que notre présence en uniforme eût pu faire naître; aussi fus-je privé, cette fois, du spectacle de l'Acropole.

« Après quelques heures d'escale, nous repartîmes. Le 31 mars, à la fin de la journée, nous franchissions les Dardanelles, au moment où le soleil se perdait à l'horizon en un grand disque de feu.

« Les châteaux nous parurent des ruines fantastiques;

sur la côte, des minarets blancs, minces et fluets émergeaient des masses de verdure formées par les vergers et les jardins qui entourent les villages turcs. Les ombres se prolongeaient indéfiniment et, tel qu'il se présentait à nos yeux, ce paysage semblait être celui d'une contrée pleine de mystère où nous courions vers l'inconnu.

« Bientôt, à la nuit, nous ne distinguâmes plus que des masses sombres à la lueur de milliers d'étoiles. Le lendemain matin, au crépuscule, nous étions en vue de Gallipoli. D'abord tout ce qui nous entourait était perdu dans une nuée laiteuse; plus tard un soleil de printemps bleuâtre et argentin perça timidement les brouillards et éclaira peu à peu l'horizon. Au fond, sur le bord de la mer bleue intense, nous voyions la tache blanche des maisons de la ville, avec les minarets et les coupoles, et les vestiges des vieux châteaux féodaux, construits par les Grecs, les Génois et les Vénitiens. Tout cela s'étageait en amphithéâtre sur la verdure de la côte : c'était, à première vue, un site délicieux, une ville de féerie, une cité des *Mille et une Nuits.* Dieu sait s'il fallut en rabattre aussitôt pied à terre.

« Nous avions stoppé à quatre heures du matin : vers six heures, nous vîmes poindre un navire venant de Constantinople. Il se dirigea vers nous : c'était un bâtiment des Messageries maritimes; il allait vers la France. Je lui remis un pli annonçant notre heureuse arrivée.

« Quelques instants après, un canot arrivant de terre nous accosta. Il portait le général turc Ibrahim-Pacha, le gouverneur de la province, et Kabouli-effendi, commissaire accrédité du gouvernement turc auprès des troupes françaises; ce dernier, qui parlait français, nous souhaita la bienvenue, et, après avoir conversé avec

lui, je pris mes dispositions pour descendre à terre à midi avec l'état-major.

« A peine fûmes-nous sur le sol turc, que nous vîmes combien à distance nous avions été illusionnés. La saleté repoussante des ruelles tortueuses, étroites, au sol inégal, encombrées d'immondices et de détritus; l'aspect misérable des masures qui les bordaient, l'odeur qui se dégageait de cette saleté, la physionomie hébétée des habitants aux vêtements sordides, tout cela nous assombrit. Qu'ils étaient loin, les rêves enchanteurs de l'Orient! Notre enthousiasme s'éteignait dès les premiers pas devant la réalité de ce spectacle de misère, d'ordures, d'abrutissement.

« Il fallait cependant s'installer dans ce bourbier : je choisis une maison en bois plus grande que les autres; ses fenêtres et ses larges baies mal jointes s'ouvraient aux quatre vents. Durant le mois d'avril, nous fûmes gelés dans ce pays du soleil; il y faisait une bise à nous couper en six; les rafales de neige fondue et de grêle ne discontinuaient pas : vingt fois, dans les bureaux de l'état-major, officiers et secrétaires durent abandonner la plume pour prendre des seaux, afin de se défendre contre l'inondation.

« Après avoir parcouru la ville et ses environs, je désignai au nord un plateau pour y établir les premières troupes, et je donnai l'ordre au bataillon de chasseurs de descendre à terre. Je venais de régler ces premiers détails, lorsque je reçus une longue lettre du ministre de la guerre qui confirmait ses premières instructions : « Étudier la presqu'île de Gallipoli, chercher « par tous les moyens possibles à la fortifier et couper « son isthme par un vaste retranchement. » L'idée

baroque de partir en guerre avec l'ordre d'éviter l'ennemi avait donc persisté depuis notre départ. Mais deux jours après, nouvelle dépêche. Cette fois on m'annonçait que l'armée allait compter jusqu'à cinq divisions d'infanterie, c'est-à-dire soixante mille hommes. La presqu'île de Gallipoli ne pouvait, à beaucoup près, fournir des ressources suffisantes pour trente mille hommes. Il me fallait, pour prendre des dispositions utiles, être au courant des événements, dont je ne savais rien, et connaître les Turcs, qui jusqu'à présent ne m'avaient pas donné une haute opinion d'eux.

« Pour me conduire à Constantinople, je fis chauffer la frégate *l'Africain,* qui était en rade. Le 3, à cinq heures du soir, j'abordais à la Corne-d'Or. Je descendis de suite à l'ambassade, où je dînai, et je passai la soirée avec le général Baraguay-d'Hilliers. Dès les premiers mots, il laissa voir combien il était furieux de ne pas avoir le commandement de l'armée. Il s'emporta contre les Turcs, contre les Anglais, même contre l'amiral Hamelin, qui était l'homme le plus courtois, le marin le plus discipliné et le chef d'escadre le plus compétent qu'on pût rencontrer.

« La cause de son irritation venait de ce que, se figurant être général en chef, il donnait des ordres absurdes que l'amiral ne voulait pas exécuter. Tout d'abord, l'amiral n'avait pas d'ordres à recevoir de l'ambassadeur; en second lieu, s'il avait satisfait aux désirs de l'impétueux général, il eût exposé sa flotte à de graves avaries, et sans aucune nécessité.

« Contre l'ambassadeur d'Angleterre, sa fougue s'en donna à cœur joie. Ces deux caractères étaient bien faits pour se briser l'un contre l'autre, et il faut dire

que l'un et l'autre ne se gênaient pas pour se jouer des tours à qui mieux mieux.

« Lord Strafford, grand, maigre, sec, d'une raideur de grand seigneur anglais, quelquefois de façons parfaites et quelquefois aussi d'une impolitesse blessante, affectait certain sans-gêne de mauvais goût, entre autres celui d'arriver une heure ou deux en retard toutes les fois qu'il était prié à dîner. Le général Baraguay-d'Hilliers, sachant cette habitude, l'invite, mais auparavant lui demande son heure. « A sept heures et demie, » dit lord Strafford. — « Heure militaire, c'est con« venu, » répond le général. Au jour fixé, à sept heures et demie, ambassadeurs, ministres, grandes dames sont là ; pas de lord Strafford. A l'heure sonnant, le général fait passer ses invités dans la salle à manger. A neuf heures, lord Strafford est annoncé. Le général se lève, va dans son grand salon de réception avec ses aides de camp pour recevoir son hôte. Celui-ci se confond en excuses. Le général l'arrête : « C'est inutile, nous avons fini « de dîner... Entrez donc prendre le café avec nous. »

« En élève de Talleyrand, lord Strafford dissimula ses sentiments sur le moment; mais il eut la seconde manche, car il fit si bien qu'il réussit à obtenir le rappel du général.

« Ce jour-là, après s'être emballé un peu contre tous et contre tout, le général Baraguay-d'Hilliers finit par se calmer.

« Il me parla alors de ses projets : il avait étudié un plan pour fortifier Constantinople; les études préliminaires étaient faites, et il avait adressé son rapport à l'Empereur, lui demandant l'envoi de plusieurs compagnies du génie pour commencer les travaux; mais à

peine lui avait-on répondu du ministère. Il m'annonça aussi que les Russes s'étaient, jusqu'à ces derniers jours, concentrés sur la rive gauche du Danube; mais ils venaient de franchir le fleuve et d'attaquer plusieurs forteresses. A son avis, les Turcs ne résisteraient pas longtemps, et d'ici peu cent cinquante mille hommes pouvaient se présenter devant les passes des Balkans. Jusqu'à présent, il lui avait été impossible d'évaluer la force de l'armée turque évoluant entre Silistrie et Chumla, et de connaître sa valeur.

« Le lendemain, le général Baraguay-d'Hilliers me conduisit au palais du sultan. Je passai dans le vestibule entre les hommes de la garde armés de hallebardes antédiluviennes; c'étaient tous des géants au costume bariolé couvert de broderies, d'un aspect plus risible que martial, car leurs ornements semblaient être de papier doré. C'étaient des figurants du Châtelet plus que des soldats de la garde particulière d'un souverain d'une nation guerrière.

« Je vois encore la salle où l'on nous introduisit : il y régnait un demi-jour qui n'éteignait pas suffisamment la couleur criarde des tentures. Tout autour étaient des divans assez bas : des pachas ou d'autres Turcs de distinction, habillés de redingotes et coiffés du fez, y fumaient paisiblement leur pipe. A notre entrée, ils se levèrent et nous invitèrent à nous asseoir; des serviteurs, tout chamarrés d'or, nous apportèrent immédiatement une tasse de café turc et des pipes avec des tuyaux de trois mètres de long. Nous attendîmes là une demi-heure. Nous causâmes de choses indifférentes avec les Turcs, toujours assis les jambes croisées. M. Schefer, qui a été, je crois, le plus

savant des orientalistes, nous servait d'interprète.

« Soudain une large portière de soie se souleva et un personnage en uniforme nous annonça que le sultan nous attendait; nous le suivîmes à travers plusieurs salons qui me parurent démeublés, et nous arrivâmes au cabinet de Sa Hautesse. Nous étions dans une salle fort grande, avec une large baie qui donnait sur le Bosphore, dont on apercevait les flots bleus et les rives verdoyantes.

« Abdul-Medjid était debout; il nous fit un signe de la main pour nous souhaiter la bienvenue. Il me parut avoir le teint jaune, les yeux noirs, une barbe foncée clairsemée ; sa taille était voûtée, ses mains très fines et très soignées ; un air de tristesse dominait sa physionomie; ses traits étaient tirés; son aspect usé dénotait le dégoût et l'indifférence. Il portait une redingote noire à col montant et à brandebourgs de soutaches, un pantalon blanc très large, des bottes vernies et sur la tête un fez rejeté en arrière d'où pendait un long gland de soie.

« M. Schefer nous traduisit ses paroles. Il remerciait Napoléon III de venir combattre avec lui contre ses ennemis. Ses ministres avaient des ordres pour nous aider. Il insista sur ce point, pour bien nous faire comprendre que lui personnellement désirait n'être pas dérangé. Il ne voulait s'occuper de rien, et nous renverrait à ses ministres pour toutes les affaires que nous aurions à soumettre à son gouvernement.

« Il parlait doucement, avec le flegme des Orientaux fatalistes et blasés.

« Lorsqu'il eut fini, le général Baraguay-d'Hilliers voulut lui poser diverses questions. — C'était une des

habitudes du général, chaque fois qu'il était reçu par le Grand Turc, de lui demander des renseignements insignifiants sur des questions d'ordre infime. Le sultan, ne sachant déjà pas grand'chose de ce qui pouvait l'intéresser, lui et son empire, pouvait encore moins répondre sur des futilités. Aussi se contenta-t-il de répéter tout doucement — ce qu'il disait toujours au général Baraguay-d'Hilliers — : « Je ne puis vous « répondre : j'ignore ce dont vous me parlez ; mais « adressez-vous à mon ministre : il a l'ordre d'être à « votre entière disposition. »

« Nous nous retirâmes alors. Un des aides de camp de l'ambassadeur me conduisit chez le grand séraskier, Rizza-Pacha.

« Grand, avec des traits réguliers, des yeux bien dessinés et regardant en face, l'air affable et franc, avec une barbe noire bien fournie, Rizza était un beau soldat qui devait à sa bravoure et à son énergie d'être arrivé là où il était. Il ne demandait qu'à bien faire ; mais il lui fallait compter avec l'apathie orientale, les intrigues et les jalousies du harem, et avec la bureaucratie turque, et l'on doit penser ce que peuvent être en ce pays les rouages de l'administration.

« Après ses protestations de dévouement, je lui demandai des renseignements sur l'armée du Danube, sur les effectifs des deux armées ; mais ce ministre de la guerre ignorait tout. Je vis qu'Omer-Pacha et lui étaient loin d'être en termes d'amitié, et que le généralissime de l'armée turque laissait son gouvernement dans l'ignorance complète des événements et de ses projets.

« Une visite que je fis à Reschid-Pacha, ministre des

affaires étrangères et homme lige de lord Strafford, me convainquit que je n'arriverais à rien obtenir d'aucun Turc. Aussi je me décidai à envoyer de suite Bosquet sur le champ d'action. Aussitôt rentré à Gallipoli, je l'expédiai du côté du Danube, et moi, je me consacrai de nouveau à l'organisation de l'armée.

« Un matin, j'étais dans ma salle de rapport à compulser des papiers, lorsque le capitaine de vaisseau Dumartroy, commandant de *l'Ajaccio*, s'abat comme une bombe dans mon bureau sans seulement que j'aie le temps de lui rien demander. « Je vous en apporte, une « nouvelle... me crie-t-il. L'ambassadeur de France, « le général Baraguay-d'Hilliers, vient de rompre avec « le sultan ! Il ne veut pas rester une heure de plus en « Turquie. Il prétend que le gouvernement turc trahit « la France. Le général m'a appelé, m'a fait cette « communication entrecoupée de jurons, et il m'a « ordonné de chauffer immédiatement *l'Ajaccio* pour « l'emmener, lui et le personnel de l'ambassade, qui a « reçu l'ordre de faire ses bagages séance tenante. Il « consent à laisser un expéditionnaire comme gardien « du palais. — Devant un ordre aussi formel, ajoutait « le commandant, et dans l'état d'esprit où était le « général, je n'avais qu'à obéir; aussi je descendis à la « Corne-d'Or pour ordonner de chauffer les machines, « puis j'allai ensuite chez M. Benedetti, conseiller « d'ambassade, qui était au courant de la fureur de « son chef, mais n'en était pas très ému. Il me dit qu'il « comptait, le jour même, voir Reschid-Pacha, arranger « l'affaire, et empêcher ce déménagement à la cloche « de bois.

« En effet, continuait le commandant Dumartroy,

« M. Benedetti m'a avisé, ce matin, que le général
« consentait à reculer son départ, ce qui est implici-
« tement l'abandon de son idée; mais j'ai cru devoir
« vous aviser de ce branle-bas extraordinaire. »

« Le motif de cet esclandre était futile. M. Benedetti eut bien vite replâtré les choses; mais l'Empereur, à la nouvelle de cette équipée qui avait fait la risée de tout le corps diplomatique, rappela le général Baraguay-d'Hilliers et lui donna le commandement de l'expédition de la Baltique, où, du reste, il gagna glorieusement son bâton de maréchal.

« Bosquet était, de son côté, parti depuis le commencement du mois ; je lui avais donné avis d'aller par mer à Varna et d'étudier cette ville, dans les environs de laquelle nous pensions devoir faire camper plus de soixante-dix mille hommes, tant Français qu'Anglais; puis, de là, aller joindre Omer-Pacha pour le connaître, apprendre de lui ses projets et voir de près l'armée turque. Bosquet alla vite en besogne. Quinze jours après son départ, je recevais une première série de détails précis aussi intéressants pour nous que favorables.

« Il avait rencontré Omer-Pacha; il le jugeait un homme supérieur; il l'avait vu manœuvrer, avait constaté qu'il ne s'était jamais laissé entamer par les Russes, et qu'il avait toujours livré des combats là où il était en forces suffisantes. Son camp retranché de Chumla était bien situé; il pouvait y arrêter facilement l'effort de toute l'armée ennemie, de façon à nous permettre de nous jeter sur le flanc gauche de l'envahisseur avec Varna comme basse d'opérations.

« Passant ensuite à d'autres détails, il me confiait

que le transport de l'armée à Varna souffrirait de grandes difficultés. L'amiral Hamelin déclarait que la flotte ne pouvait servir au transport des troupes. Il y avait plus d'un an qu'elle naviguait dans l'Archipel et la mer Noire : elle était prête à une croisière ou à un combat ; mais elle n'avait rien du matériel d'embarquement et de débarquement, dont il n'avait point encore été question. Il faudrait donc nous amener par terre à Varna.

« L'esprit des populations bulgares, terminait-il, « n'était pas aussi favorable aux Russes qu'on se plai- « sait à nous le dire. Le knout des cosaques avait « ramené beaucoup d'indigènes aux Turcs. »

« Il allait revenir par terre, traversant toute la Turquie, pour compléter ses renseignements et ses impressions.

« Au moment où je recevais cette lettre, on m'annonçait l'arrivée du maréchal de Saint-Arnaud pour la première semaine de mai : il devait s'arrêter à Gallipoli pour voir les troupes et leur degré d'organisation.

« Le 7 mai, à deux heures, *le Montebello* signala sa présence. Malgré la houle assez forte, les généraux Bosquet, de Martimprey, d'Allonville et moi, nous montons en caïque, et nous sommes bientôt sur la dunette du *Berthollet*, où se tient le maréchal avec sa femme.

« Le maréchal de Saint-Arnaud était dans l'un de ses jours de bonne santé.

« Il descendit avec la maréchale jusqu'à notre baleinière, qui les transporta à terre, non sans avoir embarqué quelques lames qui mouillèrent la robe de Mme de Saint-Arnaud

« Aussitôt à terre, le maréchal monta sur un cheval que je lui avais fait préparer, tandis que la maréchale allait dans la voiture du consul faire une promenade le long du littoral.

« Je conduisis son mari dans les camps. Il passa en revue les troupes déjà arrivées. Il visita les ambulances, les magasins provisoires; en rentrant, il vit l'hôpital établi à Gallipoli. Il était pressé d'arriver à Constantinople. Avant de me quitter, il me prit à part et me recommanda de témoigner à tous son contentement; puis, il me dit qu'il avait une peur terrible de voir les Turcs lâcher pied; les Russes se précipiteraient alors sur Constantinople. Serions-nous prêts pour les arrêter? Les effectifs n'étaient pas complets; ce qui était plus grave, la plus grande partie des approvisionnements faisait défaut. Quand les aurait-on? Il était fort inquiet de l'avenir. L'Autriche se déciderait-elle à se joindre à nous, ou resterait-elle neutre, ou même se déclarerait-elle favorable à la Russie?

« Il ne me cachait pas qu'il entendait bien, étant donné que Baraguay-d'Hilliers était rappelé, jouer autant le rôle d'ambassadeur que celui de général en chef, et qu'il comptait recueillir autant de lauriers sur le terrain diplomatique que sur le champ de bataille. Je lui demandai si le prince Napoléon n'avait point de pouvoirs de l'Empereur, si, à défaut de pouvoirs officiels, il n'était peut-être pas dépositaire de la pensée intime de son cousin et si à l'occasion il ne croirait pas devoir intervenir dans la direction des opérations diplomatiques ou militaires. « Non, me répondit le « maréchal, non ; je suis seul chef, et je n'admettrai « jamais qu'on discute mes décisions. »

« Nous en vînmes à causer des Turcs : il savait que l'on ne pouvait pas même compter sur eux pour la remonte de la cavalerie, ni pour la fourniture de la farine ou du fourrage. Il n'avait pas plus que moi de détails sur les événements de la guerre. Je lui dis que depuis le 28 avril je n'avais aucun renseignement sur l'armée d'Omer-Pacha ; il m'approuva vivement d'avoir envoyé Bosquet sur place. Aussitôt après avoir pris position à Constantinople, il comptait proposer à lord Raglan, le général en chef de l'armée anglaise, d'aller voir l'armée turque et savoir, de la bouche même d'Omer-Pacha, ses projets. Je montai avec lui en sa compagnie sur le bateau saluer la maréchale, qui avait été ravie de sa promenade, et je pris congé de lui.

« Le surlendemain, je reçus la visite du duc de Cambridge ; j'allai l'attendre au quai. Il fut — on le pense bien — fort aimable. Il était grand et mince; serré dans sa tunique rouge, il avait fort bonne tournure ; ses cheveux et ses longs favoris blonds donnaient à sa physionomie une douceur particulière. Il me parut avoir le regard inquiet et le teint déjà couperosé ; il visita la ville, qui était devenue propre : les immondices en avaient été enlevées, les rues rectifiées, aplanies, pavées régulièrement ou mieux sablées. Il monta au camp, où un bataillon lui rendit les honneurs, puis repartit pour Constantinople.

« Au milieu de cette vie active, mais fastidieuse, qui consistait à accumuler des cartouches ou des biscuits en magasin, à faire retrouver à des artilleurs leurs pièces ou leurs caissons égarés, à passer en revue les nouveaux arrivants, à les munir de tout leur nécessaire,

j'eus à assister à une cérémonie touchante. Il fallait à Gallipoli un cimetière français. L'aumônier en chef de la flotte vint en surplis poser la croix et la bénir ; un mousse à côté de lui tenait trois vulgaires chandelles allumées — simulacre de cierges de cire. L'aumônier en planta une sur la tête de la croix, une autre sur chacun des deux bras ; il récita un *Miserere,* jeta l'eau bénite, et, se tournant vers l'état-major et les détachements des armées de terre et de mer présents, il rappela, en quelques mots simples, que la religion console dans la mort et apprend à ne pas la redouter. J'avais voulu assister à cette cérémonie, ainsi que tous les généraux. C'était un témoignage de sympathie que nous donnions par avance à tous ceux qui allaient succomber. Jamais les chefs ne peuvent assez montrer leur estime et leur affection pour ces malheureux soldats, instruments de leur gloire, qui accomplissent leur devoir souvent au prix de leur vie et sans espoir de récompense, uniquement par esprit d'abnégation et par conscience.

« Le commandement de cette immense armée de Crimée m'a permis de constater la noblesse des sentiments de cette masse d'enfants du peuple qui venaient accomplir une œuvre glorieuse loin de leur pays, qu'ils quittaient à regret.

« Durant deux ans, aucune calamité ne fut épargnée à nos soldats : épidémies, choléra ou typhus, froids terribles, chaleurs torrides, ouragans et pluies diluviennes, privations de toutes sortes. Cependant pas un murmure ne s'est élevé, et quatre-vingt mille d'entre eux dorment dans les plaines infectées de la Dobroutcha ou sur le plateau dénudé de la Chersonèse.

« Je ne croyais pas cependant, lors de l'inauguration

de ce cimetière, que nous levions le rideau d'un drame qui allait coûter la vie à cent mille de mes camarades, je pourrais dire de mes enfants! Et cependant je fus ému profondément devant cette croix faite d'un poteau mal équarri et de trois chandelles coulantes. »

CHAPITRE V

SUR LES RIVES DE LA MER NOIRE

Siège de Silistrie. — Désillusion du maréchal de Saint-Arnaud. — La presse anglaise. — Commencement d'occupation de Varna. — Varna et ses environs. — Les camps. — Les bachi-bouzoucks. — Yusuf. — Une légion de nègres et de pandours. — Une parure de diamants coupée en deux par les eunuques. — Maladie terrible du maréchal de Saint-Arnaud. — Omer-Pacha. — Levée du siège de Silistrie. — L'expédition de Crimée est décidée. — Le prince Napoléon et ses idées révolutionnaires. — Le choléra. — Le duc d'Elchingen et Mme Bazaine. — Reconnaissance des côtes de Crimée. — L'amiral Bruat. — L'amiral Lyons. — Un coup de canon dans les pots de confitures. — Le bain des nymphes. — Départ du général Canrobert pour la Dobroutcha.

Vers le 15 mai, nous apprenons la marche en avant des Russes : ils ont passé le Danube et menacent Silistrie ; puis, coup sur coup, on nous annonce le siège de cette ville, le bombardement et les assauts furieux heureusement repoussés par les Turcs.

Combien de temps allait tenir Silistrie ? Le maréchal de Saint-Arnaud comme lord Raglan, tous deux à Constantinople, voulaient se rendre compte de la situation par eux-mêmes.

Ils se décident donc à s'embarquer avec Rizza-Pacha et à aller à Chumla voir l'armée turque. Cette

visite eut comme principal résultat de surexciter l'impatience du maréchal : aussi je reçus bientôt de lui une lettre m'invitant à mettre immédiatement en marche mes trois divisions, qui devaient accourir au secours de Silistrie.

A distance, le maréchal s'illusionnait : les trois divisions n'étaient pas au complet; elles n'avaient rien de ce qu'il faut pour entrer en campagne, pas même le quart de leur artillerie, ni leur nourriture assurée pour quinze jours.

Cinq jours après sa lettre, le maréchal débarquait à Gallipoli, tout feu, tout flamme. Dans son imagination, il croyait déjà voir les bateaux n'attendant qu'un signal pour transporter les troupes organisées et prêtes à partir en guerre. Quel ne fut pas son désenchantement en face de la réalité ! Il eut beau passer des revues, compulser des états et des situations, envoyer d'urgence onze bateaux à vapeur pour prendre à la remorque tous les transports en cabotage dans l'archipel : force lui fut d'attendre, et c'est alors qu'il écrivit à l'Empereur sa fameuse lettre :

« Je le dis, avec douleur, à Votre Majesté, nous ne sommes pas constitués pour faire la guerre, tels que nous le sommes aujourd'hui. Nous n'avons que vingt-quatre pièces attelées ; notre situation est plus triste encore sous le rapport des approvisionnements. On ne fait pas la guerre sans pain, sans souliers, sans marmites, sans bidons... On a embarqué les hommes sur des bateaux à vapeur, et les approvisionnements, le matériel et les chevaux sur des navires à voiles ; les hommes arrivent, et ce qui leur est indispensable, ils ne le trouvent pas. »

Dans le conseil de guerre tenu avec Omer-Pacha, à Chumla, les deux généraux en chef s'étaient engagés l'un envers l'autre, et surtout tous deux, vis-à-vis d'Omer-Pacha à amener de suite leur armée au secours des Turcs, à portée de Silistrie, pour livrer bataille aux Russes, si ceux-ci marchaient sur Constantinople. Mais lord Raglan n'était, pas plus que son collègue, en mesure de tenir sa promesse; cette impossibilité le plaçait dans une situation beaucoup plus délicate que celle du maréchal de Saint-Arnaud. En effet, il avait déjà annoncé à Londres son départ pour le théâtre de la lutte. Son état-major et ses troupes étaient fatigués de leur inactivité et dégoûtés des baraques de Scutari remplies de puces et de punaises.

La presse anglaise commençait à verser des flots d'encre pour se plaindre de la lenteur des opérations et reprocher au vénérable commandant de l'armée britannique de s'endormir sur les rives enchanteresses du Bosphore. Dans les bivouacs et dans les baraques de l'état-major; à Thérapia, autour de lord Strafford; à Londres, dans les rédactions des grandes feuilles anglaises, dans les ministères et à Westminster, on allait d'abord exulter à l'annonce de l'offensive; mais quel serait le désenchantement et le dépit à la nouvelle que cette offensive annoncée était encore ajournée? Avec son calme et l'assurance du devoir accompli, lord Raglan ne s'inquiéta en rien du qu'en dira-t-on; fort adroitement, dès que le maréchal de Saint-Arnaud lui fit savoir que l'armée française n'était pas encore prête, il demanda à son collègue français une lettre et le double de la dépêche dans laquelle le maréchal de Saint-Arnaud exposait au maréchal Vaillant, ministre de

la guerre, l'impossibilité d'aller de l'avant, faute d'organisation et d'approvisionnements. Il envoya copie de ces documents à son gouvernement, déclarant qu'il était contraint de suivre l'avis de son collègue français et d'accepter le changement proposé dans l'exécution des plans.

En ces circonstances, comme toujours, lord Raglan fut de la plus absolue droiture et de la courtoisie la plus exquise. Les correspondances quotidiennes échangées entre les deux quartiers généraux subsistent encore et témoignent de l'aménité et de la confiance réciproques des généraux en chef. Quant au gouvernement anglais, comprenant la nécessité du changement de plan, il ne laissa rien paraître des premiers projets avortés : la presse ne fut instruite de ces événements que longtemps après, lorsque leur divulgation ne pouvait plus produire aucune irritation. Au moment où l'on se décidait à demeurer encore en place, plusieurs journaux anglais, n'ayant sans doute aucune nouvelle à annoncer, inventèrent que le maréchal de Saint-Arnaud avait la prétention de s'emparer du commandement en chef des armées ottomanes. La chose fut même affirmée avec un tel aplomb que le gouvernement britannique s'en émut et demanda des explications à Paris, où l'on fut fort étonné. A Constantinople, non plus, on n'avait jamais entendu parler de cet arrangement. Quand le maréchal fut avisé du lancement de ce canard, il alla de suite en parler à lord Raglan et les deux chefs en rirent de bon cœur.

Il n'y eut donc aucun refroidissement, aucune aigreur de ce fait, même pas de la part de l'ambassadeur d'Angleterre; ce dernier réservait toute sa bile, toute son

acrimonie contre le gouvernement turc, et à juste titre.

Lui et M. Benedetti étaient journellement en conférence avec les ministres du sultan pour les presser d'organiser les services de transports, les ateliers des arsenaux, les moyens de communications, et surtout des locaux pour les hôpitaux. Avec leur nonchalance ordinaire, les ministres adhéraient à toute requête, mais rien ne se faisait. Or, le 31 mai, l'ambassadeur d'Angleterre venait d'apprendre les crimes nombreux — pillage, viols, incendies — des bachi-bouzoucks en Bulgarie; en outre on venait d'amener au Bosphore un bateau chargé d'esclaves chrétiennes ou autres, razziées dans l'extrémité de l'Empire et que l'on vendait pour repeupler les harems. Cette fois, lord Strafford ne se contint plus; il s'emporta, et d'une telle façon, que les ministres effrayés accordèrent le lendemain diverses casernes et palais pour nos services sanitaires.

Malgré les dires de divers historiens français et anglais, la colère de lord Strafford n'eut pas d'autre cause, et, on le voit, elle produisit les résultats les plus souhaitables.

Il fallait cependant, à défaut des deux armées au complet, envoyer au moins une avant-garde à Varna pour donner un appui moral aux troupes turques, vivement pressées sur le Danube.

Lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud se mirent d'accord pour faire partir, le premier, sa division légère, et le maréchal, la première brigade de la division Canrobert.

La division légère s'embarqua, non sans peine, à Scutari, où elle s'était concentrée après son séjour au

milieu des nôtres à Gallipoli. Au dernier moment, on dut, pendant trois jours, suspendre l'ordre de son départ. On ne pouvait lui fournir plus de deux jours de vivres, tant les approvisionnements faisaient encore défaut chez nos alliés ; les hommes n'emportaient que trente-cinq cartouches ; il avait été impossible d'en réunir un plus grand nombre. Ainsi, à ce moment, l'organisation de l'armée anglaise était encore en retard sur la nôtre.

La division Canrobert, embarquée le 31 mai, débarquait et établissait son camp sur des hauteurs au nord de Varna, le 2 juin, dans la soirée.

« Nous partîmes de Gallipolli avec sept frégates à vapeur remorquant chacune un ou plusieurs transports. Après avoir laissé Stamboul et la Corne-d'Or, nous nous enfonçâmes dans le Bosphore. A Roumélie-Hissar nous fûmes profondément impressionnés par le panorama qui s'offrit à nous. A cet endroit le Bosphore se rétrécit, et sur chacun de ses côtés deux énormes rochers couronnés par des ruines féodales noircies et déchiquetées par le temps semblent s'avancer comme deux mains que se tendraient deux géants de pierre au-dessus d'une mer. Entre ces ruines aux silhouettes extravagantes, nous apercevions plus loin les rives merveilleuses de Thérapia et de Buyuk-Déré. Il était six heures du soir; le soleil couchant allongeait indéfiniment les ombres et colorait ce site merveilleux de ce que la lumière d'Orient a de plus intense et de plus chaud. Le jour était tombé quand nous entrions dans la mer Noire.

« A l'aube nous arrivions à Varna, et nous pénétrions dans la rade, où nous ne distinguions d'abord rien. Un brouillard grisâtre nous environnait. Le soleil, en se

levant, le dissipa peu à peu et nous envoya des reflets d'argent qui nous permirent de voir le panorama qui nous entourait. Nous étions au milieu d'un golfe assez large, dans un calme plat; tout autour nous apercevions des montagnes toute vertes. Seul un point, un monticule blanchâtre se détachait, tranchant sur la teinte sombre du sol : on nous dit que c'était l'emplacement de la tente de l'empereur Nicolas, lors du siège de la ville en 1828.

« Des jardins et des vergers couvraient les collines d'alentour, et en amphithéâtre, devant nous, sur une pente douce, était la ville avec ses minarets et ses maisons blanchies à la chaux et dont la crudité de ton, sous le soleil du matin, se détachait avec netteté sur les arbres et les pâturages qui l'entouraient.

« La mise à terre terminée, l'installation se fit rapidement, et, comme à Gallipoli, j'eus à recevoir successivement les détachements de toute l'armée et à les organiser. Durant ce commandement provisoire, j'acquis la certitude que nous aurions une campagne d'hiver dans les Balkans, ou sur les bords du Danube, ou en Russie. Marbot m'avait souvent raconté comment, pendant la retraite de 1812, il avait pu, malgré la rigueur du climat, maintenir l'effectif de son régiment de chasseurs à cheval à peu près au complet. Chaque fois qu'un mouton était mis à la marmite, on en gardait pieusement la peau, avec laquelle les chasseurs se confectionnaient des gilets qu'ils portaient le poil à l'intérieur. Le corps ainsi tenu au chaud, ils résistèrent au climat. Je rappelai le fait au maréchal Vaillant, qui, du reste, avait dû le connaitre également de la bouche de Marbot, et lui demandai cinquante mille peaux de moutons pour

l'automne, et cela dès le mois de juin. — Je connaissais l'intendance et ses habitudes. — Et, certes, je ne prévoyais pas encore à quel degré les peaux de mouton devaient être utiles.

« J'eus aussi à m'occuper de la remonte, car il m'arrivait de France des régiments de cavalerie sans chevaux. Je m'informai auprès d'Omer-Pacha. Celui-ci, toujours adroit, saisit l'occasion de se débarrasser d'un lourd fardeau en essayant de nous le repasser. La guerre sainte avait été déclarée, me faisait-il savoir, et à l'appel des muezzins, des imans, des mollahs, il était arrivé des confins asiatiques ou africains de l'empire de l'Islam des Kurdes, des Turcomans, des Syriens, des nègres, des Arabes, des Marocains, moricauds ou sauvages de toutes sortes qui, sous le nom de bachi-bouzoucks, et avec l'espoir de gagner le paradis de Mahomet, venaient piller, voler, saccager tout. Quant à se battre jusqu'alors, il n'en avait point été question pour eux. Nous sûmes plus tard à nos dépens que ça n'entrait pas dans les projets de ces fervents du Prophète.

« Omer-Pacha se souciait peu de garder cette cavalerie, et il m'offrait de faire démonter tous ces sacripants et d'en garder les chevaux. Même, ajoutait-il, « si vous le désirez, prenez le tout, hommes et chevaux, à la solde de la France ; mais, que ce soit d'une façon ou d'une autre, débarrassez-m'en. » La question était d'ordre supérieur, je la transmis au maréchal de Saint-Arnaud, avec un commentaire peu favorable.

« Malheureusement, le maréchal avait été rejoint par Yusuf, qui, venu en amateur, était à l'affût de tout événement qui pourrait lui fournir l'occasion d'obtenir un commandement. Aussitôt qu'il connut l'offre d'Omer-

Pacha de nous passer sa cavalerie irrégulière, il supplia tant et si bien le maréchal de Saint-Arnaud, et il fut si persuasif, que celui-ci accepta les propositions du généralissime turc et confia à Yusuf l'organisation et le commandement de ces bandes.

« Yusuf était toujours ce même cavalier impétueux et brillant, capable d'entraîner des cadavres dans une charge. Si quelqu'un pouvait tirer parti des bachi-bouzoucks, c'était lui ; mais n'était-il pas préférable de laisser cette vermine et de ne pas s'en charger?

« Le nouveau corps prit le nom de « spahis d'Orient » : l'on en forma des brigades et des régiments commandés par des officiers qui parlaient l'arabe et le turc. Les plus connus de ceux qui entrèrent aux bachi-bouzoucks étaient les capitaines du Preuil et Abdelah, — celui-ci fils d'un mameluk de la campagne d'Égypte, — le commandant Magnan et le commandant de Noé, — le frère du caricaturiste Cham, — type assez original sur lequel on contait l'anecdote suivante : étant au 8e hussards, tout jeune marié, il rentre d'une manœuvre et ne trouve point sa femme; il s'informe auprès de son ordonnance : elle vient de partir en voiture, avec un officier, dans telle direction. Il saute à cheval, court après la voiture, l'atteint et, se penchant à la portière, met un pistolet sous le nez du ravisseur, le force à descendre sur la grande route, prend sa place et revient tranquillement à son logis avec sa femme reconquise.

« Les cadres inférieurs des spahis d'Orient étaient peu fameux; ils se composaient de fantassins autant que de cavaliers. Les colonels, se souciant fort peu de se priver de leurs meilleurs sujets, avaient, comme tou-

jours lorsqu'on leur demande des hommes, envoyé ce dont ils avaient tout intérêt à se défaire.

« Aussitôt nommé général des spahis d'Orient, Yusuf vint non loin de Varna établir sa tente, véritable palais de toile dont le sultan lui avait fait cadeau.

« Bientôt les bachi-bouzoucks se réunirent dans des campements non loin de lui. J'eus l'occasion de voir quelques-unes de leurs bandes en marche. C'était bien une horde du moyen âge, dont le spectacle nous reculait de dix siècles en arrière. Tantôt c'étaient des Arnautes ou des Albanais aux beaux traits, aux longues et fines moustaches, avec des vestes soutachées d'or et la fustanelle blanche plissée autour du corps, qu'ils balançaient avec des mouvements pleins de souplesse ; tantôt des Kurdes au teint basané, la tête couverte d'énormes turbans de laine ou de soie terminés en pointe, d'où pendaient des sequins, des verroteries et des coquillages ; ceux-là étaient vêtus sordidement, sans linge, avec des pantalons étriqués, laissant la jambe entièrement nue. Il y avait encore des Syriens ou des Arabes et des nègres avec le kaïk et le burnous. Tous étaient armés jusqu'aux dents, de pistolets à pierre, de yatagans recourbés, de kinjars, de kriss, de couteaux de boucher, véritable arsenal renfermant depuis les armes les plus grossières et les plus rudimentaires jusqu'aux plus beaux chefs-d'œuvre de damasquinage, de ciselure et d'incrustation. Dans leurs rangs, on voyait aussi des femmes, vraies sorcières de Macbeth, repoussantes de laideur et de saleté, et tout aussi fournies en armes que leurs compagnons. Quand ils se mettaient en marche, ils étaient précédés d'un timbalier dont l'accoutrement eût détrôné celui du plus extravagant

des chienlits du mardi gras. Il s'avançait à cheval, portant sur la tête plusieurs plumeaux défraîchis et le corps couvert d'une cotte de mailles du genre des miroirs à attraper les alouettes. Il n'y avait pas un bouton de métal, un morceau de glace ou de verre cassé ou une pièce de monnaie qu'il n'attachât à ses guenilles.

« De leur masse confuse s'élevaient, au milieu de mille lances et piques de toutes sortes, d'énormes drapeaux dont les étoffes, de dimensions et de couleurs étranges, en flottant au vent, donnaient à cette troupe un aspect troublant.

« Pour transmettre des ordres à ces sauvages de pays et de langage divers, chaque bande possédait un crieur public — un héraut d'armes — par l'entremise duquel Yusuf communiquait avec elles. Il y avait aussi des chaouchs, exécuteurs des hautes œuvres, bourreaux, qui ne reculaient jamais devant les supplices qu'on leur commandait, et qui se promenaient dans le camp avec leurs couteaux de boucher, comme des licteurs avec leur faisceau.

« Tel était l'aspect de cette troupe qui ne pouvait rendre aucun service, et qui fut par la suite des plus néfastes pour l'armée et en particulier pour les malheureux soldats de ma division.

« On comprend d'autant moins la décision du maréchal en cette circonstance, qu'il s'était peu de temps auparavant élevé, avec raison, contre l'envoi à l'armée de la légion étrangère : avant son départ, il n'avait pas eu assez de gorges chaudes avec son collègue le maréchal Vaillant, lorsque celui-ci lui apprit les offres de services qu'il avait reçues de certains originaux. Un certain M. de Bruyn ne proposait-il pas d'aller lever une

légion de nègres au centre de l'Afrique, et un baron de Manskiavitz se faisait fort d'amener des bandes de pandours : tous deux demandaient d'avance de forts subsides. Depuis son arrivée à l'armée, n'avait-il pas eu encore à se défendre contre les propositions de quantité de Polonais et de Hongrois qui tous promettaient des milliers de volontaires... si on leur donnait de l'argent; et maintenant il commettait une maladresse insigne pour rendre service à Yusuf.

« Ce dernier n'était pas venu seul en Orient, sa femme l'avait accompagné, et sa présence occasionna à la maréchale un ennui d'ordre assez piquant, mais qui heureusement n'eut pas des conséquences aussi graves que les agissements de son mari.

« Mme Yusuf, très aimable, distinguée et causant bien, était une société fort agréable pour la maréchale, qui du reste la connaissait depuis longtemps et l'affectionnait beaucoup : comme celle-ci l'invitait à l'accompagner partout où elle allait, elle l'emmena visiter les sultanes au harem à Stamboul. Par ordre de Sa Hautesse, il avait été préparé une magnifique parure de diamants d'une valeur de cent mille francs, comprenant plusieurs objets, qui devait, au cours de la visite, être offerte à Mme de Saint-Arnaud. Grande fut la perplexité des fonctionnaires du harem lorsqu'ils virent arriver deux dames au lieu d'une seule qui leur était annoncée. Pris à l'impromptu, ne sachant à laquelle des deux remettre la parure, ils la divisèrent en deux lots d'égale valeur à peu près, et donnèrent à chacune des visiteuses une moitié du tout, qui avait été destiné à la seule maréchale.

« Tandis que Mme de Saint-Arnaud faisait des excur-

sions, le maréchal pressait l'organisation des services de l'armée, et vers le commencement de juin, trouvant les choses suffisamment avancées, il arriva à Varna pour prendre le commandement. Lorsqu'il débarqua, j'allai à sa rencontre, et je fus surpris du changement accompli sur ses traits : il était beaucoup plus voûté, ses rides s'étaient accentuées, ses yeux s'étaient enfoncés, vitrifiés et ciselés d'un jaune particulier. Son regard, autrefois si vif, si brillant, si conquérant, était presque voilé et éteint; il marchait difficilement; il n'était plus sanglé dans sa tunique, mais portait une robe de chambre, déguisée du nom de caban d'uniforme, et un képi de couleur grisâtre, à galons de satin jaune, ressemblant assez à un bonnet d'hôpital.

« Le lendemain, comme il sortait de chez lui pour aller voir lord Raglan, il fut pris, en passant devant la maison que j'occupais, d'une crise terrible. Il entra chez moi ; je l'amenai jusqu'à ma couchette : il resta là étendu, se tordant, poussant des cris horribles pendant près d'une heure et demie. « Il n'y a rien à faire, » disait-il, « il faut attendre que la crise soit passée; alors seulement Cabrol pourra me donner quelque réconfortant. » Je ne le quittai pas une minute et le regardai sans cesse, croyant, à chaque instant, qu'il allait mourir dans mes bras.

« Alors je retraçai dans mon esprit le roman prodigieux de sa vie. Il avait mené une existence des plus désordonnées tant à Paris qu'à l'étranger, soit dans les cercles, soit dans les tripots ou les petits théâtres. Après avoir traîné un peu partout, il rencontre lord Byron en Grèce, au moment de la chute de Missolonghi, et il se bat contre les Turcs pour l'indépendance hellénique.

Bientôt dégoûté de ceux pour qui il se bat, il reprend ses pérégrinations, il arrive à Paris au lendemain de la révolution de Juillet; sans ressources, à bout de tout, il parvient à rentrer dans l'armée en qualité de combattant des « trois glorieuses », quoi qu'il fût au delà des frontières en Juillet 1830, et vingt ans après il était maréchal de France et général en chef de l'armée d'Orient.

« Personne n'était plus séduisant et n'avait reçu en naissant autant de qualités brillantes. Doué d'une voix charmante, musicien parfait, jouant de nombreux instruments, parlant presque toutes les langues de l'Europe, orateur et écrivain « sans le savoir », naturellement; ses lettres resteront des modèles qu'on ne saurait trop conseiller de lire aux jeunes gens qui se destinent à la carrière militaire.

« Et puis, je me le rappelais brillant capitaine de la légion étrangère, tel que je l'avais vu enlevant ses hommes sur la brèche de Constantine. Maintenant, il était loin, l'élégant officier à bonnes fortunes, le conquérant des cœurs, dont les charmes avaient impressionné la duchesse de Berry dans sa prison. On ne le revoyait pas dans ce moribond jauni, étiré, râlant : ce n'était plus qu'un débris humain à deux pas de la mort, et en le voyant se tordre je demeurais frappé de sa force de caractère, qui lui faisait dompter ses souffrances et lui laissait encore assez de liberté d'esprit pour exercer le commandement, malgré toutes les responsabilités qu'il avait à supporter.

« Devant sa tombe entr'ouverte, ses idées s'étaient modifiées et il ne restait plus rien en lui du noceur d'antan. Il était revenu aux sentiments de son enfance; se

sentant prêt à paraître devant Dieu, il se conformait entièrement aux principes de la foi catholique, à sa morale, à ses idées élevées. Il était devenu un apôtre et surtout un martyr au milieu de son armée.

« Après une heure et demie, les douleurs se calmèrent : le maréchal resta une heure tranquille avec le docteur Cabrol, puis il sortit au bras de ce dernier et eut la force de rentrer jusqu'à son quartier. Et dire qu'il en était souvent ainsi depuis plus de trois ans et qu'il parvenait à le cacher!

« Le lendemain je rencontrais Omer-Pacha pour la première fois ; j'étais dans une rue de Varna, lorsque je croisai une énorme berline d'une forme antédiluvienne, que traînaient quatre chevaux d'artillerie turque : la bizarrerie de cet équipage attira mon attention et je reconnus de suite le généralissime ottoman. Il était coiffé d'un fez et vêtu d'une longue redingote bleue sans aucun ornement; à côté de lui était le colonel Dieu, commissaire français au quartier général ottoman. Très grand, avec de beaux traits, une énorme barbe et d'épais sourcils noirs de jais, le colonel Dieu se faisait remarquer partout où il allait. Ce jour-là il avait un costume de voyage gris de fer, d'une coupe bizarre qui excita l'admiration des plus élégants gentlemen de l'armée anglaise.

« Ce pauvre Dieu, si resplendissant de santé, est mort quelques années après des blessures qu'il reçut à Solférino; il souffrit le martyre pendant un an avant de s'éteindre. Rien n'était terrible comme de le voir dans les phases terribles par où il passait : sa colonne vertébrale avait été atteinte, et tout son être ressentait des tortures aiguës sans arrêt. On ne comprend pas qu'il

ait pu supporter pareille somme de souffrance si longtemps. »

« Quant à Omer-Pacha, il avait eu une vie aussi mouvementée que celle de son collègue Saint-Arnaud : né chrétien, il était entré dans l'armée autrichienne, il y était même sous-officier, lorsque à la suite d'une faute il déserta, passa en Turquie, abjura sa foi, se fit musulman et courut les grands chemins, essayant toutes sortes de métiers ; il en vint à être professeur d'écriture. Il eut alors la chance d'avoir comme élève le prince héritier Abdul-Medjid, le sultan actuel. De là sa fortune. De pédagogue il devint général ; il put à la fois se battre et administrer. En 1854, il était — à juste raison — considéré en Turquie comme le seul homme capable de commander une armée; et en fait, depuis l'ouverture des hostilités, il avait eu les honneurs de la campagne. Au physique, il était de taille moyenne; ses yeux petits et pétillants de finesse et d'activité, son front large, ses puissantes maxillaires et sa bouche en coup de sabre dénotaient un caractère énergique et montraient qu'il n'avait rien de turc; mais, si on examinait son regard, on était saisi de la duplicité qui s'y reflétait.

« Il était fantasque dans ses habitudes; tantôt il apparaissait dans une somptuosité bizarre, son cheval comme lui-même couvert d'ornements, de pierreries et d'or; tantôt il était vêtu d'un frac et d'un pantalon et coiffé d'un fez sans le moindre signe extérieur de commandement, monté sur une selle de simple soldat avec un caoutchouc noir roulé sur le portemanteau. Nous le vîmes ainsi apparaître à une revue resplendissant comme une châsse, et la fois suivante il sembla, à côté de ses deux collègues, un conducteur de cheval

de main. Un gamin de Paris l'eût appelé « épateur ».

« Depuis notre arrivée, Omer-Pacha ne cessait pas de nous annoncer la chute imminente de Silistrie, et ses venues si fréquentes à Varna n'avaient d'autre but que de presser les généraux en chef de se mettre en mouvement; or, un beau matin, la nouvelle que le siège de Silistrie est levé et que les Russes battent en retraite tombe, comme une bombe, au milieu des états-majors.

« Les Russes voulaient-ils, comme en 1812, nous attirer sur leurs pas à travers les steppes de la Bessarabie?

« Si tel était leur but, ils perdirent leur peine : personne ne pensa à les suivre. Mais qu'allait-on faire? C'est alors que les noms de Sébastopol et de Crimée, si souvent répétés aux Tuileries avant la guerre, furent de nouveau prononcés au quartier général. »

Cependant, dans les camps, le soldat, dans sa simplicité, crut à la paix : on était venu pour sauver les Turcs et chasser les Russes; maintenant que ceux-ci s'en allaient, nous n'avions aussi qu'à rentrer chez nous.

Naturellement, dans les états-majors, ce fut un autre son de cloche. On n'était pas venu de si loin pour partir ainsi, on n'avait pas déclaré la guerre pour traiter sans s'être battu. Il fallait trouver un nouveau champ d'opérations, il fallait surtout vaincre les Russes avant de négocier.

Qu'allait-on faire?

L'on en était à se tâter, à peser le pour et le contre de chaque projet, lorsque lord Raglan reçut une longue dépêche du ministre de la guerre anglais, le duc de Newcastle, lui enjoignant de partir pour la Crimée et d'y assiéger Sébastopol. Le ministre ajoutait que Napo-

léon III, au courant de l'envoi de cette dépêche, devait donner des instructions identiques au maréchal de Saint-Arnaud.

Il n'en était pas ainsi, puisque les seules instructions que reçut le maréchal se résumaient en ces mots : « Tenez les troupes prêtes à être embarquées. »

Toutefois, la formelle dépêche du duc de Newcastle éclaira l'esprit du maréchal, et désormais, sans jamais avoir un instant d'hésitation, et en complet accord avec le général en chef anglais, il s'arrêta à ce projet et en devint l'âme. Bien qu'il fût peut-être le seul de cet avis dans toute son armée, il sut, malgré les résistances et les objections sans cesse renouvelées, en imposer à tous et préparer si bien les détails, que le but fut atteint avec succès.

Le 18 juillet, un conseil de guerre s'assembla et discuta l'expédition. On savait les deux amiraux Dundas et Hamelin opposés au projet; toutefois ils ne firent pas ouvertement ce jour-là d'objections capitales. Les deux généraux en chef exposèrent qu'une descente en Crimée et une attaque de Sébastopol était la seule chose possible, et, comme l'on n'avait pas le choix, il fallait s'y consacrer en entier. Nous pourrions toujours conserver la mer, qui était notre seule base d'opération; ainsi nos vaisseaux nous mettraient à même d'avoir les approvisionnements nécessaires, tandis qu'une campagne de terre ferme nous eût isolés de nos arsenaux et de nos magasins de France et d'Angleterre. Dans le conseil, tous les présents s'inclinèrent devant l'avis des deux généraux en chef, mais au dehors les critiques s'élevèrent, nombreuses et virulentes, même chez des généraux. Parmi ceux-ci, le plus violent fut le prince Napo-

léon. Sa parenté avec l'Empereur, sa haute intelligence, la façon éloquente et toute particulière avec laquelle il exprimait ses idées, lui donnaient une réelle autorité dans les camps, quoiqu'il n'eût aucun pouvoir spécial — le maréchal Saint-Arnaud en avait du moins l'assurance formelle de l'Empereur. — On attribuait à ses paroles une portée considérable. Or, à plusieurs reprises, il avait, dans ses discours, blâmé assez vivement le maréchal, surtout lorsque celui-ci, devenu diplomate, s'efforçait à Constantinople d'entraîner, par l'intermédiaire de M. de Bruck, le gouvernement autrichien dans l'alliance franco-anglaise. Le prince Napoléon était antiautrichien et avant tout partisan de la reconstitution de la Hongrie, de la Pologne, et de l'indépendance de l'Italie. Il eût voulu qu'on se jetât en Hongrie et en Pologne à la fois, et qu'on soulevât ces deux peuples. Et il allait dans les états-majors, discourant, blâmant en des termes virulents tout projet contraire à ses idées. Après avoir longuement conféré avec le général Bosquet, qui était aussi fort opposé à une expédition maritime, il vint trouver le maréchal de Saint-Arnaud, s'annonçant comme représentant l'opinion de ses collègues, les généraux de l'armée d'Orient.

Le maréchal reçut le prince poliment, mais, à son premier mot, il l'arrêta net : il n'avait pas d'ordres à recevoir de ses subordonnés, il était seul responsable vis-à-vis du pays et de l'Empereur, et il ne voulait même pas entrer en discussion. Il ajoutait que si le prince voulait demander son retour en France, il se ferait un plaisir d'appuyer sa demande. On ne sait si le prince Napoléon communiqua la chose à l'Empereur; mais le maréchal de Saint-Arnaud ne laissa rien ignorer au

ministre, qui répondit simplement que l'Empereur autoriserait le prince à rentrer en France si, par suite de différentes circonstances, on n'entreprenait pas d'expédition. Cependant on s'y préparait avec activité, et elle n'aurait pas beaucoup tardé si une épidémie terrible n'était venue s'abattre sur nos malheureux soldats.

Ce fut dans le courant de juillet que le choléra se déclara sur les troupes restant encore à Gallipoli. Le second fils du maréchal Ney, le duc d'Elchingen, y commandait. On apprit à Varna sa mort en même temps que l'apparition du fléau. « C'était un de mes vieux camarades, un ami de Marbot, mon compagnon d'armes de la prise de Mascara. » Quelques jours avant de mourir il avait appris la mort de sa mère, la veuve du maréchal Ney, dont la conduite avait été si touchante.

Elle était fille de Mlle Auguier, la plus jolie des femmes de chambre de Marie-Antoinette, et à coup sûr celle qui lui était le plus attachée. En apprenant l'exécution de sa maîtresse, le 16 octobre 1793 au soir, elle fut saisie d'un tel accès de désespoir qu'elle eut un transport au cerveau et, ouvrant ses fenêtres, se précipita et se tua net sur le pavé. Ce souvenir, qui était cependant de nature à attendrir le roi de France, n'empêcha pas Louis XVIII de pousser, vis-à-vis de la maréchale, le cynisme à un degré qu'eussent envié Carrier ou Fouquier-Tinville. Le matin de l'exécution de son mari, lorsque la maréchale Ney se présenta aux Tuileries pour voir le Roi, on la fit attendre dans une antichambre durant plusieurs heures, jusqu'à ce que l'on fût assuré que le maréchal était tombé sous le feu de peloton. Alors, le duc de Blacas, se présentant, déclara à la maréchale que le motif de sa visite au Roi n'exis-

tant plus, elle pouvait se retirer, et que le Roi, dans sa bonté, ferait dire des messes pour le repos de l'âme du « brave des braves ». Communication d'un sarcasme d'autant plus éhonté que Louis XVIII était voltairien et ne croyait ni à Dieu ni à diable, ne manquant jamais de persifler la religion et ses pratiques.

Le duc d'Elchingen était l'un des plus grands et des plus beaux hommes que l'on pût voir. Ses yeux bleu clair avaient un regard d'une douceur particulière, et de longues moustaches blondes lui donnaient le type populaire que l'on attribue — faussement — à Vercingétorix. Il avait épousé la fille du général Souham, d'une admirable beauté et qui passait pour être la fille de Napoléon.

Au moment de la guerre de Crimée, ne se voyant pas désigné pour y aller, il écrivit au ministre une lettre, disant « que, puisqu'il y avait dans l'armée russe un prince Bagration, il fallait au moins un Ney dans l'armée française ».

Il avait toujours avec lui un vieux dragon qui lui servait d'ordonnance : à Gallipoli, ce cavalier fut un des premiers atteint du choléra. Son général le soigna sans le quitter d'une minute, mais le malheureux succomba, et le duc d'Elchingen gagna de lui la maladie. Sa maison n'offrait qu'une installation très primitive. Au contraire, il en était une beaucoup mieux aménagée près de là. Elle était occupée par le colonel Bazaine, de la légion étrangère, et par sa femme, qui avait suivi son mari. Mme Bazaine n'avait pas été précisément élevée sur les genoux d'une duchesse et manquait peut-être un peu de distinction ; mais elle était fort jolie et avait des prétentions à l'élégance : il faut ajouter qu'elle était excessive-

ment bonne et toujours prête à rendre service. Elle ne voulut pas laisser le duc d'Elchingen seul dans son intérieur rudimentaire. Elle le fit transporter dans sa chambre et le soigna jusqu'à son dernier moment. Elle avait pu, dans ce pays de sauvages, se procurer un piano, dont elle jouait en artiste. Se sentant près de mourir, le duc d'Elchingen lui demanda d'exécuter une sonate de Mozart qu'il affectionnait : c'était le seul soulagement qu'on pût lui offrir; elle accéda à la demande du malade. Ainsi, le duc d'Elchingen rendit l'âme, dans la maison de Bazaine, aux sons du piano que jouait sa femme.

Quelques années auparavant, le même duc d'Elchingen, en présence de Mac-Mahon, de Ladmirault, de de Failly et du futur maréchal Canrobert, et de cinq bataillons de chasseurs à pied, avait déposé une couronne de chêne sur la tête de Bazaine, chez qui il devait mourir!

Le duc d'Elchingen avait un fils, sous-officier au 7e dragons; il était alors en route pour rejoindre Gallipoli. Avant de mourir, son père exprima le désir qu'il restât quelque temps encore auprès de sa mère. C'est lui qui s'est illustré au Mexique, par sa bravoure admirable à la tête d'une contre-guérilla, et qui mourut d'une façon dramatique et inexpliquée.

Le général Carbuccia prit le commandement à Gallipoli, et, deux jours après, il succombait d'un cas foudroyant. C'était aussi un ancien camarade; malgré sa grosse tête carrée comme un pavé qui lui donnait l'aspect lourdaud, il était actif et très gai. Il occupait ses loisirs à étudier l'archéologie et à envoyer à l'Institut des mémoires sur nos antiquités africaines.

Avec ces deux généraux, combien d'officiers et de

soldats furent frappés ! Et le fléau ne se cantonnait pas à Gallipoli ; on nous apprenait, presque aussitôt, qu'un zouave en avait été atteint à Varna et qu'un régiment, nouvellement débarqué, en avait apporté le germe de Marseille ! Quelques jours après, les cas augmentaient de nombre. Cependant, vers le 15 juillet, les malades demeuraient encore peu nombreux à Varna, où l'on s'occupait par tous les moyens possibles d'activer les préparatifs de l'expédition de Crimée.

Dans la seconde quinzaine de juillet, le maréchal désigna le général Canrobert et les colonels Trochu et Lebœuf pour aller avec sir George Brown et plusieurs officiers anglais faire une reconnaissance des côtes de Crimée.

Les amiraux Bruat et Lyons, avec chacun une dizaine de bâtiments, devaient nous diriger.

Les officiers français montèrent sur *le Montebello*, où se tenait l'amiral Bruat, avec qui je fis, en cette occasion, ample connaissance.

C'était un petit homme d'une énergie indomptable. Ses traits témoignaient de la débilité de sa santé, mais on voyait à ses regards que l'âme, chez lui, dominait le corps et que les fatigues comme les souffrances ne lui coûtaient rien. C'était un marin accompli, connaissant à fond son métier. L'ardeur qu'il mettait à toute chose, sa haute intelligence, ses sentiments élevés, son dévouement, le rendaient un objet de vénération pour ses états-majors et ses équipages, et il eût pu les entraîner là où il eût voulu. Dans les camps, quand on le voyait avec sa figure amaigrie, ses doigts tortillés par la goutte, sur un petit cheval qu'il montait avec des chaussons de lisière, on lui témoignait un profond respect. Agréable

causeur, quoiqu'il bégayât légèrement, il s'exprimait avec une netteté parfaite. Toujours aimable et doux avec ses subordonnés, il avait conquis l'affection autant que l'estime.

Il est mort en rentrant en France, en apercevant la rade de Toulon. Les fatigues, l'ardeur déployée par lui, le travail de chaque moment durant cette campagne, l'avaient tué. Il succomba sur son banc de quart, ramenant en triomphe à son pays cette admirable flotte et les derniers soldats de la guerre d'Orient, après deux ans de campagne couronnés par la victoire.

L'amiral Bruat, contrairement à l'amiral Hamelin, n'avait jamais cessé d'être partisan de l'expédition. Il nous exposa les dangers que nous pourrions courir et toutes les difficultés que nous aurions à surmonter, mais il affirma avec calme et nous démontra que nous devions réussir quand même.

Les deux escadres naviguèrent, de concert, dans la direction de Sébastopol.

Avant d'arriver en vue du port, les officiers français quittèrent le vaisseau-amiral et montèrent sur un bâtiment anglais, fort léger, *le Fury*, dont le petit calage permettrait d'approcher des côtes. Sir Edmond Lyons, en personne, dirigeait ce navire.

L'amiral Lyons était, avec l'amiral Bruat, l'un des plus chauds partisans de l'expédition. Il ne payait pas de mine au premier abord; sa tête penchée de côté, ses longs et abondants cheveux, son air triste, sa figure entièrement rasée avec le nez fort, lui donnaient l'aspect d'un homme sans importance, de quelque acteur d'un théâtre des boulevards; mais à peine avait-il parlé, que ses yeux enfoncés et souvent à demi fermés s'ani-

maient, pétillaient d'ardeur et de malice ; sa bouche, alors, se pinçait, souriait; son front semblait se bomber, et l'on sentait une grande valeur au service d'une volonté puissante. Il s'habillait et se coiffait à la façon de 1840. Il passait pour être fils de Nelson. On disait qu'il le rappelait beaucoup. Il n'ignorait pas cette ressemblance, et il ne lui était pas désagréable qu'on lui en parlât. Dans le caractère, dans la vivacité de ses décisions, dans sa façon de parler, on retrouvait aussi, paraît-il, des traits particuliers au vainqueur d'Aboukir. Aussi avait-il dans la marine anglaise une popularité et une autorité que n'avait pas le vieil amiral Dundas.

Il avait navigué, dès l'âge de huit ans, sur *le Terrible*, — en 1798, — et avait reçu la croix de Saint-Louis, en même temps que le maréchal Pélissier, à la prise du château de Morée, en 1828.

Depuis il fut diplomate. D'abord ministre d'Angleterre à Athènes, de 1835 à 1850. Là, comme ces vieux agents anglais inféodés à l'Orient, dont lord Ponsomby ou lord Strafford ont été les types les plus connus, il étudiait à fond les questions orientales, qui n'avaient plus de secret pour lui. Un instant nommé ministre en Suisse, — poste bizarre pour un amiral, — dès les premiers bruits de guerre, il avait été envoyé pour commander en second la flotte anglaise : sans doute, on avait l'idée qu'il aurait à jouer un rôle diplomatique important sur un échiquier dont il connaissait tous les pions. En fait, il fut le véritable chef de la flotte anglaise durant la première partie de la campagne et le devint effectivement en 1855, par le rappel de l'amiral Dundas. Ce marin émérite, doublé d'un diplomate, fut toujours

en communauté d'idées et en intimité complète avec l'amiral Bruat.

« A peine étions-nous tous réunis, Anglais et Français, que l'amiral Lyons, profitant de la nuit, poussa sur l'entrée de Sébastopol. Au petit matin, nous étions devant le goulet. En un clin d'œil, notre présence fut signalée : tambours, clairons, signaux, tout donna à la fois ; nous voyions les troupes s'assembler, les canonniers à leurs pièces, et nous distinguions plus de trente grands vaisseaux en rade ; déjà nos ingénieurs relevaient les distances avec leurs instruments, et nous tous, sur le pont, nous dévorions des yeux le spectacle de cette grande ville toute blanche, avec ses coupoles d'or et vertes, s'éveillant à l'aube et s'agitant de toutes parts ; nous étions émerveillés de ces défenses accumulées avec art, de ces innombrables gueules de canons braquées sur nous. Tout d'un coup un nuage blanc apparaît à l'une des embrasures ; nous entendons le coup de canon, et en même temps le boulet vient crever notre coque à trois pouces au-dessous de la ligne de flottaison, donnant dans le garde-manger des *midshipmen*, brisant, défonçant les pots de beurre, de confitures, les bouteilles et autres friandises conservées avec tant de soin pour la bombance joyeuse d'un jour de fête. On en rit beaucoup dans l'équipage — sauf les jeunes gens, qui étaient furieux d'être privés de leurs douceurs. — Puis, coup sur coup, les boulets vinrent à pleuvoir, mais tous beaucoup trop haut. Sans doute que les canonniers russes, ayant vu le premier boulet frapper dans l'eau, l'avaient cru trop court, et avaient élevé leur hausse. Ainsi nous passions sous leur fouet sans rien attraper. Cependant, devant pareille avalanche, nous devions virer et filer à

toute vapeur, car le tir n'allait pas tarder à devenir plus précis. Alors, nous remontâmes vers le nord, dans la direction d'Eupatoria, frisant le plus possible les côtes. La plage était partout basse, d'un sol jaunâtre à ses premiers plans; à l'horizon des collines verdoyantes se profilaient en découpures nombreuses sur le fond du ciel, légèrement nuageux ce jour-là. Le pays paraissait fertile et devait nourrir quantité de bétail; par moments des vergers et des vignes se rapprochaient du rivage. Plusieurs fois nous aperçûmes des vedettes; à notre vue, elles partaient au galop de leurs petits chevaux, qu'elles frappaient d'un fouet à manche court. Nous distinguâmes des villages et plusieurs habitants cultivant leurs terres ou faisant paître des moutons. Les indigènes semblaient être bien loin de l'idée d'avoir à subir une invasion. Nous distinguâmes une ou deux criques abritées des vents : des hommes et des femmes, comme aux premiers âges du paradis terrestre, s'y baignaient entièrement nus avec leurs enfants et se livraient joyeusement, en famille, à des ébats aquatiques : ils ne parurent pas être importunés de nos regards.

« Aussitôt de retour, nous fûmes mandés chez les généraux en chef, avec les amiraux, et sur notre affirmation unanime de la possibilité d'opérer une descente, les ordres furent partout expédiés pour accélérer les préparatifs.

« Le maréchal de Saint-Arnaud partit le lendemain avec l'amiral Bouët-Willaumez pour Constantinople, afin d'obtenir de puiser dans les arsenaux turcs tous les matériaux et de lever tous les ouvriers du port dont nous aurions besoin; sir George Brown et lord Lyons y allaient, de leur côté, pour le compte des Anglais.

« Quant à moi, je montai sur *le Lavoisier*, pour aller à Mangalia retrouver ma division et prendre le commandement des troupes en Dobroutcha.

« J'étais impatient de partir, mais notre bateau dut attendre en rade une péniche de provisions qu'il devait remorquer. Avais-je le pressentiment des horreurs dont j'allais être témoin? Je ne sais, mais j'étais énervé, je ne tenais pas en place. De plus en plus impatient, je fis porter un mot à Martimprey, pour le prier de punir l'officier d'administration qui était cause du retard.

« Enfin, à la nuit seulement, nous partons; mais, à peine en route, notre machine casse : il faut retourner à grand'peine, monter sur un nouveau vapeur, — *le Cacique,* — et cette fois j'arrive à Kustendje à dix heures du soir, le 31 juillet. Que s'était-il passé, pendant mon absence? »

CHAPITRE VI

L'EXPÉDITION DE LA DOBROUTCHA

Le choléra. — L'énervement. — Le désœuvrement. — Un mouvement nécessaire. — Le général Espinasse. — Un morceau de sucre. — Les bergers bulgares pris pour des cosaques. — On atteint les Russes et le choléra apparaît. — Déroute des bachi-bouzoucks. — Le général Canrobert rejoint sa division. — Le dévouement des soldats valides pour leurs camarades malades. — L'aspect navrant des troupes. — Les horreurs de Mangalia. — Orages et tempêtes. — Embarquement des cholériques. — Le commandant Tristan Legros et son sous-lieutenant. — Le général Canrobert malade. — Retour à Baltchick sur la mer. — *L'Infernal.* — Moral des officiers et des soldats. — Revues du maréchal de Saint-Arnaud. — L'incendie de Varna. — Dévouement des généraux et des sapeurs du génie. — Kléber. — Esprit frondeur des généraux. — L'amiral Hamelin et l'amiral Dundas. — Rapports des amiraux et des généraux anglais. — Conseil de guerre et discours de généraux. — Au petit bonheur. — C'est la dynastie qui sautera. — En route pour Sébastopol.

La levée du siège de Silistrie avait désorienté les généraux en chef. Si l'expédition de Crimée était à l'état de projet, rien n'était encore décidé : la Crimée n'était-elle pas un pays sans eau potable? et les Russes ne l'occupaient-ils pas en nombre considérable? L'armée, croyant marcher sur le Danube, était toute surprise d'avoir à aller sur mer. Enfin, ce qui était plus grave, les flottes n'étaient nullement préparées à une

grande expédition maritime. Aussi l'incertitude régnait-elle chez le soldat et chez l'officier.

Tant que l'on s'était cru sur le point de se battre, le moral des troupes s'était soutenu ; mais l'indécision et le désœuvrement engendraient l'énervement. Les critiques s'élevaient : ne faisant rien, on discutait, et l'esprit de fronde se répandait peu à peu, étendant partout son influence dissolvante. On était inquiet ; la confiance disparaissait ; on sentait avec étonnement que l'armée, si forte à son départ, allait en arriver à n'être plus capable d'un effort, et on ne déterminait pas la cause de ce mal déprimant.

L'état sanitaire devenait aussi moins bon. L'accumulation de cent mille hommes dans un pays malsain les prédisposait aux maladies ; aussi, lorsque le choléra se déclara, il se développa rapidement.

De toutes parts, sous l'influence de l'inaction et de l'état morbide qui régnait dans les camps, on demandait à grands cris une opération quelconque, occasion de se remuer, de changer d'air, de ne pas croupir à ne rien faire dans cet odieux et triste Varna, et le maréchal de Saint-Arnaud, plus que personne, désirait un mouvement quelconque.

Le rapport du service des renseignements signalait la présence de plusieurs régiments de cosaques de ce côté-ci du Danube, non loin de son embouchure — en Dobroutcha.

L'exactitude de ce renseignement est toujours demeurée douteuse. Certains pensèrent que les bergers bulgares, armés de grandes perches, coiffés de bonnets de fourrure et montés sur des petits chevaux, avaient été pris pour des cosaques.

Vrais ou faux, les rapports de l'état-major furent pris pour bons, et ils donnèrent l'idée d'essayer une razzia rapide sur cette cavalerie isolée. Outre les raisons précitées, le maréchal en avait encore une non moins sérieuse pour mettre son armée en mouvement : depuis quelques jours, le projet de l'expédition de Crimée avait pris corps, et aussitôt les journaux anglais s'étaient mis à l'annoncer, indiquant les dates approximatives de l'embarquement, les points d'atterrissement en vue, et mille autres détails, dont la divulgation compromettait la réussite de l'opération. Le maréchal de Saint-Arnaud espérait, en lançant ses troupes sur l'embouchure du Danube, au commencement d'août, donner le change aux Russes. Enfin il était vivement poussé par Yusuf à utiliser les spahis d'Orient.

Cependant, le maréchal ne s'était pas encore décidé, lorsque, le 13 juillet au soir, il se rendit dans l'hôpital des cholériques : on lui apprit à son arrivée qu'il y avait eu cent décès depuis minuit. Il parcourut lentement les salles. « Pauvres soldats, dit-il en sortant, quand pourrai-je vous mettre en présence d'un ennemi visible ? » Dès ce moment, l'expédition de la Dobroutcha fut arrêtée dans son esprit ; le soir même, il en parla à ses officiers.

La nouvelle de la mise en mouvement fut saluée dans l'armée avec enthousiasme. Ceux qui restaient à Varna félicitaient leurs camarades plus heureux qui allaient voir du pays et se distraire.

Vingt ans après, le général de Berkheim, repassant ses souvenirs, disait : « Combien s'est-on réjoui de cette expédition ! Moi-même, retenu à Varna à la réserve générale d'artillerie, j'ai bien vivement regretté

de ne pas partir. Nous qui demeurions, nous étions convaincus d'avoir bientôt à lutter contre le choléra, tandis que les partants l'éviteraient. »

Les ordres furent donc envoyés : Yusuf et ses spahis devaient marcher le plus vite possible pour atteindre les cosaques. Les zouaves de la division Canrobert, sous les ordres de Bourbaki, s'embarqueraient pour arriver en même temps que Yusuf à Kustendje et le soutenir, s'il avait affaire à trop forte partie.

Les trois autres divisions s'échelonneraient à une journée de marche. La première (Canrobert) en tête suivrait la côte ; les deux autres, chacune un peu plus à gauche. C'était une marche en échelons, l'aile droite en avant. En quinze jours, tout le monde devait être de retour, qu'on eût ou non rencontré les Russes.

Chacune à leur tour, les trois divisions partirent pleines d'entrain et de joie.

La veille du départ, on eut cependant un accroc auquel sont habitués tous les militaires qui ont fait des campagnes dans des pays excentriques, mais qui, dans cette circonstance, fut des plus préjudiciables par la suite. On avait réuni un grand nombre d'arabas traînées par des buffles. Des Bulgares, enrôlés à cet effet, devaient conduire ces animaux peu maniables. Durant la nuit qui précéda le départ, tous les conducteurs s'enfuirent : on ne put les retrouver au réveil. Les soldats ne savaient pas conduire les buffles : on laissa donc les arabas, et les quelques voitures attelées de chevaux que nous possédions suivirent seules l'armée.

En l'absence du général Canrobert, sa division était commandée par le général Espinasse. C'était un mousquetaire doublé d'un bénédictin : très maigre avec des

yeux noirs expressifs, il était des plus durs à lui-même ; il avait acquis une réputation de bravoure méritée à la suite de l'affaire de Mnounéche, où il avait été blessé trois fois sous les yeux du duc d'Aumale. Le peu de moments qu'il avait tenu garnison en France avaient été employés par lui à faire des études et des travaux de stratégie dans les bibliothèques des villes où il séjournait. Louis-Philippe avait voulu le nommer l'un de ses officiers d'ordonnance ; n'ayant aucune fortune pour tenir un rang convenable aux Tuileries, il s'y était refusé; officier de troupes, il voulait faire sa carrière à la guerre, et non dans les salons. Au moment de la campagne d'Orient, il venait d'épouser une très jolie jeune fille, Mlle Festugière, qui, fort connue pour son amabilité, a été depuis dame d'honneur de la princesse Mathilde.

Espinasse, au moment où il partait avec la première division, était en proie à un chagrin intime qui le mina pendant presque toute l'expédition. L'avant-veille du départ, il était allé voir son cheval d'armes; après l'avoir caressé, il lui tendit un morceau de sucre dont il tenait l'extrémité entre ses dents. Le cheval, trop gourmand, prit gloutonnement le morceau, mais enleva une partie de la lèvre supérieure de son maître. Il en résulta une plaie assez large que le médecin n'était pas sûr de voir entièrement disparaître dans la suite. Ce pauvre général Espinasse était inconsolable de penser que peut-être sa femme, qu'il adorait, en le revoyant ainsi défiguré, n'aurait plus aucune tendresse pour lui. C'est dans ces idées tristes qu'il partit avec ses troupes. Hélas ! il eut sujet d'avoir d'autres craintes deux ou trois jours après.

La première journée fut facile, mais dès le second jour on ne vit plus de route tracée ; on marchait dans de hautes herbes longeant des marais stagnants, dans lesquels on s'embourbait quelquefois.

Les villages, espacés à d'énormes distances, n'étaient plus qu'un amas de ruines abandonnées ; à peine y trouvait-on quelques vieillards hébétés, incapables de se mouvoir et dont on ne pouvait tirer aucun renseignement. Nulle ressource à trouver dans ce pays d'une monotonie qui frappait les esprits. Cependant la chaleur augmentait et pas une goutte d'eau à boire ; de temps en temps on trouvait des sources d'une limpidité de cristal, mais à peine portait-on l'eau à sa bouche qu'on était dégoûté par l'odeur nauséabonde qui s'en dégageait. Dès le troisième jour, les marais à moitié desséchés envoyèrent des odeurs fétides insupportables, mais on était soutenu par l'idée de rencontrer l'ennemi.

Yusuf envoie dire à Espinasse qu'il a déjà « fait parler la poudre ». Il n'ajoute pas que ses bachi-bouzoucks se sont enfuis, laissant les officiers français aux prises avec les Russes. L'un d'eux, le capitaine du Preuil, a été atteint de onze coups de lance, ce qui n'a point altéré sa bonne humeur, car le soir, malgré son piteux état, il dit en riant : « Je voudrais cependant être bien sûr que ce sont des cosaques qui m'ont donné des coups de lance... car ce serait vexant d'avoir été ainsi malmené par de simples bergers. »

Avisé que l'ennemi est dans les environs, le général Espinasse presse le lendemain sa colonne ; il reçoit en route un nouvel avis de Yusuf lui annonçant un second combat plus sérieux que celui de la veille : les cosaques se sont retirés à notre approche, cherchant à

nous entraîner à leur suite. Après une poursuite de trois heures, les chevaux sont épuisés, et si les cosaques reviennent en masse, la division Espinasse étant encore loin, les spahis d'Orient sont capables de s'enfuir, laissant les cadres français seuls devant l'ennemi. En conséquence, Yusuf fait sonner le rassemblement.

Nous n'avons pas de blessés. Les Russes ont abandonné deux ou trois morts et sept ou huit blessés. C'est tout; mais on voit des hommes frappés par le choléra : il y a même des morts : Yusuf donne l'ordre de revenir où l'on a bivouaqué la veille. Quand on arrive autour des feux encore fumants du matin, le nombre des morts a augmenté.

Le colonel Bourbaki, des zouaves, qui a suivi de près les spahis d'Orient, organise une infirmerie et y fait transporter les malades : des camarades les frictionnent, les réchauffent, mais il y a durant la nuit plus de trois cents cholériques, et à chaque instant l'un d'eux succombe. Au soir, Yusuf envoie plusieurs bachi-bouzoucks prévenir le général Espinasse, resté bivouaqué à Pallas ; on n'a ni remèdes ni moyens de transport; il le prie de venir à son aide.

Cet avis reçu, le général Espinasse met ses troupes en marche dans la nuit, sans sacs. Au loin, sur la plaine dénudée, les soldats de la colonne voient les feux des zouaves et des bachi-bouzoucks ; à chaque instant, elles espèrent les joindre; il semble que l'on en soit tout près. Mais par un effet d'optique particulier à ces terrains malsains, les feux semblent s'enfuir et s'échapper lorsqu'on croit être sur le point de les atteindre. Il faut encore aller plus loin et recommencer ainsi, chaque fois que l'on pense être arrivé. A ces désillusions qui

frappent les esprits, vient s'adjoindre la fatigue de la marche : on patauge toujours dans de hautes herbes gênantes, et quelquefois on enfonce dans la boue noirâtre de marécages puants. Toute la nuit se passe dans cette étape énervante et épuisante : au petit jour seulement, les deux troupes se rejoignent. Alors les nouveaux arrivants voient trois cents malades couchés à terre, que des camarades soignent d'une façon rudimentaire. A côté est une fosse où l'on conduit un nouveau mort à chaque instant.

Il ne faut pas rester une minute de plus en cet endroit : les chevaux des états-majors sont réquisitionnés ; on les charge de ceux qui ne peuvent marcher ; on place les plus malades sur des toiles de tente transformées en civières au moyen de fusils croisés, et la colonne se remet en marche vers le sud. A chaque pas, on laisse un homme que l'on enterre sommairement après un dernier adieu, et l'on arrive ainsi à Pallas.

C'est là que le général Canrobert rejoignit ses soldats.

« Le 31 juillet, *le Cacique,* je vous l'ai dit, était arrivé, à la nuit tombante, en vue de Kustendje.

« Dans la rade on distinguait les feux d'un bateau à l'ancre. A peine y mouillions-nous qu'un canot nous aborde. Un officier en débarque en demandant à me voir. Il me met au courant : ma division est à Pallas, à une lieue et demie dans les terres de l'endroit où nous sommes ; le bateau en rade a déjà chargé des cholériques ; il partira cette nuit même pour Varna ; l'officier m'a apporté les dépêches du général Espinasse pour le général en chef. A la lueur d'un falot, je les

ouvre, je les lis, et je comprends l'étendue du mal ; j'ajoute quelques mots pour insister sur l'envoi de remèdes, de réconfortants, et pour que la flotte dirige des bâtiments à Mangalia, où nous serons dans deux jours.

« Aussitôt ces quelques mots écrits, je descends à terre. Il y a là quelques zouaves qui ont amené des malades au bateau ; ils retournent au camp et m'y conduisent. Chemin faisant, je me mets à penser à ce que nous allons devenir si la démoralisation se met dans nos troupes et si l'ennemi, comme le laisse supposer Yusuf, est dans les environs, prêt à profiter de notre détresse pour se jeter sur nous. Pourrai-je soutenir assez le moral de mes troupes pour les conserver intactes et les ramener, malgré l'ennemi et l'épidémie ?

« J'arrive au camp au petit jour, tout entier à ces réflexions.

« Ma vue se porte d'abord sur un arabas que deux buffles avaient peine à traîner, tant il était chargé. Des malades, pensai-je. Je m'approche. Ce sont des cadavres ; un aumônier les suit. Je me détourne, et je vois arriver Espinasse, d'une pâleur cadavérique. Je vais avec lui à l'ambulance.

« Pour y parvenir, je traverse le camp.

« Les soldats, prévenus de mon arrivée, accourent autour de moi, se découvrent ; beaucoup d'entre eux sont déjà atteints. Plus j'avance, plus ils viennent nombreux ; ils m'acclament, ils me suivent. Je suis ému de tant de sympathie. Que n'aurais-je fait pour les préserver du fléau ?

« En marchant, je vois Bourbaki venir au-devant de moi. Lui, d'ordinaire si brillant, va la tête basse. Je

remarque une blague à tabac qui pend à un bouton de sa tunique et qui se balance. Il a un bâton à la main sur lequel il semble s'appuyer. « Il y a du chagrin, me « dit-il... mais pas de désespoir. Nous pouvons compter « sur le dévouement absolu de tous. »

« Toujours suivi de la foule des officiers et des soldats, j'arrive à l'ambulance. Ils sont sept cent cinquante malades ; cent cinquante ont été enterrés depuis hier soir.

« Devant l'entrée de la première tente est un vieux zouave à longue barbe, étendu tout nu, le corps livide : deux de ses compagnons le tiennent par la tête et les pieds, tandis que deux autres le frottent à tour de bras sur tout le corps avec des morceaux de drap. A côté en est un autre, plié en deux par les souffrances ; deux soldats le soutiennent par les bras et le secouent tant qu'ils peuvent. Je passe la matinée au milieu des malades et des infirmiers improvisés.

« Sous les tentes, c'est un spectacle encore plus horrible : les uns poussent des cris de rage, la bave leur sort de la bouche ; à toutes les exhortations, ils répondent par des hurlements et des jurons ; d'autres jettent des gémissements plaintifs, éteints, qui fendent le cœur; la plupart se tiennent le ventre et semblent vouloir l'ouvrir pour en arracher les intestins. Des officiers, des soldats, des médecins vont de l'un à l'autre. Quelques-uns les repoussent; d'autres les appellent et, dans leur dernier regard, expriment le remerciement de ce que l'on essaie de faire pour les soulager; ceux-ci ont l'agonie douce, toute d'épuisement; ils ont cessé d'être avant la mort. Les cadavres que l'on enlève sont épouvantables; les visages sont hideux,

verts ou noirâtres, quelquefois violacés ; les yeux souvent sortent des orbites ; les membres sont dans une contraction effroyable ; les pieds sont ratatinés et le corps couvert de taches repoussantes.

« Jamais je n'ai vu la mort aussi atroce. Pendant près d'une semaine, j'ai assisté à pareilles scènes ; mais quelque peine que j'en ai eue, je n'ai jamais été retourné comme ce matin-là.

« Et cependant, il faut m'arracher à ces douleurs ; je dois penser à l'ennemi. Où sont les Russes? Vont-ils, nous sachant terrassés par la maladie, fondre sur nous à l'improviste, tandis que nous ne sommes occupés qu'à soigner nos malades? « Suis-je couvert par Yusuf et ses bachi-bouzoucks? J'envoie aux nouvelles.

« Les spahis d'Orient, encore plus frappés par la maladie que nos soldats, s'étaient envolés comme par enchantement, laissant ma division sans couverture et sans avis sur l'ennemi. Les paysans que nous avions rencontrés prétendaient les cosaques dans notre voisinage. Mais, combien et où étaient-ils?

« Je plaçai les deux bataillons de chasseurs en grand'garde et envoyai au général Bosquet et au prince Napoléon l'avis de la retraite sur Varna, les invitant à la commencer de suite. Heureusement, nous ne vîmes pas un seul Russe.

« Vers six heures, les débris valides des zouaves se dirigèrent sur le bord de la mer, à Kustendje, où ils devaient s'embarquer sur des bateaux envoyés en hâte par l'amiral Hamelin. Avant de les faire partir, je passai devant leurs rangs, leur adressant quelques paroles ; beaucoup d'entre eux étaient de vieux compagnons et m'avaient connu lorsque j'étais colonel de leur

régiment à Zaatcha. Aussi j'avais une action puissante sur eux, et j'en profitai pour faire vibrer dans leurs cœurs les sentiments les plus nobles, qui étaient de nature à éloigner le découragement de leur esprit. A l'expression de leur figure, je vis que j'étais compris.

« Je fis ensuite lever le camp et nous partîmes dans la direction du sud, marchant jusqu'à onze heures du soir, avec des haltes fréquentes. Nous nous arrêtâmes auprès du village d'Acidoula, où de suite les tentes furent dressées et où l'on put allumer des feux. Il y eut de nombreux cas durant la nuit.

« Le lendemain matin, au départ, je fis déployer le 1er bataillon de chasseurs à pied à l'arrière-garde, non pas en tirailleurs, mais en fossoyeurs, avec des pioches et des pelles en guise de carabines. Ils étaient chargés de ramasser les traînards et d'enterrer les morts.

« Les cadavres, dont la putréfaction se faisait presque instantanément, devaient être déposés immédiatement en terre. Dans la précipitation que l'on mit, dans ces jours néfastes, à faire de suite disparaître les morts, on dut certainement — chose horrible à penser — enterrer des gens encore en vie. Comme ils avaient la rigidité et l'aspect de cadavres, on les croyait morts, on les jetait dans les trous, on les recouvrait de terre, lorsqu'ils respiraient peut-être encore, et il en est certainement qui, malgré leur état, eurent conscience de se sentir pêle-mêle dans la fosse avec des cadavres.

« Le soir, lorsque nous arrivâmes à Orgoukloï, plusieurs médecins et presque tous les infirmiers avaient succombé. On fit appel à des hommes de bonne volonté pour les remplacer : il s'en présenta tant que l'on en voulut. La nuit, le nombre des malades augmenta telle-

ment qu'il fut impossible de les emmener; seuls les valides se mirent en marche pour Mangalia, où, aussitôt arrivés, les cacolets, les chevaux, les arabas retournèrent — durant la nuit — chercher les retardataires.

« Mangalia! ne cessait-on de répéter depuis le commencement de la retraite. Mangalia! c'est le repos, le secours, l'espérance, la fin des souffrances. Dans les rangs, on s'encourageait, en marchant, en répétant le mot magique de Mangalia. « Nous allons y arriver, et « nous retrouverons nos camarades de la flotte avec « tout le nécessaire. »

« Hélas! Mangalia est demeuré dans le souvenir de tous comme le tableau de l'horreur la plus profonde. La ville n'est plus qu'une ruine : les toits défoncés, les murs éventrés, et quel épouvantable spectacle! Avant d'arriver, vers la gauche, au milieu de la plaine désolée, nous voyons un bouquet vert de bosquets et d'arbres fruitiers, oasis de fraîcheur qui semble inviter au repos et faire oublier les souffrances. Nous y allons. Mais quel tableau!

« Il y a là une fontaine en pierre sculptée, surmontée d'une ogive orientale. Dans le bassin et autour, empilés, dans l'eau, des cadavres décomposés de bachi-bouzoucks. Nous nous détournons, et je fais placer des plantons qui empêchent la suite de la colonne d'aller de ce côté. La ville offre le même aspect que cette fontaine. Les maisons détruites, les rues embarrassées de chariots défoncés, de détritus, de fumiers, et le tout couvert de cadavres de bachi-bouzoucks. L'une des premières maisons, assez élevée, a un balcon en bois à claire-voie qui surplombe ; dessus sont accumulés des cadavres : les jambes, les bras pendent en dehors, et

tous ces corps pourrissent déjà, répandant une odeur horrible et attirant des corbeaux. Un puits est bondé de morts jusqu'à la margelle. Il faut fuir cette infection. Je fais contourner la ville et établir le camp à distance, près de la mer, de manière à être en communication avec nos vaisseaux, que j'attends.

« A cet aspect d'horreur s'ajoute la désillusion. Nous croyons retrouver la flotte apportant les secours demandés en rade de Mangalia, et pas un bateau n'est en vue.

« Nous établissons le camp. Il y a sept cent cinquante-quatre nouveaux malades. Au jour, enfin, les voiles apparaissent. Il est temps : nous avons deux mille malades. De suite, on commence à les amener sur la plage.

« C'est un défilé sans fin : la plupart sont portés à bras ou transportés dans des arabas ou des voitures ; on étend chacun d'eux à terre sur le sable.

« Quelques-uns se relèvent, essayent de marcher, ils font plusieurs pas comme des gens ivres et tombent ensuite lourdement ; d'autres se laissent faire sans tenter un effort ; presque tous demandent à boire, d'une voix cassée. Les uns demeurent stupides, sans dire un mot ; d'autres crient ou gémissent sous la poussée des douleurs ; plusieurs succombent là, sous nos yeux, presque dans nos bras. Les corps rigides conservent la position qu'ils ont au moment de la mort. Il y en a de contractés dans des contorsions inouïes. Sous la violence de la fièvre, plusieurs se déshabillent et se jettent nus à la mer, cherchant à éteindre dans l'eau la chaleur qui les dévore. La ligne de ces hommes étendus à terre semble ne pas finir, et cependant toujours des cacolets, des litières, des voitures, des arabas

amènent de nouveaux spectres, avec les mêmes cris, les mêmes figures décomposées.

« Sur cette lagune dénudée, un soleil de plomb et une chaleur lourde, étouffante, tombe et nous épuise.

« On se croit près d'un énorme fourneau. Le ciel n'a pas un nuage; la terre brûlée n'est plus que craquelures. Subitement, ce ciel si pur se couvre de nuages noirs et bas : à l'éclatante lumière de la minute d'avant succède une quasi-obscurité; des rafales de vent, à vous renverser, soulèvent des tourbillons qui empêchent de rien distinguer; puis, ce sont des éclairs qui traversent le ciel et des coups de tonnerre à faire trembler. Une pluie... un déluge, des torrents violents, entraînent la terre, les broussailles et les herbes et viennent se déverser en gros bouillons dans la mer. Il faut éloigner à la hâte les malades de ces fleuves spontanés. Chevaux, mulets et buffles, effrayés, se couchent, cherchant à cacher leur tête dans le sol; plusieurs se roulent à terre, tout harnachés, brisant leurs traits et leurs voitures. C'est un bourbier épouvantable et nos malheureux sont là, gisant dans cette boue. Déjà les chalands ont embarqué plusieurs d'entre eux, mais la tempête sévit sur mer comme sur terre et les vagues deviennent immenses. Beaucoup succombent sous la trombe d'eau, sous les secousses des coups de tonnerre ou sous l'étouffement causé par les tourbillons.

« Nous sûmes plus tard que le dernier chaland embarqué avant l'orage avait été surpris au cours de son trajet et qu'il n'avait pu aborder qu'une heure et demie après, quand dix-sept des malheureux qu'il portait avaient déjà passé.

« Vers six heures du soir, l'orage s'apaise, le ciel redevient pur, les torrents d'eau diminuent : on peut visiter les malades. Combien sont morts, et dans quel état sont les survivants, baignés dans une fange épouvantable, épuisés, haletants! J'ai hâte de les faire enlever et mettre à bord ; au moins ils quitteront cette terre maudite et le sol détrempé où ils se débattent. Les matelots apportent un soin, une précaution, une attention de sœur de charité pour prendre, soulever et déposer ces moribonds.

« Vers six heures, les derniers s'embarquent ; je salue de la main le chaland qui s'éloigne et je rentre au camp. Le désordre y est complet : on y patauge dans une boue mélangée d'herbes pourries ; les tentes ont été renversées, les faisceaux culbutés : les sacs, les effets entraînés, boulés, mélangés, sont enfouis sous la boue et les détritus. Chacun cherche après son bien et l'on s'efforce de rétablir tentes et cuisines.

« Depuis l'orage, le temps s'est rafraîchi et, durant la nuit, il y a eu beaucoup moins de malades et surtout moins de décès. L'orage a marqué le point culminant de l'épidémie.

« Le jour suivant, encore moins de malades. Le surlendemain 9 août, nous arrivons à Kavarna ; le choléra diminue encore, mais je reçois des détails sur le voyage par mer de mes zouaves ; ils ont subi l'orage du 6 serrés dans les entreponts par les chaleurs torrides, sans air; les cholériques se tordaient, hurlaient, appelaient la terre comme le terme de leurs souffrances; plusieurs, atteints de dysenterie ou de diarrhée, sans force pour remuer, faisaient leurs déjections sous eux sur les ponts, et ils empoisonnaient leurs

voisins. Les accès de délire, de fièvre chaude, de folie furieuse se renouvelaient sans cesse : il fallait retenir de force ces malheureux. Durant tout ce temps, les matelots soignèrent, nettoyèrent ces moribonds, les soulageant, sans hésiter, malgré leur odeur ou leur saleté repoussantes.

« C'est à Kavarna que nous reçûmes les dernières atteintes du choléra. J'y étais seul dans ma tente lorsque je vis entrer le commandant Tristan Legros, du 1er bataillon de chasseurs, officier superbe à la figure franche et pleine de gaieté. Tristan Legros était un vieux compagnon d'Afrique dont je faisais grand cas.

« Sa figure décomposée m'annonçait une nouvelle perte. « Mon général, je suis déshonoré ; Mme X..., une « ancienne amie de ma famille, à laquelle je dois « beaucoup, m'a confié son fils unique, sous-lieutenant « dans mon bataillon... Je lui ai promis de le soigner « comme mon enfant. Il était malade depuis vingt- « quatre heures ; je l'avais mis dans ma tente : il vient « de passer dans mes bras. » Et il éclata en sanglots...

« Je le serre dans mes bras à plusieurs reprises. Au bout de quelques minutes, il se retire et rentre à sa tente, sans dire un mot à personne. Quelques minutes après, on va lui demander un ordre : il est étendu et il râle déjà ; on a beau le frictionner, il meurt dans des convulsions deux heures après être venu me voir. C'est une des dernières victimes. Le lendemain nous sommes à Baltchick, sur la falaise.

« Nous jouissons d'un panorama splendide : les deux flottes avec leur forêt de mâts sont à l'ancre dans l'immense baie qui s'étend à nos pieds. Désormais la maladie est arrêtée ; il ne s'agit plus que de soigner les

survivants. La flotte nous assure tout secours et Kavarna nous offre un endroit gai, salubre, avec des eaux pures. Souffrant moi-même, après avoir assuré tous les services de ma division, je m'embarque pour Varna sur *l'Infernal* — bien nommé, ce bateau mal équilibré, qui nous fit subir un tangage et un roulis à nous retourner comme un panier à salade. J'étais pris de douleurs intenses. J'avais déjà eu le choléra en 1832 à Thionville, lorsque j'étais sous-lieutenant. Je crus en sentir encore les atteintes. Mais *l'Infernal* fut mon sauveur : ses soubresauts se chargèrent de me donner un tel mal de mer que je fus secoué, retourné à fond, et qu'en arrivant j'étais presque sans connaissance et sans force. Il me fallut quelques jours pour me remettre sur pied. Je crois que cette fois je l'échappai belle.

« Tant qu'il m'avait fallu commander et donner l'exemple, mon esprit et mon corps étaient demeurés tendus sous l'effort. La responsabilité de la vie de plusieurs milliers d'hommes qui m'étaient confiés me soutenait. La volonté de combattre le fléau, de sauver ceux qui n'y avaient pas encore succombé, la conviction que l'hésitation ou l'abattement du chef, ne fût-il que d'un seul moment, aurait sur l'imagination de tous un effet néfaste ; que la démoralisation qui pourrait en résulter, amenant le doute, le désespoir, augmenterait le désastre, car la mort redoublait surtout sur ceux qui perdaient confiance et dont l'esprit se frappait : tout cela m'avait soutenu. Les occupations multiples de tous les instants ne m'avaient pas permis de sentir aucune atteinte du mal. Mais mes troupes ramenées, abritées, au repos, je tombai comme une masse, encore plus atteint par le chagrin que par le choléra.

« Le temps m'avait manqué pour réfléchir et penser; mais voilà que maintenant les fièvres me tiennent dans de longues insommies, où tout ce drame passe et repasse dans mon esprit comme une chevauchée fantastique de la mort.

« Aurions-nous pu éviter ce désastre ? Non. Le choléra sévissait dans le midi de la France. Il commença son œuvre à Gallipoli ; il continua par Varna : nulle puissance humaine ne pouvait arrêter sa marche. L'expédition de la Dobroutcha en son principe était sage et utile. Fut-elle conduite comme elle aurait dû l'être? Il est facile après coup de juger les événements et de critiquer ce qui a été fait.

« Sans nous arrêter aux reproches rétrospectifs, lancés souvent par des gens ignorant les événements et les circonstances, il faut d'abord se rappeler l'approbation générale qui accueillit la nouvelle de l'expédition ; en second lieu, constater que les troupes demeurées à Varna eurent une plus grande proportion de pertes que celles qui opéraient. Les divisions Bosquet et Napoléon furent, de toute l'armée, les corps qui en eurent le moins. Ma malheureuse division eut surtout à souffrir du fait des bachi-bouzoucks : ces sacripants, qui mouraient comme les barbares des invasions antiques et qui laissaient les cadavres pourrir, ce qui empestait l'air et empoisonnait les eaux du pays où nous vivions! Pouvait-on prévoir pareil fait? Je ne le crois pas. A côté de l'armée de terre, les équipages, qui, dès le commencement de l'épidémie, prirent toutes précautions, et gagnèrent la haute mer pour demeurer en air pur et éviter les contacts de la terre, eurent aussi des pertes énormes. Le vaisseau-amiral, *le Montebello*,

eut deux cent cinquante morts; chez les Anglais, la *Britannia,* dont l'équipage était bien moindre, en eut cent cinq, et chez nos alliés, l'épidémie, d'abord plus bénigne, eut une persistance navrante; elle se perpétua sur la mer Noire et en Crimée, et ils eurent tout l'automne presque autant de décès du choléra qu'à Varna.

« De tout ceci, il faut conclure qu'il n'y a pas de récriminations à adresser au commandement, mais on ne peut tenir le même langage vis-à-vis de l'administration.

« Les ambulances n'étaient pas organisées : le service médical était beaucoup trop restreint, et il n'y avait *aucun médicament* à la disposition des médecins.

« Des hommes de bonne volonté, tant qu'on en voulut, suppléèrent médecins et infirmiers. Mais comment admettre que le service compétent — ministre ou directeur de l'intendance, ou intendant en chef, ou tout autre — ait laissé partir une armée sans avoir rien prévu pour la santé des hommes, sans même avoir assuré les remèdes les plus ordinaires et les plus usuels? Malgré cette terrible expérience, ces errements subsistèrent durant toute la guerre; ils existaient encore en Italie, en 1859, où le service médical fut encore plus mal organisé, et ils existent encore maintenant, comme l'a prouvé l'expédition de Madagascar! »

La division Canrobert avait perdu plus de six mille hommes; les deux autres, de douze cents à dix-huit cents chacune; à Varna, près de la moitié de la garnison était atteinte.

Tel est le bilan du choléra de 1854.

Il faut noter, durant ces jours néfastes, que pas un des chefs ne manqua à son devoir. Les trois généraux

de division se prodiguèrent et le firent utilement. Ils surent maintenir le moral par l'exemple, par l'activité, par le dévouement : pas une minute les troupes ne désespérèrent. Il se trouva sous l'autorité de ces généraux comme un courant de sacrifice et d'abnégation. Du chef au soldat, tous se dévouèrent simplement, sans phrases, sans hâblerie, naturellement, sans arrière-pensée d'une récompense. L'exemple, donné de haut, fut contagieux, tant il est vrai que tel vaut le chef tel vaut l'armée.

L'esprit qui anima les officiers de tout rang se résume en cet axiome, que les officiers doivent se consacrer au bien-être moral et matériel de leurs hommes, leur donner l'exemple des vertus militaires autant que des vertus civiles.

Combien les pertes eussent été plus grandes encore sans les sages mesures des chefs, sans leur énergie, et s'ils n'eussent pas inspiré cette confiance absolue qui soutint les courages et les énergies, donna des forces aux malingres et insuffla à tous une lueur d'espérance!

Chez le soldat, c'est l'énergie qui a dominé : le désir de vivre a fait lutter jusqu'au bout. Le sentiment de camaraderie, l'exemple et puis la discipline — dont on dit tant de mal aujourd'hui — ont entraîné chacun à se dévouer pour la masse. Ceux qui ont été atteints et qui ont survécu n'ont pas désespéré une minute de survivre, et c'est déjà un courage que de ne pas douter de sa guérison dans un tel cas.

Ce n'est pas dans la victoire, quand l'air est imprégné de succès et que les échos ne répètent que des cris de joie, que l'entraînement est général, que l'on peut juger des grands caractères. C'est aux jours sombres de

la défaite, aux jours plus terribles encore de l'épidémie, lorsque, sans combat, sans excitation, par le calme le plus déprimant, on voit disparaître, sans cause apparente, les plus braves, les plus solides, les plus aimés, ceux qui ont le plus d'entraînement et de séduction. Si elle ne perd pas courage, si elle conserve sa discipline, sa prestance, si elle ne murmure pas et continue son service, cette armée-là, sur le champ de bataille comme dans une campagne fatigante, a vite raison de son adversaire.

Les vertus guerrières se modifient en même temps que la tactique et la stratégie. Maintenant, avec les grandes armées, les luttes d'homme à homme, de troupe à troupe ont cessé. On se bat nation contre nation. Ni le courage individuel ni la force corporelle ne sont plus des qualités essentielles. La guerre n'a plus pour but la défaite d'une armée; on l'entreprend pour détruire les forces vives de son ennemi, ou pour conserver les siennes si elles sont menacées. Dans un tel conflit, l'individu et son intérêt particulier disparaissent dans l'intérêt général. La discipline, l'abnégation, l'effacement de la personnalité au profit de l'ensemble, sont devenus, pour cette raison, les vertus essentielles des chefs et des soldats.

L'armée d'Orient a pratiqué au plus haut point ces vertus primordiales. Malgré les pertes cruelles et les souffrances que nous venons de décrire, elle demeurait encore assez vivace, quoique son effectif fût diminué de moitié, pour pouvoir tenter au loin un coup de main et remporter la victoire de l'Alma.

Aussitôt que les trois divisions furent rentrées à Varna et à Baltchick, elles reçurent la visite du maréchal de

Saint-Arnaud, qui les inspecta. Ces revues sont restées dans le souvenir de tous ceux qui y assistèrent : les troupes n'y faisaient point de maniements d'armes, ni de mouvements d'ensemble, ni de défilés. Les hommes se formaient en rang, les fusils en faisceau, les sacs à terre et les effets installés dessus. Le maréchal arrivait alors et passait devant les corps pour s'informer auprès de chacun de ses besoins et recevoir les demandes.

S'il n'eût eu à lutter que contre ses douleurs, le maréchal de Saint-Arnaud eût passé devant le front des troupes souriant, la taille droite, avec sa fière contenance. Mais il succombait sous le poids du malheur de son armée. Il parut ces jours-là accablé, l'œil terne, triste, les traits tirés : il semblait souffrir à lui seul toutes les douleurs accumulées autour de lui, tant il était atteint dans ses espérances.

Quand il parla aux soldats, ses accents, si chauds d'ordinaire, parurent froids ; il ne produisit aucun enthousiasme ; chefs et soldats se croyaient à un enterrement.

A la revue de la division Napoléon, lorsqu'il arrive au 2e régiment de zouaves, il leur rappelle leurs campagnes communes, leurs liens d'amitié cimentés sur le champ de bataille. Mais, là encore, il n'atteint pas son but : la tristesse la plus morne règne, lorsque tout à coup un vieux chevronné, à une phrase interrogative du maréchal, répond tout haut. C'est un signal ; de toutes parts les cris s'élèvent : « Pourquoi nous a-t-on envoyés ici, où nous n'avons pas de coups de fusil à donner? Est-ce pour nous faire tous crever du choléra? Emmenez-nous... renvoyez-nous en Afrique si vous ne nous conduisez pas aux Russes. » Et le maré-

chal les regarde de son air triste. « Oui, oui, nous allons aller chercher les Russes, et il y aura des coups à recevoir et surtout à donner. » Et ainsi de rang en rang.

A mesure que s'avance le maréchal, le dialogue véhément, par lazzis et avec des phrases brutales, se continue, lui toujours triste et les soldats quelquefois violents. Le malheur a tellement pesé sur l'armée qu'il n'y a plus là ni hiérarchie ni grades : il n'y a que des hommes qui échangent leurs idées et leurs désirs, qui tous tendent au même but : la guerre, la grande guerre, au grand jour, avec l'éclair des canons et de la fusillade, aux sons des clairons et des tambours.

« Le 20, ma division revint de Baltchick à Varna; je me hissai sur mon cheval pour aller au-devant d'elle. Elle ne comptait plus que quatre mille six cents hommes sous les armes, débris de douze mille au départ!

« Quant aux bachi-bouzoucks, beaucoup aussi étaient morts, beaucoup avaient disparu on ne sait où. On licencia les derniers sans trop de difficulté : quelques menaces suffirent; on n'en vint pas aux coups. Il n'en fut pas de même chez les Anglais. Eux aussi voulurent avoir des bachi-bouzoucks, et ceux qu'ils réunirent furent placés sous les ordres du colonel Beatson, célèbre par ses exploits dans les Indes. Ce Beatson était un original fieffé qui ne s'habillait qu'en maradja, avec un turban et une robe de chambre de soie éclatante de couleurs criardes. On lui avait donné le nom prétentieux de Chemi-Pacha, pacha du soleil. Ses bachi-bouzoucks, réunis sur le bords du Bosphore, ne se ren-

contrèrent jamais avec les Russes : ils se contentèrent de blesser ou de tuer quelques-uns de nos infirmiers qui s'attardaient le soir dans les environs des hôpitaux établis dans les campagnes de Constantinople. Lorsque, après plusieurs exploits de ce genre, on dut les licencier, ils se révoltèrent, si bien qu'il fallut tirer sur eux à mitraille, et que, dans la bagarre, ils tuèrent, sans révérence pour son nom musulman, le malheureux pacha du soleil. Les Anglais n'aiment pas parler de ce qui n'est pas à leur avantage — en cela ils ont raison. Aussi n'a-t-on que fort peu connu ces derniers détails.

« Le choléra fut plus vivace et plus meurtrier que les bachi-bouzoucks. Il nous suivit en Crimée. Deux jours après la bataille de l'Alma, il tuait le général Tylden de l'armée anglaise et le colonel Tarbouriech du 3e zouaves. Huit jours après, c'était le général en chef de l'armée française, le maréchal de Saint-Arnaud, et six mois après, le général en chef anglais, lord Raglan, et le général Alexandre de La Marmora de l'armée sarde.

« L'épidémie n'était pas le seul désastre que nous ayons à déplorer : un incendie avait détruit presque tous nos approvisionnements. Le 14 août, en arrivant à Varna, j'avais trouvé la ville à moitié détruite, les rues encombrées de suie, de cendres et de matières puantes et noires, délayées dans l'eau. De suite, je m'étais rendu à la petite maison qu'habitait le maréchal, sur le bord de la mer. Il était encore plus maigre et plus voûté qu'à mon départ. Il se jeta dans mes bras. « La Providence ne nous épargne aucun malheur, » et il me conta l'incendie de Varna. »

Le feu avait pris vers la nuit, du côté où étaient les

bâtiments transformés en magasins pour nos deux armées ; en un rien de temps, sous un vent qui soufflait avec violence, les maisons, entièrement construites en bois, se mirent à flamber comme si elles avaient été construites en allumettes.

A la sonnerie de la *générale*, les divisions Bosquet et Napoléon accourent avec les canonniers de la réserve générale et les sapeurs du génie. Le maréchal de Saint-Arnaud est là avec les généraux de Martimprey, Bosquet, Bouat, Thiry, d'Autemarre, de Monet. Des flammèches et même des flammes peuvent à tout moment tomber sur les poudrières : pour les isoler du foyer, le maréchal fait immédiatement abattre une partie des maisons de la rue Ibrahim qui sépare le quartier en feu de nos magasins d'artillerie. Toute cette longue artère contiguë aux poudrières est remplie de spectres qui s'agitent au milieu des lueurs intenses projetées par les flammes qui s'élèvent jusqu'au ciel, en éclairant tous les alentours.

Le feu augmente, les flammèches arrivent maintenant jusqu'aux poudres. Un officier du génie a l'idée d'aller à l'abattoir, situé près de la mer, et d'y prendre toutes les peaux de bœufs et de moutons que l'on y trouvera. Les sapeurs s'apprêtent à les disposer pour en couvrir les toits, comme d'une carapace, que l'on arrosera sans cesse. Sans s'inquiéter des brindilles et des matières en feu qui tombent sur eux, ils montent sur les poudrières et commencent leur travail protecteur. Tout d'un coup, une rafale les couvre de flammèches, de brindilles en feu et même de flammes. Le feu, poussé par le vent, arrive avec une rapidité incroyable. L'état-major, les travailleurs et tous les présents paraissent

être de feu, tant ils sont éclairés en rouge. Devant cette trombe ardente, les travailleurs, hésitant, se regardent. Le maréchal dit aux clairons de sonner la retraite ; les généraux de Martimprey et Thiry l'arrêtent. Il faut encore lutter. « Non, dit le maréchal ; si les poudrières sautent, l'armée occupée au sauvetage périra. Il faut retirer tout le monde à distance. » Les généraux l'emportent et le maréchal cède. Déjà une partie des travailleurs, pris de peur, ont couru à la mer et sont entrés dans l'eau jusqu'à la ceinture.

Alors, à la lueur qui augmente encore, on voit les six généraux présents s'adosser au mur, prêts à sauter avec les poudres. Devant ce spectacle, les travailleurs reviennent, grimpent de nouveau sur les toits, jettent les peaux, tandis que des corvées de la marine amènent des pompes au moyen desquelles on arrose sans cesse cette couverture spéciale.

Presque aussitôt, comme si le ciel voulait récompenser tant de courage et d'efforts, le vent cesse de souffler, les flammes diminuent et l'on parvient à isoler et à garantir les poudres.

Le maréchal est à bout de forces ; il s'affaisse.

Le docteur Cabrol et le colonel Waubert de Genlis doivent le prendre dans leurs bras et le rapporter chez lui sans connaissance.

On continua à travailler toute la nuit pour éteindre les foyers déjà circonscrits et pour sauver ce qui restait dans les décombres. Les troupes, prises à l'improviste par les sonneries de la *générale* qui les avaient appelées au pas gymnastique, étaient parties à jeun. Cette nuit de transes, de travail, les avait épuisées et énervées. Aussi, lorsque au matin on vint à découvrir dans le sau-

vetage des tonneaux de vin et d'eau-de-vie, on les défonça, et, comme toujours, certains ivrognes invétérés se laissèrent aller à leur vice. Il y eut des scènes navrantes : un officier de la légion étrangère, un géant décoré de la Légion d'honneur, sans égard pour ses propres soldats, s'enivra devant eux d'une telle façon que, les habits en désordre, la croix sur sa poitrine, il s'en allait par les rues, titubant et gesticulant, hurlant à pleins poumons; il arriva à la hauteur de l'état-major dans un tel état qu'il vint s'abattre et rouler par terre comme un paquet aux pieds du général Bosquet.

Il portait cependant un grand nom que personne dans l'armée n'a oublié depuis, car il fut cassé le lendemain dans un ordre général à l'armée : il s'appelait Kléber.

Mais ces scènes navrantes furent rares. Le plus grand nombre put conserver sa raison et on chercha à cacher les débauches, par esprit de corps et par respect pour l'uniforme. C'est peu de chose que la conduite honteuse de quelques-uns si on le compare avec le dévouement de tous, et surtout avec la courage de ces sapeurs qui grimpèrent sur les poudrières, sachant qu'à la pénétration de la moindre étincelle ils seraient tous réduits à néant, et qui cependant, après un instant d'hésitation, firent leur devoir jusqu'au bout. A ceux-là il faut rendre hommage et ne parler des défaillances que pour faire valoir le mérite de ceux qui se dévouent.

L'expédition de Crimée était décidée dans l'esprit du maréchal de Saint-Arnaud, et il était en complet accord avec lord Raglan pour en pousser l'exécution, malgré toutes les oppositions et toutes les objections. En Angleterre, où l'on était désireux de détruire la puissance

maritime de la Russie, on augurait bien de l'expédition. Lord Palmerston, avec son langage d'une clarté admirable et son bon sens ordinaire, en apprenant la levée du siège de Silistrie, déclarait au conseil que la seule chose possible était la prise de Sébastopol : ses renseignements lui permettaient d'assurer qu'il n'y avait pas plus de quarante mille Russes en Crimée, et, dans une lettre à Napoléon III, il insistait pour la réalisation de ce projet. Il savait l'Empereur inquiet de la présence de l'armée autrichienne sur la frontière de Valachie. « Cette puissance, lui disait-il, sera aux ordres du vainqueur quel qu'il soit, » — comme, au lendemain d'Austerlitz, l'envoyé du roi de Prusse qui, chargé d'aller féliciter l'empereur d'Autriche, vint se mettre aux pieds de Napoléon.

En France, dans les milieux militaires, personne ne croyait, sauf Napoléon III, au succès de l'expédition.

A Varna, il en était à peu près de même. Le prince Napoléon s'était mis avec le général Bosquet en opposition ouverte, et beaucoup le suivaient. L'amiral Hamelin faisait de nombreuses objections, sans que le zèle des amiraux Bruat et Bouët-Willaumez en fût refroidi. Heureusement l'armée et la marine française n'avaient qu'un seul chef, le maréchal de Saint-Arnaud, auquel tous devaient obéissance, et, décidé comme il était, il n'admettait pas de discussion et était prêt à passer outre à toute objection.

Il n'en était pas de même dans l'armée anglaise, où il y avait dualité de commandement, l'amiral Dundas étant indépendant de lord Raglan. Il fallait donc une entente absolue entre les deux chefs pour obtenir une décision. Or l'amiral Dundas était, comme l'amiral

Hamelin, opposé à une descente en automne ; au contraire, l'amiral Lyons, commandant en second, était de tous points dans les idées de lord Raglan.

Cette opposition des commandants de l'armée et de la flotte demande qu'on s'y arrête un instant.

Il est d'habitude constante en Angleterre de laisser l'amiral de la flotte indépendant du général de l'armée de terre. Les difficultés créées par le manque d'unité de commandement sont grosses et connues, mais dans le cas présent elles se compliquaient d'une façon particulière. Presque tous les hommes considérables de la Grande-Bretagne jouent un rôle politique dans le Parlement, même les officiers. L'amiral Dundas était un whig enragé ; il y avait vingt ans qu'il avait cessé de naviguer, et durant ce quart de siècle il s'était consacré uniquement à la vie parlementaire, se dévouant aux succès des idées qu'il représentait comme député de Greenwich. Il était ainsi devenu étranger à la flotte, et il avait contracté des habitudes de confort qu'à son âge il eût été très dur d'abandonner. Il avait emmené sur son bord sa femme avec ses *housemades* et une étable de vaches qui lui donnaient tous les matins du lait frais — on le lui a assez reproché. — Il n'avait acquis aucun ascendant sur la flotte ; ses officiers le critiquaient et envoyaient aux journaux — au *Times* en particulier — des correspondances où il était surtout question de son insuffisance et de sa mollesse, et où l'activité et la valeur de l'amiral Lyons étaient sans cesse exaltées. Au reste, bel homme, de manières affables, très doux, très grand, ayant plutôt la tournure et l'aspect d'un diplomate que d'un marin ; d'une vieille famille écossaise ultra-puritaine, il était d'un piétisme exagéré et

passait une partie de la journée à se livrer à la lecture d'offices ou à des prières. Il eût été impossible de faire faire aucun mouvement à la flotte un dimanche. C'est pour cette raison qu'il appareilla en retard de Baltchick et nous fit perdre dans notre navigation plusieurs jours. Étant donnée l'époque avancée de l'automne, cela pouvait nous être funeste. Lord Lyons le pressa vivement de donner le signal du départ, et, malgré les objurgations de son second et les lettres pressantes du maréchal de Saint-Arnaud, il ne voulut pas se mettre en mouvement un jour de repos.

Lord Raglan, neveu et *alter ego* de Wellington, était *tory* aussi accentué que lord Dundas était whig convaincu; aussi, en raison des luttes politiques soutenues autrefois dans des causes opposées, les deux chefs étaient dans des termes courtois, mais d'une froideur que tout le monde remarquait. Ils ne se parlaient jamais que cérémonieusement et après s'être *protocolairement* demandé un entretien par lettre.

Au contraire lord Lyons, ami intime de lord Raglan, était sans cesse avec lui, entrant au quartier général sans se faire annoncer, à toute heure du jour ou même de la nuit.

L'amiral Dundas était soutenu dans son opinion — contraire à celle de lord Raglan — par plusieurs officiers de l'armée anglaise, particulièrement par le général du génie Tylden, qui partageait les craintes des amiraux et s'exprimait sur l'expédition en termes aussi nets que le prince Napoléon et le général Bosquet.

Dans les derniers jours d'août, ce furent presque tous les jours, dans les matinées et les après-midi, des conseils de guerre où l'on discuta et retourna la ques-

tion sur toutes les faces. Le soir, c'étaient des diners où les grands chefs, de nouveau réunis, reparlaient en privé de ce qu'ils avaient discuté officiellement le matin.

Le 19 août eut lieu la réunion la plus importante chez lord Raglan. Tout d'abord le maréchal de Saint-Arnaud prit la parole, ne cacha pas les difficultés de l'entreprise, mais la déclara la seule possible. « Pesez votre décision ; une fois prise, on n'y reviendra plus. Si vous dites oui, rien ne pourra arrêter l'expédition. » L'amiral Dundas et l'amiral Hamelin firent leurs objections ; d'autres officiers aussi ; successivement lord Raglan et le maréchal de Saint-Arnaud y répondirent. Lorsqu'on en vint aux voix, lord Raglan, appelé le premier à voter, déclara d'une voix haute : « Oui; » l'amiral Dundas, appelé après lui, entraîné par l'ascendant de son collègue, vota dans le même sens, et ainsi firent successivement tous les présents. Le maréchal ayant à se prononcer le dernier se leva quand ce fut son tour : « C'est convenu et irrévocablement arrêté, dit-il ; l'expédition aura lieu. Réunissons-nous tous dans un effort commun pour la faire réussir. »

Le lendemain, le maréchal de Saint-Arnaud rassembla chez lui les généraux et chefs de service de l'armée française et leur fit lire le résumé de la séance de la veille, puis leur communiqua la dépêche qu'il envoyait au ministre.

« Notre situation présente, disait-il, et notre avenir sont tels dans ce pays au point de vue militaire et politique, le pour et le contre dûment mesurés, que j'ai pris l'unique parti qui me restait à prendre. J'aime mieux enlever Sébastopol et y perdre beaucoup de

monde que d'attendre ici les rigueurs de l'hiver, qui me fera perdre autant de monde et pendant lequel je ne rencontrerai, pour abriter et faire vivre l'armée, que des difficultés inouïes.

« Si j'avais mon parc de siège!... Je m'en vais au *petit bonheur*, mais je suis plein de confiance et j'espère que je ferai partager à tous cette confiance. »

Alors s'adressant à ses généraux : « Je sais que parmi vous les idées sont partagées. Aussi je ne vous ai pas réunis pour vous demander votre avis, mais pour vous faire connaître le plan adopté, et je compte sur votre concours absolu. »

Et là-dessus les caquetages allèrent de plus belle. Le prince Napoléon, qui rêvait d'aller soulever la Hongrie, la Pologne et l'Italie, se promenait dans le camp, répétant : « Folie, incapacité, sottise. » Le général Bosquet, plus diplomate, ne parlait qu'à bon escient, mais blâmait le projet autant que le prince. Le général Canrobert ne disait trop rien et le général Thiry déclarait que « jamais avenir n'avait été couvert d'un voile si épais, mais que quand il y aurait une solution, tout le monde l'aurait prévue : rien de si commun que des prophètes après coup ».

Le gros point noir, l'objection capitale à l'expédition était l'ignorance où l'on était des forces russes réunies en Crimée.

Les renseignements de lord Palmerston n'évaluaient pas à plus de quarante mille hommes les garnisons de Sébastopol et des environs. Le duc de Newcastle avait communiqué ce chiffre à lord Raglan, et à la fin du mois d'août parut un article dans une revue anglaise, le *Frazer's magazine*, donnant les effectifs suivants :

troupes de Crimée, 40,000 hommes; marins et ouvriers du port de Sébastopol, 20,000. L'armée du Danube, sous les ordres du prince Gortchakof, d'abord de 150,000, devait être réduite à 75,000 qui ne pouvaient pas être en Crimée avant novembre.

Ces renseignements étaient, il faut le reconnaître, d'une exactitude absolue : sur le moment, nous ne pouvions pas les contrôler et même nous avions lieu de douter de leur valeur, car l'amiral Dundas faisait officiellement savoir que ses renseignements lui permettaient de croire à la présence de 150,000 Russes en Crimée. Cette dernière assertion troubla profondément, au moment de l'embarquement, le vieux sir John Burgoyne, qui venait d'arriver à Varna.

Il y eut un grand dîner la veille de l'embarquement. Le prince Napoléon y eut grand succès. On discutait toujours l'expédition et un général anglais lui en exposait la nécessité. « Oh! parbleu, s'écria le prince au milieu du silence attentif de tous les convives, vous vous en moquez pas mal, en Angleterre. Si ça rate, vous en serez quittes pour changer de ministère; chez nous, ce sera autre chose : c'est la dynastie qui culbutera. »

L'expédition trouvait surtout une opposition chez les deux commandants des flottes. Tous deux savaient quelles difficultés allait présenter la mer Noire pendant l'hiver : les bâtiments à voiles ne pouvaient y naviguer; seuls les gros navires à vapeur résisteraient à ses mauvais temps. Quel rôle aurait à jouer la marine au point de vue actif et militaire? Garderait-elle sa mission d'approvisionner, de transporter, de faire vivre l'armée, ou bien allait-elle participer aux luttes? Les

feux de ses canons se joindraient-ils à ceux de l'armée? Autant de questions qui restaient indécises dans l'esprit de l'amiral Hamelin et que le maréchal résolut avec sa lucidité si brillante dans la belle lettre qui suit :

A l'amiral Hamelin.

« Varna, 31 août.

« Mon cher Amiral,

« Au moment d'entreprendre avec vous une opération dans le succès de laquelle j'ai la confiance la plus entière, sans me dissimuler les risques et les difficultés que nous pouvons rencontrer pour la réaliser, je veux vous dire, avec la sincérité qui a toujours été la base solide de nos rapports communs, comment j'envisage cette opération.

« Le résultat final, c'est-à-dire l'occupation de Sébastopol, ne pourra être obtenu dans la limite de temps que la saison nous impose qu'à la condition que l'action de la flotte et de l'armée soit incessamment combinée. Sous ce rapport, il s'est répandu une donnée absolument fausse. Les marins, par exemple, disent : « Nous porterons et débarquerons l'armée. Elle fera « son affaire qui préparera la nôtre; puis nous inter- « viendrons quand il y aura lieu. »

« La guerre, mon cher amiral, c'est-à-dire le triomphe ou la défaite, repose bien moins pour une armée sur les efforts matériels qu'elle peut développer que sur la bonne ou la mauvaise opinion qu'elle sait inspirer d'elle à ses adversaires. Les grands capitaines expriment cet axiome en disant que les résultats de la guerre dépendent des effets moraux. Les soldats, moins

savants, mais non moins observateurs, disent que le premier qui a peur est le premier battu.

« Toute ma théorie de l'invasion de la Crimée, toutes mes espérances de succès reposent sur des considérations de cet ordre.

« Ce n'est point un événement ordinaire, que de voir les deux plus grandes nations militaires du monde concentrer les efforts de leurs flottes et de leurs armées sur un point unique autour duquel vont se résoudre toutes les questions politiques et militaires qui s'agitent de la Baltique aux confins de l'Asie.

« Je ne crois pas que jamais appareil militaire portât avec lui un effet moral si considérable. Cet effet moral, c'est le secret et le gage de notre victoire à venir.

« Je n'hésite pas à vous dire que cette force morale nous échappera ou sera fort affaiblie si la flotte et l'armée pratiquent le système d'action successive et isolée.

« Je déclare qu'au jour où les cent vingt canons des armées alliées tonneront sur les hauteurs de la Katcha, si les flottes ne tâtent pas Sébastopol, nous verrons s'amoindrir le prestige de nos armes.

« Je voudrais qu'à ce moment solennel les côtes de la Crimée présentent le spectacle de l'audace, de l'activité, de la grandeur des moyens dont la France et l'Angleterre sont capables.

« Je résume cette lettre déjà longue et je vous dis : le jour où les flottes auront débarqué sur la terre de Crimée les armées alliées, la solidarité qui les unit deviendra plus étroite. La retraite n'est pas seulement interdite à celles-ci. Elle leur est fermée. Cette situation est pleine de périls pour les âmes vulgaires ; elle est

pleine de grandeur pour les âmes élevées. Elle impose à tous des devoirs nouveaux, des sacrifices qui dépassent les proportions ordinaires. Nous élèverons nos facultés et nos résolutions à la hauteur de notre tâche. Nous montrerons que quarante ans d'immobilité dans la paix n'ont pas affaibli dans nos armées le sentiment de la possibilité des grandes choses et que nous sommes, comme nos pères, capables de les exécuter.

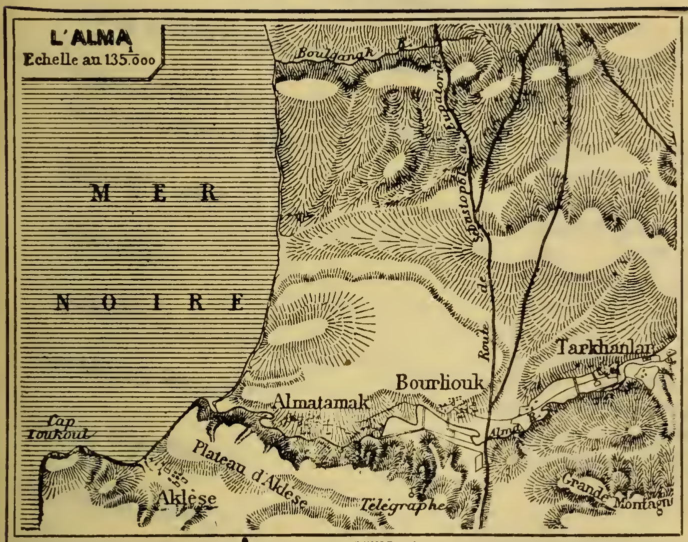
« Recevez, mon cher amiral, etc.

« *Le Maréchal commandant en chef,*

« DE SAINT-ARNAUD. »

Cette lettre convainquit l'amiral, et dès le 1er septembre, tous les préparatifs étant faits, l'embarquement commença.

Après bien des atermoiements, des hésitations, des projets aussi vite mis au jour que rapidement mis de côté, la guerre prenait enfin forme : on allait à l'ennemi sur un point où il lui faudrait bien nous attendre de pied ferme. C'était à la fois avec son armée et sa marine que nous allions avoir affaire. La France et l'Angleterre, depuis longtemps en lutte, voyaient maintenant leurs pavillons unis, et nos soldats, qui avaient déjà vécu côte à côte avec les Anglais, allaient maintenant combattre avec eux. Aussi nous paraît-il qu'il convient d'arrêter ici le récit et de faire connaissance avec l'armée anglaise et ses chefs.


L'ALMA
Echelle au 1/135.000
MER
NOIRE
Boulganak
Route de Sébastopol à Eupatoria
Tarkhanlar
Bourliouk
Almatamak
Alma
Cap
Plateau d'Aklèse
Aklèse
Télégraphe
Grande



CHAPITRE VII

L'ARMÉE ANGLAISE, SES CHEFS ET SES SOLDATS

Le sabre de sir George Brown. — L'entretien d'une armée est contraire à la loi. — Pas de ministre de la guerre. — Lord Hardinge et le diamant Ko-hi-noor. — Lord Raglan. — Sir George Brown. — Sir George Cathcart. — Sir de Lacy Evans. — Sir Richard England. — Sir Colin Campbell. — Lord Lucan et lord Cardigan. — Les élèves et les compagnons de Wellington. — Les généraux français se logent comme des grenouilles. — Une armée du dix-huitième siècle. — Les drapeaux de Ramillies, de Vittoria et de Waterloo. — Courtoisie et bravoure des officiers anglais. — Les sergents racoleurs. — Les coups de verge et de fouet. — Exécutions publiques. — Les femmes des soldats en chapeaux à plumes. — Uniformes et manœuvres du dix-huitième siècle. — Les correspondants des journaux. — La presse anglaise. — Un journaliste chassé de chez lui et sa maison démolie par les soldats.

Le maréchal Canrobert me montra un jour un grand sabre à poignée d'acier, qui était accroché au mur de son cabinet de travail : « C'est, me dit-il, le sabre que portait sir George Brown aux batailles de l'Alma et d'Inkermann ; il me l'a donné après cette dernière affaire, où il fut blessé... C'était un beau et vaillant homme que sir George. Je l'ai connu au commencement de la campagne d'Orient ; nous nous sommes liés de suite, puis nous sommes devenus tout à fait intimes et nous le sommes restés. Comme lui, beaucoup de généraux

anglais ont été mes amis, et ceux d'entre eux qui vivent encore sont toujours en correspondance avec moi.

« J'étais déjà à Gallipoli lorsque les premiers détachements de l'armée anglaise y débarquèrent : c'étaient les régiments de la division légère que commandait justement sir George Brown.

« Mes soldats accueillirent en camarades leurs alliés et les aidèrent à s'établir. Les vieux d'Afrique, rompus à toutes les habitudes des camps et du bivouac, initièrent les Anglais à leur nouvelle vie, à laquelle ne les avaient pas habitués les garnisons de Liverpool et de Manchester, et, durant le séjour commun, la plus franche cordialité ne cessa de régner entre les troupiers des deux nations.

« Déjà les premiers détachements anglais étaient installés, lorsqu'un jour, vers deux heures, on m'annonça l'entrée dans le port d'un grand bâtiment qui arrivait d'Angleterre ; sir George Brown était à bord. Je me rendis au quai, où il arriva bientôt dans une baleinière. Lorsqu'il descendit, je vis qu'il avait la tête de plus que moi ; ses petits yeux gris enfoncés et sa bouche bien fendue avec des lèvres minces souriaient ; sa tête ronde largement construite, son double menton et son teint coloré qui tranchait avec des cheveux blancs relevés en brosse, me firent de suite une impression très sympathique. Il était admirablement soigné dans sa tenue. Je le saluai en m'approchant : il me prit les deux mains et me remercia d'être venu au-devant de lui. Je l'emmenai chez moi et ensuite nous allâmes en causant à la baraque qu'on lui avait construite au camp anglais. J'eus continuellement, à partir de ce jour, affaire avec lui. En toutes circonstances je tâchai de lui

être agréable, et il en fut de même de mes soldats pour les siens.

« Il acceptait souvent de partager notre popote, bien modeste à côté de sa table toujours servie avec soin, presque avec luxe. Il avait amené son cuisinier, comme presque tous ses collègues, et il nous recevait aussi chez lui; bref, nous nous voyions tous les jours.

« Il avait vingt-cinq ans de plus que moi et faisait la guerre depuis plus de cinq ans lorsque je vins au monde; aussi, quoique du même grade, j'usais avec lui de beaucoup de déférence. Il avait débuté par le siège de Copenhague, puis avait toujours suivi Wellington; il avait assisté à plus de cinquante combats ou batailles, depuis Rorissa et Vimeiro jusqu'à la bataille de Toulouse.

« En 1814, il était de l'expédition que les Anglais firent contre les États-Unis. Cette campagne très dure est demeurée peu connue en Europe, les grands événements de notre continent ayant éclipsé la prise de Washington et celle de la Nouvelle-Orléans.

« Sir George avait fait partie du corps d'occupation en France, et il connaissait bien le Paris de 1818, celui que j'avais vu à huit ans, lorsque j'y arrivais « à la grâce de Dieu et sous la sauvegarde du conducteur de la diligence ».

« Depuis, il avait commandé un régiment et était passé général au service d'état-major.

« A ce sujet, je lui demandais quelques détails sur le fonctionnement de l'armée anglaise, et c'est ainsi que je fus initié par lui à tous les rouages de cette administration compliquée, dont les règlements et les habitudes datent de siècles lointains. »

L'armée anglaise n'est pas une institution de droit : chaque année il faut un vote du Parlement pour en maintenir l'existence. « Considérant qu'en temps de paix la levée et l'entretien d'une armée permanente, à moins d'avoir été consentis par le Parlement, sont contraires à la loi... » Tel est le préambule du bill qui, annuellement, consacre, au vote de chaque budget, le renouvellement de l'armée anglaise; si, par un hasard invraisemblable, le Parlement refusait les crédits demandés pour l'armée, celle-ci cesserait d'exister et devrait être licenciée *ipso facto*.

Par une anomalie singulière, le Parlement, qui créait l'armée, n'en avait que le contrôle financier, et ne s'occupait en rien du commandement, du personnel et du matériel. Le ministre des colonies, chargé de l'administration, était seul responsable devant les Chambres.

Le commandant en chef, ayant sous sa direction le personnel et le matériel, était nommé par le souverain et ne relevait que de lui. Ses bureaux n'avaient rien de commun avec ceux du ministre, dont il demeurait indépendant.

Le commandant en chef a toujours été un militaire; le ministre, un membre du Parlement. — Depuis 1871 seulement, le commandant en chef a été mis sous les ordres du ministre.

Il faut remarquer qu'il n'y eut de ministre de la guerre proprement dit qu'à partir de mai 1854; auparavant, l'administration de l'armée formait une des directions du ministère des colonies. Lors de la guerre de Crimée, le gouvernement jugea que les bureaux de la guerre constituaient un service trop important pour ne

pas avoir un membre du cabinet à sa tête; en conséquence, on divisa en deux le ministère des colonies, et le duc de Newcastle, ayant eu à opter entre l'ancien et le nouveau département, choisit le nouveau et fut de ce fait le premier ministre du *War Office*.

Le commandant en chef a un secrétaire militaire, sorte de chef de cabinet, dont l'importance augmente en raison de la valeur et de la personnalité du titulaire. Ainsi, lorsque lord Raglan fut le secrétaire militaire de Wellington, il devint l'*alter ego* du vieux duc. A côté du secrétaire militaire, sont le quartier-maître général et l'adjudant général, sortes de sous-chefs d'état-major qui se partagent la direction des services. Depuis 1840 ou à peu près, sir George Brown était adjudant général de Wellington.

A la mort de ce dernier, l'étonnement fut général dans le public, et le désappointement non moins grand dans les états-majors, lorsqu'on apprit que lord Raglan ne succédait pas à son chef.

Lord Hardinge, ancien commissaire anglais auprès de Blücher, à Ligny et à Waterloo, lui fut préféré : il avait eu comme lui un bras coupé en 1815, et depuis, gouverneur des Indes, il avait conquis pour la couronne d'Angleterre le fameux gros diamant le Ko-hi-noor du trésor de la reine des Sicks. Il était en fonctions lorsque fut déclarée la guerre de 1854.

« Je vis souvent lord Raglan à Varna, continuait le maréchal Canrobert, et le fréquentai beaucoup ensuite à Sébastopol.

« Lord Raglan était un esprit supérieur et un homme de cœur, pour qui j'ai professé la plus profonde estime et la plus grande déférence. Partout où il était, il s'im-

posait par sa grande distinction, son bel air, son calme, son bon sens, l'élévation de ses sentiments, et surtout l'autorité que lui avaient acquise ses services, sa naissance et sa situation mondaine. Il parlait fort bien le français, car il avait été dans la diplomatie et avait séjourné à Paris pendant six ans; mais il possédait un accent assez prononcé, et quand il m'appelait par mon nom, il disait « Kant-Robert ».

Ses fonctions auprès de Wellington consistèrent surtout à maintenir en rapport constant le général en chef avec tous ses corps de troupes, jusqu'au moindre détachement. En toutes circonstances, il sut remplir son rôle avec succès, et les troupes anglaises, même celles qui évoluaient sur des points excentriques, furent toujours, grâce à lui, en communauté d'action et d'idée avec Wellington. Aussi avait-il des notions pratiques sur le commandement et le fonctionnement d'une armée.

Fils du duc de Beaufort, d'abord officier de troupe dans l'infanterie et dans la cavalerie, il fut, en 1807, attaché à sir Arthur Wellesley, dont il devint l'ami et le confident, à tel point qu'à leur retour en Angleterre le général, devenu duc de Wellington, donna en mariage, à son secrétaire militaire, sa nièce lady Wellesley.

Depuis, il demeura auprès de lui, dans les camps et les campagnes comme dans les ambassades, les missions extraordinaires ou à l'administration de l'armée britannique.

Très bel homme, excessivement droit malgré ses soixante-six ans, il avait une figure pleine de noblesse, le front haut, les arcades sourcilières largement dessinées, les yeux grands et bleus, la bouche très fine, le

tout encadré par des cheveux et des favoris presque blancs.

Il avait été mêlé à tous les grands événements du siècle et en connaissait presque tous les acteurs. Il avait vu cinquante ans auparavant Constantinople, où il avait été envoyé comme secrétaire de lord Paget, ambassadeur auprès du sultan Sélim. En 1807, il rejoignait Wellington et partait avec lui par le même bateau pour le Portugal. Il avait alors emporté une grammaire espagnole, et durant la traversée il passa son temps à étudier, avec son général, la langue de Cervantes, et en débarquant ils en savaient tous deux assez long pour se faire entendre. Il avait assisté à toutes les grandes batailles : Vimeiro, Talavera, Busaco, où il fut blessé; les Arapyles, l'assaut de Badajoz, Burgos, Vittoria et Toulouse.

De tous ces combats, disait-il, le plus terrible fut l'assaut de Badajoz, où les fossés étaient comblés de cadavres jusqu'à hauteur du glacis.

A Waterloo, il était auprès de Wellington lorsqu'une balle lui brisa le bras droit : il fallut l'amputer.

Lui-même a raconté l'opération dans l'ambulance — une grange — sur une table de ferme. Le chirurgien lui coupa l'avant-bras. Il demeura sans dire un seul mot jusqu'au moment où un infirmier, ramassant le membre tombé à terre, le jeta au loin. « Hallo! cria-t-il, recherchez ce bras et apportez-le-moi ; » et comme on le lui rendait, il en fit retirer par un soldat son anneau de mariage et le fit mettre à la main qui lui restait. « Je l'ai toujours, et le voilà, » disait-il en le montrant à son doigt.

Il le portait encore lorsqu'il mourut à Sébastopol-

Cette mutilation inspirait la vénération et n'enlevait aucune aisance à ses mouvements : il était arrivé à très bien écrire avec la main gauche, et il montait admirablement à cheval, toujours sur des pur sang superbes.

Au congrès de Vienne en 1814, à Paris en 1815, en 1819 au congrès de Vérone, dans une ambassade extraordinaire de Wellington auprès du tsar Nicolas, il lui fut donné, grâce à l'intimité de son chef et aussi à sa situation personnelle, de fréquenter et connaître Talleyrand et Fouché, le duc de Richelieu et Chateaubriand, Carnot et Davout et tous les généraux français et étrangers, sauf peut-être Napoléon, qu'il ne vit jamais.

A la mort de Wellington, il fut nommé grand maître de l'artillerie, et en 1854 l'opinion et le gouvernement le désignèrent comme le chef de l'armée d'Orient : après Inkermann, il reçut le bâton de feld-maréchal, et il mourut à la tête de son armée devant Sébastopol.

Peut-être avait-il perdu dans la vie sédentaire de bureau qu'il menait depuis quarante ans les habitudes d'activité de sa jeunesse. Aussi se retrouvait-il en Crimée tel qu'il était lors du premier Empire. Il se croyait encore en Espagne, et par moments, n'ayant jamais eu que les Français comme adversaires, il lui arrivait dans les conversations de dire « les Français », croyant parler des « Russes ». Avec son humour et sa grande courtoisie, il ne manquait pas de rire le premier de son erreur et de la racheter de suite par quelques compliments flatteurs pour l'armée française.

Les lieutenants généraux sous ses ordres, sauf le duc de Cambridge, qui, en sa qualité d'altesse royale, n'avait point eu d'échelons à franchir, étaient à peu de chose près du même âge. Sir George Brown, sir Richard

England, sir George Cathcart, sir de Lacy Evans, sir Collin Campbell, le général des higlanders, et sir John Burgoyne, lieutenant général du génie, étaient des vétérans d'Espagne. Tous avaient été distingués sur le champ de bataille par Wellington et étaient devenus ses protégés : ils formaient avec lord Raglan une sorte de famille militaire demeurée intacte depuis un demi-siècle.

Lord Raglan et sir George Brown se connaissaient depuis 1808, et durant ces douze dernières années leur travail dans les bureaux du commandant en chef était devenu une collaboration si intime qu'en Crimée lord Raglan ne fit jamais rien, ne prit jamais une décision sans s'en ouvrir à son lieutenant et sans s'être assuré de son approbation. Ainsi, le jour où, à Varna, arriva la dépêche du duc de Newcastle enjoignant le débarquement en Crimée, le général en chef fit immédiatement partir un de ses aides de camp à Devna, où était sir George, pour le faire venir incontinent, et le général Canrobert se souvenait fort bien l'avoir vu passer, suivi d'un officier du grand quartier général : il allait conférer sur l'opération à exécuter.

Et cependant sir George n'avait pas la lettre de commandement, à défaut de lord Raglan. Son collègue, sir George Cathcart, en était le porteur. Ce dernier était fils de l'ambassadeur d'Angleterre auprès de l'empereur de Russie Alexandre Ier; il avait suivi son père à l'armée russe en 1812 et à l'armée alliée en Allemagne en 1813-1814. Il avait assisté au passage de la Bérésina et avait connu beaucoup sir Hudson Lowe au moment de la bataille de Leipzig. Soit politesse pour nous, soit qu'il le pensât, il disait n'avoir jamais eu de

rapports intimes avec lui, à cause de son caractère faux qui le rendait antipathique.

Il racontait aussi qu'étant à la bataille de Dresde, dans l'état-major de l'empereur Alexandre, il se trouvait à côté de Moreau lorsque celui-ci reçut le boulet qui lui coupa les deux jambes. De suite, sautant à terre, il aida le colonel Rapatel à dégager le général de dessous son cheval. Lorsqu'il le soulevait, Moreau, ouvrant les yeux, demanda : « Lui (Napoléon), est-il tué? » Comme on ne répondait pas : « Il aura donc toujours de la chance! » Quelques instants après un convoi de prisonniers français venant à passer, un vieux soldat, voyant le blessé, se mit à agiter son bonnet en criant : « Vive Moreau! »

Il était, à Waterloo, aide de camp de Wellington, et l'avait suivi en cette qualité à Paris jusqu'en 1819.

Il écrivit ses souvenirs sur les guerres de 1812 à 1813 et il les donna à plusieurs généraux français.

Sir de Lacy Evans, le plus vieux des commandants de division, un type de condottière, avait soixante-dix ans passés; il avait été blessé douze ou quinze fois; il s'était battu partout : dans les Indes, en Océanie, à toutes les grandes batailles d'Espagne. Dans la guerre contre les États-Unis en 1814, il s'était emparé de la Maison-Blanche à Washington. A Waterloo, il chargea à la fin de la journée sur les carrés de la vieille garde. Dans la soirée Wellington, le rencontrant à Belle-Alliance, l'embrassa et le nomma lieutenant-colonel séance tenante sur le champ de bataille.

Ennuyé de demeurer inactif, il prit en 1836 le commandement d'une division espagnole sous les ordres d'Espartero et fit la guerre durant deux ans contre

don Carlos. A l'Alma, où il fut blessé, il était à côté de nous; le prince Napoléon et le général Canrobert causèrent assez longtemps dans la matinée avec lui. Il était impatient ce jour-là de recevoir des ordres pour mettre en mouvement sa division, qui aurait dû être sur pied avec toute l'armée anglaise dès le matin, comme nous l'étions nous-mêmes. Très grand, sec, avec des cheveux gris abondants, sa tête semblait en bois sculpté : il portait des petites moustaches qu'il teignait. Son âge et ses blessures furent cause qu'il tomba malade dès le commencement du siège. Le jour d'Inkermann, au bruit du canon, il se leva de son lit, se fit porter au milieu de ses troupes, ne voulut pas reprendre le commandement à son brigadier Pennefather, mais l'assista de son autorité et de ses conseils toute la journée.

Très frappé des pertes de cette bataille, peut-être affaibli par sa santé, il conseilla vivement à lord Raglan de se rembarquer avec ses troupes dans les jours qui suivirent. « Après une seconde journée comme celle-là, il ne restera plus rien de l'armée, » disait-il. Il retourna à Londres à la fin de 1854 pour reprendre son siège à la Chambre des communes. Lorsqu'il y apparut, il fut accueilli par une triple salve d'applaudissements et par les speechs des principaux leaders de l'assemblée. Il était aussi écrivain et avait publié des études sur l'armée indienne et sur le rôle politique de la Russie en Asie.

Sir Richard England, compagnon d'armes de lord Bentink, en Sicile et à Naples, contre Murat, était aussi à Waterloo; en dernier lieu, il avait fait les campagnes du Caboul et du Beloutchistan.

Sir Colin Campbell, le commandant des higlanders, était le fils d'un charpentier; un oncle, ancien officier, lui avait fait obtenir une commission de sous-lieutenant en 1806. Il servit en Espagne, où il fut blessé une douzaine de fois; il était criblé comme Marbot. Wellington l'avait vu à l'assaut de Saint-Sébastien ramener trois fois sa colonne et tomber atteint de trois coups de feu sur la brèche; aussi ne l'avait-il jamais perdu de vue. Lord Raglan lui continua l'affection du vieux duc et lui fit acheter une lieutenance-colonelle pour la somme de mille trois cents livres en 1852. Il avait fait la guerre de l'Opium en Chine et dix ans de campagne dans les montagnes du nord de l'Hindoustan. C'était, à l'avis universel, le meilleur général de l'armée anglaise. Il aurait dû, à la mort de lord Raglan, remplacer ce dernier : on prétendit qu'il parlait trop mal le français C'était là une vieille histoire de 1814, toujours 1814. Peut-être à cette époque ne le savait-il que médiocrement, et quelques mots estropiés par lui et rapportés dans les états-majors eurent à ce moment grand succès, tellement même que Wellington se plut longtemps à les répéter comme histoires drôles : de là cette légende dont il souffrit dans la guerre d'Orient. En 1832, Wellington l'envoya au siège d'Anvers (dont il fit une relation) ; en outre, divers séjours en France l'avaient familiarisé avec notre langue, qu'il parlait et écrivait en Crimée. Le camp de ses highlanders fut longtemps voisin de la brigade Vinoy; — il se lia avec ce général d'une façon intime; presque tous les jours, il venait dans nos tranchées, et sans cesse le général Canrobert causait avec lui. C'était un esprit élevé et distingué ; il est devenu lord Clyde et feld-maréchal. Il était grand,

mince comme un fil; très maigre, avec son front large et ses moustaches il rappelait un peu les portraits de Blücher. Il se plaignait sans cesse de souffrir de fièvres paludéennes qu'il avait attrapées en 1810 dans l'expédition de Walcheren, qui fut désastreuse pour les Anglais.

Les deux généraux de cavalerie que la charge de Balaklava a rendus célèbres, lord Lucan et lord Cardigan, étaient d'un autre genre. Le premier n'avait fait la guerre qu'une fois, et, par ironie du sort, comme volontaire dans les rangs de l'armée russe contre les Turcs en 1828 et 1829; il semblait, avec ses yeux en boule de loto, avoir toujours l'air étonné, et ses favoris, ses petites moustaches et ses cheveux pommadés lui donnaient plutôt l'air d'un agent de change que d'un général. Lord Cardigan, docteur en théologie, en droit canon, en science de toutes sortes, de l'Université d'Oxford ou de celle de Cambridge — et peut-être des deux, — n'avait pas encore vu le feu, mais il était célèbre dans le monde du sport comme gentleman rider accompli : il avait, montant ses propres chevaux, gagné les courses les plus renommées ; c'était un amateur de tous les sports et jeux athlétiques, et, chose rare pour un Anglais, il avait eu de nombreux duels. Les deux généraux étaient beaux-frères, collègues de clubs et de la Chambre des lords, et passaient leur temps à se chamailler et à importuner lord Raglan de leurs réclamations l'un contre l'autre.

Le commandant de l'artillerie, le général Strangways, avait été blessé à Waterloo. Celui du génie, le général Tylden, qui mourut du choléra le surlendemain de l'Alma, était aussi un vétéran des guerres de l'Em-

pire et de Waterloo; il avait un air réjoui avec sa figure en pleine lune, le nez busqué, le menton fuyant, de gros yeux ronds, un crâne dénudé bordé de deux touffes de cheveux noirs de jais, avec un sourire perpétuel : on l'eût pris pour un Américain du Sud.

Le chef d'état-major ou quartier-maître général était lord de Ross, ami et commensal du duc de Wellington; dès le commencement de la campagne, il tomba malade et dut rentrer à Londres : il passait pour être sportsman et fort original.

Son successeur, lord Airey, était secrétaire de lord Hardinge avant la guerre; son service dans les bureaux l'éloignait du champ d'action, mais à Varna on le rencontrait en veston et pantalon de flanelle : le veston blanc, le pantalon écarlate; il était fils d'un général anglais très estimé.

A côté de lord Airey, lord Raglan eut comme conseiller sir John Burgoyne (du génie), le « Nestor » de l'armée, comme il se nommait. Il avait près de soixante-quinze ans; il est vrai qu'il ne les paraissait pas, quoiqu'un peu voûté et très ridé; avec ses cheveux drus et rebelles, il ressemblait à un paysan normand. Il parlait assez peu. Il était très opposé à l'expédition contre Sébastopol; il la déconseilla jusqu'au dernier jour. Après la mort de sir George Cathcart, il eut la lettre de commandement. Il avait fait la campagne d'Égypte contre Bonaparte, à l'autre siècle. Il avait eu Fox comme parrain, et lord Derby, le créateur des courses de ce nom, s'était chargé de son éducation.

Dans l'opinion publique, en Angleterre, on ne pouvait être bon général que si l'on avait été élève de Wellington; et on le voit, à cinquante ans de distance, l'état-

major du vieux duc, qui s'était survécu, apparaissait comme un groupe de ressuscités pour commander l'armée.

Par leur tenue, qui était restée celle de leur jeunesse, avec le haut collet d'uniforme, la cravate à plusieurs tours et le col blanc de la chemise dépassant sur les joues et coupant les oreilles, par la coupe de leurs cheveux à la Chateaubriand et leur figure rasée, les généraux anglais rappelaient les maréchaux du premier Empire ; de même, leur conversation, qui se reportait toujours à leurs premières années, faisait en imagination revivre la grande épopée.

Tous les généraux anglais de Crimée, à bien peu d'exceptions, chez nous, eussent été à la retraite.

Napoléon le premier et tous les autres grands chefs d'armée ont reconnu qu'il était nécessaire d'être jeune pour faire la guerre. Napoléon n'eut pas de généraux de plus de cinquante ans : à Waterloo, ses lieutenants avaient vingt-cinq ans de guerre et quarante-cinq ans d'âge. Combien de fois chez nous, en Afrique, vers 1835 et 1836, avions-nous reconnu que nos colonels étaient beaucoup trop vieux? Héroïques, ardents, agiles à vingt-cinq ans, l'âge, le repos et le calme qui avaient suivi la grande activité les avaient amollis, épuisés. Ils étaient incapables de grands efforts moraux et physiques. Le maréchal Bugeaud les mit au plus vite de côté et confia leurs fonctions à de plus jeunes.

Il en fut un peu de même en Crimée pour les généraux anglais. De tous les lieutenants généraux et les commandants du génie et de l'artillerie partis d'Angleterre pour l'Orient, pas un seul n'était encore en place à la fin du printemps de 1855. La maladie ou le feu en

avaient eu raison. L'opinion, qui n'avait voulu au départ que des élèves de Wellington, tomba dans un excès opposé : six mois plus tard on ne voulait plus que des généraux très jeunes. Le général Codrington, le fils de l'amiral de la flotte britannique à Navarin, devint commandant en chef, quoique rien ne le désignât à ce poste élevé. Il était colonel, faisant un voyage d'agrément en Turquie, lorsque la guerre commença, et durant la campagne il n'eut pas l'occasion de montrer sa valeur : il était jeune, on le prit.

Les généraux qui avaient ainsi cessé de faire la guerre au moment où ils étaient majors ou capitaines l'avaient oubliée ; en outre, la dissémination des régiments dans les garnisons ne leur avait jamais permis de faire manœuvrer des brigades constituées, encore moins des divisions. Aussi, peu de temps avant sa mort, Wellington pouvait-il dire avec quelque vraisemblance que, si l'on faisait entrer dix mille hommes dans Hyde-Park, il ne connaissait pas plus de cinq généraux capables de les en faire sortir sans « mistake ».

Sans doute les cinq chefs qu'il voulait désigner comme les plus habiles étaient ses vieux compagnons qui partirent pour la Crimée. A une exception près, tous ces généraux, qui étaient riches et avaient des appointements élevés, s'étaient habitués durant la paix à un grand « confortable », et ils vécurent relativement bien tout le temps de la campagne ; ils se firent construire des baraques organisées avec soin et y restèrent souvent l'hiver des semaines entières sans se faire voir à leurs troupes. Lord Raglan était demeuré si longtemps enfermé chez lui que l'on prétendit à un moment, dans le camp anglais, qu'il était mort. Lord Cardigan allait

tous les soirs coucher sur son yacht, qui était à l'ancre dans le port de Balaklava, et n'apparaissait à la tête de sa brigade que lors d'une prise d'armes.

« Le 22 septembre 1854, dans la dernière étape de la marche de flanc pour aller occuper le sud de Sébastopol, j'avais passé la nuit, disait le maréchal Canrobert, dans une espèce de marécage, au milieu de roseaux et de flaques d'eau; le lendemain, mes officiers d'état-major et moi, nous étions crottés des pieds à la tête et, ce qui était plus grave, perclus de douleurs; nous faisions une toilette sommaire, lorsque sir George Brown, arrivant, s'écria, en voyant notre piteux état et l'aspect aquatique de notre bivouac : « Oh! je ne savais pas que « les généraux français se logeaient comme les gre- « nouilles. »

Le mot eut grand succès, et il montre bien la différence d'habitudes des deux états-majors.

Lorsque les chefs ne partagent pas les privations des soldats, lorsqu'ils ne vivent pas de la même vie et qu'ils en arrivent à ne point se faire voir, ils perdent l'autorité morale si nécessaire dans les crises. Ils ne peuvent pas faire accepter à leurs hommes des misères qu'ils ne partagent pas. Les généraux anglais ne surent pas remonter le moral de leurs soldats durant l'hivernage et la monotonie de ce long siège. Leur camp semblait être un cimetière; nul bruit, nul autre mouvement que celui des corvées indispensables; les hommes restaient silencieux dans leurs tentes, et leur moral et surtout leur santé s'en ressentirent tellement que cette armée, au printemps, fut réduite presque à rien.

Wellington ne se faisait pas illusion sur les qualités ou les défauts du corps d'officiers : « Nos officiers,

disait-il, gens comme il faut et honorables dans la vie privée, sont excellents les jours de combat, mais ils sont peu enclins au travail et pitoyables pour maintenir la discipline dans les compagnies, au corps et dans les cantonnements. »

Il faut ajouter que la masse d'entre eux connaissaient assez peu la guerre : les couvertures, les avant-gardes et les flanc-gardes n'étaient guère en usage chez eux, mais ils faisaient admirablement la marche en bataille et les feux de bataillon à commandement : on se serait cru encore à Fontenoy.

Nulle initiative chez le soldat, pas beaucoup plus chez l'officier subalterne, mais du calme, du courage froid, de la ténacité; toujours les carrés de Waterloo résistant sans se rompre aux charges furieuses de cuirassiers; et puis, au feu, l'officier anglais comme le français paye de sa personne.

C'est en effet une tradition glorieuse dans l'armée que l'officier s'y fait largement tuer. Pour ne parler que de la Crimée, douze généraux prirent part à la bataille d'Inkermann, et sept d'entre eux furent tués ou blessés. Durant toutes les guerres d'Espagne, à toutes les grandes batailles, les officiers anglais furent tués en proportion de deux pour un soldat.

A l'époque de la guerre de Crimée, les officiers anglais achetaient encore leur grade. On avait une lieutenance ou une compagnie comme une charge d'agent de change ou de notaire, et même dans l'artillerie les officiers n'étaient point appelés à acheter un grade par voie de concours. Le grand maître de l'artillerie — car cette fonction, occupée jadis en France par Galliot de Genouillac et Sully, existait encore en Angleterre avec

des attributions aussi vieilles que ces personnages — nommait, à son choix, les jeunes gens qu'il lui plaisait de désigner. Ainsi le métier d'officier se trouvait uniquement réservé sinon à la noblesse, au moins aux hautes classes de la société.

Pour récompenser des sous-officiers qui s'étaient distingués à Sébastopol, la reine en nomma quelques-uns officiers : presque tous refusèrent. Ceux qui acceptèrent donnèrent leur démission au bout de peu de temps. Ils s'étaient sentis déplacés dans un milieu qui n'était pas le leur; ils s'y trouvaient isolés, sans communauté d'idées, de goûts, d'habitudes, avec leurs nouveaux collègues.

De ce fait, le corps d'officiers est une sorte de caste dont les qualités dominantes sont la bravoure, la courtoisie et la distinction. Voici du reste, à l'appui de ce jugement, une anecdote que le maréchal Canrobert aimait à raconter :

« Dans la première quinzaine de juin, la division de sir George Brown venait d'être doublée de celle des gardes du duc de Cambridge ; Son Altesse, qui commandait en l'absence de lord Raglan, vint m'inviter à passer en revue les troupes anglaises. Il était impossible d'être plus aimable qu'il ne l'était en venant lui-même me faire cette invitation, mais il n'avait pas pensé que la date fixée pour la revue était le 18 juin, anniversaire de Waterloo; moi non plus, je n'y fis sur le moment aucune attention.

« Or le lendemain, à l'heure fixée, je me trouvai en grande tenue avec mon état-major au lieu du rendez-vous. L'armée anglaise était formée en une longue file : à droite les gardes avec leurs hauts bonnets à

poil, puis les highlanders avec leurs bonnets de plumes, leurs costumes étranges et leurs cornemuses aux sons encore plus bizarres; enfin l'infanterie avec ses shakos droits à pompons et ses tuniques rouges à brandebourgs blancs. Mais le plus curieux étaient les batteries de tambours et les fifres des gardes, entièrement galonnés sur toutes leurs coutures aux couleurs de la Reine, comme les nôtres au temps de la vieille monarchie française.

« Le duc de Cambridge m'invita à prendre la droite; il faisait un beau soleil, les armes reluisaient, et on voyait flotter au vent les drapeaux tout couverts de uoms brodés en or. Le spectacle était superbe et j'en jouissais dans toute la plénitude de mes facultés.

« Nous prîmes la droite de la ligne de bataille; c'étaient les gardes qui l'occupaient. Nous commençâmes à passer devant leurs rangs : arrivé à la hauteur du premier bataillon, je le saluai, et aussitôt le drapeau s'inclina devant moi pour me rendre mon salut, et sur l'étoffe tendue je lus en grosses lettres : « Ramillies, « Malplaquet, les Arapiles, Vittoria..., Waterloo. »

« C'étaient les jours les plus désastreux de l'histoire de France qu'il me fallait, moi, général français, saluer avec respect le jour anniversaire de Waterloo, entouré de généraux anglais qui y avaient combattu... Je ne pus malgré moi contenir l'émotion qui m'étreignait en cette seconde. Un frisson me parcourut le corps, ma main qui tenait mon chapeau pour saluer tremblait comme une feuille morte. Cependant je ne voulais rien laisser paraître, et je saluai successivement jusqu'au dernier des drapeaux sur lesquels je lisais toujours : « Les Ara- « diles, Vittoria..., Waterloo. »

« C'est une des émotions les plus violentes que j'aie éprouvées dans ma vie; et elle l'était d'autant plus que je me contraignais pour ne pas la trahir. Quand tout fut fini, je dus me raidir pour serrer la main du duc de Cambridge, le remercier et le féliciter. Mais il était beaucoup trop fin pour ne pas s'être aperçu de ce qui s'était passé en moi, et beaucoup trop poli pour y faire la moindre allusion. Mais, à partir de ce jour, chaque fois que des officiers français furent invités à passer en revue l'armée anglaise, les drapeaux restèrent dans leurs étuis, et pas plus Saint-Arnaud que Pélissier ni moi, nous n'eûmes dans la suite à subir de pareilles épreuves.

« Quant à nous, nous n'avions pas à cacher nos drapeaux : les noms qui y étaient inscrits n'avaient rien de blessant pour nos alliés. »

Autant que l'officier, le soldat anglais appartenait au dix-huitième siècle. A les voir, on se serait cru de cent ans en arrière.

C'est que l'Angleterre, respectueuse des traditions, maintient avec un soin pieux les habitudes et la forme du passé.

Voyez ses régiments : ils ont conservé leur personnalité à travers les âges; ils ont gardé, de la province où ils se recrutaient, leurs noms, qui évoquent toute la suite des actions glorieuses auxquelles ils ont pris part : régiment des Coldstreams, des Gardes, des Lancashires, des Northumberland, des Yorkshires, des Scots-Greys, tous ont deux siècles d'existence et plus. Tels autrefois chez nous nos vieux corps de Piémont et de Picardie, d'Auvergne ou des cuirassiers du roi. Dans les régiments anglais, la filiation s'est accomplie sans interruption. Point de changements de noms en numéros, point de

mutations, de versements, de licenciements, de transformation de régiments en demi-brigades ou en légions. Les vieux régiments de Marlborough subsistent encore avec leurs drapeaux, — un par bataillon, comme chez nous il y a un siècle, — et sur leurs plis des noms de victoires depuis trois cents ans. Traditions, coutumes, souvenirs se sont transmis, sans discontinuité, des partants aux arrivants.

Et en ce siècle-ci, tout est demeuré en l'état sous le commandement en chef de Wellington, qui, jusqu'à sa mort, — arrivée en 1852, deux ans avant la guerre d'Orient, — n'a cessé de répéter que l'armée avait fait ses preuves en Espagne et à Waterloo et qu'il était inutile d'y rien changer.

Comment s'étonner de cette chrysalidation prolongée, si le plus grand général anglais s'opposait à tout perfectionnement? Le gouvernement anglais ne rompt avec ses vieux usages que lorsqu'il y est contraint; et en ce jour, où le service obligatoire est universel, la Grande-Bretagne en est encore au recrutement du dix-huitième siècle.

Il n'existe en effet, au delà de la Manche, ni conscription ni service obligatoire; ce serait en contradiction avec toutes les idées admises jusqu'à présent chez nos voisins. Il n'y a pas un seul homme politique qui n'y déclare ces procédés de recrutement attentatoires à la dignité humaine. On n'a pas le droit de ravir un homme à ses goûts et à ses travaux. C'est une atteinte à la liberté individuelle. On ne recrute, en conséquence, l'armée que par la seule voie de l'engagement volontaire : mais combien ces grands mots et ces principes de haute moralité cachent d'hypocrisie!

L'engagement dit volontaire n'existe souvent pas. « Nous séduisons des hommes avec des procédés qui dégradent la profession, » s'écriait à la Chambre des communes le général Codrington, l'ancien commandant en chef en Crimée (10 mai 1858).

Comme les racoleurs du temps de Louis XV, les sergents recruteurs anglais, au moyen de fallacieuses promesses, arrachent dans les tavernes ou les bouges les plus bas un consentement à des malheureux sans pain et sans domicile et souvent grisés à tel point qu'ils n'ont plus leur conscience : au lieu d'être les appelés du sort, ils sont les appelés de la misère ou de l'ivrognerie. S'il n'y avait pas de malheureux sans foyer, sans pain, il n'y aurait pas de soldats en Angleterre, car il n'y a pas un ouvrier capable de gagner suffisamment son existence ou un employé quelconque qui consentirait à abandonner son travail pour endosser l'uniforme. Lors des guerres de l'Empire, on en vint à donner la grâce à des prisonniers de droit commun, qui acceptaient de troquer le bagne pour le régiment : on ne fut pas réduit depuis à de pareils moyens. Cependant Wellington était obligé d'avouer, vers 1850, que les engagements ne s'obtenaient que de gens auxquels on faisait luire l'espérance d'une vie d'ivrogne. Il paraissait du reste s'émouvoir assez peu de l'intempérance de ses soldats et l'accepter comme chose impossible à éviter; car une autre fois, parlant de ces régiments des gardes, que le maréchal Canrobert nous a représentés si beaux à Malte, et qui ont prouvé à l'Alma, à Inkermann et dernièrement à Maggersfontein ce qu'ils valent sur le champ de bataille, Wellington disait : « Ce seraient les premiers soldats du monde s'ils ne se

grisaient pas, mais c'est impossible de les en empêcher. »

De 1854 à 1870, on compte que le quart des enrôlés a déserté. Cette proportion ne paraîtra pas extraordinaire, si l'on pense qu'en dehors des vagabonds ou des ivrognes sans état, les autres engagés sont des ouvriers réduits à la misère par le chômage. Ceux-ci désirent avant tout retourner à leur chantier ou à leur usine : si le travail reprend et s'ils ont des propositions d'embauchage, ils n'hésitent pas, ils abandonnent la caserne et courent reprendre leur métier.

Autrefois on était soldat pour la vie et, en 1854, les engagements étaient de vingt et un ans ; plusieurs fois on en demanda la réduction. « Il m'est pénible d'ennuyer Votre Seigneurie, répondait Wellington à chacune de ces propositions, mais il m'est impossible de contribuer à l'exécution d'un projet qui détruirait la valeur des armées de Sa Majesté. »

En Espagne, Wellington s'était convaincu que les armées nationales de nouvelle formation, fussent-elles, comme les troupes espagnoles, composées d'hommes robustes, agiles et sobres, ne peuvent pas lutter contre des armées de vétérans comme l'étaient les armées françaises ou la sienne.

Aussi les soldats anglais ont les qualités des soldats de métier : ils résistent à la fatigue, aux privations et aux coups ; ils ont l'insouciance des mercenaires, mais ne possèdent pas ce feu sacré qui fait agir l'homme par la seule idée d'accomplir son devoir.

Une armée composée d'éléments aussi dissolvants doit être maintenue dans le devoir par une discipline de fer ; c'est la raison qui a fait conserver si longtemps

l'usage de la punition corporelle, que l'on appliqua encore en Crimée à diverses reprises.

C'est dans la matinée qu'avaient lieu les exécutions : les troupes se formaient en carré, face à l'intérieur; au centre était un poteau avec des cordes. Le patient était amené n'ayant pour vêtement que son pantalon; on lui attachait les pieds au sol et les mains au haut du poteau. Des tambours et des bugles ouvraient le ban, le greffier lisait la sentence, puis des soldats armés du fouet s'avançaient à tour de rôle et appliquaient une volée de coups sur les reins du patient, dont la peau était arrachée et le dos en sang. Cette opération durait un quart d'heure. Quand c'était fini, on détachait le malheureux, qui ne pouvait plus se soutenir, et on l'emportait sur une civière, la plupart du temps sans connaissance.

A la première de ces exécutions les nôtres étaient venus en grand nombre; ils se tenaient derrière le carré anglais. D'abord muets, ils murmurèrent et s'en retournèrent, lançant des propos d'indignation et de dégoût. Le général Canrobert ne cacha pas non plus son sentiment à sir George Brown. C'était une tradition ancienne qui ne choquait pas les soldats anglais et qui avait toujours été considérée comme utile.

En 1841, un soldat d'une garnison d'Écosse, condamné par une cour martiale, succomba sous les coups. L'opinion naturellement s'en émut. Lord John Russell, alors premier ministre, fut de suite interpellé. Il répondit que personne plus que lui ne désirait la suppression de cet usage barbare ; « mais, ajoutait-il, le duc de Wellington n'est pas encore de cet avis; il consent seulement à abaisser le nombre de coups de fouet, mais pas au-dessous de cinquante. »

Avant 1841, les cours martiales condamnaient quelquefois à mille coups de fouet. Le patient mourait souvent avant la fin de sa peine. Il tombait toujours en défaillance; il fallait l'emmener à l'hôpital, le faire revenir et le remettre en état de subir jusqu'au bout son supplice.

Les uniformes comme l'armement ne s'étaient pas plus modifiés qu'autre chose. A chaque fois que l'on avait proposé à Wellington un changement dans l'habillement, soit pour faciliter les mouvements du soldat gêné par son habit trop étriqué, par son col trop dur et trop haut ou par des courroies ou des buffleteries trop pesantes, le vieux duc répondait : « Ce sont choses frivoles; si nous nous mettons à innover, il n'y aura plus rien de stable, car la fantaisie n'a point de bornes. »

En arrivant en Crimée, les Anglais livrèrent la bataille de l'Alma avec des buffleteries nettoyées au blanc, des habits serrés à la taille et à longues basques, de hauts cols de crin, de grands shakos en cuir bouilli ou des bonnets à poil.

Au siège, tout cela disparut vite; de chaudes casquettes de fourrure couvrant les joues, le cou et le menton remplacèrent les coiffures d'antan. Des vestes de peaux d'ours ou de phoques couvrirent le corps, et de hautes bottes jaunes épaisses montant jusqu'aux genoux garantirent les pieds du froid et de l'humidité.

Les hommes, il est vrai, ressemblaient ainsi à des bandes d'Esquimaux hivernant sous le pôle; mais ils eurent beaucoup moins de congélations que nous, et ils n'eurent pas besoin à chaque sortie de dépouiller les Russes de leurs bottes, si recherchées par les nôtres.

« Pourquoi, disait le général Bosquet à un soldat

ensanglanté qui demeurait à son poste de tranchée, ne vas-tu pas à l'ambulance? — C'est que ce soir il y aura distribution de bottes; je ne veux pas y manquer, mes *godillots* n'ont plus de semelles. » Il faisait allusion à une surprise annoncée pour le soir, à la faveur de laquelle il espérait enlever à un ennemi mort une paire de chaussures en *cuir de Russie*.

Le commissariat anglais ne s'en tint pas à munir les hommes de ces fameuses bottes jaunes; il fit distribuer à chacun deux chemises de flanelle rouge épaisse et un collet de toile cirée, qui dans le jour se mettait autour du cou et le soir servait de couchette, isolant l'homme de l'humidité du sol. Le résultat immédiat de ces mesures fut une diminution notable dans le nombre des maladies.

Wellington ne voulait rien changer non plus en fait d'armement. Il ne connaissait pas de feu plus redoutable que celui de son infanterie, disait-il. « Si les Français, dans nos retraites d'Espagne, ne nous ont jamais pressés, c'est qu'ils savaient que nos balles n'étaient pas de beurre. » Toutefois, aussitôt après sa mort, lord Hardinge avait fait adopter pour toute l'armée la carabine Minié, dont on eut tant à se louer à Sébastopol.

L'artillerie ne comptait qu'un seul régiment à nombre incalculable de batteries — comme chez nous avant 1767. — Leurs attelages, par exemple, étaient superbes, les chevaux aussi beaux que ceux des voitures de Longchamps; les batteries manœuvraient bien, surtout celles à cheval, et les canonniers étaient bons pointeurs. Les pièces étaient de vieux modèles : on prétendait même — ce qui ne paraît pas vraisemblable — qu'elles avaient servi à Waterloo.

La présence de nombreuses femmes chez nos alliés donnait à leur camp un aspect très différent du nôtre.

En Angleterre, beaucoup de soldats se marient, et les femmes habitent dans les casernes. Elles y font la cuisine, lavent le linge, entretiennent et raccommodent les effets de leurs maris et de leurs compagnons, de sorte que le soldat n'a jamais à s'occuper de son entretien et de sa nourriture.

Quand des régiments étaient désignés pour aller remplacer ceux qui occupaient Malte, Gibraltar ou autres colonies, un certain nombre de ces femmes — celui reconnu nécessaire pour le bon fonctionnement des soins ménagers — s'embarquaient avec leurs maris. Celles qui demeuraient se livraient alors à des adieux larmoyants, dont les scènes ont été souvent popularisées par les arts et la littérature, en Angleterre et en Écosse.

C'était un spectacle nouveau qui frappait l'imagination de nos soldats, que ces Anglaises à cheveux couleur filasse, coiffées de chapeaux ornés de plumes et de fleurs défraîchies, habillées de robes de taffetas à volants et de mantelets de soie de couleurs voyantes. Elles vaquaient dans le camp à leurs occupations multiples avec leurs atours fripés.

Les nôtres les regardaient faire bouillir la soupe, laver le linge, suivies de leurs maris, qui, transformés en gâte-sauce ou en portefaix, épluchaient les pommes de terre, apportaient les denrées ou bien les effets.

Elles s'acquittèrent ainsi de leur mission à Scutari, à Gallipoli, à Varna, jusqu'à ce que le choléra vint s'abattre sur elles. Lors de l'embarquement pour la Crimée, presque toutes avaient succombé ; les dernières moururent aussitôt leur mise à terre. Les malheureux

soldats anglais furent désorientés d'être ainsi privés de leurs ménagères et furent longtemps avant d'organiser leur nouvelle vie.

C'est qu'en effet ils n'avaient nulle idée de cette existence de campagne où tout est imprévu et où l'on doit se *débrouiller*. Depuis quarante ans, confinés en garnison, ils n'avaient jamais quitté la caserne que pour des camps d'instruction ou pour exécuter des manœuvres.

Voici un détail qui montre les procédés en usage chez eux pour assurer la nourriture quotidienne du soldat, et qui explique la nécessité où ils étaient de demeurer sur place immobilisés. En janvier 1855, quand ils nous abandonnèrent les attaques de droite, devant Malakoff, nos troupes devaient occuper en même temps les tranchées de cette partie du siège et les terrains de campement situés directement en arrière. Pendant quinze jours, les Anglais qui y étaient ne purent nous les abandonner. Le colonel Herbet, qui les commandait, donna lui-même la cause de ces retards. Après beaucoup de peine, le commissariat avait établi dans chaque camp d'énormes cuisines fixes; avant de quitter celles auxquelles ils se nourrissaient actuellement, ses hommes devaient attendre que l'on en eût construit d'autres sur l'emplacement de leur nouveau campement : sans cela ils seraient morts de faim à côté de leur viande, ne sachant pas la cuire eux-mêmes.

Ignorant la façon de faire la soupe, les hommes étaient aussi gênés pour leur coucher et l'installation de leurs bivouacs. D'abord, ils n'avaient pas de petites tentes-abris, mais de grandes tentes dont le transport incombait à leur commissariat. Or, il advint qu'à Old-

Fort, ils débarquèrent péniblement leurs grandes tentes, et qu'ils les rembarquèrent avec tous leurs bagages le surlendemain, le commissariat n'ayant pu réunir les moyens de transport nécessaires, même pour les ambulances. Ainsi, les officiers et les soldats livrèrent la bataille de l'Alma, exécutèrent la marche sur Balaklava et commencèrent les travaux du siège sans leurs sacs, c'est-à-dire sans vêtements de rechange, sans aucun abri, ne portant qu'une couverture, des vivres et des cartouches.

Aussi, rien n'était pitoyable comme un régiment anglais au commencement du siège. Beaucoup de soldats avaient perdu leur shako et l'avaient remplacé par des calotes ou des toques; leurs habits rouges à basques et à brandebourgs blancs étaient en lambeaux, et la couleur éclatante était devenue, sous les pluies et les boues du bivouac, d'une teinte indéfinissable : c'était minable.

Les armées anglaises n'emmènent pas seulement des femmes en campagne. Elles ont aussi une nuée de correspondants de journaux et revues, qui vivent souvent dans les états-majors.

Le lendemain du débarquement à Old-Fort, on voyait près de lord Raglan un groupe de cavaliers fort bien montés, vêtus d'accoutrements bizarres : c'était le docteur William Russell, du *Times;* M. Croves, artiste, écrivain, et depuis diplomate à Paris, du *Daily News;* le fameux Kinglake, député, avocat et romancier d'imagination, et d'autres moins connus. Ils suivaient l'état-major, notant tout au passage. Plus tard, M. Croves fit le portrait du maréchal Canrobert dans la tranchée, causant avec lord Raglan. Il l'envoya de Londres aux

deux intéressés, ce dont les états-majors s'amusèrent beaucoup.

Au point de vue militaire, la présence de ces journalistes était funeste. On ne pouvait faire aucun projet, qu'il ne fût immédiatement divulgué au monde entier.

Quand il fut question d'aller en Crimée, le *Times* se chargea d'annoncer à l'univers que ce serait à Old-Fort, vers la mi-septembre, que nous atterririons. L'organe de la Cité le répéta tant et tant de fois que les Russes finirent par ne plus y croire; mais depuis, avisés par l'expérience, ils surent mettre à profit les correspondances des journaux anglais. Le prince Gortchakoff avait à Sébastopol deux officiers occupés à éplucher les grands organes de Londres, et après la guerre il a déclaré que les journaux l'avaient mieux renseigné que n'importe quel espion.

Deux fois, lord Raglan dut écrire au ministre pour lui faire comprendre l'impossibilité où étaient les alliés de rien entreprendre si, immédiatement après qu'une décision était prise, le *Times* s'empressait de la faire connaître à l'ennemi. Ainsi pressé, le gouvernement de la Reine pria l'éditeur de la célèbre feuille, M. Delane, de venir parler de cette importante question. M. Delane consentit bien à discuter, mais se refusa à garder pour lui les renseignements qu'il recevait de ses correspondants et qui assuraient le tirage de son journal.

Nous ne parlerons ni des critiques ni des attaques que la presse anglaise dirigea contre le général en chef et ses lieutenants; nous les trouverions bien anodines aujourd'hui, où la liberté de la presse nous a habitués aux grossièretés et aux calomnies les plus ridicules.

Peu de temps après la mort de lord Raglan, son successeur, le général Simpson, demanda encore au ministre de la guerre, lord Panmure, de parer à cet état de choses. « Le *Morning Post,* écrivait-il à la fin de juillet, donne le nombre de nos gardes, l'emplacement des tranchées, des dépôts, des renforts, des places d'armes; tout ceci est envoyé avec soin à Sébastopol, et la précision du tir des pièces nous montre qu'on profite bien de ces renseignements. » Ce n'est, du reste, pas nouveau chez les armées anglaises : Wellington se plaint sans cesse dans sa correspondance que le maréchal Soult ou le maréchal Masséna sont renseignés, par le *Times* ou le *Morning Chronicle,* des opérations et de la situation de son armée.

On voit combien la présence des correspondants de journaux est dangereuse pour les généraux et pour la réussite de leurs projets; mais, à d'autres points de vue, les mêmes correspondants rendent des services, et, en Orient, l'armée anglaise leur en a dû beaucoup. Les correspondants des grands journaux anglais sont presque toujours des écrivains de valeur, d'une position sociale élevée, et par conséquent indépendants; en outre, d'une honorabilité privée incontestable, leurs journaux sont toujours admirablement renseignés et possèdent une autorité considérable sur l'opinion. En 1854 et 1855, ils dévoilèrent au public, aux Chambres, au gouvernement, toutes les imperfections et les défauts d'organisation de l'armée. Leurs plaintes répétées émurent le pays, et, sous l'influence de leurs révélations, l'administration de la guerre fut modifiée; le Parlement procéda à une vaste enquête, et des dispositions pratiques pour le service de santé furent adoptées. Le cri

d'alarme de la presse sauva ainsi bien des existences dans leur armée.

Ce métier de censeur ou de cassandre qu'assumaient certains correspondants de journaux n'était pas quelquefois sans grave inconvénient pour celui qui le faisait. Un jour, un correspondant du *Times* s'étant exprimé dans un de ses articles d'une façon peu aimable pour le soldat anglais, une bande de ceux-ci vinrent le soir à Balaklava à son domicile, y firent irruption, l'en chassèrent, démolirent entièrement sa maison et l'obligèrent à aller plus loin exercer sa verve.

Après un demi-siècle de paix, les questions militaires avaient été délaissées, l'armée réduite au strict nécessaire, le matériel non renouvelé ; l'administration et le commandement s'étaient rouillés ; en un mot, l'Angleterre n'était point préparée à une guerre. Il y eut d'abord un désenchantement ; mais, de suite, l'État prit les mesures nécessaires, et les particuliers lui vinrent en aide de toutes manières. Dans le Royaume-Uni, le gouvernement ne compte que pour une partie de la puissance de ce pays ; l'action privée double et surpasse souvent l'action de l'État. Au début des hostilités, nos alliés avaient trente-trois mille hommes en Orient et deux cent douze navires armés ; aux préliminaires de la paix, ils avaient soixante-dix mille hommes en Orient et six cents navires armés sur la mer. Et encore l'industrie privée, qui avait fourni la plus grande part de ces nouveaux vaisseaux, s'était engagée à doubler ses commandes si, d'ici la fin de l'année, la guerre n'était pas terminée.

La puissance de l'Angleterre ne consiste pas seulement dans sa flotte, ses arsenaux, les usines et les chan

tiers énormes de ses industriels. Elle possède une autre force toute morale qui féconde ses ressources énormes : sa ténacité. Nul peuple n'est aussi obstiné, nul ne connaît moins le découragement, nul n'est plus fermement attaché à l'entreprise commencée. En présence d'une difficulté, l'Anglo-Saxon s'arrête, examine l'obstacle, prépare le nécessaire pour le franchir, et s'il ne réussit pas, il recommence avec une persévérance inconnue chez d'autres.

Ajoutons que, naturellement, nul gouvernement n'a autant d'esprit de suite dans sa politique, et l'on aura les causes de la puissance et des succès de l'Angleterre.

CHAPITRE VIII

LE DÉBARQUEMENT. — LA BATAILLE DE L'ALMA

Adieu, Varna. — Le Khan de la horde d'or. — Retard de la flotte anglaise. — Lettre du maréchal de Saint-Arnaud à lord Raglan. — Conseil de guerre à bord de *la Ville-de-Paris*. — Maladie du maréchal. — Débarquement. — La plage d'Old-Fort. — Marche en avant. — L'Alma. — L'armée russe. — Dispositions des deux côtés pour la bataille. — Réveil en musique. — Bataille. — Mouvement du général Bosquet. — Retard des Anglais. — Les généraux en chef se rencontrent. — Attaque du centre. — Prise du télégraphe. — Le général Canrobert est blessé. — Une cantinière le soigne. — Les Anglais attaquent les redoutes et s'en emparent. — Retraite de l'armée russe. — Prise de la voiture du prince Menschikoff. — Coucher de soleil. — Projet de tourner Sébastopol. — Le prince Napoléon s'y oppose.

Le 28 août parut l'ordre d'embarquement; c'est un chef-d'œuvre de précision et de conception qu'on ne cesse encore d'admirer quand on le voit. L'amiral Bouët-Willaumez l'avait rédigé avec la collaboration du général de Martimprey. Ces deux hommes avaient réellement le génie de l'organisation.

Tout y avait été prévu : trente mille hommes avec leurs vivres pour quarante-cinq jours et leurs fours de campagne; cent trente-trois pièces d'artillerie avec leurs chevaux et leurs approvisionnements; les poudres, les fascines, les gabions, les outils et autres ustensiles

de siège; hommes et matériel furent transportés dans les délais voulus. Trois divisions s'embarquèrent à Baltchick. La division Canrobert et le matériel, à Varna.

A Varna aussi eut lieu l'embarquement de l'armée anglaise organisé, également de main de maître, par l'amiral Lyons.

Le maréchal de Saint-Arnaud, de plus en plus souffrant, surveillait le départ. Lorsque les derniers soldats furent en mer, il se rendit sur *la Ville-de-Paris* à l'heure qu'il avait indiquée à lord Raglan (le 2 septembre à six heures du soir). En quittant, dans la baleinière de l'amiral Hamelin, la jetée de Varna, il se retourna vers la ville maudite où il avait vu s'accumuler tant de fléaux et s'écria : « Adieu, Varna ! puissé-je ne te revoir jamais ! »

La flotte française attendait la flotte anglaise et le convoi pour le 3 au matin; mais rien n'apparut ce jour-là, ni le 4, ni le 5. Les troupes entassées sur les bâtiments s'impatientaient, le choléra reprenait sur les hommes, trop serrés dans les entreponts et entièrement désœuvrés. La gaieté était revenue dans les camps à la nouvelle du départ, et il importait au plus haut point d'empêcher les idées sombres de reprendre le dessus; aussi l'ordre fut-il envoyé sur tous les vaisseaux de distraire les hommes.

Les musiques jouaient sur le pont plusieurs fois par jour. On organisa des guignols, des théâtres, des concerts où des artistes improvisés amusèrent et égayèrent le gros de la troupe; parmi ceux qui eurent le plus d'entrain, qui provoquèrent le plus de gaieté, était un sous-officier de la marine, connu pour sa bravoure et

déjà décoré, qui s'appelait Boucicaut, le frère d'Aristide Boucicaut, le fondateur du « Bon Marché ».

« Les Anglais viennent-ils ? » criait-on de tous les navires. « Viendront-ils ? » — « Ne viendront-ils pas ? » — « Sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? » Et par ces quolibets on cherchait à tromper l'ennui de ces longues heures d'attente.

Sur *le Montebello*, où était le général Canrobert, il entend deux soldats causer, il les écoute ; l'un d'eux, montrant à l'autre un tas de gros boulets de fonte merveilleusement alignés, disait :

« Regarde comme on est prévoyant et combien tu dois être reconnaissant à ceux qui ont charge de toi. Si tu viens à mourir du choléra en route, tu auras un boulet qui t'enverra immédiatement au fond et t'empêchera d'être le jouet des flots... »

Dans la journée du 4, l'état-major fut distrait par un événement imprévu.

On avait laissé à Varna des dépôts et quelques troupes nouvellement arrivées sous le commandement du général Levaillant, le fils du célèbre voyageur. Dans la journée, il reçoit la visite d'un mollah qui lui amène le soi-disant descendant des princes tatars de la Crimée ; on le savait dans les Balkans et on l'avait fait rechercher. C'est un petit être estropié et fort laid, qui a de la difficulté à s'exprimer, même en turc. Il semble être idiot. Il ne veut pas aller en Crimée. Il a consenti à venir jusqu'à Varna ; il montera bien encore à bord pour voir le maréchal et aussitôt après il s'en retournera. On l'embarque sur une yole, et à force de rames on gagne *la Ville-de-Paris*, où on le hisse. Il y demeura craintif, blotti dans un coin, hébété ; on ne put rien tirer de lui.

Au contraire, le mollah qui l'avait déniché était intelligent : il parlait peu, mais connaissait bien les tatars et la Crimée, où il avait séjourné. Interrogé par Tanski, le chef des interprètes, il lui déclara que c'était inutile de tenter l'assaut de Sébastopol. Cette ville tombera d'elle-même. Avant que, de Moscou ou d'ailleurs, les Russes parviennent en Crimée, ils auront semé les routes de leurs cadavres, « et il n'y aura pas assez de vautours pour les manger. »

On ne fit pas attention à ses dires alors ; mais, depuis, on se les rappela et l'on reconnut que l'on aurait pu mettre à profit ses renseignements, qui avaient un certain fonds de vérité.

Le 6 on ne voit encore aucune voile anglaise. L'impatience augmente. Le maréchal, sur qui pèse la responsabilité de cette hasardeuse expédition, est à bout. Il se décide à écrire cette lettre à lord Raglan :

« En mer, à bord de *la Ville-de-Paris*, 6 septembre 1854.

« *A lord Raglan.*

« MYLORD,

« Dans les dernières conférences tenues entre les généraux en chef et les amiraux, la date du 2 septembre avait été définitivement arrêtée comme la limite extrême de nos préparations et de la réunion sur la rade de Baltchick, pour un départ immédiat des deux flottes et de leur convoi.

« Conformément à ces conventions, je m'embarquai le 2 septembre à Varna et j'arrivai le même jour au rendez-vous convenu, après avoir reçu l'assurance que Votre

Seigneurie y arriverait elle-même le même jour ou le lendemain au plus tard.

« J'ai passé sur cette rade les journées des 3 et 4, ne cessant d'exprimer à M. l'amiral Dundas à quel point il importait que le départ se réalisât, à peine de voir l'opération compromise par la perte de temps, de beaux jours que rien ne pouvait remplacer, par la consommation sur place des vivres et des fourrages bien précieux ; enfin, par le danger que présentait le séjour prolongé à bord des vaisseaux d'une agglomération d'hommes, qui ne s'élevait pas à moins de trois mille pour quelques-uns de ces vaisseaux.

« Hier 5 septembre, à 4 heures du matin, M. l'amiral Dundas écrivait à son collègue l'amiral Hamelin : « Il vaut mieux que vous appareilliez le premier. Je « suis prêt. J'attendrai que la division sous le vent « (votre escadre et celle des Turcs) soit sous voiles. « Je vous écris avant le jour, mais je ne doute pas « que les navires de Varna ne nous rejoignent de très « bonne heure. » Cette lettre, reçue à 4 heures et demie du matin, a déterminé immédiatement notre appareillage, après qu'ordre eut été donné à notre convoi de cheminer avec les vôtres. Ce même jour, après midi, l'amiral Hamelin recevait de l'amiral Dundas la nouvelle lettre ci-après : « Une demi-douzaine de longues « embarcations pour débarquer des canons arrivent à « l'instant, et cela me retient une heure. Je serai « remorqué, car le vent manque de plus en plus. »

« Sur cette assurance, nous avons naturellement continué notre route. Enfin cette nuit est arrivée, à 11 heures et demie, la lettre ci-après de l'amiral Dundas : « Plusieurs navires à vapeur sont arrivés sans avoir

« assez d'eau à leur bord, et, comme le vent me semble « établi au nord-est, je resterai au mouillage jusqu'à « demain matin au point du jour. Si la brise vient « à se modérer, je me mettrai alors en route, remorqué « par des vapeurs, aussitôt que je serai prêt, car mettre « sous voiles est en dehors de la question. Le convoi « m'accompagnera : j'ai fait part de mes projets au « contre-amiral Charner, et il s'est chargé de vous les « faire connaître, de manière que vous puissiez mouiller « ou non, comme cela vous conviendra. »

« Le temps et le vent étant favorables, l'amiral Hamelin a répondu qu'il continuait à faire route vers le rendez-vous convenu, à quarante milles à l'ouest du cap Tarkan.

« Cependant le temps s'écoule ; je suis à près de vingt lieues dans le nord-est de Baltchick, séparé de la flotte anglaise et de mon convoi, qui doit marcher avec le sien. La dernière lettre de M. l'amiral Dundas ayant conservé la forme conditionnelle quant à son départ de ce matin, je ne suis pas assuré de ne pas voir s'accroître dans de grandes proportions cette différence qui me sépare de vous, et il m'est alors permis de craindre telles circonstances de vent ou de mer qui rendraient la réunion très difficile et pourraient tout compromettre. Dans cette situation pénible, je me décide à inviter l'amiral Hamelin à retourner au-devant de la flotte anglaise.

« Je ne me dissimule pas, mylord, qu'en présence des urgences de toute nature dont nous sommes entourés, ces retards regrettables peuvent mettre à découvert votre responsabilité et la mienne. J'ai voulu vous le dire avec la sincérité qui a toujours présidé à nos

excellentes relations et qui contribuera certainement à les régler. Je suis assuré d'ailleurs que vous serez le premier à partager mes préoccupations et mes regrets.

« Maréchal A. DE SAINT-ARNAUD. »

Lord Raglan répondit en annonçant le départ définitif pour le lendemain. Cette fois la flotte anglaise apparut, se joignit aux flottes françaises, et cette nouvelle *Armada*, le 7 au matin, se dirigea vers le nord.

On approche du but, lorsqu'une nouvelle pénible circule sur les bâtiments : on dit qu'à bord de *la Ville-de-Paris*, le maréchal de Saint-Arnaud, épuisé, vient d'être atteint du choléra : il est au plus mal et ne peut plus s'occuper de rien.

Cependant un conseil où l'on doit décider le point du débarquement se réunit à côté de sa cabine. Lui, a toujours été partisan de descendre le plus près possible de Sébastopol ; le général anglais, au contraire, désire atterrir sur une côte abandonnée. Maintenu sur son lit, le maréchal prie lord Raglan de décider la question : les Français se rangeront à son avis. Ne voulant pas imposer son opinion sans nouvel examen, lord Raglan désire faire encore une reconnaissance.

Une flottille se forme, *le Caradoc* en tête. Lord Raglan, les généraux Burgoyne, Brown, l'amiral Lyons, les généraux Canrobert et Martimprey, les colonels Trochu et Lebœuf, l'amiral Bouët-Willaumez, y montent. Le bateau, se dirigeant sur Sébastopol, arrive en vue de la rade, puis, virant de bord, remonte au nord, examinant tranquillement la côte. On constate l'existence de

camps à l'embouchure de la Katcha et de l'Alma. Après examen, les officiers se réunissent sous la présidence de lord Raglan. Le général Canrobert soutient les idées de son chef ; il propose, comme il l'a déjà fait à la première reconnaissance, de débarquer à la Katcha sous la protection des canons de la flotte. On sera obligé de livrer bataille en atterrissant, mais, avec une offensive hardie et la formidable artillerie des bateaux, l'on doit réussir et l'on sera de suite sur Sébastopol. Lord Raglan maintient les avantages d'une descente non disputée à Old-Fort, beaucoup plus au nord et loin de la ville.

A cet avis, le général Canrobert objecte encore que l'on aura huit jours de marche pour atteindre Sébastopol, dans un pays sans eau potable, coupé de trois rivières offrant trois positions défensives difficiles à enlever, et en présence d'une cavalerie puissante, manœuvrant dans un pays propice, tandis que les alliés n'en ont pas, ou très peu. En descendant à la Katcha, on évitera les marches, le manque d'eau, et l'on fera tomber les trois lignes de défense des Russes.

Toutefois, sir John Burgoyne soutient énergiquement le projet de lord Raglan. « On aura des difficultés, dit-il, en débarquant à Old-Fort, mais toutes sont surmontables : si au contraire l'on échoue à la Katcha, — et une descente de vive force peut toujours manquer, — tout sera perdu. » Lord Raglan insiste encore ; et devant son avis formel le général et les officiers français s'inclinent.

Ainsi fut décidé le débarquement « d'Old-Fort », dans la baie que les cartes désignent sous le nom de baie de *Kalamita,* et *le Caradoc* se rendit immédiate-

ment en ces parages, que la première reconnaissance du mois de mai avait déjà examinés.

Le navire longeait les côtes de fort près, et le pays paraissait presque inhabité.

Durant ce trajet, sir John Burgoyne causa avec le maréchal Canrobert. Il lui déclara que si des ordres formels n'étaient pas venus de Londres, il ne se serait pas trouvé un seul général pour assumer les responsabilités d'une tentative aussi hasardeuse que cette descente en Crimée.

Ce vieux débris d'Égypte était fort inquiet, et il est probable que, malgré son sang-froid, lord Raglan partageait son sentiment ; — de là, cette idée arrêtée d'éviter l'ennemi et de s'éloigner du but à atteindre.

Le général Canrobert, lui aussi, n'était pas sans inquiétude, mais pour des motifs bien différents ; il savait le maréchal de Saint-Arnaud très malade. Peut-être allait-il en revenant le trouver mort ; alors la direction de cette périlleuse opération lui incomberait.

A peine retourné sur *le Montebello*, il reçut la visite du colonel Trochu, le chef de cabinet du maréchal de Saint-Arnaud qui était au plus bas. Le colonel Trochu venait en prévenir le général Canrobert, pensant qu'il avait la lettre de commandement pour le remplacer. S'il n'en était pas ainsi, il allait aviser le général Forey, le plus ancien en grade. Et là-dessus, le colonel Trochu, qui avait toujours un discours à placer, parla, parla. Quand il eut fini, le général lui exprima le désir d'aller voir le maréchal, et tous deux montèrent alors dans la baleinière ; une demi-heure après, le général Canrobert entrait dans la cabine du commandant en chef.

« Ce n'était plus qu'un cadavre : livide, il était étendu, les yeux sans regard, sans force, les genoux repliés sur le ventre. C'est à peine si le moribond put parler. « Je sais, lui dit le général Canrobert, que vous êtes « tourmenté de l'idée d'être sans successeur désigné. Je « viens vous enlever ce doute, je suis porteur d'une « lettre de commandement. Je n'ai jamais voulu vous « le dire, par discrétion, parce que vous auriez pu « supposer que je chercherais à me prévaloir de cette « situation éventuelle, et puis parce que cette lettre est « close et ultra-confidentielle ; je ne dois l'ouvrir qu'en « cas d'absolue nécessité, et j'espère bien qu'il n'en « sera jamais question. »

« Les yeux du malade s'éveillèrent ; ils marquèrent la satisfaction : « Quel poids vous m'ôtez du cœur ! » Et se remuant, d'une main tremblante il écrivit sur un petit carnet ces mots : « 13 septembre. Canrobert, « lettre close et confidentielle. »

« M. le Maréchal, il faut que cette communication « reste secrète et que rien n'en transpire. Votre crise ne « durera pas ; vous allez commander le débarquement « et vous prendrez Sébastopol. A tout hasard, si vous « avez besoin de moi, je resterai sur votre bâtiment. »

Le maréchal accepta d'un geste et le général Canrobert demeura sur *la Ville-de-Paris*.

Toute la flotte s'était ralliée et était en vue de la plage d'Old-Fort. Chaque bâtiment avait pris sa place ; les Français étaient à droite, les Anglais à gauche. Grâce aux admirables instructions rédigées, chez les Anglais, par l'amiral Lyons, et chez nous, par l'amiral Bouet-Willaumez, toutes choses étaient en ordre comme au départ.

Vers la nuit tombante, le général Canrobert et l'amiral Bouët partirent sur *la Mouette*, petit bateau de faible tirant d'eau, et s'approchant de la plage, l'examinèrent et désignèrent les emplacements pour le débarquement de chaque corps, en plaçant des bouées indicatrices.

A deux heures du matin, deux fusées partent du vaisseau-amiral, en traçant dans le ciel une longue traînée d'or. Sur les bâtiments tous sont éveillés, impatients de descendre à terre. Vers quatre heures du matin, un signal prescrit aux bateaux à vapeur de prendre en remorque les voiliers et de venir, avec des chalands amarrés à leurs flancs, le plus près possible de la grève. Au soleil levant, l'ordre est donné de commencer le débarquement. Une baleinière file devant la ligne énorme des bateaux et atterrit. En un instant, le général Canrobert et l'amiral Bouët-Willaumez descendent avec quelques sapeurs; l'un d'eux tient un fanion tricolore; trois ou quatre autres creusent un trou, on enfouit la hampe en terre, et les trois couleurs flottent au vent. Alors, s'élève de toute la flotte une longue acclamation qui salue le drapeau. En même temps, les chalands se mettent en marche; en vingt minutes cinq mille hommes sont à terre; ils se déploient en tirailleurs et vont à la découverte. Le terrain est plat, des lacs d'eau salée s'étendent à gauche, pas d'herbes sur la plage, et à l'horizon, des collines verdoyantes; perdu dans le lointain, un village. « J'étais près de la mer, disait le maréchal Canrobert; mon cheval venait d'arriver, et je m'occupais de le faire seller pour parcourir le pays et diriger nos éclaireurs, lorsque arrive Bosquet, toujours opposé à l'expédition, et moitié souriant, moitié sérieusement, il me lance en passant ce mauvais jeu de mots :

« Comment être heureux dans *la Crimée* et dans la baie « de *Kalamita?* » A peine s'est-il éloigné, qu'on m'appelle d'un autre côté; je me retourne, et je vois un cavalier, au galop sur le sable, suivi de deux spahis dans leurs burnous rouges; je reconnais le maréchal de Saint-Arnaud. Lui que j'avais vu mort — pour ainsi dire — la veille, il était à cheval, allant aux grandes allures, l'œil radieux, le geste large, étendant sa main du côté de la mer couverte de voiles. « Hein, que c'est « beau ! me dit-il; et dire qu'ils ne voulaient pas venir « ici ! » faisant ainsi allusion à l'opposition des amiraux et de certains généraux, entre autres Bosquet. Le fait est que le spectacle était splendide. Par une matinée claire, sous un ciel rayonnant, la mer, d'un bleu foncé intense, clapotait doucement et se couvrait de petites bandes d'écume d'argent : plus de deux cent cinquante vaisseaux, dont beaucoup avaient déployé leurs voiles d'un blanc éclatant, faisaient un panorama unique. Nous mettions le pied sur un nouveau monde. Comme Christophe Colomb, nous allions au-devant de l'inconnu, avec l'espoir et la volonté de réussir, car nous n'avions d'issue que dans le succès. »

Au fur et à mesure que les régiments débarquaient, ils se formaient sur la plage, puis, se mettant en colonne, s'avançaient tambours et musiques en tête, et défilaient devant le pavillon tricolore, qu'ils saluaient de cris d'enthousiasme; ils se portaient en avant, sur les points que leur désignaient des officiers d'état-major.

Le soir, les trois premières divisions étaient à terre avec l'artillerie. Les hommes avaient leurs tentes, du bois et des vivres pour six jours.

L'armée anglaise avait été plus lentement. Peut-être

la froideur des relations entre l'amiral Dundas et sir Ed. Lyons en était-elle cause? Pour expliquer ces retards on prétendit que les bouées indicatrices, placées d'accord avec les officiers de l'escadre anglaise, avaient été transposées la nuit par la manœuvre coupable d'un officier de marine français. Au réveil, les navires anglais, en se dirigeant vers le point où avait été posée, la veille, la bouée indiquant la démarcation des deux flottes, ne l'avaient plus retrouvée à sa place, mais à un mille plus à gauche ; de là hésitations, changement de direction et trouble dans l'évolution des navires. Tout cela était une pure invention; le rapport de l'amiral Hamelin est explicite sur ce fait. Le convoi anglais, en effet, au petit jour, s'était trompé de direction et avait biaisé trop au sud : il allait donner juste dans nos lignes ; de suite l'amiral Bouët-Willaumez, monté sur un aviso, joignit *l'Agamemnon*, presque en même temps que le général Hugues Rose envoyé par le maréchal de Saint-Arnaud. L'officier anglais et le marin français n'eurent pas de peine à démontrer l'erreur à l'amiral Lyons, et celui-ci, avec autant de bonne grâce que d'adresse, rectifia la marche de son immense flotte, qui évolua son changement de direction avec une rapidité et une précision remarquables.

Vers midi, on entendit le canon, dont les coups assez pressés se répétèrent jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. C'était une partie de notre flotte et la quatrième division (Forey) qui faisaient une démonstration sur la Katcha, pour tromper les Russes. Après avoir ouvert le feu, les embarcations chargées de soldats furent lancées sur le rivage jusqu'à cinquante mètres de la terre, où elles s'arrêtèrent, car elles ne devaient

faire qu'une feinte. Les Russes, du reste, à la vue des bateaux, s'étaient retirés. Ils n'étaient guère que cinq mille hommes sur ce point, et ne voulaient pas s'opposer au débarquement d'une armée qu'ils croyaient être de cinquante mille hommes. Après cette manœuvre, les troupes de la division Forey remontèrent à bord et revinrent le soir devant Old-Fort.

Le succès de cette fausse attaque nous prouva que le plan du maréchal aurait réussi s'il eût été poursuivi. Alors Sébastopol eût sans doute été pris le surlendemain !

Au soir, la mer devint houleuse et le temps se couvrit ; il fut impossible de continuer le débarquement. Avec la nuit, la pluie se mit à tomber à torrents. Les nôtres se réfugièrent sous leurs petites tentes, après avoir essayé d'allumer du feu ; ils durent, pour la plupart, se contenter de biscuit ; mais, au moins, couchés dans leur couverture, sous leur abri de toile, ils dormirent, défendus contre l'eau et sur un sol à peu près sec.

Il n'en fut pas de même dans l'armée anglaise ; sans tentes, toujours poursuivis par le choléra, sans feu et sans nourriture, nos alliés souffrirent beaucoup durant la soirée et la nuit. Lord Raglan et sir de Lacy Evans avaient seuls des tentes ; sir George Brown coucha sous un araba ; le duc de Cambridge, drapé dans un grand manteau, passa la nuit à parcourir les bivouacs de sa division, pour exhorter, encourager et distraire ses hommes.

Le lendemain au matin, des éclaireurs (?), peut-être des maraudeurs, affirmèrent la présence de généraux russes dans un village des environs. A défaut de géné-

raux, il était possible de prendre quelques officiers ou sous-officiers russes et d'en obtenir des renseignements. Le lieutenant de Molènes, avec les spahis d'escorte du maréchal, notre seule cavalerie, fut chargé de surprendre le village et de s'emparer de ses occupants. Quelques heures après, il ramenait au milieu de ses burnous rouges un fonctionnaire civil et plusieurs soldats russes qui furent conduits chez le maréchal de Saint-Arnaud.

Le même jour et le surlendemain furent employés à descendre l'artillerie et tout l'attirail des armées.

Dès le 16, le maréchal de Saint-Arnaud était prêt à aller de l'avant, mais les Anglais, plus éloignés que nous de la plage, avaient plus de peine à s'organiser et le choléra continuait à faire des victimes dans leurs rangs. Cependant il devenait urgent de marcher. Nous avions eu des avis sur la situation des Russes; ils nous attendaient sur la rivière de l'Alma, dont les bords sont escarpés et dont le lit est couronné de hauteurs; ils pouvaient être cinquante mille.

Dans la journée du 18, je montai encore sur *le Primauguet*, avec les généraux Thiry et Bizot, et nous allâmes voir les embouchures de la Katcha et de l'Alma. Nous constatâmes que des troupes étaient campées sur les hauteurs environnantes, elles ne nous parurent pas dépasser le chiffre de vingt mille hommes; mais d'autres camps pouvaient exister dans les terres au delà de la portée de la vue.

Le général Bizot étudiait le terrain au point de vue du siège de Sébastopol; il ne croyait pas au succès d'une attaque brusque, et déjà il me déclarait qu'il lui paraissait impossible pour les alliés de s'établir au nord de la place; ils n'auraient aucun port de ravitaillement et ne

pourraient pas recevoir leur parc de siège. A son avis, il était nécessaire de contourner la ville et de venir au sud occuper le plateau de Chersonèse, d'où l'on commencerait les travaux réguliers : on serait ainsi en possession du port de Balaklava, qui permettrait tous les arrivages. C'est dans ce sens qu'il écrivit, le soir même, au maréchal Vaillant, à Paris, et qu'il émit pour la première fois l'idée qui fut appliquée et décida de la suite des événements.

Le soir, à notre retour au camp, le maréchal de Saint-Arnaud nous fait appeler. Il parle, — au moment où j'arrive, — au moyen d'un interprète, avec un groupe de vieillards du pays. Ce sont des Tatars, presque tous voûtés, avec de grandes barbes blanches; ils portent sur la tête des papaches d'astrakan noir; ils sont vêtus d'un large pantalon et d'une tunique de drap brun épais, croisée sur la poitrine, et serrée à la taille par une ceinture. Ils paraissent doux; ils viennent offrir de vendre toutes leurs récoltes et leurs bestiaux; le maréchal s'efforce d'obtenir d'eux des arabas et des conducteurs. Lord Raglan, paraît-il, a déjà réuni beaucoup de moyens de transport; il en a plus besoin que nous, car il n'a pas de service de train des équipages. Après avoir congédié les Tatars, le maréchal nous fait asseoir autour de lui; il annonce qu'il a écrit à lord Raglan pour le prévenir qu'il partira sans faute, le lendemain 19, au matin, pour arriver, avant le soir, devant la rivière de l'Alma, — où j'avais vu les Russes le matin se préparer à nous barrer le passage.

Le 19 septembre au matin, à sept heures, nos quatre divisions s'ébranlent par un beau soleil; nous suivons à travers champs, sur un terrain légèrement

ondulé et recouvert de verdure, la ligne tracée par la grande route de Crimée, qui va du nord au sud en longeant la mer. La flotte navigue à notre hauteur à un ou deux milles du rivage. Par moments, lorsque nous atteignons le sommet d'une ondulation, nous découvrons le terrain autour de nous, sur lequel se meuvent les carrés de nos quatre divisions ayant au centre le maréchal et ses spahis. Plus en arrière et à gauche dans le lointain, on aperçoit l'armée anglaise.

L'étape est dure, le sol est inégal, le soleil frappe sur les soldats surchargés de cartouches, d'effets et de vivres.

Chez les Anglais, l'épreuve est encore plus pénible : à chaque instant le choléra abat quelqu'un, leurs rangs s'éclaircissent ; les derniers pelotons sont souvent obligés d'enjamber des cadavres de malheureux qui ont été foudroyés. A tout instant des soldats sortent des colonnes en se tordant ; ils s'étendent à terre pour ne plus se relever. Leur marche s'en ralentit et bientôt nous les perdons de vue.

Vers midi, nous arrivons à une rivière desséchée, le Bulganack. Après une halte d'une heure sur ses bords, nous la franchissons et nous gravissons le plateau qui nous sépare de la vallée de l'Alma, que nous découvrons une demi-heure après. Nous apercevons les sinuosités de la rivière, les vergers, les jardins et les villages qu'elle arrose : au delà sont les collines qui défendent sa rive méridionale, sur laquelle s'étale le camp de l'armée russe.

On s'arrête. C'est là que nous allons camper avant la bataille.

Nos bivouacs sont vite installés. Déjà le camp s'agi-

tait en tout sens comme une fourmilière, chacun vaquant à ses occupations, et les tentes s'élevaient en lignes blanches sur le sol entièrement vert, lorsque le maréchal nous demanda. Son quartier était au centre de l'armée, et autour de sa grande tente, toute bariolée, campaient des spahis. Lorsque nous le joignîmes avant la chute du jour, les colonels Trochu et Waubert de Genlis venaient de lever le plan du champ de bataille et de rédiger les ordres pour le lendemain. Trochu les lut tout haut. Le maréchal, les yeux enfoncés dans deux orbites jaunes, somnolait accroupi sur des tas d'herbes que recouvrait le burnous d'un de ses cavaliers. Son état allait-il lui permettre de commander encore le lendemain? Quelle serait la lucidité de son esprit lorsqu'une décision importante serait à prendre? Depuis le débarquement, ses crises ayant diminué, il avait pu diriger son armée : il avait encore la volonté de livrer cette bataille et de prendre Sébastopol, mais c'était là le terme de toutes ses espérances : il se sentait à ses derniers jours.

Son plan pour la bataille du lendemain était bien conçu. Ayant vu de suite notre supériorité numérique, il voulait en profiter pour entourer l'ennemi.

La division Bosquet, suivie des Turcs, devait franchir l'Alma près de la mer, escalader les falaises qui dominent la rivière et, débouchant sur le plateau, attaquer et déborder le flanc gauche des Russes. Aussitôt Bosquet arrivé sur la hauteur, la division Napoléon et la mienne passeraient la rivière et attaqueraient de front les Russes en cherchant à donner la main à Bosquet. Le maréchal proposait à lord Raglan d'agir de même par inversion. La division Bosquet devait partir à cinq

heures du matin, les autres troupes à sept heures. Personne ne fit d'objections à ce plan, qui parut rationnel.

Aussitôt la communication faite, Trochu partit au galop porter le plan de bataille à lord Raglan et lui fournir tous renseignements utiles. Trochu rentra tard dans la nuit. Qu'avait-il dit à lord Raglan? Celui-ci avait-il entièrement accepté les propositions de son collègue? Y avait-il fait des observations? Ces points n'ont pas été élucidés.

De notre côté, les ordres écrits furent envoyés le soir aux chefs de corps tels qu'ils nous avaient été lus, et ils ne furent pas modifiés au réveil; ce qui laisse supposer que le maréchal de Saint-Arnaud croyait, sur le rapport de Trochu, être en parfait accord avec lord Raglan.

La nuit fut calme pour nous; elle fut plus agitée pour les Anglais : à chaque instant de nouveaux cas de choléra se déclaraient dans leurs bivouacs et les crises violentes des malades troublaient les hommes déjà fatigués par la marche et dont un grand nombre n'étaient arrivés qu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain, chez les Français, dès le petit jour, le réveil fut sonné par les clairons et les tambours, et de suite notre camp fut sur pied. Partout régnait une animation extraordinaire : c'était à qui serait prêt le premier.

Le soleil se levait en disque rouge derrière les collines et perçait le brouillard d'automne qui montait de la mer. Les feux de bivouac, si brillants toute la nuit, se mouraient aux premières lueurs du jour. Bientôt apparut un ciel clair et argenté annonçant une belle journée. Aussitôt les tentes roulées sur les sacs, les tambours, les clairons et les musiques de chaque régiment se

portèrent devant le front de bandière, et à tour de rôle exécutèrent le réveil en musique. Cette aubade, qui se répondait de proche en proche à l'aurore de ce jour de victoire, est demeurée dans le souvenir de tous. Jamais les accents de la musique militaire ne leur a fait éprouver pareille émotion — c'était un courant de joie, de confiance, qui passait dans le cœur des combattants. Le sentiment du succès était à l'état immanent dans l'âme de l'armée. Peut-être aucun de ces trente mille hommes présents ne s'en rendit compte sur le moment, car à l'instant de l'action on ne se livre point à la recherche des causes de ses sensations; mais, sans s'en douter, tous eurent l'intuition que cette bataille serait une victoire.

Depuis Waterloo, quarante ans s'étaient écoulés; le charme qui maintenait encore la France sous le coup de ce désastre allait être rompu; après cette longue époque de recueillement et de travail, nous allions récolter le fruit de nos efforts incessants et reconquérir notre prestige.

Le maréchal, levé avant le jour, fit sa toilette à la lueur d'une bougie. La confiance qu'il partageait avec toute l'armée l'avait ressuscité. Il mit son chapeau ferré à plumes blanches, insigne du commandement en chef, et monta à cheval.

Les spahis étaient déjà rangés devant sa tente, ainsi qu'un nombreux état-major. A côté de lui était son médecin, le docteur Cabrol, et un vieux chasseur d'Afrique, compagnon d'armes de toutes ses luttes d'Algérie depuis vingt ans. Tous deux ne cessèrent durant la journée, dès qu'ils le voyaient défaillir, de lui appliquer à même sur la poitrine, à hauteur du cœur,

un large et puissant aimant enveloppé dans un sac de peau. Ainsi purent-ils le soutenir jusqu'à la fin de la bataille.

A cinq heures, la division Bosquet commença son mouvement : ses colonnes, dont les baïonnettes brillaient au soleil, s'allongeaient du côté de la mer. A sept heures, les autres divisions étaient en ligne de colonnes de bataillon serrées en masse à intervalle de déploiement : les batteries divisionnaires entre les brigades, celles de la réserve générale en deuxième ligne.

Le maréchal passa devant le front des troupes, se dirigeant vers la gauche, où l'armée anglaise demeurait endormie. A peine eut-il constaté cette inaction, qu'il envoya le commandant Renson prévenir le général Bosquet de s'arrêter. Le colonel Trochu partit en sens opposé auprès de lord Raglan, pour savoir quelle était la cause de ce retard.

Sur toute la ligne les régiments demeurèrent en place ; les hommes allumèrent des feux avec des broussailles et firent le café.

Le général Bosquet était près de l'embouchure de l'Alma, où toute la flotte pouvait le voir sur un grand cheval aubère, c'est-à-dire violâtre. Un canot se détacha du *Montebello* et vint aborder près de lui. Des officiers de l'état-major de l'amiral Bruat lui apportaient en cadeau un pain blanc de quatre livres. Ce présent eut un succès immédiat : il fut coupé en petits morceaux, partagé entre les officiers présents et mangé en un instant.

Profitant de la présence du canot, le général Bosquet fit opérer des sondages sur le cours de la rivière par les officiers de marine, et déterminer exactement les gués

les plus favorables, qui furent de suite indiqués par des piquets.

Au centre, le prince Napoléon et le général Canrobert, voyant l'armée anglaise dans l'immobilité, se dirigèrent tous deux de son côté. Ils se rencontrèrent en arrivant aux bivouacs de la division de Lacy Evans. Ils se firent indiquer le vieux général : il était enfermé dans sa tente, la seule de sa division. Il en sortit lorsqu'on lui annonça la présence de ses collègues, et, leur serrant la main, leur dit qu'il attendait des ordres, et qu'aussitôt l'avis de prendre les armes reçu, ses troupes seraient prêtes. Les soldats s'astiquaient et préparaient leurs carabines.

« Nous ne le priâmes point, nous disait le maréchal Canrobert, d'envoyer demander des instructions à lord Raglan, mais notre arrivée et les questions dont nous le pressions étaient assez significatives pour l'amener à provoquer des ordres s'il l'avait jugé à propos.

« Après avoir parlé quelques minutes avec sir de Lacy Evans sur la position des Russes et sur le mouvement tournant de chacune de nos ailes extérieures, nous le quittâmes pour revenir à nos troupes respectives. Vers ce moment, nous vîmes revenir Trochu, mais nous ne sûmes pas immédiatement sa conversation avec lord Raglan.

« Depuis, Trochu m'a raconté que la veille au soir il avait communiqué à lord Raglan le plan écrit et l'avait accompagné d'explications verbales détaillées. — On peut s'en rapporter à Trochu pour être certain qu'il l'avait fait avec volubilité. — Lord Raglan l'avait écouté sans rien dire ; aussi l'aide de camp était-il parti convaincu d'avoir édifié le général anglais. Dans la

matinée, Trochu, de nouveau en sa présence, l'avait supplié de se presser. Sans parler du plan de la veille, lord Raglan aurait fait observer à son interlocuteur que notre armée, par son rapprochement de la mer et par la présence de l'armée anglaise sur sa gauche, était protégée sur ses deux ailes et qu'il lui était facile d'opérer ainsi des mouvements tournants loin de sa base, mais qu'il n'en était pas de même pour son armée; il avait à redouter une attaque de flanc et des surprises de la cavalerie russe : pour ces raisons, il avait été obligé, la veille au soir, de renforcer sa gauche, et il lui fallait maintenant le temps de reprendre son ordre de bataille. En outre, ses régiments étant arrivés trop tard dans la nuit, il ne pouvait leur demander de livrer bataille, sans leur laisser prendre un peu de repos.

« Bref, le plan conçu la veille par l'état-major français n'avait été ni accepté ni repoussé par nos alliés, et le matin, au moment de l'exécuter, leur général en chef avait déclaré n'être pas en mesure de s'y conformer. Ces réponses nécessitaient une entrevue des deux généraux en chef. En effet, à peine Trochu avait-il rendu compte de sa mission au maréchal de Saint-Arnaud, que celui-ci alla du côté des Anglais : quelques instants après, nous distinguâmes lord Raglan avec une suite nombreuse qui venait au-devant de lui. Les deux généraux en chef se saluèrent et, s'abordant, demeurèrent, isolés des leurs, à converser sans qu'on pût rien entendre de ce qu'ils disaient. »

Le maréchal, avec son chapeau à plumes blanches et son bâton à la main, était monté sur un petit cheval arabe tout blanc; lord Raglan, par contraste, montait

un énorme pur sang bai brun. Il portait un costume de fantaisie composé d'une redingote bleue à boutons d'uniforme, ouverte par devant et laissant voir le col de la chemise, qu'entourait une cravate en satin noir; un sabre avec un ceinturon apparent complétait son équipement, qui paraissait être celui d'un officier de marine.

Parmi ses suivants, en dehors des officiers que nous connaissons, était une nuée de journalistes, dont le fameux Kinglake, déjà connu par son roman *Eothen,* l'Alexandre Dumas — au talent près — de la campagne de Crimée. Le matin même, monté sur un cheval rétif, il avait été délicatement déposé à terre par sa monture à la grande hilarité de l'état-major. Lord Raglan, après avoir reproché à ses officiers de se moquer du malheur d'autrui, fit appeler le désarçonné, lui donna un cheval et l'invita à le suivre pendant la journée et à dîner pour le soir. Depuis, il se lia intimement avec ce romancier, et lady Raglan lui confia tous ses papiers pour son ouvrage *l'Invasion de la Crimée.*

Les deux généraux causaient depuis plusieurs minutes, lorsqu'ils se dirigèrent au galop sur un petit tertre d'où le terrain se découvrait mieux. Seuls sur cette éminence, ils examinèrent longtemps les positions russes, puis, après s'être salués, ils se séparèrent, et chacun d'eux retourna à son état-major. Il pouvait être dix heures. Le maréchal de Saint-Arnaud envoya de nouveau le commandant Renson au général Bosquet pour lui faire reprendre sa marche. Rien pour nous n'était changé dans l'exécution du plan de la veille; les Anglais, au contraire, devaient s'en tenir à une attaque de front, dès que nous serions engagés : ce serait donc

une bataille en échelons, l'aile droite (Bosquet) en avant.

Les hommes étaient en gaieté, mille quolibets couraient à travers les rangs. Nous attendions que Bosquet eût gravi les hauteurs.

Devant nous, dans les vergers et les taillis, derrière des rideaux de peupliers, nous distinguions les silhouettes des tirailleurs russes embusqués pour nous recevoir. Au delà, sur le plateau, on voyait fort bien les masses de leurs bataillons. Ils portaient de longues capotes grises qui leur tombaient jusqu'aux pieds, et ils étaient coiffés du casque en cuir bouilli à pointe de cuivre brillant. Des prêtres vêtus d'ornements dorés avec des croix, des bannières et des images pieuses passaient et repassaient, en procession, à travers les bataillons, jetant de l'eau bénite aux soldats en les exhortant. On les voyait apparaître et disparaître selon qu'ils entraient ou sortaient des rangs, et l'on entendait les mélodies tristes et monotones de leurs chants en ton mineur. Au fur et à mesure que les prêtres s'avançaient, les soldats se découvraient, s'agenouillaient et se signaient sans interruption tout le temps que durait le défilé.

A notre droite, les colonnes du général Bosquet reprennent leur mouvement et bientôt ses tirailleurs gravissent les pentes au delà de l'Alma : des masses de fumée blanche s'élèvent de la mer et les détonations stridentes des pièces de marine arrivent jusqu'à nous. Ce sont nos frégates qui appuient le mouvement tournant. L'artillerie russe riposte, et à leur tour nos pièces de campagne, arrivées en haut, ouvrent le feu : partout la mousqueterie crépite et des nuages blancs couvrent le plateau d'un nuage épais.

Il est une heure et demie environ. Au centre, depuis sept heures, nos troupes impatientes attendaient le signal de marcher en avant; aussi, à peine est-il donné, qu'en une demi-heure elles atteignent l'Alma, dont les berges sont escarpées et les pentes coupées de murs, de haies, d'arbres et de vignes, tellement qu'on ne peut plus manœuvrer à rangs serrés. Tous se dispersent. « Laissez-les faire; c'est une bataille de soldats, » dit le maréchal de Saint-Arnaud au général de Martimprey, qui redoute le désordre. Tous avancent malgré le feu plongeant des tirailleurs et des canonniers russes. De suite les zouaves prennent le devant. Habitués aux terrains difficiles de l'Atlas, aux ravins et aux rochers, rien ne les arrête ; ils ont tous leur fusil passé autour du cou par la courroie, l'arme en travers sur leurs épaules, et ainsi les mains libres ils s'accrochent pour grimper comme des chèvres à tout ce qu'ils trouvent sur leur route. Les soldats des autres régiments, moins rompus à ces exercices, les regardent, les imitent et s'ingénient eux aussi pour descendre et remonter. Les uns se laissent glisser, les autres se retiennent à des branches; on se hisse et se pousse, on fait la courte échelle, on se tend les fusils comme une corde pour tirer à soi des camarades; quelques-uns trouvent des escaliers naturels, d'autres en tracent. Bref, tout le monde passe, et bientôt on escalade les collines de la rive gauche. Mais si les hommes franchissent la rivière, il en est autrement pour les canons, qui sont obligés de faire un grand détour pour atteindre le plateau.

L'armée anglaise s'est ébranlée à son tour et s'est formée en bataille dès que le canon s'est fait entendre distinctement sur la hauteur ; bientôt on voit ses lignes

rouges s'avancer rigides, sans à-coup, puis par moments des bataillons, en avance sur leurs voisins, marquent le pas pour reprendre l'alignement.

Sur l'Alma s'élève un gros village que les cosaques ont incendié avant de l'abandonner, et la fumée noirâtre qui se dégage de ce brasier s'étend au loin, cachant tout à la vue. La division Lacy Evans est longtemps arrêtée par cet obstacle imprévu et gênant; le feu se voit de tout le champ de bataille et les éclairs rouge sombre des flammes s'élèvent à une hauteur énorme. C'est un spectacle dramatique au milieu du canon et de la fusillade : une batterie de la division Napoléon est en action devant cet incendie, et les silhouettes de ses canonniers se détachent grêles et noires sur le fond flamboyant de telle façon que, du point où est l'état-major français, on croit voir des diables s'agitant au milieu des flammes de l'enfer.

L'armée russe était formée en deux corps : l'un, celui de droite, sous les ordres du prince Gortchakoff, était opposé aux Anglais ; l'autre, sous les ordres du général Kiriakoff, était concentré devant notre centre, à peu près à trois kilomètres de la mer; la partie du plateau qui s'étendait du côté des falaises à leur gauche, et sur laquelle débouchait Bosquet, était restée inoccupée. Le prince Menschikoff avait considéré les pentes qui y conduisaient comme impraticables, surtout à l'artillerie. En outre, l'arrêt du mouvement de la division Bosquet, à peine commencé, l'avait persuadé qu'il ne s'agissait que d'une feinte destinée à lui donner le change, afin de lui faire dégarnir sa droite et son centre, où les alliés, lui semblait-il, allaient porter leurs efforts. Aussi, lorsqu'on vint le prévenir que la

division Bosquet était sur le plateau, il se refusa à le croire et reçut même fort mal le porteur de la nouvelle. Cependant, devant l'évidence, il dut envoyer huit bataillons d'infanterie et quarante pièces d'artillerie — toute sa réserve — pour tâcher d'arrêter et de rejeter les nôtres au bas des falaises.

L'infanterie se contenta de faire des démonstrations peu pressantes; au contraire, l'artillerie ouvrit de suite son feu. Pour y répondre, nous n'avions que douze pièces, heureusement d'un plus fort calibre; grâce à l'habileté et à la rapidité de nos artilleurs, les batteries ennemies furent tenues en échec, et le général Bosquet, qui s'attendait à avoir à supporter le choc de toute l'armée russe jusqu'au moment où le centre français ferait jonction avec lui, n'eut guère à livrer qu'un combat d'artillerie. La rapidité de sa manœuvre avait rendu impossible toute attaque sérieuse des Russes contre lui.

Cependant, il ne pouvait songer qu'à se maintenir, car, ainsi isolé, sans communication avec le reste de l'armée, il lui était impossible de prendre l'offensive contre le centre russe.

A deux heures, le maréchal de Saint-Arnaud ordonna à sa réserve de se porter par moitié auprès du général Bosquet et du général Canrobert, et fit presser ce dernier d'en finir avec l'escalade, et d'opérer sa jonction avec la division Bosquet.

Le prince Napoléon et le général Canrobert, après avoir conduit leurs troupes au milieu des broussailles, des murs, des obstacles sans nombre qui remplissent les pentes sud de l'Alma, ont atteint le plateau, et leurs tirailleurs s'avancent le plus loin possible, afin de dégager un terrain suffisant pour le déploiement. Les

Russes, surpris de cette attaque impétueuse et sans arrêts, laissent les nôtres s'avancer et reculent assez loin autour d'un bâtiment en construction, surmonté des échafaudages d'un télégraphe aérien. De là son nom de *Tour du Télégraphe*.

A ce moment, les batteries de la division Canrobert arrivent au galop, et, en se plaçant à la gauche de celles du général Bosquet, elles opèrent la jonction des deux corps si impatiemment désirée.

Les Russes sont groupés en masse compacte, et nos canons commencent sur eux un feu à mitraille à petite portée, dont pas un coup ne se perd. Le général Canrobert, qui est parvenu sur le plateau, examine la position. La division Bosquet est en potence à notre droite, et forme avec le reste de l'armée un angle droit, au centre duquel sont les colonnes russes, qui, malgré le feu de notre artillerie, marchent sur nous.

Autour du général Canrobert, officiers et soldats sont excités et prêts à marcher en avant. A la vue des Russes qui viennent sur eux, une même pensée leur passe dans l'esprit. Il faut attaquer cette masse compacte, sans un répit, au pas de course ; sans cela, si elle tombe sur nous, dans l'état de dispersion et de désordre où nous nous trouvons, nous sommes perdus.

Le prince Napoléon et le général Canrobert lèvent en même temps leurs sabres et commandent : « En avant ! » Le même cri part à la fois de toutes les poitrines, et, mus par un unique ressort, les colonels Cler et Bourbaki en tête, officiers et soldats mêlés, zouaves, fantassins de marine, fusiliers et chasseurs, partent d'un seul élan ; tous courent tête baissée et baïonnette basse sur la masse grise.

Souvent, le maréchal Canrobert nous a raconté cet épisode de la bataille :

« Nous les voyions, avec leurs casques à pointe, abaisser leurs fusils au commandement de leurs chefs. Nos clairons et nos tambours battaient et sonnaient la charge avec fureur, à une telle cadence, que leurs sons semblaient être haletants. Partout on entendait les cris d'enthousiasme; nous étions à un de ces moments d'élan qui transportent une troupe, lui font oublier tout danger et rendent sa charge irrésistible. Déjà nos premières baïonnettes étaient sur le point d'atteindre les Russes, lorsqu'un éclat d'obus vint me frapper à la poitrine et au bras. La douleur fut si violente que je fus jeté à bas de mon cheval, et je reçus une commotion telle que la vie s'arrêta net en moi. J'avais complètement perdu connaissance, sans avoir eu le temps de sentir et de comprendre. Je ne voyais rien, n'entendais rien, ne sentais rien. A cette ardeur, cette émotion poignante, cette exaltation, ce mouvement et ce bruit, avait succédé le néant. Je n'existais plus.

« Tout d'un coup, j'ai une sensation horrible, un grincement de dents... je ne me rends d'abord pas compte. on veut avec une pointe d'acier m'ouvrir la bouche. Cet agacement agit sur mes nerfs; je me réveille, je me retrouve couché par terre entouré d'hommes; on me tient la tête à deux mains, et une cantinière, un genou sur mon épaule, fait des efforts violents pour introduire la lame de son couteau entre mes dents au risque de me les casser toutes, et de me donner une attaque de nerfs. Plus elle fait d'efforts, plus je me contracte; cependant, sous sa pression, je cède et j'ouvre la mâchoire, et, au même instant, un homme qui est près

de moi m'emplit la bouche d'eau-de-vie. Une détente s'opère, je me secoue, je me remets. J'ai la poitrine et le côté endoloris; le docteur Quesnoy m'examine : j'ai des contusions internes qui nécessiteront une opération. Mais on m'a cru mort. Je veux retourner à mes troupes : on me hisse tant bien que mal sur mon cheval, et je cours à la *Tour du Télégraphe*.

« Sur les échafaudages sont attachées deux aigles dont les soies flottent au vent; leurs deux porte-drapeau, le sous-lieutenant Poitevin du 39ᵉ et le sergent-major Fleury du 1ᵉʳ zouaves, sont tombés morts en les plantant. Il y a beaucoup de cadavres mêlés. Les soldats, encore tout excités, se rallient. Je redoute que, profitant du désordre inhérent à une attaque ardente, les Russes ne reprennent l'offensive, car je vois leur cavalerie en train de se masser sur notre droite, et une charge au milieu d'un pareil désordre serait désastreuse.

« Un seul régiment est en ordre, en colonne par pelotons. C'est le 7ᵉ de ligne, que commande Lavarande. Je l'appelle :

« — Tenez votre régiment dans la main, et ne me quittez pas. Si la cavalerie russe qui est là-bas est encore ce qu'elle était, elle va nous charger ; vous seul êtes en ordre pour la recevoir. »

« Puis, je parcours les groupes épars : dès que l'on m'aperçoit, ce sont des cris, des vivats. « Nous vous « croyions mort, mon général. » Les soldats agitent leurs képis, lèvent leurs fusils; clairons, tambours et musiques mêlent leurs accents à ces cris. C'est la sérénade de la victoire. A quatre heures, nos trois divisions sont sur l'emplacement où campait le matin le prince Menschikoff, et l'on voit les Russes se retirer devant

nous; leurs derniers rangs se retournent de temps en temps, s'arrêtent et exécutent des feux à commandement; leurs sous-officiers, armés de fouets, frappent à coups redoublés sur ceux qui marchent trop vite; leurs batteries prennent encore des positions en échelons et tirent sur nous.

« J'aurais voulu rallier nos corps et les suivre, mais, sauf la deuxième division, les soldats ont, suivant une mauvaise habitude africaine, laissé leurs sacs en bas pour passer la rivière. De ce fait, nous sommes rivés au champ de bataille.

« Nous entendons toujours le canon à notre gauche; les Anglais attaquent, avec un sang-froid admirable, les grandes redoutes, où sont les plus gros effectifs de l'armée russe.

« Le général de Martimprey arrive au galop : il parle au prince Napoléon. Après quelques minutes de conversation, le prince fait faire un à gauche à une de ses brigades et, prenant avec lui son artillerie, part au galop sur un éperon qui commande le champ d'action des Anglais : les batteries, aussitôt parvenues à l'endroit indiqué, envoient quelques obus ; mais déjà l'on voit les habits rouges pénétrer dans les redoutes. Le tir se continue alors sur les colonnes russes, qui se replient vivement devant nos alliés. »

Les Anglais avaient eu une bataille beaucoup plus dure que nous.

Ils s'étaient formés en trois lignes de profondeur : la division de Lacy Evans à droite, la division légère à gauche, faisant la première ligne.

Vers une heure, ils s'engagèrent sur les bords de l'Alma et prirent pied sur la rive gauche. Leur attaque,

qui avait lieu en ligne rigide devint décousue, comme la nôtre, par suite de la nature du terrain, et lorsqu'ils arrivèrent sur les redoutes et sur les lignes russes qui garnissaient les intervalles, ils étaient en ordre dispersé. Naturellement, à leur apparition, ils furent accueillis par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, mais ils tinrent ferme. Sir George Brown, qui commandait à cet endroit, vit que ses troupes ne pourraient pas prendre les redoutes si elles ne se reformaient pas. Lui-même a raconté le surlendemain que, sous le feu, il avait donné des ordres pour faire reprendre l'ordre en bataille, et qu'il avait été de bataillon en bataillon rectifier les positions et serrer les rangs avant de recommencer l'attaque.

Dès le commencement de l'action, lord Raglan, voulant se rendre compte de la position ennemie, avait franchi la rivière, et, montant les collines au milieu des tirailleurs de la division Napoléon, il avait gagné un mamelon isolé en pointe et s'y était établi avec quelques-uns de ses officiers. C'est là qu'il se tint tout le temps de la bataille.

La division Lacy Evans avait eu plus de difficultés que celle de sir George Brown pour atteindre les redoutes; la fumée qui se dégageait de l'incendie du village de Bourliouck l'avait empêché de découvrir que la route et le pont lui avaient été coupés, et elle avait dû faire de longs détours pour franchir l'Alma; mais une fois sur l'autre rive, elle attaqua avec calme les positions russes. Toutefois, les deux divisions, dans leur premier assaut des parapets, furent repoussées. Ce que voyant, le duc de Cambridge, qui était en seconde ligne, lança sa division à la rescousse.

Le moment est bien choisi et l'attaque cette fois est décisive.

De tout le champ de bataille, on voit les gardes, coldstreams, grenadiers et fusiliers écossais s'avancer en une seule ligne, et à leur gauche les highlanders en colonne, sir Colin Campbell à leur tête : aux sons stridents des cornemuses, montagnards écossais et gardes se jettent sur la redoute. Coldstreams et grenadiers vont alignés, sans un flottement; on croirait voir une marche en bataille à Hyde-Park. Ils arrivent à hauteur de la division légère devant la grande redoute; ils la contournent à droite, les highlanders à gauche. Les gardes franchissent le parapet. Les highlanders enlèvent la gorge. Les Royal-Welsh, qui, depuis le premier assaut, étaient restés couchés devant le parapet sans vouloir lâcher pied, voyant les gardes arriver, sautent avec eux dans le retranchement; un de leurs capitaines, du nom de Bell, vétéran des guerres d'Espagne et de Waterloo, plante le drapeau de son bataillon sur le talus.

Dans l'intérieur des redoutes, les Russes résistent jusqu'à ce qu'ils puissent emmener leur artillerie; ils ne laissent que deux grosses pièces : l'une est prise par les highlanders, l'autre par les grenadiers.

La lutte terminée, lord Raglan, quittant son observatoire, se dirige du côté du télégraphe pour rencontrer le maréchal de Saint-Arnaud.

Les deux généraux se félicitent mutuellement, puis lord Raglan propose de poursuivre l'ennemi. Le maréchal s'y refuse. Il répond que ses soldats ont laissé leurs sacs au bas de la rivière, et qu'il est nécessaire avant tout de les leur faire reprendre; qu'en outre, l'artillerie n'a plus de munitions.

Les armées s'arrêtent donc là où elles ont cessé de combattre. Un peloton de canonniers à cheval seul s'élance à la découverte; une grande voiture arrivait dans sa direction : les canonniers l'arrêtent et la ramènent. C'était, soi-disant, la calèche du prince Menschikoff. Elle contenait des victuailles dont les preneurs firent profit et des papiers importants, parmi ceux-ci plusieurs rapports du commandant de Sébastopol au prince Menschikoff. Dans les circonstances, la conquête de cette voiture fut précieuse, car on ne possédait que deux droschkis à une place dans le camp, et ce carrosse, plus confortable, allait servir à transporter le maréchal de Saint-Arnaud, incapable de monter à cheval.

A peine le combat fini, le camp s'établit avec rapidité. Des corvées multiples enterrent les morts ou ramassent les blessés; d'autres vont chercher les sacs, apportent de l'eau, amènent les bagages. Les feux s'allument, les cuisines s'installent et les longues lignes de petites tentes blanches strient le vert du terrain.

Le général Canrobert, après être passé à l'ambulance voir les blessés de sa division, revint à sa tente; il souffrait beaucoup; il avait une plaie au bras et une large plaque de sang coagulé au côté, produite par l'éclat d'obus qui l'avait frappé. Le docteur Quesnoy lui fit une incision et lui posa un appareil. Il s'étendit ensuite sur un lit d'herbes coupées et continua à donner ses ordres. La soirée fut calme. La journée avait été magnifique, et il y eut vers sept heures un merveilleux coucher de soleil. Le disque rouge s'enfonça dans la mer, en jetant sur le ciel des feux intenses qui coloraient tout en teintes ardentes. Beaucoup de soldats ne furent

pas insensibles à ce spectacle; un grand nombre le regardèrent avec admiration : on les voyait s'arrêter au milieu de leurs occupations, demeurer immobiles devant ces splendeurs. Il y en avait qui, après quelques minutes de contemplation, en appelaient d'autres pour le leur montrer. Le coucher de soleil de la bataille de l'Alma, comme son réveil en musique, n'a été oublié par aucun des combattants de la journée.

Le lendemain, la journée se passa, comme la suivante, à se préparer à l'attaque de Sébastopol, que l'on croyait imminente.

Dans la matinée du lundi (22 septembre), sir John Burgoyne vint trouver lord Raglan et lui proposa de ne pas attaquer Sébastopol du côté nord, où nous nous trouvions, mais de le tourner et de l'assiéger par le sud. Son collègue, le général Bizot, nous l'avons vu, avait déjà soulevé la même idée la veille de la bataille, dans une lettre adressée au maréchal Vaillant.

Lord Raglan écouta son lieutenant sans lui donner aucune marque d'assentiment ou de désapprobation — il en donnait peu, — mais il l'invita à aller trouver le maréchal de Saint-Arnaud pour lui exposer ses idées.

Le maréchal était étendu sur une couchette lorsqu'il reçut le général anglais ; aussitôt qu'il sut de quoi il s'agissait, il fit demander ses généraux. Naturellement, le général Bizot appuya la proposition de son collègue anglais. Les autres s'y opposèrent formellement, particulièrement le prince Napoléon. Les travaux du côté du nord n'existaient pas avant les menaces de débarquement, disait-il : ils ne pouvaient donc présenter grand relief; l'armée russe devait être démoralisée de sa défaite; il était absurde de

ne pas tenter l'attaque immédiate. Le maréchal écoutait en somnolant; quand le prince eut fini, il le remercia de la main, et en se soulevant, il ajouta d'une voix cassée : « Sir John a raison; en tournant Sébastopol, en l'attaquant par le sud, nous aurons toutes nos ressources à notre disposition au moyen des ports qui sont sur cette partie de la Crimée, et que nous n'avons point de ce côté. »

Ainsi fut décidée cette fameuse marche de flanc et, par suite, le siège de Sébastopol.

« J'ai su depuis, de la bouche même du général Totleben, que j'ai souvent rencontré, concluait le maréchal Canrobert, que si nous avions brusqué l'attaque sur le nord, nous eussions pris la ville. »

CHAPITRE IX

AUTOUR DE SÉBASTOPOL

Retraite des Russes. — Préparation de la défense. — La passe du port est coupée. — Marche des alliés sur Sébastopol. — Les troupes alliées se félicitent mutuellement. — La coiffure de sir Colin Campbell. — Les vallées de la Crimée. — Les cloches à melons. — On tourne la ville. — Le maréchal est au plus mal. — Le désordre se met dans l'armée. — Le bivouac de la soif. — Le maréchal abandonne le commandement au général Canrobert. — Lord Raglan sur le point d'être enlevé par les Russes. — Cavalerie russe et cavalerie anglaise. — — Vallée de la Tchernaïa. — Bain froid réparateur. — Le général Canrobert, reconnu général en chef, prend le commandement. — Mort du maréchal de Saint-Arnaud; sa séduction, son caractère. — Le nouveau général en chef apprécie la situation. — Première reconnaissance de Sébastopol, qui apparaît au fond d'un gouffre. — Le monastère de Saint-Georges. — L'ermite. — La Côte d'azur de la Russie. — Les grenouilles. — L'armée alliée commence le siège.

Nous avions vu le soir de la bataille l'armée russe se retirer en échelons, s'arrêtant par moments, nous faisant face et dirigeant encore de temps en temps des feux de mousqueterie et d'artillerie contre nous. Tant que le jour dura, elle marcha en bon ordre, n'abandonnant ni canon ni voiture ; mais, quand vint l'obscurité, le désordre se mit dans les rangs et les hommes marchèrent en confusion. L'esprit du soldat se frappa ; il n'y eut pas de panique cependant, et, vers

minuit, toute l'armée arriva en troupeau à la Katcha.

On s'arrêta là ; les soldats s'aperçurent qu'ils n'étaient pas poursuivis. Les officiers rétablirent tant soit peu les unités, leur firent traverser la rivière, et tout le monde, épuisé, fit halte sur la rive sud pour passer la nuit. Le lendemain on repartit, et le jour même l'armée russe rentrait dans Sébastopol. Quoiqu'elle ne fût pas désorganisée, le moral des soldats était trop affecté pour que l'on pût, en ce moment, leur confier la défense de la ville. Le prince Menschikoff se décida alors à composer la garnison de milices, de marins de la flotte et de bataillons de sapeurs, sous les ordres des amiraux Korniloff et Nakimoff. Lui-même se retira sur les hauteurs à l'est, avec l'armée, pour attendre des renforts, tenir la campagne et rester à portée de secourir la ville et de menacer toujours les alliés.

De notre côté, on se décida à partir le 23. Comme le matin de la bataille, le réveil se fit en musique, les régiments se formèrent dans leur ordre de marche, et, de nouveau, avant de partir, chaque musique exécuta un morceau, avec reprises de tambours et clairons. Au moment de se mettre en route, le général Canrobert voulut monter à cheval, mais ses douleurs étaient encore trop vives, et on dut lui chercher une voiture. On trouva un droschki, qu'un Tartare prêta, mais se refusa à conduire; personne ne pouvait se tenir en équilibre sur l'espèce de siège étroit de ce véhicule peu commode. Le capitaine Brady s'offrit : il s'installa tant bien que mal, ses pistolets à la ceinture et son sabre entre les jambes; il s'arma d'un fouet et servit de cocher à son général, qui dirigea ainsi sa division. Il était important que le général Canrobert fût présent, parce

qu'il était destiné à avoir le commandement d'un moment à l'autre. Aussi dans sa voiture prit-il la tête de sa colonne.

Durant la marche on trouva des fusils, des casques, des sacs abandonnés par les troupes russes, et quelques cadavres de chevaux, mais rien n'indiquait une déroute; à certain moment nous entendimes une forte canonnade dans la direction de la ville. Il n'était pas vraisemblable que ce fût une attaque de la flotte ; ce n'était ni assez intense, ni d'assez de durée pour supposer une bataille navale. Du reste, la flotte russe, n'ayant pas risqué l'attaque au moment du débarquement lorsque nos navires de guerre étaient encombrés d'hommes et de matériel, ne devait guère s'y être décidée dans des conditions moins favorables.

Nous eûmes bientôt l'explication de cette canonnade. Dans la soirée, un cavalier tatar à l'air intelligent, coiffé d'un gros bonnet d'astrakan et vêtu d'une houppelande bleu de ciel, demanda à parler au maréchal ; on l'introduisit et il expliqua, par l'entremise de Tansky, qui traduisit ses paroles, que plusieurs navires venaient d'être coulés à l'entrée du port de Sébastopol, pour couper le passage aux bâtiments alliés.

Notre marche n'avait point été suspendue par ces détonations lointaines, et, à onze heures du matin, nous découvrions la vallée de la Katcha, toute couverte de villas, de jardins et de vignes, dont les grappes se coloraient sous le soleil. Partout on voyait des pastèques et d'autres fruits dont les soldats ne se privèrent pas assez.

Les vallées de la Katcha du Belbek et la côte sud de la Crimée, abritées des vents du nord et de l'est et

exposées au soleil, sont d'une végétation luxuriante. Pour les Russes, cette contrée, la plus douce de l'empire, est une petite Côte d'azur, et beaucoup d'entre eux appartenant à la société et à la finance y ont des villas qu'ils habitent en automne et en hiver, lorsqu'ils veulent éviter les grands froids.

Au moment où nous atteignions la Katcha, lord Raglan vint au-devant du maréchal de Saint-Arnaud, qui était monté à cheval, ce jour-là, pour la dernière fois ; car, lorsque, à l'arrivée au bivouac, on le descendit, il fallut l'étendre, et, de ce moment, il ne se releva plus. Lord Raglan lui proposa de pousser séance tenante jusqu'au Belbek, éloigné seulement de vingt-deux kilomètres. Le maréchal préférait s'arrêter : devant la volonté de ce mourant, lord Raglan s'inclina respectueusement.

Pour prendre les positions de bivouac, la division Napoléon et celle du général Canrobert durent incliner à gauche. Les divisions de Cambridge, de Lacy Evans et George Brown s'arrêtèrent, et les Français défilèrent devant elles. Ce fut un enthousiasme profond : les cris, les acclamations et les compliments se succédaient, les officiers se saluaient de l'épée. Le prince Napoléon et le général Canrobert, dans son droschki, se détachèrent et vinrent serrer la main de leurs collègues : ils saluaient les drapeaux dans leurs gaines, les musiques françaises jouaient le *God save the Queen,* et celles des Anglais répondaient par *Partant pour la Syrie* ou *la Marseillaise.*

« Quand j'arrivai à la hauteur des highlanders, racontait le maréchal Canrobert, leurs cornemuses aux sons aigres se mirent de la partie, et le général sir Colin Campbell, venant au-devant de moi, me salua en me

demandant de mes nouvelles. Il portait l'uniforme de général, mais, sur sa tête, au lieu du traditionnel chapeau à cornes, il avait le bonnet de plumes d'autruches de ses écossais; ainsi coiffé, il était des plus drôles.

« — Oh! lui dis-je, mais quelle est cette coiffure?

« — J'ai été tellement fier de la conduite de mes highlanders à l'Alma, que j'ai demandé, sur le champ de bataille, à lord Raglan, la permission de porter, jusqu'à la fin de la campagne, le bonnet de mes soldats, et il me l'a accordé. Je n'aurai plus désormais d'autre coiffure. »

« Je le félicitai, mais j'étais un peu ébahi.

« Supposez le prince Napoléon ou moi-même, dans notre uniforme, à la tête de nos troupes, et portant sur la tête la chechia et le turban des zouaves, c'eût été aussi drôle ou aussi ridicule. Cependant, ça partait d'un bon sentiment et personne ne s'en moqua jamais. »

Le lendemain on repartit tout joyeux à l'idée qu'on allait attaquer Sébastopol; mais lorsque, au lieu de marcher droit devant soi, on obliqua à gauche, pour s'enfoncer dans l'intérieur des terres, on commença à s'étonner, puis à murmurer. Bientôt circula dans les rangs la nouvelle que l'on contournait la ville pour l'attaquer par le sud. Ce fut une désillusion pour les officiers et les soldats. Le prince Napoléon s'exhala en récriminations et ne cacha à aucun son mécontentement. De cette déconvenue et de la discussion qui s'ensuivit résulta bien vite une diminution d'entrain.

L'allure est moins régulière, les soldats se mêlent, les corps n'ont plus la même tenue. Après deux heures de marche on a une alerte assez vive; on distingue en arrière, sur le rivage, un grand nuage de pous-

sière, et au milieu l'on croit voir reluire des sabres. C'est une troupe de cavalerie, sans doute des cosaques qui nous ont tournés et qui viennent, selon leur tactique, nous harceler sur nos derrières. Heureusement on apprend que c'est le régiment des Scotts-greys, qui, débarqués ce matin même, se hâtent d'aller retrouver leurs camarades en tête de notre colonne.

Vers midi, on atteint la vallée du Belbek : elle est plus large, plus accidentée, plus séduisante encore que celles de la Katcha et de l'Alma. On se croirait dans les Alpes ; de grands arbres, des ruisseaux d'eau de roche, des buissons, des fruits abondants et de superbes villas — dont celle du prince Bibikoff — surprennent et ravissent. Malheureusement, les Russes, dans leur retraite, ont déjà commencé à enlever quelques objets de ces riches habitations. Lorsque les alliés arrivent, les soldats se précipitent et trouvent une cave bien garnie, la boivent, et ensuite Français et Anglais se livrent au pillage. On voit les soldats avec mille objets divers au bout de leurs baïonnettes ou sur leurs sacs ; les miroirs surtout attirent leurs convoitises. On découvre des pianos, et, mis en gaieté, des artistes improvisés se livrent aux accords les plus bruyants. Sur des tables on retrouve ouverts des romans français, des Alexandre Dumas et des poésies de Lamartine. Dans un secrétaire est la lettre, non terminée, d'une jeune fille à son fiancé, combattant à l'Alma. Sur la porte d'une chambre coquette de la villa du prince Alexandrowo, on aperçoit — après le pillage — l'inscription suivante : « Je mets ma chambre sous la protection des officiers français ! » C'est l'appartement de la fille du prince. Il est impossible d'arrêter ces scènes de désordre inaugurées

par les cosaques dans leur retraite, continuées par les Tatares et autres habitants du pays, et consommées par nos hommes. Malgré tout le désir d'empêcher pareilles scènes, il était difficile de sévir contre des hommes qui venaient de subir de rudes privations et qui se trouvaient en présence de dégâts occasionnés par les Russes eux-mêmes. On sentait déjà, et l'on allait s'en apercevoir encore davantage, que l'armée n'était plus commandée.

Au moment où l'on pénètre dans cet Éden, tandis que les uns courent aux caves et aux garde-manger, d'autres fouillent l'horizon et disent voir des silhouettes de cavaliers se profiler au loin de l'autre côté, sur le fond du ciel. Il en est qui affirment reconnaître l'armée russe, ils distinguent les casques à pointe dorée qui brillent au soleil. On s'arrête de suite, et le général de Martimprey envoie des spahis et un détachement de chasseurs à pied en reconnaissance : pendant ce temps on fait halte. Lorsque les chasseurs reviennent, ils ont peine à retenir leur fou rire. Les cavaliers sont des nôtres. C'est l'escadron de chasseurs d'Afrique, le seul que nous ayons, qui a franchi la vallée et observe de l'autre côté la ville de Sébastopol, qui apparaît à quelques kilomètres. Quant à la masse de baïonnettes et de casques qui brillaient si fort, ce n'est qu'une étendue considérable de cloches à melon exposées aux rayons d'un soleil ardent.

La halte finie, il fallut traverser la rivière. Or si le pittoresque de ce site mouvementé était délicieux à la vue, il offrait de nombreuses difficultés pour le passage d'une armée. Il n'y avait qu'une petite route étroite, plutôt un sentier, et un petit pont. Chacun se laissa

glisser; l'artillerie et les voitures durent faire la file et s'écouler par le sentier et le pont. Vers six heures du soir, on était sur la crête sud, et, une heure après, on s'arrêtait dans une forêt, sous des arbres magnifiques, d'où s'exhalait une humidité qui se fit d'autant plus sentir que toute la journée on avait marché sous le soleil, au milieu des vignes et des vergers. Comme les soldats s'étaient jetés sur les raisins, les pastèques et les autres fruits, et en avaient mangé en grande quantité, beaucoup de ceux qui avaient abusé de ces douceurs ou qui avaient trop fait honneur aux caves des princes Bibikow, Alexandrowo ou autres furent pris de douleurs, et le choléra reparut, ce soir-là, dans le camp.

Le maréchal était couché dans une petite maison entourée d'un jardin. Lord Raglan vint lui parler, mais, lorsqu'il sortit de l'entretien, il dit au général Airey : « Avez-vous remarqué de Saint-Arnaud? il est mort! » Et cependant, quelques minutes après, le maréchal appelait un de ses aides de camp pour faire seller son cheval; il voulait parcourir la ligne des avant-postes du côté de la ville, tant il avait encore la volonté ou plutôt l'illusion de commander.

Il écrivit encore plusieurs notes, et, quand il reçut le général Canrobert, il ne parla pas de lui céder la direction de l'armée.

Le choléra qui reprenait, le désenchantement et l'absence de commandement, tout contribua à donner au bivouac de cette étape un aspect de tristesse.

Là où nous fîmes halte, nous étions en face de Sébastopol, mais déjà éloignés de la mer de plusieurs kilomètres. Les Anglais, à notre gauche, étaient encore plus à l'est dans les terres. Nous avions donc légèrement obliqué

à droite, au lieu de marcher du nord au sud, comme nous l'avions fait depuis le débarquement. Nous allions, le lendemain, complètement tourner le dos à la mer, pour faire un à gauche. Notre objectif était d'atteindre la ferme de Mackenzie, au delà de la portée du canon de Sébastopol, et de ce point, rabattant à droite, descendre dans la vallée de la Tchernaïa, pour revenir trouver la mer au sud de Sébastopol, que nous voulions contourner.

Il n'y eut pas de réveil. Les troupes s'assemblèrent sans bruit, prêtes à partir peu après le jour; mais, de sept heures à midi, elles attendirent l'arme au pied.

Le maréchal de Saint-Arnaud, étendu sur un matelas, était transporté dans la berline prise, le soir de l'Alma, au prince Menschikoff. Cette voiture circulait à travers les colonnes comme un corbillard : les officiers d'état-major qui l'accompagnaient avaient l'air de suivre un enterrement. De temps en temps, une main amaigrie sortait de la portière de la voiture. C'est tout ce que l'armée apercevait de son chef.

Lui, replié en deux, se tordant sans cesse sous la poussée des douleurs, ne pouvait plus commander; mais il avait encore la présence d'esprit de se souvenir des siens et de témoigner sa bienveillance à ceux qui l'approchaient : il s'inquiétait de ses officiers et voulait, avant de les quitter, leur donner une marque de tendresse et d'affection.

Les Anglais avaient la tête de la colonne, et l'écoulement de leurs troupes et de leurs bagages arrêta notre mouvement pendant cinq heures. Cette longue attente excita l'impatience des hommes, qui n'avaient plus le même moral depuis la veille : ils étaient énervés et

agacés ou même indisposés par les abus ou l'humidité : la gaieté avait disparu.

L'infanterie de l'armée formait deux colonnes et avait comme seule instruction de se diriger à la boussole dans les bois : les chefs devaient veiller à ce que personne ne vînt à s'égarer du côté de Sébastopol. Le colonel Desaint, chef du service des renseignements, marchait en tête pour donner la direction, et la voiture du maréchal s'avançait péniblement au milieu de la masse des autres véhicules : arabas, fourgons, tapissières de cantiniers ou fourragères d'artillerie.

A partir de midi, on commence à marcher ou plutôt à piétiner sur place à travers bois, dans d'épais fourrés où l'on ne se voit plus. C'est bientôt une débandade complète. Les clairons ont beau sonner le ralliement, les hommes perdent la direction. La fatigue aidant, l'indiscipline, la négligence, le laisser aller augmentent.

Rien de désespérant comme cette journée passée, d'abord dans une attente décourageante, et, depuis midi, dans une marche de douze heures, et pour faire sept kilomètres par à-coups ! L'indifférence gagnait tout le monde. A un moment, un bataillon du 7ᵉ de ligne trouve, devant lui, un groupe d'arabas arrêtés ; il fait halte et demeure trois quarts d'heure immobile, sans que, depuis le chef de bataillon jusqu'à l'adjudant, personne ne pense à s'informer de la cause de l'arrêt de ces voitures. Un officier d'état-major, venant à passer, s'enquiert de cette halte ; on ne sait rien. « Il y a des voitures devant qui se sont arrêtées, on s'est arrêté derrière. » Impossible d'en tirer davantage. Les arabas étaient des bagages de l'armée anglaise ; on pouvait ou leur donner l'ordre d'avancer, ou les faire garer,

ou les contourner; mais personne n'y avait pensé.

Toute la journée on eut une chaleur étouffante; le soir on fut dans un brouillard épais et froid qui glaça tout le monde.

Vers les quatre heures, la tête de la colonne des voitures déboucha dans une clairière que traversait la route. La voiture du maréchal s'arrêta le long du bois; des généraux et des officiers s'approchèrent, demandant des nouvelles. En face, le prince Napoléon était assis à terre, ayant à côté de lui son officier d'ordonnance, Junot d'Abrantès, tué plus tard à Solferino; très habile dessinateur, il faisait un croquis de cette scène navrante. Partout des soldats à la dérive, débraillés, les capotes déboutonnées, les képis enlevés, traînant la jambe, les fusils portés des façons les plus diverses, les uns criant, les autres maugréant, grognant, se plaignant : plusieurs malades étaient étendus à terre, et autour d'eux s'empressaient des médecins et leurs aides. Lorsque le général Canrobert arriva au milieu de ce troupeau d'hommes, le prince Napoléon, lui montrant la tourbe de soldats dépenaillés qui défilait, lui dit : « Hein, c'est ça la guerre ? Eh bien, ce n'est pas beau ! » Après avoir causé quelques minutes, ils se dirigèrent, au milieu des traînards, vers la voiture du maréchal, qui était au plus mal.

Le brouillard, avec la nuit, devint si épais, qu'il rendit impossible toute direction à l'œil. Les clairons sonnèrent sans arrêter, pour indiquer les points de ralliement. Les soldats, après avoir eu trop chaud, étaient maintenant saisis par le froid; presque tous furent atteints d'extinction de voix ou de maux de gorge. A minuit, ou à peu près, les plus avancés de cette cohue

buttèrent contre des corps à terre qu'ils prirent pour des cadavres. C'étaient des soldats anglais, qui s'étaient couchés, ne pensant pas pouvoir aller plus loin; notre avant-garde était à la hauteur de la ferme de Mackenzie. Dès que les généraux se rendirent compte que l'arrière-garde anglaise était là, ils firent sonner la halte. On s'arrêta; dans quel état? et en quel ordre? Depuis le départ on n'avait pas trouvé d'eau dans la forêt. Le soir, on n'en eut pas davantage. On dut se coucher sans boire, avec du biscuit pour toute nourriture. Cette étape et cette nuit furent une des plus dures que l'on eut à supporter. Le nom de *bivouac de la soif* est resté célèbre dans l'armée et a perpétué le souvenir des souffrances de cette journée. Naturellement, on ne put guère dormir en si triste position. Les bois que nous avions traversés étaient habités par de nombreux lièvres, et ceux qui furent assez heureux pour en attraper eurent au moins un civet pour dîner. Ce fut le cas du général Canrobert : dans l'après-midi, un de ses officiers, apercevant un lièvre au gîte, descendit de cheval et, d'un coup de canne, cassa les reins à l'animal, qui fut fêté au bivouac le soir, quoiqu'il ne pût guère être arrosé.

Les Anglais avaient marché toute la journée et leur colonne s'était prodigieusement allongée, car tandis que leur arrière-garde était couchée du côté de Mackenzie, leur avant-garde avait atteint, vers minuit, les rives de la Tchernaïa. Ils avaient eu une alerte assez vive dans la journée. Lord Cardigan, accompagné d'un officier d'état-major, chargé d'éclairer la marche des troupes, avait obliqué trop à gauche, en sorte que lui et sa cavalerie se trouvaient en l'air et sans soutien, et

qu'il ne couvrait plus ni l'armée anglaise ni son chef, qui se trouvait en tête de son infanterie avec son état-major.

Aussi, à un moment de la marche, lord Raglan et ses officiers furent tout étonnés d'entendre le grincement des roues de lourdes voitures à peu de distance. S'arrêtant, ils observèrent, à travers les feuilles, et distinguèrent à quelques pas seulement une troupe russe et des bagages. Un officier partit, sans bruit, à la recherche de la cavalerie : des fantassins arrivèrent avec de l'artillerie et attaquèrent l'ennemi, aussi surpris de son côté que l'état-major anglais. C'était une arrière-garde russe, composée de Tchernomoriens qui accompagnaient des voitures. A l'attaque inattendue dont ils furent l'objet, ils se sauvèrent, laissant des morts et les voitures pleines de dolmans d'officiers de hussards, avec des tresses d'argent.

Ce fait avait quelque importance, car il nous apprenait que le prince Menschikoff avait abandonné Sébastopol avec l'armée, dont ces Tchernomoriens étaient l'extrême arrière-garde.

Le général Canrobert fut instruit de ces faits d'une manière inopinée. Il pouvait être minuit, il dormait roulé dans son manteau et une couverture de cheval, lorsqu'on le réveilla en lui disant qu'un cavalier à costume et monture bizarres, se faufilant au milieu des voitures, suivait la route en sens inverse de la colonne. « Dites-lui de venir me parler, » et le général se trouva en présence d'un officier de marine anglaise, monté sur un cheval de dragon, le cou entouré d'un cache-nez rouge et le corps couvert d'un énorme paletot bleu. Il s'appelait Maxsé ; depuis il est devenu amiral et a écrit de nombreux ouvrages : il parlait admirablement le fran-

çais; il conta qu'il était parti le matin de la Katcha avec un pli de l'amiral Lyons pour lord Raglan, qu'il avait joint ce dernier, vers neuf heures, sur le bord de la Tchernaïa, et qu'il rapportait des dépêches pour l'amiral Lyons. Il donna au général tous les détails ci-dessus et lui affirma que vraisemblablement les têtes de colonne rejoindraient la mer dans la soirée du lendemain et seraient de nouveau en communication avec la flotte. Le général Canrobert le complimenta de l'habileté avec laquelle il avait rempli une mission aussi difficile que celle qui lui était confiée, et lui donna un chasseur d'Afrique pour l'escorter à travers les corps français. Le surlendemain on sut que le lieutenant Maxsé avait rejoint la flotte au petit jour.

Il est à remarquer que, dans cette première partie de la campagne, le rôle de la cavalerie fut insignifiant. Du côté des Russes, les cosaques avaient oublié cette tactique qui leur assura de si grands succès et nous fit tant de mal dans les dernières guerres de l'Empire. Eux, qui alors étaient irréguliers, étaient partout, voyaient tout, tombaient à l'improviste sur les détachements, les traîneurs, harcelaient sans cesse les retraites, couvraient les fronts, empêchaient toute reconnaissance, maintenant ils étaient devenus de mauvais cavaliers de ligne. En les enrégimentant à l'état de dragons, on leur avait enlevé toutes leurs qualités de cavaliers irréguliers et on ne leur avait donné aucune de celles du régulier.

Lors de notre débarquement, pendant la bataille de l'Alma, dans leur retraite et durant cette marche de flanc, jamais la cavalerie russe, quoique nombreuse, ne s'était montrée. Si elle avait seulement envoyé quelques ve-

dettes, ou poussé des pointes, elle eût vu ce jour-là notre débandade et avec un hourra hardi et rapide, elle eût pu, au milieu de notre désarroi, nous mettre en déroute complète.

Dans l'armée anglaise, à l'Alma, la cavalerie essaya un mouvement tournant ; elle s'égara, elle rencontra des marais difficiles. Lorsqu'elle parut le soir sur le champ de bataille, elle esquissa une poursuite, mais reçut l'ordre de s'arrêter subitement.

Dans les circonstances présentes, à Mackenzie, la cavalerie anglaise, au lieu d'éclairer et de couvrir la marche, se tint à hauteur de l'infanterie, ne donna aucun renseignement et même laissa un moment le général en chef en posture d'être enlevé sans aucun secours. Il en résulta un sentiment d'amertume chez beaucoup d'officiers, principalement chez les plus influents, ceux qui s'occupaient de sport. Ne faudrait-il pas chercher dans le désenchantement causé par l'insuffisance de la cavalerie anglaise l'une des raisons de la fameuse charge de Balaklava, qui est demeurée toujours inexpliquée.

On leva le camp au milieu de la nuit, presque sans ordre ; les soldats, quoique éreintés, étaient pressés de quitter cet exécrable endroit qu'ils maudissaient en langage énergique?

Avant le jour, on était en route. Le maréchal était à toute extrémité ; il fit appeler le général Canrobert vers quatre heures du matin. Il était dans une tente, éclairée par une lanterne de voiture, étendu sur son matelas, ou plutôt accroupi, les jambes repliées sur le ventre. Il poussait des cris étouffés. Le général Canrobert resta longtemps avec lui ; quand il sortit, il

appela le général de Martimprey, lui montra sa lettre de commandement et lui dit de faire mettre à l'ordre l'adieu du maréchal de Saint-Arnaud, que le colonel Trochu avait en main; puis il lui donna des instructions qui ne modifiaient pas celles de la veille : avant tout, sortir du labyrinthe; aussitôt sur la Tchernaïa, en plaine, il réunirait les chefs de corps et leur parlerait.

Les troupes suivaient le chemin tracé par les Anglais; au fur et à mesure qu'elles sortaient de la lisière de la forêt, elles tournaient à droite et débouchaient de suite sur la crête des hauteurs, d'où l'on découvrait la rivière de la Tchernaïa, qui serpentait dans une plaine verdoyante.

A chaque groupe qui arrivait et découvrait cette riante vallée, c'étaient des cris de joie : « De l'eau ! De l'eau ! » Et, sans ordre, à qui descendrait le plus vite, les bataillons se précipitaient comme une avalanche du haut de la colline en bas ; on courait, on sautait : c'était un torrent irrésistible. En un clin d'œil, à peine chaque nouvelle troupe apercevait-elle la rivière, qu'une trombe humaine s'abattait dans la plaine. Les soldats se couchaient à terre, buvaient à pleine gorge, d'autres se déshabillaient et se baignaient : ce fut une orgie d'eau. Au bout d'une heure, chaque corps était reformé, l'ordre se rétablissait et l'on se remettait en route. On gravit une nouvelle montagne, également verdoyante, les monts Fédioukine : des officiers d'état-major, dirigés par le colonel Desaint, indiquèrent sur les crêtes l'emplacement pour le bivouac et les quatre divisions se formèrent en cercle, l'état-major au centre.

Le maréchal de Saint-Arnaud, toujours dans sa voiture, escorté de ses officiers d'ordonnance et des spahis, continua la route jusqu'à Balaklava ; le général Canrobert vint le saluer et resta longtemps à cheval à regarder disparaître son vieux compagnon de Constantine et d'Orléansville. Quelles pensées traversèrent l'esprit du général Canrobert à ce moment ? Il fut loin, certainement, de se douter de l'immensité de la tâche que lui léguait le mourant, et cependant son esprit ne s'exagéra pas les brillants côtés de la situation. Du premier coup, il saisit la gravité des choses, son esprit élevé et droit ne vit que le but à atteindre et le devoir à accomplir ; il ne sut pas assez prévoir de quelles chausse-trapes serait semé le parcours qu'il aurait à suivre.

Le général Canrobert, demeuré seul, fit appeler les généraux, les colonels, les chefs de service des armes savantes ou des corps auxiliaires. Quand tous furent réunis, il les mit en cercle, les généraux au centre et les colonels derrière. Le général lut d'abord les adieux de son prédécesseur, et ensuite les lettres closes qui lui donnaient le commandement : puis il demanda à tous un concours absolu, particulièrement au général Forey, plus ancien que lui en grade. Celui-ci s'avança et répondit en l'assurant de son dévouement complet et de celui de tous.

Le nouveau général en chef, s'approchant, serra la main de son lieutenant et de tous ceux qui étaient présents. Quelques instants après, chaque compagnie assemblée entendait la lecture des ordres qui lui annonçaient le départ du maréchal et la nomination de son remplaçant.

Dans la troupe, le général Canrobert était populaire :

sa bravoure était connue. Les Africains racontaient ses hauts faits ; il avait la réputation méritée d'aimer le soldat, de le ménager et de le soigner, tandis qu'il était dur à lui-même. Dans les états-majors et surtout dans les armes savantes, sa nomination ne fut pas aussi bien vue. Les officiers d'artillerie et du génie n'étaient pas entraînés vers un général d'Afrique, fantassin par excellence. D'autres enfin craignaient que, beaucoup plus jeune que lord Raglan et de grade inférieur, il ne pût garder, dans les conseils, l'autorité que le maréchal avait toujours su imposer par sa situation.

Ce soir-là, tout fut tranquille au bivouac ; le choléra ne fit pas de victimes, et le lendemain on reprit la marche sur Balaklava, où l'on devait retrouver la flotte avec des vivres frais.

En y arrivant, le nouveau général en chef eut une forte désillusion, qui, heureusement, fut de courte durée. Lorsque la marche de flanc avait été décidée, les Anglais avaient pris la tête et, après avoir passé la Tchernaïa, s'étaient avancés avec rapidité vers la mer ; alors, s'étant trouvés en présence du petit port de Balaklava, ils s'en étaient emparés après quelques coups de canon. De suite la flotte anglaise était entrée dans les bassins, tandis que les troupes en occupaient tous les quais ; c'était une prise de possession totale, et le général Canrobert, s'en étant rendu compte, alla de suite voir lord Raglan et lui demanda, au moins pour le moment, de lui prêter un quai où nos frégates pourraient apporter les provisions si impatiemment attendues. Lord Raglan, naturellement, ne refusa pas. Mais, devant cette situation, il devenait préférable de s'ingénier et de trouver le moyen de n'avoir plus à quémander une place à nos

alliés. La marine fit alors une reconnaissance de la côte, et elle découvrit une baie plus profonde, mieux abritée et plus rapprochée des camps que Balaklava. C'était la baie de Kamiesch. En raison des circonstances où elle fut découverte, elle s'appela *la baie de la Providence*. Cette occupation de Balaklava, considérée comme si importante et que l'amiral Lyons et sir John Burgoyne avaient beaucoup recommandée, fut, par la suite, cause de presque tous les déboires des Anglais. Ce port, peu sûr, étroit, peu profond, était éloigné des camps, et il fallut aux Anglais surmonter des difficultés considérables pour en tirer provisions, matériel et munitions.

C'est ainsi que la prévoyance des Anglais fut trompée et que nous eûmes tout avantage à ne pas avoir partagé leur aubaine.

Le maréchal de Saint-Arnaud arriva, le matin du 27, à Balaklava. On le coucha dans une petite maison au bord de la mer. Il ne souffrait plus, mais son épuisement était tel qu'il somnolait sans cesse. Lord Raglan et l'amiral Lyons revinrent par deux fois pour le voir; à la seconde fois, on les fit entrer dans sa chambre. Entendant du bruit, il se réveilla, sourit et tendit la main ; il ne put remercier que du geste. L'aspect de ce mourant était tel qu'en se retirant le général et l'amiral anglais ne purent retenir leurs larmes. Le lendemain, des matelots le montèrent à bord du *Berthollet*. A peine était-il en mer qu'il s'éteignit. On couvrit son cercueil d'un pavillon tricolore. Ainsi franchit-il le Bosphore et arriva-t-il à Marseille.

Il était mort le 29 ; le 30, le lendemain, son collègue le maréchal Vaillant, tout heureux et fier de son succès de l'Alma, lui écrivait de Paris : « Le pays a trop

besoin de vous pour que Dieu permette à la maladie de vous enlever. Soyez tué par un boulet, tombez en livrant le dernier assaut, à la bonne heure! Mais la maladie, allons donc! Maurice de Saxe, dans sa litière, à Fontenoy, était plus malade que vous ne l'êtes : la victoire le guérit et vous guérira. Adieu. Soyez heureux jusqu'au bout. C'est la fortune de la France qui est en jeu à Sébastopol! »

Cet homme était la séduction même; il emporta en mourant les regrets de ses amis et de ses ennemis. Le général Bosquet, qui avait toujours été en mauvais rapports avec lui, ayant appris, à Mackensie, la gravité de son état, alla le voir. C'était le matin même où il avait signé l'abandon de son commandement. Il était dans l'état de prostration qui suivait chaque crise et il avait dans son regard toute l'amertume de l'homme qui se sent réduit à l'impuissance, au moment où il est près de la réussite. « Je suis d'autant plus touché de votre visite, que nous avons été peu liés. Vous ne m'aimez pas beaucoup. » — « Ne parlons pas du passé, monsieur le maréchal. Voyez en moi le soldat attristé des souffrances de son chef. » Le maréchal tendit la main au général et la serra autant que ses forces le permettaient. Ayant su, le lendemain, que le général Bosquet n'avait pas de moyens de transports, il commanda avant de s'embarquer qu'on lui envoyât une voiture attelée de deux chevaux qui avait été réquisitionnée pour le quartier général. Ainsi, au dernier moment, il n'oubliait personne et forçait tout le monde à la reconnaissance et aux regrets.

Nous avons vu cet homme terminer sa carrière par un long martyre. Longtemps son souvenir demeurera

vivant en France. Ses lettres écrites au jour le jour aux siens, où il se dévoile tout entier, avec ses enthousiasmes, sa volonté de parvenir, ses défauts et ses erreurs, et aussi les cris que ses souffrances physiques lui arrachent, sont des modèles. C'est naturel, enjoué, vibrant, amusant et parfois profond. En tant que général en chef, il parvint, malgré ses souffrances, à constituer son armée. Avec son esprit aventureux, il décida, contre l'avis de tous, cette campagne de Crimée, pleine d'aléas, mais la seule possible ; il s'y tint, malgré les conseils contradictoires et les épreuves les plus dures, et prépara ainsi le succès des alliés.

Une fois mort, on ne lui ménagea ni les injures ni les sarcasmes. Le commensal de lord Raglan, à qui sa veuve confia ses papiers, dans son *roman* sur la guerre de Crimée, s'est plu à déverser sur lui des calomnies et des grossièretés ; passe encore pour cet écrivain, qui était étranger et qui avait besoin pour son roman d'un caractère d'aventurier louche. Mais ses compatriotes ont retiré à une rue son nom, pour y substituer celui d'un pleutre qui est demeuré célèbre surtout pour avoir accepté du premier Consul, dans une même journée, un coup de pied dans le ventre le matin et un siège au Sénat le soir.

Celui qui, le premier, depuis Waterloo, donna à la France une victoire et lui rendit son prestige ne méritait pas cela.

La situation, au moment où il disparaissait, n'était pas immédiatement périlleuse ; elle pouvait le devenir, car, surpris un moment, les Russes se reprendraient ; ils feraient affluer, contre le corps allié, les ressources de leur immense empire, et leur précieux allié

de 1812, l'hiver, ne tarderait pas à venir à leur aide.

Le nouveau général en chef saisit vite l'état précaire où allait se trouver l'armée, et, le lendemain de sa prise de possession, il écrivit une lettre détaillée au ministre, insistant sur le fait que l'armée russe du Danube se retirait de la Bessarabie et arrivait à marches forcées — certains corps étaient transportés en poste — sur la Crimée; il venait aussi des renforts de Moscou et de l'est; la mer Noire était sur le point de devenir mauvaise ; il fallait donc renvoyer tous les navires à voiles destinés, en ces parages, à être engloutis dans des tempêtes, et les remplacer par de grands bâtiments à vapeur. Le pays ne fournissant rien, il serait nécessaire de tout envoyer à l'armée et la munir de tout son matériel d'hivernage, dont on ne possédait rien à l'heure présente.

Mais il y avait un point sur lequel le général Canrobert s'illusionnait complètement : il croyait à la prise prochaine de Sébastopol ; il lui semblait hors de doute que, sous l'effort combiné des batteries de siège et de celles de la flotte, les colonnes d'assaut s'empareraient de la ville : il croyait être large en assignant quinze jours comme la dernière limite de la résistance. Il voyait plus juste, quand il ajoutait que de toutes façons l'armée russe, retranchée sur les plateaux, en arrière dans les terres, nous tiendrait longtemps en échec.

L'armée, après avoir campé, le 26, sur les monts Fédioukine, envoya sa division de réserve (Forey) à Balaklava immédiatement ; la division du prince Napoléon resta sur place et les deux premières divisions partirent en reconnaissance vers la place.

Le général Canrobert, à cheval, suivi de ses spahis,

galopait, impatient de contempler Sébastopol. Le plateau de Chersonèse, sur lequel l'armée devait vivre pendant dix-huit mois, a laissé dans la mémoire des assiégeants le souvenir d'un cratère de volcan jaunâtre fangeux et ravagé en tous sens. Ceux qui le virent ce jour-là pour la première fois déclarent n'en garder qu'une vision confuse et lointaine, tant l'endroit se transforma et prit un autre aspect. Le jour de la première reconnaissance on foulait partout une couche épaisse de verdure émaillée de fleurs d'automne ; on rencontrait de nombreux jardins enclos de murs, des cultures diverses, des fermes et même des villas fort élégantes, des arbres et une forêt sur le bord de la mer. L'ensemble était plein d'attrait, par cette belle matinée de septembre.

Des mamelons cachaient la ville, mais, en s'avançant, entre des ravins étroits aux rebords broussailleux, on atteignit le sommet des monticules, et la ville apparut silencieuse et brillante, enfoncée dans un énorme gouffre. La masse de ses constructions éclatantes de blancheur, les dômes recouverts de cuivre de ses églises s'allumaient de mille feux sous les rayons du soleil ; le port était encore sillonné de navires dont les flancs étaient zébrés de bandes blanches et noires. On distinguait deux grandes rues animées pleines de monde; au milieu, sur un rocher, était le théâtre en marbre blanc, avec un fronton et une colonnade comme un temple antique. Plus près et devant nous était un bastion, et en arrière, filant en oblique, des lignes de défense se prolongeaient en zigzags jusqu'à la mer. Des milliers d'hommes barbus portant la chemise flottante sur le pantalon, des femmes aux jupes courtes avec des

fichus rouges sur la tête et des enfants travaillaient à ces ouvrages; à notre droite, devant un faubourg, sur un mamelon, était une tour en pierres blanches : la tour Malakoff, que les marchands de la ville s'étaient cotisés pour faire élever en apprenant l'expédition. A gauche, les forts de la Quarantaine, Constantin et Alexandre, tout blancs, montraient sur le fond bleu foncé de la mer leurs batteries superposées d'un aspect redoutable.

Généraux, officiers d'état-major du génie et d'artillerie s'abritèrent derrière des petits murs, fouillant l'horizon avec leur lunette, relevant les distances et dessinant les formes de terrain et les lignes de défense.

Le général en chef avait une confiance absolue dans un succès rapide, et cependant quarante ans après il m'avouait avoir été saisi par cette vision imposante. Le trouble de l'inconnu l'avait envahi ; il était demeuré immobile, contemplant et rêvant. Peu après, revenu à la réalité, il avait discuté les conditions de l'attaque. Du reste, tout le monde était d'accord : construire sur le mont Rodolphe — ce mamelon où nous étions en ce moment et qui domine la ville d'une quinzaine de mètres — des batteries pour faire brèche sur le saillant du bastion du Mât, — celui qui était en face, — éteindre l'artillerie de la place et lancer aussitôt les colonnes d'assaut. Lord Raglan et les généraux anglais pensaient à l'unisson : certainement on serait de retour à Londres pour fêter Christmas !

Après avoir longtemps examiné la place, le général Canrobert se dirigea vers la mer; il atteignit bientôt un vaste monastère entouré d'un bois à l'aspect patriarcal,

dont les arbres semblaient n'avoir jamais été touchés de la main de l'homme.

Ce monastère, avec son cloître ensoleillé, rappelait une construction florentine du quinzième siècle ; des vignes et autres plantes grimpantes couvraient ses murs, sur lesquels on distinguait encore, sous les feuillages, quelques traces de peintures hiératiques, représentant des personnages de bois aux yeux fendus exagérément, aux vêtements plissés parallèlement et indéfiniment : types gréco-byzantins par excellence. Les moines vinrent au-devant du général et lui demandèrent protection ; on fit mettre un poste au couvent, et jamais les religieux n'eurent à se plaindre du moindre méfait : plusieurs fois, ils firent savoir qu'ils étaient dans la disette et on leur fit distribuer des provisions.

Une falaise énorme surplombe la mer ; les jardins s'y étagent en terrasse. A leur extrémité, dans une cabane, l'un des moines y vivait seul, absorbé dans la prière depuis plus de quarante ans ; il jouissait de la vue d'une des plus belles mers du monde, parfois sauvage et grandiosement horrible dans les tempêtes, mais toujours sombre et puissante, même dans les journées les plus calmes. Il survécut à la guerre ; il demeura sans doute dans son isolement et sa béatitude, indifférent à tout, excepté à la nature et à la vie future qu'il espérait ! Et cependant, à quelque cent mètres de lui, se livrait une bataille d'une année entière qui coûta au genre humain un million d'êtres.

Était-ce quelque grand de la terre qui, après avoir joui de la puissance et de l'autorité jusqu'à s'en dégoûter, était venu là comme Sylla à Putéoles, ou comme Charles-Quint à Saint-Just? Était-ce un exilé dépossédé du pou-

voir, comme Napoléon, ou bien simplement un pessimiste, comme le vieux Turc que Chateaubriand a rencontré, non loin de Jérusalem, fumant sa pipe sur des ruines, indifférent au magnifique spectacle de la nature qu'il avait devant lui, comme aux catastrophes dont les débris qui l'entouraient demeuraient un témoignage éclatant?

On bivouaqua le soir à Balaklava, où la division du prince Napoléon rejoignit le lendemain.

Les environs de Balaklava étaient aussi jolis que ceux de la vallée du Belbeck : partout des fruits de toutes sortes, mais particulièrement des raisins de vignes superbes.

Le comte Woronzoff, longtemps gouverneur de Crimée, était convaincu que grand nombre des vallées du sud avaient les mêmes expositions que les vignobles du Médoc : il fit en conséquence prendre des greffes des plus célèbres de nos crus et chercha à les reproduire. Il fit même faire des vins qui eurent une certaine réputation et qui portaient toujours sur leurs bouteilles le nom russifié du vignoble français d'où provenait la greffe.

Balaklava surprit tout le monde par l'imprévu de sa position. On s'avançait sur des collines verdoyantes qui semblaient se prolonger encore fort loin jusqu'à la mer, lorsqu'on se trouvait sur le bord d'un lac, situé au fond d'une excavation à pic; en s'avançant on voyait que le lac s'étendait et communiquait avec la mer Noire. C'était le port de Balaklava et, sur ses bords escarpés, des fleurs, des arbres séculaires, derrière lesquels étaient les mâts des vaisseaux à quai. Les maisons de la ville étaient dans le bas, autour du lac ; et à gauche, mon-

tant sur les collines les plus élevées, de vieilles murailles génoises, lézardées et noircies, avec des tours sans nombre dominées par le vieux château féodal et son donjon d'une belle silhouette qu'enlaçaient des lierres vieux de plusieurs siècles. Partout, dans les ravins ou sur les bords des lacs, des vergers et des vignes.

Le 28 septembre au soir, nos troupes s'établirent dans une plaine basse et marécageuse qui longeait les côtes au delà de la ville. C'est au lever de ce bivouac que le général sir Georges Brown trouva le général Canrobert et ses officiers encore transis du froid, mouillés du brouillard et de l'humidité du sol couvert de joncs et de roseaux, et qu'il leur dit en riant : « Je ne croyais pas que les généraux français couchaient comme des grenouilles. » Il est vrai que ces animaux pullulaient dans ces terrains et que quelquefois, la nuit, pendant le siège, les corps en observation autour de Balaklava ne purent se livrer au sommeil, tant était infernal le concert auquel se livraient ces animaux batraciens.

Le lendemain 29, les divisions, quittant la plaine, montèrent sur le plateau de Chersonèse, où elles allaient demeurer plus d'une année. Bien peu de ceux qui gravirent ce jour-là le col de Balaklava devaient revoir la France.

Les jours suivants furent occupés à organiser l'armée en deux corps. Celui du siège (comptant la division Forey et celle du prince Napoléon) était sous les ordres du général Forey ; le corps d'observation, comprenant les deux autres divisions, était sous les ordres du général Bosquet.

La division Forey campa devant la place, à gauche,

près de la mer; la division Napoléon à sa droite : elle bordait le ravin dit des Anglais, à côté duquel se plaçait l'armée anglaise qui formait la droite des attaques; en arrière, sur les crêtes du plateau était la deuxième partie de l'armée anglaise formant la droite des lignes de circonvallation : le corps d'observation français le prolongeait jusqu'à Balaklava, défendu par les Turcs et le 93e de highlanders. Le quartier général français s'établit au centre du plateau; le quartier général anglais s'établit un peu plus au sud, non loin du col de Balaklava. Le 2 octobre, les troupes avaient pris les emplacements ci-dessus et le siège commençait (1).

(1) Voir la carte du siège à la fin du volume.

CHAPITRE X

LE SIÈGE. — OUVERTURE DE LA TRANCHÉE
LE PREMIER BOMBARDEMENT
BATAILLES DE BALAKLAVA ET D'INKERMANN

Sir George Cathcart croit pouvoir entrer de suite dans la ville. — Lord Raglan et le général Canrobert d'accord pour ne pas tenter un assaut immédiat. — Le général Bizot. — Ouverture de la tranchée. — Établissement des batteries. — Projet d'ouverture de feu et d'assaut. — Le prince Napoléon désigné pour commander les colonnes d'assaut. — Bombardement et explosion de nos poudrières. — Succès des Anglais. — Nullité du bombardement de la flotte. — L'armée russe reçoit des renforts. — Dépêche du Tatar. — Crainte pour Balaklava. — Le général Canrobert dîne chez lord Raglan. — Souvenirs de Wellington. — Bataille de Balaklava. — Les highlanders. — Charge de la grosse cavalerie anglaise. — La brigade légère. — Le capitaine Nolan. — Lord Lucan. — Lord Cardigan. — Charge héroïque et inutile. — Les chasseurs d'Afrique; leur charge dégage la gauche des Anglais. — On demeure sur ses positions. — Sir de Lacy Evans conseille l'abandon du siège. — On reprend les projets d'assaut. — Bataille d'Inkermann. — Les Russes attaquent les alliés sur quatre points à la fois. — Ils surprennent le camp anglais. — Admirable résistance de l'armée anglaise et des gardes. — Le général Canrobert et lord Raglan. — Nos zouaves ont un mot d'argot qui peint la situation. — Le général Canrobert est blessé. — Les Russes sont sur le point de déboucher sur le plateau. — Le général Bosquet arrive avec des renforts successifs qui repoussent les Russes. — Au corps de siège, une sortie russe est repoussée. — Plusieurs des nôtres entrent dans la place. — Retour offensif des Russes. — On rentre dans les tranchées. — Mort du général de Lourmel. — Le siège continue. — On hivernera sur le plateau de Chersonèse. — Le prince Napoléon quitte l'armée.

Les 28 et 29 septembre, les deux généraux en chef

continuèrent ensemble, ou isolément, leur reconnaissance de la place. Dès le 29, ils étaient d'accord pour éviter un siège régulier. Des batteries de canons de position et de gros canons de la marine, placés sur les points qui commandent la place, devaient réduire au silence le feu de Sébastopol et permettre les assauts. Sir George Cathcart, dont la division occupait le terrain en face du faubourg de Karabelnaïa, crut s'apercevoir, en observant à distance, qu'il n'y avait guère d'ouvrages ni de défenseurs dans cette partie de Sébastopol, et l'on raconte qu'il vint trouver lord Raglan pour lui demander d'essayer de pénétrer dans les rues du faubourg. Il se chargeait, affirmait-on, de s'en emparer avec sa seule division. Le lendemain, après s'être approché davantage, il aurait modifié son opinion et se serait rendu compte que toute attaque brusquée eût été trop risquée. Cette seconde assertion paraît seule vraie. Sir Edmond Lyons, disait-on aussi, avait pressé lord Raglan de donner l'assaut et que conformément à ce désir et contrairement à l'avis de sir John Burgoyne, qui s'y opposait, le général en chef anglais avait proposé au général Canrobert de tenter l'aventure, mais celui-ci s'y serait refusé, disant que ce serait un *crime*.

Tout ceci est du roman. Le maréchal, dans ses conversations, m'a souvent affirmé que jamais lord Raglan ne lui avait parlé d'assaut en arrivant devant Sébastopol, que même il avait été sur cette question toujours fort précis; il désirait comme lui-même ne rien hasarder et préparer l'attaque de vive force par un bombardement.

Les alliés se partagèrent le siège : les Français prirent la droite, les Anglais la gauche; les deux

attaques et les deux camps devaient être délimités par la baie du sud qui se prolongeait sous le nom de ravin des Anglais. Les Français eurent comme objectif le bastion central et le bastion du Mât, qui couvraient la ville proprement dite; les Anglais, le Redan et la tour Malakoff, qui défendaient le faubourg de Karabelnaïa.

On pensait commencer le feu le 16 octobre, profiter de l'avantage que pourrait avoir notre artillerie et tenter l'assaut le jour même.

Sous la direction de leurs chefs respectifs, les ingénieurs des deux pays se mirent à l'œuvre. Les deux généraux chefs du service du génie étaient bien différents de caractère, quoique d'accord dans l'œuvre à accomplir.

Nous avons dit que sir John Burgoyne était le doyen de l'armée ; il avait du bon sens, mais des idées arriérées en toutes choses, et était fort sensible au moindre compliment; du reste, toujours fort poli et très réservé : les Français n'eurent que des rapports charmants avec lui, quoique quelquefois, comme à la fin de décembre, il fût en désaccord complet avec nous. Encore très solide et très vert, il montait à cheval des journées entières pour parcourir le front des attaques qu'il préparait. Lord Raglan lui avait fait don d'un cabriolet traîné de deux petits poneys qui le prenait au quartier général anglais et l'amenait aux travaux du siège, où il trouvait son cheval sellé; le soir, il s'en revenait également dans son équipage qui devint populaire dans les deux camps.

Le général Bizot, au physique, était d'une maigreur accentuée, avec des cheveux et une petite moustache

noire argentée et ébouriffée, ses yeux pétillaient derrière des lunettes, qu'une grande myopie l'obligeait à ne pas quitter. Profondément bienveillant, très doux de caractère, quoiqu'il eût le cœur chaud, il ne prononçait jamais un mot d'emportement ; il était avare des fatigues et du sang des soldats, mais prodigue de son travail et de sa personne, exagérant pour lui le mépris de la mort, ne s'inquiétant jamais du danger et ne cherchant qu'à voir et à étudier. D'une ardeur de jeune homme, on l'eût pris par moments pour un sous-lieutenant de cavalerie; à la bataille de l'Alma, il dit à plusieurs reprises à des officiers : « Si j'avais la chance de voir une charge de cavalerie! » Toujours sur le terrain, infatigable, on le rencontrait, la nuit et le jour, sur son petit cheval au galop, ou à pied, ses instruments ou sa longue-vue à la main.

Dans les tranchées les plus avancées, où il se plaçait pour mieux voir les travaux des Russes, il sortait la moitié du corps au-dessus du parapet et devenait le point de mire de tous les francs-tireurs ennemis. Ce fut l'homme le plus fusillé de l'armée. Quand il se tenait entièrement découvert au-dessus des abris et qu'il voyait, à côté de lui, des soldats se cacher derrière les gabions : « Pourquoi vous cacher? disait-il. Ça ne fait pas plus de mal qu'une mouche; avez-vous peur des mouches? » De là le surnom de « la Mouche » qu'il avait dans les camps ; aussi était-il adoré et estimé du soldat. Ingénieur de premier ordre, ses connaissances et son application se firent jour le 7 octobre, dès la première réunion chez lord Raglan, quand furent décidées les attaques de la ville.

A peine les généraux réunis, le général Bizot tira de

ses portefeuilles plusieurs exemplaires de la carte générale du plateau de Chersonèse et des fortifications de la ville, qu'il avait dressée et mise au net en moins de huit jours. Les officiers du génie anglais, qui n'avaient encore exécuté aucun travail de ce genre, tout étonnés, demandèrent que le génie français voulût bien leur prêter quelques exemplaires de ces plans. Ce que l'on fit avec plaisir.

En fait de levé de plan, le général Bizot avait encore fait mieux et plus rapidement. En effet, aussitôt après la bataille de l'Alma, il avait trouvé le moyen d'établir et de laver en perfection le plan des attaques du nord de la place. Comment, au milieu des marches et sans installation, avait-il pu parfaire ce ravissant lavis que possède encore le comité du génie?

Dans la nuit du 9 au 10 octobre, du côté des Français, on fit l'ouverture de la tranchée. On redoutait beaucoup de ne pouvoir mener à bien cette opération qui devait s'opérer à peu de distance de la place, en présence d'éclaireurs et d'avant-postes vigilants; à la moindre alerte, la ville ne manquerait pas d'accabler nos travailleurs de projectiles, et de les mettre dans l'impossibilité de faire leur besogne.

A cinq heures, le 9 octobre, aussitôt la soupe mangée, seize cents hommes, en veste, le fusil en bandoulière avec une musette contenant du biscuit, des cartouches, et un bidon d'eau coupée d'eau-de-vie, se forment sur le front. On les amène devant un des tas de pelles, de pioches, de fascines, de gabions, de sacs à terre, et chacun prend sa charge ou son outil. A six heures précises, le général Bizot arrive avec les officiers et sous-officiers du génie à une maison dite du

« Clocheton », parce que sa toiture est surmontée d'un petit édicule hexagonal peint en vert, qui semble avoir servi d'observatoire lorsqu'en des temps paisibles quelque riche bourgeois de la ville venait en villégiature dans cette propriété. Le terrain en contrebas où s'élève cette maison est caché aux défenseurs de la place par la hauteur du mont Rodolphe. Ce sera sur cet endroit ainsi protégé que l'on établira le dépôt de tranchée et l'ambulance.

Le général Bizot déploie les seize cents hommes munis d'outils et de gabions sur une longue ligne en avant de cette maison.

Le général Bizot parcourt les rangs et parle aux travailleurs sur un ton de douceur qui contraste tant avec sa vivacité d'allure : « Si vous êtes attaqués, ne répondez pas à coups de fusil, mais seulement à la baïonnette. Ne criez pas ; n'allumez ni feux, ni pipes, ni cigarettes ; le moindre bruit, la plus petite lumière, attirerait l'attention, compromettrait notre succès et nous coûterait cher. »

Officiers et soldats sont émus. Ils comprennent toute l'importance de leur mission et savent qu'il y va de leur peau. Aussi on peut être certain que les prescriptions seront suivies.

Quand tout est près, le commandement de « haut les bras », transmis à voix basse d'équipe en équipe, depuis la tête jusqu'à la queue de la ligne, donne le signal des coups de pioche.

La nuit est sombre. Un vent âcre et violent du nord-est emporte du côté opposé à la ville le bruit du fer qui frappe sur le roc. Chacun travaille avec ardeur. Chaque pelletée, jetée dans le gabion, diminue les chances de

danger. Inutile d'exciter les soldats, car c'est à qui aura le premier rempli son gabion. Moitié émulation, moitié blague, chacun se presse. Plus la nuit s'avance, plus l'on a d'espérance d'avoir tout terminé avant le jour. La place demeure silencieuse ; des officiers s'avancent assez loin de son côté : pas de coups de canon, pas de fusillade, pas même de projections lumineuses, et ils constatent que le vent est assez fort pour emporter vers la mer le bruit de notre travail : à quelque cent mètres en avant des équipes, même en collant l'oreille à terre, on n'entend presque rien. Certainement les Russes, qui sont encore plus loin, nous supposent au repos.

Lorsque le crépuscule commença à poindre, les travailleurs s'arrêtèrent avec satisfaction. Aux sentiments d'émotion, de crainte, d'incertitude qui les avaient oppressés tant qu'avait duré l'obscurité, succédait maintenant un courant de satisfaction et de sécurité. Mille mètres de tranchées suffisamment solides s'élevaient en regard de la place. Les Russes, à leurs premières investigations, d'abord surpris, se remirent vite de leur étonnement et accablèrent nos travaux de projectiles, mais il était trop tard ; les revêtements étaient assez épais pour résister. Dès ce moment, chaque nuit fut consacrée à l'extension des tranchées et à la consolidation de celles déjà construites.

Il fallait en outre édifier les batteries. Dans les deux armées, l'artillerie de terre ne pouvait à elle seule fournir ni les pièces nécessaires, ni les servants ; les deux flottes durent concourir au siège : mille marins et trente pièces de marine, sous les ordres du capitaine de vaisseau Rigault de Genouilly, furent mis à terre du côté des Français ; un plus grand nombre d'hommes et

de grosses pièces, dites Lancaster, furent amenés sur le front anglais, sous les ordres des capitaines Lushington et Peel.

Balaklava et Kamiesch, les deux ports d'atterrissement où devait être débarqué ce gros matériel de siège, se transformèrent vite, sous la nécessité, en centres actifs avec des chantiers, des warfs et des quais. Les navires y déchargeaient nuit et jour : c'étaient des canons, des gargousses, des caisses de toutes sortes. Les chevaux de trait n'étant pas assez nombreux pour amener sur place une aussi grande quantité de matériel, l'on vit, comme au passage du Saint-Bernard, canonniers, fantassins, zouaves et marins s'atteler avec des cordes à ces énormes pièces, et les traîner sur les pentes du plateau jusqu'à leurs batteries. On manquait de madriers et de planches pour construire les embrasures et les plates-formes : en un clin d'œil, on démolit toutes les habitations du plateau pour en recueillir les poutres et autres matériaux utiles. Ce fut le commencement de la dévastation de la Chersonèse qui avait d'abord paru séduisante. Ces masures à moitié détruites, dépecées, dont on ne voyait plus que des traces, des pans de murs à moitié debout, et d'autres parties abattues, gisant à terre, donnèrent à ce site un aspect de désolation et de misère, que les pluies, la neige, les frimas et les boues accentuèrent par la suite.

Durant la première quinzaine d'octobre, le beau temps persista heureusement et l'état sanitaire fut satisfaisant. Les travaux des batteries et des tranchées se poursuivaient avec acharnement, malgré le feu de la place, et l'on parvenait, en travaillant la nuit et en recouvrant les ouvrages de gazon et d'herbes, à en

cacher la vue durant le jour à l'ennemi. Il fut décidé que l'on ouvrirait le feu le 17, à six heures du matin. Les amiraux étaient peu soucieux de venir bombarder les forts maritimes de la place. Ils soutenaient, à juste titre, que les murailles de pierre résistent facilement au bombardement, mais qu'au contraire les vaisseaux de bois sont exposés à de fortes avaries de la part de l'artillerie de terre ferme. Les généraux en chef demandaient avec instance le concours de la flotte, parce qu'il devait être d'un grand effet moral et qu'en cas de succès des batteries de terre, le feu des bâtiments ferait une précieuse diversion de nature à permettre aux colonnes d'attaque de s'emparer de la ville.

Les amiraux cédèrent et les flottes promirent leur concours.

Dans la journée du 16, on prit les dernières dispositions. Excepté sir John Burgoyne, il n'y avait peut-être pas un seul des alliés qui ne jurât de coucher le lendemain, mort ou vif, dans la place. Le maréchal Canrobert nous a souvent fait le récit des préparatifs de l'assaut.

« Dès le matin du 16, le prince Napoléon vint me trouver et me demanda à avoir le commandement des colonnes d'assaut. Je lui répondis affirmativement en ajoutant que j'avais déjà, avant sa visite, décidé de lui confier cette mission périlleuse. En effet, personne ne pouvait la remplir mieux que lui. L'admirable sang-froid dont il avait fait preuve à l'Alma, sa présence d'esprit, la promptitude de ses décisions sous le feu, sa bravoure froide, le mépris du danger qu'il avait autant que celui de l'opinion publique, le désignaient pour commander l'assaut. Nous décidâmes ensemble l'organisa-

tion des colonnes qu'il aurait sous ses ordres. Il devait y en avoir cinq, de sept cents hommes chacune, une par brigade, composée de compagnies d'élite, plus une de fusiliers marins à la hauteur de la batterie servie par les canonniers de la flotte. Chacune se formerait en colonne par pelotons serrés en masse à la droite du restant des brigades, prêtes à soutenir leurs compagnies d'élite et à entrer dans la ville à leur suite.

« Après avoir conféré avec le prince Napoléon et m'être mis d'accord avec lui, je fis mander les généraux Bosquet et Forey, le général Thiry et le général Bizot. Je leur communiquai ce que j'avais décidé ; j'ajoutai que les rapports des Polonais déserteurs nous signalaient la ville comme étant dans la terreur : les habitants les plus notables, disaient-ils, l'avaient abandonnée et les archives et objets de valeur du gouvernement avaient été transportés dans la partie nord au delà de la rade. Je leur exprimai mon ferme espoir de réussir. J'insistai auprès des officiers du génie et auprès du général Forey pour que tous les engins utiles fussent préparés à l'avance et ne vinssent pas à faire défaut au moment décisif. Tous partageaient ma confiance. Le soir, à huit heures, on sonna l'assemblée; les ordres furent lus aux troupes, et ce fut partout de l'enthousiasme. Les hommes chargés d'apporter les fascines de rechange ou d'accumuler dans les places d'armes les échelles, les madriers, les cordages, les grappins et autres instruments d'escalade, partirent en chantant. On dormit peu ; les officiers comme les soldats parlaient de la journée du lendemain : on se demandait à quel poste on serait, et qui serait le premier dans la ville. Les camarades, en se quittant, se donnaient rendez-vous

dans Sébastopol. Personne n'émettait de doute sur le triomphe. »

Le lendemain, avant l'aube, tous les camps furent en mouvement. Durant la nuit, généraux et colonels du génie et d'artillerie n'avaient cessé de surveiller, d'examiner et de faire perfectionner les derniers détails des batteries. Au petit jour, on découvrit les embrasures, on chargea les pièces, on discuta et mesura le pointage; des tirailleurs adroits se glissèrent en avant, en enfants perdus, dans des trous, derrière des murs ou des abris quelconques, et là attendirent le signal, ainsi que les canonniers. Déjà les colonnes d'assaut se tenaient à leur place, dans les tranchées; les engins d'escalade étaient accumulés à leur portée, sur le front de bandière; partout les prolonges d'artillerie et du génie se chargeaient, prêtes à porter au galop les outils ou les objets nécessaires. Le corps d'observation, en arrière, avait aussi pris les armes, prêt à accourir. A six heures, le jour s'était levé et le brouillard épais qui couvrait l'horizon commençait à s'abaisser; le ciel, pur, dégagé de tout nuage, était bleu clair. La place, qui d'abord avait tiré quelques coups, était à ce moment silencieuse, et elle apparaissait, de l'observatoire français, toute blanche au milieu de son gouffre jaunâtre. A l'heure dite (six heures et demie), trois bombes en gerbe partirent du centre de nos batteries et vinrent s'abattre. en rompant le silence, sur le bastion du Mât où elles éclatèrent. A ce signal, des quatre positions des alliés, cent vingt coups partirent presque en une seule salve. Les Russes étaient sinon prévenus, du moins prêts. Ils répondirent avec l'avantage du nombre et avec celui d'une disposition de feux meilleure que la nôtre, sur-

tout contre les Français. Tout d'abord la lutte se soutint sans désavantage : mais, à dix heures, une explosion formidable se fit entendre et une longue colonne de fumée noire s'éleva de la batterie française n° 3. De l'observatoire, on crut à l'explosion d'un nouvel engin inventé par les Russes et encore inexpérimenté.

Au quartier général, on est inquiet d'un bruit et d'une fumée aussi intenses ; le général Canrobert envoie le capitaine Brady aux nouvelles ; il trouve la batterie à peu près renversée ; des cadavres mutilés, noircis, rabougris, jetés çà et là ; des blessés un peu partout ; des cris partent de dessous des décombres. Le général Thiry est là, couché, le corps recouvert d'une masse de terre dont il cherche à se dégager ; on court, on s'agite ; on emmène les blessés, brûlés et défigurés ; les pièces sont culbutées, les talus effondrés, les embrasures bouchées, les affûts brisés. Il est impossible de continuer le feu de cette batterie. On relève le général Thiry et le capitaine Brady lui remet le billet suivant :

« *Général Canrobert, commandant en chef, à général Thiry,* 17 *septembre* 1854, 10 *heures du matin.*

« Mon cher Général,

« Le feu de nos batteries me paraît avoir cessé, tandis que celui des Russes continue ! Quelques raisons qu'il y ait de notre côté, il importe hautement que nous ne cessions de tirer sans des ordres en conséquence. Écrivez-moi au crayon ce qui s'est passé dans nos batteries.

« *Le général commandant en chef,*

« C »

L'explosion de la batterie n° 3 n'était pas un accident fortuit. Le feu des Russes était très supérieur au nôtre : il répondait à chacune de nos pièces avec trois ou quatre de calibre supérieur. Déjà une deuxième batterie avait eu son feu éteint et la batterie de marine était presque détruite sous la pluie de projectiles qui la prenait d'enfilade : cette batterie, commandée par le capitaine de vaisseau de Penhoat, avait été établie — sans qu'on s'en doutât — sur l'emplacement du but du polygone de Sébastopol, en sorte que, connaissant exactement les distances, les canonniers russes envoyaient presque à coup sûr tous leurs projectiles sur nos marins qui, malgré des pertes énormes, tinrent sous l'avalanche sans cesser de tirer avec les pièces encore en état; partout, officiers et canonniers voyaient que la continuation de la lutte était inutile. Au moment même où le capitaine Brady parlait encore avec le général Thiry, l'explosion d'une caisse à gargousses était venue désorganiser la batterie n° 1 et réduire notre tir de telle façon qu'il fallut cesser le feu ; il était dix heures et demie.

Tandis que Brady courait à l'endroit où l'explosion venait d'avoir lieu, il avait été arrêté par le général Lebœuf qui, lui prenant le bras, soufflant et très échauffé, lui avait crié : « Dites bien au général Canrobert qu'il faut, séance tenante, pousser les tranchées et armer le double de batteries; il faut commencer aujourd'hui même, aujourd'hui même, » répétait-il.

C'était le vœu unanime; c'était aussi la seule chose à faire.

Du côté des Anglais, le feu régulier continua : ils opposaient aux batteries russes un plus grand nombre

de pièces et surtout de plus puissants calibres. Aussi, leur tir prenant bientôt le dessus, ils éteignirent le feu de la presque totalité des canons russes du faubourg de Karabelnaïa. Ils firent même, à leur tour, sauter un magasin qui jeta le parapet du *Redan* dans le fossé. De leurs batteries, on voyait les ruines qu'ils avaient faites : on distinguait même à la tour Malakoff une pièce qui, enlevée par un boulet, se maintenait tout droit comme un pieu fiché en terre.

Lord Raglan, dès dix heures, en apprenant l'inefficacité de notre artillerie, s'était sans doute décidé, quoi qu'il arrivât, à ne pas tenter l'assaut seul. Il ne profita donc pas de sa victoire, quoiqu'elle fut complète, car les canonniers russes ayant été presque tous tués ou blessés, il ne restait plus de défenseurs aux remparts du faubourg.

Chez nous, aussitôt la cessation du feu, l'ordre fut donné aux troupes de rentrer dans leur camp : l'assaut était remis.

Selon les uns, cet échec détermina un fort découragement; selon d'autres, il ne fit qu'exciter l'ardeur de tous qui se mirent à l'œuvre pour augmenter les moyens d'action reconnus trop faibles ce jour-là.

A midi, on avait entendu le bombardement de la flotte, mais les énormes nuages de fumée qui couvraient la mer empêchaient de rien distinguer. Les canons se turent vers six heures du soir et les bateaux se retirèrent. Des cavaliers avaient été postés dans la matinée sur la grève, pour être prêts à apporter au quartier général les communications que les amiraux auraient à faire ; vers huit heures du soir, il en arriva un, disant qu'un officier de marine, dans un bateau à

rames, était venu lui annoncer que le bombardement n'avait rien produit de décisif. Le lendemain matin, on eut plus de détails ; les forts paraissaient n'avoir subi que des dégâts insignifiants, mais les deux flottes, au contraire, avaient eu de fortes avaries et pas mal de tués et de blessés. Il était démontré que les navires en bois ne pouvaient rien contre des forts en pierre.

Dans la journée, aussitôt les ordres donnés pour les réparations les plus urgentes des batteries, les généraux d'artillerie et du génie vinrent au quartier général pour établir la nouvelle ligne de conduite à suivre.

Le général Canrobert croyait, malgré nos accidents, avoir causé un mal irréparable aux défenses russes ; d'un autre côté il savait, par le général Rose, le succès de l'artillerie anglaise, et il escomptait encore quelques succès de la flotte dont il entendait le canon. Dans cet après-midi, il était donc persuadé qu'avec de nouvelles batteries et des tranchées plus développées et plus rapprochées de la place, il pourrait encore reprendre l'assaut.

Le lendemain au matin seulement, il fut entièrement éclairé. Il ne renonça pas — même loin de là — à une attaque de vive force, mais il comprit qu'il fallait s'atteler à un siège régulier avant d'essayer un assaut. En effet, de l'observatoire, on put voir que les Russes étaient parvenus dans la nuit à réparer tous leurs dégâts. Devant nous, cela avait été relativement facile ; mais il demeurait presque incompréhensible qu'ils aient pu parvenir à reconstruire et réarmer de nouvelles pièces plus puissantes que celles de la veille le *Redan* et les défenses de la tour de Malakoff.

Le général Bizot traça les plans de deux nouvelles

parallèles, et le corps de siège, porté à vingt-trois mille hommes par l'arrivée de la division Levaillant, se mit à l'œuvre. Un tiers de son effectif travaillant sans relâche, bientôt les tranchées ne furent plus qu'à 260 mètres du bastion du Mât.

Tandis que, dans cette matinée du 18, on réparait les dégâts de la veille et l'on projetait tout un nouveau plan pour réduire la ville, le général en chef était en proie à une tout autre préoccupation : il en était à se demander si, d'assiégeants, les alliés n'allaient pas devenir assiégés à leur tour et être vigoureusement attaqués par derrière du côté de Balaklava.

L'un des résultats du bombardement avait été d'amener dans nos camps un certain nombre de déserteurs, presque tous des Polonais arrachés de leur pays et envoyés à Sébastopol, soit comme ouvriers du port, soit comme marins, soit comme soldats. Généralement, les renseignements fournis par les déserteurs sont sans valeur. Ces sortes de gens ne sont que des misérables qui cherchent à excuser leur acte de trahison en prétextant des souffrances et des privations toujours exagérées. Jusqu'à présent tous ceux qui s'étaient présentés dans le camp n'avaient fait que des racontars de fantaisie ; il en était même un dont l'imagination vagabonde s'était donné largement carrière. « La société de Sébastopol, avait-il dit à notre interprète, est fort gaie : elle l'était surtout avant la bataille de l'Alma. Ainsi, la veille du combat, une joyeuse bande de dames élégantes était partie en voiture avec l'intention d'assister à l'action comme à une partie de spectacle. » Quoique invraisemblable, cette information, répétée de bouche en bouche, prit corps dans l'esprit d'un des nombreux correspon-

dants des journaux anglais qui la transmit à Londres en l'amplifiant : on avait construit sur le haut des collines de l'Alma des tribunes comme celles d'Epsom où les dames étaient invitées à venir prendre place. Il affirmait même qu'*on* avait vu ces tribunes, quelques jours après, lors de la marche sur la Katcha. Ainsi, souvent, s'écrit l'histoire dans les journaux et même dans les livres!

Par exception, l'interrogatoire des déserteurs du 18 ne fut pas inutile. Les Tatars des villages environnants, qui venaient au camp apporter quelques denrées, assuraient que des renforts étaient arrivés à l'armée russe. Un des déserteurs polonais, d'une éducation plus soignée que ses compagnons, confirma cette information et affirma qu'une division entière de dragons et de cosaques devait être du côté de Balaklava. Ces renseignements, qui devenaient précis par suite de leur recoupement, avaient déjà été soumis à l'appréciation du général Canrobert dans la matinée du 18 octobre, et le même jour ils se vérifièrent.

Vers midi, un officier vient apprendre au général que les Russes attaquent le col de Balaklava. Lord Raglan prévenu y accourt, après avoir envoyé chercher une division ; le général Bosquet, avisé également, prend ses dispositions de combat. Le général Canrobert ne fait qu'un saut avec ses officiers jusqu'au col; il y rencontre lord Raglan qui vient d'arriver : à gauche est la brigade Vinoy en bataille sur la crête; dans le bas, près de la mer, le 93e highlanders et la cavalerie anglaise. On entend la fusillade derrière les collines : des nouvelles viennent d'arriver du combat; ce sont les Turcs qui sont seuls engagés, et les Russes n'ont pas l'air

de vouloir les pousser à fond. Ils se contentent d'observer : ils peuvent être en tout deux ou trois mille hommes. Bientôt le feu cesse : l'ennemi se retire dans la direction de Tchorgoun.

Lorsque tout fut fini, lord Raglan et le général Canrobert rentrèrent en conversant : ils avaient beaucoup à se dire sur le changement de situation qui venait de s'opérer si rapidement. Lord Raglan proposa en conséquence à son collègue d'entrer à son quartier qui était proche de l'endroit où ils étaient, et même le pria à dîner. Le général Canrobert accepta et fit prévenir immédiatement le général de Martimprey de sa présence chez lord Raglan, où l'on devait lui envoyer toutes communications ainsi que le courrier à signer dans la soirée.

Les deux généraux se communiquèrent leurs impressions mutuelles. Tous deux avaient eu le même sentiment le matin : il fallait compter sur un long siège, et s'organiser immédiatement pour l'hivernage. Lord Raglan exprima à son collègue combien il redoutait les froids et les pluies de cette contrée : il avait, le matin même, adressé à son gouvernement une longue dépêche l'informant des faits, et lui demandant des vêtements chauds pour ses troupes et des baraques. Le général Canrobert lui répondit dans le même sens, puis ils s'entretinrent de la situation extérieure : ils avaient reçu des renseignements du même ordre sur la marche d'une armée russe et surtout sur l'arrivée d'une nombreuse cavalerie qui certainement chercherait à détourner les alliés du siège.

Le général Canrobert prédit ce jour-là, avec une précision merveilleuse, les événements qui allaient se dé-

rouler dans la huitaine. Il sut deviner les projets de ses adversaires et se prépara séance tenante à les déjouer dans la mesure du possible. Ne croirait-on pas qu'il avait eu la prescience du futur combat de Balaklava, lorsqu'il lut ce soir-là à lord Raglan la dépêche suivante qu'il venait d'envoyer au général Bosquet ?

« Devant Sébastopol, 18 octobre 1854.

« Mon cher Général,

« La cavalerie de l'ennemi, déjà fort nombreuse, s'accroît tous les jours et elle compte à présent des dragons qui passent pour être une bonne troupe ; son infanterie est nombreuse aussi : ces considérations rapprochées de l'examen que je faisais ce soir de votre position défensive m'ont suggéré la disposition que voici :

« Il faut créer au col de Balaklava une barrière qui suffise à faire obstacle à la cavalerie. C'est l'affaire de quelques coups de pioche à donner. Si, à un moment donné, la totalité de l'infanterie russe marchait contre votre gauche et contre la droite des Anglais, ce suffirait certainement à donner de sérieuses occupations à tout votre monde, et si en même temps l'ennemi lançait sur le col de Balaklava ses six mille chevaux qui pourraient y monter au galop sur trois escadrons de front, ce ne serait ni quelques coups de canon ni des coups de fusil qui arrêteraient cette avalanche. Votre droite serait tournée et le corps de siège pris à dos.

« Il faut toujours prêter de la vigueur à son ennemi et, dans cet ordre d'idées, il faut prévoir ce que j'indique ici. . . . .

« Faites donc dès demain votre fossé. Il faut que l'obstacle soit suffisant pour arrêter l'élan d'une masse de cavalerie.

« Tout à vous.

« *Le général commandant en chef,*

« CANROBERT. »

Lord Raglan était soucieux ce soir-là, et il ne sembla pas tant porter son attention sur l'attaque extérieure des Russes que son collègue. Il avait reçu comme le général Canrobert, le matin même, un volumineux courrier et, entre autres papiers, les numéros du *Times* des 3, 4 et 5 octobre, qui annonçaient sur sa première page, en grosses lettres et avec force détails dans le texte, la prise de Sébastopol. C'était le résultat de la fameuse dépêche du Tatar. Ceci a besoin d'explication. Voici les faits : le 24 septembre, une dépêche était arrivée à Vienne à notre ambassade, — transmise, ou au moins supposée transmise de Bucarest, par Omer-Pacha ou par le consulat général de France, — disant qu'un cavalier tatar était arrivé tout couvert de poussiere, apportant l'annonce officielle de la prise de Sébastopol par les alliés le surlendemain de la bataille de l'Alma.

On était, à Londres comme à Paris et à Vienne, encore tout à l'émotion produite par l'annonce de la victoire du 20 septembre ; et, en elle-même, la nouvelle de la prise de Sébastopol paraissait assez vraisemblable pour que l'ambassadeur de France l'envoyât à Paris : le gouvernement ne fit rien pour mettre en garde contre cette dépêche, mais au moins il ne la fit pas

insérer au *Moniteur,* tandis que les autres journaux la publièrent avec commentaires. On s'en donna à cœur joie, on illumina, les fenêtres se pavoisèrent de drapeaux : on exultait dans les rues et surtout à la Bourse. A Londres, *le Times,* l'organe le plus répandu et le plus écouté, accepta la nouvelle et l'amplifia comme les journaux français. Le plus curieux, c'est que par une circonstance particulière, cette invention fut implicitement déclarée vraie, aux yeux du peuple anglais, d'une façon officielle et irréfutable. Le War Office, par suite de quarante-huit heures de congé dans ses bureaux, n'avait transmis l'ordre de faire tirer le canon à la tour de Londres pour la bataille de l'Alma que le 2 octobre, en sorte que le matin même où les lecteurs du *Times* voyaient dans leur feuille l'annonce de la chute de Sébastopol, le canon de la tour, par ses détonations, semblait leur confirmer d'une façon irréfutable l'exactitude de la nouvelle. Aussi l'Angleterre entière avait tressailli de joie à la nouvelle de la destruction de la flotte et de l'arsenal de la mer Noire. Quelle désillusion devait suivre? et à la suite de cette désillusion, quelle pouvait être l'irritation? Les récriminations seraient violentes, et lord Raglan, malgré son flegme et sa placidité, comprenait que le ridicule de cette maladresse amènerait une augmentation de désagréments et d'ennuis pour lui et l'armée.

Le général Canrobert était plus calme : il trouvait non seulement que les gouvernements auraient dû de suite, devant l'absence de communications des deux généraux, mettre non seulement en garde journaux et public contre cette dépêche en particulier, mais encore arrêter toutes les fausses nouvelles qui ne cessaient de

courir dans les ambassades et dans les salles de rédaction, depuis le commencement de la guerre. Durant le dîner qui suivit leur entretien, lord Raglan, qui avait fait une toilette soignée et s'était mis en « muphti », — habits civils, — fut moins morose. Dans sa conversation, il commença, à propos de la dépêche du Tatar, à conter une autre histoire de fausse nouvelle fabriquée par des spéculateurs adroits en 1814 et envoyée sous la couverture de lord Cathcart, le père de son divisionnaire, alors ambassadeur auprès du tsar Alexandre Ier.

Un cavalier s'était présenté, le 1er janvier 1814, à l'amiral qui commandait la flotte à Brighton et lui avait remis une dépêche avec prière de la télégraphier à Londres par sémaphore.

Cette dépêche disait que les alliés avaient mis en fuite Bonaparte qui avait été pris par des cosaques, tué et coupé en morceaux. Ce roman était signé du nom du premier aide de camp de lord Cathcart. On découvrit la fraude, parce que le cheval du porteur, qui disait avoir fait 70 milles au galop, était entièrement frais

Après ce récit, lord Raglan, changeant de sujet, se mit à parler longuement avec le général Canrobert de sa jeunesse. Celui-ci l'interrogea beaucoup sur Wellington, ce qui flattait le général anglais, autant toutefois que ce caractère élevé était sensible à une flatterie.

Il lui racontait que Wellington parlait admirablement le français et connaissait bien la France du dix-huitième siècle, car il avait été élevé dans un collège à Angers, avec de nombreux jeunes gens de la plus haute noblesse qui plus tard avaient joué des rôles importants à l'époque de la Révolution : et sans trop parler de

guerres, il s'étendit sur les habitudes du vieux duc à Londres, sur ses châteaux, ses portraits, surtout sur ses chevaux, car il était très amateur de sport. Il avait un cheval fort connu de toute l'Angleterre qu'il appelait *Copenhague,* parce qu'il l'avait acheté au siège de cette ville en 1806; c'était une énorme monture d'un gris presque blanc, qui a vécu trente-huit ans. Il l'avait monté dans plusieurs grandes batailles et il le conservait dans une de ses terres. Là, de nombreux visiteurs venaient l'admirer dans le pâturage où il était, et lui coupaient ou lui arrachaient les poils, — comme souvenir, — si bien que ce malheureux en était complètement dépourvu; on eût dit une bête pelée et galeuse.

Naturellement, les deux généraux en vinrent aussi à parler du siège, et en se quittant ils purent se dire que leur œuvre n'en était qu'à ses débuts.

Le lendemain matin, les batteries françaises recommencèrent le feu et les Anglais continuèrent le leur. L'artillerie de la place y répondit, et chez nous, à midi, une batterie dut s'arrêter. Les autres cessèrent également à quatre heures. A ce moment, le général Canrobert, inquiet, envoya le billet suivant au général Thiry (commandant l'artillerie) :

« Pourquoi le feu a-t-il cessé à quatre heures?

« Le tir des mortiers est trop court; nous l'avons vu du quartier général.

« C. »

Un grand nombre de pièces avaient été démontées, et la batterie de marine avait subi encore des pertes con-

sidérables ; il fallait une seconde fois réparer les dégâts, créer d'autres attaques et supprimer celles trop exposées. Heureusement, cette fois, on put entretenir le feu au moyen d'un nombre restreint de pièces demeurées intactes. Le lendemain et les jours suivants, on continua à pousser le siège.

Le 25 octobre, vers sept heures du matin, on entendit le canon sur les derrières du camp, du côté de Balaklava. Le général en chef en fut assez peu étonné et partit aussitôt sur la crête du plateau, à gauche du col. Il y arriva vers huit heures. Déjà lord Raglan y était, fouillant le terrain de sa lorgnette ; à sa gauche, sur la crête, était la brigade Vinoy; un peu plus en arrière, la brigade Espinasse et la batterie du capitaine Thoumas, et d'autres encore plus éloignées; le général Bosquet se tenait à côté de la brigade Vinoy. Les spahis d'escorte du général Canrobert arrivèrent au galop comme en une véritable fantasia, ce qui produisit un mouvement parmi les états-majors et les troupes qui étaient là.

La bataille de Balaklava est unique en son genre. Elle se déroula, en effet, comme dans un hippodrome à la vue du corps d'occupation et des états-majors qui se trouvaient installés sur une crête, semblables à des spectateurs qui assisteraient dans leur loge ou leur fauteuil à un spectacle spécialement donné pour eux.

Les deux généraux en chef étaient au courant de la situation. Un corps de vingt-cinq mille Russes et environ trois mille cavaliers s'étaient avancés de la vallée de la Tchernaïa pour attaquer Balaklava, l'enlever et priver l'armée anglaise de sa base d'approvisionnement.

D'abord les Russes avaient trouvé une ligne de cinq

redoutes défendues par des Turcs avec quelques pièces anglaises. Ces redoutes, construites beaucoup trop loin de tout appui, avaient été enlevées facilement et les Turcs qui les gardaient s'étaient enfuis sans grande résistance.

A huit heures du matin, au moment où les deux généraux se rencontrèrent, le soleil s'était levé, un soleil d'automne grisâtre et peu ardent; le panorama qu'il éclairait était magnifique par son étendue et la diversité de ses aspects : à droite, au fond de l'horizon, la mer bleu foncé, les ruines du château de Balaklava et son lac dont le clapotement faisait, sous la lumière, une masse d'étoiles brillantes. Devant le col de Balaklava, où étaient les généraux en chef, s'étendait la plaine; à gauche s'élevaient les monts Fedioukine et les monts Hasford dont les vallées ou gorges communiquent avec celle de la Tchernaïa; tout à fait derrière, les ruines ou falaises blanches d'Inkermann, puis, encore au delà, une ligne de montagnes dont les cimes violâtres se perdaient dans le ciel; dans ce cadre s'agitaient des milliers de combattants : dans les redoutes conquises, des fantassins russes travaillaient à retourner les canons. des Turcs, en groupes, s'enfuyaient dans la plaine comme des troupeaux de moutons qui ont aperçu un loup.

Devant Balaklava était le 93e highlanders, avec des marins anglais et des vétérans, formés en ligne de bataille : on distinguait nettement sir Colin Campbell, son aide de camp Shadwell, et le colonel des highlanders Ainslye, grand maigre aux cheveux blancs, très connu dans la société parisienne : tout jeune sous-lieutenant, étant en garnison à Sainte-Hélène, il avait eu

l'honneur d'être présenté à Napoléon et de lui parler plusieurs fois, ce qu'il racontait volontiers.

En arrière, la cavalerie légère anglaise, les hommes à terre et la bride de leurs chevaux à la main, faisait une masse de couleurs variées, confuses dans l'éloignement. Lord Cardigan, à cheval, se reconnaissait devant ses hommes, et l'on voyait aussi très bien lord Lucan et son état-major un peu plus près.

La grosse cavalerie anglaise était plus rapprochée encore ; les Scots Greys, avec leurs habits écarlates, leurs énormes gants de peau blancs à la crispin et leurs bonnets à poils noirs, montés sur des chevaux gris, comme leur nom l'indique, paraissaient des géants à distance. Les Inninskillings et les dragons-gardes, dont les casques de cuivre papillotaient et faisaient autant de foyers de lumière éclatants, prolongeaient leur ligne rouge.

Dans le fond, face aux highlanders, s'avançait maintenant la cavalerie russe. Il y avait des lanciers ou uhlans, des cosaques armés de lances, des dragons et des hussards. Ces derniers — régiment du duc de Leuchtenberg — avaient un ravissant uniforme bleu de ciel avec des ornements en argent; ils se détachaient sur le gros des autres cavaliers : car lanciers, cosaques ou dragons portaient, sans distinction, une grande capote brun gris.

Tout d'un coup, cette masse se divise : une partie fond sur les highlanders. Ceux-ci, impatients, semblent s'agiter et préparer leurs armes. On entend, ou plutôt on devine la voix de stentor de sir Colin Campbell : « Pas si vite, highlanders ; attendez le commandement, » et l'on voit la ligne de montagnards reprendre sa rigi-

dité : cavaliers et chevaux deviennent inquiets de cette immobilité, et à cinquante mètres ils s'arrêtent, presque hésitants. Alors on entend un commandement de sir Colin : les fusils s'abaissent, un feu de salve retentit. Des cavaliers tombent, des chevaux s'échappent, et toute la masse faisant demi-tour s'enfuit, tandis qu'une deuxième décharge précipite leur retraite. Alors, part du groupe des spectateurs qui sont sur les crêtes, ce cri : « Bravo, highlanders. »

L'autre groupe de cavalerie, qui s'est détachée, arrive dans la direction de la grosse cavalerie anglaise, en tête de laquelle est son commandant, le général Scarlett, le colonel Beatson et le capitaine Eliott, ces deux derniers, légendaires dans l'armée des Indes : à la vue de ce qui se passe, le général fait avancer ses ailes pour former un demi-cercle; puis, quand les Russes sont à cinq cents mètres, il met toute sa ligne au trot, lui au centre et en tête. Quand il est à deux cents mètres, il commande le galop et fonce lui-même sur les cosaques. C'est alors une mêlée superbe, un combat de héros d'Homère ou de preux du moyen âge : on voit les sabres se lever et s'abaisser : les coups de pistolet partent en tous sens : ça ne dure pas longtemps : les grands cavaliers rouges ne font qu'une bouchée des cosaques qui tournent bride, suivis de près par la grosse cavalerie anglaise. Ce sont deux vagues immenses de l'Océan qui s'avancent sans que rien puisse les arrêter : la première, toute brune avec les flammes des lances; la seconde, rouge avec les bonnets à poil ou les casques brillants. Ces vagues ondulent suivant les mouvements du terrain : elles s'enfoncent dans un vallon. On ne voit plus les bruns qui sont dans le fond; ils ressortent bien-

tôt, et c'est au tour des rouges, qui les suivent, de disparaître et à réapparaître bientôt après; et ainsi se continue cette charge superbe. A la fin, le ralliement rappelle les rouges qui se reforment et reviennent au petit trop prendre la place qu'ils avaient avant la mêlée.

A cette vision fantastique, ce sont, de la part des spectateurs qui sont sur la crête ou à mi-côte, des trépignements de joie, des acclamations, des hourras, des vivats : on agite les mouchoirs, on met les képis au bout des fusils ; c'est un enthousiasme indescriptible, et lord Raglan, soucieux depuis le matin, semble se dérider.

Il pouvait être dix heures. Toute la plaine et les rebords du plateau étaient en mouvement. La grosse cavalerie anglaise revenait tranquillement reprendre son alignement primitif.

On eût dit un champ de coquelicots animés. Dans l'espace, devant l'endroit où avait eu lieu la charge, s'agitaient, hennissant, piaffant, courant affolés, des chevaux sans cavaliers ; les highlanders étaient toujours en bataille devant Balaklava, et la cavalerie légère anglaise était à cheval en deux lignes que les uniformes brillants des hussards et les flammes des lanciers qui s'agitaient au vent faisaient paraître plus longues qu'elles ne l'étaient. Le duc de Cambridge arrivait sur la hauteur et descendait du col, suivi des cold-streams et des grenadiers, avec leurs bonnets à poil; plus à droite, s'avançaient aussi ses deux régiments de highlanders, qui rejoignaient leurs camarades de Balaklava. Ils marchaient au pas allongé, aux sons stridents et aigres de leurs cornemuses. La division Cathcart apparaissait quelques instants après, suivant

de près les grenadiers : à mesure qu'elle débouchait, elle se portait à la gauche de ceux-ci dans la vallée, au pied des hauteurs.

A ce moment apparaît, venant en sens inverse et longeant la hauteur, un régiment de chasseurs d'Afrique qui défile devant les états-majors et les troupes françaises restées en haut. Les petits chevaux arabes, aux longues queues, piaffent et hennissent, mâchonnant leurs mors, tout impatients de galoper, et les chasseurs, alertes dans leur veste bleu de ciel, donnent une nouvelle note de couleur au bariolage de toutes ces troupes.

Le général Canrobert causait avec lord Raglan. Le général français félicitait vivement son collègue de la brillante charge de sa grosse cavalerie, et insistait sur l'inutilité d'une nouvelle offensive quelconque.

Sur la crête, nous pourrions dire aux premières loges, était accumulée une foule énorme. Au bruit du canon, des soldats de toutes armes, des employés, des officiers, des marchands, des fricoteurs, bien entendu, la nuée des correspondants de journaux, des peintres dessinateurs ou photographes, étaient là, causant, s'agitant, échangeant leurs impressions, foule mobile, remuante et bruyante.

Lord Raglan causait toujours avec le général Canrobert, d'autres officiers échangeaient des conversations avec leurs voisins. Ainsi, pendant longtemps, vit-on le général Bosquet discuter avec M. Layard, depuis ambassadeur d'Angleterre à Constantinople, et plus connu encore comme archéologue que comme écrivain militaire et diplomate. — C'est lui qui a rapporté au musée britannique tous les énormes bas-reliefs du palais d'Assurbanipal, à Nimroud. — Tandis que le général et le

diplomate parlaient, l'opinion se répandait que la bataille était finie et que les Russes ne viendraient plus attaquer nos lignes. A ce moment, on crut voir qu'ils désarmaient les redoutes turques et qu'ils en enlevaient les canons. Toute la partie ouest du champ de bataille, du côté de Balaklava, était débarrassée. Les Russes se concentraient au fond de la vallée qui affecte la forme d'un fer à cheval dont les deux branches qui s'avançaient étaient formées : celle de l'ouest, des collines où s'élevaient les redoutes prises aux Turcs ; celle de l'est, des monts Fédioukine. Les deux pointes du fer à cheval étaient garnies de canons et d'infanterie, qui, en raison de leur position isolée, pouvaient être attaqués avec chance de succès.

Quelque temps après la charge de la grosse cavalerie, on crut voir les Russes emporter les canons de la plus avancée des redoutes turques — de celle qu'il était le plus facile de reprendre. — Lord Raglan, à qui on fit remarquer ce détail, paraissait être vexé d'être obligé de leur abandonner ces pièces. Le général Canrobert lui faisait observer que ça n'avait aucune importance. Ces redoutes n'étaient pas utiles. Les Russes ne pouvaient s'y maintenir.

« Pourquoi aller chercher les Russes ? Laissons-les venir, nous sommes sur un terrain excellent, ne bougeons pas. »

Cependant lord Raglan était inquiet ; il envoya d'abord un aide de camp, le commandant Whiterall, de son état-major, à lord Lucan, puis après il appela le général Airey et causa avec lui. On vit ce dernier prendre sa sabretache, s'en servir de pupitre improvisé pour écrire un billet au crayon. Le billet écrit, les deux généraux

échangèrent encore quelques paroles, et lord Raglan, appelant le capitaine Nolan, du 15e hussards, officier d'ordonnance du général Airey, lui confia le papier pour le porter à lord Lucan.

Ce conciliabule se passait à la vue de tous les spectateurs qui connaissaient bien les trois personnages qui y jouaient un rôle, car le capitaine Nolan était populaire dans les camps où on l'avait vu cent fois, monté sur de superbes chevaux, faire des galops extraordinaires et franchir les obstacles les plus difficiles. C'était un joli garçon avec de grands yeux bleus à fleur de tête, le menton un peu fuyant, des cheveux frisés et des moustaches blondes très soignées. Il avait acquis une grande réputation dans le monde du sport en publiant, l'année d'avant, sur le dressage et l'entretien des chevaux, un livre qui avait été fort apprécié. Ce jour-là il portait l'uniforme du 15e hussards qui lui seyait à merveille : le spencer serré à la taille, la hongroise écarlate, les bottes à la souvaroff et le talpak.

Le capitaine Nolan, cavalier convaincu, croyait que rien n'est impossible pour une troupe montée bien dirigée ; à l'en croire, les carrés, les canons, les batteries, les baïonnettes ne pouvaient résister à une charge à fond. Il s'identifiait tellement avec la cavalerie anglaise qu'il se considérait comme blessé dans son amour-propre de ce qu'elle ne s'était pas plus brillamment montrée à l'Alma et dans la marche de flanc sur Sébastopol. Peut-être en cet instant eut-il le sentiment qu'il tenait en ses mains l'occasion pour la cavalerie légère de reconquérir son prestige amoindri, aussi exagéra-t-il le rôle qui lui était confié, dans les paroles qu'il échangea avec lord Lucan. en lui remettant,

quelques minutes après, l'écrit du général Airey.

L'ordre était ainsi conçu : « Lord Raglan désire que la cavalerie avance sur le front et qu'elle essaie d'empêcher l'ennemi d'emporter les canons. *La cavalerie française est à votre gauche.* Immédiat. »

Dans le fond de la vallée où étaient lord Lucan et lord Cardigan, on ne pouvait voir les batteries et les bataillons sur la colline de la pointe gauche du fer à cheval; aussi les deux généraux crurent-ils que lord Raglan désirait qu'ils se jetassent dans le fond du fer à cheval, sur la masse de l'artillerie et de l'infanterie russes. Aussi ils hésitèrent. Lord Lucan, s'adressant au capitaine Nolan, lui dit : « Attaquer quoi? Quels canons? » Celui-ci, montrant les batteries et les troupes du fond, répondit : « Voici les canons, voici l'ennemi. » Sur cette parole, lord Lucan donna l'ordre formel de charger à lord Cardigan en lui disant : « Lord Raglan le veut ainsi, nous n'avons pas autre chose à faire que d'obéir. » Celui-ci comprit que c'était une folie, mais il obéit néanmoins ; il fit mettre sa brigade sur deux rangs et partit au trot. Les allées et venues des aides de camp de lord Raglan, l'air composé de sa figure, avaient été remarqués des états-majors et même des soldats, et l'on se demandait ce qui allait se passer.

D'abord, quand on vit la brigade légère, hussards, lanciers et dragons légers — chevau-légers ou chasseurs — s'ébranler, on ne comprit pas ; devant eux étaient des masses de cavalerie, des batteries russes et plusieurs régiments d'infanterie. C'était dans un demi-cercle de mitraille et de mousqueterie qu'ils allaient s'enfoncer. Après deux cents mètres de champ, ils s'arrêtèrent. Un *ah!* de satisfaction sortit de toutes les

bouches. L'arrêt n'avait été fait que pour exécuter l'ordre : « Bas les gourmettes. » Loin de s'arrêter, ces cavaliers se lançaient à une charge infernale.

On distinguait, à la distance où l'on était, les officiers si renommés de cette cavalerie légère; en tête était lord Cardigan et, à sa droite, le capitaine Nolan; puis, les Anglais montraient aux nôtres : lord George Paget, fils du général de cavalerie de Waterloo ; lord Paulet, lord Fitz Gibbons, les colonels Douglas et Shewell, le colonel d'état-major français de La Tour-du-Pin et le capitaine sarde Landriani, attaché militaire auprès de l'armée anglaise : tous deux n'avaient pas voulu manquer cette occasion de figurer dans cette chevauchée qui promettait d'être émotionnante.

La brigade formait trois lignes ; devant, à dix pas, lord Cardigan seul, avec sa grande taille, admirablement droit, sur un énorme cheval de pur sang bai brun aux quatre pieds blancs. Il portait, comme les généraux anciens officiers de houzards, l'uniforme du régiment dont il avait été colonel, avec le talpak et l'aigrette de héron blanche, une pelisse bleu de roi toute couverte d'or et une hongroise amarante, également galonnée d'or.

Trois officiers en divers uniformes le suivaient : dans la brigade, il y avait des hussards qui se remarquaient surtout avec leurs tresses jaune orange et leur culotte amarante ; des lanciers aux vestes bleues à revers blancs, avec des culottes gris clair à bandes blanches, des chapzkas et des lances à flammes, et enfin des dragons légers en rouge. C'était une palette d'une polychromie éclatante.

Sur l'ordre de lord Cardigan, la brigade partit au trot en trois lignes : à huit cents mètres d'une batterie de

douze gros canons de cuivre reluisant, elle prit le galop ; les canons lâchèrent leur coup, couvrant tout de fumée, mais celle-ci, en se dissipant, laissa voir lord Cardigan, toujours seul, en avant, pénétrant entre les canons, et, derrière lui, hachées par la mitraille et les boulets, les trois lignes percées, déchiquetées, mais toujours en rang et au galop, et devant elles, fuyant en diagonale, le cheval du capitaine Nolan, le corps de celui-ci d'abord incliné, puis pendu bientôt à la selle, inanimé. Sur la crête, c'était la stupéfaction qui dominait : « Que font-ils? » Le général Bosquet, se tournant vers M. Layard, lui cria devant tout le monde : « C'est superbe, mais ce n'est pas la guerre. — C'est de la folie... » « Où vont-ils? » répétait-on; et on restait stupéfait devant cet héroïsme admirable et inutile.

De toutes parts accourent autour d'eux des cosaques, des hussards et des lanciers russes. C'est un nouveau tournoi où se livrent des combats singuliers ; mais sur les flancs se montrent l'infanterie et l'artillerie russes, qui font feu de toutes parts sur les restes de la cavalerie légère. C'est surtout des monts Fédioukine, à leur gauche, que part le feu le plus intense.

Quand le général Canrobert avait vu lord Raglan envoyer l'ordre de charger, il avait compris qu'il ne s'agissait que d'attaquer les extrémités du fer à cheval et il avait envoyé par le commandant Durand de Villers l'ordre au 4e chasseurs d'Afrique, qui était venu se former devant les monts Fédioukine, de charger sur les batteries qui l'occupaient et d'éteindre leur feu. En passant devant la batterie du capitaine Thoumas, le commandant Durand de Villers dit à ce dernier de soutenir les chasseurs d'Afrique.

Le capitaine Thoumas n'était pas seulement un brillant canonnier; c'était aussi un administrateur, un écrivain et un philosophe, et par-dessus tout un homme de cœur et de caractère. Il commandait une des plus belles batteries que l'on pût voir : attelages superbes et frémissants, canonniers, tous vieux, de belle taille, admirablement entraînés et dévoués. A l'appel de l'aide de camp, pièces et caissons se mettent au trot et, au risque de se casser le cou, la batterie dévale de la hauteur dans la plaine comme une trombe.

Les chasseurs, aussitôt l'ordre reçu, partent : deux escadrons, conduits par le vieux mameluk Abdelal et le capitaine Dancla, s'éparpillent en fourrageurs; les petits chevaux galopent et bondissent sur les pierres et les broussailles, franchissant tous les obstacles. Le général d'Allonville commande alors aux deux derniers escadrons de charger à leur tour, plus à gauche, sur l'infanterie, qui arrive à la rescousse. Quant aux deux premiers escadrons, on les voit, arrivés à la hauteur de la batterie, faire une conversion et tomber à revers sur les canonniers russes. Le capitaine Dancla, en tête, est renversé raide mort ; mais en un clin d'œil ses cavaliers, sans s'arrêter, entrent dans la batterie, dont les canonniers sabrés et bousculés parviennent cependant à se jeter sur leurs pièces, à amener les attelages et à les accrocher, et à les faire filer au galop, suivis de l'infanterie. Le général d'Allonville est là, avec sa figure amaigrie et son corps qui ressemble à un squelette. Il anime, dirige, commande, avec ce calme et cette connaissance admirable du combat qui font de lui un homme de guerre accompli. Le mouvement a réussi : tirailleurs et canonniers qui voulaient

fusiller la cavalerie anglaise dans sa retraite ont abandonné leur projet. Mais les masses d'infanterie, repoussées d'abord par l'impétuosité de nos africains, se rallient et, renforcées du régiment de Wladimir, se préparent à reprendre l'offensive avec leur artillerie. Le général d'Allonville saisit le moment et fait sonner la retraite. Douze chasseurs et deux officiers — dont le capitaine Dancla — ont été tués. Heureusement le but poursuivi a été atteint : la cavalerie anglaise a été dégagée sur sa gauche, et la retraite exécutée à temps n'a pas laissé un instant le succès en passe d'être compromis. Pourquoi la cavalerie anglaise, au lieu d'aller au fond de l'entonnoir, n'a-t-elle pas, comme les chasseurs, attaqué l'autre pointe du fer à cheval? Comme eux, elle eût réussi.

Les chasseurs, le général d'Allonville en tête, toujours calme, se reforment, au pied des états-majors, le régiment face en avant, prêt encore à charger s'il y a lieu.

En même temps que les chasseurs, les débris de la brigade légère anglaise revenaient aussi. Les cavaliers rentraient par bribes : c'étaient un groupe de hussards, une bande de dragons ou de lanciers ; puis lord Cardigan, seul, le genou abîmé; des blessés, des cavaliers démontés, des chevaux sans leur maître; les premiers officiers s'efforçaient de rallier tous ces groupes; on se comptait, on s'appelait, on demandait des nouvelles de l'un et de l'autre; au bout d'un quart d'heure, on ne comptait que cent quatre-vingt-dix-sept hommes montés dans les rangs; un des régiments de dragons légers n'en avait que dix!

Lord Raglan était irrité et pensif : le général Canro-

bert n'eut plus besoin d'insister pour demeurer sur la défensive. Dans sa lettre au ministre, le général français pouvait avec vérité écrire : « Tel fut ce combat qui a été mal engagé et qui, à mon avis, n'aurait pas dû l'être du tout. »

La charge de la cavalerie légère fut une manœuvre inutile et par conséquent maladroite ; elle procura à l'ennemi un succès partiel, elle causa sans raison la perte de plus de trois cent cinquante cavaliers, mais elle demeura toujours à l'actif de la cavalerie anglaise comme un acte d'héroïsme digne de flatter l'amour-propre national et d'inspirer les poètes. C'est un beau patrimoine pour un peuple que de conserver la mémoire de pareils faits d'armes.

Toutefois, cette charge fameuse ne fut pas sans faire couler des flots d'encre. Lord Raglan déclara, dans son rapport, que lord Lucan était seul l'auteur de cette manœuvre intempestive, parce qu'en vertu de son pouvoir discrétionnaire, il lui était facile de l'empêcher s'il la jugeait dangereuse. Ce dernier protesta, le gouvernement dut donner raison au chef et lord Lucan fut rappelé. En fait, lord Raglan avait donné un ordre rationnel, celui d'attaquer l'aile gauche des Russes, la cavalerie française devant faire un mouvement identique et simultané sur leur aile droite comme il l'indique dans son ordre.

Étant données les habitudes de la presse, il s'éleva en Angleterre des blâmes, des critiques contre le général en chef qui avait ordonné la charge ; et par opposition, naturellement, on exalta lord Cardigan, qui l'avait menée. Ces éloges offusquèrent les flatteurs de lord Raglan, et, après sa mort, — de son vivant il n'eût

pas permis pareilles inconvenances, — certains d'entre eux, comme le colonel Carlthope, en vinrent jusqu'à accuser lord Cardigan de lâcheté : il aurait fui devant les Russes et aurait abandonné ses hommes. Toute l'armée l'avait vu en tête entrer dans la batterie russe, et on l'avait vu encore, après la destruction et la dispersion de sa brigade, revenir au pas à la tête d'un groupe. Lord Cardigan dut plaider devant les tribunaux pour arrêter ces calomnies.

Le fameux Kinglake n'osa pas, après l'insuccès du colonel Carlthope, accuser le général de la cavalerie légère de couardise, mais il le qualifia « de faible d'esprit » ; et comme il prêtait aux autres ses idées extravagantes, il attribua, en cette occasion, à lord Raglan des conceptions fantastiques qui tendraient à faire croire à l'exaltation de ce cerveau qui était toujours le calme et le bon sens même.

Ainsi la fameuse charge de Balaklava eut à la fois le don d'exalter un enthousiasme ardent et durable et aussi de mettre à jour les petites vilenies de la jalousie chez les comparses et les flatteurs du chef.

Le soir, au coucher, tout rentrait dans le calme ; seulement la brigade Vinoy eut l'ordre de venir camper devant Balaklava, à côté des highlanders. C'était trois mille hommes que le général Canrobert retirait de ses positions pour assurer la sécurité du port de nos alliés.

Le lendemain, 26, lord Raglan se rendit à Balaklava ; il y examinait les nouvelles dispositions prises depuis la veille, lorsqu'un officier vint le prévenir que les Russes attaquaient son camp juste à l'extrémité opposée de l'endroit où il était : en effet, une forte colonne montait sur le plateau, à la pointe nord-est, du côté d'Inker-

mann, et tombait sur le camp de sir de Lacy Evans. Lorsque le général en chef arriva, tout était fini ; les Russes, vigoureusement assaillis, avaient été rejetés avec plus de cinq cents hommes de perte. Le général Bosquet, prévenu en hâte, était accouru de son camp avec cinq bataillons : il était également arrivé après la retraite des Russes.

Les Anglais s'étaient vaillamment conduits, comme à l'ordinaire, et ils avaient mené l'affaire rondement. Ils avaient eu peu de pertes relativement à celles qu'ils avaient fait éprouver. Aussi lord Raglan trouva-t-il ses troupes contentes, et lui-même parut satisfait. Cette affaire n'en était pas moins inquiétante. C'était le signe précurseur de la formidable attaque que préparait le prince Menschikoff, et cependant lord Raglan ne parut pas préoccupé pour cette partie de son camp.

Le général de Lacy Evans était moins confiant que lui ; aussi écrivait-il directement au général Canrobert pour lui exposer que sa position était, « quant à la sécurité générale de l'armée, de la plus haute importance, et que, malgré cela, elle était la moins fortifiée et la moins assurée de toutes. » Il concluait en « *suggérant* que trois ou quatre mille Français viennent camper à côté des gardes anglaises pour, de concert avec ces dernières, accourir à son secours, s'il était attaqué » .

Sir de Lacy Evans fut informé qu'on ne pouvait dégarnir les lignes de circonvallation, surtout après avoir déjà fourni l'avant-veille une brigade pour la garde de Balaklava ; on l'avisait d'ailleurs que, d'une part, douze cents travailleurs français étaient occupés à élever une redoute sur les crêtes devant le camp anglais ; qu'aussitôt terminée, cette redoute serait remise à nos alliés qui

l'armeraient et l'occuperaient, et que d'autre part le corps d'observation, toujours en alerte, accourrait au moindre de ses appels. Sir George Brown avait déjà, comme sir de Lacy Evans, demandé le concours de nos bataillons, et immédiatement ils étaient arrivés. Si, le 26 octobre, sir de Lacy Evans n'avait pas si rapidement repoussé l'attaque, cinq bataillons français seraient venus l'appuyer sur sa droite.

Il remercia par une lettre, en anglais, assez mal écrite, dans laquelle il s'excusait de sa mauvaise calligraphie : « Je viens de tomber de cheval, disait-il, et comme je suis vieux (*a oldman*), je suis très meurtri et incapable d'activité. Je suis sur un bâtiment de la flotte de Balaklava pour prendre quatre ou cinq jours de repos et je veux remercier les Français de ce qu'ils promettent. »

A en croire le *Times*, sir de Lacy Evans aurait aussi transcrit à lord Raglan des observations du même genre ; mais, rendu confiant par le succès du 26 octobre et toujours préoccupé de l'isolement de Balaklava, le général en chef anglais ne prit aucune mesure sérieuse : une batterie dite des « sacs à terre » fut seule ébauchée, et encore on ne l'arma pas.

Sans insister outre mesure sur ces incidents, il faut remarquer la lettre écrite directement, et contre tous les usages, par un général de division anglais au général Canrobert, sans être accompagnée d'une communication émanant du général en chef anglais. Nous savons que les relations entre lord Raglan et sir de Lacy Evans étaient nulles. Le vieux vétéran était même profondément ulcéré de se sentir mis de côté par son chef, quoiqu'il fût des lieutenants généraux le plus âgé et le plus

ancien de grade. Dans cette circonstance, il se passa quelque chose qui est demeuré inexpliqué pour les états-majors français et qui eut comme épilogue le départ de sir de Lacy Evans.

De son côté, le général Bosquet n'était plus inquiet pour Balaklava, mais redoutait, comme sir de Lacy Evans, une attaque de l'angle mort du plateau de Chersonèse, du côté d'Inkermann. Il y avait par trois fois, à diverses alertes, conduit des bataillons; tous les jours il galopait sur les crêtes du côté du camp de sir George Brown, qu'il aimait à fréquenter; il examinait, sans cesse, à la lorgnette les moindres mouvements des Russes, et dans toutes ses lettres il attirait l'attention du général Canrobert sur la faiblesse de l'extrême droite des alliés.

Le 3 novembre, le général Canrobert vient le trouver, et ensemble ils examinent la situation. La redoute dite Canrobert, dans le camp de sir George Brown qui domine la vallée d'Inkermann, est à peu près achevée. Deux mille soldats, soit trois bataillons, y travaillent sans discontinuer. Le général Canrobert félicite son monde et cherche ensuite avec le général Bosquet ce qu'il y a à faire pour parer au danger : nous n'avons que douze bataillons disponibles. Les deux généraux désignent ceux d'entre eux qui, avec leurs batteries, auront à accourir à Inkermann ; et ils fixent les points d'assemblée et la marche qu'ils suivront pour arriver à la redoute des « sacs à terre » ébauchée au point extrême de la droite anglaise. Le général Canrobert reste tard avec son lieutenant, et le soir, à l'obscurité, en rentrant à son quartier général, il voit des quantités de feux russes du côté de Balaklava et recommande au

général Bosquet de ne pas perdre de vue non plus le port de nos alliés.

On savait que l'armée russe avait déjà reçu et allait encore recevoir de nombreux renforts. Depuis longtemps, sous la pression des deux généraux en chef, les diplomates français et anglais agissaient sur le gouvernement turc pour presser Omer-Pacha de faire quelques démonstrations en Roumanie, afin de maintenir de ce côté une partie de l'armée russe du Danube ; mais Omer-Pacha se reposait sur ses lauriers et se tenait tranquillement à Bucharest, ce qui permettait à la plus grande partie de l'armée du prince Gortchakoff de se rendre en Crimée : on annonçait, en outre, que le tsar envoyait des réserves d'infanterie et de cavalerie de plusieurs points de son immense empire. La flotte avait signalé le passage d'un corps d'armée du côté d'Iéni-Kalé ; le général Bosquet avait vu aussi une division entrer dans la ville ; enfin les dires des déserteurs polonais ou des Tartares envoyés à la découverte confirmaient unanimement la venue incessante de nouvelles troupes.

Ces indications amenaient le général Canrobert à presser le plus possible le jour de l'assaut. Le développement des tranchées construites à cent cinquante mètres du bastion du Mât et l'augmentation des batteries lui donnaient l'espoir de pouvoir réussir cette fois. Le général Burgoyne était en communauté d'idées absolue avec lui : il était d'avis que, le jour convenu, des colonnes anglaises devraient s'accoter aux colonnes françaises pour pénétrer ensemble dans la place. Dans la nuit du 3 au 4 novembre, des officiers, dont le capitaine de Lajaille, plus tard président du comité d'artillerie,

se glissèrent à plat ventre, dans le silence le plus absolu et dans l'obscurité, hors des tranchées. Ils atteignirent le fossé, y descendirent et examinèrent les fortifications, en les tâtonnant avec les mains tant l'obscurité était épaisse : ils revinrent, toujours en rampant, rendre compte sans avoir été aperçus. L'assaut était possible, les fossés peu profonds et les pentes des talus peu escarpées.

Au corps de siège, on ne pensait donc plus qu'à l'assaut. Le général Canrobert donnait avis à l'amiral Hamelin qu'il aurait lieu le 7 novembre, et lui demandait de mettre le comble aux libéralités de la flotte en débarquant tous les fusiliers marins dont il pourrait disposer. « Je voudrais en former deux bataillons ; je ferais entrer dans l'un d'eux le plus de gabiers et d'hommes vigoureux et agiles qu'il serait possible et je le ferais figurer dans l'assaut. L'autre garnirait nos redoutes défensives, qui joueront ce jour-là un rôle important, car nous aurons à la fois à enlever une place couverte d'artillerie, et à faire face d'un côté opposé aux attaques d'une armée entière de secours qui nous attaquera par derrière. »

Le 4 novembre, dans la journée, le général Canrobert réunit dans sa grande tente lord Raglan, sir John Burgoyne, d'autres généraux anglais et les généraux français Forey et Bosquet, Thiry et Bizot. On discuta de l'assaut. Tous furent d'avis de le tenter; la date en fut fixée pour le 7. Les Français devaient attaquer le bastion du Mât. Lord Raglan proposait de lancer les seize mille hommes qu'il avait encore (reste de cinquante-trois mille) sur le Redan, mais il y mettait deux conditions : l'armée française garantirait ses derrières et surtout son

flanc droit du côté d'Inkermann. Le général Canrobert accéda de suite à la première des demandes, mais il lui était plus difficile de satisfaire à la seconde ; il ne voulait cependant pas refuser. Il exposa combien il était lourd de prendre à sa charge la position la plus périlleuse qu'il n'avait pu encore étudier; il ne pouvait s'y engager sans réfléchir et il demandait de remettre sa réponse au lendemain. Il irait chez lord Raglan la lui porter dans la journée.

Dans le camp adverse, chez les Russes, on n'était pas moins agité que chez nous. Les renforts arrivés depuis peu portaient l'armée au chiffre de cent mille hommes. La veille, le 3 novembre, les deux grands-ducs Nicolas et Michel étaient entrés dans Sébastopol pour exciter l'enthousiasme des combattants ; le prince Menschikoff s'était décidé à frapper un grand coup qui, s'il avait réussi, aurait chassé les alliés de la Chersonèse, les obligeant à lever le siège et à se réembarquer. L'attaque sur la division de Lacy Evans, du 26 octobre, avait démontré au prince qu'il était possible de déboucher sur le plateau de Chersonèse à son angle nord-est, et c'est sur ce point faible de la position de ses adversaires qu'il se résolut à porter son effort.

Nous avons dit que le plateau de Chersonèse affectait la forme d'un carré irrégulier dont deux côtés étaient protégés par la mer. C'était l'angle le plus éloigné de la mer, par conséquent le plus exposé, que Menschikoff allait attaquer par ses deux faces.

Une colonne, sous les ordres du général Soïmonoff, sortirait de Sébastopol, marcherait sur le côté nord de l'angle et attaquerait l'armée anglaise sur son front. Une autre colonne, partant d'Inkermann, passerait la

Tchernaïa et, montant sur les crêtes qui forment le côté est du triangle, attaquerait le flanc droit et les derrières du camp anglais, qui, pris de face à droite et en arrière, se trouverait isolé de notre corps d'observation, réduit à ses seules forces, c'est-à-dire que ses seize mille hommes seraient cernés par soixante mille. Deux fausses attaques devaient avoir lieu aux endroits les plus éloignés de celui de la véritable attaque : l'un du côté de Balaklava, tout à fait sur les derrières des alliés ; l'autre au siège, sur leur front, devant le bastion du Mât : elles devaient retenir les troupes françaises sur ces points et les empêcher d'aller au secours de leurs alliés.

Le 5 novembre était un dimanche ; toute la nuit, on entendit les cloches des églises de la ville : chez les Anglais, les piquets des grand'gardes perçurent des bruits de voitures du côté d'Inkermann, mais n'y prêtèrent pas attention : tous les jours, des convois circulaient sur la route. Il n'y avait rien d'anormal à cela. La veille, il avait plu à torrents toute la journée, et durant la nuit, une petite pluie fine, pénétrante, n'avait cessé de tomber ; les soldats, sous leurs tentes, sommeillaient le mieux qu'ils pouvaient ; les hommes de garde, enfoncés dans leurs capuchons, se ratatinaient et cherchaient à se garantir de l'humidité envahissante. Le général Codrington, de la division légère, allait, comme il le faisait tous les matins, le long du ravin où étaient les grand'gardes, et dans l'obscurité qui persistait, chaque poste lui répondait invariablement : *All right !* « Tout va bien. » Il rentrait tranquille, lorsque le feu éclata devant lui ; c'était la colonne de gauche, commandée par le général Soïmonoff, qui, sortie de la ville vers quatre heures du matin, débouchait sur

le plateau et attaquait de ce côté les sentinelles anglaises. De suite, la fusillade se propagea au loin. Le général Codrington courut à son camp, fit lever sa brigade et prévint sir George Brown, le lieutenant général commandant la division légère. A ce moment, une énorme batterie ouvrait le feu contre le camp anglais.

Il fait nuit, et le brouillard — un *fog* comme ceux de Londres, qui semble plutôt fait de fumée de houille que de vapeurs — rend l'obscurité plus noire. Au milieu des boulets et des coups de fusil, la division légère, à gauche, et la deuxième division, que le général Pennefather commande, en l'absence de sir de Lacy Evans, prennent les armes ; mais avant que les bataillons soient formés, des hommes sont atteints dans leurs camps ; des tentes sont percées ou renversées par les boulets ; on ne distingue toujours rien devant soi ; les officiers doivent ranger leurs hommes suivant la direction des détonations.

Des estafettes ou des officiers partent dans tous les sens.

Au même moment, le canon éclate aussi au sud, du côté de Balaklava. Les Russes attaquent les batteries françaises du corps d'observation qui répondaient aux lueurs rouges des coups partis de la vallée.

C'était la contre-attaque du corps du général Liprandi qui se répandait dans la vallée, sous les ordres supérieurs du prince Gortchakoff, pour donner le change, inquiéter les troupes des généraux Colin Campbell et Vinoy, et retenir sur les crêtes du mont Sapoun, vers le sud, le corps d'observation français sous les ordres du général Bosquet, et l'empêcher d'aller aux Anglais.

Aussitôt averti par le capitaine Ewart, qui lui remet

un mot de sir George Brown, lord Raglan est en un quart d'heure en selle avec son état-major. Les coups de canon du côté de Balaklava lui semblent moins intenses que ceux d'Inkermann; puis il a confiance dans les dispositions prises par les alliés de ce côté. Aussi ne s'en inquiète-t-il pas d'abord et court-il du côté d'Inkermann.

Au quartier général français, on est réveillé par le canon d'Inkermann; on se lève dans l'obscurité, et déjà les spahis d'escorte sont devant la tente du général Canrobert, lorsqu'un officier de lord Raglan vient l'aviser de l'attaque et le prévenir que le général anglais s'est dirigé sur Inkermann. Le général Canrobert prie l'officier anglais de dire à lord Raglan qu'il n'a encore reçu aucun avis du corps d'observation, qu'il va s'y rendre, savoir quelle est l'importance de la canonnade que l'on entend vers le sud, et si ce n'est rien, comme il le croit, il viendra retrouver son collègue après avoir fait acheminer vers le camp anglais, comme il le lui a promis, toutes les troupes dont il peut disposer. Avant de partir, le général en chef fait prévenir le prince Napoléon d'envoyer de suite au camp anglais trois bataillons du corps de siège, sous les ordres du général de Monet.

Le général Canrobert avec sa suite monte à cheval : il semble galoper dans le vide; il n'y a personne dans les camps : c'est une ville de toile déserte que l'on parcourt à travers le brouillard; parfois, dans cette course folle, l'état-major s'arrête brusquement : ce sont les baïonnettes de régiments en ligne que l'on ne distingue que lorsque l'on est sur eux. L'extrémité des rangs s'éteint dans la brume; les hommes comme les offi-

ciers attendent, désorientés d'entendre le canon sans rien voir.

Le jour de l'Alma, la gaieté semblait avoir animé les combattants ; au contraire, la pluie, l'obscurité, la boue, remplirent de tristesse ceux qui assistèrent à la bataille d'Inkermann. Entendant le canon sur leurs flancs et leurs derrières sans voir grand'chose, ils restèrent inquiets jusqu'à la fin de la bataille ; et le soir, la boue détrempée que le sang répandu colorait en rouge et dans laquelle nageaient des cadavres accumulés, défigurés, meurtris et dépouillés de leurs chaussures, leur remplit l'esprit d'horreur et de dégoût. Le général Bosquet dépeignit ce champ de carnage en l'appelant « l'abattoir ».

Arrivé à la hauteur des batteries qui tirent des crêtes, le général Canrobert s'arrête : le terrain détrempé, par moments entièrement de roc et par d'autres de boue gluante et glaiseuse, est glissant ou mouvant, et à chaque instant les chevaux menacent de s'abattre ou de s'enfoncer. A travers le brouillard, dans le fond, on distingue les troupes russes avec leurs baïonnettes ; les soldats ne portent plus comme à l'Alma leur casque à pointe doré et ils ont tous maintenant un affreux bonnet de laine gris qui les dérobe à la vue. Le canon d'en bas tire, mais faiblement : on sent une fausse attaque. Il n'y a pas de doute, tout se passera du côté d'Inkermann. Le général Canrobert reprend sa course, se dirigeant du côté du *Moulin*. La masse noirâtre de cette tour en ruine, avec ses ailes à moitié brisées et immobiles dans l'espace, en fait un spectre gigantesque dont on ne voit que partie par partie. Là se trouve le général Bosquet avec des chasseurs d'Afrique ; un peu à droite, deux

bataillons d'infanterie et deux batteries d'artillerie. On entend à peu de distance devant soi une formidable canonnade et la fusillade ne cesse pas. Le général Canrobert cause avec le général Bosquet; celui-ci a déjà vu les généraux Brown et Cathcart, ils n'ont pas encore besoin de soutien. Deux bataillons et demi sont là; plus à gauche, le long des crêtes, il y en a deux autres qui attendent encore. Enfin, le 50e de ligne et deux batteries sont également un peu en arrière, prêtes aussi à accourir.

Le général Canrobert prévient son lieutenant de l'arrivée dans une heure de trois bataillons du général de Monet, et dans quelques minutes, de deux batteries de la réserve.

Au Moulin, le général Canrobert est à la limite des camps anglais. Il y pénètre : les tentes sont renversées, criblées de boulets; des blessés sont déjà couchés ou se traînent, cherchant un abri. On débouche enfin, et le général s'arrête au milieu de la fusillade, sous les coups répétés des batteries qui sont à côté de lui ; à quelques pas dans le brouillard apparaît une vision légendaire : dans de grandes capotes noires avec les buffleteries blanches qui se croisent, la tête sous d'énormes bonnets d'ourson, les grenadiers de la garde anglaise luttent en carré, un contre dix, se défendant pas à pas, tombant les uns après les autres, mais tenant ferme contre la masse effrayante qui les accable. La vue de leur lutte héroïque et leur costume rappellent au général en chef et à ses officiers les derniers carrés de la garde à Waterloo.

Au milieu du crépitement de la fusillade et des grondements du canon. on entend les hourras que poussent

les régiments russes qui marchent en rangs serrés comme au temps de Souvaroff. Partout les Anglais se battent, non seulement avec ténacité, mais avec habileté; sur tous les points leur artillerie s'est portée en avant et fait, à courte distance, un feu régulier bien dirigé; les tirailleurs ajustent avec calme les servants russes; partout la résistance est acharnée, mais les dernières réserves ont donné et les Russes augmentent de nombre : il faut que les Français arrivent.

Le général Canrobert voit lord Raglan dans la fumée : il court à lui et, après quelques mots sur la situation, le général anglais dit qu'il vient d'envoyer le colonel Steel au général Bosquet pour le prier d'arriver. Le général Codrington s'était maintenu sur la rive gauche du ravin du Carénage, empêchant les Russes de le franchir : ceux-ci, en conséquence, ne pouvant s'étendre que sur un terrain resserré, la supériorité du nombre perd de son importance et il nous est plus facile de leur tenir tête. Devant l'attaque principale de front, une des brigades de sir George Brown et la 2[e] division, sous les ordres du général Pennefather, avaient d'abord reculé sous l'énormité des masses, mais s'étant reprises, elles avaient arrêté la première poussée. Les Russes étaient alors demeurés près d'une demi-heure à se contenter de canonner : au bout de ce temps, une nouvelle trombe s'était abattue sur l'armée anglaise. Les gardes, cette fois, étaient en ligne, doublant les deux divisions déjà engagées; les coldstreams dans la *batterie des sacs à terre,* à l'extrême droite, les grenadiers et les scotch fusiliers à leur gauche. L'enlèvement de cet ouvrage était le but des efforts des Russes. S'ils l'occupaient et s'y maintenaient, ils isolaient les Anglais de notre corps

d'observation et des secours que nous allions envoyer. Il leur serait alors possible de contraindre les alliés à se retirer sur Balaklava, pendant que du même coup, en s'emparant de l'est du plateau de Chersonèse, ils couperaient l'armée française (corps d'observation et corps de siège) en deux.

Prendre cette batterie fut donc l'effort persistant des Russes : les coldstreams attendirent l'ennemi et le reçurent par des décharges répétées et ensuite à coups de baïonnette; les grenadiers, à côté, se battaient un contre trois : c'était leur carré qu'avait tout d'abord aperçu le général Canrobert.

La brigade Torrens arriva sur le champ de bataille conduite par le général sir George Cathcart, au moment de la défense de la batterie : sir George Cathcart était sous le coup d'une blessure d'amour-propre violente. Il n'était pas en termes d'intimité avec lord Raglan et, quelques jours auparavant, celui-ci lui avait retiré, sur l'ordre du ministre de la guerre, la lettre de commandement en chef éventuel, qu'il avait reçue en quittant Londres.

Il se porta à l'extrême droite des gardes et, en examinant le terrain, il reconnut un petit ravin qui s'enfonçait dans le plateau un peu avant la batterie des *sacs à terre*. Il pensa, en se jetant dans ce ravin, déboucher sur le flanc ou le derrière des Russes qui attaquaient la batterie défendue par les coldstreams.

Il pénètre dans l'excavation et, quand il est assez avancé et qu'il veut en escalader les parois, il est accueilli par le feu intense des réserves russes. Le général Torrens est blessé mortellement ; les troupes, surprises, s'arrêtent et redescendent; sir George Cath-

cart les rallie et les fait remonter. Mêmes efforts impuissants : il a affaire à trop grosse partie ; alors il retourne vers la batterie des *sacs à terre*, mais à peine dessine-t-il son mouvement qu'un grand nombre des siens tombent sous un feu aussi violent que celui qui vient de l'accueillir de l'autre côté : il craint que ce ne soient les gardes qui prennent dans le brouillard ses soldats pour des Russes. Il ordonne de jeter à terre les capotes grises, mais aussitôt les habits rouges ont-ils paru que le feu devient encore plus violent. Il n'y a plus de doute, la redoute qu'il croyait toujours en possession des gardes vient d'être prise par les Russes : il est maintenant cerné ; il forme sa brigade en colonne et la lance, lui en tête, pour percer le cercle qui l'enserre : il tombe mort d'une balle en pleine poitrine et son monde tourbillonne autour de son corps. Cependant, se sentant perdus s'ils ne traversent les colonnes russes, ses hommes font un dernier effort et passent.

Ainsi la redoute des *sacs à terre* est prise. Les troupes anglaises sont tournées par la droite et toutes leurs réserves ont donné. Que les Russes avancent et occupent le terrain par lequel vont déboucher les Français, ceux-ci ne pourront atteindre le champ de bataille et demeureront coupés de leurs alliés.

Tout dépend de la rapidité avec laquelle les Français arriveront ou de celle que les Russes vont mettre à déborder la droite anglaise et à occuper cette partie du champ de bataille qui vient d'être abandonnée.

Le maréchal Canrobert aimait à conter sur cet instant de la bataille l'anecdote suivante :

« L'artillerie russe, avec quatre-vingt-seize pièces sur le front de nos alliés, faisait rage, et lord Raglan

avait demandé que l'on amenât des pièces de siège pour la contre-battre. Autour de lui, ce n'était que tués ou blessés; nous étions dans le camp au milieu des tentes et des baraques en délabre. Le brouillard s'était un peu dissipé, mais la fumée formait nuage; les gardes avaient perdu presque tous leurs officiers. Sir George Brown était blessé, le général Goldie tué, le général Strangways, un vétéran, ami intime de lord Raglan, venait d'être emporté mourant. Cependant le général en chef anglais demeurait impassible. Il se rappelait Waterloo et la ténacité qu'y avait montrée Wellington, à côté de qui il avait eu un bras emporté. Il se souvenait que dans cette journée l'allié de l'Angleterre était arrivé à temps, et il comptait aussi, ce matin-là, que nous ne l'abandonnerions pas. Il était à côté de moi; me montrant les débris des gardes qui se retiraient, il me dit : « Nous « sommes..., nous sommes..., vous avez un mot « d'argot qui exprime bien ce que je veux dire. » — « Nous sommes foutus... — J'espère que non, milord... « Écoutez... c'est *la Casquette.* » Et, en effet, on percevait les sons des batteries de tambours et les sonneries de clairons des bataillons français. Quelques instants après, Bourbaki arrive au galop : ce sont deux bataillons et demi ; deux autres suivent, puis le 50e de ligne. Il faut soutenir la droite et reprendre la batterie. Je pars avec Bourbaki à ses bataillons.

« Par une chance inconcevable, la résistance admirable des gardes avait épuisé les Russes. Ceux-ci, essoufflés, ne s'étaient pas avancés et, contents de leur conquête, s'y maintenaient sans pousser de l'avant. »

A peine le général Canrobert a-t-il vu les deux bataillons qu'il court aux tambours et clairons : « Battez

et sonnez la charge et que chacun me fasse du bruit comme dix. Les Russes croiront que nous sommes trois fois plus que nous ne sommes. » Puis, avec Bourbaki, il conduit les têtes de colonnes devant les batteries des *sacs à terre,* à la droite des gardes. Ceux-ci, en voyant les pantalons rouges, poussent trois « hourrah for French », et le général Canrobert, montrant aux chefs de bataillon et aux adjudants-majors leur direction : « En avant et culbutez tout devant vous. » Les Russes croient avoir affaire à une puissante troupe, ils cèdent et abandonnent la batterie; mais, quand ils ont dégagé le terrain, ils découvrent plusieurs régiments et la grande batterie qui foudroient et fusillent les deux bataillons. Ceux-ci tourbillonnent, reculent, et sont ramenés au delà de la batterie.

Lord Raglan venait d'apprendre que le général Strangways était mourant et il avait quitté le général Canrobert pour aller dire adieu à son vieux compagnon; le général Canrobert s'efforçait de rallier et de retenir les bataillons de Bourbaki pour barrer le passage aux Russes, quand il voit à droite un bataillon de riflemen habillés tout en noir, qui revient au pas ordinaire et dont la retraite dégarnit les crêtes que les Russes venant du côté d'Inkermann vont pouvoir occuper sans résistance. Il va au lieutenant-colonel, un grand officier tout rasé, les joues roses, dont la personne respirait la bonne humeur et la santé : « Pourquoi vous retirez-vous, colonel? — Nous n'avons plus de cartouches. — Je vous en prie, maintenez-vous encore là quelques minutes, que les Russes ne puissent pénétrer dans cette trouée. Mes zouaves et mes turcos accourent : dans quelques minutes, ils seront là et

prendront votre place. » Et avec le flegme britannique, le colonel commande le demi-tour qui s'exécute avec une précision mathématique.

Quelques instants après, la brigade d'Autemarre débouche sur la droite, et le général Bosquet en prend la direction : alors, rassuré sur ce point, le général Canrobert veut aller retrouver lord Raglan qui était à gauche. Un ravin profond séparant en deux le champ de bataille, il faut, pour le traverser, faire un long détour et contourner ce ravin au delà de sa naissance ; le général Canrobert se dirige sur ce point au galop, suivi de ses officiers. Il est devant, ayant à sa droite le général de Martimprey et à gauche le colonel Trochu, puis derrière lui, en peloton, le colonel Waubert de Genlis, les commandants Reille, Durand de Villers, Renson, le lieutenant de vaisseau Martin, les capitaines de Bar et Dechard.

Tous galopent, lorsqu'un obus vient tomber au centre du groupe et éclater, couvrant tout le monde de fumée et de poussière à travers laquelle les officiers voient le général Canrobert renversé les bras en l'air, comme frappé de commotion ; tous se pressent vers lui : « Le général est-il tué? » — Se reprenant immédiatement, le général Canrobert s'écrie : « Ce n'est rien ; je suis atteint au bras. » L'éclat qui l'a touché lui a fait une plaie profonde dans la chair, il ne veut pas s'arrêter et la course continue. Arrivé auprès de lord Raglan, le général Canrobert consent à se faire panser.

Pendant ce temps, le général Bosquet n'a pas laissé souffler les troupes qui arrivaient au pas de course. A peine les a-t-il sous la main qu'il les lance à la droite

de la batterie, tandis que les deux premiers bataillons ralliés reprennent eux aussi l'offensive par la gauche de l'ouvrage; mais encore de nouveau, ces quatre bataillons, après avoir fait reculer la ligne russe, sont ramenés, et le général Bosquet, qui s'est avancé avec eux, demeure découvert, séparé de l'ennemi de quelques mètres. Le 4e chasseurs d'Afrique arrive maintenant, prêt à charger : on le déploie en arrière pour couvrir des espaces vides. Enfin, débouchent le 50e de ligne et les troupes du général Monet avec une nouvelle batterie. Le général Pennefather, à la gauche anglaise, vient de faire dire à lord Raglan que les Russes commencent à montrer de l'hésitation. Le général Bosquet reprenant alors tout son monde, les quatre bataillons et demi, déjà engagés, avec le 50e de ligne, conduit de nouveau le tout à une nouvelle charge : cette fois, excités par leurs officiers auxquels se mêlent deux aides de camp anglais qui agitent leur chapeau, ils rejettent définitivement les Russes qui battent en retraite et abandonnent peu à peu le plateau. Notre artillerie les poursuit de ses boulets, et le général Canrobert s'oppose avec juste raison à toute poursuite qui nous entraînerait sur un terrain peu propice où nous aurions eu tous les désavantages.

Pendant que l'on se battait ainsi avec acharnement sur la droite du plateau de Chersonèse, un autre combat des plus violents avait lieu au corps de siège.

Nos tranchées étaient envahies à l'improviste par plusieurs bataillons que le brouillard avait cachés. Les soutiens et les renforts, arrivés de suite, avaient d'abord chassé les Russes. Puis, trois brigades étant successivement accourues, la poursuite avait été menée si vive-

ment, qu'échauffés par le succès, plusieurs de nos soldats avaient pénétré dans la ville à la suite des Russes, tandis que d'autres avaient escaladé les parapets et franchi les embrasures.

Ces actes isolés de courage pouvaient nous coûter cher s'ils se multipliaient, car la ville était pleine de défenses intérieures, et sa garnison était sous les armes, prête à protéger le retour de ses bataillons. Le général Forey fit sonner la retraite : elle s'opéra naturellement sous un feu terrible qui nous fit subir de fortes pertes. Le général de Lourmel fut tué presque sur le glacis de la place.

Les Russes avaient, par cette attaque, maintenu le corps de siège en haleine, l'empêchant de disposer de grandes forces pour venir à la rescousse du côté d'Inkermann.

On doit le reconnaître, le plan de cette bataille a été admirablement combiné par le prince Menschikoff, et, s'il avait été exécuté suivant sa conception, nous eussions été obligés d'abandonner la moitié du siège.

Des modifications inopportunes furent apportées au plan primitif au dernier moment, et le corps de Soïmonoff qui sortait de la ville, au lieu de se déployer en face, appuya trop à gauche et occupa le terrain que devait couvrir le corps de Pavlof qui venait d'Inkermann : il en résulta que l'attaque ne porta que sur un point et que les troupes russes arrivant les unes sur les autres se mêlèrent et ne purent pas toutes donner ensemble : enfin le prince Gortchakoff n'ayant pas attaqué avec assez d'énergie du côté de Balaklava, ne retint pas les troupes du général Bosquet, qui purent aller à Inkermann.

L'armée anglaise avait été admirable ; cinq de ses généraux avait été tués ou blessés mortellement, et les gardes avaient quatre lieutenants-colonels tués : mais elle était considérablement réduite par sa victoire, puisque, ne comptant guère que seize mille hommes le matin, ses pertes la ramenaient à peu près à douze mille hommes le soir.

Le général sir de Lacy Evans, en entendant le canon, avait quitté le bateau sur lequel il se soignait à Balaklava, et était accouru au milieu du combat. Le lendemain, il eut avec lord Raglan une entrevue dans laquelle il lui proposa de lever le siège.

Dans la discussion qui eut lieu, *le Times* prête à sir de Lacy Evans des sentiments gallophobes : il était outré de ce qui s'était passé la veille. « Moi qui ai si souvent vu le derrière des Français en Espagne, ne suis-je devenu vieux que pour les voir nous sauver?... Après les pertes que nous avons faites, il nous sera impossible de repousser la prochaine attaque que les Russes feront : il vaut mieux s'en aller. » Lord Raglan déclara qu'il était possible de se maintenir, et prenant sir de Lacy Evans par son faible de vétéran de la Péninsule : « Que dirait l'Europe, si elle apprenait qu'alliés aux Français, les Anglais les ont abandonnés au moment le plus critique, leur laissant à eux seuls le soin de lutter pour une cause commune? Ce serait avouer et crier bien haut leur supériorité. »

Sir de Lacy Evans n'avait pu parler ainsi que sous l'influence de la maladie et de la vieillesse. Lorsqu'il était arrivé sur le champ de bataille, tous avaient été surpris de son aspect cadavérique ; il était encore plus maigre et plus jaune que d'habitude. L'occasion parut

propice à lord Raglan de lui offrir de le faire rappeler à Londres pour reprendre son siège aux *Communes :* il accepta et, à son arrivée, il reçut de ses collègues une ovation qui est demeurée célèbre dans les annales du parlement d'Angleterre.

Le départ du vieux général, trop affaibli et trop âgé pour supporter les fatigues du siège, n'avait pas grande portée ; mais sa conversation avec lord Raglan donne cependant à penser que l'armée anglaise était tellement décimée qu'elle allait désormais être réduite à un rôle passif, presque limité à celui de témoin de la lutte qui allait se continuer entre les Français et les Russes.

Si les pertes des Anglais étaient cruelles, s'ils avaient eu cinq généraux tués ou blessés mortellement et d'autres encore grièvement atteints, comme sir George Brown, nous aussi, nous avions eu des pertes sérieuses : nous regrettions le jeune général de Lourmel, si aimable, avec de jolis traits, des cheveux blonds et des yeux bleus, distingué, instruit, parlant agréablement de toutes choses dans un salon, soldat énergique et aimé de ses hommes dans l'action comme au bivouac. Il laissait une jeune veuve fort jolie qu'il adorait : elle a été fort connue dans la société des Tuileries où elle fut dame d'honneur de l'impératrice Eugénie. Nous avions aussi perdu un colonel brave entre tous, M. de Camas, du 6e de ligne : dans la première charge, au milieu du désordre, il était tombé en tête de son régiment, et un instant après le porte-drapeau Rott tombait mort également ; le lieutenant-colonel Goze accourant prenait le drapeau et l'agitant au-dessus de sa tête criait : « Enfants, au drapeau ! »

Après cette terrible affaire, la position réciproque des combattants était modifiée : il fallait y songer et prendre des décisions en conséquence. Un grand conseil se réunit le 7 novembre chez lord Raglan. Il n'y fut plus question d'assaut : le général Canrobert y lut une note dans laquelle il disait : « Nous avons réussi à débarquer en Crimée, à battre l'armée russe et à mettre le siège devant Sébastopol ; nous étions sur le point de tenter un assaut. L'accroissement de la garnison et la présence d'une armée de secours que nous savons, par la bataille d'hier, ne pas être inférieure à soixante-quinze mille hommes, nous obligent à pousser le siège et à attendre les renforts demandés et promis. » C'était le résumé fort clair du sentiment de tous. Désormais on avait la certitude de passer l'hiver sur le plateau de Chersonèse.

L'état-major français avait prévu cette éventualité. La correspondance des généraux en chef et du chef d'état-major en font foi. Depuis longtemps, le maréchal de Saint-Arnaud et le général Canrobert, dans toutes leurs lettres, insistaient pour obtenir le plus vite possible tout le nécessaire pour l'hivernage : connaissant bien les habitudes routinières des administrations, ils s'y étaient pris d'avance. Mais ce fut en pure perte. On ne reçut qu'à la fin de l'hiver la plupart des objets demandés en été.

Il était indispensable, pour amener de France les provisions, d'avoir des bateaux à vapeur sur la mer Noire et de renvoyer ces milliers de coques de noix que les tempêtes et les rafales d'hiver eussent fait périr. Grâce à l'insistance du prince Napoléon, qui, en cette circonstance, rendit un service signalé, Napoléon III

donna des ordres formels au maréchal Vaillant par la lettre qui suit :

« Saint-Cloud, 26 octobre 1854.

« Mon cher Maréchal,

« Je vous envoie les dépêches reçues ce matin. En les confrontant avec celles de l'amiral Hamelin et les lettres précédentes de Canrobert, je comprends parfaitement maintenant ce qui préoccupe au plus haut degré le général en chef et l'amiral Hamelin.

« Dans quelques jours, la mer Noire ne sera plus tenable pour ces multitudes de petites coquilles de noix frétées par l'intendance, ni même pour les bateaux à voile en général. Comment se fera donc l'approvisionnement de l'armée ? Nous avons pensé qu'il pourrait se faire par les frégates à vapeur de l'État, sans songer que ces navires chargés d'artillerie, de munitions et d'un équipage très considérable, sont peu propres à ce service, ne pouvant porter que peu d'approvisionnement et cela avec beaucoup de dépense. Il y a donc nécessité absolue de rayer définitivement de la liste des moyens de transport tous les bateaux à voiles quelconques, de faire débarquer immédiatement à Constantinople ou à Varna tous les approvisionnements qui sont aujourd'hui sur les navires de commerce, et d'organiser sérieusement l'approvisionnement de l'armée de Constantinople ou de Varna à Sébastopol par un service régulier de grands vaisseaux à vapeur de commerce. L'armée anglaise, qui ne compte aujourd'hui qu'un effectif de seize mille hommes, possède vingt-quatre bateaux à vapeur du commerce, de six cents à douze cents tonneaux, et assure pour tout l'hiver son propre

approvisionnement. On conçoit donc qu'il n'y a rien d'exagéré dans la demande du général en chef et de l'amiral qui réclament douze grands vaisseaux à vapeur de commerce pour approvisionner soixante à soixante-dix mille hommes.

« Comme aujourd'hui je comprends clairement l'importance d'une semblable mesure, je ne me borne pas, mon cher maréchal, à la simple invitation de louer ou d'acheter les bateaux à vapeur nécessaires pour ce service, mais je vous en donne l'ordre formel.

« Vous avez déjà nolisé plusieurs bateaux à vapeur, mais j'ignore s'ils sont d'un assez fort tonnage; car, pour résister aux coups de vent de la mer Noire, il faut de puissantes machines, et, pour que leurs voyages soient productifs, leur capacité doit être très grande. Je vous prie donc de me faire connaître le nombre des bâtiments nolisés et susceptibles d'être appliqués à ce service, et de chercher partout à compléter leur nombre de manière à ce qu'il s'élève jusqu'à douze.

« Il y a maintenant une question qui se rattache à celle-ci et sur laquelle je vous prie de vous concerter avec le ministre de la marine.

« Je reconnais tous les services rendus par l'intendance et je suis loin de les atténuer; cependant les faits me révèlent l'exagération de ses bulletins. Si tout avait été aussi bien organisé qu'elle le prétend, l'armée de terre n'aurait pas été, à deux ou trois reprises, obligée d'emprunter des millions de rations à la marine. Or, pour mettre plus de régularité dans ce service et pour que la marine sache à son tour sur quoi elle doit compter, je désire que la marine seule soit chargée de tous les transports en hommes, en chevaux, en appro-

visionnement des ports de France à Constantinople ; et dans ce but vous avertirez le ministre de la marine de vos besoins probables. D'un autre côté, la guerre restera toujours chargée du nouveau service dont j'ai parlé tout à l'heure, entre la Turquie et la Crimée.

« Voici, monsieur le maréchal, les objets sur lesquels j'appelle votre attention, et je vous offre l'assurance de ma sincère amitié. « NAPOLÉON. »

« *P. S.* — Les douze navires que je demande seront en sus de quelques frégates à vapeur que le ministre de la marine doit désarmer pour les convertir en transports. »

L'intervention du prince Napoléon, dans cette question de vie ou de mort de nos soldats, fut le dernier service que rendit le prince à l'armée. Il avait été déjà malade à Varna; il fut repris de dysenterie dès le commencement de novembre. En outre, son esprit frondeur, ardent, dégagé de préjugés et impatient de secouer le joug de la discipline, ne se pliait pas aux exigences de la vie ordinaire des camps. Tant qu'il avait été question de se battre, d'opérations actives, de batailles ou d'assaut, le prince était resté à son poste, prêt à conduire ses troupes. Mais le jour où il comprit que le siège allait s'éterniser, il s'effraya de la monotonie du séjour, et il demanda à rentrer en France pour cause de santé.

Le matin du 4 novembre, le docteur Périer se présentait à la tente du général en chef et demandait à lui parler. En le voyant entrer, le général Canrobert, à cette époque où presque tous étaient vêtus d'habits usés, fut surtout frappé de l'éclat du vernis admirable

des bottes molles que portait ce médecin, ce qui lui faisait croire que, dans l'état-major de la 3e division, on ne devait pas être réduit à la portion congrue, et, tout le temps de son entrevue, ses regards furent sans cesse attirés par les reflets brillants du cuir. Lorsque le docteur Périer eut exposé la cause de sa visite et eut déclaré que le prince était très souffrant, le général Canrobert répondit d'assez mauvaise humeur que tout le monde avait à subir des épreuves et souffrait plus ou moins, mais que plus on était élevé en grade et en situation sociale, plus on devait donner l'exemple; que si le prince, toutefois, désirait se retirer, il pouvait le faire; il n'y ferait aucune objection. Et il remit au docteur Périer un petit mot assez sec et fort court pour son client.

Le prince Napoléon était, tant par ses critiques acerbes et souvent justes que par son autorité et ses rapports avec l'Empereur, un hôte dangereux, et le général en chef ne demandait pas mieux que de le voir s'éloigner.

La bataille d'Inkermann eut lieu le lendemain de cette visite. Le prince Napoléon, durant le combat, resta devant la place avec une partie de sa division, prêt à se porter sur un ordre là où on l'appellerait. Le jour suivant, la durée du siège était encore plus certaine ; il renouvela sa demande par lettre. Le général Canrobert lui répondit en ces termes :

« Au quartier général devant Sébastopol, le 6 novembre 1854.

« Monseigneur,

« Le désir que m'exprime à l'instant Votre Altesse impériale de se rendre à Constantinople pour y rétablir

sa santé me cause un profond et double chagrin; il m'apprend, Monseigneur, que vous êtes dangereusement malade, ce dont je m'étais plu à douter jusqu'à ce jour, et me fait craindre de priver mon armée des services et de la présence d'un prince au nom duquel se rattachent, pour les soldats français, des souvenirs si émouvants.

« Que Votre Altesse impériale décide donc ce qu'elle veut faire, mais qu'elle daigne me permettre de la conjurer, de nouveau, de réfléchir encore à la grave détermination qu'elle va prendre elle-même.

« Je suis avec respect, Monseigneur, etc.

« *Signé :* Général Canrobert. »

Le prince Napoléon avait déjà réfléchi. Le 7, il s'embarquait. Le 9, il descendait à l'ambassade de France à Constantinople, où l'Empereur le fit demeurer quelque temps.

Vers le milieu de décembre, le général crut au retour du prince, témoin cette lettre adressée à l'amiral Hamelin :

« Au quartier général devant Sébastopol, 14 décembre 1854.

« Mon cher Amiral,

« Comme j'ai lieu de croire que S. A. I. le prince Napoléon rejoindra l'armée très prochainement, peut-être même par un des premiers bâtiments à vapeur venant de Constantinople, je vous serai très obligé de me faire prévenir, à mon quartier général, aussitôt que le navire portant le prince sera signalé en mer. Si mes

occupations me le permettent, j'aurai l'honneur d'aller féliciter moi-même Son Altesse impériale, au moment de son arrivée. Et si je suis retenu, je chargerai un de mes officiers de remplir ce devoir en mon nom.

« Veuillez, etc.

« *Le Genéral en chef,*

« Général Canrobert. »

Le général en chef avait été abusé : le prince ne reparut plus.

Le général Canrobert rendait justice aux qualités de son divisionnaire : « Ce n'était pas la crainte des balles et des boulets qui faisait partir le prince Napoléon : personne n'était plus brave, plus insouciant du danger, et n'avait autant le mépris de la mort ; mais ce qui l'effrayait, c'était la boue, la vache enragée, le coucher sur la dure, la pluie, la saleté, la vermine, les poux, oui, les poux : nous en étions envahis, et il était impossible de les chasser. Voilà ce qui effrayait le prince. »

Cependant, aigri et toujours acerbe, rentré à Paris, et en butte à de sournoises et méchantes attaques, il laissa plus que jamais aller sa langue. Quoiqu'il en eût dit déjà beaucoup, on lui en prêta davantage. Des pamphlétaires étrangers recueillirent quelques-uns de ses dires et en publièrent des brochures dont on lui attribua la paternité. Lui-même ne ménageait personne, et moins que tout autre le général Canrobert. Et comme il y a toujours de bonnes âmes charitables pour tout répéter, surtout les choses désagréables, le général n'ignora rien des violences du prince et crut, durant tout son séjour en Crimée, que son ancien collègue

cherchait à le perdre dans l'esprit de l'Empereur; et il demeura convaincu que ses critiques lui avaient entièrement fait perdre la confiance du souverain.

En même temps que le prince Napoléon, le duc de Cambridge quittait aussi l'armée. Le soir de la bataille d'Inkermann, devant la batterie de l'Abattoir, couverte des corps de ses gardes, et où ses meilleurs et ses plus intimes compagnons avaient été tués, son esprit s'était frappé : des heures de prostration où il laissait percer une douleur sombre succédaient chez lui à des moments d'exaltation. On dut l'embarquer au plus vite. De nombreux cas de folie, principalement celle de George III, avaient existé dans sa famille. On craignait qu'il ne perdît la raison à son tour. En arrivant à Constantinople, il se jetait à genoux et, se frappant la poitrine, demandait pardon à Dieu d'avoir fait verser tant de sang.

Des soins assidus le ramenèrent à la santé ; il existe encore, et pendant quarante ans il a occupé, à la louange de tous, le poste de général en chef : il demeure encore, comme l'avait été le duc de Wellington, le vétéran d'une grande lutte, et vit entouré de l'estime et de la sympathie universelles, qu'il a du reste noblement gagnées par sa conduite à l'Alma et à Inkermann.

Cette maladie du départ allait sévir dans les états-majors et dans les camps aussi. Tel brillant officier qui était parti pour charger ou se battre, en se voyant réduit à la misère des camps, cherchait, comme le prince Napoléon, à se défiler. Ceux-là n'étaient pas dans les papiers du général Canrobert, mais ce dernier se contenta de les maintenir à leur poste. Plus tard,

ils n'échappèrent pas aux boutades terribles du général Pélissier, qui n'aimait pas plus que son prédécesseur ceux qui laissent à leurs voisins les devoirs les plus ingrats et les plus durs, mais qui le leur faisait sentir d'une façon autrement rude.

CHAPITRE XI

L'HIVER DEVANT SÉBASTOPOL

Kamiesch et Balaklava. — Les camps français et anglais. — Le quartier du général Canrobert. — Les attachés anglais à l'état-major français. — Le colonel Trochu. — MM. Reille, Durand de Villers, Martin, Charles Bocher, de Molènes, Dechard, La Tour-du-Pin. — Le quartier général anglais. — Pari de lord Raglan et de sir George Brown. — Les Russes. — L'amiral Korniloff et le général Totleben. — L'orage du 14 novembre. — Disette et misère des soldats. — Les vampires. — La yole de l'amiral Bruat. — Les bûches de Noël. — Dechard et l'absinthe ou un intendant général pris en faute. — Insuffisance de l'administration. — Les ambulances. — Les tranchées. — Admirable dévouement des troupes. — Nous sommes collègues. — Le général Bazaine abandonne son poste. — Le colonel Raoult. — Fausses alertes.

La bataille d'Inkermann enleva toute illusion aux alliés. Personne ne songea plus à tenter l'assaut de la ville. Se fortifier dans son camp, y vivre le plus confortablement possible, s'y préserver des pluies, du froid, des ouragans et autres bouleversements atmosphériques, maintenir l'armée intacte, recevoir des renforts et développer les travaux du siège pour être prêt au printemps à tenter de nouvelles attaques de vive force : telles furent les préoccupations des chefs et des soldats.

Les deux ports de Balaklava et de Kamiesch prirent de suite une importance et une activité qu'ils n'avaient point encore connues.

Balaklava avait des quais; on les agrandit, on les consolida. Ses maisons furent utilisées pour tous les services de l'armée anglaise : hôpitaux, arsenaux, dépôts, docks, magasins. Sur le port étaient des milliers de convoyeurs, débardeurs ou portefaix, maltais, italiens, espagnols, tatars, écume de tous les ports de l'Orient. Plus tard, au printemps, il y eut des cottages, des villas, des family houses, où non seulement les familles des officiers ou des employés, mais encore des bandes de touristes en quête d'émotion et de nouveau, vinrent en villégiature, comme ils auraient été sur la Riviera ou sur les lacs de Suisse ou d'Italie.

Kamiesch, le port français, était une plage nue ; son port et sa ville se créèrent de toutes pièces : cité en planches, en torchis, faite d'épaves de tempêtes et de démolitions des villages voisins. Outre les docks et les établissements de la marine et de l'intendance, on vit apparaître une nuée de baraques, de boutiques improvisées, où des mercantis, des vivandiers, des entrepreneurs de toutes sortes exercèrent les métiers les plus variés : charcutiers, épiciers, tailleurs, pharmaciens, parfumeurs, hôteliers et cabaretiers, vendant et brocantant les menus objets nécessaires ; en raison de la valeur morale de ses habitants, cette tour de Babel improvisée reçut du troupier le nom significatif de *Friponville*, de *Filoupolis* ou de *Coquinville*.

A Kamiesch comme à Balaklava, on se croyait dans un bazar d'Orient : des Tatars aux pommettes saillantes,

des Grecs et des Arméniens à la longue lévite et à l'air usurier, y apportaient des provisions et venaient s'offrir comme ouvriers ou portefaix ; au milieu d'eux, on rencontrait des soldats de toutes armes, principalement des fricoteurs, et parmi ceux-ci beaucoup de la légion étrangère.

Plus tard, vers la fin du siège, le général en chef reçut la visite d'une grosse dame amenée par le bateau de Constantinople. Elle venait demander l'autorisation d'établir un théâtre ; elle avait un corps de ballet de dix-sept femmes — toutes ravissantes, disait-elle. « Eh bien, demandait M. Crowes au général Pélissier, lui avez-vous accordé l'autorisation? » — « Il n'aurait plus manqué que cela ; avec deux cent mille hommes réunis ici, que seraient devenues les dix-sept jolies femmes et leur plantureuse directrice ? » répondit le général.

Sur le plateau de Chersonèse, les camps se transformèrent : ils prirent un aspect de permanence et demeurèrent, cependant, très différents l'un de l'autre, chacun donnant, à première vue, le caractère de sa nation.

Chez les Anglais on voyait les grandes tentes en forme de cônes dès le commencement de novembre, tandis que chez nous il n'y avait encore que la petite tente-abri terminée au sommet par une arête, et tellement basse qu'on n'y entrait qu'en rampant à quatre pattes : de là son nom de tente à chiens.

Le silence régnait dans les campements anglais, où la plupart du temps il n'y avait nulle animation. Quand on en parcourait les rues, on n'y rencontrait que de rares promeneurs ; on se serait cru dans une cité abandonnée. Nulle batterie ni sonnerie de clairons ou de

tambours ; les appels, les prises d'armes, les corvées se faisaient sans bruit. Pas davantage de musique : beaucoup des exécutants étaient morts ; ceux qui subsistaient avaient été envoyés aux ambulances et aux hôpitaux comme infirmiers, tandis que leurs instruments étaient versés dans quelque fond de magasin.

Chez nous, au contraire, c'est un remue-ménage perpétuel. On dirait une fourmilière où tous s'agitent ; les clairons et les tambours ne cessent d'appeler les uns à une corvée ou à une garde, les autres aux mille fonctions de la vie de campagne ; voici une longue file de soldats, le fusil en bandoulière : ce sont des travailleurs qui vont au dépôt de tranchée chercher des pelles et des pioches ; toute la nuit, ils creuseront le roc. Ceux-ci, sans armes, sont désignés pour aller aux provisions. Plus loin, vous voyez encore un convoi qui monte de Kamiesch sur le plateau : tous ont sur l'épaule une besace lourdement chargée ; dans chacune des poches est un boulet. D'autres soldats les suivent, marchant par deux, l'un derrière l'autre ; ils portent un long bâton au milieu duquel est une énorme bombe qu'ils vont déposer au parc d'artillerie.

Dans l'après-midi, tous les jours, devant le front de bandière de chaque régiment, les musiques jouent à des heures déterminées pour procurer un délassement, changer les idées, donner de la gaieté et fournir aux hommes l'occasion de se réunir en dehors du service.

Les Anglais, au début du siège, étaient fort désemparés. A Scutari et à Varna, leurs femmes, avec leurs mantelets de soie et leurs chapeaux à plumes, leur faisaient la cuisine, lavaient leur linge et entretenaient leurs effets ; mais elles étaient presque toutes mortes

du choléra avant d'arriver devant Sébastopol. Aussi, il leur fallut avoir recours à des cuisiniers de profession auxquels on édifia de gigantesques officines du genre de la légendaire marmite des Invalides, où ils préparèrent à la fois les aliments d'un régiment entier. Leurs quartiers étaient ainsi privés de ces milliers de petits feux improvisés entre deux pierres, qui pétillent devant les lignes de tentes françaises, et où les soldats viennent se chauffer et deviser, en aidant dans son sacerdoce l'artiste culinaire à qui est confié le soin de faire la soupe.

Les quartiers généraux des deux armées étaient assez rapprochés, mais également d'aspect et d'habitudes opposés.

Le quartier français se composait de tentes. Celle du général en chef ne couvrait guère plus de quatre mètres carrés : elle avait une forme rectangulaire et était en toile blanche rayée de lignes bleues ; il l'avait achetée, en partant, 170 francs au *Bazar du Voyage :* elle contenait un lit de camp, une table, deux chaises et deux cantines. A côté était une grande tente de velours rouge bariolée et ornée de crépines d'argent : véritable couverture de manège de chevaux de bois de la fête de Neuilly. Cette tente avait une histoire : prise à la bataille d'Isly à Muley-Ismaïl, sultan du Maroc, par le maréchal Bugeaud, ce dernier l'avait donnée au maréchal de Saint-Arnaud, qui l'avait emportée en Orient comme bureau et salle à manger de son état-major. Elle avait paru dès le jour du débarquement sur la plage d'Old-Fort, et depuis elle s'étalait avec des couleurs criardes à côté de la demeure minuscule du général Canrobert. A droite et à gauche de ses vastes

plis se prolongeaient en ligne droite les tentes des officiers d'état-major.

En décembre, le général Trochu fit construire par le génie une baraque en planches pour remplacer la tente de Muley-Ismaïl, qui n'était plus qu'une loque de couleur indécise et lamentable.

La salle à manger était le lieu de rendez-vous des officiers de l'état-major général. Dispersés toute la journée, chacun vaquant à sa besogne, ils se retrouvaient le soir autour de la table du général en chef. Ce n'était pas pour y faire bonne chère : la cuisine et les vins étaient exécrables, et le général Canrobert, peu gourmet, ne faisait aucune observation à ce sujet. Il y avait des nappes et un service en ruolz ; la table était ovale : le général en chef se mettait au centre, ayant à ses côtés les commissaires anglais. On dînait tard, quand le travail de la journée était fini, et l'on demeurait longtemps à causer ; la conversation roulait sur les sujets les plus divers et était souvent des plus attrayantes, car les convives étaient des officiers de valeur dont plusieurs ont joué un rôle important par la suite, et l'on comptait parmi eux des écrivains de talent.

A la droite du général en chef se plaçait toujours le général anglais sir Hughes Rose. Le général Canrobert l'aimait beaucoup. Son physique n'était pas flatteur : grand, maigre et osseux, avec une figure cadavérique, une bouche presque toujours entr'ouverte, laissant voir de grandes dents ; mais, sous cet aspect un peu ridicule, il cachait un esprit des plus fins et un caractère énergique. Quoique parlant et écrivant le français aussi bien qu'un académicien, il avait cependant un

fort accent, en sorte qu'il eût figuré avec avantage sur la scène d'un petit théâtre du boulevard comme la caricature prototype de l'Anglais à Paris.

Il était plutôt diplomate que militaire : d'abord highlander, en sortant des cadets, il fut bien vite envoyé en Syrie pour se battre, sous les ordres d'Osman-Pacha, contre les troupes d'Ibrahim-Pacha, le vainqueur de Nézib. Depuis, il fut longtemps consul général à Beyrouth, et il eut à montrer son courage lors des insurrections des Druses dans le Liban. Un soir, conta-t-il à la table du général Canrobert, étant à dîner à son consulat, un chrétien vient le prévenir que la mission américaine du mont Lebanon est attaquée par les Druses ; ils ont déjà mis le feu aux bâtiments, et ils veulent massacrer tout ce qui s'y trouve : des religieuses, des femmes, des enfants et des vieillards. Il y court, suivi de son cavas : les Druses ont tiré leur cimeterre, et ils vont se jeter sur les malheureux, que chassent les flammes. Il leur parle et les calme ; il va ensuite à la principale entrée de la mission, appelle les malheureux à moitié brûlés et morts de peur, les fait sortir et, à travers toute une contrée en flammes et une population musulmane révoltée, les ramène heureusement à son consulat.

Il fut blessé dans la tranchée d'une balle à la tête à côté du général Canrobert, et depuis il a commandé en chef dans les Indes, où il a réprimé la révolte de 1858. Il est devenu feld-maréchal et pair sous le nom de lord Stratnair; il est mort à Paris en 1885, et la ville de Londres lui a élevé une statue dans l'une de ses grandes voies près de Hyde Park.

A la gauche du général était le major Claremont, fort

joli garçon, parlant le français sans aucun accent, car il était né et avait été élevé en France. Il était fils de lord Claremont et d'une charmante actrice de la Comédie française, Anaïs Aubert, très jolie petite femme qui a eu surtout du succès dans les travestis, principalement dans le rôle de Chérubin.

Le général Canrobert eut pendant l'hiver les deux bras en écharpe, par suite des blessures qu'il avait reçues à l'Alma et à Inkermann ; le major Claremont, son voisin de gauche, se chargeait alors de lui découper sa viande, avec un soin assidu, au grand bonheur des convives et du général, qui ne manquait pas de se comparer à un enfant que sa bonne fait manger.

Le général Rose avait un aide de camp, aussi moitié Français moitié Anglais, le major Fooley de Saint-Georges, d'une gaieté intarissable, d'une franchise et d'une originalité qui le faisaient adorer. Il était toujours prêt à faire une partie, comme à remplir une mission difficile. On racontait qu'ayant eu besoin de quelques clous pour attacher une planche mal fixée de sa baraque, il alla à Balaklava pour en trouver : on lui répondit qu'il y en avait, mais que l'on n'en livrait pas moins d'une tonne à la fois. « Va pour la tonne ! » Il l'achète ; on l'amène devant sa baraque à grand'peine ; mais il n'y pensait déjà plus, et la tonne de clous resta à se rouiller à côté de sa porte jusqu'au départ des alliés.

Du côté des Français, il y avait le colonel Trochu, depuis général, premier aide de camp ou chef de cabinet du général en chef, qui se plaçait en maîtresse de maison en face de lui. De taille moyenne, le front dénudé, quoique n'ayant pas quarante ans, le nez

busqué, les yeux brillants sous d'épais sourcils noirs, de grosses moustaches cachant les lèvres, l'air distingué et affable, par-dessus tout bavard et connaissant superficiellement toute chose. Au premier abord, on le jugeait supérieur; à le fréquenter, on constatait qu'il avait beaucoup moins de fonds qu'on ne l'aurait cru; mais dans les fonctions de chef de cabinet ou de premier aide de camp, il était incomparable. Il avait d'abord été attaché au général Lamoricière, ensuite au maréchal Bugeaud; c'était surtout auprès de ce maître qu'il s'était formé. Doué d'une prodigieuse mémoire, avec une facilité extraordinaire de travail et d'assimilation, il savait admirablement mâcher la besogne de son chef. Le matin, à Alger ou en colonne, lorsque le maréchal Bugeaud arrivait à son bureau, les lettres étaient ouvertes, les réponses préparées. A onze heures, le déjeuner était servi, les chevaux étaient sellés au moment propice; un peu plus, le vainqueur d'Isly eût trouvé son lit bassiné et, sous son oreiller, son fameux *casque à mèche*, pour les jours où il lui plaisait de se coucher — ce qui ne lui arrivait pas toujours. Il rédigeait un rapport ou une lettre avec l'habileté d'un historien ou plutôt d'un chroniqueur, ménageant les effets et mettant en lumière les faits saillants dont il avait à tenir compte; mais il manquait de concision et quelquefois les utopies se mêlaient sous sa plume, et surtout dans ses paroles, à des idées justes et pratiques.

A côté du colonel Trochu était un autre officier, le deuxième aide de camp, le colonel de Waubert de Genlis, grand, élancé, fort distingué, dessinant et rédigeant bien. C'était le type de l'officier d'état-major.

Parmi les autres officiers, outre MM. de Cornély,

de Bar et Brady, que nous connaissons, étaient le commandant Reille, Charles Bocher, de Molènes et Dechard et le lieutenant de vaisseau Martin.

Le commandant Reille était le fils aîné du maréchal Reille et de Victoire Masséna, née le jour même de la bataille de Zurich : de là son nom de Victoire ; il avait été le commandant du premier escadron de guides créés en 1848, et à l'ouverture des hostilités, il avait rempli diverses missions confidentielles et diplomatiques fort délicates. Partout où il se trouvait, il se faisait remarquer par ses façons aimables et élégantes et la tournure enjouée et spirituelle de ses bons mots. Il était des plus goûtés par le général Pélissier, qui n'envoyait point son estime à la tête des gens.

Charles Bocher, dont la superbe écriture en ronde était légendaire à l'état-major, recopiait les dépêches et les rapports du colonel Trochu. Aimable et lancé dans le monde de Paris, il avait été sur le point d'être officier d'ordonnance du prince Louis-Napoléon après le coup d'État. Sa mère avait été de l'intimité de la reine Hortense, et vers 1825 ou 1826 elle avait été à Arenenberg lui présenter sa fille, mariée peu après à M. de Thorigny. Le prince Louis-Napoléon avait trouvé Mlle Bocher charmante et avait souvent dansé avec elle durant sa visite. Ce souvenir de jeunesse était resté vivace chez lui, et il aurait voulu avoir un des frères de son ancienne danseuse attaché à sa personne. Déjà Bocher était prêt d'accepter ; les généraux de Lourmel et Canrobert, et MM. de Toulongean, Fleury et Edgard Ney l'avaient félicité, lorsque parut le décret du 22 janvier, confisquant les biens de la famille d'Orléans ; en raison de ses attaches et de la position de son frère,

M. Édouard Bocher, l'ami et le confident intime des princes, il dut refuser.

Après avoir publié quelques-uns de ses souvenirs militaires, Charles Bocher est rentré dans la vie privée. Il est une personnalité des plus connues du tout-Paris et demeure le plus ancien abonné de l'Opéra, dont, malgré ses quatre-vingt-dix ans, il ne manque jamais une représentation.

M. de Molènes commandait primitivement les spahis d'escorte; il dut bientôt réembarquer ses cavaliers pour l'Algérie, car l'hiver de la Chersonèse eût été trop dur pour eux. Resté seul, le général Canrobert se l'attacha.

C'était un cavalier émérite, ce qui ne l'a pas empêché de mourir d'un accident de cheval dans un manège. Il écrivait d'une façon charmante, faisant des descriptions saisissantes des faits, des individus et des choses dans un style personnel. Le maréchal Vaillant pria le général Canrobert de le charger de faire, à l'état-major, un journal anecdotique du siège, qui, peu goûté par le ministre, est demeuré dans les cartons. Il a publié de nombreux volumes, dont un des plus intéressants sur les campagnes de Crimée et d'Italie.

Le fameux Dechard, un brave entre les braves, très populaire dans les camps, n'était pas la distinction même. Il était né en Espagne en 1813. A-t-il jamais connu son père ou sa mère? Engagé tambour, il dut faire quelque farce ou plutôt subir une condamnation, car il fut bientôt envoyé à *Biribi*, de là aux zéphyrs, puis enfin aux zouaves, où il servit quinze ans durant lesquels il fut nommé trois fois sergent, et trois fois cassé. Cependant sa bravoure l'ayant fait décorer sur la proposition de Changarnier, le duc d'Aumale par-

vint à le faire nommer sous-lieutenant. A partir de ce moment, il s'amenda ; il était aux côtés du colonel Canrobert sur la brèche de Zaatcha et y demeura grièvement blessé ; depuis le général Canrobert se l'attacha, et nous verrons combien lui et l'armée d'Orient tout entière eurent à se louer de Dechard. A la fin de l'année 1854, le général Canrobert lui donna la croix d'officier de la Légion d'honneur, et lorsqu'il quitta le commandement, il voulut le faire nommer chef de bataillon ; Dechard s'y refusa, mais lui demanda à passer avec son grade aux zouaves de la garde.

A l'assaut de Malakoff, il était à la gorge avec ses zouaves, qui furent écharpés ; quand, le lendemain, le général Pélissier les passa en revue, il aperçut Dechard, qu'il connaissait depuis longtemps, l'ayant eu sous ses ordres en Afrique : « — Eh bien, Dechard, c'est là tout ce qu'il vous reste de votre compagnie? — Oui, mon général. — Eh bien ! je te nomme chef de bataillon. — Ah ! pour ça, non ! Moi, Dechard, chef de bataillon ! Ce n'est pas mon affaire. Je suis capitaine, c'est bien ; mais je ne veux rien être de plus. » Et le général Pélissier d'éclater de rire en lui serrant la main.

L'état-major avait aussi un hôte bien curieux, le colonel de La Tour-du-Pin, esprit élevé, écrivain élégant et penseur profond ; il était affligé d'une surdité extraordinaire, ce qui ne lui permettait plus d'être employé activement. Venu en Crimée en amateur, il y poussa la bravoure et l'esprit d'aventure à un degré particulier : à Balaklava, dès qu'il vit la charge de la cavalerie légère commencer, il galopa rejoindre les dragons légers et chargea avec eux jusqu'au bout ; à Inkermann, il était avec les coldstreams à la redoute des sacs

à terre; plus tard, à l'attaque du Mamelon Vert, il marcha avec quelques zouaves sur la tour Malakoff, et, comme il était sourd et n'entendait pas les clairons qui sonnaient la retraite, il allait toujours. Il tenait à la main un cornet acoustique en argent, et les soldats, qui étaient habitués à le voir au premier rang dès qu'il y avait un coup de fusil, l'appelaient « le colonel à la poêle à frire ». Un jour, le général Canrobert, au dîner, lui cria pour qu'il entendît : « Je voudrais que vous eussiez comme tombeau une pyramide haute de cent coudées sur laquelle serait écrit : « Ci-gît un preux « d'autrefois égaré parmi nous. »

Le général Canrobert, d'un mot, avait dépeint ce caractère d'un autre âge, dont le type a complètement disparu de nos mœurs, sorte de croisé qui marchait à travers le monde, aimant la guerre pour la guerre, d'une simplicité et d'une sobriété exemplaires, toujours content, bon, bienveillant pour tous. Il a écrit, dans la *Revue des Deux Mondes*, des articles pleins de cœur et d'aperçus imprévus. Il est mort à l'assaut de Malakoff, où il se tenait à côté du général de Mac-Mahon, sur une des traverses.

Le commandant Durand de Villers, du génie, était chargé des rapports du général en chef avec l'arme à laquelle il appartenait : il était peu parleur, triste, voûté, vieux avant l'âge; il a été depuis commandant de l'École polytechnique.

Enfin la marine était représentée par le lieutenant de vaisseau Martin, du *Bayard;* peu de personnes avaient vu autant de pays que lui. Il était au bombardement de Tanger et avait été sur *la Belle-Poule*, au Brésil, avec le prince de Joinville; peu de temps après,

il faisait sur *la Bayonnaise* une expédition autour du monde, demeurant quarante-sept mois sans quitter le bord de cette frégate à voiles. Ses brillants services de guerre, sur terre et sur mer, lui ont valu d'être vice-amiral.

Il vit encore, avec le colonel Brady et le capitaine Charles Bocher ; ils demeurent les derniers survivants de l'état-major de l'armée de Crimée : ils aiment encore à se rappeler ces réunions du soir autour de la table de leur chef, et ils se souviennent avoir entendu de la bouche du général en chef ses récits d'enfance, toutes les histoires de Marbot et des vieux soldats de la Grande Armée.

Le quartier général anglais était installé dans une maison, la seule de tout le plateau qui demeurât intacte. C'était une villa, demeure de quelque cultivateur aisé, avec des communs considérables attenant à la maison : le tout entouré de murs. De loin, cette unique maison de pierre, restée debout, avec ses toits de tuiles rouges et son gros bouquet d'arbres, apparaissait comme une évocation de la civilisation oubliée au milieu de la barbarie ; c'était un symbole de tranquillité, de calme, de la vie de famille, qui surgissait dans ce désert plus peuplé qu'une ville ; au premier étage, lord Raglan y avait une chambre ; à côté était celle du général Airey, puis une grande pièce, salon où se réunissait le conseil de guerre et qui servait aussi de salle à manger. Le tout était confortablement meublé. Au rez-de-chaussée étaient trois chambres : une pour l'attaché français, le lieutenant-colonel Vico ; la seconde pour sir John Burgoyne et la plus grande pour l'état-major.

La maison était des plus sales et on eut quelque

difficulté à la nettoyer; mais ce ne fut rien à côté des peines qu'exigea la mise en état des communs, où pullulait la vermine. Les fumigations, les blanchissages à la chaux et les aspersions de tonnes d'insecticide furent nécessaires pour les transformer en bureaux où s'étalèrent les plans, les cartes et les épures de l'état-major et des ingénieurs.

Dans sa chambre, l'attaché militaire français, le lieutenant-colonel Vico, habile dessinateur, esquissa avec du charbon, sur les murs blanchis à neuf, les sujets les plus divers : tantôt c'était une scène mondaine, tantôt un épisode guerrier, tantôt la représentation de quelques détails de l'histoire ou de la mythologie. Tout cela s'harmonisait et donnait un aspect de gaieté à cette pièce, où attendaient les officiers qui accompagnaient leurs généraux aux conférences qui se tenaient chez lord Raglan.

Les officiers d'état-major anglais eurent d'abord des tentes, bientôt remplacées par des baraques de bois qui s'élevèrent le long des bâtiments des communs.

Devant le corps de logis où demeurait le général en chef, était un verger avec des arbres fruitiers, des vignes et des allées à angle droit ; autour croissaient, le long de la clôture en pierres sèches, les fameux grands arbres dont le feuillage touffu constituait le seul point vert du plateau de Chersonèse, désormais d'un jaune sale et gris, pour ceux qui y vécurent. Ainsi dans son cottage entouré de murs, le général en chef anglais vécut en lord campagnard. Au commencement du siège, il sortait continuellement et allait instantanément où l'appelaient les événements ; à partir du mois de novembre, il se calfeutra dans son intérieur, pour lequel

avait été envoyé un lot de poêles, et il n'en sortit plus. Il ne portait plus d'uniforme, mais s'habillait, du reste comme presque tous les officiers anglais, quand ils n'étaient pas de service, avec des costumes de chasseur ou d'excursionniste en quête d'atteindre le sommet du mont Blanc ou de la Jungfrau. — Chez eux, cela s'appelle se mettre en *mufti,* comme chez nous, en *pékin.*

Lord Lyons parla un jour à lord Raglan de l'isolement dans lequel il demeurait à son quartier général et l'incita à parcourir le camp et à parler quelquefois aux soldats ; lord Raglan lui aurait répondu qu'il s'abstenait de toute visite aux troupes parce qu'elles n'avaient qu'un jour et une nuit de repos sur cinq, et qu'il ne voulait pas obliger ses soldats à une nouvelle prise d'armes qui eût encore augmenté leurs fatigues.

On racontait aussi que, plus tard, sir George Brown, reprenant la même thèse, se vantait de parcourir sans cesse son camp en parlant à ses hommes et d'être, en conséquence, connu d'eux tous.

— Vous êtes connu de tous les hommes de la division légère? aurait demandé d'un air de doute lord Raglan.

— Mais certainement.

— Eh bien, allons à votre camp, interrogeons le premier rifleman sur votre nom. Pariez-vous une guinée, sir George, qu'il ne répondra pas?

Ce fut tenu.

Le premier soldat rencontré est interpellé, et lord Raglan, lui montrant sir George Brown, superbe avec ses beaux cheveux blancs : « — Connaissez-vous ce gentleman? — Oui, c'est mon général. — Mais son

nom ? — C'est mon général... » Impossible d'en tirer plus... et sir George remit la guinée à lord Raglan.

Vraie ou fausse, l'anecdote est amusante ; elle est surtout curieuse parce qu'elle démontre qu'à partir du commencement de l'hiver lord Raglan considéra que son rôle comme celui de son armée ne devait plus être que « passif » . Tenir ses positions était tout ce qu'il pouvait faire, et encore fallut-il au mois de janvier que les Français en prissent à leur charge la plus grosse part : l'attaque de Malakoff.

A quels adversaires avions-nous affaire? Le maréchal Canrobert, quarante ans après, se soulevait de son fauteuil à cette question, et, vous regardant avec ses yeux de feu, s'écriait : « Pour comprendre ce qu'étaient nos adversaires, rappelez-vous les seize mille marins qui détruisirent, en pleurant, leurs navires pour barrer la passe, et qui s'enfermèrent dans les casemates des bastions avec leurs canons, sous les ordres de leurs amiraux, Korniloff, Nakimoff, Istomine ; à la fin du siège, huit cents d'entre eux restaient, le surplus et les trois amiraux étaient morts à leurs pièces ! »

« Korniloff avait, paraît-il, de beaux traits qui rappelaient ceux de Bonaparte, premier consul. C'était un héros, qui a su enflammer les cœurs de ses marins.

« Lorsque à cheval il parcourait les bastions et qu'il réunissait ses hommes autour de lui : « Enfants, leur « disait-il, nous mourrons, mais nous ne rendrons pas « Sébastopol ! » Et les marins, incapables de faire des phrases, ne possédant peut-être au point de vue intellectuel que le seul sentiment du dévouement à la patrie, répondaient : « Nous mourrons, hourrah ! » Ils ont tenu parole.

« Le premier jour du bombardement, avant de quitter sa demeure, Korniloff écrivit à sa femme, lui envoyant une montre à laquelle il tenait beaucoup : « Ici, elle pourrait être brisée par un projectile. » Il monta à cheval et parcourut sous notre feu toutes les défenses. Lorsqu'il arriva au bastion du Mât, qui était un nid à bombes, des officiers se jetèrent à la tête de son cheval pour l'empêcher de monter aux pièces : « Votre vie est trop utile à Sébastopol; soyez « assuré que nous remplissons notre devoir, » disaient-ils. — « Je le sais; mais, dans ce jour solennel, leur « répondit-il, c'est un besoin impérieux de mon âme « de voir nos héros sur le théâtre de leurs exploits. »

« A la tour Malakoff, mêmes objurgations, même réponse; et, comme il était sur le terre-plein, un boulet lui enleva une partie du corps; il tomba. On apporta une civière; il put encore s'y maintenir sur le côté indemne avant de perdre connaissance et dire à ceux qui se pressaient autour de lui : « Dites à tous qu'il est « doux de mourir quand la conscience est pure... Sauvez « Sébastopol; ne le rendez pas... » Et il s'évanouit pour toujours. J'ai vivement regretté sa mort; j'eusse été aussi heureux de le féliciter que je l'ai été lorsque, rencontrant plus tard Totleben, je lui exprimai mon admiration. »

« Le général Totleben, après le siège de Silistrie, avait été envoyé par le prince Michel Gortchakoff au prince Menschikoff avec une lettre, dans laquelle il était présenté comme l'ingénieur le plus habile de l'armée russe, et comme devant être plus utile à Sébastopol qu'en Bessarabie.

« Korniloff lui confia, la nuit qui suivit la bataille de

l'Alma, le soin de la défense technique de la place. Depuis le commencement du siège, de notre camp, nous distinguions continuellement sur les chemins de ronde un cavalier monté sur un petit cheval tout noir à longue queue touffue : c'était Totleben; il resta près de huit mois invulnérable. Il ne fut atteint qu'à la fin du siège, quand son œuvre était accomplie. Pour donner une idée de la nature de son esprit, voici un fait assez curieux : aussitôt qu'il fut chargé des travaux de défense, il cessa d'ouvrir les plis et les lettres qui lui étaient adressés ; tout fut empilé dans un bureau ; il n'en prit connaissance que la paix signée, et il acquit alors la certitude que la connaissance de nul de ces écrits n'aurait eu d'importance.

« Il avait voulu ne se laisser déranger ni influencer par personne, ni par aucune considération. Son plan arrêté, ses mesures prises, il était décidé à ne pas s'écarter de ses décisions : à quoi lui aurait servi de porter son attention sur des questions qui l'en eussent détourné ?

« Le caractère particulier de Totleben fut d'agir pratiquement suivant les circonstances et les terrains, sans se préoccuper des règles et des théories rigides de la guerre de siège. Il choisit le front le plus étroit de la place, arma les points principaux d'artillerie, et les intervalles de mousqueterie ; il réussit ainsi à concentrer, sur tous les abords de la ville, un feu croisé de flanc et de face d'artillerie et de mousqueterie qui rendait impossible l'approche des colonnes d'assaut.

« Pour le seconder dans son œuvre technique, le général Totleben trouva dans la population de Sébastopol, entièrement composée d'ouvriers ou d'employés de la

marine ou des arsenaux, un dévouement absolu. Les femmes et les enfants, ainsi que les hommes, se mirent à remuer la terre jour et nuit, sous le feu, et sans jamais se rebuter.

« A côté de ces ouvriers et des marins, le soldat — le fantassin surtout — se retrouva tel que nous l'avions connu à Eylau ou à la Moskova, tel que Jomini me l'avait encore dépeint la veille de mon départ pour la Crimée : enflammé, fanatisé — si l'on veut — par des prédications, mais immuable à son poste. Vétéran des guerres du Caucase ou milicien arraché à sa charrue, il fit son devoir et se fit tuer sur place : il marcha à l'assaut de nos positions à Inkermann et à Traktir sans une défaillance, et il résista, dans ses *logements* ou ses redoutes, jusqu'à ce qu'il tombât mort. »

De pareils adversaires devaient être terribles pour les alliés; ils ne le furent cependant pas autant que le climat. « Si le tsar n'est pas content de Menschikoff, disaient les soldats, il va nous envoyer les généraux Decembrikoff et Janvierikoff, qui nous démoliront mieux que bombes et boulets. »

L'hiver s'annonça par l'orage du 14 novembre. Au matin, vers cinq heures, le vent s'éleva avec une violence telle que, dans tous les camps, la culbute de l'abri sous lequel on était couché réveilla les dormeurs, qui en un clin d'œil furent ensevelis sous des débris, tandis que leurs petites tentes-abris étaient déchirées et entraînées au loin. Les quelques grandes tentes des généraux ou des états-majors eurent leurs tiges cassées : tout le monde était surpris; on ne savait où l'on était; une neige fondue, épaisse, vous glaçait et empêchait de voir. Par moments, le vent emportait tous les

objets et jetait à terre les individus. Là où il y avait un mur, un obstacle, on trouvait acculés et mélangés les objets les plus divers : des armes, des débris de tentes, des marmites, des instruments de musique de cuivre, des tambours, des bottes de foin, des harnais, des bûches, des chaises, des tables ; le tout cassé, mouillé. Les malheureux soldats couraient à quatre pattes après leurs effets ; impossible d'allumer du feu et de cuisiner. Les officiers tâchaient d'empêcher leurs hommes de se laisser aller au désespoir, de s'accroupir ou de se blottir derrière un abri d'occasion : ils les forçaient à se remuer. La tente du général Bosquet fut renversée dès le matin, son mât brisé ; on le remplaça deux fois par un timon de caisson qui, deux fois, cassa sous l'effort du vent.

Des soldats relevèrent trois fois la tente du général Canrobert ; plusieurs hommes furent tués en tombant. Les éclairs et le tonnerre faisaient trembler le sol ; la grêle alternait avec la neige fondue, et les grêlons, comme des cailloux, couraient sur le sol en sautillant. Les chevaux tiraient sur leur longe : beaucoup se sauvèrent ; d'autres, en cherchant à se cacher la tête, furent entraînés et noyés dans les ravins. Aux ambulances, ce fut épouvantable. Les plus importantes étaient dans des ravins, recouvertes de bâches et de planches. Ces toitures mal fixées se détachèrent et tombèrent sur les patients qui demeuraient au fond. Plusieurs furent tués sous les débris ; il y eut de nouvelles blessures. Des hommes de corvée étaient là, impuissants, hébétés, ne demandant qu'à soulager ou aider leurs camarades ; que pouvaient-ils ? Les couchettes, les paillasses nageaient dans l'eau et la boue ; les ma-

lades étendus, presque découverts, étaient exposés au froid, recevant la pluie, la neige, la grêle.

Près du quartier général était une grande baraque en planches où étaient cinq cents malades ou blessés ; on cherchait à consolider cette construction. Dans l'après-midi, on entendit tout à l'entour un craquement sinistre et puis des cris. La baraque s'écroulait en partie. Le sauvetage commença... Combien étaient morts ou devaient mourir ?

Au siège, les tranchées se transformèrent en torrents de boue et de grêle et les soldats, encore peu chaudement vêtus et surtout mal chaussés, nagèrent dans cet infect marécage. A quatre heures, le vent diminua un peu et cessa vers la nuit.

Si la tempête s'était déchaînée sur terre à ce degré, quelle violence avait-elle dû atteindre sur mer?

L'atmosphère avait été si chargée de nuages rasant le sol, qu'il avait été impossible de rien apercevoir sur l'eau. Mais toute la journée, et des points les plus différents, on avait entendu, au milieu du bruit des vagues, des rafales et du sifflement du vent, le canon d'alarme, qui n'avait pas cessé, et c'était tout.

Au camp, le soir, dès le calme revenu, quand les malheureux transis de froid, trempés, essayaient de reconstituer leur abri et de retrouver leurs effets, leurs pensées, leurs angoisses allaient à la flotte. Leurs misères les effrayaient moins que l'inconnu dont le sort de nos marins était entouré. Combien la part de ces derniers avait dû être plus cruelle ! Était-ce la destruction totale de nos bateaux et de leurs équipages que nous allions apprendre ?

Aucun n'avait d'illusion : le général en chef, aussi

bien que le soldat, avait conscience que la flotte détruite, il en était de même de l'armée qui eût été réduite à mourir de faim avant que de nouveaux vaisseaux, envoyés de France ou d'Angleterre, eussent pu venir la ravitailler.

Le lendemain, dès l'aube, ce fut comme un mouvement concerté : des divisions, des brigades, des régiments, des batteries, de tous les points affluaient au quartier général des envoyés qui allaient demander des nouvelles de la flotte.

Les pertes étaient grosses : plusieurs navires avaient échoué à la côte ; tous avaient des avaries; mais, en somme, la flotte, quoique maltraitée, subsistait. Lorsque le cavalier porteur d'un mot de l'amiral Hamelin arriva ventre à terre au petit jour, on peut se figurer ce que fut la joie de tous.

La flotte anglaise avait eu plus à souffrir : huit bâtiments de transport, chargés d'effets chauds, s'étaient perdus, et il était impossible de suppléer à leur disparition.

A Balaklava, le port était plein de débris broyés, hachés, pilés comme « chair à pâté ».

Il fallait réparer les dégâts et remonter le moral de l'armée. Le lendemain, le général Canrobert parcourut les camps, les tranchées, les ambulances, parlant à chacun, s'informant des souffrances et donnant des encouragements. Partout on accourait sur son passage pour le saluer. Dans l'empressement des soldats, on sentait un sentiment de reconnaissance pour le chef qui ne les abandonnait pas et qui venait, quoique ses blessures ne fussent pas encore guéries, s'enquérir d'eux et partager leurs épreuves. Pas un murmure, pas un regret, pas une observation ne partit des rangs, quoique

à pareil moment la hiérarchie n'existe plus, que les grades s'effacent devant la misère et qu'il n'y ait plus que des hommes qui souffrent en commun pour une même cause, avec leurs défauts, leurs qualités et surtout avec leurs instincts.

Cette armée de Crimée fut admirable de dévouement, d'abnégation et de ténacité, malgré les plus dures privations. Elle ne reçut les vêtements chauds que tard dans la saison : les peaux de moutons demandées en juin, furent débarquées en décembre, presque en même temps que les *criméennes,* collets à capuchon de drap inventés par M. Arrigas, employé aux magasins généraux de l'armée ; les houseaux furent distribués en guise de bûches de Noël et les chéchias pour le jour de l'An. Malheureusement les chaussons et les sabots — ce qui était le plus pressé — n'arrivèrent qu'à la fin de janvier et en février.

Avec une énorme chéchia rouge — coiffure des zouaves — enfoncée sur la nuque et les oreilles, une veste de peau de mouton, un capuchon, des sabots maintenus aux houseaux par des lacets et des ficelles, les officiers ne pouvaient plus se distinguer des soldats ; en conséquence, il fut prescrit aux gradés de porter sur la manche gauche des galons, insignes de leur grade, ainsi qu'il était d'usage dans la marine.

Au mois de décembre, les pluies furent presque continuelles : elles durèrent parfois quarante-huit heures sans désemparer. Les tranchées étaient des rivières que le sol glaiseux, délayé par l'eau, transformait en boue liquide. Les pompes ne pouvaient avoir d'action sur cette matière épaisse et visqueuse qui s'attachait aux pieds et aux vêtements. Et cependant les soldats

demeuraient vingt-quatre heures de suite dans cette fange, ayant des coups de fusil à envoyer et à recevoir comme seule distraction. Et, dans les batteries ou aux têtes de sape, on piochait, on remblayait, on montait des pièces quand même.

Aux pluies de décembre succédèrent en janvier les gelées et les neiges. On allait toujours aux tranchées : seulement, un sol dur à creuser et rocailleux pour la marche avait remplacé la boue. Les cas de congélation se multiplièrent — graves, puisque plus de la moitié furent mortels, et que tous nécessitèrent au moins une amputation ou la perte d'un membre. Les membres inférieurs furent les plus attaqués, parce que les hommes étaient chaussés de souliers, dont le cuir, demeuré humide depuis des mois, s'était raccorni et crevassé aussitôt les gelées.

Les capotes, également trempées par les pluies, ne séchaient plus, et nos soldats vivaient, dormaient et vaquaient le jour à leur service avec des vêtements à l'état d'éponges mouillées : de là quantité de fluxions de poitrine.

S'il y avait une sortie, un combat, en un clin d'œil les morts étaient dépouillés de leurs bottes et de leurs capotes.

Les soldats faisaient mieux ou pis : durant la fin de novembre, avant la venue des vêtements chauds, ils allaient la nuit, à trois ou quatre, déterrer les morts de la bataille d'Inkermann et, en vrais vampires, arrachaient des capotes ou des vestes des membres en pourriture, et rapportaient précieusement ces débris d'étoffes infects, soit pour en doubler leurs vêtements, soit pour raccommoder leurs toiles de tentes.

L'État ne fournissait pas les objets les plus usuels, tels que l'éclairage; dans les camps, depuis quatre heures du soir jusqu'à huit heures, on était dans l'obscurité et les mercantis de Kamiesch vendaient une chandelle vingt sous!

Pour les officiers, la pénurie de luminaire et le manque de livres furent pendant l'hiver des plus cruels : on s'arrachait des débris de vieux journaux, des romans crasseux ou des numéros usés de la *Revue des Deux Mondes*. On ne peut encore comprendre que l'administration de la guerre n'ait pas pensé à organiser des bibliothèques pour les officiers et les hommes durant le siège.

La nourriture était exécrable, même malsaine : du lard salé, pas de viande fraîche; de là l'épidémie de scorbut qui dévora plus de vingt mille hommes; du biscuit mangé aux vers, rarement du pain de munition. Plus souvent des rations de vin et d'eau-de-vie, et encore le vin était quelquefois frelaté. Le grand prévôt et le pharmacien principal furent obligés d'intervenir et de faire un rapport au général en chef pour empêcher l'intendance de continuer des distributions qu'elle savait malsaines. La ration de lard — toujours du lard — était si minime que, si l'on apercevait dans la plaine de Balaklava un cheval égaré, vite c'était une chasse. Tous les jours, des bandes s'organisaient et couraient après les montures égarées des cavaliers morts, et en rapportaient des morceaux que l'on mangeait avec délices, au grand ébahissement et dégoût des Anglais, qui touchaient une livre un quart de viande de bœuf par jour et par homme.

Malgré toutes ces misères, la gaieté persistait. Le jour de Sainte-Barbe, les canonniers célébrèrent comme

en garnison la fête de leur patronne : au corps d'observation, on fit une salle de festin dont les murs étaient des bottes de foin accumulées, et les nappes des tables, des draps de lit.

La plus grande privation imposée aux troupes fut celle du combustible. L'administration ne sut pas seulement fournir le bois suffisant pour alimenter le feu des cuisines. Par les froids les plus intenses, les pluies les plus diluviennes, jamais nos pauvres soldats n'avaient un feu pour se réchauffer, se sécher, et Dieu sait si on était avare de toute matière combustible. Un jour de janvier, il faisait 16 degrés au-dessous de zéro : l'amiral Bruat vient à terre dans une baleinière, pour faire visite au général Canrobert; une bande de zouaves, le voyant arriver, méditent le coup de s'emparer de la baleinière pour en faire des bûches. Un certain nombre d'entre eux invitent les marins qui la montaient à venir boire; quand ils reviennent, plus de baleinière. En un clin d'œil, tout avait été dépecé en petits morceaux, emporté au bivouac, et le pot-au-feu cuisait déjà sur les débris de l'embarcation.

L'amiral Bruat ne rit pas de l'aventure. Le général Canrobert le prit mieux, et fit prendre en patience la chose à l'amiral.

Une autre fois, une neige épaisse était tombée, les pas sur le sol blanchi ne s'entendaient pas ; tout était silencieux : par hasard le canon de la place se taisait. Le général Canrobert veut aller visiter le camp d'un régiment nouvellement débarqué de France. Personne dans les allées, les tentes sont fermées, tous dorment transis de froid, déprimés au moral et au physique par la privation et la souffrance.

On dirait un cimetière.

Le général s'approche d'une tente, l'ouvre, appelle un soldat qui sort : « Pourquoi ne te lèves-tu pas? — Il fait trop froid. — Eh bien, fais du feu. — Mais il n'y a pas de bois. — Appelle tes camarades, prends une pioche et viens avec moi, je vais te donner du bois. »

Attiré par ces paroles, chacun sort, et voilà le général suivi de cette troupe d'hommes auxquels il a mis l'eau à la bouche ; on eût dit une bande d'ogres *quærens quem devoret*. Arrivé dans un espace vide et s'arrêtant, le général, du bout de sa canne, montre des petites branchailles noires : « Tenez, voilà des bûches! » Les soldats se mettent à rire : « Quelle bonne blague. » Ils ne comprennent pas, ils se poussent les uns les autres, regardant, hochant la tête avec un air d'incrédulité. Le général se moque-t-il d'eux?

Alors le général Canrobert : « Eh bien, piochez-moi là. » On fouille autour des tiges desséchées et l'on découvre une énorme souche à contours rugueux. « Partout où vous trouverez ces pousses rabougries, donnez un coup de pioche et vous trouverez une bûche de Noël. » Et chacun de travailler, de se réchauffer, de s'exciter, et voilà un régiment, du coup, remonté et ragaillardi.

Le plateau de Chersonèse contenait en son sol des masses de souches; les soldats les déterrèrent bien vite et à la fin de décembre, ils avaient entièrement abattu ou déterré la *forêt souterraine*, comme ils l'appelaient.

Tandis que le soldat luttait contre les éléments, le général en chef, lui, se battait avec l'administration à

la fois en Crimée et à Paris, par correspondance, pour assurer la conservation et la vie de ses soldats.

Lui-même m'a souvent raconté dans quelles transes l'avait fait passer la crainte de voir l'armée mourir de faim.

« Peu de jours après notre établissement devant Sébastopol, nous n'avions que trois jours d'approvisionnement, dont un seul jour de viande. Grâce à l'amiral Hamelin, j'eus de suite deux jours de lard des réserves de la flotte. La division Levaillant, arrivant sur ces entrefaites avec des provisions de Varna, nous préserva de la famine; mais j'avais eu une peur terrible, et je me promis de surveiller de près l'intendance durant le reste de la campagne.

« Or, il arriva à la fin de décembre un fait aussi grave et que l'on voulut me cacher. Un samedi, on m'apporta l'état des approvisionnements actuellement réunis en Crimée. Sur le papier parfaitement en règle j'étais assuré de treize jours de vivres ; je croyais donc pouvoir être tranquille de ce côté, lorsque, par un hasard providentiel, j'appris dans la soirée que les états avaient été falsifiés, et, ainsi avisé, je pus parer à une situation des plus critiques.

« Le capitaine Dechard, de mon état-major, avait encore en Crimée l'habitude d'aller quelquefois siroter dans les cantines ou les guinguettes de Kamiesch. Or, ce samedi-là, il se rendit justement à Kamiesch et rencontra, au café, un officier subalterne d'administration avec qui il se mit à causer. Bientôt en confiance, l'officier d'administration en vint aux confidences et dit à son camarade : « Vous avez reçu les états de situa-« tion ce matin? Eh bien, ils sont maquillés... il n'y

« a que pour trois jours d'approvisionnement en tout, « et votre patron (1) ne se doute de rien... » Dechard ne perd pas la tête, interroge, pousse son interlocuteur, et, une fois renseigné, court me rendre compte de ce qu'il vient d'apprendre. Je fais demander l'intendant général Blanchot, qui arrive dans ma tente. C'était un grand et bel homme; il avait été capitaine aux zouaves du temps du maréchal Vallée, son oncle et son protecteur. Tout d'abord il ne paraissait pas s'expliquer clairement; mais je le mis au pied du mur, non sans entrer dans une fureur bleue, et il m'avoua la vérité. Alors, revenant à l'armée, je m'occupai de voir comment on pouvait parer à cette situation. Heureusement, le lendemain il arriva un bateau d'approvisionnements; mais j'écrivis à l'Empereur une lettre pour lui exposer de la façon la plus nette les dangers que nous courions. Du reste, il me fallut me battre tout le temps avec le ministère pour obtenir les objets de la plus haute nécessité. Ainsi vous savez que nous arrivâmes en Crimée avec des petites tentes-abris qui, par leur forme basse et leur exiguïté, peuvent servir pour des campements passagers, mais sont inutilisables pour une installation permanente, surtout sous un climat rigoureux; en peu de temps, la pluie, les boues et le vent les réduisirent en loques; il était donc indispensable de les réparer; de même il était absolument nécessaire que les soldats eussent des chaussons et des sabots. Eh bien, je demandai tentes et sabots dès le mois de septembre, et au mois de janvier je n'avais encore rien reçu, et cependant ce n'est pas

(1) Expression dont se servent les aides de camp et les officiers d'ordonnance pour désigner le général auquel ils sont attachés.

faute « d'avoir écrit et récrit ». Lisez plutôt. »

Et le vieux maréchal, prenant dans sa bibliothèque l'un de ses registres de correspondance, me montrait :

Lettre du 27 octobre :

« Je ne comprends pas que les tentes, les chaussons et les sabots demandés depuis le mois de septembre ne puissent encore arriver. »

Le 8 décembre, même antienne :

« J'ai remarqué que la toux se développait chez les soldats; si, de retour au camp, ils trouvaient des abris suffisants, le chausson de laine et le sabot, ils ne demanderaient pas d'autre bien-être. Le chausson et le sabot étant l'un des éléments de conservation du soldat les plus nécessaires dans cette guerre, il est bien regrettable qu'ils aient été d'abord refusés et que les troupes ne puissent en profiter avant le commencement de janvier. — Je ne croyais pas qu'il fallût six mois pour faire quelques milliers de sabots. »

« Dans une dépêche, le 19 décembre, j'ajoutai :
« Je ne vous parle plus des tentes et des sabots, ce
« sont des manquements affligeants et inexplicables. »
Et dans ma lettre du même jour : « Les grandes tentes,
« quoi que j'aie pu faire ou dire, ne sont pas arrivées ;
« il en est de même des sabots et enfin des couver-
« tures. Les hommes sont dans l'eau : il en sortira des
« fièvres et des phtisies ; en outre, dès les froids, nous
« aurons des pieds gelés. »

« Enfin, le 26 décembre, j'adressais cette dernière prière au général Larchey, à Constantinople :

« Je ne puis vous dire à quel point je suis préoccupé
« de ne pas recevoir le matériel qui fait le plus défaut
« à l'armée... »

« Trois cents tentes françaises viennent d'arriver, « mais vous jugerez de mes regrets quand vous « saurez qu'elles n'étaient point accompagnées de « leurs montants et de leurs goujons.

« Croyez-vous que les troupes qui arrivent de France « ont des tentes-abris sans bâtons? On ne saurait ima-« giner rien de plus imprévoyant. »

Ces faits étaient tellement connus que lord Raglan les signalait à son gouvernement en le priant d'agir autrement avec ses troupes.

Tandis que l'insouciance et la négligence régnaient dans les bureaux, le général Canrobert au contraire se multipliait et cherchait par tous les moyens à encourager, à aider le soldat, à lui procurer un peu de bien-être. Tout le temps qu'il eut le commandement, il ne garda pas pour lui un seul centime de ses appointements : la totalité en fut dépensée pour les besoins généraux de l'armée. Au moment des grands froids, il fit faire l'acquisition à ses frais de mulets du pays qui, plus robustes que nos chevaux, supportaient mieux le climat et pouvaient transporter, du port de Kamiesch au camp, les vivres et les effets qui seraient demeurés longtemps sur place faute de moyens de transport, tandis que les soldats les attendaient avec impatience. La plus grande partie des appointements du général en chef était réservée aux blessés et aux malades. Chaque jour, il consacrait au moins une heure à visiter les ambulances ou les hôpitaux. La plupart étaient, nous l'avons dit, dans des ravins recouverts et formaient des galeries souterraines. Tout du long étaient alignées des files de corps étendus — on aurait pu dire des cadavres. L'air ne se renouvelait pas ou peu dans ces

sortes de caves, l'atmosphère y était lourde, chargée de souffles fiévreux, et on y sentait l'odeur fétide du sang décomposé. Et puis, par moments, le vent âcre, le froid, la neige, la grêle et la pluie pénétraient et venaient couvrir les patients. Les deux extrémités de cette galerie étaient éclairées par le jour. Lorsqu'on entrait, on était dans une demi-obscurité à laquelle on s'habituait. On voyait des linges tout sanglants sur les plaies ; mais les blessés ne présentaient pas un spectacle aussi démoralisant que les malades : ceux-ci exprimaient sur leurs traits amaigris, décomposés, une tristesse, une résignation particulière plus poignante. Combien de fois le général Canrobert m'a-t-il répété que son cœur était cent fois plus déchiré par les souffrances des phtisiques, des scorbutiques, des typhiques ou autres malades que par les blessures ou les mutilations même les plus horribles!

Ces malheureux meurent par milliers, et il est nécessaire de cacher cette effroyable vérité aux troupes, dont le moral pourrait être atteint; aussi est-ce la nuit que l'on enterre les morts. On creuse d'énormes fosses à la lueur de falots sinistres, des Arabes et des fourrageurs chargent les cadavres à l'ambulance, un prêtre et un officier d'administration forment le cortège qui les accompagne. L'officier fait le dénombrement et l'aumônier jette l'eau bénite et récite une prière sur ces victimes anonymes du devoir militaire et presque toujours de l'incurie administrative.

Et c'est tout. Chaque jour les mêmes voitures apportent de nouveaux morts, que des corvées nocturnes recouvrent rapidement de chaux et de terre, à la lueur clignotante de quelque maigre lumignon.

Puisque nous parlons d'ambulances, il nous faut dire aussi que, malgré le nombre élevé de blessés et de malades, il n'y eut pas en Crimée une seule buanderie pour laver et nettoyer le linge. Qu'on pense dans quelle infection croupissaient les dysentériques, les cholériques et les malades des intestins ou des entrailles. Ils demeuraient dans leur saleté, dont les émanations se répandaient, en développant leur contagion. Du côté du corps médical, le dévouement fut à la hauteur du savoir. Tout avait été prévu par les inspecteurs et les mesures préventives avaient été indiquées dans les rapports avant l'hiver. Les bureaucrates du ministère enfermèrent soigneusement dans des cartons verts ces rapports, et les historiens les retrouvent maintenant recouverts d'une vénérable poussière, témoignage du dévouement et de la prévoyance des uns et de l'insouciance et de la négligence des autres.

Les visites quotidiennes que le général Canrobert faisait aux malades et aux blessés ne l'empêchaient point d'aller à la tranchée. Il n'y avait guère de jour où il n'y parût. Quelquefois même il s'y rendait la nuit, par les froids les plus intenses ou par les pluies torrentielles. C'était un témoignage d'attention, une marque de sympathie qu'il voulait donner à ses soldats en venant les voir au moment le plus pénible et le plus astreignant et surtout le plus dangereux de leur service. Le général se rendait à cheval à la maison du Clocheton où commençaient les tranchées. On pénétrait alors dans une ville, une ville immense avec ses rues interminables, peuplée de milliers d'habitants qui circulaient sans cesse. Il y a peu de cités dans le monde qui possèdent des voies aussi développées qu'en possé-

dait le siège de Sébastopol. Lorsque la ville succomba, il y avait quatre-vingts kilomètres de tranchées gabionnées, fascinées, solides!

Le général, après avoir mis pied à terre, s'engageait dans ces labyrinthes ; lorsque le siège fut un peu avancé et que les parallèles se développèrent à quelques centaines de mètres des bastions de la place, les tranchées les plus rapprochées du camp étaient presque désertes On s'y sentait comme dans un faubourg qui précède une grande cité : peu d'animation encore, peu de bruit ; le centre d'activité est plus loin ; tous ceux qu'on rencontre y vont, ou en reviennent. On s'y dirige, et, plus on avance, plus le mouvement augmente ; bientôt on traverse les places d'armes où sont les réserves, on arrive aux parallèles où sont les soutiens et les renforts. — Les troupes sont là presque immobiles, abritées le mieux possible ; puis on arrive aux lignes de combat : les hommes font le coup de feu avec les Russes ; la moitié se repose ; les autres, embusqués derrière les gabions ou cachés, tirent par des embrasures qu'ils se sont ménagées. Devant eux sont encore des embuscades plus rapprochées de l'ennemi où les « enfants perdus » et les éclaireurs volontaires, choisis parmi les plus adroits tireurs, sont à l'affût dans un trou, guettant une tête, un bras, et ouvrant l'œil pour donner l'alarme si quelque mouvement insolite se fait voir de l'autre côté.

Les Russes, par moments, couvraient cette cité de terre de boulets et de bombes ; quant aux balles, elles tombaient en averses, mais personne ne s'en inquiétait.

On vit dans ces tranchées comme hors du danger : à l'heure prescrite, on mange la soupe ; la nuit, la

moitié des gardes veillent et s'appellent pour ne pas se laisser aller au sommeil ; l'autre cherche à se garantir le mieux possible et s'efforce de prendre quelque repos. Dans un coin, on voit des civières toutes tachées de sang : elles attendent qu'un soldat soit blessé. Des camarades l'emmèneront alors à l'ambulance du Clocheton. Dans la longue traversée de ces interminables rues, on croisait souvent des civières chargées; on les saluait et l'on continuait son chemin.

Le général Canrobert parlait aux soldats, leur donnait des conseils, les regardait tirer, leur faisait quelques-unes de ces chaudes exhortations dont il a eu le secret. Si la voix populaire lui désignait l'un des soldats comme le plus brave ou l'auteur d'un acte de dévouement ou d'une action d'éclat, il lui donnait la médaille militaire ou la croix. Les boulets russes ou même les bombes venaient tomber ou éclater sur les parapets, bousculant les terres tout à l'entour. Un jour, le général Canrobert était dans la tranchée; un officier lui présente un tout jeune soldat qui a été blessé la veille au soir en ramenant son capitaine atteint de plusieurs coups de feu et sur le point de tomber entre les mains d'une sortie russe. Le général lui attache sur la poitrine la médaille militaire et, lui montrant la sienne, lui dit : « Eh bien, nous sommes collègues. — Oh ! non, mon général ; vous êtes général en chef et moi, je ne suis qu'un pousse-caillou du centre. »

Au même moment, un de ces énormes boulets de marine arrive sur le haut du parapet, le jette en partie dans la tranchée, passe à hauteur de la tête du général et du soldat, entre eux deux. Tout le monde est mis à bas, couvert de terre et meurtri par les pierres et les

éclats de bois du gabion défoncé. On se relève ; le général se retrouve devant le soldat : « Pour celui-là, crois-tu que nous sommes collègues ? S'il nous avait tués tous les deux, aurait-il distingué le général et le soldat ? Non, vois-tu, nous sommes égaux devant le boulet. »

Les éclaireurs volontaires et les francs-tireurs avaient tellement pris l'habitude des tranchées et des embuscades que, lorsqu'ils n'y allaient plus, ils en avaient la nostalgie, comme le mineur quand il ne va plus à la mine. Dans leurs trous, ils en arrivaient à faire connaissance avec les tirailleurs russes, et quand, par les plus grands froids, des deux côtés on éprouvait le besoin de sortir de sa cachette et de battre la semelle ou de se secouer, on se faisait un signe convenu et des deux côtés on faisait trêve jusqu'à un nouveau signal ; alors chacun se remettait à son poste et le feu recommençait. Par le beau temps, on se livrait d'un camp à l'autre à des amusettes : les Russes mettaient une bouteille en vue, et de suite nos chasseurs à pied s'en servaient comme d'une cible ; et si une balle venait à faire éclater la bouteille en mille morceaux, c'était des éclats de rire ou des applaudissements des deux côtés. A côté de ces amusements d'un instant, c'était une lutte de tous les jours et surtout de toutes les nuits.

Le général Totleben, pour arrêter le progrès de nos tranchées, qui, comme une tige de lierre aux mille rameaux, venaient s'attacher en tous sens aux murs de la ville, avait inventé une nouvelle sorte de défenses, auxquelles il donna le nom de *logements*. C'étaient des tranchées courtes en échiquier, derrière lesquelles étaient des tirailleurs russes. Chaque nuit, des centaines

d'entre eux, conduits par des officiers ardents, sortaient en silence et s'efforçaient d'arriver en rampant et sans bruit, pour ne pas être signalés, sur une de nos batteries pour la bouleverser ou en enclouer les canons ou les mortiers. Alors le clairon résonnait chez nous. Les fusées s'élevaient dans l'air, indiquant aux réserves le point attaqué, et c'était, la plupart du temps, un combat, dans l'obscurité, à l'arme blanche et aux coups de fusil à bout portant, où les bourres venaient mettre le feu aux vêtements.

De temps en temps, c'étaient les nôtres qui tâchaient de s'emparer d'un logement, de s'y maintenir et de le réunir à nos tranchées.

Dans leurs sorties répétées, les Russes ne furent pas sans trouver une ou deux fois les nôtres en défaut de vigilance. Une fois, une panique s'empara d'une équipe de quinze cents travailleurs qui, ne voyant pas d'officiers pour les commander, se sauvèrent dans les tranchées, dont il fut impossible de les faire sortir de la nuit.

Quelquefois officiers et soldats, épuisés par la fatigue et encore plus par les pluies et la mer de boue où ils vivaient, s'établissaient le mieux qu'ils pouvaient pendant la nuit et se laissaient aller au sommeil.

Le général Forey, commandant du siège, général énergique et connaissant bien son métier, veillait sagement à tout ; il était sévère et réprimait chaque manquement. Une fois, où le service de tranchée était sous les ordres du général Bazaine, le commandant du siège s'aperçut qu'au lieu d'y être resté la nuit comme son devoir le comportait, le général Bazaine était rentré chez lui se coucher en société de sa femme,

qui était au camp, abandonnant son poste et ses soldats. Il en fit un rapport au général Canrobert ; celui-ci, toujours trop [illegible], détestait punir. Il eut le tort de laisser l'affaire tomber.

Grâce au général Forey et au major de tranchée, le colonel Raoult, nos tranchées furent admirablement gardées. Ce témoignage nous a été donné plus tard par le général Totleben lui-même.

« Je causais avec lui, vers 1860, me dit le maréchal Canrobert, et naturellement je lui disais combien j'avais admiré la façon dont il avait conduit la défense, et il me répondit : « Oui, on parle toujours de moi ; eh « bien, il y a chez vous un officier bien remarquable « dont on ne parle pas et qui a eu en grande partie le « mérite de vos succès : c'est votre major de tranchée, « le colonel Raoult. » Le général Totleben savait rendre justice à ses adversaires, et un pareil éloge dans sa bouche vaut tous les autres. Le colonel, depuis général Raoult, commandant une division du corps du maréchal de Mac-Mahon, a été tué à Reichsoffen

Les Russes péchaient peut-être par excès de vigilance. Nous sachant très entreprenants, ils se tenaient sur leurs gardes, la nuit surtout, et, à diverses reprises, dans les rafales ou par des clairs de lune qui donnaient aux choses un aspect fantastique, ils furent pris d'hallucinations : ils croyaient entendre le bruit des pas ou le cliquetis des armes ; ils se figuraient voir des colonnes marchant à l'assaut en faveur de l'obscurité. Alors, à l'appel des signaux, les remparts se garnissaient de sept ou huit rangs de fantassins qui commençaient des feux répétés sur toute la ligne ; les batteries répondaient avec ensemble, les bombes s'élevaient en l'air par mil-

liers avec leurs fusées d'or traînantes, des paniers de grenades tombaient un peu partout en étincelles rougeâtres, et puis cet épouvantable vacarme diminuait peu à peu. Au matin, des deux côtés, on se rendait compte que ce n'était qu'une fausse alerte dont le résultat avait été d'empêcher bon nombre de braves gens de se livrer à un sommeil réparateur et bien gagné.

Et là-bas, dans leurs bastions boueux où les bombes éclatent et les boulets pleuvent, les Russes regardent les interminables zigzags des tranchées où vivent leurs adversaires ; et ceux-ci, derrière leurs gabions, contemplent la grande cité sombre qui semble un gouffre d'où s'échappent des bouffées de fumée blanche comme la lave d'un volcan. Et il n'y a nulle animosité entre ces deux armées, qui luttent avec tant d'acharnement ; mais chez elles il y a au même degré l'abnégation, le mépris de la vie, le sentiment du dévouement, le culte du devoir et l'amour de la patrie.

CHAPITRE XII

LE SIÈGE AU PRINTEMPS

Épuisement de l'armée anglaise. — Les Français relèvent les Anglais devant Malakoff. — La guerre des taupes. — Le déserteur. — Le camouflet et les entonnoirs. — Le Mamelon Vert et les Ouvrages Blancs. — Combat du 23 février. — Félicitations de lord Rokeby et et du général Osten Sacken. — Mort de Nicolas Ier. — Combat du 23 mars. — L'armistice. — Le sous-lieutenant de Galliffet et le prince russe. — Le *bluff* du maréchal Vaillant. — Le général Forey. — Les amiraux Bruat et Lyons. — Le général Pélissier et le prince Gortchakoff. — Perte de *la Sémillante*. — En chasse après une actrice des Variétés. — Le théâtre des zouaves. — Les courses, les chasses et les rally papers. — Le jour de Pâques, le printemps et le réveil de la nature. — La messe au camp. — Le deuxième bombardement. — Mort du général Bizot. — L'assaut décidé est encore remis. — L'expédition de Kertch, en voie d'exécution, est décommandée. — Regret de l'amiral Bruat et ennuis du général Canrobert.

L'armée anglaise s'effritait. Ce n'est pas qu'elle perdît proportionnellement beaucoup plus de monde que nous, mais les renforts qu'elle recevait, bien moindres que les nôtres, ne parvenaient pas à combler les vides que faisaient le choléra et les autres maladies. Le 11 janvier, son infanterie, malgré sept mille recrues arrivées depuis le mois de novembre, ne comptait que douze mille hommes ; huit jours après, elle n'en avait plus que dix mille. « Je ne sais, écrivait le général Canrobert, où

s'arrêtera cette consomption qui mine ces vaillantes troupes et dont l'origine remonte aux premières marches qu'elles ont faites dans ce pays. Je ne puis me défendre de m'en préoccuper pour cette armée que nous avons appris à estimer si haut sur le champ de bataille. »

Cependant nos corvées transportaient leurs blessés, construisaient leurs redoutes, et nous leur amenions de leur port de Balaklava jusqu'à notre bassin leurs munitions. Du reste, le gouvernement de la Reine en témoignait sa vive reconnaissance à Napoléon III (1) et nous fournissait des transports à vapeur pour nos approvisionnements et pour nos renforts.

Tandis que nous poussions le siège devant la ville, les Anglais demeuraient en position sans avancer leurs travaux devant Malakoff.

Le 1er janvier, le général Canrobert avait écrit à lord Raglan pour lui déclarer qu'il n'était pas possible à l'armée française de s'engager davantage devant la place si elle ne devait pas être soutenue par ses alliés au siège de droite.

En même temps, il avait envoyé copie de cette lettre

(1) (*Confidentielle.*)

War department, 15 février 1855.

Monsieur,

Je suis chargé par lord Panmure de vous faire connaître par l'information du comte de Clarendon que lord Raglan a rendu compte à la date du 23 janvier que le général Canrobert a pu exécuter l'arrangement conclu d'après les instructions du duc de Newcastle pour le soulagement des troupes britanniques dans les tranchées devant Sébastopol en fournissant 1,500 à 1,600 hommes par jour (ce qui équivaut, en donnant deux nuits de repos aux soldats, à 4,500 hommes). Vous voudrez bien engager lord Clarendon à charger l'ambassadeur de Sa Majesté à Paris d'exprimer au gouvernement français les remerciements de la Reine pour cette assistance si opportune.

à Paris ; le colonel de Waubert de Genlis, son deuxième aide de camp, en était le porteur, et il devait donner verbalement toutes les explications nécessaires.

Lord Raglan fut naturellement ennuyé de la lettre de son collègue ; il redoutait surtout, si elle arrivait à Paris, qu'elle ne fût communiquée par l'ambassadeur au gouvernement britannique. Heureusement le maréchal Vaillant était assez avisé pour ne rien brouiller ; il ne montra aucun écrit à lord Cowley, mais l'entretint longtemps en conversation sur un ton amical et confidentiel, et avec sa bonne humeur habituelle, qui enlevait à ses observations tout caractère d'aigreur.

En Crimée, lord Raglan ne voulut pas répondre par écrit ; il eut diverses conférences avec le général Canrobert, et tous deux étaient hommes à s'entendre. Dès les premiers mots, lord Raglan déclara que si son collègue ne prenait pas une partie des obligations de l'armée anglaise, il abandonnerait le siège. « Vous ne pouvez pas faire cela, » répondit le général Canrobert. « C'est vrai, ce serait compromettre l'alliance ; mais alors, pouvez-vous prendre la garde de mes travaux une nuit sur trois ? » Le général Canrobert déclara qu'il n'était pas possible de prendre une pareille responsabilité ; c'eût été trop difficile dans la pratique ; il fallait en venir à la cession complète et totale d'un point des attaques contre Sébastopol : mais, avant de s'engager, il devait étudier les moyens pratiques de faire ce que lui demandait lord Raglan.

Après consultation avec le général Bizot, il revint trouver son collègue et lui dit qu'il pouvait prendre la garde du plateau et les attaques de droite devant

Malakoff. Ainsi les Anglais n'auraient plus que le Redan à attaquer et ils seraient encadrés sur leurs deux flancs par des troupes françaises. Lord Raglan accepta à la condition que le général Canrobert s'engagerait à continuer ses attaques du siège de la ville devant le bastion du Mât et le bastion Central, et commencerait de suite et pousserait vigoureusement celle de Malakoff. Ce fut accepté, et les deux généraux du génie, sir John Burgoyne et le général Bizot, réglèrent tous les détails de cet arrangement dans un *memorandum* en date du 12 janvier 1855, et au commencement de février, chacun prit ses nouvelles positions.

Cet arrangement était des plus honorables, mais fort lourd. Nous devions garantir la sécurité de nos alliés en occupant les crêtes du plateau de Chersonèse, pour arrêter toutes les tentatives que l'armée russe de secours aurait voulu tenter. De plus, nous prenions à notre charge la presque totalité du siège, et nous nous engagions à pousser à fond et sans arrêt l'attaque de Malakoff, que les Anglais n'avaient point commencée depuis trois mois qu'ils étaient devant la place. Aussi, à bien des reprises, occupés devant le seul Redan, nous reprochèrent-ils de ne pas tenter l'assaut du bastion du Mât, ou de ne pas enlever assez rapidement les avancées de Malakoff. A lire leurs instances, leurs plaintes, on croirait qu'ils étaient au spectacle, ayant payé leurs places, et qu'ils se plaignaient de ce que les acteurs ne jouaient pas suffisamment à leur gré.

Donc, devant le bastion du Mât, rien n'était changé. Pour avancer d'un pouce de terrain il faudra chaque fois des combats meurtriers et des bombardements terribles ; à chaque fois que l'on se croira à la veille d'un

assaut, on verra cette opération reculée. Elle sera trouvée toujours trop hasardeuse.

Les têtes de sape sont maintenant si près de l'angle du bastion, qu'il devient extrêmement dangereux, sinon impossible, de les avancer encore ; du reste, cela ne présenterait guère d'avantages.

En présence de cette impossibilité de cheminer à ciel ouvert, le général Bizot se résolut à travailler à la mine. Il creusa une galerie dont l'ouverture, prise dans la troisième parallèle, devait se diriger en ligne droite sur le bastion.

Rien n'est aussi dur que cette *guerre des taupes,* comme l'appelaient les soldats.

Les mineurs du génie forent un puits jusqu'à une profondeur déterminée. Lorsque le puits est au niveau choisi, les mineurs commencent la galerie avec les pics et les tourets, à la lumière sombre d'une lampe. Ils tâchent de se diriger sous les travaux de l'ennemi ; le bruit du canon et des explosions de projectiles qui éclatent au-dessus de leurs têtes ne leur parvient qu'assourdi et étouffé. Ils espèrent arriver à l'endroit propice pour creuser le fourneau de mine ; là, ils accumuleront les kilogrammes de poudre, ils les couvriront d'un mur de résistance pour faire renvoyer l'explosion avec ses pierres et ses débris du côté de l'ennemi exclusivement. Tout est maintenant prêt ; on se retire à distance pour se tenir aux aguets. Au signal, le fourneau joue sur une transmission électrique ; un tourbillon s'élève : c'est une irruption de volcan : flammes, pierres, quartiers de terre volent en l'air comme un bouquet de feu d'artifice. Quand la fumée s'est dissipée, que les matières projetées sont

retombées à terre, alors, il reste un trou noirci, plus ou moins grand : c'est l'entonnoir. Il faut que les assiégeants l'occupent; mais la défense, quelque surprise qu'elle soit, ne le laisse pas prendre sans le disputer.

Presque jamais le mineur ne peut atteindre son but. Il est rare que l'adversaire ne s'aperçoive pas de son travail, et alors il cherche à l'éviter et à le déjouer ; il creuse des contre-mines et des rameaux d'écoutes. Dans ces profondeurs de la terre, les soldats du génie, avec leurs falots, ont l'oreille collée aux parois de leur galerie, cherchant à percevoir les bruits des mineurs ennemis et à reconnaître la direction qu'ils suivent. C'est alors affaire d'habileté : c'est à qui sera le plus perspicace. Si l'on se laisse surprendre, si l'ennemi, vous devançant, vous donne le *camouflet,* on sera asphyxié dans la galerie; et c'est avec la perspective d'être surpris, à tout moment, par une explosion, que les mineurs creusent leur galerie dans une quasi obscurité et souvent dans une chaleur intolérable.

Nos officiers et nos soldats du génie excitèrent l'admiration de tous dans le travail des mines. Un jour, dans la tranchée, une troupe défilait près de l'entrée d'un trou de mine; un officier et deux mineurs en sortent, trempés de sueur, salis de boue et de terre, tout rouges et essoufflés. Les officiers et les soldats battent des mains : « En voilà qui font plus que tous les autres. » Et de tout le détachement sort un cri d'admiration.

Le 30 janvier, la galerie était arrivée à cent dix mètres de son point de départ, situé à la troisième parallèle; nos mineurs n'étaient plus qu'à trente mètres de l'angle du bastion.

Les Russes ne se doutaient encore de rien. Totleben, craignant une mine, avait bien fait creuser et pousser des rameaux d'écoutes, durant le mois de décembre ; mais, jusqu'à présent, aucun indice, aucun bruit n'avait donné l'éveil à ses travailleurs.

Par malheur, ce soir-là, un déserteur de la légion étrangère, passant chez les Russes, leur apprit nos travaux ; il donna des dates, des indications. La galerie devait être dirigée sur le bastion. Elle devait s'en rapprocher, puisqu'on y travaillait depuis un mois.

Le lendemain, le prince Menschikoff recevait un plan du siège, lithographié à Paris, dans lequel était indiquée une ligne d'attaque directe contre le bastion ; hasard ou non, cette ligne confirmait le dire du déserteur, et les ingénieurs russes, prévenus, poussèrent leurs rameaux et purent entendre nos mineurs. Ils se décidèrent à les prévenir et à leur donner immédiatement le camouflet. Le 3 février, au soir, ils construisirent leur fourneau, le chargèrent et le firent jouer à l'heure prescrite. Ils réussirent, malheureusement, au delà de leurs espérances. La détonation fut sourde. Au-dessus du fourneau, pas de jets, ni d'explosion, mais plutôt un soulèvement qui laissa un entonnoir peu développé ; à cent mètres en avant, la parallèle française s'illumina d'une lueur intense et la fumée et la flamme jaillirent en renversant le parapet. Les gardes de tranchée sont surpris de cette lumière si inattendue et du coup subit qui jette à bas gabions et terres bourrées. Aussitôt, l'artillerie tonne sans interruption et la mitraille pleut là où s'est élevée la flamme, et aux alentours.

L'explosion avait parcouru toute la galerie et était venue ressortir par son entrée, asphyxiant nos mineurs.

Un tel insuccès, surtout pour la première fois que l'on essayait une mine, pouvait frapper le moral de nos soldats du génie; heureusement, il n'en fut rien, et nos mineurs se dévouèrent avec encore plus d'ardeur à leur tâche.

Le général Bizot, voyant son projet découvert, ne s'y acharna pas, et changea du tout au tout sa tactique. Il continua, il est vrai, à percer des galeries, mais contrairement aux usages, au lieu de les diriger contre les travaux ou les mines de l'ennemi. il en usa pour charger des fourneaux qui, en éclatant, devaient produire des entonnoirs destinés à servir d'ébauches aux travaux d'attaque. Ainsi on le vit préparer plusieurs mines en ligne, dont l'explosion créa une parallèle; quelques travaux complémentaires et un boyau de communication avec nos tranchées en firent un ouvrage qui, par la suite, nous devint utile, et dont le travail ne coûta aucune perte.

En face de Malakoff, nous commençâmes les attaques; le général du génie Frossard en eut la direction. Comme son chef, le général Bizot, il avait une âme ardente, passionnée; il était infatigable et *débrouillard* s'il en fut, quelquefois raide et toujours fougueux, mais ingénieur habile et savant. Pourquoi n'est-il pas demeuré dans sa spécialité ? D'une taille de géant, sa tête dépassait souvent les parapets, et « elle ne saluait pas les boulets », disaient les soldats, qui avaient une grande admiration pour sa bravoure et son activité.

Le terrain sur lequel le général Frossard a à travailler est rebelle à la pioche : c'est le roc à même; pas de sol friable pour élever les épaulements; il faut avoir recours à des corvées pour aller chercher la terre à

deux kilomètres ; — pour une seule batterie il fallut cent vingt-deux mille sacs à terre. — Partout, dans le sol, ce sont des ravins, des anfractuosités et des carrières d'où l'on a tiré les pierres dont la ville est construite. Le général Frossard sait profiter de ces diverses excavations : il réunit les ravins aux carrières, fait dans ces grottes profondes des places d'armes et des dépôts d'un aspect bizarre et d'une forme nouvelle : de là ce nom de « dentelles Frossard » que les soldats donnèrent à ces travaux d'approche.

C'est dans le ravin du Carénage qu'était établi le dépôt et l'entrée de la tranchée. Le ravin, à cet endroit, semblait être la porte de l'enfer : rochers noirs, tourmentés, tordus, et cavités profondes ; par moments on ne voyait le ciel que juste au-dessus de sa tête, comme si l'on eût été enserré au fond d'un puits. Beaucoup de ceux qui y pénétrèrent purent se dire, comme Dante : « Laisse ici toute espérance. » Beaucoup ont franchi ce site sauvage pour le repasser sur une civière.

Jusqu'alors, Totleben, qui voyait les Anglais ne rien entreprendre de ce côté, n'avait ébauché aucune contre-approche. Mais aussitôt qu'il aperçut une parallèle, des batteries et des places d'armes solidement installées, il comprit que nous allions attaquer vivement Malakoff, et qu'il fallait entraver immédiatement notre offensive.

Entre la *tour* et notre parallèle, mais beaucoup plus loin de nous que de la ligne de défense des Russes, s'élevait un mamelon encore couvert d'herbes ; nos premiers travaux tendaient à assurer notre établissement sur cette position qui demeurera désormais célèbre sous le nom de *Mamelon Vert*.

Jusqu'à présent, il avait paru suffisant au général Totleben d'y maintenir des vedettes ou des patrouilles avec des petits postes espacés et cachés dans les trous ou derrière la crête : mais au train dont nous allions, depuis que nous avions pris la place des Anglais, nous arriverions vite au Mamelon Vert, s'il n'y construisait une redoute.

Un matin, le 22 mars, en regardant de nos tranchées et de la redoute Victoria, nos officiers aperçurent, à droite du Mamelon Vert, une redoute de toutes pièces, construite et armée, qu'un magicien semblait avoir transportée la nuit comme par enchantement. On avait beau discuter sur l'invraisemblance du fait : il n'en était pas moins certain. L'infatigable Totleben était arrivé, au coucher du soleil, avec trois mille travailleurs qui, sous sa direction, avaient construit dans la nuit un véritable fort, avec ses fossés, ses gabionnades solides et épaisses.

Cette redoute en pierre et terre crayeuse se profilait en blanc au-dessus du sol et semblait être de forme ronde. Désormais on la connaîtra sous le nom d'*Ouvrage Blanc*.

Dans la tranchée on discutait son enlèvement le soir même. Le général Bizot tenait absolument à ce que tout fût rasé le plus tôt possible. Le général Canrobert, en conséquence, donna l'ordre au général Bosquet de tenter cette opération.

Le général de Monet doit la commander ; deux bataillons du 2e zouaves et un bataillon d'infanterie de marine forment chacun une colonne.

A une heure, tout est calme ; pas de fusillade ni de coups de canon. La nuit est très sombre : dans les tran-

chées les bataillons viennent se masser à la place qui leur est indiquée. Ils ne tireront qu'après être entrés dans la redoute. Jusque-là, c'est à la baïonnette seule qu'ils se battront, sans riposter au feu de l'adversaire. Officiers et soldats ont retiré leur fourreau de sabre ou de baïonnette : ils pourraient faire du bruit et gêner leur course. Le bataillon d'infanterie de marine est au centre, ayant de chaque côté, sur les ailes, les deux bataillons de zouaves.

Le général Bosquet parcourt les rangs ; le général de Monet est devant les *marsouins ;* le colonel Cler, avec les zouaves, à droite. A une heure et demie, le signal est donné ; les trois colonnes se forment au delà de la tranchée, par section et en masse, et courent sur la redoute. La colonne de droite, avec le colonel Cler, y arrive et pénètre dans l'intérieur de l'ouvrage où quelques zouaves commencent à jeter les gabions par terre. A ce moment, l'autre colonne de zouaves apparaît à son tour et vient soutenir l'effort des premiers assaillants ; mais on entend en arrière la fusillade des Russes qui arrêtent la colonne du centre et l'empêchent d'avancer. Bientôt les réserves russes arrivent de la ville. Partout des feux de bengale, des jets de lumière électrique, des pots à feux, montrent le petit nombre des zouaves et les désignent aux coups des projectiles ennemis. De la place et des vaisseaux embossés à l'extrémité du port, pleuvent des masses d'obus et de mitraille. Le colonel Cler veut, au milieu de cette avalanche, repousser les renforts russes; mais tandis que ses hommes, pleins d'élan, engagent une lutte terrible au sabre-baïonnette, la sonnerie de la retraite se fait entendre ; le combat continue cependant, mais le clairon s'entend de plus en

plus, et les sonneries succèdent aux sonneries; il faut donc rompre cette lutte à l'arme blanche. Nos zouaves ne sont guère que huit cents; ils sont entourés de plus de quatre mille hommes. Le colonel Cler rallie son monde : « Ne leur laissez pas votre colonel en trophée; suivez-moi et passons-leur sur le ventre. » Et la troupe, se formant en un paquet, s'élance : dix-huit officiers et cent quatre-vingts zouaves tombent, mais le reste passe avec le colonel Cler et revient dans la tranchée.

Le général Mayran, en voyant l'insuccès de la colonne du centre, et en apprenant que les Russes sont près de six mille hommes, soutenus du feu de la place et des vaisseaux, a pensé que le coup était manqué et qu'il était inutile de persister sans chances de succès; aussi a-t-il fait sonner la retraite au moment du corps à corps des zouaves.

Au quartier général, toute la nuit, le général Canrobert était resté impatient de savoir ce qui se passait. On entendait une fusillade et une canonnade d'une intensité extraordinaire, et le général demeurait angoissé, à la pensée du nombre de braves gens que coûterait cette opération. Au petit jour, le bruit courut que le coup avait réussi, et que l'on ne s'était retiré qu'après avoir rasé l'ouvrage. Le général Canrobert en fut même tellement convaincu qu'il en donna avis, à la fois, à l'amiral Bruat et à lord Raglan.

A l'état-major anglais, on trouva mauvaise cette façon d'agir. Lord Raglan ayant écrit à Londres, sur la première impression, que l'opération était un succès, était ennuyé d'avoir à écrire le lendemain qu'il n'en était rien.

Dans les régiments anglais, au contraire, on fut

émerveillé de la bravoure des zouaves. Le lendemain matin, le colonel Cler, affligé de la perte de ses dix-huit camarades et de près de deux cent soixante-dix de ses zouaves, demeurait seul dans sa tente, sans vouloir parler à personne. Sa portière se soulève : c'est lord Rokeby, le général commandant les gardes, avec plusieurs colonels et majors de sa brigade ; ils viennent féliciter le colonel et lui témoigner leur admiration.

Au témoignage de nos alliés devait se joindre, dans la journée, celui de nos ennemis : le général Osten Sacken, dans une lettre apportée par un parlementaire, apprenait au général Canrobert que ceux des nôtres qui étaient morts avaient été enterrés avec les honneurs dus « à leur intrépidité exemplaire ».

Les félicitations étaient sincères, mais elle n'empêchaient pas l'insuccès d'être complet. Le général Bizot voulait qu'on recommençât. Le général Bosquet s'y opposa. Le général Canrobert se rangea à son avis. Eût-on occupé la position, elle était trop près de la place et trop éloignée de nos travaux pour que nous pussions nous y maintenir, et, si nous parvenions à détruire les travaux qui la couronnaient, les Russes, en une seule nuit, les reconstruiraient, et ce serait à refaire.

Il fut donc décidé que l'on attaquerait régulièrement. Alors, Totleben profita du répit : deux jours après, une nouvelle redoute s'élevait à côté de la première ; le lendemain, une tranchée les mettait en communication. Avant la fin de février, un troisième ouvrage couvrait le Mamelon Vert, Totleben l'avait lui-même jalonné. Il y avait donc là tout un système, une place forte avancée qu'il fallait assiéger et prendre d'assaut, avant d'arriver au faubourg de Karabelnaïa et à Malakoff.

Ainsi, chaque fois que l'attaque cherchait à s'ouvrir une voie, immédiatement le général Totleben, avec son admirable talent, lui barrait la route. Vingt fois on se crut sur le point d'aboutir et de réduire Sébastopol par un assaut, et toujours il fallut s'arrêter et recommencer les préparatifs indispensables pour le coup final.

A l'état-major anglais, on n'approuvait ni cette temporisation, ni l'attaque régulière des contre-approches russes. On eût désiré nous voir renouveler immédiatement des tentatives d'assaut brusqué. On le désirait d'autant plus, que ces combats meurtriers n'occasionnaient aucune perte à nos alliés, puisqu'ils se contentaient d'en rester spectateurs, comme s'ils eussent été les juges du camp.

C'était tous les jours des réunions, des conseils de guerre, pour presser le général Canrobert de prendre l'offensive. Mais ayant déjà été blâmé, par le maréchal Vaillant, d'avoir attaqué de trop loin, le 23 février, il ne se souciait pas de recommencer, d'autant plus que ces tentatives lui coûtaient ses meilleurs soldats ; et il n'aimait pas, on le sait, les sacrifier sans nécessité.

A l'un de ces conseils de guerre, tenu chez lord Raglan, le 6 mars, les officiers d'état-major étaient tous réunis dans la chambre du commandant Vico, et causaient en attendant leurs chefs qui discutaient en haut dans la plus grande pièce. Il y avait plusieurs heures qu'ils étaient là et le jour commençait à baisser, lorsqu'une ordonnance, venant de Balaklava, apporta un pli à lord Raglan, de la part de l'amiral Lyons. Chacun de se regarder. Y a-t-il quelque chose d'important ? Le lieutenant de Molènes, s'adressant au jeune lord Westmo-

reland, fils de l'ambassadeur d'Angleterre à Vienne, lui demande : « Savez-vous quelque chose ? — Non, je ne sais rien. » Et l'on était là à s'interroger. On prévoyait quelque grand événement, lorsqu'on entendit les généraux descendre par l'escalier ; le général Canrobert, le premier, dit en entrant : « L'empereur de Russie est mort ; lord Clarendon vient de le télégraphier à lord Raglan. » La première pensée de tous fut pour la paix. On ne se demandait pas si le tsar était mort subitement, ou même si lui, si impérieux, si beau, si plein de santé encore la veille, il ne s'était pas tué de désespoir. Tout le monde croyait à la paix : on ne garda pas longtemps cette illusion.

Le lendemain matin, on communiqua cette grande nouvelle au gouverneur de Sébastopol qui l'ignorait encore, mais rien ne fut changé dans les allures des uns et des autres.

Les Russes, sans rien laisser paraître, consolidaient, armaient, augmentaient leurs redoutes devant Malakoff. Le général Frossard leur répondait par des parallèles d'une étendue extraordinaire placées à sept cents mètres du Mamelon Vert : il les élevait avec la même rapidité que Totleben avait mise à créer ses trois ouvrages ; et à leur tour, les Russes, un beau matin, furent tout aussi étonnés de voir ce travail menaçant sorti de terre en une nuit, que nous l'avions été nous-mêmes à l'apparition de leurs défenses.

Alors, devant notre attaque, et pour l'arrêter, le général Totleben couvrit l'espace libre entre ses redoutes et nos parallèles de *logements*. Chaque nuit, les nôtres essayaient d'en prendre un, d'en retourner les talus du côté de la place, et de le réunir à nos tranchées par

une communication défilée du feu de l'ennemi. Le matin du 22, des zouaves en prirent un plus étendu et plus solide que les autres.

Les Russes ne voulaient pas rester sur cet échec, et pour prendre une revanche, ils s'occupèrent toute la journée, à Sébastopol, de préparer la destruction de notre fameuse parallèle.

Onze bataillons, sous les ordres du général Khrouleff, prenaient les armes et se disposaient à sortir de la ville aussitôt la chute du jour, pour venir sur nos tranchées, qui ne devaient être gardées que par quatre bataillons seulement; une fausse attaque, dirigée contre les lignes anglaises, empêcherait ceux-ci de venir à nous.

Nos sapeurs étaient occupés, vers dix heures du soir, à transformer le logement conquis le matin, et des travailleurs faisaient un boyau pour le relier à notre parallèle; tout d'un coup, les uns et les autres sont attaqués par une forte colonne et, en même temps, notre parallèle, à droite et à gauche, est envahie par deux colonnes. On se bat à l'arme blanche; les Russes sont repoussés, nous les suivons; mais en face des travaux anglais, très en arrière sur les nôtres, les Russes, embusqués, nous arrêtent par un feu meurtrier qui nous prend en flanc. Nous reculons. A leur tour, les Russes nous suivent et rentrent dans notre parallèle. Heureusement nos renforts appelés arrivaient de partout; clairons et tambours faisaient un sabbat à faire croire aux Russes à la présence d'une armée entière. Dans les tranchées et les talus, on se bat toujours à la baïonnette et dans l'obscurité. Au bout de quelque temps, les Russes, partout reçus à coups de fusil ou de baïonnette, se retirent. Le combat avait été chaud : deux mille soldats étaient tués ou blessés.

Le lendemain il y eut armistice de plusieurs heures pour relever les morts et les enterrer. Nos officiers, le général Bosquet et son état-major en tête, accoururent en grand nombre sur le terrain, pour voir leurs collègues russes.

Les nôtres étaient en grande tenue ; les Russes portaient leur longue capote, et les Anglais des tenues de fantaisie.

Aussitôt le drapeau blanc hissé, des groupes se forment, et l'on cause ; le sous-lieutenant de Galliffet, aide major de tranchées (depuis ministre de la guerre), s'approchant d'un prince russe qu'il avait connu à Paris, à quelque souper du café Anglais ou à Mabille, lui fait compliment de la fraîcheur de ses gants blancs, et, lui rappelant les soirées passées en commun, lui demande si la gantière de Sébastopol est jolie. On échange des cigares. Un officier du régiment de Volhynie félicite le colonel Cler de le trouver encore en vie : il l'a cru tué à l'affaire du 23. Un officier russe, s'approchant du général Lafont de Villiers, lui fait remarquer un Français qui prend un croquis. « C'est une infraction à la règle des armistices, » lui dit-il. « Oh ! ce n'est rien, répond le général ; venez voir avec moi. » Le dessinateur est M. de Bazancourt qui montre l'esquisse qu'il fait d'un Tcherkesse, coiffé d'un énorme panache blanc, la poitrine couverte de cartouchières damasquinées. On dit ce Tcherkesse l'attaman des cosaques du Kouban.

Un peu plus loin, dans un groupe, l'un des nôtres félicite les officiers russes de leur ténacité, et, faisant allusion à la longueur interminable du siège, le qualifie de « guerre de Troie » . Le mot se répéta, passa même

dans la correspondance officielle et fit fortune. Dix ans de siège encore en perspective... C'était dur!

De toutes parts, on bavarde : les soldats échangent du tabac et des pipes, et fraternisent en *sabir*. A trois heures et demie, les drapeaux blancs sont baissés; chacun rentre dans ses lignes, et le canon, un quart d'heure après, recommence à tonner.

Il semblait que des deux côtés on se quittait avec tristesse. On eût été bien bons amis, si on n'eût pas été ennemis! M. de la Palisse n'eût pas mieux dit cette vérité aujourd'hui éclatante pour tous.

Plus le siège se prolongeait, plus l'hiver devenait rigoureux et plus il était nécessaire d'envoyer de France de nouvelles troupes. Elles débarquaient à Kamiesch où le général Canrobert allait les recevoir. Plusieurs fois, les nouveaux venus, sans tentes, sans couvertures, sans vêtements d'hiver, faisaient connaissance avec leur nouveau bivouac par une pluie diluvienne ou une neige de Sibérie. Le général Canrobert ne se lassait pas de l'écrire au maréchal Vaillant. Et, disait-il : « Je dois reconnaître que, malgré ces débuts peu encourageants, je trouve chez tous un excellent esprit. »

Mais le maréchal Vaillant, avec l'hiver qui s'avançait, devenait de plus en plus jovial. Les troupes avaient maintenant des vêtements chauds ; les tentes, les sabots, les chaussons étaient arrivés, mais les approvisionnements manquaient toujours. Un jour du mois de février, le général Canrobert crut ne plus avoir de foin pour les chevaux ; il réunit l'intendant et le vétérinaire en chef, et il fut question entre eux, si le fourrage manquait totalement, de distribuer aux chevaux du biscuit pilé.

A ce même moment, le maréchal Vaillant, rencontrant, à Paris, lord Cowley, ambassadeur d'Angleterre, lui disait, en lui prenant les deux mains : « Tenez, milord, l'Empereur fait de grands approvisionnements de toute sorte à Constantinople ; je vous offre de les mettre à votre disposition : nous partagerons en frères. — Comment, lord Raglan pourra dire au général Canrobert : « Nous avons besoin de telle et telle chose, « pouvez-vous nous la donner ? » — Oui, et le général Canrobert vous les fera remettre. »

Certes, sous cette bonne humeur et ces poignées de main, il y avait là une hâblerie, un *bluff*, eussent dit les Anglais, d'une inconcevable inconscience.

Lorsque le général Canrobert reçut communication de cette conversation et de la promesse faite en son nom, il ne put en croire ses yeux, et de suite il écrivit au ministre pour lui faire voir l'inconséquence et la légèreté de cette promesse. « Si lord Raglan vient me demander aujourd'hui du fourrage, comment ferai-je pour lui en donner ? J'en ai pour trois jours !... »

Le maréchal Vaillant, avec sa bonhomie joyeuse, avait seulement voulu faire de l'amabilité et de la générosité à bon marché, car il savait mieux que personne la pénurie de nos ressources et les privations de nos troupes (1).

(1) 22 janvier 1855.

Monsieur le Ministre,

Votre Excellence sait qu'avant mon dernier voyage à Londres, l'Empereur a bien voulu m'informer par l'intermédiaire de M. le Ministre de la guerre que les approvisionnements et magasins de l'armée française en Orient seraient à la disposition de l'armée anglaise qui s'y trouve aussi.

Je n'ai pas manqué, aussitôt à Londres, de faire connaître au gouvernement de la Reine les généreuses intentions de Sa Majesté Impériale,

Sous l'influence de la continuation des pluies et de la monotonie de ce siège qui s'éternisait, les critiques s'élevaient parfois. Elles prirent une forme toute particulière dans les camps et se traduisirent par des actes d'insubordination et des récriminations violentes. Comme toujours, la masse inconsciente et ignorante accusa un seul de tout le mal que les circonstances indépendantes et les manquements d'autres personnalités avaient causé.

C'est ainsi que le général Forey, commandant le corps du siège, devint la bête noire des soldats et fut le bouc émissaire de tous les méfaits dont la troupe avait souffert.

Le général Forey était, cependant, un soldat vigoureux, tenant la main à l'exécution des consignes et des ordres. Malheureusement, il manquait de tact et avait le verbe grossier.

A plusieurs reprises il blessa des individus et même des corps de troupes en les injuriant.

Il en résulta contre lui une animosité qui se traduisit, dans les racontars des soirées désœuvrées, sous la tente, par des sottises invraisemblables ; sortes de légendes des camps qui, malgré leur insanité, s'enracinent et sont difficiles à détruire.

et je suis chargé, en retour, aujourd'hui, d'exprimer combien cette offre a été vivement sentie. Elle est une preuve de plus de la manière cordiale dont l'Empereur désire atteindre le but élevé que les deux pays se sont proposé par leur alliance et de la façon dont il a, dès le premier moment, compris l'intime union des deux armées.

Je dois encore vous faire savoir que lord Raglan a reçu ordre d'accepter, au nom du gouvernement de Sa Majesté, l'offre de l'Empereur selon le mode qui répondra le mieux à l'objet qu'elle a eu en vue et en accord avec cet esprit d'assistance amicale et mutuelle qui l'a dictée.

COWLEY.

La maison du général Forey, au commencement du siège, avait de grandes verrières, et les lumières auxquelles travaillaient ses officiers se voyaient de loin. On raconta d'abord qu'il donnait des fêtes toutes les nuits, puis on fit courir le bruit que ces lumières étaient des signaux qu'il faisait aux Russes. On débitait encore bien d'autres sornettes : il avait été au collège avec le général Osten Sacken, commandant de place à Sébastopol, et avait épousé sa fille; aussi les deux compères échangeaient-ils sans cesse des communications, et quand l'un faisait savoir à l'autre qu'il allait sur un point quelconque, le feu cessait sur son parcours.

Ces potins de cantine prirent tant de corps qu'à la garde montante, les troupes, en passant devant sa maison, poussaient des cris violents. Ces manifestations devinrent tellement graves, que le général Canrobert se rendit au défilé des gardes de tranchées et chercha à calmer l'effervescence. Mais ce fut en pure perte.

Il comprit que, quelque sottes que fussent ces calomnies, elles n'en créaient pas moins une situation sans issue. Il était impossible de les détruire, en raison même de l'inanité et de la stupidité de leur nature, et il n'était pas davantage possible de sévir contre toute une armée.

Le corps de siège allait compter quatre divisions et devenir un corps d'armée, sous le commandement du général Pélissier. Le général Forey devait reprendre son ancienne division; il n'accepta pas cette diminution de situation et demanda son rappel. Le ministre lui donna de suite le commandement de la province d'Oran, où il partit avec dignité. « Sa fermeté d'âme eut le dessus sur les amertumes dont il était abreuvé. » Il

emporta l'estime de ses camarades, et, à Montebello comme à Puebla, il eut l'occasion de donner la mesure de sa valeur et de gagner glorieusement le bâton de maréchal. Tant il est vrai qu'un défaut secondaire peut empêcher un homme de grande valeur — au moins momentanément — de déployer ses talents, quelque appréciés qu'ils soient.

Le départ du général Forey fut le prélude de nombreux changements.

En même temps, l'amiral Hamelin, nommé amiral de France, remettait le commandement en chef de la flotte à l'amiral Bruat, et l'amiral Dundas, arrivé au terme de son service à la mer, cédait également sa place à lord Lyons, à la satisfaction non déguisée des marins anglais et des journaux de la Cité.

Enfin, le général Pélissier, nous l'avons dit, était appelé d'Oran, et venait prendre le commandement de l'ancien corps de siège, devenu 1er corps de l'armée d'Orient. Le général Bosquet avait le commandement du second, devant Malakoff.

Tandis que l'armée française, comptant plus de cent mille hommes, s'organisait en deux corps, l'armée anglaise, elle aussi, un moment réduite à presque rien, se reconstituait. A Londres, l'opinion avait été fort montée lorsque l'on apprit l'impuissance à laquelle était réduite l'armée. La presse entretenait cette effervescence, en accusant sans cesse le ministère d'imprévoyance, et les généraux anglais d'incapacité.

Le gouvernement pliait sous ces attaques; l'un de ces membres les plus influents, lord John Russel, se retirait pour éviter de répondre aux interpellations qui se préparaient dans le Parlement; et quinze jours après,

lord Aberdeen le suivait avec le duc de Newcastle. Lord Palmerston prenait le ministère et confiait le portefeuille de la guerre à lord Panmure. Ce fut le signal de modifications radicales, de la plus haute utilité pour nos alliés et dont ils eurent à se louer sans réserve par la suite.

En premier lieu, on nomma un chef d'état-major avec des attributions identiques à celles que possède chez nous le général qui remplit ces fonctions. Jusqu'alors le service d'état-major dans l'armée anglaise n'était point centralisé, et aucun officier n'en avait la direction. Un adjudant général et un quartier-maître général, indépendants l'un de l'autre, s'occupaient des services actifs et des services administratifs, et depuis l'entrée en campagne on avait souvent remarqué les difficultés créées par ce manque d'unité. Le général Simpson, très galant homme, qui s'était trouvé en qualité de capitaine des gardes à Salamanque et à Vittoria, — ce qui, en 1855, ne faisait point de lui un jeune homme, — devint le chef de l'état-major anglais. Avec lui arrivait le général Harry Jones, des *royals engineers,* qui venait remplacer le général sir John Burgoyne à la tête du génie. L'arrivée du général Simpson marque le moment ou désormais l'armée anglaise. pourvue de tout au point de vue matériel, se reconstitua, et désormais ne compta presque plus de malades, et surtout un chiffre tout à fait insignifiant de morts de maladie.

Les changements avaient été plus considérables encore dans l'armée russe. Le général Osten Sacken, fils du gouverneur de Paris en 1814, venait d'être nommé commandant de la place et de la défense de

Sébastopol, et le prince Menschikoff, l'un des instigateurs de la guerre, le favori du tsar, avait quitté le commandement en chef de l'armée pour se retirer dans une retraite impénétrable. Les uns prétendaient qu'il s'était fait moine et vivait en ermite dans un couvent éloigné où l'on ignorait son nom ; d'autres, qu'il s'était tué de désespoir ; d'autres, qu'il s'était enfermé dans une de ses terres, où il désirait s'entourer du plus profond silence. Le prince Michel Gortchakoff, cousin du futur grand chancelier de l'empire, qui avait dirigé l'armée du Danube, était nommé au commandement en chef des armées de Crimée. Il n'était point un inconnu pour lord Raglan, qui avait été à même de l'apprécier. Quand l'on apprit sa nomination, les généraux en chef alliés venant à parler de lui, lord Raglan conta à ses collègues cette anecdote assez amusante sur leur nouvel adversaire :

« Lorsque le vieux duc de Wellington mourut, on lui fit des funérailles royales, auxquelles assistèrent un certain nombre de généraux des pays alliés à l'Angleterre en 1815. Le prince Michel Gortchakoff était du nombre. La Reine l'invita, durant son séjour, à venir à Windsor. L'ambassadeur de Russie, M. de Brunnow, lui dit en lui transmettant l'invitation que l'usage était de se présenter à la cour en habits civils. Le général, depuis sa plus tendre enfance, ne portait que l'uniforme et ne possédait ni frac, ni chapeau, ni souliers vernis. Acheter à Londres un complet n'était pas difficile, mais le porter l'était davantage, et ce ne fut que fort gêné dans cet accoutrement nouveau pour lui qu'il se rendit à Windsor. Là, en raison de son habitude de fumer le jour et la nuit, sans cesser, on le mit dans

un pavillon séparé où il pouvait se livrer à sa passion en toute tranquillité et sans gêner personne. Le premier soir où il se rendait au dîner de la Reine, ayant des escarpins au lieu de bottes à l'écuyère, il s'étala sur la première marche de l'escalier et glissa jusqu'en bas. Heureusement, il avait les os durs. Il était alors loin de se douter qu'il commanderait une armée contre les Anglais. A un grand dîner donné à l'« Army et Navy Club » par les chefs anglais aux généraux étrangers venus pour rendre les derniers devoirs au vainqueur de Waterloo, il fit un speech de circonstance se terminant ainsi : « Vive l'armée! Vive la marine anglaise! Vive « surtout la vieille et glorieuse Angleterre! »

Ces paroles, lancées par ce géant comme un éclat de tonnerre, avaient enthousiasmé l'auditoire.

Lord Raglan, qui, en raison de sa parenté avec Wellington, n'avait pas assisté à ce dîner, avait cependant rencontré plusieurs fois le prince Gortchakoff, qui lui avait beaucoup plu par sa politesse et l'expression de franchise et de fermeté que respirait toute sa personne.

Vers le milieu de mars, il arriva d'autres nouvelles, dont une, la perte de *la Sémillante*, causa une affliction profonde. C'était une frégate qui portait quatre cents hommes, des chasseurs à pied, des artilleurs, des pièces de vingt-quatre et de gros mortiers. On la croyait en route, lorsque des pêcheurs corses recueillirent, vers le 25 février, un certain nombre de cadavres revêtus d'uniformes. Tous les jours et presque à chaque heure, la mer en jetait de nouveaux avec des débris de toutes sortes, menus, brisés, hachés. On envoya de suite le bâtiment *l'Averne* à la découverte. Il n'y avait plus de doute : c'étaient bien des soldats du détachement que

portait *la Sémillante*. Il y avait eu un ouragan terrible le 15 février. C'était tout ce que l'on savait. Pas un des malheureux qui montaient la frégate n'est revenu, et personne n'a entendu ni vu quoi que ce soit de ce drame. On recueillit les cadavres; ceux du capitaine et de son second furent retrouvés : on les enterra près de Bonifacio et un prêtre récita sur eux les dernières prières, en présence des matelots de *l'Averne,* des soldats du génie qui creusaient les fosses et de quelques gendarmes. Cette disparition frappa les imaginations en Crimée comme en France, et l'on en parla longtemps sous la tente.

Le camp et surtout les états-majors eurent d'autres cancans moins tristes à se conter.

Alors, le jeune et brillant marquis de Galliffet, fort bien en cour, que nous avons vu, un jour d'armistice, retrouvant parmi les officiers russes un compagnon de fête, après avoir fait force sottises, en compagnie d'une jolie actrice des Variétés, Mlle Constance, avait été envoyé en Crimée pour se calmer. Il avait brillamment débuté dans la tranchée et y faisait son devoir, lorsque courut le bruit de l'arrivée de sa dulcinée à Kamiesch. On disait que le général Canrobert, avisé de la chose, l'avait fait réembarquer de suite.

Mais voilà qui devint plus drôle. Quelques jours après la première envolée de ce cancan, on prévient le général Canrobert, qui était dans sa tente, qu'une dame désire lui parler. Un peu étonné, il sort, et se trouve en présence d'une dame de trente-cinq ans environ, avec d'assez beaux traits, à la tournure masculine, coiffée d'un chapeau de feutre gris et couverte d'un énorme manteau de voyage. « Je suis la comtesse d'Imécourt, »

dit-elle. Le général la fait immédiatement entrer chez lui et lui demande quel motif peut lui valoir l'honneur de sa visite. Elle lui dit être la sœur du jeune Galliffet. Ayant appris le départ de Mlle Constance de Paris pour Constantinople, et craignant qu'elle ne soit venue retrouver son frère, elle n'a pas hésité à s'embarquer à son tour et à venir trouver le général en chef pour le prier d'empêcher l'actrice de rejoindre son ami.

Le général n'eut pas de peine à calmer les craintes de Mme d'Imécourt, qui ne reparut plus au quartier général.

Quant à Mlle Constance, quelques méchantes langues prétendent qu'elle ne s'éloigna pas beaucoup, et que, lorsque le sous-lieutenant de Galliffet fut attaché à l'état-major du général Bosquet, elle vint sous un déguisement habiter sous le toit de ce dernier. Toutefois, cette dernière partie de l'anecdote nous paraît sujette à caution au point de vue historique.

La moindre nouvelle, le moindre racontar devenait un monde dans ce phalanstère d'un ordre spécial qu'était le camp. Le désœuvrement en était le plus grand mal. Quelques officiers cherchèrent à le combattre en organisant des jeux, des exercices de gymnastique et autres; il fut difficile de pouvoir rien créer pendant l'hiver, mais aussitôt le printemps on vit éclore chez les alliés deux distractions particulières et qui reflètent bien les mœurs des deux peuples; chez nous, le théâtre des zouaves; chez les Anglais, les courses de Karanoi.

Le prince Napoléon, en Dobroutcha, puis sur les bâtiments lors de l'embarquement à Varna pour la Crimée, avait encouragé les guignols et les embryons de

représentations qu'avaient essayés quelques zouaves du 2e régiment, que commandait le colonel Cler. Avec les beaux jours, les mêmes artistes décidèrent la construction d'un véritable théâtre.

De toutes parts on encouragea cette heureuse innovation. L'artillerie donna aux imprésarios quelques madriers; l'intendance, des caisses à biscuits; le génie, des outils, des clous et des matériaux ; la marine prêta des couleurs, et, grâce à des architectes et des peintres décorateurs improvisés, s'éleva bientôt une scène magnifique.

Le théâtre affectait des lignes architecturales établies suivant toutes les règles. La façade était faite de deux pilastres corinthiens soutenant un fronton sur lequel on voyait les figures de la tragédie et de la comédie ; sur chaque pilastre était un génie ; le premier inscrivait sur un bouclier les noms d'*Inkermann* et de l'*Alma,* l'autre commençait à graver sur un rocher le nom de *Sébastopol*, qui demeurait inachevé; la toiture était formée d'une bâche sur laquelle on lisait encore en grosses lettres : *Subsistances militaires !* Des décors appropriés aux pièces complétaient le matériel. Le tout avait été exécuté avec du blanc, de l'ocre pour astiquer les molletières, du cirage, du charbon, du sable et autres ingrédients du fourniment.

Des chandelles, placées dans des boîtes de conserves de fer-blanc découpées pour leur servir de réflecteurs, formaient la rampe, tandis que des chandelles fixées sur une frise de baïonnettes russes accrochées au plafond faisaient une herse qui éclairait par en haut. Il avait fallu des prodiges pour confectionner des costumes avec les ressources restreintes que l'on possédait : des

débris de toiles de tentes, des turbans déchires, du papier découpé et peint au cirage étaient le fond des matières premières qui avaient servi à constituer la garde-robe des grandes dames, élégantes et jeunes premières et mères nobles.

On recruta facilement une troupe. Le capitaine Bresson en fut directeur. Le lieutenant d'état-major Corbin dessina des programmes pleins d'esprit, qui sont devenus aujourd'hui fort rares. Devant la scène, des gradins en demi-cercle étaient réservés aux officiers. Ceux-ci, et particulièrement des Anglais, vinrent en masse, généraux en tête, assister à des pièces humoristiques; ils payaient ce qu'ils voulaient; l'entrée pour les soldats était gratuite : la recette était versée pour les ambulances.

Les généraux et les officiers encouragèrent vivement ces récréations si utiles; quelquefois la représentation fut interrompue par le canon et la fusillade, et l'on vit, à plusieurs reprises, acteurs et spectateurs se sauver du théâtre et filer quatre à quatre prendre leur fusil pour aller se battre.

Quelquefois, le régisseur demandait l'indulgence du public, parce que le rôle de jeune premier était tenu par un débutant, le titulaire ayant été tué la veille. Il devait y avoir grande représentation le lendemain de la prise du Mamelon Vert; elle ne put avoir lieu : plus de la moitié de la troupe avait été tuée ou blessée la veille.

Alors on inscrivait le mot relâche, en grandes lettres rouges, sur le rideau du théâtre.

Mme Henry, la plus belle cantinière des zouaves, en grande tenue, était au contrôle, et la musique du 2e zouaves formait l'orchestre.

Les pièces étaient faites par des dramaturges de talent qui gardèrent l'anonyme. On disait aussi des chansonnettes, et l'on inventa des intermèdes de toutes sortes ; une ou deux fois on joua quelques petites comédies de Scribe ou de Labiche, légèrement arrangées pour la circonstance.

Cette tentative, qui eut le plus vif succès, aurait dû être l'objet de quelque étude particulière. Il eût été curieux de connaître les pièces, les chansons ou les poésies, telles qu'elles furent jouées, récitées ou chantées, et de savoir ce que devinrent, plus tard, auteurs et artistes.

Aujourd'hui, il est trop tard ; mais on ne saurait trop rappeler cette tentative qui eut de si heureux résultats sur le moral de tous, et on ne saurait assez engager les chefs à organiser, à créer, à encourager des distractions de ce genre pour leurs subordonnés. C'est le désœuvrement, l'ennui, la monotonie d'une vie régulière, sans attraits ni excitation, qui démoralisent et entraînent les individus à la débauche, au vice et à toutes les mauvaises habitudes. Distraire et amuser, c'est moraliser. On ne saurait trop l'oublier par ce temps d'alcoolisme.

Chez nous, le théâtre; chez les Anglais, les courses de chevaux.

Non loin de Balaklava était un petit village tatar, du nom de Karanoi ; devant s'étendait une plaine ondulée : les officiers de cavalerie anglaise en firent un champ de courses, dont les réunions commencèrent au mois d'avril. Les officiers français étaient conviés à courir, et un grand nombre de chasseurs d'Afrique profitèrent de l'invitation. Il y eut même une course gagnée par un officier de marine français, et parmi les plus brillants

sportmen qui s'y distinguèrent, les Anglais se souviennent encore du vicomte Artus Talon, depuis officier d'ordonnance du général Fleury et membre influent du Jockey-Club.

Cette distraction était aussi utile que le théâtre ; elle attirait une foule énorme de soldats de toutes armes : il y venait des Tatars, et même on y voyait un certain nombre de jeunes et élégantes amazones, au premier rang desquelles brillait lady Paget, qui ne manqua aucune de ces réunions sportives.

A leur tour, les officiers français organisèrent des parties de chasse à courre au lévrier, et plus tard des rally papers, dont les amazones anglaises furent encore le plus bel ornement.

Ces distractions indiquaient le retour du printemps, attendu depuis si longtemps et avec tant d'impatience. La première fois où il se montra dans tout son éclat fut le jour de Pâques, qui tombait le 8 avril.

Le soleil se leva radieux, et cette contrée, entièrement désolée la veille, sembla, sous l'effort de la nature, reprendre la gaieté et le riant aspect que nous lui avions connus les premiers temps de notre séjour.

Partout, sur les terrains boueux, là où le sol n'a pas été foulé de quelques jours, poussent des fleurs, surtout des tubéreuses aux couleurs éclatantes, dont les soldats font des bouquets. Partout l'herbe montre sa couleur verte, mais elle est vite coupée par les hommes, comme par les animaux. Les airs sont aussi sillonnés d'oiseaux de toutes sortes. Ce changement de climat, ce renouvellement de la nature, donnent au camp une gaieté et une animation de bon aloi. Ce ne sont que chansons

autour des feux de cuisine ou sous la toile des tentes : on oublie les boues, les gelées et les neiges.

Dès le matin, un certain nombre de soldats armés de clochettes parcourent les rues du camp, en annonçant qu'une messe sera dite, à telle heure, à la chapelle du corps d'armée ou de la division.

Ces chapelles, construites avec des caisses ou des planches diverses, sont ornées de fleurs cueillies dans les camps. L'artillerie a prêté quelques-uns de ses artistes pour faire des rosaces de lames de sabres, de chiens de fusil, de mousquetons, d'écrous et de platines. L'autel repose sur une pyramide de tambours. Généraux et officiers viennent se placer devant l'entrée ; autour d'eux est le piquet, et, derrière, les soldats, dont deux d'entre eux servent d'enfants de chœur.

La chapelle du 2e corps est côte à côte du théâtre des zouaves, au centre du champ de bataille d'Inkermann, et du terre-plein où elle est construite la vue donne sur la vallée de la Tchernaïa et les cimes neigeuses du Tchatir-Dag. De l'entrée de la chapelle du quartier général, la vue porte d'un autre côté : on aperçoit la mer, le monastère de Saint-George et ses arbres, dont le vert tendre indique des feuillages nouveaux. A dix heures, les aumôniers montent à l'autel et les soldats accourent en foule à l'office divin. Il en est peut-être plusieurs qui de leur vie n'ont entendu que cette seule messe ; au moins elle est restée dans leur souvenir, avec les sentiments de joie, de gaieté et d'émotion que l'apparition du printemps, du soleil, des fleurs et l'arrêt du canon et de la fusillade faisaient passer dans les esprits. Même ceux qui se disaient esprits forts et incroyants trouvèrent dans cette cérémonie religieuse

quelque chose de reposant, qui apportait l'espérance et faisait oublier les chagrins.

A Sébastopol, on ne célébrait point la Pâque orthodoxe, mais c'était comme chez nous le premier dimanche où le soleil se montrait. Dès le matin, toutes les cloches se mirent de la partie et sonnèrent à toute volée. Comme dans nos camps, le printemps réveillait les cœurs : soldats, marins, femmes et enfants se rendirent aux offices, avec leurs costumes de fête, et le soir, sur la place du Théâtre, où les acacias malingres montraient les premières grappes de leurs fleurs embaumant l'air, il y eut musique.

D'ordinaire, le dimanche amenait sur les camps, avec le manque d'animation et le silence, une tristesse morose : seul le son monotone des cloches de Sébastopol arrivait jusqu'à nous; car généralement, ce jour-là, dans l'après-midi, on faisait trêve de coups de fusil et de canon, et l'on évitait les corvées aux hommes.

Ce jour de Pâques, au contraire, après la messe, les soldats se promenèrent, coururent dans la plaine de Balaklava, comme des enfants longtemps enfermés, ou bien ils allèrent en bandes sur la falaise contempler la mer et faire une excursion au monastère de Saint-George.

Le printemps, en amenant le soleil et la gaieté, en remontant le moral, fut encore l'occasion d'une autre modification : celui de la tenue. L'armée, avec le beau temps, changea d'aspect. Officiers et soldats, que nous avons vus portant une barbe inculte, vêtus de peaux de moutons, de vêtements rapiécés, chaussés de sabots et coiffés de bonnets informes, étaient maintenant rasés de frais; avec les jours longs ils astiquaient leur

fourniment. Beaucoup avaient touché de nouveaux effets, et les troupes étaient superbes sous les armes. On put s'en convaincre aux revues des 20 et 23 avril. A la première, le général Canrobert, accompagné de lord Raglan, d'Omer-Pacha et d'un escadron d'officiers, passa devant le front du corps d'observation et le fit ensuite défiler devant lui. Le temps était superbe. Une foule énorme, sortie de dessous terre, assistait à cette cérémonie : au premier rang on voyait lord Strafford de Redcliffe et sa fille, arrivés de la veille, beaucoup d'amazones et d'amateurs de tout genre, des officiers et soldats anglais, des Turcs, des Tatars et des mercantis de Kamiesch et de Balaklava.

Les troupes françaises parurent à tous admirables de tenue, d'entrain, de précision et d'allure martiale. On s'amusa d'une division égyptienne qui parut à leur suite, dont les sapeurs nègres avaient des tabliers de cuir rouge écarlate et dont la musique jouait *la Parisienne* comme aux beaux jours de Mehemet-Ali et du colonel Slève.

Après le défilé de chaque division, le général Canrobert faisait appeler les officiers et leur disait : « Nous allons d'ici peu tenter l'assaut; si nous n'entrons pas dans Sébastopol par la porte, eh bien, nous y entrerons par la fenêtre ! Répétez aux soldats ce que je viens de vous dire. »

Le surlendemain, 23 avril, ce fut le tour du corps de siège et de la garde impériale d'être passés en revue sur le plateau, auprès du quartier général, devant la même affluence. Comme toujours, le groupe des amazones anglaises attira particulièrement les regards.

Ces revues eurent le résultat de nous convaincre nous-

mêmes et nos alliés de la valeur et de la puissance de notre armée.

Pâques tombait le 8 avril, et le 9, au matin, on devait ouvrir le feu contre la place et exécuter un nouveau bombardement. Les Russes, ne se doutant de rien, passèrent une nuit tranquille. Chez nous, elle fut agitée, car au temps radieux de la veille succéda, vers minuit, une pluie torrentielle, qui gêna beaucoup les derniers préparatifs. Au petit jour, les averses se ralentirent et tournèrent au brouillard épais, sombre, qui empêchait de distinguer à distance.

A cinq heures, cependant, les six cents pièces alliées commencèrent le feu. Les Russes répondirent assez faiblement et, craignant encore un assaut, massèrent des réserves en arrière des bastions; de là leurs pertes élevées. Les dégâts des défenses russes furent considérables, et comme toujours réparées dans la nuit; cependant il sembla que cette fois notre feu prenait une supériorité marquée. Chaque soir, profitant de l'ascendant que nous donnait notre feu, le général Pélissier tentait quelques sorties au siège de la ville, devant le bastion du Mât, et faisait détruire ou occuper un nouveau logement que l'infatigable Totleben ne cessait de multiplier. Pendant une semaine, la lutte avec le canon et les mortiers le jour, et le soir avec la baïonnette, se continua. L'armée attendait, impatiente, le signal de l'assaut, lorsqu'une nouvelle douloureuse parcourut les camps : le général Bizot venait d'être mortellement blessé dans la tranchée.

Une balle lui était entrée dans une joue et était ressortie de l'autre côté, derrière l'oreille. On l'avait ramené à sa baraque presque mourant. C'était le 11 avril.

Le lendemain, le bruit d'un mieux courut; c'était malheureusement une fausse nouvelle. Le général Canrobert vint de suite lui faire visite. Il le trouva la tête entièrement enveloppée de bandages. En voyant son chef, le général Bizot essaya de se soulever et voulut parler. Mais ses paroles n'étaient presque plus articulées; des sons rauques, voilés, prononcés avec peine, sortaient seuls de sa bouche. Il ne pensait qu'au siège, ne parlait que de ses tranchées et de l'assaut : il ne dit pas un mot au général Canrobert de son état.

Le commandant Boissonnet, son aide de camp, expliqua au visiteur que le général Bizot portait un râtelier, que la balle l'avait brisé et que ses morceaux avaient, sous le choc, produit des quantités de lésions et de déchirures profondes qui aggravaient la blessure en lui causant d'horribles souffrances.

Le général Bizot mourut le 15 avril.

Quelques jours après on l'enterra. Tous les généraux voulurent saluer une dernière fois cet honnête homme, cet ingénieur audacieux et sage et ce soldat si brave.

Tous suivirent le cercueil, porté par des sapeurs du génie à la petite chapelle en planches du 2e corps, où l'abbé Castaing dit une messe basse et jeta l'eau bénite. L'on se rendit ensuite à l'endroit où avait été creusée sa tombe. Le général Bosquet s'avança et lut le résumé de la vie du général Bizot. Il y avait là lord Raglan et tout l'état-major anglais, Omer-Pacha et les Turcs, et au centre, à côté de lord Raglan et d'Omer-Pacha, le général Canrobert; devant lui, avec les officiers du corps de siège, le général Pélissier, dont la figure expressive, avec ses cheveux blancs, se distinguait de suite.

« Quand le général Bosquet eut fini, m'a conté le général Canrobert, j'étais très émotionné. J'admirais, j'aimais profondément le général Bizot; je voulus aussi lui dire adieu : « C'est parce que Bizot, me suis-je « écrié, était un noble caractère, donnant à tous le « modèle du courage, du devoir accompli sans relâche, « du dévouement, de l'abnégation ; c'est parce qu'il « avait toutes les vertus et les plus mâles qualités, que « Dieu lui a accordé le suprême bonheur de tomber en « soldat, sur la brèche, en face de l'ennemi. »

« J'avais mis tout mon cœur à lancer ces paroles. Lorsque j'eus fini, j'entendis derrière moi un Turc de l'état-major d'Omer-Pacha qui sanglotait, et je vis que tout le monde était profondément ému; mais ce qui me fit par-dessus tout comprendre que j'avais fait partager les sentiments qui débordaient en moi, c'est qu'en face, Pélissier, Pélissier lui-même, s'essuyait les yeux et pleurait comme un enfant.

« Il s'approcha de moi et, me serrant la main : « C'est « bien, ce que vous avez dit; c'était un vrai soldat et « nous le regretterons. » Éloge mérité et de haute valeur de la part de Pélissier. »

Le jour même où était mort le général Bizot, le général Dalesme avait fait jouer les fourneaux de mine préparés pour faire la quatrième parallèle devant le bastion du Mât. Le général Canrobert avait invité lord Raglan à venir assister à l'explosion.

Les généraux étaient dans la tranchée à regarder, lorsque l'on vit cinq ou six volcans lancer à la fois et subitement des éclats de toutes sortes, qui allèrent retomber du côté de la ville. Tous les fourneaux n'avaient pas joué; cependant nos travailleurs couru-

rent relier les entonnoirs les uns avec les autres et leur faire une communication avec nos têtes de sape.

Et toujours le bombardement continuait, et l'on hésitait cependant à donner l'assaut. On sentait que le général Canrobert, au fond de lui-même, le désirait, mais qu'il était retenu par quelque volonté inconnue. Avait-il des ordres secrets? se demandait l'état-major anglais, qui devenait de plus en plus pressant.

En effet, la situation paraissait favorable ; les ouvrages extérieurs des Russes devant Malakoff — Ouvrages Blancs et Mamelon Vert — ainsi que les bastions de la ville étaient accablés de projectiles ; leurs embrasures et leurs merlons n'étaient plus que des ruines déchiquetées et leur feu était éteint. Les troupes demandaient l'assaut à grands cris. Beaucoup d'officiers murmuraient.

Le 23 avril, les généraux du génie et de l'artillerie des deux armées réunis rédigèrent un *memorandum,* déclarant qu'ils ne pouvaient faire davantage : que la continuation de la lutte d'artillerie coûtait de soixante à quatre-vingts hommes par jour, et qu'il fallait tenter l'assaut.

Le soir, le général Canrobert se rendit chez lord Raglan et lui proposa de le décider pour le 28 avril.

Les Anglais n'avaient aucun rôle à y jouer. Ils étaient à douze cents mètres du Redan ; ils ne pouvaient penser un instant à parcourir à découvert un espace aussi étendu sous le feu de la place. C'était donc à nous seuls qu'il incombait d'attaquer.

Le soir du 24, le général Canrobert écrivit une longue lettre au maréchal Vaillant, lui annonçant l'assaut et déclarant qu'il était indispensable de le donner.

Le soir même, le général Canrobert prescrivait aux

deux généraux commandants de corps de préparer de suite les moyens d'entrer dans la ville à gauche et de prendre les ouvrages avancés devant Malakoff, à droite.

Le général Pélissier appela de suite les généraux du génie et de l'artillerie. Il les interrogea sur les défenses que pourrait présenter la ville au delà du bastion. Avait-on construit une seconde enceinte? Les rues étaient-elles barricadées, les maisons crénelées? Les généraux ne pouvaient répondre. En présence de cette incertitude, le général Pélissier décida que les colonnes devraient, après s'être emparées des bastions, s'y maintenir sans aller de l'avant et s'y fortifier pour être en état de repousser tout retour offensif.

Il avait décidé que trois colonnes attaqueraient : la première, le bastion du *Mât;* la deuxième, le bastion *Central*, et la troisième, *la Quarantaine.*

Le général Bosquet ne semble pas avoir autant poussé les préparatifs. Était-il dans les secrets des dieux? Savait-il que l'assaut n'aurait pas lieu?

Le lendemain, lord Raglan était informé que le fameux corps de réserve réuni à Constantinople, par ordre de l'Empereur, allait arriver, et que les généraux français, en présence de cette nouvelle, étaient d'avis d'ajourner l'assaut jusqu'à l'arrivée de ce renfort. Naturellement, il dut accéder à cette opinion, et l'assaut fut en conséquence encore reculé.

Tout était encore une fois remis en question. Dans les deux quartiers généraux on était mécontent et l'on se jetait mutuellement la pierre. Chez les Français on accusait les Anglais de ne rien faire et de vouloir faire marcher les Français. Du côté des Anglais, on reprochait au général Canrobert de ne pas tenir l'enga-

gement qu'il avait pris, de continuer le siège de la ville et de pousser avec énergie celui de Malakoff.

Déjà nous avions laissé les Russes faire des contre-approches sur le Mamelon Vert et sur la pointe d'Inkermann, et maintenant, après avoir décidé l'assaut comme chose nécessaire, nous nous y refusions. Il faut le dire, les reproches réciproques étaient justes.

Dans les camps, ce ne fut qu'un cri de désappointement. Dans les états-majors, chez nous comme chez les Anglais, on se demandait ce que pouvaient cacher ces changements subits et imprévus, et les critiques, comme les murmures, n'arrêtaient plus.

Un soir, à dîner, au quartier général français, le général anglais sir Hugh Rose, toujours très réservé, et en grande intimité avec le général Canrobert, se hasarda à lui demander pourquoi il ne pouvait se décider une bonne fois pour l'assaut.

Le général Canrobert, d'ordinaire si affable, se sentit piqué au vif, et, probablement agacé de la situation où il se débattait, lui répondit : « Oui, allez dire, de ma part, à lord Raglan qu'il m'envoie la brigade des gardes qui feront tête de colonne avec les zouaves. »

Le général anglais garda le silence et ce fut tout.

En attendant, si on ne prenait pas la ville, chaque nuit était marquée par des assauts partiels d'ouvrages avancés; c'étaient de rudes combats : souvent il fallait au jour abandonner la conquête de la soirée, et le lendemain recommencer.

Durant les mois d'avril et de mai, malgré l'héroïque défense des Russes, le général Pélissier les pousse sans cesse et enserre la place de plus en plus. Cependant, en haut lieu, on discute toujours. L'assaut général re-

culé, lord Raglan demande au général Canrobert de tenter au moins un assaut partiel sur les Ouvrages Blancs. Le général Canrobert s'y refuse. Il a des ordres de l'Empereur de ne rien compromettre et d'attendre l'arrivée du corps de réserve que l'on réunit à Constantinople, pour tenter, aussitôt qu'il aura rejoint, une grande opération.

Le général Canrobert est manifestement ennuyé ; on sent qu'il n'a pas sa liberté d'action, et autour de lui on émet mille avis différents. Le changement continuel de ses décisions pour tenter et pour remettre l'assaut lui a fait perdre de l'autorité ; il le sent, et de là encore accroissement de sa préoccupation.

Un nouvel événement vient mettre le comble à ses perplexités. Les amiraux Bruat et Lyons demandaient, depuis longtemps, une expédition dans la mer d'Azoff, pour couper l'arrivage des approvisionnements de l'armée russe. Cette opération était d'une haute utilité et lord Raglan la désirait autant que les amiraux : il la proposa au général Canrobert, lui faisant valoir toute son importance : Sébastopol serait affamé du coup.

Après bien des hésitations, le général Canrobert se range à cet avis que préconise particulièrement l'amiral Bruat ; l'expédition est préparée, elle s'embarque, elle est en route.

Mais, par malheur, depuis le 25 avril, un fil télégraphique réunissait le cabinet des Tuileries au quartier général. Les voiles de l'escadre avaient disparu depuis vingt-quatre heures, quand un malencontreux télégramme de l'Empereur au général Canrobert arrive, lui prescrivant d'envoyer de suite l'amiral Bruat, avec toute sa flotte, à Constantinople, chercher l'armée de

réserve, et de ne distraire aucun de ses soldats, en ce moment, pour une expédition quelconque.

Le général Canrobert eut le grand tort de tenir compte de cette dépêche au lieu de la mettre au panier.

L'expédition convenue, décidée, était commencée : il était trop tard pour revenir sur le fait accompli. Un contre-ordre était une maladresse insigne.

Le général Canrobert hésita d'abord, puis, tout désorienté de ce nouvel avatar, il courut trouver lord Raglan, lui soumettre la dépêche, et lui annoncer qu'il allait rappeler la flotte : après trois heures d'objurgations, lord Raglan décida le général Canrobert à laisser l'expédition suivre son cours. Mais, à peine rentré à son quartier, le général Canrobert relut les dépêches, reçut quelques visites de généraux, redevint perplexe, et puis subitement envoya chercher le lieutenant de vaisseau Martin. Aussitôt dans sa tente, le général en chef lui remit un pli cacheté et lui dit : « Courez à Kamiesch; montez sur *la Mouette,* — petit bâtiment à roues, — qui doit être prête à partir, car j'ai donné l'ordre à son commandant, le lieutenant de vaisseau Rubillard, de chauffer, et allez à la recherche de l'amiral Bruat pour lui remettre cette dépêche fort pressée. »

Le lieutenant de vaisseau Martin obéit : le lendemain il joignait la flotte, et, sur le signal de *la Mouette,* l'amiral Bruat le faisait monter à son bord. A peine eut-il lu la dépêche qu'il dit au porteur : « Oh! mon ami, quel malheur que vous m'ayez rejoint! » Et, en arrivant à Kamiesch, l'amiral, dans son rapport, concluait que toutes les circonstances et les reconnaissances assuraient le succès complet à l'entreprise si elle avait été poursuivie. »

Ce fut une lourde faute ; elle pesa sur toute la carrière du général Canrobert et l'obligea à abandonner le commandement quelques jours après.

Quelque aimé et estimé qu'il fût, quelque qualités qu'il eût déployées, désormais il demeurera acquis qu'il n'est pas un général d'armée, et en 1870, pour notre malheur, le commandement supérieur ne lui sera pas remis : l'Empereur objectera, quand il en sera question, qu'il ne l'a pas gardé en Crimée. Alors, son honnêteté et sa droiture eussent suffi pour faire tourner les événements d'une autre façon. Que de conséquences découlent de cette erreur d'un moment, dont Napoléon III doit surtout avoir la responsabilité !

En attendant, en Crimée, la situation du général Canrobert devenait, *ipso facto,* difficile avec lord Raglan, mais elle devenait impossible comme commandant en chef. Il ne pouvait plus avoir l'autorité suffisante pour imposer ses volontés à des lieutenants peu enclins à l'obéissance. Il le comprit ; il donna sa démission, et, le 19 mai, le général Pélissier prenait le commandement à sa place. Il sut, dans ces circonstances, abandonner sa haute position avec dignité, sans rejeter aucune faute, aucune erreur sur personne, sans jamais élever une récrimination contre le souverain et les officiers de sa maison, qui menèrent une campagne ténébreuse contre lui. Aussi s'attira-il l'estime de tous et sa conduite mérite-t-elle l'admiration.

CHAPITRE XIII

NAPOLÉON III ET LA GUERRE DE CRIMÉE

Le siège s'éternise. — Le général de Montebello. — Le général Niel. — Le général Pélissier. — Le plan de l'Empereur et le général Niel. — Napoléon III conspire contre le général en chef. — Énigme du corps de réserve. — L'Empereur projette d'aller en Crimée. — Les pâtés de bécasses. — Violences du prince Napoléon. — Action occulte du général Niel. — Contradictions. — Difficultés croissantes du commandement. — L'Empereur ordonne l'exécution de son plan. — Conseils de guerre tous les jours. — Impossibilité d'exécuter ce plan. — Discussion au bout d'un fil avec l'Empereur. — Prise du Mamelon Vert. — Napoléon III reproche ce succès au général Pélissier. — La reine d'Angleterre le félicite. — Échec de l'assaut le 18 juin. — — L'Empereur se fâche et nomme le général Niel en remplacement du général Pélissier. — Le maréchal Vaillant, le général de Mac-Mahon et Fleury blâment l'Empereur. — La lettre de révocation du général Pélissier revient. — Le général Pélissier a la latitude indispensable pour exercer le commandement.

Le siège de Sébastopol s'éternisait.

Réussirait-on à prendre la ville ou allait-on être obligé de lever le siège? Au commencement du printemps de 1855, dans les salons et dans les ambassades de Paris, on broyait du noir. On se montrait des lettres venues de Crimée qui faisaient voir les choses au pire, et les potins se répandaient, surtout à la cour et dans les bureaux du quai d'Orsay, où l'un de nos

plus éminents politiques écrivait : « Je crains un revers qui fasse époque dans la vie d'un peuple ; déjà le gouvernement anglais travaille à la paix : n'en laissez rien voir à l'armée, mais il faudra bien que nos diplomates fassent la paix si nos généraux ne savent pas faire la guerre. »

Quelques jours avant de s'embarquer pour la Crimée, le prince Napoléon avait dit à sir John Burgoyne : « Vous, Anglais, ça vous est bien égal si l'expédition *rate (sic)*, vous en serez quittes pour renverser votre ministère ; mais chez nous, ce sera la dynastie qui sautera. »

Le ministère anglais avait été renversé ; Napoléon III le serait-il aussi ? Lui, toujours si calme, commençait à devenir nerveux : il savait bien que son gouvernement ne durerait que tant qu'il serait heureux et que le moindre revers le ferait tomber.

Inquiet et impatient de ne pas voir de résultats et ne s'en rapportant pas aux rapports du général Canrobert, au mois de décembre 1854, il avait envoyé en Crimée un de ses aides de camp, le général comte de Montebello ; mais celui-ci paraît n'avoir eu aucune mission.

Le général Gustave Lannes de Montebello était le second fils du maréchal Lannes et de Mlle Guéhéneuc. C'était un militaire d'occasion, très aimable et homme de cour accompli, marié à une femme charmante, Mlle de Villeneuve-Bargemont. Sa jeunesse avait été mouvementée : il avait d'abord voyagé à travers toute l'Europe ; en 1830, âgé de vingt-six ans, il s'était engagé pour la campagne d'Alger ; trois mois après, il était sous-lieutenant. Quoique militaire, il demeura assez indépendant, car un beau jour de l'année 1831

il disparut de son régiment, et personne, ni dans sa famille ni à son corps, ne savait où il était, lorsque l'ambassade de France en Prusse fit savoir qu'à la suite de l'insurrection de Pologne on avait interné à Breslau un Français du prétendu nom de Lechat, qu'à certains indices on supposait être le sous-lieutenant de Montebello. Reconnu et réclamé, il rentra à son corps et fit quelques expéditions en Algérie, mais toujours avec la même liberté d'allure. Après le coup d'État, il fut nommé général et aide de camp de Louis-Napoléon.

Aussitôt arrivé en Crimée, il parcourut les camps et les quartiers généraux, fut aimable avec tous, apporta des avancements et des croix, distribua des boîtes de cigares et des encouragements entremêlés de poignées de main et, après force compliments, rentra à Paris.

L'Empereur ne fut pas plus avancé après l'avoir interrogé à son retour qu'il ne l'était lors de son départ. Ennuyé de voir le siège s'éterniser, il en vint à se persuader que s'il durait encore c'était par la faute du général Canrobert et de lord Raglan, qui manquaient d'énergie ou de capacité. Ne pouvant rien sur lord Raglan, il se contenta dans sa petite intimité de le qualifier de « vieille femme » quoiqu'en public il affectât de faire sans cesse son éloge. En ce qui concernait l'armée française, il prit le parti de faire surveiller le général Canrobert par celui de ses aides de camp en qui il mettait toute sa confiance, le général Niel.

Ce dernier reçut, en effet, une mission peu définie officiellement, mais qui dans la pratique devait consister à se faire tout montrer et à rendre compte personnellement et *intimement* à l'Empereur *seul*.

L'Empereur, en faisant ainsi partir le général Niel,

avait l'intention arrêtée de lui donner, à l'occasion, le commandement en chef. Le ministre, de son côté, voyant le général Canrobert menacé, pensait à le remplacer par le général Pélissier.

Le général Niel était officier du génie et avait été le chef d'état-major du maréchal Vaillant au siège de Rome; la prise de Bomarsund, où il commandait le génie, venait de le mettre en vue. Il était grand, avec des traits réguliers, des cheveux un peu crépus et relevés, l'air triste, d'une correction parfaite, s'exprimant clairement, sans jamais s'animer, excessivement instruit, travailleur infatigable, serviable et aimable malgré sa froideur, ayant des idées et y tenant.

Son savoir et sa parfaite correction lui avaient valu, en 1849, après le siège de Rome, d'être envoyé à Gaëte, auprès du pape Pie IX, pour lui apporter les clefs de la Ville Éternelle et l'inviter à y rentrer.

Profondément honnête et droit, ennemi de l'intrigue, il fut chargé pendant la guerre de Crimée d'un rôle qui de difficile d'abord devint peu à peu — en dehors de sa volonté, mais par la force des choses — épineux et souvent fort pénible pour lui.

Depuis, il a été superbe à Solferino, et sa mort fut un malheur public. Elle vint le surprendre au moment où il essayait de lutter contre le Parlement et de constituer à la France des forces suffisantes pour repousser l'invasion qui se tramait déjà.

Le général Niel était surtout ingénieur et administrateur, et en 1855 il n'avait jamais encore commandé de troupes.

Le candidat du ministre, le général Pélissier, au contraire, avait fait la guerre, l'avait même fait souvent,

tantôt comme chef d'état-major de l'armée d'Afrique, tantôt comme commandant en chef. La prise de Laghouat avait démontré qu'il possédait les qualités maîtresses du commandement : au premier coup d'œil il arrêtait sa résolution, et une fois qu'elle était prise, il en poussait à fond l'exécution, prenant pour lui seul toute la responsabilité; au milieu des plus violentes émotions, il conservait son équilibre, et ses facultés s'exerçaient dans ces moments-là aussi librement qu'à l'ordinaire. C'est le meilleur général qu'ait eu la France depuis le maréchal Bugeaud.

Très instruit, il prétendait savoir le grec, faisait des vers latins, mais plus souvent des poésies françaises qu'il dédiait à des dames. Au reste, écrivant d'une façon charmante, ses lettres comme ses rapports sont fortement pensés et parfaits de forme, émaillés de traits d'esprit et de citations d'anciens auteurs.

Dans la conversation, il n'était pas moins spirituel; il avait des tours imprévus, et il lançait de sa voix fortement nasillarde, sur un ton persifleur, des mots à emporte-pièce terribles; quoi qu'il dût en résulter, il ne pouvait résister au plaisir de les placer; mais si on lui répondait, il éclatait de rire et coupait court en criant : « Au moins en voilà un qu'on ne *méduse* pas. » Malheureusement cet homme instruit, délicat, se laissait aller quelquefois à un langage et à des façons de roulier. Ses grossièretés étaient souvent profondément injustes, ce qui eût pu faire croire qu'il était dénué de tout sentiment de cœur; mais, quelques minutes après, il revenait sur ses procédés et ses dires, quand ils s'appliquaient à des gens dignes d'estime. Quelquefois aussi, il s'attachait tendrement à certains êtres auxquels il

donnait toute l'affection dont est capable un cœur délicat. Dans un de ses emportements, il avait blessé son aide de camp Cassaigne, qui ne voulait plus servir avec lui.

« Comment, lui écrivit-il, vous demandez à me quitter! mais je ne puis me passer de vous. Je vous aime comme mon enfant, et il faut pardonner à un bourru comme moi ses emportements et ses rebuffades en raison de la tendresse qu'il a au fond de son cœur. »

Esprit élevé au sens littéraire et philosophique, il savait admirer les grands spectacles de la nature et n'était insensible à aucune œuvre géniale ni à aucun beau sentiment.

Sa physionomie était des plus saisissantes : il avait un front large, un nez busqué, des cheveux épais, coupés court en brosse, d'une blancheur de neige, des sourcils noirs de jais et des moustaches grises ; deux yeux noirs d'acier, profonds, largement fendus et cerclés d'un bistre intense, éclairaient sa figure par leur regard fixe, impressionnant de fermeté et d'assurance.

Il ne se montrait pas beaucoup aux troupes : un gros corps et des cuisses trop courtes lui rendaient l'usage du cheval pénible ; il allait difficilement au pas et il ne pouvait ni trotter ni galoper.

Né en 1794, il avait soixante et un ans en 1855 et paraissait plus âgé.

Vers la fin de décembre, le maréchal Vaillant lui demanda s'il accepterait de prendre un commandement en Orient ; il répondit oui. « Je savais bien qu'ils seraient obligés d'en venir à moi, » disait-il dans son intimité, à Oran, où il commandait.

Il débarqua en Crimée le 9 février et prit immédiatement le commandement du corps qui assiégeait la ville.

Nul général ne fut plus soumis ni plus déférent vis-à-vis du général Canrobert ; il ne lui refusa jamais ni ses conseils ni ses avis et ne chercha pas à le suborner.

Le général Pélissier aimait et estimait le général Canrobert ; on lui a souvent prêté des critiques acerbes sur le compte de son collègue, — mais nous ne les croyons pas exactes.

Le général Pélissier avait une idée arrêtée sur la conduite de la guerre et n'en varia jamais. Le siège commencé, il fallait le terminer. L'attaque étant limitée à un front déterminé par les circonstances et le terrain, il n'y avait donc qu'à pousser droit devant soi et le plus vigoureusement possible. Les Anglais du reste n'acceptaient pas d'autre plan.

Ces idées étaient celles du général Canrobert au commencement du siège : « Mon plan est la prise de Sébastopol, écrivait ce dernier ; ce n'est point un plan de combinaison : c'est un plan de nécessité. Quand on a accumulé devant une place un matériel immense, qu'on manque de moyens de transport et que l'état du sol se refuse à tout mouvement de durée, que la vie de l'armée est liée à la présence de ses vaisseaux ; quand ses alliés, dont elle ne peut et ne doit pas se séparer, sont hors d'état de rien entreprendre, la force des choses la cloue à l'objectif devant lequel elle est. Cet objectif, c'est la place de Sébastopol : il faut l'emporter, puisque les circonstances mettent l'armée dans l'impossibilité de faire autre chose. »

Le 28 janvier 1855, le général Niel débarquait en Crimée. Il était parti, connaissant mieux que personne les griefs de Napoléon III, les causes de son impatience et ses désirs, — si toutefois l'Empereur en avait. Il allait décider de l'avenir, concevoir un plan, le soumettre à son impérial correspondant, qui l'imposerait au général Canrobert.

Ainsi le général en chef ignorait la pensée du souverain et un officier sans commandement en était le dépositaire.

On sait quelle a été la diplomatie secrète de Louis XV. Dans un livre d'un style de haute allure, M. le duc de Broglie a dévoilé comment, en dehors de ses ministres et de ses ambassadeurs officiels, Louis XV avait des envoyés secrets qui possédaient sa pensée entière et communiquaient directement avec lui, à l'insu de ses agents officiels, qui souvent ne savaient rien des vues personnelles de Sa Majesté.

Des documents d'un même ordre, dernièrement mis au jour, ont montré des errements analogues chez Napoléon III. Sur le trône, il demeurait conspirateur comme au temps de sa jeunesse. Le besoin d'intrigues, de cachotteries, était absolu chez lui. Ainsi agit-il en matière militaire, lors de la campagne de Crimée.

Outre le général Niel, il eut divers correspondants d'ordres et d'idées différents qui s'ignoraient mutuellement et dont les renseignements se contredisaient souvent les uns les autres.

Une situation aussi anormale ne pouvait se prolonger : nous allons voir comment le général Canrobert, dégoûté, se retira, et comment le général Pélissier,

d'humeur moins conciliante, sut remettre tout le monde en sa place, l'Empereur et ses émissaires.

Le général Canrobert accueillit cordialement le général Niel et le traita en ami intime. Il ne voulut pas qu'il logeât ailleurs qu'au quartier général et qu'il eût d'autre table que la sienne, où il lui offrit la première place à sa droite ; il se mit de suite à sa disposition et s'efforça de prévenir ses désirs, en lui donnant, avant qu'il eût pu les demander, toutes les explications désirables.

Le général Niel remerciait, examinait et construisait son plan. Bientôt il n'eut plus qu'à le mettre au net et à l'envoyer aux Tuileries : c'est ce qu'il fit sans que personne se doutât de rien.

Au lieu de persister à attaquer le sud de la ville seule, le général Niel proposait l'investissement complet de la place ; c'était, disait-il, le seul moyen d'empêcher les renforts et les secours d'entrer dans Sébastopol ; pour investir il fallait faire toute une campagne dont le premier objectif était la prise de possession du plateau de Mackensie, situé à droite de la ville. Le général Niel affirmait qu'un corps de trente mille hommes suffirait pour cette opération, et en présence de ses affirmations, l'Empereur ordonna de suite la concentration à Constantinople de ces trente mille hommes.

Le général Niel, son rapport fait, quitta la Crimée le 12 février, mais s'arrêta à Constantinople. Il séjournait depuis peu de temps sur le Bosphore, lorsqu'un officier d'ordonnance de l'Empereur, le beau capitaine Merle, vint l'y retrouver et lui remit l'invitation de retourner

au siège, où lui-même se rendait et où bientôt le souverain viendrait les retrouver. En effet, le capitaine Merle était porteur d'une lettre de Napoléon III au général Canrobert, lui annonçant son intention de venir en Crimée. Bien entendu, cette nouvelle, soi-disant confidentielle, fut en un instant le secret de Polichinelle.

On faisait des préparatifs nombreux à Paris. L'Impératrice suivrait son mari à Constantinople. Le général de Béville, qui, en 1848, en sa qualité de chef du génie de la rive droite de Paris, avait mis à neuf le palais de l'Élysée, fut envoyé à Constantinople examiner les palais que le sultan mettait à la disposition de son allié et où il venait de faire installer des trônes de velours rouge à crépine d'or. Le général de Béville visitait les locaux pour les souverains et s'inquiétait aussi de leur suite : il cherchait partout, paraît-il, une caserne convenable pour les cent-gardes, qui, eux aussi, devaient être du voyage.

A Paris, le général Rollin, adjudant des palais impériaux, commandait chez Chevet des caisses de pâtés de foie gras, des douzaines de ballots de conserves de bécasses, des boîtes de légumes, des paniers de vins et de liqueurs ou de compotes, à en remplir tout un train de marchandises.

Enfin les assassins préparaient aussi leur départ, espérant qu'à Constantinople il leur serait plus facile d'atteindre Napoléon III qu'à Paris, et le gouvernement sarde faisait savoir que plusieurs agents de Mazzini avaient déjà pris leur place sur des bateaux pour le Bosphore.

L'annonce de la venue de l'Empereur causa peu d'émotion à l'armée : peut-être émit-on des doutes,

dès le premier jour, sur la réalisation du projet?

Dans les milieux politiques : à Constantinople, à Paris, à Londres, il n'en fut pas de même : tous, du petit au grand, furent unanimes à blâmer cette équipée.

Tout d'abord, lord Clarendon vint en France pour dissuader l'Empereur ; puis, lors de la visite que Napoléon III et l'Impératrice firent en avril à la reine Victoria, celle-ci usa de toute sa séduction pour retenir son allié ; enfin tous les conseillers et les familiers de l'Empereur parlèrent dans le même sens. Toujours aussi entêté, il n'eût sans doute écouté personne, si une difficulté absolue ne l'eût empêché d'accomplir son dessein. Avant de partir, il fallait constituer un gouvernement pour la durée de son absence ; or, aucun homme d'État ne consentait à être sous l'autorité d'un collègue. Les refus étaient tellement formels qu'aucun conseil de régence n'étant possible, l'Empereur fut contraint de demeurer en France.

Ne pouvant aller en personne exécuter son plan, il chargea le commandant Favé de l'apporter, avec l'ordre de s'y conformer et d'amener nos alliés à s'y conformer également. Le commandant Favé débarqua à Kamiesch le 12 mai, et Charles Bocher — alors l'un des officiers du général Canrobert — dressa dans sa tente un petit lit de camp au nouvel arrivant, qui l'accepta avec joie.

La présence de l'officier d'ordonnance de l'Empereur, à un moment où la situation était des plus tendues, fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase trop plein et décida la démission du général Canrobert.

Comment le général en chef fut-il amené à pareille extrémité ?

En rentrant en France au mois de décembre 1854, le prince Napoléon, que son esprit portait naturellement à la critique, se mit à déblatérer contre l'armée et contre son chef, avec d'autant plus de violence que lui-même n'avait pas eu le beau rôle dans son départ de Crimée : comme tous les gens mécontents d'eux-mêmes, il cherchait à passer sur les autres les fautes dont sa propre conscience l'accusait.

Son éloquence entraînante et sa faconde produisirent de l'effet, d'abord sur l'Empereur — quoiqu'il s'en défendît — et puis sur d'autres. Dans les cours, le terrain est toujours bien préparé pour démolir un personnage important, surtout s'il est loin. Le prince trouva deux acolytes en la personne de M. de Morny et celle de M. Fould, qui allèrent répétant, l'un avec esprit, l'autre avec pédanterie, les racontars du prince Napoléon.

Enfin les cancans, les récriminations, les attaques sourdes et violentes allaient leur train, et le général Canrobert était tenu au courant de toutes les pointes dont on le piquait dans les salons des Tuileries.

Il eut le tort de s'inquiéter de ces attaques persistantes.

« ... Quant au chef, écrivait-il au maréchal Vaillant le 10 février 1855, que les circonstances et la volonté de l'Empereur ont donné à cette armée sans que jamais il eût brigué ce redoutable honneur, je sais, monsieur le maréchal, qu'il est attaqué avec grande violence par de hauts personnages ; je ne m'en étonne ni ne m'en afflige ; je suis déjà trop vieux pour ne pas connaître les hommes et leurs basses jalousies ; et sans avoir la ridicule prétention d'avoir toujours bien opéré, j'ai, moi aussi, pour devise : « Fais ce que dois et advienne

« que pourra. » Du reste, si j'avais le petit esprit de m'affliger des attaques dirigées contre moi à Paris par des gens qui ne peuvent apprécier sagement et impartialement les faits, je trouverais une douce consolation dans la confiance que me témoignent mes braves soldats, qui, eux, restent, sans se plaindre, au milieu du danger, des fatigues, des rudes intempéries, et tiennent compte à leur général de ses constants efforts, de ses rudes labeurs et de sa réelle sollicitude pour eux. Je vous demande pardon pour cette digression, monsieur le maréchal, et tout en sachant, comme le savait Villars, — sans comparaison néanmoins, — qu'un général en chef qui s'éloigne de son souverain pour aller combattre ses ennemis le laisse au milieu des siens propres, d'autant plus dangereux qu'il n'est pas là pour se défendre, je suis constamment préparé à servir l'Empereur et la France dans quelque position qu'ils jugeront devoir me donner, et mon dévouement absolu n'en pourrait être atteint...

« *Signé :* Général Canrobert. »

Il répète presque la même lettre le lendemain à l'un de ses amis, puis à M. de la Panouse, le 6 mars : « Je sais être en butte aux attaques de hauts personnages, mais je pense qu'il est préférable de servir ici la France que d'aller à Paris déblatérer loin du danger et des autres épreuves. » Ceci, c'est pour le prince Napoléon. Après sa démission, en juillet 1855, il exprime les mêmes sentiments à M. Alfred Blanche, secrétaire général du ministère d'État : « On m'écrit de Paris que le prince Napoléon, le ministre A. Fould et le président

de Morny sont on ne peut plus mal pour moi. En vérité, j'en ignore la cause et compte bien la leur demander un jour. »

Déjà inquiété par ce que l'on disait à Paris, le général en chef devait en peu de temps être tout à fait désorienté par l'action déprimante du général Niel.

Quoique ce dernier eût assisté aux conférences du général Bizot et de sir John Burgoyne au mois de janvier, il s'était peu préoccupé de leurs avis et de la décision des généraux en chef. Peu lui importait qu'on attaquât Malakoff et que ce fussent les Français ou les Anglais qui prissent à leur charge le siège de droite. Pour lui, son plan d'investissement devant être adopté par ordre supérieur, le reste lui était indifférent.

Durant son premier séjour, il n'agit point sur le général en chef, mais, dès son retour, il commença à l'influencer. Non pas qu'il voulût le supplanter, loin de là, — il avait l'âme trop haute pour vouloir prendre la place d'un camarade qu'il estimait, — mais uniquement parce qu'il était convaincu avoir raison et qu'avec sa ténacité il était décidé à faire adopter ses idées.

Nous ne connaissons pas les lettres échangées directement entre l'Empereur et lui ; seules, celles dont il donnait copie au maréchal Vaillant nous ont été conservées ; mais il n'est pas douteux que lorsque l'aide de camp revint le 23 février en Crimée, il avait mission secrète d'arrêter sans esclandre toute opération qui eût pu gêner l'exécution du plan de campagne extérieur que l'Empereur voulait venir diriger en personne.

L'action occulte du général Niel se manifeste pour la première fois vers le 14 avril : le général Niel veut empêcher l'assaut, et il tente de dissuader le général

Canrobert d'y avoir recours : il échoue d'abord, mais revient à la charge et l'emporte définitivement le 24 avril : ce jour-là il parvient à faire décommander tous les ordres donnés pour le 28.

Lorsque l'expédition de Kertch est en mer, c'est encore lui qui joue avec une telle adresse des télégrammes de l'Empereur, qu'il obtient, malgré lord Raglan, le rappel des troupes.

Le maréchal Vaillant, soit qu'il ne sût rien des projets de l'Empereur, soit qu'il ne voulût pas influencer le général Canrobert, soit surtout qu'il préférât éviter les ennuis qu'aurait pu lui causer son intervention dans cette affaire délicate, ne lui transmettait aucun avis et le laissait libre d'agir à sa guise, ce qui, naturellement, gênait le général Niel, qui s'en plaignait. « Je regrette, monsieur le maréchal, lui écrit-il, que vous ne parliez jamais au général en chef de la conduite du siège ; étant auprès de l'Empereur, vous savez bien des choses qu'on ne sait pas ici. Si vous aviez écrit *dans le sens où je parlais*, bien des indécisions eussent été évitées. » Elles l'eussent surtout été si l'Empereur eût agi au grand jour.

La mission du général Niel ravalait l'autorité du commandant en chef, et beaucoup de généraux, flairant en l'aide de camp en mission à l'armée le confident et l'inspirateur de l'Empereur, venaient à être moins déférents pour le général Canrobert et à ne plus tenir grand compte de ses avis ou de ses ordres.

Ainsi, le général Bosquet en était arrivé à un tel sans-gêne qu'il affectait de ne pas venir au quartier général à l'heure fixée pour le rapport. Le général Pélissier, toujours exact, fut très étonné de constater plusieurs

fois de suite l'absence de son collègue ; il en fit même l'observation au général Canrobert, qui eut la bonté — ou la faiblesse — d'excuser la désinvolture du commandant du 2e corps.

Il y avait de la part du général Bosquet, dans cette façon d'agir, une affectation à faire croire que le général en chef le traitait, non comme un subordonné, mais comme un égal. Cette distinction tenait d'abord à l'aménité de caractère du général Canrobert et à ce qu'il avait eu le tort de consulter souvent le général Bosquet et de tenir compte de ses avis ; si bien que celui-ci, abusant de cette confiance, affectait de ne venir voir le général Canrobert que lorsqu'il était seul, pour l'amener plus facilement à se rendre à ses idées.

Cette situation était connue de tous au quartier général, et un jour où les généraux étaient réunis, comme le général Bosquet emmenait à part le général Canrobert pour lui parler seul à seul, le général Pélissier s'écria devant tous : « Prenez garde, Canrobert, Bosquet veut vous faire faire quelque bêtise, qu'il vous éloigne ainsi. »

C'était cru, mais fort net.

Les rapports avec lord Raglan avaient été d'abord empreints de confiance mutuelle, mais lui aussi n'avait point été sans s'apercevoir de la situation fausse de son collègue. Crut-il qu'au courant du plan de l'Empereur et du général Niel, le général en chef français lui cachait ses idées? Nous ne pouvons l'admettre. Jamais lord Raglan ne dut mettre en doute la bonne foi du général Canrobert ; celui-ci était d'une telle franchise qu'il s'ouvrait tout entier et communiquait de suite au général en chef anglais ce qu'on lui faisait savoir.

Quand il sut du maréchal Vaillant la création du corps de réserve à Constantinople, il vint l'en prévenir. « Mais pourquoi ce corps? » demanda lord Raglan. « Je n'en sais pas plus long que vous, » répondit le général Canrobert.

Quoique lord Raglan fût convaincu qu'il n'entrait aucune duplicité dans les dires du général Canrobert, il pouvait cependant lui reprocher de ne pas tenir exactement ses promesses du mois de janvier, car, sous les pressions tantôt persuasives, tantôt comminatoires, du général Niel, chaque décision prise en commun, particulièrement l'assaut du 28 avril, était presque aussitôt rapportée.

L'ordre de suspendre l'expédition de Kertch tendit d'une façon définitive les rapports des deux chefs.

Lord Raglan comprenait qu'il était désormais inutile de prendre une décision quelconque, si un projet longuement discuté et déjà en cours d'exécution était toujours sujet à être suspendu par l'envoi d'un télégramme des Tuileries.

Enfin, le général Canrobert n'était pas sans regretter la faute qu'il avait commise en ne laissant pas les choses aller leur cours, et en ne mettant pas au panier la dépêche intempestive de Paris qui lui donnait l'ordre de rappeler la flotte déjà en route pour Kertch.

Malgré tout, sur l'ordre de l'Empereur, le général en chef français demanda à son collègue d'étudier en commun le plan de campagne élaboré par le général Niel et adopté par Napoléon III, qui consistait à laisser soixante mille hommes au siège et à envoyer deux corps, de cinquante mille hommes environ chacun, dans l'intérieur des terres, pour battre l'armée russe de secours.

Une première réunion, de huit heures d'affilée, eut lieu chez lord Raglan ; rien n'y fut décidé.

Le surlendemain, nouvelle réunion commencée à midi. A neuf heures du soir, on avait abouti à décider le principe d'une opération sur Sinféropol et sur les hauteurs de Mackenzie en deux corps, dont le lendemain on devait établir la composition. Le troisième jour, on entame cette question. Lord Raglan déclare qu'il lui est impossible de fournir un seul homme pour l'une des armées d'opération, le siège absorbant toutes ses forces. Le général Canrobert, démonté par cette réponse et à bout d'argument, se prend la tête dans les mains, les coudes appuyés sur la table, et, après quelques minutes de réflexion, offre à lord Raglan le commandement en chef des troupes alliées. Lord Raglan, un peu surpris, accepte, mais à une condition : les troupes françaises relèveront l'armée anglaise devant la place et prendront en charge les tranchées et les batteries anglaises. C'était impossible à accepter, et, rentré à son quartier à cinq heures du soir, le général Canrobert transmit à l'Empereur le refus de lord Raglan de coopérer à son plan.

Ainsi le malheureux général en était arrivé à une situation des plus épineuses ; énervé par les cabales ou les médisances, son moral si ferme d'ordinaire pliait ; son esprit clair et précis devenait indécis en présence des ordres contradictoires qui se multipliaient, si bien qu'il était pris d'un dégoût absolu du commandement : une seule espérance lui restait, la confiance de l'Empereur ; il était en droit d'y compter, car s'il avait quelque chose à se reprocher, c'était d'avoir trop obéi à ses suggestions. Mais voilà que le commandant Favé le

détrompe et lui fait perdre cette dernière illusion.

L'Empereur, si doux en paroles, était quelquefois dur la plume à la main. Au commencement de la campagne, il avait adressé au maréchal de Saint-Arnaud une philippique que celui-ci trouva un peu raide et à laquelle il riposta ainsi :

« J'emploie tout ce que le ciel m'a donné de dévouement, d'intelligence et d'activité pour mener nos affaires à bien, me rendre digne de la haute mission qui m'a été confiée ; mais pour qu'un général avec une responsabilité aussi lourde que celle qui pèse sur moi conserve sa liberté d'esprit, il faut qu'il sente qu'on a en lui une entière confiance. Sans cela, il doit s'en aller... »

Or, le 18 mars 1855, on ne peut en saisir la raison, l'Empereur écrit une lettre de violents reproches au général Canrobert. L'Empereur la montre au maréchal Vaillant. Celui-ci demeure ébahi : « Cette lettre n'est pas sévère, dit le ministre : elle est dure. L'Empereur ne craint-il pas qu'en la recevant le général en chef ne livre de suite une grande bataille, ne la livre à tout prix, ne s'y fasse tuer, ne se tue lui-même, s'il voit les choses désespérées? Je le ferais, Sire, si je recevais une lettre pareille de Votre Majesté. » L'Empereur déchire la lettre et même écrit, le soir, un mot au maréchal Vaillant pour le remercier de l'y avoir engagé.

L'incident de cette lettre n'était pas resté inconnu, et, à force de questions, le général Canrobert parvint à se faire tout raconter par le commandant Favé. A en croire le général de Martimprey et le colonel Brady, le général Canrobert, quand il reçut ces confidences, eut un moment l'idée de se faire tuer. Pendant une mati-

née où les conférences de lord Raglan lui laissaient quelques heures devant lui, il se rendit aux *entonnoirs*, à cent cinquante mètres du bastion du Mât; arrivé près d'un boyau presque à découvert où l'on ne passait que la nuit, il s'y engagea : il portait comme d'habitude son chapeau à plumes blanches et il était presque à découvert à cent mètres de deux cents francs-tireurs russes embusqués pour guetter et ajuster toutes les têtes ou les bras qui se montraient. Les officiers de sa suite comprirent son idée : ils se jetèrent sur lui, le retinrent par les pans de sa tunique et le forcèrent à demeurer derrière des parapets.

Le 13 mai, son idée de démissionner était arrêtée : ce jour-là il fit appeler le général Pélissier à son quartier général. Il s'enferma avec lui dans une baraque et lui ouvrit entièrement son cœur.

Il lui parla d'abord de la fatigue de son esprit, accrue de l'ophtalmie qui ne le quittait pas; puis il passa en revue les difficultés où il était acculé : sa situation vis-à-vis des Anglais rendue fausse depuis le contre-ordre de l'expédition de Kertch, la façon d'agir de l'Empereur, les agissements de plusieurs généraux, l'ignorance où, dit-il, il était tenu des événements extérieurs. Il rappela au général Pélissier que, par son âge, son ancienneté et ses services, il devait être le chef de cette armée dont tous les généraux avaient longtemps servi sous ses ordres, lui, Canrobert, tout le premier; il montra ensuite une lettre de commandement, signée du ministre de la guerre, par laquelle le général Pélissier devait le remplacer en cas de malheur. « Mais, cette lettre, dit le général Pélissier, je ne puis l'accepter ; je n'ai le droit de la ramasser que sur votre

cercueil ou, du moins, sur un brancard vous rapportant grièvement blessé. Croyez-moi, ne cédez pas à l'exaltation passagère de votre cerveau. Sortez, montez à cheval, prenez un bain d'air, reprenez votre énergie... Je vous ai toujours connu fort et puissant dans le danger. »

Mais le général Canrobert était buté. « Je ne crois plus au succès du siège direct; je ne veux pas le poursuivre dans ces conditions. Le plan que je voulais exécuter est désormais impossible par le refus des Anglais d'y coopérer. Je suis décidé à remettre le commandement à vous qui avez foi dans le siège direct; je commanderai mon ancienne division sous vos ordres. » Et il montra le brouillon d'une dépêche de sa main adressée au ministre. Repoussant ce papier, le général Pélissier répondit : « Oui, nous entrerons dans Sébastopol, mais au lieu d'y entrer à votre tête, j'y entrerai à vos côtés. Vous avez rappelé le temps où j'avais l'honneur de vous commander. A ce titre et avec ce souvenir, je me permets de vous répéter que vous démettre du commandement est une défaillance indigne d'un grand cœur; c'est le découronnement de votre passé. Ne le faites pas. »

Cette conversation durait depuis plus de deux heures et ni l'un ni l'autre des deux généraux ne démarrait de sa résolution, lorsque le général Canrobert, s'approchant du général Pélissier et lui mettant les mains sur les épaules : « Craindriez-vous donc pareille responsabilité? » A cette apostrophe, le général Pélissier se dégage, recule de deux pas, croise ses mains sur sa poitrine, rejetant sa tête en arrière et s'arc-boutant sur sa jambe gauche, lance un : « Non, par exemple! » sem-

blable à un rugissement. Alors, le général Canrobert : « Acceptez donc le commandement ; vous l'exercerez mieux que moi. »

Le général Pélissier se retira en lui répétant : « Non, réfléchissez encore ; je reviendrai demain. »

Il revint le lendemain et le surlendemain. La conversation tournait toujours dans le même cercle. L'idée du général Canrobert était arrêtée ; rien n'eût pu la modifier. Le 17 mai, vers onze heures, il montra au général Pélissier la dépêche remise au net et copiée de la grosse écriture du colonel Waubert de Genlis et chiffrée à côté. « Elle est partie, » dit-il.

« Je n'ai rien à vous dire de plus. Vous êtes général en chef ; vous avez le télégraphe à votre disposition. Si les ordres du ministre m'investissent du commandement, je le prendrai, mais je regretterai toujours votre décision.

« C'est tellement ma pensée que, je vous le jure, si j'étais à votre place, et que ma main gauche sût que ma main droite dût signer une pareille dépêche, elle la couperait à l'instant. »

Le général Pélissier évita dès lors de voir le général Canrobert : il aurait eu l'air de venir aux nouvelles.

Le général en chef ne s'était pas seulement ouvert à son futur successeur, il avait aussi exprimé son désir au général Niel, qui, agissant en sens diamétralement opposé au général Pélissier, le pressait de se démettre et ne quittait pas le quartier général pour être au courant des événements. Le 17 mai au matin, ayant reçu avis du général Canrobert que la dépêche était rédigée et qu'elle allait partir, le général Niel courut immédiatement au télégraphe et envoya au ministre de la

guerre, lui-même, les lignes suivantes que le général Canrobert ne connut que longtemps après :

Le général Niel au ministre.

« Acceptez sans hésiter la démission du général Canrobert. Il est très fatigué. Répondez par télégraphe. Le général Pélissier est prêt à prendre le commandement.

« Sébastopol, 17 mai, 10 heures du matin. »

Reçu à Paris, même jour, 10 heures soir.

Les deux dépêches arrivèrent à Paris le soir, à 10 heures. Le ministre était au Théâtre-Français ; l'Empereur au Gymnase, où l'on donnait *le Demi-Monde*. L'officier d'ordonnance du ministre de la guerre, aussitôt en possession du pli du général Niel, prit la clef du chiffre et courut « aux Français ». Le ministre et lui, pendant la représentation, se mettent à traduire. « Démission du général Canrobert? Nommer Pélissier? »

Qu'est-ce que cela voulait dire? Le maréchal court aux Tuileries, persuadé qu'il y trouvera la clef de ce mystère. Il se croise, dans l'escalier, avec l'Empereur, qui revenait en hâte du théâtre, rapportant la dépêche du général Canrobert qu'on lui avait aussi remise dans sa loge. Il était pressé de la faire mettre au clair. L'officier d'ordonnance la traduisit :

« Ma santé et mon esprit, fatigués par une tension constante, ne me permettant plus de porter le poids d'une immense responsabilité, mon devoir me force de vous demander de remettre au général Pélissier la

lettre de commandement que j'ai pour lui, etc. »

Tout s'éclairait : il n'y avait pas moyen de refuser. L'Empereur était ému de la façon dont le général Canrobert se retirait. Mais il eût voulu le remplacer par le général Niel.

Le maréchal Vaillant rayonnait : « La nomination de Pélissier a été acceptée avec enthousiasme par tout le monde, » écrivait-il le lendemain.

Très fin, il comprit vite ce qui s'était passé : « Favé a dû ne pas assez tenir sa langue. »

Sans perdre une minute, dans la nuit même, le ministre répondit : « L'Empereur accepte votre démission ; remettez le commandement au général Pélissier ; vous y commanderez le 1er corps. »

Cette dépêche arriva en Crimée dans la soirée du 18 et le général Canrobert y répondit en insistant pour avoir, non pas un corps d'armée, mais son ancienne division.

Ce même soir, le général Pélissier avait été dîner chez le général Camou, avec les généraux Bosquet et Mayran ; il rentrait à sa baraque, il pouvait être onze heures ; il avait déjà dépassé l'emplacement du quartier général, lorsqu'il vit venir à lui un officier général : à la plaque qu'il avait sur la poitrine, il reconnut le général Niel. Dès que celui-ci distingua le général Pélissier, il s'arrêta en lui disant : « Ah ! c'est vous, général ! Je viens de chez vous. » — « Est-il donc arrivé quelque chose de nouveau ? » — « Non, continua le général Niel en prenant le bras de son collègue et en l'entraînant pour l'éloigner de son escorte ; le général Canrobert a donné sa démission. » — « Oh ! » fit avec étonnement le général Pélissier, qui ne voulait rien laisser connaître

de ses conversations intimes. — « ... Et la réponse du ministre est arrivée : vous avez le commandement en chef. » — « Ah ! fit le général Pélissier en souriant... et vous veniez à onze heures du soir saluer d'avance le soleil qui se lèvera demain matin... En tout cas, jusqu'à ce que le général Canrobert ait cru devoir me faire part de cet ordre, je ne dois rien savoir. » — « Si vous voulez, conclut le général Niel, nous ne nous sommes pas rencontrés. » — « Parfaitement. » Et les deux généraux se séparèrent.

Le lendemain, la réponse du ministre à la seconde dépêche du général Canrobert n'arrivant pas, celui-ci vint chez le général Pélissier dans la matinée : « Vous avez le commandement, dit-il ; je vous en supplie, ajouta-t-il avec une émotion indicible, donnez-moi mon ancienne division. » — « Mais, répondit le général Pélissier, je ne sais pas si j'ai le commandement, je n'ai pas encore reçu le pli qui me le confère. »

Et, en effet, dans sa précipitation, le général Canrobert avait oublié de le remettre à son successeur; il le tire de sa poche et le donne au général Pélissier; celui-ci, après l'avoir lu : « Rassurez-vous ; vous aurez le commandement de votre division dès que vous m'aurez investi... Je vais de suite chez lord Raglan; vous, faites mettre à l'ordre ma nomination, » conclut le nouveau général en chef.

Rentré à son quartier, le général Canrobert pressa l'impression de l'*ordre* à l'armée. Un changement total s'était opéré en lui : au lieu de la tristesse et de la préoccupation, c'était la gaieté qui se peignait sur son visage ; son entrain avait reparu et sa joie était exubérante.

Voyant un de ses officiers qui lui tournait le dos, il alla à lui, posa ses mains sur ses épaules et, sautant en l'air comme un cabri : « Ah ! mon cher, vous ne savez pas le poids que j'ai de moins sur le cœur ! »

Quarante ans après, le maréchal Canrobert, vieilli, paralysé, mais conservant encore sa tête léonine, avec ses cheveux blancs en auréole et ses yeux, qui, à défaut de sa parole, eussent traduit sa pensée, tant ils étaient mobiles et expressifs, me disait, en se penchant vers moi et en me fixant :

« J'ai bien souvent pensé depuis à ce que j'ai fait ce jour-là, et j'ai toujours eu conscience d'avoir agi au mieux des intérêts de mon pays. Je pouvais désigner à l'Empereur pour mon successeur divers chefs : Bosquet ou Niel ; ce dernier eût certainement été accepté par l'Empereur. J'ai indiqué Pélissier parce que nul ne pouvait mieux faire en la circonstance. Par ses défauts, peut-être encore plus que par ses qualités, il était l'homme nécessaire. Les événements ont montré que j'avais vu juste. »

Le général Pélissier, en quittant le général Canrobert, avait été chez lord Raglan et l'avait rencontré. Depuis longtemps, le feld-maréchal était en relations intimes avec le nouveau général en chef ; aussi le garda-t-il à déjeuner et, lorsque à quatre heures ils se quittèrent, ils étaient entièrement d'accord pour reprendre de suite l'expédition de Kertch et s'acharner au siège, sans s'occuper ni d'autres expéditions excentriques ni d'investissement. C'était le plan si clairement exposé au mois de janvier par le général Canrobert, avant que le général Niel et l'Empereur eussent inventé la campagne dans l'intérieur des terres.

Qu'allait dire Napoléon III quand il apprendrait que ses ordres étaient mis de côté? Et puis, comment les généraux Niel et Bosquet accueilleraient-ils le nouveau général en chef qui adoptait le plan auquel ils faisaient une si vive opposition? Ils tenteraient sans doute d'en empêcher l'exécution, surtout que le général Canrobert, avec sa douceur et son urbanité, leur avait laissé prendre le pli d'en faire à leur guise et de discuter ses ordres.

Ce fut avec les généraux que la lutte s'engagea tout d'abord.

Le lendemain de sa prise de commandement, pour bien mettre toutes choses au clair, et ses projets et sa façon d'agir, le général Pélissier écrit au général Bosquet de lui préparer un dispositif d'attaque du Mamelon Vert et des Ouvrages Blancs, et il termine sa lettre par ces mots : « Telle est *ma volonté irrévocable.* »

Le général Bosquet ne se pressant pas de répondre, le général en chef lui rappelle sa lettre, en le prévenant que, si d'ici quatre jours il n'a pas reçu le projet demandé, il confiera à un autre la mission dont il l'a chargé.

La réponse arrive alors ; elle est aussi claire et nette que la demande, et le général Bosquet eut la gloire, le 7 juin, de conduire à l'assaut les colonnes qui emportèrent les redoutes avancées de Malakoff.

Le général Bosquet, cependant, ne fut désarmé que pour cette fois. Le 18 juin, le général Pélissier dut lui retirer la conduite de l'attaque, ce qui le décida pour l'avenir à ne plus faire ouvertement d'opposition. Ses critiques, qui trahissaient son dépit de ne pas être le maître, ne s'exercèrent plus que dans son entourage,

et, quand il s'agit de livrer le dernier assaut, il prépara et conduisit l'action avec son *brio* et son habileté ordinaires et fut dangereusement blessé en tête de son corps d'armée.

La lutte fut plus vive et plus longue avec le général Niel, qui venait de succéder au général Bizot dans le commandement du génie et se trouvait maintenant le directeur technique du siège, ce qui lui donnait une autorité qu'une mission secrète ne pouvait à elle seule comporter.

Le 20 mai au matin, il se rendit au grand quartier général ; le général Pélissier y venait passer la journée, couchant toujours à son ancien quartier du corps de siège, pour laisser tout le temps au général Canrobert de faire son déménagement. Ce matin-là, le général Pélissier se tenait sur la terrasse qui longeait la suite des baraques, lorsque le général Niel l'aborda. En quelques minutes, le général en chef eut mis son visiteur au courant de ses projets; mais à peine eut-il dit que les ordres pour reprendre l'expédition de Kertch étaient déjà donnés que le général Niel s'écria : « Reprendre l'expédition de Kertch, mais c'est une aberration. » Le général Pélissier, sans s'émouvoir, continua et lui passa la copie de sa lettre au général Bosquet ordonnant l'attaque du Mamelon Vert.

Alors le général Niel : « Attaquer le Mamelon Vert... Y songez-vous? Mais ce sera toute une bataille. » — « Eh bien, ce sera une bataille. » — « Des raisons sérieuses s'opposent à la tentative d'une telle opération. » A ce moment, le général Canrobert, sortant de sa petite tente, s'approchait. « Ce n'est pas le moment de traiter ici cette question, dit alors le général Pélis-

sier. » — « Mais j'ai à vous soumettre des observations. » — « Êtes-vous homme à vous trouver demain, à quatre heures du matin, au corps de siège? » — « Oui, mon général. »

Le général Niel, fidèle au rendez-vous, développa son opinion. Quand il eut fini, le général en chef lui répondit que toutes ses considérations ne pouvaient prévaloir contre la nécessité absolue de poursuivre le siège.

« Mais vous me demandez mon opinion et vous n'en tenez aucun compte. » — « Je ne vous ai rien demandé ; vous avez insisté pour produire votre avis; je vous ai écouté. Je ne partage pas vos idées ; je passe outre : c'est mon devoir de général en chef. » Le général Niel se retira, froissé.

Au conseil de guerre mixte des généraux des deux armées, réuni pour arrêter les détails de l'assaut du Mamelon Vert et des Ouvrages Blancs, le général Niel crut l'occasion propice d'exposer de nouveau ses vues.

A peine eut-il commencé à développer son plan d'opérations que le général Pélissier, se levant et couvrant de ses deux mains la carte étendue sur la table : « Je dirige la discussion; renfermez-vous, général, dans la question posée, ou je me verrai forcé de vous retirer la parole. » Le général Niel se tut.

A son tour, le général Bosquet ayant fait l'objection que les pertes seraient très élevées : « On ne se bat pas sans subir de pertes : nous ne sommes pas ici pour faire la guerre à la *Monsieur Cobden*, » répondit le général Pélissier en se tournant vers le général Harry Jones.

Un autre général ayant dit que les zouaves étaient

éloignés du siège : « Pourquoi toujours les zouaves? Il n'y a pas qu'eux. »

Quand on vint à fixer l'heure de l'attaque, plusieurs généraux parlèrent de la faire à la pointe du jour ; d'autres firent des objections, disant que l'ennemi était toujours sur ses gardes au lever du soleil. On avait échangé quelques idées, lorsque le général Pélissier, interrompant la discussion : « Lord Raglan et moi, nous avons décidé que l'assaut aurait lieu l'après-midi, à six heures du soir. »

A la fin, le général Niel étant revenu, par un détour, à l'exposé de son plan et ayant déclaré que c'était le projet de l'Empereur qu'il défendait, le général Pélissier ne se tint plus, et, bondissant devant son interlocuteur, convaincu qu'il fallait, une fois pour toutes, briser ces résistances, ces critiques et ces insinuations, s'écria de sa voix de nez accentuée par la colère :

« Général, il n'y a pas à l'armée d'aide de camp de l'Empereur dépositaire de ses idées et de ses plans; il n'y a qu'un général en chef et des subordonnés; vous êtes de ceux-ci ; vous n'avez qu'à obéir. Si vous continuez, j'emploierai contre vous des moyens de rigueur... et je vous ferai embarquer de force... Et puis, rappelez-vous que vous n'avez pas à communiquer avec l'Empereur sans passer par mon intermédiaire. »

Cette mercuriale termina la séance, où le général Pélissier avait été à peu près seul à parler. Lord Raglan, rentré chez lui, ne pouvait s'empêcher de rire de la façon dont son collègue menait les choses.

Comme le général Pélissier l'écrivait dans une lettre intime, il ne trouvait pas seulement d'obstacles chez les Russes. « Vous connaissez, disait-il, comme moi, cer-

tains esprits absurdes et impatients, qui voudraient tout faire en un jour parce que leur présomption n'est égalée que par leur ignorance ; à côté de ceux-là sont les savants, qui trouvent tout impossible parce que leur aide-mémoire n'a pas de recettes toutes préparées contre la manière dont les ingénieurs russes conduisent leurs travaux ; il y a aussi les grands capitaines de cabinet et les généraux de feuilleton ; enfin, il y a ceux qui ont envie de s'en aller... »

A tous, voulant les rappeler au devoir, il répondait aux observations ou aux demandes par des boutades grossières ou mordantes : c'était un moyen de faire taire les critiques et de remettre bien du monde en place ; mais quelquefois ses grossièretés dépassèrent le but et blessèrent des esprits élevés comme les généraux Mayran et Brunet, qui crurent, après avoir été ainsi traités, qu'ils n'avaient plus qu'à se faire tuer.

Avec les soldats, il avait eu aussi quelques difficultés.

Dans le camp, on le savait dur et peu économe du sang des troupes : on l'estimait comme un chef de valeur qui décrocherait la victoire quand même, mais on ne l'aimait pas comme le général Canrobert.

Ne pouvant pas monter à cheval, il sortait en voiture dans le camp, ce qui faisait mauvais effet. Or, l'une des premières fois qu'il vint dans les tranchées de droite, des vieux soldats d'Afrique crièrent devant lui : « Hou, hou pour l'enfumeur ! » allusion à la façon dont il avait fait griller les Ouled-Riahs. Se retournant, allant sur eux et les regardant bien en face : « Tas de ...., je vous en .....rai des hou hou et des enfumades. » Les soldats saluèrent et se turent.

Après l'assaut désastreux du 18 juin, un régiment

revenait, longeant la batterie Lancastre, où, isolé de son état-major, accoudé sur le parapet et d'une humeur de dogue enragé, il lançait de temps en temps des jurons formidables. Le voyant, les hommes se mirent à crier : « C'est dégoûtant... C'est ignoble... » avec des aménités peu flatteuses. Alors, les regardant encore et allant au milieu d'eux : « Eh bien, si vous n'êtes pas contents, vous recommencerez. » Ce fut dit d'un tel ton et avec un tel regard que le silence se fit et que les soldats, dans le camp, disaient : « La *tête de fer-blanc* nous fait tuer, mais c'est un rude homme. »

Il avait ainsi conquis le droit de commander, comme le disait fort bien son prédécesseur, peut-être encore plus par ses défauts que par ses qualités.

Voyons maintenant comment il parvint à éluder les prescriptions de l'Empereur et comment il répondit à ses ordres et à ses missives les plus impérieuses.

En acceptant le commandement et en remerciant le maréchal Vaillant de sa nomination, il lui télégraphie :

« J'ai vu lord Raglan ; nous sommes en parfait accord. J'ai mesuré l'étendue de mes vastes devoirs ; mais, pour que je les remplisse avec succès, il faut que vous demandiez pour moi à l'Empereur la latitude et la liberté d'action indispensables dans les conditions de la guerre actuelle, et nécessaires surtout à l'intime alliance des deux pays. »

Deux jours après, supposant qu'on ne lui refusera pas cette latitude indispensable, il envoie le résumé du projet sur lequel il est d'accord avec son collègue anglais.

« Sans perdre un instant, j'ai étudié la situation. La marche des deux corps, l'un sur Sinféropol, l'autre sur

Bachi-Seraï, est grosse de difficultés et de hasards : c'est le pays kabyle et inconnu ; les têtes de colonnes rencontreraient seules l'ennemi, solidement établi depuis longtemps aux débouchés. L'investissement direct par l'enlèvement des hauteurs de Mackensie coûterait aussi cher que l'assaut, et le résultat serait très incertain.

« Je m'entends avec lord Raglan pour l'enlèvement des ouvrages avancés, l'occupation de la Tchernaïa qui nous donnera de l'espace, de l'herbe, de l'eau ; enfin pour une expédition sur Kertch Nos alliés y attachent le plus haut prix et je reconnais que l'opération est bonne. Tout marche, les mouvements sont en cours. »

Napoléon III n'accepte pas qu'on mette ainsi son projet de côté, et télégraphie :

« J'ai confiance en vous et je ne prétends pas commander l'armée d'ici; cependant je dois vous dire mon opinion et vous devez en tenir compte. Il faut faire un grand effort et battre l'armée russe afin d'investir la place. Chercher de l'espace et de l'herbe ne suffit pas aujourd'hui. Si vous éparpillez vos forces au lieu de les réunir, vous ne ferez rien de décisif et vous perdrez encore un temps précieux. Les alliés ont, en Crimée, cent quatre-vingt mille hommes : on peut tout tenter avec une pareille force ; mais il faut manœuvrer, et non prendre le taureau par les cornes ; et manœuvrer, c'est menacer les côtés faibles de l'ennemi. Il m'a semblé que le côté faible des Russes est leur aile gauche. Si vous envoyez quatorze mille hommes à Kertch, c'est vous affaiblir inutilement; c'est avouer qu'il n'y a rien de sérieux à tenter, car on ne s'affaiblit pas la veille d'une bataille. Pesez tout cela mûrement. »

A cette dépêche, le général en chef ne répond pas ; il passe outre, envoie ses troupes à Kertch et prépare toujours l'enlèvement du Mamelon Vert et des Ouvrages Blancs.

L'Empereur trouve ce silence extraordinaire ; aussi, à onze heures du soir, le 29 mai, le général Pélissier reçoit-il ce rappel du ministre : « Pourquoi ne répondez-vous pas à l'Empereur? »

« Je réponds à votre dépêche de ce jour, télégraphie-t-il. Une discussion stratégique par le télégraphe, avec toutes les raisons pour ou contre tel ou tel plan, me semble impossible. Les rapports détachés que je vous envoie par chaque courrier convaincront, j'espère, Sa Majesté que si je n'ai pas appliqué son plan, c'est qu'il ne m'a pas paru immédiatement possible sans danger. »

L'Empereur est piqué et commence à devenir raide :

« Il ne s'agit pas entre nous de discussions, mais d'ordres à donner ou à recevoir... Il y a nécessité absolue d'investir la place sans perdre de temps. Dites-moi quel moyen vous emploierez pour y parvenir. »

Le général Pélissier comprend qu'il lui faut au moins donner quelques explications, et c'est ce qu'il fait :

« A votre dépêche du 31 mai, je réponds : Pour arriver à l'investissement complet, il faut de toute nécessité prendre, dans la partie sud, les ouvrages extérieurs qui immobilisent beaucoup de nos forces vives et toutes celles de nos alliés. Je m'y prépare activement ; ce sera prochainement, je l'espère. Pendant ce temps, j'étudie le terrain sur lequel je pourrai faire effort sur l'armée ennemie ; je ne dois pas m'aventurer sans savoir complètement le pays, la position et les moyens de l'ennemi, choses fort ignorées jusqu'ici. J'ai

dû, avant tout, resserrer notre entente fort compromise ; j'ai tout renoué. Il ne fallait pas qu'aux obstacles de l'ennemi s'ajoutassent des difficultés venues de nos amis. Voilà pourquoi, et vu son utilité bien reconnue, j'ai participé à l'expédition de Kertch, qui réussit et se complète sans rien donner au hasard ; — je ne puis préciser les opérations futures sans m'exposer à un démenti des événements. Soyez confiant ; que Sa Majesté daigne l'être aussi. Soyez convaincu que je ne perds pas de temps et que tout ce que je crois de nature à précipiter le dénouement sera fait. »

L'Empereur, de son côté, insiste par l'organe de son ministre : « Si vous voulez continuer le siège sans investir la place, vous n'obtiendrez qu'après des luttes sanglantes ce qui se ferait de soi-même après l'investissement. D'accord avec le gouvernement anglais, qui écrit la même chose à lord Raglan, *je vous donne l'ordre* de ne pas vous acharner au siège avant d'avoir investi la place. Concertez-vous donc avec lord Raglan, afin de prendre l'offensive soit par la Tchernaïa, soit contre Sinféropol. »

Le général Pélissier n'accepte pas cet ordre :

« Sur une carte, câble-t-il le 2 juin, par de simples tracés géométriques, on a bientôt construit un plan de campagne, très séduisant en théorie ; mais quand on lutte corps à corps avec les obstacles, on reconnaît de plus en plus que, pour bien servir le souverain et le pays, il ne faut donner au hasard que ce que l'on ne peut lui arracher. Je me sens les épaules assez larges pour le fardeau dont je suis chargé ; mais je le porterai d'autant mieux que je me sentirai une certaine liberté d'allure. »

Il aurait pu aussi riposter à l'Empereur et au ministre qu'ils la lui bâillaient belle en lui affirmant que le gouvernement de la Reine donnait des ordres identiques à lord Raglan.

Voici un petit billet de l'ambassadeur anglais à Paris au maréchal Vaillant, qui montre bien que le projet du général Pélissier n'était pas de nature à déplaire à Londres :

« Paris, le 15 juin.

« Je vous renvoie, mon cher maréchal, les deux pièces que vous avez bien voulu me confier. La lettre du général Pélissier au général Bosquet (sur l'attaque du Mamelon Vert) montre au moins une grande résolution et quelque chose qui ressemble à un plan.

« Qu'en dit l'Empereur?

« Bien à vous.

« *Signé* : Cowley. »

Du reste, l'Empereur n'écrivait-il pas perpétuellement à lord Cowley pour lui demander que le gouvernement de la Reine voulût bien envoyer des ordres à lord Raglan?

Celui-ci, en intime union avec son collègue, ne manquait pas, s'il demeurait un jour sans le voir, de lui écrire pour l'inciter à pousser le siège et à tenter quelque assaut. Le 1er juin, il lui adressa cette lettre :

« Mon cher Général,

« J'ai l'honneur de vous envoyer le mémorandum du général Harry Jones dans lequel cet officier général expose la nécessité d'entreprendre sans délai quelque opération décisive contre la place.

« Je désire vivement que l'exécution de nos projets communs ne rencontre point de retards qui pourraient avoir des conséquences fâcheuses pour leur succès. »

Il le presse encore le surlendemain, 3 juin :

« Je suis heureux de voir que Votre Excellence pense comme moi et qu'il y a nécessité à entreprendre une action de vigueur contre Sébastopol. »

C'est ainsi que l'assaut du 7 juin est décidé par les deux généraux en désaccord avec l'Empereur.

La tentative réussit sur tous les points : les Anglais s'emparent des carrières; les Français, des Ouvrages Blancs et du Mamelon Vert; soixante-quinze pièces d'artillerie tombent entre nos mains.

Deux jours après, la Reine transmet ses félicitations à son armée, à ses alliés et « surtout à Pélissier ». L'Empereur n'envoie pas un mot; le 14 seulement, un télégramme; mais, loin d'être un compliment, c'est plutôt un blâme.

« J'ai voulu, avant de vous féliciter du brillant succès que vous avez obtenu, connaître ce qu'il coûtait de sacrifices. J'en apprends le chiffre par Saint-Pétersbourg. J'admire le courage des troupes, mais je vous fais observer qu'une bataille rangée, qui aurait décidé du sort de la Crimée, ne nous aurait pas coûté plus de monde; je persiste donc dans l'ordre, que je vous ai fait donner par le ministre de la guerre, de faire tous vos efforts pour entrer résolument en campagne. »

Franchement, c'est dur. Le général répond le lendemain par lettre au maréchal Vaillant :

« Le silence gardé avec moi et surtout avec mes troupes, au sujet du brillant fait d'armes du 7 juin, m'a surpris et affligé. La dépêche reçue hier m'a encore

plus péniblement impressionné... Je n'ai d'autre alternative que de mettre à néant l'exécution des combinaisons arrêtées en commun par les généraux en chef en me retirant, ou de ne pas déférer aux ordres de l'Empereur. »

Avec l'Empereur, dans un télégramme, il est encore plus net :

« L'exécution radicale de vos ordres du 14 juin est impossible; c'est me placer entre l'indiscipline et la déconsidération. Votre Majesté ne le voudra pas. Jamais je n'ai connu l'une ; je ne voudrai pas subir l'autre. Que Votre Majesté me dégage des limites étroites qu'elle m'assigne ou qu'elle me permette de résigner un commandement impossible à exercer de concert avec nos loyaux alliés, à l'extrémité, quelquefois paralysante, d'un fil électrique. »

On a toujours prétendu que le général Pélissier avait coupé le télégraphe pour empêcher l'Empereur de l'ennuyer. Je ne crois pas le fait vrai. Il se contentait de s'en vanter, lorsqu'il bavardait, après déjeuner, au quartier général, avec ses invités. Ce qui est positif, c'est qu'il gardait souvent par devers lui les dépêches sans les ouvrir ou sans en tenir compte, et il en accusait réception seulement après que l'action qu'elles défendaient d'engager était devenue un fait acquis.

Ainsi, ayant en main ce télégramme : « Sous aucun prétexte, n'entreprenez une expédition contre Anapa, » il écrit que, par un hasard incompréhensible, cette dépêche retardée est arrivée lorsque l'expédition avait déjà réussi.

Dans la matinée du 7 juin, il reçut une dépêche du maréchal Vaillant précitée : « Je vous donne l'ordre de

ne pas vous acharner au siège. » Il la met dans sa poche, et, lorsque à neuf heures du soir les troupes sont définitivement victorieuses, il la tire de sa tunique, la donne à lire à son état-major : « La voilà, la réponse, » en montrant le drapeau tricolore flottant sur le Mamelon Vert.

Le succès glorieux du 7 juin eut le don de surexciter l'enthousiasme dans les deux armées ; de toutes parts, on demandait l'assaut final.

Le calme lord Raglan n'était pas des moins exaltés, et, le surlendemain de la prise du Mamelon Vert, il pressait son collègue de continuer.

« 9 juin 1855.

« Monsieur le Général en chef,

« Je n'ai pas voulu attendre l'envoi du mémorandum de sir Harry Jones pour appeler votre sérieuse attention sur la nécessité de pousser plus loin nos opérations sans retard.

« La dépense de munitions que nous faisons est immense, sans que nous puissions espérer de plus grands résultats contre l'artillerie de la place. Notre artillerie a évidemment tout l'effet que nous pouvons en attendre. Tout délai serait donc sans profit pour nous, tandis que l'ennemi ne manquerait pas d'en tirer parti.

« J'aime à croire que nous avons à ce sujet la même manière de voir.

« Agréez...

« *Signé :* Raglan. »

Ainsi soutenu par le vœu unanime des armées et pressé par son collègue, il décide avec ce dernier la

suprême attaque qui doit livrer la place : il choisit une date historique, le 18 *Juin*. Il ne cache pas dans ses boutades qu'il « veut offrir au successeur de Napoléon la revanche de *Waterloo* ».

Il se garde bien de rien dire à Paris de ce qu'il se propose de faire ; quatre heures seulement avant le signal de l'assaut, il envoie un télégramme disant : « J'ai attendu toute la journée une réponse à mon *importante dépêche* d'hier, et, ne l'ayant pas reçue, je donne suite aux combinaisons arrêtées avec nos alliés. Demain, à la pointe du jour, de concert avec les Anglais, j'attaquerai le Grand Redan et Malakoff, et j'ai ferme espérance. »

Il parle de son *importante* dépêche de la veille à laquelle on n'a pas répondu. Qu'est-ce donc que cette *importante* dépêche du 5 juin? Elle n'a pas été retrouvée, ni en minute dans les papiers du quartier général, ni en original au ministère, ni surtout dans le recueil des copies de dépêches, où cependant elles sont toutes numérotées et où aucune ne manque. Ce ne serait donc qu'une invention de sa part.

Malheureusement, il commet des fautes dans la préparation de son mouvement et l'assaut tant désiré se change en insuccès, en désastre même. Les pertes sont effroyables. Il assiste, immuable, à la défaite. Il n'a pas un moment de découragement; il veut recommencer. Lord Raglan et ses généraux s'y opposent ; il cède.

Maintenant, que va dire l'Empereur, quand il apprendra l'événement? Peu lui importe; il reste avec la même égalité d'âme et la même résolution. « C'est manqué, c'est à recommencer, » écrit-il à Paris.

L'Empereur ne blâme pas tout d'abord, mais il

insiste pour que définitivement son général se décide à adopter ses projets et les fasse accepter par son collègue anglais.

Bientôt l'aigreur reprend le dessus chez le souverain : « Faites-lui comprendre, écrit-il au maréchal Vaillant, que son intérêt est d'agir autrement. Quoique j'aie beaucoup de patience, elle sera bientôt à bout. » Et le ministre de télégraphier :

« L'Empereur désire que par le télégraphe vous le teniez au courant de vos projets. » (23 juin.)

« L'Empereur se plaint de ce que vous le tenez mal au courant de vos projets : *il exige* des communications plus fréquentes et plus explicites. » (28 juin.)

Et le général, à cette dernière dépêche, envoie la réponse suivante :

« 28 juin, 2 heures soir.

« ... Mes projets sont les mêmes : serrer la place et tenir l'épée aux yeux de ceux qui bougent peu, mais que nous pourrons secouer, je l'espère...

« Je vous rendrai un compte prompt et exact. Ayez confiance en moi et ne perdez pas de vue qu'ici il faut se garder de penser tout haut. Il y a trop de gens qui entendent à rebours et écrivent de travers. Quant à moi, je n'écris qu'à vous. Comptez sur mon désir de me conformer autant que possible aux intentions de l'Empereur et aux vôtres. »

Cette dépêche exaspère le souverain, et, pour comble de malchance, le jour où on la lui remet, l'Empereur ne reçoit que de mauvaises nouvelles.

D'abord ce sont deux lettres des généraux Regnaud de Saint-Jean-d'Angely et de Béville dans lesquelles la situation est représentée comme désespérée.

« Les attaques de vive force ont été suspendues, dit l'un ; les soldats, qui se voyaient décimés en pure perte, en attribuent le bienfait à l'Empereur et bénissent ce changement de système qui conduisait l'armée à sa perte. Ce qu'il y a de triste à dire, mais il faut que l'Empereur le sache, c'est que l'artillerie et le génie n'ont aucune foi dans le succès de leurs travaux. » L'autre n'était pas moins acerbe : « Il est évident que l'opération, telle qu'elle a été entreprise jusqu'à ce jour sous le nom de *siège* n'aboutira pas. Le point de départ était faux, la direction suivie fausse, les consé quences ne peuvent qu'être fausses. Chaque jour de persistance dans cette voie d'erreur, chaque nouvel effort tenté dans le même sens, n'amèneront que des déceptions et des ruines. » Pour brocher sur le tout, en prenant l'Empereur par son point faible, le général de Béville accusait le général Pélissier de n'avouer qu'une faible part des pertes subies dans les derniers combats.

On faisait circuler, ce même jour, la nouvelle de la mort des généraux Lafont de Villiers et Beuret et du commandant de Berckheim, l'un des officiers d'ordonnance de l'Empereur. Tous ces bruits étaient faux, mais on les répétait à l'Empereur, qui y croyait assez pour télégraphier au sujet de leur confirmation, et c'était prendre Napoléon III par son côté sensible que de lui parler de tués et de blessés, car il demeurait philanthrope à la guerre comme durant la paix, et la pensée de sacrifier des vies humaines lui était horrible.

Donc, ce 3 juillet, l'Empereur, attristé et énervé, laissa déborder sa colère et écrivit, d'un seul trait, la lettre qui suit :

« Ma patience est à bout et je ne puis tolérer plus

longtemps que mes ordres soient méconnus, la vie de mes soldats sacrifiée en pure perte et la vérite altérée par des récits ou ajournée par le silence. Je vous avais dit que, si vous vous acharniez au siège, vous y perdriez sans résultat vos meilleurs soldats : c'est ce qui est arrivé. Je vous ai défendu de persévérer dans ce système d'obstination; vous n'en avez tenu aucun compte. Vous avez opposé aux raisons que je vous ai données des raisons sans valeur. Lorsque je vous ai fait demander quels étaient vos plans, vous avez répondu par des phrases banales comme celle-ci : « Tenir l'épée haute « devant ceux qui bougent. » Je vous ai fait dire à plusieurs reprises d'envoyer par le télégraphe le nom des officiers morts ou blessés, et c'est par la voie publique que j'apprends nos pertes. Votre devoir est d'envoyer au ministre de la guerre tous les documents qui peuvent faire apprécier les opérations de guerre, et c'est par le gouvernement anglais que les plus importants me parviennent; c'est par les Anglais que j'ai eu connaissance de la délibération des généraux des armes spéciales pour l'attaque du 18, et je ne saurais me dissimuler que, si leur avis avait été suivi, il y aurait eu plus de chances de succès. Voulant persévérer dans le siège, il fallait au moins observer les règles générales de l'art des sièges et ne pas lancer à découvert pendant six cents mètres des troupes contre les parapets où l'artillerie de l'ennemi n'avait pas été démontée. Vous auriez réussi, par hasard, le 18 juin, qu'à mes yeux vous auriez été tout aussi coupable, et je me suis bien gardé de vous féliciter de la prise du Mamelon Vert; car, enfin, les soldats que vous faites tuer sans résultat définitif, je ne puis les remplacer. Je vous ai demandé

quelles étaient nos pertes, et vous les avez dissimulées. Je vais vous dire ce que vous avez perdu depuis que vous avez pris le commandement : vingt mille quarante hommes, c'est-à-dire l'effectif du beau corps de réserve que je vous avais envoyé pour battre les Russes en rase campagne. Je vous reconnais beaucoup d'énergie, mais il faut qu'elle soit bien dirigée. Ainsi, ou vous consentirez immédiatement à expliquer en détail vos plans au ministre de la guerre, ou vous ne ferez rien d'important avant d'en avoir demandé le consentement par télégraphe; ou, si cela ne vous convient pas, vous remettrez de suite, en mon nom, au général Niel, le commandement de l'armée. Personne ne connaît cette lettre; c'est à vous de choisir. »

Cette mise en demeure sous pli fut apportée au maréchal Vaillant avec ce petit mot :

« Je vous prie d'envoyer à Pélissier cette lettre, telle qu'elle est. Sans doute, elle est vive, mais je ne puis balancer entre l'avenir de l'armée, le succès de ma politique et un homme. Tout ce que je dis est littéralement vrai. »

Le maréchal Vaillant avait toujours été le partisan du général Pélissier ; aussi il se résolut d'empêcher ce boulet d'arriver à destination. Au lieu de l'envoyer par le fil, il le mit à la poste à l'adresse du directeur des postes de Marseille, avec ordre de ne le faire passer par bateau que quand il en aurait reçu un second avis.

Le général de Mac-Mahon devait voir l'Empereur le lendemain matin avant de partir en Crimée, où il allait remplacer le général Canrobert devant Malakoff. Le maréchal Vaillant le fit confident de la chose et lui recommanda de faire sentir au souverain, dans le cou-

rant de sa visite, combien sa décision était maladroite.

Ainsi prévenu, le général de Mac-Mahon se tint sur ses gardes. L'Empereur ne manqua pas de lui annoncer la nomination du général Niel au commandement en chef. « Niel était le dernier à choisir, » dit tranquillement le général de Mac-Mahon; et, durant l'audience, à plusieurs reprises, il le répéta à l'Empereur.

Le général Fleury, alors aide de camp et premier écuyer, attendait la sortie du général de Mac-Mahon pour entrer à son tour. Depuis longtemps il redoutait le rappel du général Pélissier, et il lui avait écrit à la fin du mois de juin une longue lettre qui se terminait ainsi : « Demeurez ferme et ne vous laissez pas intimider par le télégraphe. »

« Soyez tranquille, lui avait répondu le général en chef; je ne m'affaisserai pas sous le télégraphe comme mon ami Canrobert. »

Aussitôt le général de Mac-Mahon sorti, le général Fleury entra. Sans préambule, l'aide de camp commence à dire qu'il a reçu une lettre des plus édifiantes du général Feray — gendre du maréchal Bugeaud — dans laquelle ce général insiste pour qu'on ne tienne pas compte des renseignements pessimistes et intéressés des généraux Regnaud et de Béville. L'Empereur l'écoute et lui répond en lui annonçant le changement dans le commandement; et le général Fleury de répéter la même chose que le général de Mac-Mahon et d'insister vivement pour le maintien du général Pélissier.

Il y avait conseil des ministres à neuf heures; à huit heures et demie, le maréchal Vaillant arrivait à son tour chez l'Empereur, et il surenchérit sur ses deux

prédécesseurs. L'Empereur l'écoute, frise ses longues moustaches, roule sa cigarette sans rien laisser paraître, et, à neuf heures, ses ministres étant là, il ouvre la séance du conseil : elle dure jusqu'à midi et tout le monde s'en va alors déjeuner.

A une heure, l'Empereur fait appeler le maréchal Vaillant aux Tuileries. L'amiral Hamelin, MM. de Persigny et Walewski y étaient déjà. L'Empereur leur demande leur avis sur sa lettre. Tous sont unanimes pour son retrait. Au bout d'une heure, l'Empereur dit à mi-voix : « C'est malheureux, mais la lettre est partie. »

« Oui, Sire, répond le maréchal, mais on peut encore l'empêcher de parvenir à son destinataire. — Eh bien, faites. »

Le maréchal Vaillant, rentré en toute hâte en son cabinet, ayant retiré son habit et s'épongeant, envoya de suite la dépêche suivante :

« 4 juillet.

« *Le ministre de la guerre au directeur des Postes à Marseille.*

« Parmi les dépêches adressées hier au général Pélissier, il y en a une dans une enveloppe de 14 centimètres 1/2 de long sur 11 1/2 de large. Renvoyez-la-moi. Je vous autorise à ouvrir la première enveloppe, qui a le cachet du ministère de la guerre, et même la deuxième ; mais arrêtez-vous à la troisième, qui porte le cachet de l'Empereur. Ouvrez même tous les cachets de la guerre s'il le faut ; rendez-moi compte et dites-moi si la commission est faite. »

(Parvenu le 4, à quatre heures une minute.)

La lettre, reconnue rapidement, rentra au ministère, et on l'a retrouvée dans les papiers du maréchal Vaillant après sa mort ; sur son carnet, à la date du mardi 5 juillet, on lit : « Je crois avoir rendu un immense service en empêchant cette lettre d'arriver à destination. »

Cet orage devait être le dernier. La ténacité du général Pélissier avait lassé l'Empereur. Après le retrait de sa lettre du 3 juillet, le général en chef eut cette *latitude indispensable* qu'il demandait dans sa première dépêche, et le ministre de la guerre, entièrement acquis à ses projets autant que partisan de sa personne, fit tant et tellement auprès du souverain que celui-ci cessa ses télégrammes.

CHAPITRE XIV

LA TCHERNAIA : LA REINE VICTORIA A PARIS.

Dans les prairies. — Les *cantinières* et lady Paget. — Grand-croix de la Légion d'honneur. — Villa Woronzoff. — Les chacals et les vitriers. — Le général de Lavarande. — Les généraux Mayran et Brunet. — Attaque de Malakoff le 18 juin. — Trochubelza, l'homme à la carabine. — Mme Bazaine. — *Monsieur* Pélissier. — Mort de lord Raglan. — Départ du général Canrobert. — Visite au Sultan. — Mauvais effet produit en France par la démission du général Canrobert. — Entrée de la reine Victoria à Paris; les boulevards. — Portrait de la Reine. — Dîner à Saint-Cloud. — Le général Canrobert membre de la corporation des marchands de poissons de Londres. — Amabilité de la Reine. — Le prince Albert musicien. — Conversation avec la Reine. — Le général Canrobert grand-croix du *Bain*. — Gala à l'Opéra. — Voilà où j'ai été en prison. — La Reine dessine des zouaves. — Danse de la Reine. — Revue et visite de la Reine au tombeau de Napoléon Ier. — L'orage; scène émouvante. — Réflexions de la Reine et de Napoléon III. — Grande fête à Versailles. — M. de Bismarck. — Les enfants de la Reine. — Le prince de Galles (Edouard VII) et l'impératrice Victoria. — Vive Canrobert ! — Affection de la Reine pour Napoléon III. — Alliance anglaise de 1855. — Alliance russe de 1895.

Le général Pélissier, tout en désirant satisfaire le général Canrobert et lui rendre son ancienne division, voulait aussi lui donner une situation indépendante; en conséquence, il lui confia un corps d'armée composé de deux divisions d'infanterie, de toute la cavalerie

et de l'artillerie à cheval et montée de la réserve. Il devait repousser les avant-postes russes au delà de le Tchernaïa, les poursuivre et envoyer des pointes de cavalerie le plus loin possible. C'était une petite expédition décidée pour le 23 mai.

Le soir où le général Canrobert quitta le grand quartier général et se rendit à sa division, qui était à l'extrême droite de l'armée, il vint dîner chez le général Espinasse, l'un de ses brigadiers.

Ce premier dîner fut triste; presque personne n'y parla. Le repas, quoique modeste, se traînait dans le silence. Il pouvait être dix heures du soir, on était sur le point de se quitter, chacun emportant ses idées moroses dans sa propre tente, lorsqu'une fusillade et une canonnade intenses éclatèrent à la gauche, devant la ville. Le général Canrobert pria le commandant de Molènes d'aller aux informations.

L'infatigable Totleben avait commencé un nouvel ouvrage devant le bastion central; encore quelques nuits, ce deviendrait un véritable fort et il faudrait un siège pour le prendre : le général Pélissier avait décidé de l'occuper ce soir-là et de le faire servir à l'extension de nos approches. Dix mille hommes se lançaient donc à l'assaut de cette redoute. Telle était la raison de cette canonnade. A gauche, où commandait le général de Lamotte-Rouge, tout alla bien; mais, à droite, les travaux durent être pris et repris cinq fois de suite, et, au matin, les parapets étaient tellement bouleversés que ni Russes ni Français ne pouvaient y tenir. La nuit suivante, le général Levaillant reprit possession de ces débris; ce que voyant, les Russes, convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ne nous les dispu-

tèrent plus, et, au matin, le génie en retourna les talus. Ce combat nous coûtait près de deux mille hommes, et, comme il dura deux jours, il fut cause du retard apporté à la reconnaissance que devait diriger le général Canrobert.

Dans la nuit du 25, les troupes sous ses ordres se mirent en marche.

Le terrain était couvert d'herbes; on ne signalait aucun ennemi : les cosaques placés en grand'garde pour nous surveiller, sans doute prévenus de notre marche, s'étaient retirés.

« A l'aube, nous étions sur la Tchernaïa, m'a raconté le maréchal. J'arrêtai l'infanterie, qui se forma en bataille, l'artillerie au centre, à mi-côte des monts Fédioukine ; devant nous, la cavalerie, également en ligne sur les berges de la rivière, détachait des éclaireurs qui s'engageaient de l'autre côté et fouillaient les bois et les taillis en échangeant des coups de feu avec les cosaques, qui commençaient à se montrer.

« Le soleil se levait par un temps clair; pas un nuage au ciel; la rosée couvrait de mille diamants l'herbe épaisse que nous foulions. Sur ma gauche, les Russes tirèrent quelques coups de canon. Nous leur ripostâmes, puis le feu cessa.

« Pour ce premier jour, nous avions accompli notre tâche. Les troupes s'arrêtèrent et préparèrent leur camp. Le site était superbe : le pic neigeux du Taschir-Dag dominait l'horizon, et puis partout de l'eau, de la verdure, des villas et de grands arbres au delà de la rivière, dont les berges étaient toutes de prairies épaisses.

« Les Piémontais vinrent nous rejoindre dans la

journée et s'installèrent à côté de nous : presque tous étaient des Savoyards parlant le français, ayant nos idées et nos coutumes. Leur général, Alphonse de La Marmora, que je devais souvent revoir, n'était pas seulement un élégant cavalier; c'était un homme d'une séduction parfaite, d'une jolie figure avec des cheveux et une grande moustache noir de jais, et des yeux non moins noirs d'une douceur indicible. Il avait un costume de hussard avec des soutaches noires et une pelisse.

« Nos soldats s'amusaient des Piémontais, et appelaient les bersagliers « des cantinières », en raison de leurs petites vestes, de leurs pantalons larges et de leurs chapeaux de toile cirée avec d'énormes plumets de coq qui, de loin, prétendaient-ils, les faisaient ressembler à ces dames.

« Un peu plus loin étaient campés les Turcs, et on ne pouvait guère faire un pas sans rencontrer Omer-Pacha, qui remplissait tout le pays de son importance.

« Quelque éloignés que nous fussions, des officiers et des touristes anglais venaient aussi journellement nous visiter; entre autres lady Paget, ravissante amazone blonde, d'une élégance recherchée, qui montait un pur sang noir avec une robe de nankin soutachée de galons blancs, d'un « fashion » qui excitait l'admiration de nos plus fins connaisseurs. Elle ne craignait rien et s'exposait volontiers aux boulets que ne manquaient pas de lancer, comme pour la saluer, les batteries russes que nos soldats gratifiaient du nom de *bilboquet* et de *gringalet*. »

Au bout de deux jours, le général Morris, qui commandait la cavalerie, ayant refusé de recevoir, comme il aurait dû le faire, les injonctions du général Canrobert,

celui-ci, pour éviter tout ennui, demanda à être mis sous les ordres dudit général Morris, plus ancien que lui.

Le général Canrobert à la tête de sa seule division resta campé dans les prairies, sur le bord de la Tchernaïa, et, tous les matins, il dirigeait des reconnaissances dans les bois et les montagnes de la rive droite. Quelques jours après, l'avis de son élévation à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur arrivait au grand quartier général.

A cette occasion, le général Pélissier se résolut d'aller lui-même remettre à son prédécesseur les insignes qu'il avait reçus pour lui.

Quand on sait combien il était pénible pour le général Pélissier de monter à cheval et de faire une longue course, on comprend la valeur de la marque d'estime et d'affection qu'il donnait en cette circonstance au général Canrobert, qu'il eût pu faire appeler ou auquel il aurait pu faire envoyer le grand cordon par un aide de camp.

Le général Canrobert était à table devant sa tente, avec MM. de Senneville, de Bar, de Cornély, de Molènes Brady et de La Tour-du-Pin, lorsque les sentinelles accourent, annonçant la présence du général en chef.

Au même moment, le général Pélissier arrive, et, apercevant le général Canrobert, va à lui, le serre dans ses bras, l'embrasse sur les deux joues, et, tirant son épée, lui en donne deux coups de plat sur les épaules, et, ayant prononcé la formule, lui passe le cordon en sautoir.

Ensuite, les deux généraux dînèrent tant bien que mal — plutôt mal.

« Deux jours après nous partions la nuit, m'a dit le maréchal Canrobert, nous passions la rivière et nous nous engagions sur des routes encore inconnues, dans un pays d'une végétation superbe. A l'aube, nous étions dans une grande forêt d'arbres touffus, serrés, feuillus, dont les taillis, à ras du sol par moments, étaient diaprés de fleurs. Nous jouissions de la nature luxuriante de cette Provence de la Russie, après six mois d'existence sur ce plateau boueux et désert de la Chersonèse. Nous nous arrêtâmes à Baïdar, petit village tatar avec minaret, véritable aiguille blanche qui émergeait d'une touffe d'arbres verts. Les Tatars, femmes et enfants avec leurs costumes pittoresques, après nous avoir regardés avec étonnement nous apportèrent des rafraîchissements. Le starchina (maire) causa avec moi au moyen d'un interprète : il y avait à petite distance une superbe villa au comte Worontzoff. Les Russes s'étaient retirés; nous pouvions y aller sans crainte. Du reste, la cavalerie qui nous couvrait au loin n'avait rencontré que des vedettes de cosaques qui se repliaient sans même décharger leur carabine. Je me rendis en cet endroit qui avait nom Phoros : sous le chaud soleil de l'Orient, encadrée d'arbres vert sombre, éclatait en rose une villa ravissante. Fleurs, plantes grimpantes, eaux vives, tout ce que la campagne a de charmes et d'enchantement était réuni là devant nos yeux privés depuis si longtemps de ces aspects reposants. Derrière les bâtiments, des rochers formaient des cascades d'eau fraîche provenant de la fonte des neiges des montagnes dont nous apercevions les cimes perdues dans le ciel.

« En rentrant, toute la colonne était en gaieté; cette

nature enchanteresse avait agi sur les esprits. Les soldats marchaient allégrement, comme s'ils eussent été au commencement de leur étape. Ils riaient, lançant des lazzis ou chantant.

« A un moment, je longeais la colonne ; je me trouvais entre le 1er chasseurs à pied et le 1er zouaves, marchant chacun sur un des bas côtés de la route. C'était un charivari extraordinaire. Les zouaves criaient aux chasseurs : « V'là l'vitrier qui passe, » ou imitaient le cri du corbeau : allusion au miroitement de leurs sacs passés à l'encaustique ou à leur costume sombre; et les chasseurs répondaient par le cri du chacal ou la chanson des zouaves : « Le chacal est par ici. » Et nous rentrâmes ainsi au camp.

« Dans ma villégiature de la Tchernaïa, je recevais beaucoup de visites : lord Raglan ne manqua pas, avec sa courtoisie habituelle, de venir me voir.

« Je fus très sensible à son amabilité, car, étant donnés son grand âge et sa santé qui commençait à faiblir, c'était pour lui un véritable voyage que de venir de son quartier jusqu'à ma tente.

« Je le remerciai chaudement de me traiter, dans ma disgrâce, sur le même pied où il le faisait lorsque j'étais au pouvoir.

« Il avait un des plus nobles caractères que j'aie connus. On a dit et écrit que j'avais donné ma démission parce que j'étais en désaccord avec lui : c'est faux ; je n'ai jamais eu aucune difficulté avec lui.

« Le 6 juin au soir, je vois arriver mon vieux camarade Lavarande, il était tout joyeux. Il commandait l'une des colonnes qui allaient assaillir les Ouvrages Blancs. Nous nous étions liés à Mostaganem, en 1842. Il était

sous mes ordres à Zaatcha, à Narah et à l'Alma ; je l'avais proclamé colonel des zouaves de la garde dans une cérémonie touchante où, au son du canon de la place, je donnai le drapeau à ce régiment, peut-être le plus beau qu'il y eut jamais puisqu'il se composait de l'élite des zouaves.

« En dînant, ce soir-là, nous nous mîmes à parler éducation : je rappelai que j'avais été élevé à Senlis, à l'institution des chevaliers de Saint-Louis; et puis, me voilà parti, racontant maint détail, entre autres que, sur la porte du cimetière, à côté de notre collège, était gravée cette légende : « *Hic arguantur vanitates præterita ;* toutes les vanités du monde prennent fin ici. » Et là-dessus, Lavarande parle à son tour comme saint Jean Chrysostome sur les vanités de ce monde. C'était un vrai prédicateur, lui si gai, si bon enfant, si réjoui... Le surlendemain il devait être mis en charpie par une énorme bombe qui lui éclata entre les jambes. »

Le 7 juin, à 7 heures du soir, en effet, nos colonnes enlevèrent les ouvrages avancés devant Malakoff.

Au soleil couchant, les troupes sortirent en colonnes par pelotons serrés en masse, au pas de course, et arrivèrent partout sur les retranchements sans que les Russes, surpris, eussent eu le temps de se reconnaître.

Malheureusement on alla trop loin; au lieu de se maintenir au Mamelon Vert, nos colonnes, une fois dedans, s'élancèrent au delà, sur Malakoff, où elles furent reçues d'une telle façon qu'elles durent revenir, et abandonner même un instant le Mamelon Vert. Aux Ouvrages Blancs, où l'on fut plus calme, l'affaire fut vite réglée.

En même temps, les Anglais s'emparaient brillamment des carrières devant le Redan.

Après ce succès, on ne doutait plus de rien : on allait enlever la ville comme ses approches. En conséquence, on prépara le coup final pour le 18 juin. Dans la nuit, les ordres de l'assaut furent modifiés, ce qui amena du désordre. Enfin, le général Bosquet, ayant sans cesse exprimé l'idée que la continuation du siège était une folie, fut envoyé au commandement du corps de la Tchernaïa, et le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely, déjà fort âgé, arrivé depuis peu de temps, et sans connaissance du terrain, le remplaça dans la direction de l'attaque de Malakoff.

La veille, les différents généraux qui avaient des commandements pour l'assaut du lendemain vinrent chez le général en chef. Aux objections que lui firent plusieurs d'entre eux, il crut retrouver l'esprit de critique et de mauvais vouloir qu'il était décidé à briser. Il s'emporta à plusieurs reprises et fut des plus mordants. Le général Brunet le quitta assez triste, sans parler de ce qu'il lui avait dit; mais, à plusieurs reprises, il demanda à ceux de ses officiers qui lui étaient le plus attachés de s'occuper de ses enfants s'il était tué le lendemain. Le général Mayran s'en alla du quartier général en disant tout haut : « Après cela, il n'y a plus qu'à se faire tuer. »

L'attaque devait avoir lieu à 3 heures du matin. Le général Pélissier ne se leva point à temps, et arriva après l'heure à son poste. Le général Mayran, demeuré sous le coup des violentes paroles de son chef, se laissa aller à trop d'impatience, lança sa division avant l'heure. Au contraire, le général Brunet n'était pas

prêt au moment du signal et ses troupes durent partir sans s'être suffisamment formées. Seule, la division d'Autemarre, bien préparée et dirigée, marcha droit et entra dans la ville. Soit que le général Pélissier eût trop de confiance, soit que le général Regnaud de Saint-Jean-d'Angely ne possédât pas les connaissances suffisantes, on n'avait ni étudié ni assuré l'exécution des ordres; on sentait un laisser aller, une confiance exagérée partout.

Les zouaves, placés à l'extrême droite, étaient arrivés la nuit dans les tranchées; au lieu de s'y tenir dérobés à la vue des Russes, ils étaient grimpés sur les talus et les gabions, riant, chantant, s'amusant.

Enfin, les Russes avaient dû être prévenus et nous attendaient. Aussi, à peine les premières colonnes furent-elles hors des tranchées, qu'une fusillade et une canonnade en rafale éclatèrent, fauchant des rangs entiers; on ne put rester sous pareille trombe.

Cependant, les chasseurs du général d'Autemarre pénètrent par les embrasures dans la batterie Gervais. Aussitôt dans l'ouvrage, le commandant Garnier fait prévenir le général d'Autemarre qu'il est entré seul dans l'enceinte, où il est attaqué de toutes parts : il faut de suite des renforts si on désire qu'il tienne, et surtout si on veut qu'il puisse s'étendre dans la ville. Cet avis est long à être transmis, et, pendant ce temps, les chasseurs, pris de crainte devant les masses qui les attaquent, filent « comme des souris » à travers les embrasures par où ils sont entrés. Le commandant du génie Abinal veut les retenir ; mais il est blessé mortellement en cherchant à leur barrer la route et il faut abandonner cette conquête passagère.

Les Anglais sortis de leurs tranchées avaient aussi attaqué le Redan et avaient été reçus de la même façon que nous. Un de leurs généraux et deux de leurs colonels étaient tués. Chez nous, les pertes étaient énormes : le général Brunet tué net, le général Mayran mortellement blessé d'un éclat d'obus au cœur, et plusieurs milliers d'hommes blessés ou tués! L'aspect des tranchées était navrant ; à la confiance avait succédé le dégoût, le mécontentement; partout des cris d'indignation. On sentait que l'affaire avait été mal préparée, mal menée; on en voulait au chef et à ses lieutenants. Plusieurs officiers désiraient sévir contre les plus montés des soldats, mais on dut partout, étant donnée la surexcitation, avoir l'air de ne rien entendre et de ne rien voir. On eut raison. Quelques jours après, ces troupes indignées, de nouveau prises d'un enthousiasme ardent, étaient prêtes à recommencer.

Quant au général Pélissier, après avoir été inabordable pendant deux ou trois heures, furieux, enragé, jurant, sacrant, il redevint aussi calme qu'auparavant; il eut quelques minutes d'entretien avec lord Raglan et rentra à son quartier.

Certes, il ne ménagea pas les reproches. Le général Trochu a prétendu qu'il avait été jusqu'à dire, lorsqu'on lui apprenait la mort des généraux Brunet et Mayran : « Ils ont bien fait, car, sans cela, je les eusse fait passer devant un conseil de guerre. »

Il doit y avoir un peu de mélodrame ajouté par l'auteur de *l'Armée en* 1867, car le général Mayran n'était pas tué sur le coup et le général Pélissier vint lui rendre visite et télégraphia au ministre, après l'avoir vu, qu'il y avait encore espoir de le sauver. Il n'est pas

vraisemblable qu'il eût ainsi agi avec un chef qu'il voulait faire fusiller.

Dès le soir, le général Pélissier donna des ordres pour faire évacuer les tranchées et les parallèles sur Malakoff, et fit demander à Paris des quantités de mortiers pour écraser la ville sous les bombes, et le siège se continua plus actif qu'auparavant.

Il fallut, dans ces terribles circonstances, soutenir le moral de l'armée et ne pas plier sous la masse des accusations, des récriminations qu'amènent toujours un insuccès, surtout quand les critiques sont sûrs d'être bien vus en haut lieu.

Avec son calme et sa fermeté qui ne l'abandonna jamais, le général Pélissier reprit sa gaieté et son ton sarcastique. Le général Trochu avait particulièrement le don d'exciter son persiflage. Ils se connaissaient de longue date, puisque le général Pélissier, déjà dans son âge mûr, avait été pendant cinq ou six ans chef d'état-major du maréchal Bugeaud, dont le général Trochu, encore jeune, était l'aide de camp. Le général Pélissier considérait toujours le général Trochu comme un enfant et, au quartier général, ne manquait pas de l'appeler « gamin » et d'affecter de ne jamais prendre ses dires au sérieux, ce qui navrait « le plus jeune général de l'armée », qui ne manquait pas de prétentions. Sans en rien dire, le général Trochu souffrait difficilement d'être traité comme un enfant, dont les avis n'ont aucune portée; il demanda à quitter l'état-major et à prendre le commandement d'une brigade.

La première fois qu'il alla à la tranchée avec sa troupe, il fit lui-même diriger le feu de ses francs-tireurs, et, ce jour-là, l'amiral Nakhimoff tomba atteint

d'une balle à la tête. Le général Trochu ne manqua pas de faire valoir que si le tir avait été si efficace, c'était grâce à sa surveillance et à ses conseils. Naturellement ses dires vinrent aux oreilles du général Pélissier, qui, lorsqu'il rencontra son lieutenant, l'accueillit en lui chantant l'ode de Victor Hugo : « Trochubelza, l'homme à la carabine... » Pendant la quinzaine suivante, toutes les fois qu'il le voyait, il ne manquait pas de fredonner le même air, et le pauvre général Trochu était dans des états furieux d'être ainsi la tête de turc du mordant général.

Contrairement aux habitudes du général Canrobert, le général Pélissier sortait peu de sa baraque, et, quand il allait aux tranchées, il faisait atteler une carriole de forme extraordinaire, vraie *berline des émigrés*, trouvée et rapportée de Kertch. Là, en uniforme, avec un képi de général sans visière, il ordonnait de le conduire sur le point qu'il voulait voir. Descendu de voiture, s'il avait à parcourir les tranchées, il allait à pied, et si c'était sur un chemin plat qu'il avait affaire, il montait un cheval préparé à l'avance qu'il ne menait jamais qu'au pas.

Tous les jours il donnait à déjeuner et prenait l'un de ses convives comme but à ses pointes. Puis, après déjeuner, il recevait ceux qui étaient dans ses papiers. Il était en uniforme, avec une chéchia de zouave sur la tête, et passait une heure à faire sauter deux caniches par-dessus une file de chaises.

Ce qui ne l'empêchait pas, pendant ce temps, de discuter et de donner des ordres et des explications à ses officiers ou à ceux qui venaient lui parler.

Le général Bazaine avait amené sa femme au camp.

Nous avons vu avec quel dévouement elle avait soigné le duc d'Elchingen jusqu'à ses derniers moments à Gallipoli. Maintenant Mme Bazaine, avec ses toilettes élégantes, faisait — du côté des Français — concurrence aux misses et aux ladies qui avaient leur centre à Balaklava.

Mme Bazaine, malgré un peu d'exubérance et une tenue quelquefois exagérée, était réellement jolie, et le général Pélissier, qui avait eu Bazaine sous ses ordres à Oran, la connaissait depuis longtemps et n'était pas insensible à ses charmes; aussi aimait-il la recevoir à sa table, et ne manquait pas de faire savoir le lendemain à ses généraux qu'il avait eu la veille une jolie femme à dîner dans sa baraque.

On disait aussi que les huttes du quartier du général Bosquet cachaient la jolie nymphe que Mme d'Imécourt était venue pourchasser pour l'éloigner de son frère, le futur général de Galliffet ; mais la chose était peu vraisemblable, car à la fin du mois d'août le général Pélissier reçut une lettre du ministre le priant, de la part du colonel Fleury, des guides, de faire revenir en France « son jeune Galliffet, qui est malade et corrigé ».

Le général Pélissier n'aimait pas ceux qui demandaient à rentrer, fussent-ils même blessés. Quand des ordres du ministre venaient forcer sa volonté à ce sujet, sa malice se donnait un libre cours sur le compte des trop pressés, et il leur fallait subir de rudes et de terribles sarcasmes.

Étant acharné à sa tâche, il entendait que tout le monde sous ses ordres le fût également. Du reste, sans esprit de vengeance et de jalousie, il était prêt à faire l'éloge des victimes de sa mauvaise langue et à leur pro-

curer honneurs et avancement si elles venaient à les mériter.

Dans une immense armée comme celle qu'il commandait, où les hommes se coudoyaient et vivaient presque en commun, on était à même de juger la valeur morale de chacun; et si beaucoup de chefs se montrèrent à la hauteur de leur tâche, surent, sans jamais murmurer, faire leur devoir, payer de leur personne, se multiplier et, comme leur général, obtenir de leurs subordonnés l'accomplissement de leur tâche, combien aussi de caractères mous, de gens envieux, enclins au découragement, disposés, pour faire excuser leurs sentiments mesquins, à les répandre autour d'eux et à les faire partager!

Au premier rang des hommes de cœur qui donnèrent toujours l'exemple du devoir, il faut citer l'infatigable général de Martimprey, à l'état-major; le modeste général Thiry, de l'artillerie; le bouillant général Frossard, commandant le génie devant Malakoff, qui savait faire servir les difficultés du terrain à l'exécution de ses travaux, et le gros et joyeux général Lebœuf, commandant de l'artillerie devant la ville. C'étaient des exemples vivants, qui, partant de haut, maintenaient les soldats à leurs pénibles devoirs.

Il y avait aussi des braves, des ardents, dont l'impétuosité par trop exubérante tournait à l'esprit de mécontentement et se traduisait par des critiques de divers genres. Ainsi, le général Niel, si opposé en tout aux idées et aux projets du général en chef, ne lui faisait guère d'opposition que par des observations dans le conseil. Au contraire, le général Bosquet se taisait aux réunions du quartier général, mais il se

rattrapait dès qu'il était dehors, et, devant ses officiers, il donnait libre cours à ses violences.

Pour son excuse, il faut dire que le général Pélissier ne le ménageait pas non plus.

« *Monsieur* Pélissier, disait le général Bosquet, tient à ses aises. Il veut vivre ici comme en ville; il fait bonne chère, couche dans un bon lit, et, quand il va au camp ou aux tranchées, c'est en voiture. Il ne s'acharne à ce siège que parce qu'il peut y jouir de toutes les facilités; sans cela, il eût fait une campagne extérieure. »

Avec plus de raison, il se plaignait que le général en chef le tînt en dehors de ses projets et ne lui communiquât rien de ses idées sur la guerre : « S'il venait à tomber de voiture, je ne saurais même pas les ordres du ministre, ni les rapports et les arrangements avec les Anglais, et j'ai cependant dans ma poche une lettre de commandement pour le remplacer. C'est une infamie et une indignité de me laisser la responsabilité sans les moyens d'action. »

Ces mercuriales avaient peu d'effet; autour de lui, on savait que ce n'était que de la *mousse*. Quelques-uns, par leur tenue, blâmaient implicitement cette intempérance de paroles. Plusieurs fois, les généraux Mellinet et Frossard se retirèrent discrètement pour ne point assister aux violences de leur chef.

Au 1er corps, la note était tout autre. Le général de Salles était plutôt désireux de flatter le commandant en chef; aussi, de ce côté, ne trouvait-on qu'approbation.

Malgré ses grands mots, le général Bosquet n'en faisait pas moins son devoir : chef habile, appliqué,

sachant clairement rédiger et expliquer ses ordres, il prépara admirablement la prise de Malakoff.

Il n'avait peut-être pas tort d'accuser le général en chef de cacher ses projets; car celui-ci, depuis le 18 juin, pour éviter les commentaires, les cancans et surtout les rapports aux Tuileries, se tenait dans un mutisme absolu. « Il faut se garder de parler, ici ; pour moi, je ne communique qu'avec vous, » écrivait-il au maréchal Vaillant.

Un jour, l'amiral Lyons, parlant au général Simpson de cette réserve, vint à lui dire : « Tel que je le connais, le général Pélissier a son projet bien arrêté. Pourvu qu'un boulet ne vienne pas lui emporter la tête avec son idée, car nous ne la connaîtrions jamais. »

On était à la fin de juin. Le général Canrobert apprit un jour, en même temps, la maladie et la mort de lord Raglan.

D'abord souffrant, le feld-maréchal demeura deux jours au repos chez lui, expédiant les affaires et signant les pièces qu'on lui apportait. Le troisième jour, il s'alita; le lendemain, il s'éteignit lentement.

On a généralement dit que l'échec du 18 juin était cause de sa mort. Il en eut certainement beaucoup de peine, mais, depuis quelque temps, un chagrin d'une tout autre origine le minait profondément.

La presse l'attaquait avec violence, le rendant responsable de la lenteur des opérations et lui reprochant à la fois la pénurie des ressources militaires du pays et l'effritement de l'armée. Lorsque le gouvernement eut à subir devant les Chambres les mêmes reproches, les ministres cherchèrent à se disculper en prenant lord Raglan comme bouc émissaire, et au lieu de le défendre,

le livrèrent en pâture aux anthropophages du journalisme et du parlement qui cherchent toujours quelqu'un à dévorer.

Lord Raglan était loin, et dans sa situation il ne pouvait répondre aux attaques. Du reste, l'élévation de son caractère, l'idée qu'il avait de sa dignité et l'assurance d'avoir toujours fait son devoir ne lui permettaient pas de s'abaisser jusqu'à se disculper de ces accusations.

Quoique, à l'exemple du général Canrobert, son cœur fût blessé à fond de sentir que ceux en qui il devait placer sa confiance le *lâchaient,* il n'en laissa rien voir. Jamais une plainte ne sortit de sa bouche, pas même une allusion à l'injustice dont il était l'objet. Son chagrin, pour demeurer caché, n'en devint que plus intense et agit sur sa santé. Malgré cela, toujours égal de caractère, accueillant, aimable, avec cette simplicité naturelle et élégante qui était innée chez lui, il se consacra, comme avant, à son devoir, ne cherchant d'adoucissement à sa peine que la satisfaction qu'il pouvait se donner à lui-même de s'être consacré tout entier à son pays.

A cette torture vint s'ajouter la douleur de l'échec du 18 juin; le vieux mutilé de Waterloo, déjà âgé et fatigué par deux ans de rudes campagnes, présentait une proie trop facile au choléra. En trois jours, la maladie l'emporta.

Sa mort causa un profond chagrin. Ceux qui l'avaient approché professaient tous une estime et un respect absolus pour lui. Le maréchal Pélissier courut de suite à son quartier pour le voir une dernière fois : il arriva trop tard. Il le trouva étendu sur son petit lit de fer, sous des rideaux de serge verte.

Ses beaux traits avaient pris encore plus de noblesse. Le général Pélissier était fort ému. Le général Canrobert arriva quelques minutes après lui; et tous deux demeurèrent là pour veiller le corps de leur collègue : témoignage touchant de l'affection et des sentiments de vénération que les deux généraux français professaient pour lord Raglan.

Depuis, l'Angleterre a reconnu et apprécié les services de cet homme de bien, de ce général sage et d'une « bravoure antique » .

Les historiens surtout l'ont vengé des injures dont il avait été abreuvé. Le nom de lord Raglan est un des plus estimés dans les trois royaumes, et les Français qui l'ont connu en Crimée et vu sur le champ de bataille sont encore là pour parler de son calme et de sa belle prestance.

Vers le milieu de juillet, la division Canrobert reçut l'ordre de quitter la Tchernaïa et de venir au siège devant Malakoff. La tente du général s'éleva à côté de la petite chapelle de bois où avait eu lieu l'enterrement du général Bizot, non loin du théâtre des zouaves et de l'ambulance du corps d'armée.

Le général Canrobert prit à son tour de service le commandement des tranchées : il se retrouva là dans son élément. Il parcourut les places d'armes, les boyaux, parlant à tous et promettant à ses soldats de les conduire lui-même dans Malakoff. « Je suis monté sur la brèche de Constantine et de Zaatcha ; j'espère bien vous faire faire connaissance avec celle de Malakoff. » Tous les quatre jours, il prenait ainsi le service. Un soir de juillet, le général Pélissier le fit appeler. Ils se trouvèrent seuls. Le général en chef lui exposa nettement

les choses. L'Empereur désirait le rappeler : il trouvait sa situation fausse. Certainement, elle l'était; mais le général Canrobert voulait rester jusqu'au bout et donner l'exemple de la persévérance. Le général Pélissier lui avait même promis de lui confier l'attaque de Malakoff. Déjà, dans les camps, on répétait ce refrain :

Quand la Canrobert donnera,
Malakoff tombera.

Mais l'Empereur tenait à ne pas laisser le général Canrobert en Crimée ; il avait peur que sa popularité ne vînt à nuire au général Pélissier, que les lettres reçues aux Tuileries représentaient comme décrié et peu aimé. Le général Pélissier reconnut que si l'Empereur voulait le retour de son prédécesseur, il fallait qu'il envoyât non une invitation, mais un ordre formel. C'est ce que le souverain fit le surlendemain. Le général Canrobert dut s'incliner et décida qu'il quitterait la Crimée le 3 août.

Ce fut une scène touchante que son départ : le général en chef vint chercher le général Canrobert dans le fameux équipage rapporté de Kertch. Ils déjeunèrent ensemble. Tous les généraux et officiers qui n'étaient pas de service vinrent des points les plus éloignés et les plus divers pour saluer leur ancien chef. Le général Canrobert, après avoir embrassé le général Bosquet, lui dit : « Tokarski m'a donné le fusil du khan de la horde d'or qui a été pris à Eupatoria ; gardez-le en mémoire de moi. » Ce que voyant le général Pélissier dit alors en riant, de sa voix de nez : « Et moi, vous ne me donnez rien? » Le général Canrobert lui remit alors ses pistolets de combat et distribua

encore quelques autres souvenirs à ses plus anciens compagnons. Le général Pélissier, accompagné des autres généraux, le conduisit à Kamiesch, où lord Lyons était venu le saluer. Une dernière fois, le général Pélissier l'embrassa, et il gagna *le Montebello* avec MM. de Cornély et de Molènes. L'amiral Bruat lui donna un grand dîner, et, à la nuit tombante, il monta sur le bâtiment des Messageries *l'Indus*, qui emportait le courrier. Il entrait dans le Bosphore le surlendemain.

Étant à Constantinople, il désira voir le sultan; l'ambassadeur, M. Thouvenel; le général Larchey et l'orientaliste M. Schefer l'accompagnèrent au palais, où un gros pacha les reçut affablement et les amena dans une grande cour au milieu de laquelle était le pavillon isolé où s'était retiré le padischa.

Il y a là une foule de serviteurs, d'eunuques, de soldats, de gardes. Un vizir, l'air réjoui, étouffant dans sa graisse qui ressort de ses habits, vient leur déclarer, avec force saluts et marques de déférence, que Sa Hautesse est à table et qu'il est interdit de la déranger quand elle se livre à cette importante opération.

Les trois visiteurs se consultaient; ils interrogeaient M. Schefer et étaient assez ennuyés de ce contretemps, lorsque la portière de la pièce où ils étaient en conversation avec le gros vizir s'entr'ouvre, une figure de cire, jaunasse et sans vie, y apparaît : c'est le sultan, qui regarde et, voyant l'ambassadeur de France et les deux généraux, soulève la portière tout à fait et entre, disant à M. Schefer : « J'y suis pour le général Canrobert. » Ce ne fut qu'une visite de cérémonie, car chacun était pressé de laisser le Grand-Turc retourner à son dîner.

Le 15 août, au matin, le général débarquait à Marseille. Le soir, il était à Lyon et assistait au dîner que donnait le maréchal Castellane en l'honneur de la fête de l'Empereur.

Le 16, il était à Paris et, dans l'après-midi, Napoléon III le recevait aux Tuileries.

La situation du général Canrobert était assez délicate. Il avait pu se convaincre, par la façon d'être du général Morris à son égard, qu'il avait perdu le prestige et l'autorité du commandement auprès des généraux, tandis que dans les bivouacs et les camps sa renommée et sa popularité s'étaient considérablement accrues.

Il ignorait cependant à quel point sa démission avait produit mauvais effet en France. Partout, en province comme à Paris, l'opinion s'était faite que le général Canrobert, ayant reçu l'ordre réitéré systématiquement de donner l'assaut coûte que coûte, n'aurait pas voulu assumer une pareille responsabilité comme général en chef, mais aurait demandé à y monter le premier comme général de division sous les ordres d'un autre : raison pour laquelle il aurait refusé le 1er corps d'armée.

D'autres, moins nombreux, disaient que le général Canrobert était frappé de disgrâce par l'Empereur des Français tout comme l'avait été le prince Menschikoff par le tsar.

Ces idées avaient pris une telle importance, surtout en province, que le duc de Mortemart, commandant la 19e division militaire, à Bourges, en écrivit à plusieurs reprises au maréchal Vaillant en lui signalant tout le mal que l'absence de nouvelles faisait sur l'opinion; « on ne comprenait rien à ces événements; on les

supposait arrangés d'avance par le souverain et son ministère dans le but de cacher de terribles vérités. »

A peine le général Canrobert fut-il introduit chez l'Empereur que celui-ci, allant au-devant de lui, le serra dans ses bras et lui dit : « Comme je vous suis reconnaissant du soin que vous avez donné à mes soldats et de la façon dont vous avez entretenu notre belle armée. Tout le monde vous aime. » Puis : « Je vous ai nommé sénateur. » Et il interrogea ensuite son lieutenant sur le siège, sur sa santé, ses yeux, etc. « Voyez le maréchal Vaillant. Moi, je suis tout occupé de recevoir la reine d'Angleterre. Je pars dans quelques minutes à Boulogne pour aller à sa rencontre. »

Autant qu'il est loisible de le savoir, aucune question brûlante ne fut soulevée dans cette conversation qui dura peu.

Nous savons encore moins ce qui se passa avec le ministre. Dans une lettre écrite le soir, le maréchal Vaillant se déclara satisfait de son entretien avec le général Canrobert. C'est tout.

Épuisé et fatigué, le général rentra dans son petit appartement et se mit au lit avec une forte fièvre. Le lendemain, la reine Victoria faisait son entrée à Paris.

« Quoique j'eusse été invité à dîner à Saint-Cloud le soir même, m'a raconté le maréchal, je ne pus m'y rendre ; j'étais trop souffrant, et je ne fis qu'une course dans la journée du 18.

« Plus de huit cent mille personnes étaient, dès deux heures de l'après-midi, entassées sur les boulevards et les Champs-Élysées : les fenêtres regorgeaient de grappes humaines, et des estrades en bois s'élevaient sur tous les espaces vides : partout le peuple joyeux s'ébattait

sous un soleil de plomb de mi-août : les marchands de coco avec leurs dômes de fer-blanc dorés, et mille camelots criant et vendant des programmes des fêtes, des biographies de la Reine, des médailles à son effigie, faisaient un remous perpétuel dans la foule. Des corporations, des orphéons, des sociétés de toutes sortes, dames de la halle endimanchées et corporations d'ouvriers divers, se groupaient et se massaient autour de leurs bannières; des populations villageoises avec leur maire, leur curé, leurs pompiers, se mêlaient à la masse des Parisiens et des étrangers de toutes nationalités. Partout des mâts vénitiens, des tentures, des drapeaux, des banderoles, des flammes et des transparents avec le mot : « Velcome » (bienvenue) ; des arcs de triomphe, dont un superbe à la hauteur de la rue Le Peletier ; au passage de l'Opéra, un marchand de postiches avait exposé un portrait en pied de la Reine, grandeur naturelle, exécuté avec des cheveux de différentes couleurs. C'était une grande attraction du moment. Bien entendu, partout des lazzis et des bons mots, et des gamins sur tous les vernis du Japon du boulevard des Italiens.

« Rentré chez moi, j'entendis seulement à sept heures les coups de canon annonçant l'arrivée de la Reine à la gare de Strasbourg. Il faisait presque nuit. La foule attendait depuis plusieurs heures et était impatiente d'assister au défilé du cortège avant la chute du jour. Aussi, de toutes parts, fut-on déconfit du retard. La Reine avait demandé à ne pas faire son entrée dans une voiture de gala fermée, mais dans une calèche découverte, tenant à mieux voir et surtout à faire plus ample connaissance avec Paris et ses habitants. En raison de la chute du jour, on dut allumer les lanternes de la voi-

ture. La souveraine était dans le fond, ayant à côté d'elle sa fille, la future impératrice d'Allemagne, Victoria ; sur le devant, l'Empereur et le prince Albert ; à droite, à cheval, le maréchal Magnan, commandant l'armée de Paris; à gauche, le général de Lavœstine, commandant la garde nationale. Sur tout le parcours, c'est-à-dire sur le boulevard de Strasbourg, les grands boulevards, les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, les troupes et la garde nationale formaient la haie.

« A huit heures on entrait dans le parc de Saint-Cloud, où l'Impératrice et la princesse Mathilde reçurent la Reine et son époux.

« Quoique ma santé fut encore assez ébranlée, je me rendis le lendemain dimanche, dans la journée, à Saint-Cloud, où j'arrivai vers quatre heures. L'Empereur et l'Impératrice étaient en ce moment en promenade avec leurs hôtes et leur faisaient les honneurs du bois de Boulogne, qui venait d'être créé par les soins d'Alphand et du dessinateur Varé. Je pus causer avec des camarades, entre autres avec Fleury. Naturellement, on ne parlait que de l'événement du jour. On me raconta que l'entrée du cortège à Saint-Cloud, à la nuit, la veille au soir, avait été très réussie.

« La garde impériale était massée sur les avenues, les cours et la terrasse du château ; près de la grille on avait eu l'heureuse idée de placer au milieu des soldats les enfants des écoles et des orphelinats : les petits garçons d'un côté, de l'autre les petites filles surveillées par des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Lorsque la Reine avait entendu les vivats joyeux de ces voix enfantines et les bravos répétés de leurs petites mains qui se mélangeaient au roulement du tambour et aux accents

du *God save the Queen*, et qu'elle avait vu les cornettes des sœurs de charité dont le dévouement en Orient lui était connu, sa figure avait exprimé une vive satisfaction. Elle s'était plu à contempler les manifestations de cette joie enfantine dont l'expansion donnait une note intime et touchante à la cérémonie officielle.

« Tandis que je causais et écoutais, on annonça le retour des souverains : au même instant la voiture impériale et royale s'arrêta devant le perron : la Reine en descendit. Je la vois encore : malgré l'énorme chaleur, elle avait un massif chapeau de soie blanche avec bavolet par derrière et des plumes de marabout sur le haut. Sa figure me parut aimable : sa robe était toute blanche avec des volants, mais elle avait une mantille et une ombrelle d'un vert cru qui me parut jurer avec le blanc du reste de son costume. Quand elle posa le pied sur le marchepied, elle retroussa sa jupe, qui était fort courte (à la mode anglaise, me dit-on), et je remarquai qu'elle était chaussée de petits escarpins attachés par des rubans noirs se croisant sur le cou-de-pied et le bas de la jambe. Mon attention fut surtout attirée par un objet assez volumineux qu'elle portait au bras : c'était un énorme cabas — comme celui de nos grand'-mères — de satin ou de soie blanche, sur lequel était brodé un gros caniche en or. La reine me sembla être petite, mais d'un aspect très aimable, et surtout, malgré le choquant de sa toilette, avoir grand air.

« Les souverains se retirèrent de suite dans leurs appartements jusqu'au moment du diner, et moi, je me remis de nouveau à causer avec les dames et les officiers qui étaient au château, et surtout avec ceux attachés à la personne de la Reine pour son séjour : le général

de Montebello, le colonel Fleury, le marquis de Belmont, le marquis de La Grange, le vicomte Walsh, Mme de La Bédoyère et la comtesse de Rayneval. On m'expliqua le service et le programme du séjour royal, et l'on me dépeignit les appartements du château nouvellement arrangés pour la circonstance. Deux peintres, Louis Boulanger et Faustin Besson, venaient d'y exécuter des dessus de portes et des trumeaux, principalement deux toiles charmantes : *Flore et Zéphire* et *Psyché et l'Amour*. — Ces peintures ont disparu dans l'incendie de 1870. — L'Empereur depuis un mois avait tout organisé lui-même. Il avait voulu que l'appartement destiné à ses invités rappelât autant que possible celui de la Reine au château de Windsor ; il en avait fait décorer et meubler les pièces en conséquence. Du reste, cet appartement était dans une situation délicieuse. D'un côté, les fenêtres avec balcon donnaient sur Paris, que l'on apercevait au delà des arbres du bois de Boulogne; de l'autre côté, la vue donnait sur les parterres, les bassins, les jets d'eau, les fleurs et les cascades.

« Partout les murs sont tendus des plus belles tapisseries du Garde-Meuble ; des étoffes de soie de Lyon décorent les chambres et les boudoirs. Des meubles superbes, dont le bureau de Louis XV, de Riesener, qui est actuellement au Louvre, et beaucoup d'autres ayant appartenu à Marie-Antoinette, sont placés dans les chambres et dans le fameux cabinet que Louis XVI avait fait organiser pour sa femme lorsqu'il acheta le château au duc d'Orléans.

« Des tableaux du Louvre, principalement des écoles italienne et flamande, choisis avec soin, ont été accro-

chés l'avant-veille, entre autres le tableau de *la Sainte Famille* de Murillo, acheté depuis peu à la vente du maréchal Soult.

« La Reine, paraît-il, est enchantée, ravie de tout, de l'accueil de la population, de son installation et de toutes les attentions dont elle est l'objet : elle a été émerveillée de la capitale et du château de Saint-Cloud; mais elle est par-dessus tout heureuse de revoir Napoléon III, qui a fait sa conquête au mois d'avril lorsqu'il a été à Londres.

« Sa conversation si simple, sa voix douce, ses prévenances, l'absence de morgue, sa simplicité, et puis sa bonté qui perce dans ses actes, dans ses paroles, dans ses regards, dans toute sa personne, enthousiasment la Reine, qui se sent attirée, subjuguée, et voit en lui un héros de roman, un prince de féerie.

« A l'heure du dîner, j'étais dans le grand salon avec plusieurs ministres, les dames et les officiers de la cour qui avaient été présentés la veille ; ma figure seule allait être nouvelle pour la Reine.

« Lorsqu'elle entra dans le salon avec l'Empereur, tout le monde s'inclina; elle vint droit devant moi. « Le général Canrobert? » — « Oui, madame. » — « Je suis heureuse de vous voir. J'ai tant entendu « parler de vous que vous êtes déjà pour moi une vieille « connaissance. » — « Mais, madame, je suis presque « sujet de Votre Majesté, car je fais partie de la corpo- « ration des marchands de poissons de Londres. Ces « dignes négociants m'ont fait l'honneur de me nom- « mer l'un des leurs après Inkermann. » — « J'ai « demandé à l'Empereur que vous fussiez à table à « côté de moi; j'ai beaucoup de questions à vous faire

« sur la guerre, et vous en arrivez. » — « J'étais dans « les tranchées il y a juste aujourd'hui quinze jours; « c'était mon tour de service, et nous étions à moins « de deux cents mètres de Malakoff! »

« Le prince Albert s'approcha et se mêla à la conversation; mais le dîner étant annoncé, je suivis les souverains et me plaçai à côté de la Reine. Je pus alors la dévisager mieux qu'à sa descente de voiture. Elle était en toilette décolletée blanche avec des quantités de fleurs de géranium placées un peu partout. Elle avait les mains potelées avec des bagues à chaque doigt, même au pouce; une d'elles me parut supporter un rubis prodigieusement gros et d'un rouge sang superbe. Elle avait de la peine à se servir de ses mains chargées comme des reliques, et encore plus de peine à mettre et à retirer ses gants. Sur sa tête était une gerbe d'épis de diamant, très en arrière; elle se coiffait avec de longs bandeaux qui tombaient sur ses oreilles. Ses yeux étaient beaux, regardaient franchement, intelligemment, et avec une grande douceur : ils donnaient confiance. Elle avait un joli teint; sa bouche dépareillait un peu sa physionomie, qui eût été jolie sans cela.

« Je fus, à la voir de près, et à causer avec elle dans l'intimité, encore plus saisi que dans l'après-midi de son air de reine. Dans la moindre de ses paroles, dans ses gestes, dans sa tenue, elle me parut être une grande souveraine, digne de gouverner des millions d'hommes.

« Il me fut facile de voir combien elle était au courant de toutes choses et combien elle avait le jugement sain et bienveillant. Elle parlait notre langue comme nous-mêmes, et je m'aperçus vite qu'elle avait un goût très vif pour la France et les Français.

« Je lui dis mon estime pour ses soldats et mon affection pour ses officiers. « Tous ceux que j'ai eu l'occasion « de fréquenter un peu sont devenus mes amis. » On pouvait ce jour-là parler hardiment de Crimée. La Reine, comme l'Empereur, était satisfaite des nouvelles de la guerre ; on avait eu la veille la dépêche annonçant la victoire de la Tchernaïa, et chaque jour mon successeur informait l'Empereur des progrès du siège et de quelque échec des Russes. On sentait maintenant que le drame touchait à son dénouement.

« Je dis à la Reine combien ses troupes avaient montré de sang-froid dans l'attaque et la prise des redoutes russes à l'Alma, combien elles avaient été admirables de ténacité et de calme à Inkermann : « Les généraux anglais sont tous des gentlemen. J'ai eu « beaucoup de peine de la mort de lord Raglan. C'est « l'échec du 18 juin qui a tué le pauvre milord ! Il était « admirable au feu, et si affable et d'un jugement si « sûr dans le conseil!... Parmi les officiers anglais, « outre ceux qui étaient dans mon état-major, comme « le général Hugh Rose, Claremont et Fooley, j'avais « de grands amis, comme sir George Brown et sir « Colin Campbell. Sir George m'a dit combien Votre « Majesté s'intéressait à ses troupes. Il m'a conté qu'il « avait été passé en revue à Windsor par Votre Majesté « et le prince Albert, lors des fiançailles royales. — « Oui, répondit-elle, je m'en souviens. C'était à « Windsor, par un froid terrible ; la neige et le « froid nous frappaient au visage. Je montais encore « mon vieux cheval *Léopold*. J'avais mis mon costume « militaire, une sorte de redingote avec ma *toque de* « *Windsor*, énorme casquette précédée d'une visière

« non moins énorme; je l'enfonçais sur le derrière de « la tête pour me couvrir les cheveux et me tenir chaud. « C'était peu élégant. Albert m'avait bien enveloppée « dans un large manteau, mais j'avais peur que lui « n'eût froid : il était encore dans son uniforme saxon « tout vert, en grande tenue, avec des bottes à l'écuyère. « Il était très beau... Regardez comment il était à ce « moment. » — Et la Reine me montra le portrait du prince, en miniature, fixé sur un bracelet. « Il ne me « quitte jamais, » ajouta-t-elle. — Je vis combien elle aimait tendrement son mari. Puis elle s'étendit sur la beauté de la France, sur l'amabilité des Français à son égard. »

Telle la Reine apparut-elle au maréchal Canrobert ; de son côté, elle a indiqué, en des notes, l'impression que le vainqueur d'Inkermann avait faite sur elle.

« Le général Canrobert était le principal invité, dit-elle. Il était à côté de moi. J'en fus enchantée. C'est un homme si bon, si droit, si sincère et si plein d'amitié, aimant tant les Anglais ! Il est très enthousiaste et gesticule beaucoup en parlant ; il est petit et porte ses cheveux, qui sont noirs, un peu longs derrière. Sa figure est rouge avec des yeux qui roulent. Il porte haut la tête. Il loua beaucoup nos troupes, parla des grandes difficultés de l'entreprise, des souffrances, des fautes commises, et manifesta beaucoup de bonté pour nos troupes et nos généraux. »

« Le soir, continua le maréchal, il y eut concert des artistes du Conservatoire, après le dîner. Le prince Albert avait composé le programme par avance. Il tenait à voir la différence d'exécution des artistes anglais avec ceux de notre pays. Lui et la Reine étaient fort

musiciens et tous deux avaient longtemps pris des leçons de Lablache. Le prince avait une très jolie voix de baryton, et quand il chantait dans l'intimité, la Reine l'accompagnait au piano. Il était aussi fort amateur d'orgue, en possédait un merveilleux à Windsor dont il jouait avec talent; il poussait la passion de la musique à tel point qu'il dirigea plusieurs fois des orchestres pour des sociétés d'art ou des œuvres de charité.

« A la fin de la soirée, le prince vint vers moi et m'exprima le désir de me voir en particulier pour parler de la guerre de Crimée. Il était libre pour le lendemain, six heures du soir. Je lui promis de me rendre à Saint-Cloud et de l'y attendre.

« Dans la journée, la Reine devait aller à l'Exposition universelle, section des Beaux-Arts, puis recevoir ensuite le corps diplomatique à l'Élysée.

« A six heures j'étais chez le prince. Il rentrait de sa tournée, et de suite il me demanda mon avis sur la position à Sébastopol. Je lui dis à quelle distance nos parallèles étaient de Malakoff, et que, si cette position tombait entre nos mains, comme le lui avait toujours dit sir John Burgoyne, le reste des défenses tomberait par le fait; j'ajoutai que l'assaut serait préparé par un bombardement formidable à courte distance ; que l'attaque se ferait avec de grandes chances, mais qu'elle coûterait beaucoup de sang. Quoique affaiblis, les Russes se défendront jusqu'à la fin, et ils tiennent avec une persistance admirable. Nous causions ainsi devant un plan de Sébastopol étalé sur une table, lorsque la Reine entra. Je voulus me retirer. « Non, au contraire, « restez, » me dit-elle. Et elle prit part à la conversation. Au bout de quelques instants, je demeurai stupé-

fait de ses connaissances sur le siège. Elle avait la mémoire précise des noms et des événements. La position des tranchées, des camps, des batteries était fixée avec une précision admirable dans sa tête. Elle savait le siège dans ses moindres détails aussi bien que moi-même. Je ne pus m'empêcher de lui en exprimer mon admiration.

« Alors, elle se leva et sortit; elle rentra un moment après avec un écrin dans la main. « Général, me dit-« elle, je vous confère la grand'croix de l'ordre mili-« taire du Bain. » J'étais tout surpris. Elle me regardait, souriante, jouissant de ma stupéfaction et de mon bonheur, pour lequel je ne savais tout d'abord exprimer ma gratitude. Puis je la remerciai. Elle ajouta : « Vous « avez été un véritable ami de l'Angleterre et de mes « soldats; je sais le service que vous nous avez rendu à « Balaklava et à Inkermann. » Alors elle me parla de lord Raglan. Je lui dis combien il était au-dessus des critiques et des attaques du Parlement et de la presse. « Il a fait tout ce qu'il devait faire. Il n'a jamais eu un « mot d'aigreur contre ses accusateurs, et ni les persi-« flages, ni les reproches acerbes dont l'écho lui arri-« vait, n'ont modifié sa façon d'agir loyale et pleine « de bon sens. Il a été toujours pour moi et pour tous « ceux qui l'ont approché d'une courtoisie parfaite. Il « était magnifique avec ses beaux traits, son bras coupé « et sa belle prestance... » La Reine me demanda si l'on approuvait la nomination de son remplaçant. Il avait pris le commandement par rang d'ancienneté; et peut-être n'était-il pas tout à fait préparé à si lourde charge. Je répondis que l'on avait cru dans les deux armées que sir Colin Campbell aurait le commande-

ment. « Il est très populaire; il a montré une bra-
« voure superbe à l'Alma ; il est très connu et aimé des « soldats des deux armées. Il a fait beaucoup la guerre « un peu partout dans le monde ; quoique âgé, il est « demeuré très vert et très doué au point de vue de « l'ascendant et des connaissances militaires ; de plus, « il est à l'armée depuis le commencement de la cam- « pagne. »

« La Reine répondit qu'elle faisait grand cas de lui ; mais, pour le moment, il n'y avait pas à revenir sur le fait accompli en vertu des règlements.

« Puis la Reine me parla de notre organisation, de l'administration de l'armée et du ministère de la guerre, et, venant à prononcer le nom du maréchal Vaillant, elle me dit qu'elle le trouvait sympathique, franc, ouvert, qu'il lui rappelait beaucoup son maître de musique Lablache. Je ne puis m'empêcher de sourire, et, la Reine l'ayant remarqué, je lui dis : « Je souris à la « réflexion de Votre Majesté parce que l'un de vos « généraux, Codrington, ne manquait jamais de me « dire, lorsqu'il me voyait, que je ressemblais à Crom- « well. » Ce fut au tour de la Reine de sourire. La conversation dut s'arrêter sur ce point, car il était l'heure du dîner. Je me retirai en remerciant encore Sa Majesté.

« Ce soir-là les artistes de la Comédie française vinrent représenter dans le petit théâtre de Saint-Cloud *les Demoiselles de Saint-Cyr*, d'Alexandre Dumas. La Reine, qui avait vu plusieurs fois cette pièce à Londres, désirait l'entendre à Paris, jouée par les sociétaires de la maison de Molière.

« Le lendemain mardi, la Reine visita Versailles et

goûta à Trianon ; le soir, elle alla à l'Opéra, où il y avait grand gala. Je fus au milieu de la soirée dans la loge impériale ; l'Alboni et la Cruvelli eurent le grand succès de la soirée.

« Après les chants, on représenta le ballet de la *Fonti*. La salle de l'Opéra de la rue Le Pelletier, brûlée en 1873, était ravissante. Des quantités de lustres avaient été ajoutés à ceux existant d'ordinaire, et les places n'étaient guère occupées que par des dames en grande toilette couvertes de diamants et des hommes en uniforme.

« La Reine avait un magnifique diadème un peu lourd et un collier d'énormes diamants au cou. Durant les entr'actes, on bavarda beaucoup dans les couloirs et les loges. Je fus accosté par des quantités de personnes qui ne m'avaient point revu. J'étais accablé de questions de toutes sortes et quelquefois des plus saugrenues. « On vient de faire une brèche à Malakoff, me dit « l'un; est-elle praticable? » Un instant après : « Ah ! « je vous fais compliment : vous avez le commandement d'une nouvelle armée, qui va opérer sur le « Danube. » Bref, c'était un tas de cancans bizarres. A la fin de la représentation, le rideau se leva sur une sorte d'apothéose superbe : le fond de la scène représentait le château de Windsor, tandis que le devant était rempli de toutes les danseuses du corps de ballet dans de ravissants costumes. Les chœurs et tous les artistes entonnèrent alors le *God save the Queen*, tandis que des jets de lumière électrique donnaient à ce spectacle un véritable aspect de féerie fantastique.

« Ce fut alors un enthousiasme indescriptible. Tout le monde était debout. On applaudissait, on fit bisser le

chant, on tendait les mains vers la loge où se tenait la Reine. La salle était en délire.

« La Reine, dans les journées qui suivirent, visita le château des Tuileries et le musée du Louvre. Il y avait encore du monde dans les galeries quand le cortège y entra. A quatre heures, le public se retira : il faisait une chaleur étouffante. La Reine était assise dans un fauteuil roulant que l'on poussait. A peine les visiteurs furent-ils partis que la Reine, se levant, s'adressa à l'Empereur : « Maintenant que nous sommes seuls, je puis retirer mon chapeau et mon mantelet. » Et aussitôt, se mettant comme si elle eût été dans son salon, elle plaça ses effets en paquet sur le fauteuil et continua sa visite à pied.

« En quittant le musée, le cortège prit par les quais pour aller à la Sainte-Chapelle, au Palais et à Notre-Dame. En passant devant la Conciergerie, Napoléon III ne manqua pas de l'indiquer et de dire : « Voilà où j'ai « été en prison, » rappelant toujours les durs moments d'autrefois.

« Une des joies de la Reine et de ses enfants fut une longue course qu'elle fit incognito, la figure couverte d'un voile très épais la cachant aux regards indiscrets. Elle avait, pour la circonstance, fait retenir une voiture de remise des plus simples. Elle s'amusa beaucoup, avec ses deux enfants, à voir tout, sans être l'objet de la curiosité universelle.

« Le jeudi avait lieu le bal à l'Hôtel-de-Ville. La Reine dîna aux Tuileries avec l'Empereur, la princesse Mathilde et plusieurs officiers dont j'étais. La princesse Victoria et le prince de Galles étaient retournés à Saint-Cloud dîner avec l'Impératrice, qui, dans son état de

grossesse, ne pouvait pas venir au bal à Paris. Durant le dîner aux Tuileries, la Reine raconta qu'elle avait pu, durant son séjour, faire quelques croquis et esquisses à l'aquarelle : l'une représentait la musique des guides jouant pendant le goûter de Trianon; une autre montrait un groupe de zouaves causant dans le parc de Saint-Cloud. Elle avait eu le temps de faire de cette étude une aquarelle poussée dont elle était fort contente : « Car j'aime les zouaves, disait-elle ; ce sont les « camarades de ceux qui se sont battus avec mes sol- « dats à l'Alma et à Inkermann. J'aime leur costume si « pittoresque aux couleurs voyantes. »

« Vers dix heures, nous partions en voiture de gala. La rue de Rivoli, nouvellement percée, était illuminée et la place de l'Hôtel-de-Ville regorgeait de monde.

« La réception fut magnifique : dans la grande salle d'entrée, c'était un éblouissement de lumières au milieu des plantes et des fleurs ; — il y en avait, dit-on, pour trois cent cinquante mille francs. Au fond, s'élevait un double escalier en fer à cheval, devant lequel était un bassin bordé de fleurs. Deux statues représentant la Seine et la Tamise tenaient chacune une urne d'où s'écoulaient de magnifiques gerbes d'eau éclairées par les lumières.

« La Reine portait ce jour-là une robe de dentelle blanche sur laquelle se détachait le grand cordon de l'ordre de la Jarretière. Elle avait sur la tête un haut et pesant diadème au centre duquel brillait le fameux gros diamant de la couronne d'Angleterre, le *Ko-hi-noor*. L'Empereur, de son côté, avait une épée dont toute la poignée était de diamants et dont la garde avait au centre le *Régent*.

« Reçue dans la salle d'entrée par le préfet Haussmann et par la municipalité, la Reine monta, au bras de l'Empereur, le grand escalier bordé de cent-gardes et de gardes municipaux immobiles qui semblaient des cariatides.

« La foule des invités était des plus curieuses : des uniformes de toutes les couleurs, des Arabes en burnous blanc et des généraux anglais en rouge ; des Autrichiens en blanc et bleu de ciel, des Italiens, des Espagnols, et puis, se multipliant, nos officiers, dont les tenues étaient alors si élégantes.

« En raison de l'Exposition universelle, il semblait que toutes les personnalités les plus considérables du monde entier se fussent donné rendez-vous dans cette fête.

« Le bal s'ouvrit par un quadrille : la Reine dansait avec l'Empereur ; la princesse Mathilde, avec le prince Albert ; l'ambassadrice d'Angleterre, lady Cowley, avec le prince Napoléon, et Mlle Valentine Haussmann, — depuis Mme Pernetti, — avec le prince de Bavière.

« Tous, nous faisions cercle pour voir le quadrille impérial et royal. Je donnais le bras à la charmante princesse de Beauvau, une Polonaise vaporeuse, aux cheveux blonds frisés et au teint éclatant ; personne ne dansait mieux qu'elle : à tous les petits bals des Tuileries, dans notre cercle d'intimité, nous lui demandions d'exécuter quelques pas devant nous, toute seule, pour avoir le plaisir d'admirer sa grâce et les mouvements charmants de sa taille délicieusement souple. Dès que le quadrille commença, elle regarda attentivement, en experte. « Oh ! me dit-elle, la Reine fait toutes les « figures sans manquer un pas. Nous autres, à Paris,

« nous marchons simplement, avec nonchalance, esca-
« motant tous les détails de la contredanse. C'est le
« suprême bon ton. La Reine, elle, danse conscencieu-
« sement. » — « Comme se battent ses soldats, répon-
« dis-je. Je vois que ce que l'on fait en Angleterre, on
« le fait avec conviction. Ils n'ont pas notre brillant,
« notre désinvolture, mais ils ont du fond. Je les ai vus
« se battre, les Anglais. Ils ne bronchaient pas. On
« les aurait tous tués sur place à Inkermann, si nous
« n'étions pas venus refouler les Russes qui les acca-
« blaient sous leurs masses. »

« La grande revue des troupes au Champ-de-Mars avait été commandée pour le vendredi. Après le défilé, la Reine et le prince Albert devaient aller avec l'Empereur visiter le tombeau de Napoléon aux Invalides. Ils tenaient beaucoup à cette démarche, qu'ils considéraient comme la plus considérable de leur séjour à Paris. Dans le sentiment de la Reine, c'était la consécration la plus formelle de l'alliance qui l'unissait maintenant au neveu de ce Napoléon que l'Angleterre avait fait mourir sur un rocher perdu dans les océans.

« Ce n'était peut-être pas une amende honorable faite par la souveraine de l'Angleterre, mais c'était au moins un pieux hommage rendu à sa victime.

« Je ne sais exactement ce qui se passa à cette occasion ; mais il y eut contre-ordre dans les détails et comme toujours beaucoup de racontars. Le roi Jérôme de Westphalie, le dernier survivant des frères de l'Empereur, était gouverneur honoraire des Invalides ; on prétendit que, dès qu'il connut le désir absolu de la Reine de venir au tombeau de Napoléon, il se refusa à se trouver présent. Il ne lui convenait pas, à lui, frère

de l'Empereur, de mener l'auteur de son martyre visiter ses cendres. Il se prétendit malade et disparut. Toujours est-il que le roi Jérôme n'était pas à Paris lors de l'arrivée de la Reine et qu'il n'y parut que le surlendemain de la visite aux Invalides.

« La revue était fixée pour trois heures, et à cinq heures les souverains devaient aller au tombeau de Napoléon. Mais, vu la chaleur, qui s'annonçait étouffante, l'Empereur remit la revue à cinq heures. La Reine était aux Tuileries dans l'après-midi avec l'Impératrice. Elle monta dans une voiture à quatre chevaux sur le devant de laquelle se placèrent le prince de Galles et la future impératrice Victoria. L'Empereur était à cheval du côté de la Reine, le prince Albert du côté de l'Impératrice. Au pont d'Iéna se trouvaient le maréchal Vaillant, ministre de la guerre ; le maréchal Magnan et leurs états-majors, auxquels je m'étais joint.

« La Reine voulut bien me reconnaître et me dire le plaisir qu'elle avait de me retrouver.

« Le cortège passa devant le front des troupes.

« Les musiques jouaient le *God save the Queen*, et la Reine regardait avec une attention soutenue les troupes. Elle paraissait surtout remarquer les cantinières dans leurs coquets uniformes; les tabliers jaunes des sapeurs des gendarmes de la garde attirèrent aussi ses regards.

« A la tribune du pavillon central de l'École militaire, l'Empereur l'aida à descendre et la conduisit sur l'estrade, où elle trouva la princesse Mathilde. L'Empereur remonta à cheval et vint avec le prince Albert se placer devant la tribune pour voir le défilé, qui commença par l'école de Saint-Cyr et par un bataillon de zouaves de la garde.

« La revue était terminée vers six heures et demie. La Reine félicita l'Empereur. Elle regrettait de n'être pas montée à cheval et de n'avoir pas été à côté de lui ; elle trouvait les troupes superbes : « Ce sont les cama-« rades de ceux qui se battent en ce moment avec mes « troupes. » Elle dit combien il y avait à copier chez nous pour améliorer l'armée anglaise. Puis elle demanda, malgré l'heure, à aller aux Invalides.

« On y partit donc.

« J'accompagnai l'Empereur, qui était toujours à cheval avec le prince Albert.

« Le général d'Ornano, qui était gouverneur, avait cru la visite décommandée. Il fut tout surpris, à sept heures moins le quart, de recevoir une estafette lui annonçant les souverains. Il fit battre le rappel et descendit dans la grande cour d'honneur. Le jour tombait et le ciel, si pur jusqu'alors, venait de se couvrir subitement. Alors, en raison de l'obscurité, le gouverneur fit distribuer des torches du dépôt d'incendie.

« Lorsque la voiture de la Reine parut dans la grande cour, les invalides y étaient à peine alignés et les torches éclairaient d'une façon bizarre et pittoresque les arcades. Il faisait tout à fait nuit. Les tambours — tous des enfants — battirent aux champs. Les vieux braves firent face et s'alignèrent avec leurs lances ornées de leur flamme. La Reine, conduite par l'Empereur et suivie de la princesse Mathilde et des siens, traversa leurs rangs, gagna l'église Saint-Louis et arriva derrière le maître-autel, devant la belle porte du caveau, où les deux grands génies de bronze (de Duret) supportent l'épitaphe : « Je désire que mes cendres « reposent sur les bords de la Seine. » De chaque côté,

à la lueur des torches, la Reine vit les cénotaphes de Duroc et de Bertrand; puis, montant près de la balustrade, sous l'admirable coupole de Mansard, elle regarda le caveau, dont l'Empereur lui expliqua les détails.

« A cette époque, le tombeau n'était pas encore dans l'excavation circulaire sous le dôme.

« Le magnifique cénotaphe de porphyre rouge, si grand dans sa masse sans ornement, n'était pas encore terminé. — Il fallut plus de quinze ans pour le polir. — L'excavation, par contre, était achevée. Les douze statues des douze campagnes de Napoléon (de Pradier) semblaient garder la place vide et attendre ; le sol, tout en mosaïque de marbre polychrome, par l'absence de son motif central, avait un aspect désorientant. L'Empereur dit à la Reine : « Ça ressemble à un bassin ; le brillant du marbre poli paraît être de l'eau. »

« Alors l'Empereur, donnant le bras à la Reine, la conduisit dans la chapelle latérale Saint-Jérôme. Là étaient le cercueil et les restes de Napoléon. Toute la chapelle, de forme circulaire, était tendue de velours violet semé d'abeilles d'or. Au fond se voyait le tombeau à hauteur d'homme, recouvert d'un grand velours noir aussi semé d'abeilles, avec de grandes broderies d'or : au-dessus, un aigle de bronze doré sortait de la muraille avec les ailes éployées et s'élançait au-dessus du cercueil. Devant, sur un socle bas, étaient déposés le petit chapeau d'Eylau, l'épée d'Austerlitz, la plaque et le grand cordon de la Légion d'honneur.

« Nous entrons à la suite des souverains. De vieux invalides, placés en demi-cercle le long du mur, élè-

vent leurs torches, dont les lueurs vacillantes semblent animer l'aigle et les abeilles.

« Tous nous sommes émus. Pas une parole. Chacun contemple le cercueil et les souvenirs. Le prince Albert est devant moi, en habit rouge de feld-maréchal ; à côté de la Reine se tient debout le prince de Galles en highlander, avec sa veste de velours, sa sacoche de fourrure et le kilt; à droite est la princesse Mathilde, dont les traits si purs se détachent à la lueur des torches, rappelant le masque de son oncle.

« Après un moment de recueillement, d'un silence absolu, la Reine avec un visage recueilli, calme, sévère, se tournant vers le prince de Galles et lui mettant la main sur l'épaule : « Agenouille-toi devant le tombeau « du grand Napoléon. » A ce moment, un orage terrible, et de longtemps préparé par la chaleur torride des derniers jours, vint à éclater. Des coups de tonnerre firent trembler les vitraux de la chapelle et leur son se répercuta longuement sous les voûtes. Des éclairs rapides et répétés sans interruption donnèrent à cette scène émouvante et solennelle un aspect presque surnaturel, par la teinte blafarde que les gens et les choses revêtaient continuellement.

« Pour moi, d'abord absorbé, puis ensuite ému, brisé, je commençais à ne plus rien voir.

« Waterloo... Sainte-Hélène... l'alliance anglaise actuelle... l'Angleterre dans la personne de sa Reine et de son futur Roi à genoux devant les restes de Napoléon : tout cela me passa dans le cerveau. Je fus pris d'un vertige, J'étais près de la porte : je me retirai rapidement; je ne pus me retenir et j'éclatai en sanglots... Seul sous la coupole, dans l'obscurité, je me remis,

mais il me fut impossible de parler. Je me tins à l'écart jusqu'à la sortie des souverains et rentrai chez moi, bouleversé et anéanti. »

La Reine, ainsi que Napoléon III, a tenu à faire connaître les sentiments éprouvés par elle en cette circonstance.

« J'étais là, au bras de Napoléon, dit-elle, devant le cercueil de l'ennemi le plus acharné de l'Angleterre, moi la petite-fille du Roi qui le haïssait le plus, et là, près de moi, son neveu, devenu mon plus proche, mon plus cher allié. Il semble que devant cette marque de respect envers un ennemi mort, les vieilles inimitiés et les anciennes jalousies se sont effacées et que Dieu a mis son sceau sur cette union qui est aujourd'hui si heureusement établie entre deux grandes et puissantes nations.

« Que le Ciel la bénisse et la fasse prospérer ! »

Napoléon a les mêmes sentiments et les fait suivre de réflexions philosophiques.

« La reine, écrit-il dans le *Moniteur*, entourée de sa famille attendrie, est venue déposer sur la tombe de Napoléon Ier la pensée de conciliation dont son voyage est le symbole.

« La France et l'Angleterre, qui ont rempli l'histoire de leurs divisions, associent leur politique, leurs intérêts et leur sang pour une de ces causes immenses qui décident de l'avenir de l'humanité.

« De tels contrastes confondent les prévisions de

l'homme : il ne reste plus à l'esprit qu'à s'incliner devant la sagesse suprême, dont la grandeur est seule immuable, et qui soumet nos passions les plus opiniâtres à l'harmonie de ses desseins providentiels. »

« Le lendemain, samedi, continue le maréchal Canrobert, avait lieu la grande fête de Versailles. Dès le soir, la cour d'honneur était illuminée, sans doute plus brillamment qu'elle ne le fut jamais, même lorsque le Roi-Soleil y reçut le doge de Gênes.

« Le spectacle de la grande galerie des Glaces était surprenant. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, les grandes eaux jouaient aux reflets de millions de lumières éclairant les parterres, les bosquets, les bassins, les futaies.

« Sur la pièce d'eau des Suisses, restée dans l'ombre, se voyaient des bateaux dessinés en feu. Le feu d'artifice devait être tiré de ce côté. Les souverains se trouvaient dans un des salons d'angle : un aide de camp me fit savoir que l'on m'y attendait. Je ne vis pas grand'chose, car la fumée des coups de canon et celle des pièces d'artifice, poussées par le vent, vinrent intercepter la vue. A la fin, le vent changeant, on distingua le bouquet, qui représentait le château de Windsor. Le bal commença ensuite. L'impératrice était présente ce soir-là, et elle était ravissante avec une coiffure champêtre de feuilles de sauge dans laquelle des diamants simulaient des gouttes de rosée. On remarquait quantité de dames coiffées à la *bacchante* avec des pampres, des grappes de raisin et des brandilles de diamants de chaque côté du visage, sur les bandeaux que l'on portait très épais à ce moment.

« Le bal fut ouvert par le quadrille impérial et royal. La reine, tout en satin blanc broché d'or, avait encore son grand diadème avec le *Ko-hi-noor* et le cordon et la Jarretière. Tous les hommes étaient en uniforme et en culotte courte et bas de soie ; seul le prince Napoléon était en bottes, comme s'il allait monter à cheval ; il dansa cependant le quadrille et valsa ensuite avec la princesse Victoria. L'Empereur valsa avec la Reine, qui trouva qu'il dansait très posément.

« Parmi les personnages étrangers présents à cette fête se trouvait un grand Prussien à la tête carrée, au front haut et charnu, aux traits durs. C'était un ministre plénipotentiaire du roi de Prusse auprès d'une petite principauté allemande, que j'ai oubliée. Il fut présenté à l'empereur, ensuite à la Reine et au prince Albert. Il s'appelait M. de Bismarck.

« Le prince consort avait pour cette fois arboré un uniforme tout noir, qui lui seyait à merveille et qui le faisait paraître plus bel homme encore qu'il n'était. Il retint M. de Bismarck auprès de lui et l'entretint sur un ton de supériorité où perçait quelque pointe d'ironie ; il lui reprocha d'employer l'influence réelle qu'il avait auprès de son souverain pour le pousser du côté des Russes. Moitié sérieux, moitié gouailleur, M. de Bismarck s'excusa en disant que le gouvernement prussien n'avait aucune raison pour se brouiller avec la Russie. Quant à la reine Victoria, elle lui adressa quelques mots en allemand, avec plus de courtoisie que son mari, mais comme si elle parlait plutôt à un original qu'à un homme de haute valeur.

« Pour moi, je vis peu M. de Bismarck ce soir-là, mais je dînai quelques jours après à l'ambassade de

Prusse; il y était; on me le présenta et il causa assez longtemps avec moi. Il me dominait de la tête. C'était un géant avec une chevelure abondante qu'il a perdue depuis, des taches de rousseur sur toute la figure et de longs poils roux sur les mains. Il était gai, spirituel, mais peu recherché dans ses anecdotes et ses bons mots, ni dans sa façon de manger à table. Il me parut fort instruit de tout, de la guerre comme de notre situation intérieure; mais je ne me doutais pas, à causer avec lui, de l'avenir qu'il réservait à l'Allemagne et à notre pays. Lui, j'en suis sûr, n'en avait encore nullement rêvé.

« Vers onze heures et demie eut lieu le fameux souper à petites tables dans la salle du théâtre. J'étais à côté de lady Churchill et de lord Paget. Lady Churchill était la dame de compagnie de prédilection de la Reine. » (Depuis, elle est devenue sa compagne inséparable, et sa mort, qui précéda de peu celle de la Reine, causa à cette dernière un chagrin tel, que l'on attribua pour beaucoup à cette perte la fin précipitée de la reine Victoria.) « Lady Churchill était, continue le maréchal, sinon jolie, charmante. Elle avait des yeux admirables, d'une douceur... un très joli cou, une taille élancée, une distinction exquise, et puis fort gaie. Elle causa d'une façon charmante tout le souper. »

Le souvenir de cette réunion a été admirablement conservé dans une aquarelle célèbre d'Eugène Lami, que l'Empereur a donnée au musée du Luxembourg et qui est maintenant au Louvre.

Peut-être les choses ne se passèrent-elles pas avec

cette régularité et cette bienséance que proclament les narrations officielles. A en croire M. de Bismarck, qui eut à lui seul trois invitations pour souper et qui put faire distribution des deux dont il ne se servit pas, il y aurait eu désarroi, collisions, échanges de gros mots et même de voies de fait entre invités de catégories différentes, ce qui est possible, car le monde des cours n'est pas toujours des mieux éduqué. Cependant, si quelques manquements eurent lieu dans le menu détail, ils se perdirent dans l'ensemble de la fête, qui, au dire des assistants, fut superbe.

« Le soir, les souverains rentrèrent à Saint-Cloud, et le dimanche fut pour eux et pour nous un jour de repos. Le lundi eut lieu le départ. Le matin, lorsque la princesse Victoria (l'impératrice Frédéric) et le prince de Galles (le roi Édouard VII) vinrent faire leurs adieux à l'impératrice; ils lui dirent combien ils avaient de tristesse à l'idée de partir, et ils la prièrent d'intercéder auprès de la Reine pour qu'ils pussent encore rester quelques jours à Paris, où ils s'amusaient tant. L'impératrice leur promit de transmettre leur requête, mais sans grand espoir de réussir, parce que, disait-elle, la Reine et le prince Albert voulaient avoir leurs enfants avec eux à Balmoral, où ils allaient. « Oh ! répondit le « prince de Galles, ils n'ont pas besoin de nous deux, « ils en ont encore dix autres en Angleterre. »

« L'Empereur, sur la prière de la Reine, m'avait demandé à faire partie du cortège et à accompagner la souveraine jusqu'à la gare.

« Paris fut en fête ce jour-là comme le jour de l'arrivée, mais les badauds ne furent pas déçus dans leurs

espérances. Le défilé du cortège eut lieu vers midi par un temps superbe. Les décorations de l'arrivée avaient été retouchées et réparées. Le monde regorgeait. Le cortège, les carrosses de gala tout en glaces et à huit chevaux caparaçonnés, les cent-gardes, les guides, les cuirassiers excitèrent la curiosité et l'admiration.

« A la gare, l'Empereur, le prince Napoléon, les officiers et les dames du service de la Reine montèrent dans son wagon pour l'accompagner jusqu'à Boulogne. Elle voulut bien m'appeler, me dire combien elle avait été contente de faire ma connaissance. Puis le train partit devant une foule de généraux, de ministres et de fonctionnaires de toutes sortes. Et je rentrai chez moi en voiture. »

Et, ajoute le correspondant parisien du *Times*, toujours bien informé : « Au sortir de la gare, la foule, reconnaissant le général Canrobert dans une voiture fermée, se précipita. On l'acclama en criant : « Vive « Canrobert ! » en agitant les chapeaux, en courant après la voiture; c'était l'armée française que l'on saluait en son chef. »

La Reine comme le prince Albert ont souvent parlé de leur visite à Paris. Ils ont fait plus : tous deux ont noté dans leur journal quotidien ou exprimé sans restriction dans leurs lettres à des confidents leurs pensées intimes.

La Reine, plus sentimentale que son mari, fut entièrement séduite par la bonté, la simplicité de Napoléon III. « Je me sentais en sûreté avec lui. Il est impossible de ne pas l'aimer quand on vit avec lui, et il est

presque impossible de ne pas l'admirer, » écrit-elle. De ce jour, elle s'est attachée à lui sincèrement et pour la vie. Lorsque l'Empereur, malheureux, décrié, vilipendé de toutes parts, tombé de son trône, vint finir ses jours en Angleterre, la reine Victoria lui continua cette affection sincère, et jusqu'au dernier jour lui témoigna publiquement ses sentiments d'estime et de sympathie.

La reine Victoria n'a pas davantage cessé, depuis sa visite à Paris, — en dehors de toute question politique, — d'affectionner notre pays, et elle ne manquait jamais de venir chaque année au printemps y séjourner pour s'y reposer. Mais parmi les témoignages de reconnaissance et les accès d'admiration qu'elle note chaque jour, elle fait aussi des réserves curieuses à l'égard de « son plus proche, de son plus cher allié ». Ainsi, étant un jour aux Tuileries, dans le petit salon de l'impératrice, elle entend les cris répétés de : « Vive l'Empereur ! » Et elle écrit : « Quand on pense qu'il n'y a pas longtemps le sang a coulé ici même, que toute une dynastie est tombée, et combien tout est encore incertain... Tout est si beau ici, tout semble si prospère; l'Empereur paraît si bien fait pour être sur son trône, et cependant comme on sent que son avenir est précaire ! »

Si elle juge l'avenir incertain, elle croit à « la conduite droite et loyale » de son allié. Et elle revient sans cesse sur la sûreté de l'alliance qui n'existe que par la droiture et la fermeté de Napoléon III.

Le prince Albert, lui, ne se laisse guider par aucun sentiment de tendresse pour la France. Il est Allemand et cherche à paraître plus Anglais qu'un Anglais

de vieille roche; il n'aime pas notre pays et a peu de goût pour les Français.

Il porte un jugement moins flatteur que la Reine sur Napoléon III, et, pas plus qu'elle, ne croit à la solidité de sa position.

Si par moments il écrit dans une lettre qu'il a confiance dans la bonne foi de Napoléon, il craint, dans la lettre suivante, de le voir agir dans un but uniquement personnel, sans se soucier des intérêts de leur union.

Il sait le peuple français peu enthousiaste de cette alliance, dans laquelle les masses perçoivent surtout l'avantage de l'Angleterre.

Déjà par moment il redoute que le gros bon sens du peuple français ne lui fasse entrevoir des bénéfices plus réels dans un rapprochement avec la Russie.

Il est mort avant d'avoir vu la réalisation de cette alliance qu'il redoutait tant et qu'il prévoyait déjà en 1855 malgré la guerre de Crimée; mais il a été donné à la reine Victoria d'assister à sa préparation et d'en constater la solidité, consacrée, comme l'avait été celle avec l'Angleterre, par une visite solennelle des souverains à Paris.

Espérons que l'alliance russe aura plus longue durée que l'alliance anglaise. Il n'est entre la Russie et la France aucune cause de froissement. Nulle part les intérêts des deux peuples ne s'exercent en sens opposés, et le passé comme le présent ne donnent aux Français et aux Russes aucun motif de sentir leur amour-propre blessé par le fait de l'un ou de l'autre peuple.

Entre la France et l'Angleterre, il est des causes de rapprochement. Il est pour les deux peuples des intérêts

financiers et commerciaux qui sont communs : nulle part, dans le monde, il n'y a autant d'échanges et de rapports d'affaires qu'entre ces deux nations. Mais, par contre, combien de raisons d'éloignement !

Les luttes d'antan ont laissé entre les deux pays un esprit de méfiance qui nuit à leur rapprochement. Leurs intérêts politiques, sans être opposés dans les grandes lignes, le deviennent sur des points secondaires, et des difficultés amènent souvent une aigreur telle qu'elle rend — comme à la suite de Fachoda — toute relation difficile.

Il faut le dire aussi, les hommes d'État anglais, si polis, si courtois et dignes d'estime dans leur vie privée, deviennent, dans leurs fonctions officielles, si arrogants, qu'ils blessent les peuples sans raison, tandis qu'avec leur courtoisie et leur loyauté naturelles une entente se serait facilement établie, sans froissement et à la satisfaction de tous.

Il faut encore ajouter que l'histoire est là pour apprendre que la politique anglaise, toujours personnelle et exclusive, ne se rapporte qu'à « la plus grande Angleterre » et ne donne jamais aucune satisfaction à ceux qui l'aident.

CHAPITRE XV

LA PRISE DE MALAKOFF

Lèvera-t-on le siège? — Conseils de guerre orageux. — Mystification du sieur Saint-Ange. — Les prévisions du duc de Newcastle. — Affaire d'espionnage. — Achats de papiers volés à Berlin. — Les Russes sont à bout. — L'assaut est décidé. — Les troupes dans les tranchées. — Le déguisement des généraux anglais. — En avant! — Nous entrons dans Malakoff. — Les aigles du 1er zouaves et du 7e de ligne sur le rempart. — Attaque des divisions de La Motterouge, Dulac, et de l'armée anglaise. — Attaque du général Levaillant. — Les généraux de Saint-Pol, de Marolles, de Pontevès, tués. — Le colonel Windham au Redan. — J'y suis, j'y reste. — Le major Biddulph. — Les généraux Trochu et Coustou blessés. — Les généraux Rivet et Breton tués. — Sébastopol est miné. — Les Russes reviennent cinq fois à la charge et sont cinq fois repoussés. — Le pont couvert d'infanterie. — Malakoff est à nous. — L'armée russe évacue Sébastopol. — La nuit arrive. — L'armée veille. — Explosions et incendies. — Sébastopol est pris. — Effroyables pertes, aussi élevées qu'à Eylau. — Comment l'empereur Alexandre II jugeait la guerre de Crimée. — Les choses tournent au contraire du bon sens.

Le général Canrobert, obligé par ordre de retourner en France, n'eut pas le bonheur de monter à l'assaut de Malakoff, mais son ancienne division ne laissa point mentir la chanson. Ce fut elle, conduite par son nouveau chef, le général Mac-Mahon, qui emporta la position, décida la chute de Sébastopol et assura la victoire définitive des alliés.

Au point où nous en sommes, le drame touche à son dénouement, et nous ne pouvons laisser le lecteur en suspens; à défaut du chef, suivons les soldats.

A Paris et à Londres, on ne peut s'expliquer pourquoi régnait un sentiment pessimiste : on parlait sans cesse de mauvaises nouvelles, de désastres, de bataille perdue, d'abandon du siège. A Londres, au commencement d'août, les ministres de la Reine, entraînés par le courant, prirent au sérieux l'avis qui leur fut transmis que les généraux en chef, désespérant de prendre Sébastopol avant l'hiver, songeaient à abandonner les attaques et à se retirer derrière leurs lignes à Kamiesch et à Balaklava. Tout émus qu'une pareille éventualité pût se présenter, ils demandèrent des explications à l'Empereur. Celui-ci, ne comprenant rien à cette question imprévue autant qu'invraisemblable, télégraphia au général Pélissier, qui calma de suite les inquiétudes impériales; puis, devinant vite d'où partait le coup, il se résolut à couper court à pareilles billevesées pour l'avenir : à cet effet il réunit au quartier général anglais, chez son collègue le général Simpson, un conseil de guerre, avec l'idée de s'expliquer sur cette question et de dire leur fait à ceux qui l'avaient soulevée.

Les généraux du génie des deux armées, sir Harry Jones et le général Niel, étaient les auteurs de la proposition qui consistait à lever le siège si la place n'était pas prise avant l'hiver. Ils l'avaient émise dans un mémorandum qui, arrivé à Londres, y avait été pris comme l'expression de la pensée des généraux en chef. De là tout ce bruit.

Le 3 août, le conseil s'assembla au quartier général anglais; comme d'habitude, le général Pélissier

ouvrit la séance et prit la parole. Il commença par lire le mémorandum des généraux du génie, et il n'interrompit sa lecture d'aucune réflexion ; seulement, à peine était-elle finie qu'il s'écria : « Parler de lever le siège!... la lecture de ce passage m'a fait dresser les cheveux sur la tête. Comment une telle pensée peut-elle poindre en l'esprit de quelqu'un? Quant à moi, je ne lèverai jamais le siège... jamais!...

« Le moindre mouvement en arrière serait funeste... Quel découragement pour l'armée, si elle venait à soupçonner que pareille opinion a trouvé crédit auprès de ses généraux ! »

Le général Niel, ayant demandé à répondre, crut devoir, pour défendre ses idées, rappeler les pertes journalières déjà fort élevées et qui doubleraient encore en hiver; mais le général Pélissier ne le laissa pas achever.

« L'on exagère beaucoup les pertes journalières, dit-il : en ce moment d'activité redoublée, elles s'élèvent à quatre-vingts hommes par jour ; sans doute l'hiver imposera des souffrances, mais on aura eu le temps de prendre des précautions, et puis les Russes souffriront autant que nous, probablement beaucoup plus. Dans tous les cas, ce n'est pas de l'avenir dont on a à s'occuper maintenant, mais du présent : il faut pousser le siège avec vigueur et arriver à un résultat; ce résultat, nous avons le droit de compter l'obtenir avant six semaines. Si, ce laps de temps écoulé, nous ne tenons pas encore la solution, alors nous aurons à aviser. »

Le général termina en annonçant l'arrivée prochaine de deux cents mortiers de 32 centimètres et en invitant les généraux du génie à présenter un nouveau rapport

qui répondrait catégoriquement à la question des ministres anglais; aussitôt cette pièce rédigée, on se réunirait pour en prendre connaissance; et là-dessus il leva la séance.

La seconde conférence eut lieu le 7 août.

Le général Pélissier commença par lire une dépêche du maréchal Vaillant l'invitant à déclarer que le siège de Sébastopol serait poursuivi, quelque éloignée qu'en pût être la fin. Puis, tirant de sa poche le rapport des généraux du génie, il en commença la lecture. Dès les premières phrases, il s'arrêta pour faire observer que le mémorandum ne se renfermait point dans les limites de la question posée, et continuant, il arriva à la conclusion, qui, sans établir d'une façon absolue la nécessité d'investir la place, prévoyait l'inutilité de tous les efforts des alliés tant que l'ennemi resterait en communication avec ses réserves.

Le général Pélissier déclara qu'il ne méconnaissait pas les avantages de l'investissement; mais puisque les effectifs et les circonstances rendaient cette opération impossible, il n'y avait pas lieu d'en parler.

Il fallait continuer à pousser les cheminements jusqu'au fossé et presser la mise en batterie des deux cents mortiers déjà en route et sur l'effet desquels il comptait beaucoup.

L'amiral Lyons, prenant ensuite la parole en son nom et au nom du général Simpson, qui ne parlait pas facilement le français, exprima le regret de voir encore la date de l'assaut reculée, tout délai ayant jusqu'à présent profité aux assiégés plus qu'aux assiégeants :

« Mais, ajouta-t-il, nous sommes ici pour rédiger la réponse à envoyer à la question des ministres, et je propose la rédaction suivante :

« On prépare la construction de batteries pour deux « cents nouveaux mortiers. Ces batteries seront en état « de faire feu d'ici dix jours.

« Dans une semaine un conseil de guerre réglera les « conditions de l'assaut, décidé en principe dès à présent.

« Dans tous les cas, l'opinion formelle des généraux « en chef et des amiraux est que le siège ne doit pas être « abandonné et que les armées alliées doivent rester en « position devant Sébastopol jusqu'à ce que la place soit « prise. »

Tous les généraux applaudirent à cette déclaration et l'incident fut vidé.

Heureusement rien de ces discussions ne transpira dans les camps : peut-être à Paris eut-on connaissance de quelques-uns de ces détails, car le *Journal des Débats*, pour répondre aux craintes qui auraient pu naître au sujet de la levée du siège, publiait, disait-on, un article où il annonçait que le général en chef se faisait construire, pour l'hiver, un palais de pierres de taille en place de sa baraque.

Cette invention fut vite portée aux oreilles de Napoléon III, qui de suite télégraphia au général Pélissier.

« Quelque résolus que nous soyons, répondit celui-ci, le sieur Saint-Ange des *Débats* rêve en donnant comme indice de notre détermination la construction d'une maison en pierres de deux étages pour le quartier général. Il doit être dupe d'une mystification. »

Les mystifications, en effet, étaient aussi fréquentes que les fausses nouvelles, et il était réellement bien difficile de se faire une idée de la situation des événements et de l'avenir de la campagne, puisque les personnes sur le théâtre des opérations se trompaient du

tout au tout. Ainsi le duc de Newcastle, le ministre de la guerre anglais, qui avait dû passer la main à lord Panmure, était venu en Crimée pour occuper les loisirs que lui procurait le vote de la Chambre des communes, et il parcourait les camps, glanant les nouvelles, notant les réflexions de chacun et les acceptant toutes comme vraies, sans aucun discernement. Le 5 août, n'écrivait-il pas à lord Clarendon que « l'armée alliée courait à un désastre. Le général Simpson était un lunatique inactif. Le général Pélissier, bon à rien, était peu aimé et n'inspirait aucune confiance ». Une seule armée trouvait grâce à ses yeux : l'armée sarde. Il ne croyait pas qu'on eût un plan : si l'on en avait un, on ne le suivait pas, «et cependant, concluait-il, il eût été facile de chasser les Russes de la partie sud de Sébastopol. »

Heureusement cette lettre n'arriva en Angleterre qu'après la prise de la ville, et elle n'eut d'autre effet que de faire passer l'ancien ministre pour peu clairvoyant en matière militaire.

Ainsi donc, à Paris et à Londres et même en Crimée, certains doutaient du succès ou le croyaient encore fort éloigné. L'une des principales causes de ces craintes était l'ignorance dans laquelle nous étions de la situation des Russes, car leurs journaux ne laissaient paraître que de rares dépêches officielles, et nulle correspondance, nul bruit, ne perçaient les steppes pour arriver en Europe ; l'empire était enfermé dans un silence mystérieux qui le faisait supposer plus redoutable qu'il n'était.

Les Russes, au contraire, connaissaient nos affaires en détail par la presse anglaise.

Cependant, vers le milieu de l'été, des bruits alarmants pour la Russie commencèrent à circuler à Paris

et à Londres. Les gouvernements alliés avaient reçu des communications qui leur permettaient de croire que l'empire moscovite était à bout et qu'il lui fallait cesser la guerre. Cependant la confirmation de ces nouvelles ne fut positive que le 18 août, jour où l'on apprit la bataille de la Tchernaïa. Alors, à Londres et à Paris, on fut fixé et l'on considéra la situation comme des plus favorables pour les alliés.

Les renseignements dans le courant du mois de mai se précisèrent, ils émanaient tous de Berlin. Le roi de Prusse et le prince royal, le futur Guillaume Ier, avaient toujours été fort attachés à leur beau-frère, l'empereur Nicolas. « Que Frédéric-Guillaume demeure attaché à la Russie, » s'était écrié le tsar à plusieurs reprises en fixant l'impératrice, lors de sa dernière agonie.

Cet appel du mourant était demeuré gravé dans la mémoire de celui à qui il s'adressait, et il avait reporté sur le fils l'affection qu'il avait toujours eue pour le père.

Il existait par conséquent entre les deux cours de Berlin et de Pétersbourg des rapports constants, des échanges de vues et des envois de nouvelles par voie officielle et par correspondance privée.

Or, dans le courant du mois de mai, notre ministre à Berlin, le marquis de Moustier, reçut une lettre, et ensuite la visite d'un ancien officier du royaume de Westphalie, qui se souvenait d'avoir servi sous Napoléon Ier : il voulait, disait-il, être encore utile à son successeur en lui cédant, moyennant une faible rémunération, la correspondance échangée entre le comte de Munster, attaché militaire prussien à Pétersbourg, et le général de Gerlach, chef du cabinet militaire du roi de Prusse,

correspondance donnant des renseignements précis et confidentiels sur l'armée russe. Quelques investigations amenèrent facilement le marquis de Moustier à se convaincre que le prétendu officier du 12e corps de la grande armée était simplement un ancien domestique aussi habile que dépourvu de préjugés. Il s'appelait Täichen, et s'était fait connaître déjà dans les milieux policiers et diplomatiques, alors que le comte Bresson était ministre de France à Berlin. Il s'était introduit une nuit dans la villa de ce diplomate, située sur les bords de la Sprée, et après avoir passé la rivière à la nage, avoir escaladé les clôtures, enfoncé les portes de l'habitation, il avait fait sauter la serrure du secrétaire et s'était emparé des papiers que le gouvernement prussien avait intérêt à posséder.

Cette expédition menée avec habileté lui acquit les bonnes grâces du premier ministre M. de Manteuffel, qui le prit à son service et l'employa à surveiller ses nombreux ennemis personnels, le chargeant de surprendre le secret des papiers, lettres, correspondances et documents qu'il désirait connaître. M. de Manteuffel, étant fort économe, rétribuait modestement Täichen, qui cherchait à se faire double boni de son travail. Jugeant, en cette circonstance, que la copie des documents provenant du général de Gerlach était de nature à intéresser la légation de France, il y était venu les offrir.

M. de Moustier, en raison de la provenance de ces papiers, qu'on ne cherchait pas à dissimuler, ne voulut pas les acheter sans être couvert par un ordre de Paris; on le lui donna, et il entra en possession des rapports du comte de Munster, qui étaient édifiants.

L'armée russe était épuisée, ses innombrables batail-

lons disparaissaient peu à peu dans les marches et dans les hôpitaux, où le typhus faisait rage ; à Sébastopol, le bombardement tuait cinq cents hommes par jour, et à Pétersbourg, on craignait tous les jours d'apprendre la prise de Malakoff, qui entraînerait inévitablement l'abandon de la ville.

La veille du jour où le général Canrobert arrivait à Paris, le 14 août, on remettait à l'empereur deux dépêches dont les dires se recoupaient de tous points. La première, de Berlin, annonçait que l'ordre avait été envoyé au prince Gortchakoff, à Sébastopol, de prendre l'offensive à tout prix. La seconde, beaucoup plus précise et détaillée, venait de Bade, d'où le baron de Talleyrand l'avait transmise ; elle disait : « La lassitude de l'état de guerre est extrême et l'empereur Alexandre en est fort affligé. Le prince Dolgorouki, ministre de la guerre, veut que l'on tente un grand effort pour jeter les alliés à la mer et l'empereur partage son avis ; on a réuni pour cet effort les dernières troupes disponibles, et si les alliés résistent à cette tentative, Sébastopol est à eux.

« Les souffrances sont terribles, et l'hiver prochain sera plus terrible encore que le dernier. Les ressources font défaut et l'on ne sait plus comment on pourra trouver des approvisionnements et des moyens de transports. Certaines provinces du sud ont fourni quarante mille chariots, et pas un seul n'est revenu, ni un homme, ni un cheval. Quant aux hommes, sur un bataillon de mille hommes, un tiers seulement arrive à destination, et en quel état? La totalité de l'armée de Crimée ne s'élève pas à plus de cent dix mille hommes. La campagne d'automne décidera de la possession de Sébastopol. »

L'un et l'autre document provenaient de l'entourage du prince royal de Prusse, le futur empereur Guillaume.

L'attaque des lignes de la Tchernaïa que les deux dépêches annonçaient venait d'avoir lieu. Étant exactes sur le premier point, on était en droit de supposer véridique le reste de leur contenu.

De ces informations, de celles qui provenaient des Tatars et des déserteurs, il résultait que les chances de l'assaut augmentaient.

Et cependant, quelque effroyables pertes qu'eussent subies les Russes, combien la prise de la ville était encore hérissée de difficultés et qu'on était loin chez les alliés de se douter de la force et de l'immensité des défenses!

Derrière l'enceinte qu'ils voyaient, il en existait une seconde : d'énormes casemates blindées tenaient les réserves à l'abri de nos bombes, et partout des mines étaient préparées pour faire sauter les ouvrages ou les Anglo-Français pénétreraient.

Enfin le 5 septembre l'assaut fut décidé pour le 8 à midi. La division Mac-Mahon, soutenue par la brigade Wimpfen et les zouaves de la garde, attaquerait Malakoff; à sa droite la division La Motterouge avec les grenadiers de la garde marcherait sur la courtine, et à l'extrême droite, la division Dulac, la brigade de Marolles et les chasseurs à pied de la garde sur le petit redan.

Si l'attaque réussissait, le général Pélissier arborerait le drapeau de la Reine à côté de son fanion sur le Mamelon Vert; ce serait le signal pour l'armée anglaise : les divisions Codrington et Markham, soutenues des highlanders, se jetteraient sur le grand redan; à gauche, les divisions Levaillant et d'Autemarre et la brigade sarde de Cialdini attaqueraient les défenses de la ville.

Du 5 au 8 septembre, on bombarderait par saccades ; les arrêts du feu auraient le double avantage de faire croire aux Russes à des assauts immédiats, ce qui les forcerait à faire sortir leurs réserves des casemates et à les exposer à nos coups, et les habituerait, en les énervant, à ces suspensions, auxquelles, par lassitude, ils ne prêteraient bientôt plus attention, Nous aurions alors la chance au moment décisif de les trouver moins préparés.

Le temps avait été splendide jusqu'alors; il changea dans la nuit du 7 au 8. Un vent du nord, violent et froid, s'éleva, rasant la terre, soufflant par rafales, entraînant sur terre des masses de poussière et des vagues énormes sur la mer. Le ciel, couvert de nuages bas, demeura gris, ne laissant pas un seul instant passer un rayon de soleil : au matin on se serait cru au crépuscule d'une journée maussade de novembre, tant il faisait sombre et froid.

Craignant que les Russes ne distinguassent nos mouvements, le général Bosquet, pour les masquer, avait fait préparer des tas de fumier et d'herbes sèches auxquels on devait mettre le feu au moment opportun.

La fumée des canons mêlée à la poussière et aux brouillards rendit ces précautions inutiles.

A huit heures, les troupes s'ébranlent. Elles entrent dans les tranchées par les points qui leur ont été indiqués ; elles portent les armes sous le bras. Tous les corps sont en grande tenue, les grenadiers ont le bonnet à poil, les voltigeurs le shako, tout le monde a mis les épaulettes et les officiers portent des gants blancs.

Les généraux se rendent, les uns à la tête de leurs soldats, les autres séparément, à leur place de combat.

A neuf heures, le général de Mac-Mahon descend le ravin de Karabelnaïa ; en route il atteint un groupe qui marche lentement. C'est l'état-major anglais. On ne croirait pas voir des militaires, encore moins des généraux, mais bien plutôt une bande de chasseurs aux vêtements excentriques. En tête marche le général Simpson, très vieux, dans un uniforme noir, la tête couverte d'un manteau gris : souffrant un peu des yeux, il s'est ainsi affublé pour se protéger de la poussière et du vent ; à côté de lui, le général Airey a fixé sa casquette au moyen d'un mouchoir blanc, qu'il porte en mentonnière. Un peu derrière est une civière sur laquelle gît, sous une masse de couvertures et de paletots, le général sir Harry Jones, du génie, coiffé d'un casque à mèche tout rouge. Rendu incapable de marcher par suite de sa dernière blessure, il se fait conduire en cet appareil à son poste de combat, à la première parallèle.

Le général de Mac-Mahon reconnaît sous ces déguisements les chefs de nos alliés : il les salue, et le général Simpson, toujours aimable, lui répond en s'avançant et en lui serrant la main :

— C'est vous qui attaquez Malakoff ?

— Oui, à midi, je ferai monter à l'assaut et quelques minutes après je serai sur la crête, et vous y verrez flotter le drapeau tricolore.

— Mais vous êtes donc sûr de triompher rapidement ?

— Oui, oui, à midi et quelques minutes je serai maître de Malakoff.

— Oh ! alors, je suis heureux que vous m'en donniez l'assurance.

Sur ces mots les deux généraux se serrent la main et se quittent, se dirigeant chacun de leur côté.

Les troupes sont depuis longtemps dans l'attente, les hommes serrés les uns contre les autres sur autant de rangs que le permet la largeur de l'excavation ; l'ordre et le silence son parfaits : on attend avec une impatience nerveuse l'heure de l'attaque.

Un mouvement se produit : c'est le général de Mac-Mahon qui vient se mettre à la tête de sa division, chacun se lève et l'on se presse pour lui faire place.

Le général s'arrête à la dernière parallèle, où sont les zouaves : il désigne le caporal Lihaut pour tenir son fanion.

Il a semblé au général que ce fanion était trop petit, et craignant que le général Pélissier ne puisse pas le distinguer au milieu de la fumée et de la poussière, il a fait attacher à sa lance un grand pavillon de marine. (C'est ce pavillon que l'on a vu à l'Exposition militaire et qui est atteint de trente-sept balles ou éclats d'obus.) Le général le fait déployer et le montre aux zouaves. « Ce drapeau sera votre signal. Quand je le lèverai, vous vous élancerez avec moi. »

De son côté le général Pélissier se rend au Mamelon Vert, d'où il dominera toute l'action. A six cents mètres devant lui est Malakoff ; à gauche il voit le redan et les tranchées anglaises, à droite toute la ligne de nos attaques jusqu'à l'extrémité du port de Sébastopol. Il est accompagné de toutes sortes d'officiers français, anglais, sardes et turcs.

A sa droite se tient le général de Martimprey et à sa gauche son premier aide de camp, le colonel Cassaigne, qu'il affectionne comme un fils. Formant

des groupes, les généraux Niel et Thiry sont également là avec les états-majors particuliers du génie et de l'artillerie. A la sixième parallèle, au centre, devant Karabelnaïa, se tient le général Bosquet avec les généraux de Cissey, Frossard, Beuret et ses officiers. Le général de Salles, avec le général Lebœuf et le général Dalesme, est devant le bastion central.

Maintenant il est onze heures et demie. Deux mille bouches à feu tonnent avec une violence extrême, soulevant des nuages de fumée et de poussière que le vent emporte.

Dans les tranchées tout le monde est impatient : ceux qui ont des montres les tiennent à la main et comptent les minutes.

Chacun a saisi un piquet de gabion d'une main pour s'en servir d'appui et sauter plus vite par-dessus la tranchée.

Enfin la minute attendue est arrivée, les canons se taisent. Le général de Mac-Mahon levant son sabre s'écrie : « En avant ! » — « Clairons, tambours... sonnez et battez la charge ! » Le général La Motterouge et le général Dulac font le même commandement, et de la redoute Brancion, — Mamelon Vert, — à travers les nuages de poussière, on voit comme un essaim d'abeilles voler vers Karabelnaïa.

Les zouaves et le 7e de ligne bondissent et sont en un instant au bord du fossé. Le génie a fait dire qu'il était comblé de terre. Il n'en est rien ; les Russes, avec une persévérance admirable, ont passé toutes les nuits à réparer les dégâts que le canon a faits à leur ouvrage ; les fossés sont déblayés et en face le parapet est à pic ; sans compter avec le danger, officiers et soldats se sont

élancés dans le vide; un certain nombre ont les membres brisés dans leur chute; mais ceux qui sont valides font la courte échelle, d'autres munis de pics à roc les fichent dans le parapet et s'en servent comme d'échelons pour l'escalader.

Un instant le général de Mac-Mahon, qui a vu ses bataillons disparaître dans le fossé et qui n'aperçoit personne remonter, est inquiet; mais heureusement à la seconde d'après il voit les zouaves gravir le talus et le couronner. Ils sont devant des embrasures recouvertes de ces lourds rideaux en cordes de navires, que l'on a rapportées à Paris comme des trophées et que l'on voit encore sous les voûtes du musée d'artillerie aux Invalides. Ils les soulèvent à coups de tête et pénètrent dans les batteries; à gauche, le 7e de ligne a aussi disparu dans le fossé. L'on voit d'abord un soldat en sortir et arriver à quatre pattes sur le terre-plein; il se retourne, il tend la main à un officier et le tire à lui, tandis qu'un autre soldat le pousse par derrière; l'officier est le porte-drapeau, et une fois en haut on lui passe l'aigle du régiment, qu'il plante sur la crête ; au même moment, celui des zouaves apparaît aussi au saillant.

Le génie pendant ce temps a placé des échelons et des ponts sur les fossés : le général de Mac-Mahon en franchit un et arrive sur le parapet, et Lihaut plante en terre le fanion-pavillon du général.

Là, de ce point culminant, le général de Mac-Mahon domine l'action. A ses pieds, sur les faces du saillant, il voit des petites cellules blindées où sont enfermées de grosses pièces d'artillerie. Au delà c'est un labyrinthe de tranchées et de parapets sur une profondeur

de trois cents mètres ; au centre de ce fouillis la tour grise, effritée, en ruine par le haut. Dans ces boyaux, des zouaves, des fantassins courent, crient, font feu, se battent à coups de crosse ; des Russes en longues lévites leur ripostent et cèdent peu à peu le terrain. De la tour part une fusillade incessante. De droite, de gauche, du front, même par la gorge, tout à fait au fond, des pantalons rouges s'infiltrent, se glissent d'abord un à un, puis en groupes. Il en apparaît de tous les côtés à la fois, inondant les espaces libres, couronnant les parapets, sautant par-dessus les traverses, se faufilant partout, chassant, poussant et resserrant les capotes grises sur la tour, dans laquelle sont obligés de s'enfermer ceux des défenseurs qui n'ont pas été tués.

Pour en finir avec leur résistance, qui peut devenir dangereuse, on creuse devant la porte une tranchée où l'on jettera des fascines ; aussitôt allumées, elles enfumeront les défenseurs de la tour. A peine les sapeurs ont-ils donné quelques coups de pioche, qu'ils mettent à nu un fil couvert de gutta-percha ; ils le coupent et, sans plus s'inquiéter d'autre chose, se mettent à chercher s'il n'y en a pas d'autres ; en quelques minutes, ils en découvrent deux nouveaux qui sont coupés également.

Quarante mille kilogrammes de poudre étaient amoncelés sous la tour, et ces trois fils les mettaient en communication avec les bureaux de la place !

Entre temps, les défenseurs de la tour, leurs cartouches épuisées, consentent à se rendre.

Avec la division Mac-Mahon, les divisions La Motte-rouge et Dulac, aux sonneries et aux batteries de la

charge, sont sorties des parallèles et ont couru aux remparts.

Partout elles pénètrent dans l'enceinte et débouchent sur l'espace libre qui s'étend entre la première et la dernière ligne de défense. Mais là elles ne peuvent avancer. Elles sont à découvert sous un feu terrible. Elle rentrent dans les parallèles. Le général Bosquet, son fanion arboré sur la sixième parallèle, appelant les réserves, fait de nouveau battre la charge, et toutes les colonnes partent encore en avant. Mais elles viennent se briser une seconde fois contre une barrière de feu infranchissable. La brigade de Marolles, à l'extrême gauche, est totalement fauchée. Les généraux de Saint-Pol, de Pontevès, de Marolles, sont tués; les généraux Mellinet et Bourbaki sont blessés. Le général Bosquet reçoit un éclat d'obus dans la poitrine ; on le croit mortellement atteint; les blessés encombrent nos tranchées et rendent tout mouvement difficile.

Le général Pélissier, ayant vu le pavillon du général de Mac-Mahon sur Malakoff, a élevé le sien et celui de la Reine côte à côte sur le Mamelon Vert, et à ce signal, les deux divisions Markham et Codrington pénètrent — le colonel Windham en tête — dans le redan, après avoir pavé les glacis de leurs cadavres.

Ils sont là dans cet ouvrage une centaine d'hommes mélangés de plus de vingt régiments qui tiennent sous un feu épouvantable. Deux fois le colonel Windham envoie demander le renfort d'un corps constitué : ses deux messagers sont tués. Ses compagnons tombent les uns après les autres. Alors il court au général Codrington. Celui-ci en réfère au général Simpson, qui hésite à faire avancer les highlanders : du reste les Français sont dans

Malakoff; s'ils y tiennent, il est inutile de sacrifier encore du monde. L'idée du général Simpson est bien de recommencer, mais seulement le lendemain matin ; c'est ce qu'il fait dire au général Pélissier.

A ce moment le major Biddulph, directeur des services télégraphiques, voyant ce qui se passe au redan, se dirige sur Malakoff, où il espère recueillir de meilleures nouvelles.

Il arrive par les tranchées jusqu'au saillant que des sapeurs sont déjà occupés à relier par un boyau à la septième parallèle. Il trouve le général de Mac-Mahon debout sur une banquette, son fanion flottant à côté de lui ; à ses pieds le commandant de La Tour du Pin mourant et le colonel Adam tué ; les colonels Lebrun, de Broye et le duc d'Harcourt sont un peu derrière lui. Saluant le général, le major Biddulph lui demande s'il pense se maintenir dans la redoute. Il sera heureux d'en donner l'assurance au général Simpson. Se tournant vers l'officier anglais et répondant à son salut : « Tout va bien : vous pouvez dire au général Simpson que j'y suis et que j'y reste. »

Ces paroles historiques ont été quelquefois contestées ; elles sont maintenant acquises à l'histoire. Nous en tenons l'authenticité avec le récit précité de la bouche de celui à qui elles furent dites.

A droite, le général de Salles, en raison des difficultés des communications par les tranchées et de l'impossibilité, vu le temps, de transmettre les dépêches par télégraphe aérien, ne reçoit l'avis de commencer qu'à deux heures. Il se place de suite comme le général de Mac-Mahon sur une banquette, où il arbore son fanion, et fait sonner la charge. Comme à gauche, nos

troupes pénètrent dans l'enceinte, y sont arrêtées et, après des pertes énormes, reviennent dans les tranchées, laissant leurs deux généraux Trochu et Coustou blessés. Nos colonnes aussitôt rentrées, les généraux Rivet et Breton les rallient et les ramènent ; mais ces deux généraux tombent morts au pied des murailles, et les colonnes reviennent encore.

Le général de Salles préparait une troisième attaque combinée avec la division d'Autemarre et les Sardes, lorsqu'il reçoit l'ordre du général Pélissier de laisser dans les tranchées la garde ordinaire et de faire rentrer le surplus de ses divisions dans les camps. Un moment, à la transmission de cet ordre, on croit que tout est encore à recommencer. Non, à Malakoff, le général de Mac-Mahon se maintient toujours; si les Russes ne parviennent pas à le déloger, peu importent les autres attaques, la journée est nôtre.

La défense de Malakoff demande, en raison de son étendue, des troupes plus nombreuses que celles qui viennent de s'en emparer, surtout que, dans la lutte corps à corps, le 1er zouaves et le 7e de ligne ont perdu la moitié de leur effectif ; en conséquence, le général de Mac-Mahon fait rentrer ces deux régiments dans les tranchées, à portée d'être rappelées si cela devenait nécessaire, et fait venir les turcos, le 50e de ligne, les zouaves et les voltigeurs de la garde. Il confie au général Vinoy la défense de la gorge où les Russes vont se ruer; puis, les instructions données, il ajoute : « Le bruit court que cette redoute est minée et que les Russes, s'ils ne peuvent nous la reprendre, la feront sauter. Ne craignez rien : si cela arrivait, la brigade Decaen, que je viens de faire retourner dans la tranchée, est avisée et a

l'ordre de courir, aussitôt après l'explosion, pour réoccuper Malakoff. Ainsi les Russes seront prévenus, s'ils s'y représentent. » Se battre contre les Russes, le général Vinoy trouvait cela tout naturel, dût-il y rester ; mais sauter en l'air lui souriait moins : il en dit un mot au colonel Lebrun. « Oui, je le sais, répondit ce dernier ; mais si nous sautons, nous partirons tous ensemble, notre général le premier. C'est notre consolation. »

L'attaque des Russes ne se fit pas attendre. Cinq fois ils se ruèrent sur la gorge, qui fut comblée de cadavres.

Du haut des traverses, où se tenait le général de Mac-Mahon, on voyait les assaillants avec leurs longues capotes se masser dans les rues du faubourg ; puis, de trois côtés à la fois, leurs colonnes jaillirent larges, épaisses, profondes, s'allongeant sur l'espace en pente qui séparait le faubourg de la redoute. Elles gravissaient cette pente en poussant des hourras rauques, ardents, en se déroulant comme des cordons et en offrant sur ce terrain incliné une cible facile pour les nôtres.

Prise en flanc, la colonne de droite est criblée de face et de côté par la division La Motterouge ; elle tournoie, s'effrite et disparaît : les deux autres arrivent à la gorge et au talus. Alors commence un corps à corps où les sabres-baïonnettes des zouaves de la garde jouent le principal rôle. Malgré leurs effroyables pertes, les Russes reviennent par cinq reprises à la charge, et chaque fois leur effort se brise comme la vague contre un rocher.

Le général Khrouleff, qui les commande, est de suite emporté tout sanglant. Successivement, les généraux

Lisenko, Youféroff et Martinau, qui le remplacent, tombent, les deux premiers tués, le quatrième le bras emporté par un boulet. Le général Chepeleff dirige le cinquième assaut ; il est aussi blessé lorsqu'il reçoit enfin l'ordre de se retirer.

Il est cinq heures du soir, une explosion effroyable a lieu à la courtine, à droite de Malakoff. Des flammes sombres, rouges, sortent de terre ; des crevasses énormes entr'ouvrent le sol, la moitié du rempart est renversée, les hommes tombent au fond des trous, d'autres sont projetés, l'aigle du 91ᵉ, cinq officiers et cent soldats sont ensevelis sous les talus renversés sur eux. Des débris, des pierres, des blocs de terre et une poussière épaisse couvrent l'espace d'alentour.

Sous cette avalanche, ces détonations sourdes et ces cataclysmes qui menacent de les enfouir vifs, les subsistants qui sont à la courtine se troublent, prennent peur et s'enfuient.

Heureusement, dans les tranchées, il y a un bataillon de voltigeurs de la garde sous les ordres du commandant Jeanningros. A la vue de l'explosion, cet officier, craignant un retour offensif des Russes sur ces ruines privées de défenseurs, enlève son bataillon et accourt sur les cratères noircis et fumant encore. Ce mouvement, exécuté avec sang-froid, calme les effrayés, leur rend leur courage ; et de suite ce qui reste du 91ᵉ de ligne — six officiers et cent vingt-sept soldats — retourne se joindre aux voltigeurs.

L'explosion de la courtine, qui a été vue et entendue de toute l'armée, donne de la consistance au bruit qui depuis le matin parcourt les rangs : « La ville est minée. » Rien ne trouble le soldat comme la crainte

d'une explosion. Il est effrayé de penser que la terre qui le porte va s'ouvrir pour l'engloutir, ou bien que le feu souterrain le projettera dans les airs, il sait surtout combien les blessures causées par ces sortes d'accidents sont plus horribles, plus douloureuses que celles du champ de bataille. Dans ce siège, que de fois a-t-il eu déjà le spectacle hideux des malheureux défigurés, brûlés, grillés, rôtis, noircis par les explosions de poudrières, qui ont été si nombreuses !

Le feu de l'artillerie russe continue toujours devant Malakoff, et les divisions venues pour le reprendre, maintenant mêlées, désorganisées, privées de leurs chefs, demeurent dans les premières rues des faubourgs : les hommes, surexcités, épuisés, ne veulent pas encore abandonner définitivement leurs bastions ; ils ont les yeux attachés sur ces endroits qu'ils ont défendus depuis un an : à leur feu désordonné et irrégulier, on voit qu'ils brûlent leurs dernières cartouches, un peu au hasard, comme des gens qui ne savent plus ce qu'ils doivent faire.

Il est cinq heures et demie, le jour commence à baisser. Le prince Gortchakoff, mêlé aux combattants, examine la situation sous la fusillade et se convainc de l'inutilité d'un nouvel effort; alors il se décide à ordonner la cessation du feu et la retraite sur le port, ne laissant dans les faubourgs que des arrière-gardes qui retiendront les vainqueurs s'ils veulent trop presser ses troupes.

Le général Pélissier, à la vue de l'explosion de la courtine, a envoyé partout l'ordre de rentrer dans les tranchées, à 300 mètres au moins des remparts, pour être à l'abri des projectiles. Seuls le général de Mac-

Mahon et le colonel Becquet de Sonnay, qui commande la division La Motterouge, doivent se maintenir à Malakoff et à la courtine et faire des fouilles pour couper les fils électriques s'il y en a encore.

Cependant, si la fusillade va en s'éteignant jusqu'à cesser complètement, la canonnade dure toujours. Le général Pélissier observe et fouille l'horizon de ses regards. A la longue-vue il distingue une grande animation sur les quais du port. Le pont de bateaux qui traverse la rade est couvert par une colonne d'infanterie interminable, au milieu de laquelle on distingue des voitures.

Tous les officiers braquent leur lunette dans la direction qu'il indique. Chacun est impatient de voir ce qui se passe avant que l'obscurité soit complète. La colonne se dirige vers le nord. L'armée russe abandonne-t-elle Sébastopol? tant qu'il reste quelque clarté, les lunettes demeurent fixées sur le pont. L'écoulement serré, précipité, ne discontinue pas. Les voitures, les canons se mêlent aux fantassins.

Il est huit heures, il n'y a plus de doute, le général Pélissier sent qu'il tient la victoire. Sébastopol est à nous.

En effet, partout les Russes se retirent, ils viennent se concentrer sur les quais, le long de la rade; et chaque bataillon attend son tour d'entrer dans la colonne qui continue à s'écouler par le pont; et jusqu'à six heures du matin l'armée défile, abandonnant Sébastopol. En passant sur la rive gauche, les soldats se signent, se retournent pour regarder avec tristesse cette ville qu'ils n'abandonnent qu'après l'avoir incendiée et détruite, car à minuit l'œuvre de destruction commence.

A neuf heures du soir, le général Pélissier a envoyé

une première dépêche annonçant la prise de Malakoff et l'échec des autres attaques.

Le vent a peu à peu faibli et les rafales de poussière jaunâtre pleine de graviers qui couvraient le sol et entraient dans les yeux ont disparu, les nuages gris et bas qui couvraient le ciel comme d'un dôme de plomb se sont dissipés. A neuf heures le ciel est pur et des milliers d'étoiles y brillent.

Un silence relatif a succédé aux formidables bruits de la bataille.

Sur la mer tout à l'heure agitée et maintenant tranquille, au large, devant l'entrée du port, en face de Kamiesch et jusque derrière la pointe de Chersonèse, les feux des bâtiments de la flotte immobile se reflètent sur l'eau : ils semblent briller plus que d'ordinaire; et ceux qui les contemplent des redoutes leur trouvent une allure de feux de joie.

Au delà de la ville, le grand port russe se couvre aussi de falots et de lanternes de couleurs. Des lumières courent sur les eaux de la rade, que des bateaux à vapeur, plus pressés que d'habitude, sillonnent en tous sens : le bruit des machines se confond avec le roulement prolongé et monotone de l'artillerie, des charrois de munitions et des voitures de blessés qui passent sans interruption sur le pont, s'écoulant sur les hauteurs qui dominent la ville au nord-est.

Au bruit étouffé et lointain de la retraite de l'armée russe se joignent plus près de nous les cris des blessés qui, dans l'obscurité, appellent et demandent à boire. A la clarté de la lune qui s'élève lentement, les soldats, surpris de la disparition de l'ennemi, observent autour d'eux. Sur tout le champ de bataille c'est un désor-

dre, un bouleversement qui défie les descriptions. Malakoff et sa courtine ont l'aspect d'un cratère de volcan après l'éruption. Pêle-mêle, et dans les positions les plus diverses et les plus inattendues, les morts, les blessés, des affûts de canons, des gabions, des blocs de pierres, des mottes de terre, des objets informes et méconnaissables : le tout hérissé, brouillé, dans un chaos horrible, imbibé de sang et sur un sol encore fumant. Là, les corps en couches successives forment un mélange informe où les pantalons rouges semblent sortir de dessous les capotes grises. Là, une pièce renversée de son affût gît par terre mêlée à des cadavres qui paraissent avoir roulé avec elle, comme si canon et soldats avaient été saisis par la mort au moment où ils luttaient corps à corps. Partout des trous, des boursouflures. Les sapeurs du génie travaillent avec ardeur. Entre les tranchées et sur les glacis des remparts on voit errer mille petites lumières vacillantes, qui s'arrêtent par moments et reprennent bientôt leurs zigzags. Ce sont des soldats armés de chandelles allumées qui vont à la découverte, cherchant les blessés au milieu des décombres ; ceux que l'on trouve en avant des tranchées sont ramenés à nos ambulances, ceux qui demeurent auprès de Malakoff et de la courtine sont transportés dans les casemates russes, où, vers une heure du matin, les chirurgiens commencent leur service à la lueur d'autres chandelles fixées sur des baïonnettes et des bouteilles.

Les convois de blessés portés à bras le corps durent sans interruption. Lorsque l'un d'eux, précédé d'une chandelle, passe devant une troupe sous les armes, les officiers et soldats saluent.

L'armée restée dans les tranchées est immobile et attentive. Chacun demeure frappé de cet effroyable et sinistre spectacle et semble attendre quelque grand événement. A minuit, on commence à croire que la nuit va s'écouler tranquille, lorsqu'une première explosion se produit au petit redan, à l'extrême droite. Elle est suivie d'une seconde un peu plus rapprochée; puis d'autres se font entendre, se succédant comme des feux de file, de la droite à la gauche, jusqu'au fort de la Quarantaine, près de la mer. Dans la ville, aussi, des fourneaux de mine éclatent et plus de cinquante incendies s'allument; sur la rade, le feu mis aux derniers vaisseaux de la flotte russe complète cette scène grandiose d'horreur et de désastre.

Les flammes dans la nuit s'élèvent à des hauteurs inouïes et se reflètent au loin dans la mer et sur le port ; à leur clarté, on voit toujours la masse noire de l'armée russe qui passe le pont, s'enfonçant dans le faubourg du nord.

Derrière les gabionnades des tranchées, les soldats regardent stupéfaits : dans la nuit les bastions des remparts, maintenant détruits, dépecés, renversés, retournés, affectent les formes les plus extraordinaires, auxquelles l'obscurité de la nuit donne un aspect encore plus fantastique; leur profil découpé, échancré, se détache tout noir sur le fond rouge ardent de la ville qui brûle. Par moments, derrière la silhouette sombre de la ligne de défense écrêtée, les flammes sortent comme des globes de feu que l'on aurait longtemps retenus et auxquels on ouvre une issue, et elles éclairent les moindres parties de la ville. La cathédrale, avec son dôme de métal, et le théâtre, avec son fronton et sa

colonnade de temple antique en marbre blanc, s'éclairent de mille reflets comme dans une vision fantastique.

A chaque explosion, apparaissent dans les airs des rochers, des masses informes aux contours bizarres, qui traversent l'espace et retombent dans cet enfer. Ainsi s'écoule pour l'armée la nuit de Malakoff.

Au lever du jour, les principaux monuments de Sébastopol et les grands bateaux de la rade brûlent toujours, envoyant une fumée épaisse et grise qui couvre la ville. Des cendres, des brandons, des scories, sont poussés dans notre camp ; une atmosphère roussâtre, méphitique, prend à la gorge et étouffe. A l'horizon entièrement obscurci on ne distingue rien que de vagues lueurs rouges qui indiquent les foyers des divers incendies.

A trois heures du matin, lorsque les remparts eurent sauté, le général Pélissier, demeuré au Mamelon Vert, envoya une seconde dépêche à Paris : « Karabelnaïa n'existe plus. L'ennemi s'est décidé à évacuer la place, après avoir fait sauter toutes les défenses. »

Au petit jour, il se rend à Malakoff et du premier coup juge de l'immensité de la victoire. Il parcourt les dédales sans nombre des défenses. « On ne peut se faire une idée de notre victoire, » écrit-il dans la troisième dépêche, « quelle défense ! quelle position ! quels travaux ! »

Si la fumée en s'entr'ouvrant eût fait une percée, il eût vu, sur le pont, l'extrême arrière-garde russe, et après elle, seul, le général Osten Sacken, le gouverneur de Sébastopol, quittant la place qui lui était confiée après le dernier soldat ; et il aurait vu aussi un moment après

le grand pont se couper et venir s'amarrer à la berge, rompant toute communication avec la ville, désormais abandonnée aux vainqueurs.

La prise de Sébastopol nous coûtait cher : 5 généraux tués et 7 blessés, 8 colonels tués, 823 officiers hors de combat, la moitié de plus qu'à Austerlitz, autant qu'à Eylau! 7,000 sous-officiers et soldats sur 30,000 environ engagés, soit 25 pour 100 de l'effectif, étaient tués ou blessés.

Sébastopol pris, la guerre était désormais finie. Nous eûmes encore une brillante charge de cavalerie menée grand train par le général d'Allonville, à Kanghil, mais Sébastopol était devenu le boulevard de l'empire moscovite et sa chute marquait l'épuisement des forces russes.

En 1865, m'a souvent raconté le maréchal Canrobert, auquel je laisse la parole, « j'étais commandant en chef à Lyon; le césarevitch était mourant à Cannes; l'empereur Alexandre II et l'impératrice vinrent lui fermer les yeux; dans leur voyage, ils s'arrêtèrent à Lyon et passèrent une nuit à l'hôtel Collet. Je vins saluer l'empereur. Il me reçut avec son grand air et sa bienveillance que je devais aussi apprécier en 1867 lors de sa venue à l'Exposition universelle. Causant avec moi, il en vint à parler de la guerre de Crimée :

« Nous avons eu tort de nous acharner à défendre « Sébastopol, dit-il; si vous aviez pris cette place au « commencement de la guerre, comme c'était facile, « c'eût été un succès sans résultat définitif : l'empire « restait intact avec toute sa puissance et ses res- « sources. Et la ville entre vos mains, qu'auriez-vous « fait? Auriez-vous pu trouver un autre point vulné-

« rable? Je ne le crois pas. En accumulant toutes nos « forces dans Sébastopol, nous en avons fait le boule- « vard de l'empire, et comme cette place était à l'ex- « trémité de la Russie, nous nous trouvions dans la « position de 1812 retournée. Au lieu d'avoir comme « Napoléon Ier une longue ligne de communication « avec une base et des dépôts à plusieurs milliers de « kilomètres en arrière, vous aviez, par vos navires, « toutes vos ressources rendues sur place. Nous, au « contraire, il nous fallait trois mois pour faire par- « venir un détachement de nos garnisons en Crimée; « le transport des approvisionnements était encore « plus difficile, nous n'avions pas de routes et les « convois traversaient tantôt des terrains gelés et cou- « verts de neige, tantôt des bourbiers. Aussi, de tout « ce qui est parti de nos arsenaux, une bien minime « partie est arrivée à destination.

« Maintenant avec nos chemins de fer la chose « serait différente. »

« A ce moment, continuait le maréchal Canrobert, une ombre, presque un squelette, effilée, toute noire, avec une figure blanche couverte de poudre et d'onguents qui donnaient à ses chairs, rongées par une horrible maladie de peau, un aspect cadavérique, ouvrit la porte de la chambre où nous étions et, se glissant en s'appuyant sur une chaise qu'elle poussait devant elle, arriva devant moi et me fixa. L'empereur Alexandre me dit : « L'impératrice. » Je m'inclinai. « Vous êtes « bien le maréchal Canrobert? » — « Oui, madame. » — « J'avais tant entendu de parler de vous, que je voulais « vous voir. » Et, après m'avoir encore dévisagé, elle se retira, s'appuyant toujours sur une chaise.

« Et l'empereur, reprenant, concluait : « Vous avez eu « de la chance de commettre la faute de ne pas enlever « Sébastopol après l'Alma, vous l'auriez certainement « pris ; et nous, nous avons été malheureux d'avoir dé- « fendu avec cette énergie et cette volonté notre cita- « delle. Si vous eussiez été sages et nous moins énergi- « ques, la victoire eût été à nous. Ainsi vont les « choses, qu'elles tournent souvent au contraire du « bon sens et de la raison. »

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

NAPOLÉON III

CHAPITRE II

NAPOLÉON III — LA COUR DES TUILERIES

Carte N° 2.

LE PLATEAU
DE CHERSONÈSE
ET LES
ENVIRONS DE SÉBASTOPOL

Echelle au $\frac{1}{90.000}$

0 1 2 3 4

Fort du Nord
Phare
Bie du Télégraphe
Fort Catherine
Ft Michel
Fort Constantin
Gd PORT DE SÉBASTOPOL
Bie du Carénage
Ft Nicolas
Ft Paul
Faub. Karabelnaya
Baie de l'Artillerie
Port du Sud
Ft Alexandre
Fort de la Quarantaine
Baie de la Quarantaine
Bn de la Quarantaine
SÉBASTOPOL
Cimetière
Bn Central
Bon du Mât
Ft MALAKOF
Mamelon Vert
Rn des Docks ou de Karabelnaïa
Grand Redan
Rn du Laboratoire
Route des Sapeurs
Plateau d'Inkermann
Ravin du Carénage
Butte des Cosaques
5 Nov. 1854
Batterie des sacs à terre
Redoute Canrobert
Redoute Victoria
Ravin des Carrières
Route de Poste
Pont d'Inkermann
Plateau et ferme de Mackensie (mouvem. des alliés autour de Sébastopol)
Tchernaïa
Redte ruinée
Route Voronzof
Moulin
Mt Sapoune
Télégraphe
Pont de Traktir
16 Août 1855
Mt FEDIOUKHINE
Tchorgoun
Mont Hasfort
Bie de Strelezka
Mon Brûlée
Mon de Carrières
Ravin de la Quarantaine ou des Boulets
Ravin Sarandinaki ou des Anglais
Mon du Clocheton
Commt du 1er Corps
Parc d'Artillerie
Parc du Génie
Commt de l'Artillerie
Cel du Génie
Dépôt de vivres
Quartier gl Français
Quartier gl Anglais
Bie de Kamiesch
Bie de Kazatch
Phare
Cap Chersonèse
C H E R S O N È S E
Redoutes Turques
25 Octobre 1854
Mamelon Canrobert
PLAINE DE BALAKLAVA
Kamara
Col de Balaklava
Kadikoï
BALAKLAVA
Karani
Monastère St Georges

Gravé par H. Rollet, 99 Bd St Germain Paris

CHAPITRE III

COMMENT ON SE PRÉPARE A LA GUERRE DE CRIMÉE

CHAPITRE IV

DE MARSEILLE AU BOSPHORE PAR MALTE ET ATHÈNES

CHAPITRE V

SUR LES RIVES DE LA MER NOIRE

CHAPITRE VI

L'EXPÉDITION DE LA DOBROUTCHA

CHAPITRE VII

L'ARMÉE ANGLAISE, SES CHEFS ET SES SOLDATS

CHAPITRE VIII

LE DÉBARQUEMENT — LA BATAILLE DE L'ALMA

CHAPITRE IX

AUTOUR DE SÉBASTOPOL

CHAPITRE X

LE SIÈGE — OUVERTURE DE LA TRANCHÉE
LE PREMIER BOMBARDEMENT
BATAILLES DE BALAKLAVA ET D'INKERMANN

CHAPITRE XI

L'HIVER DEVANT SÉBASTOPOL

CHAPITRE XII

LE SIÈGE AU PRINTEMPS

CHAPITRE XIII

NAPOLÉON III ET LA GUERRE DE CRIMÉE

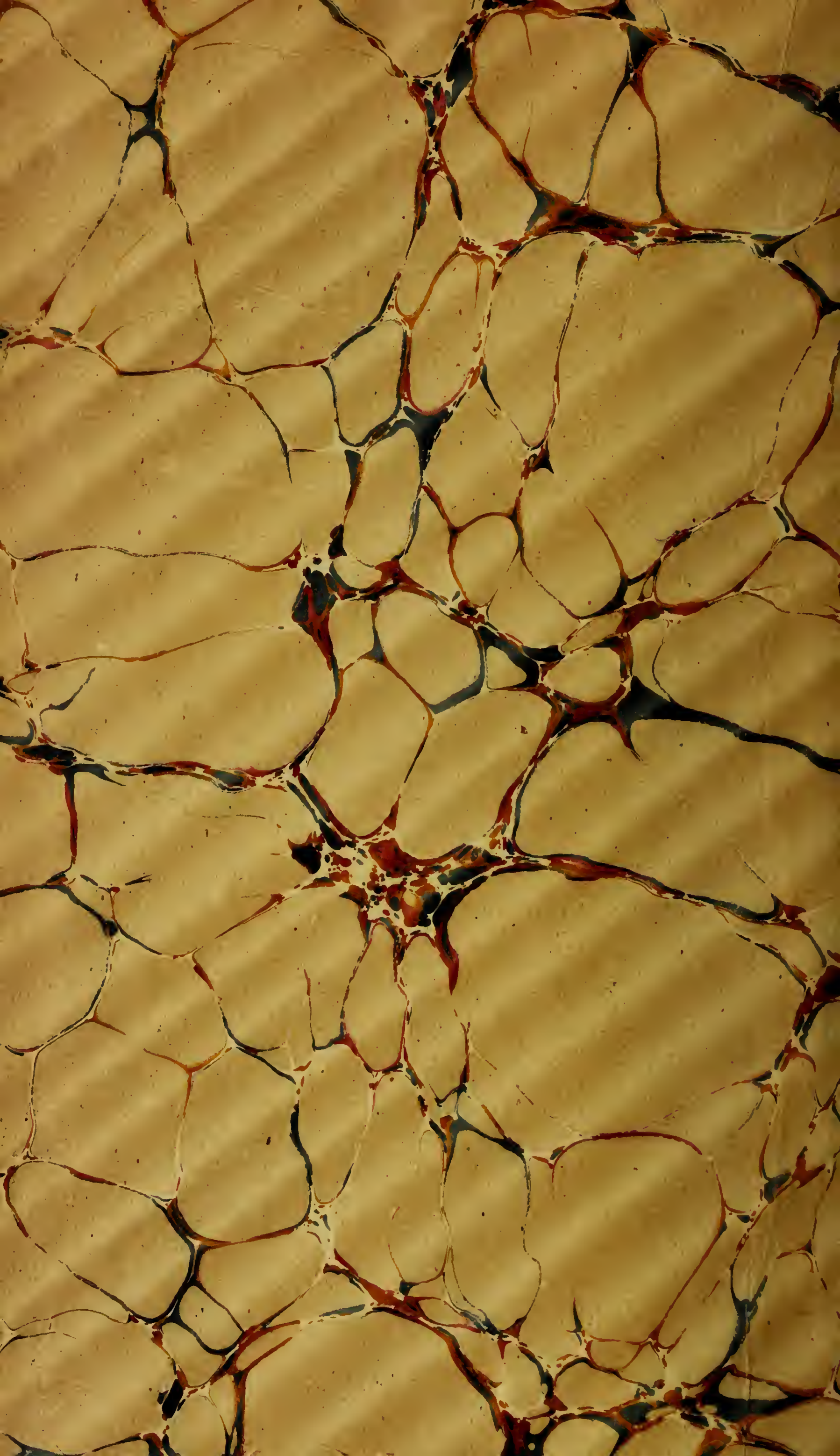
CHAPITRE XIV

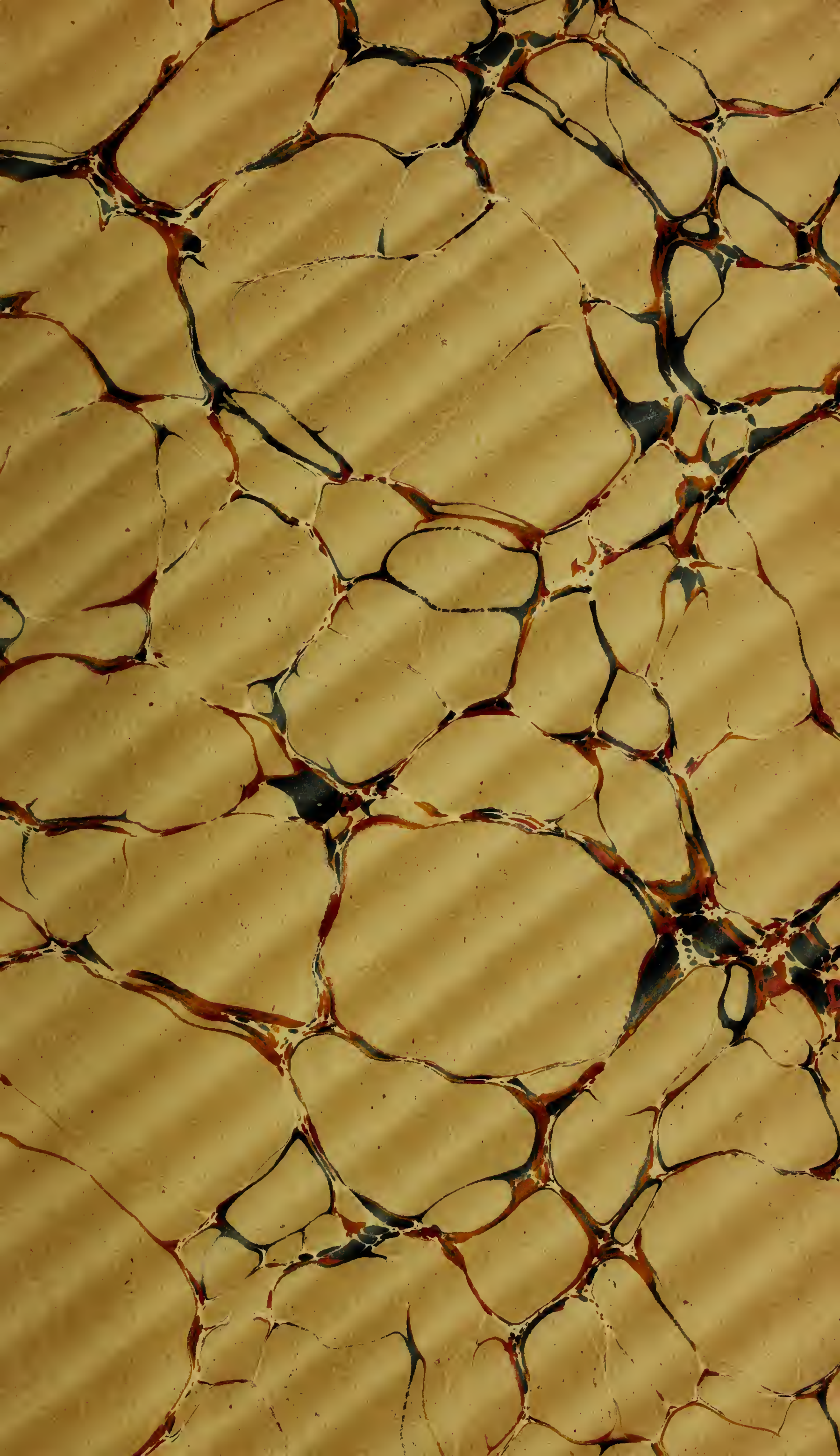
LA TCHERNAÏA : LA REINE VICTORIA A PARIS

CHAPITRE XV

LA PRISE DE MALAKOFF

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 5639.






UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 07 14 009 2